ACCELERANDO
Charles Stross
INCERTAIN FUTUR

ACCELERANDO

CHARLES STROSS

ACCELERANDO

traduit de l'anglais
par Jean Bonnefoy

Incertain futur
une collection des éditions

PIRANHA

INCERTAIN FUTUR
collection dirigée par Alexandre Marcinkowski

Avec le soutien du
CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

www.piranha.fr

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance
avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé
ne serait que pure coïncidence.

Cet ePub est interactif ; en cliquant sur les mots suivis d'un astérisque (*),
vous accéderez directement au glossaire et inversement.

Tous les termes en italique sont en français dans le texte.

Titre original :
Accelerando

© 2005 by Charles Stross

Traduction française :
© Piranha 2015

Couverture : Illustration Manchu / Maquette ADGP

Pour Feòrag, amicalement

PARTIE 1

DÉCOLLAGE EN DOUCEUR

« Se demander si un ordinateur peut penser est aussi intéressant que de se demander si un sous-marin peut nager. »

Edsger Wibe Dijkstra*

1 : LANGOUSTES

Manfred, de nouveau sur la route, pour enrichir des inconnus.

C'est un mardi estival torride et il se tient sur l'esplanade devant la *Centraal Station*, les mirettes allumées, éclats de soleil jonglant sur le canal, flots de moto-trottinettes et de cyclistes kamikazes, hordes de touristes bavassant de tous côtés. La place a des relents d'humidité, de crasse, de métal brûlant et de flatulences de pots catalytiques à froid ; cloches de trams qui tintent en bruit de fond et vols d'oiseaux dans le ciel. Manfred lève les yeux et intercepte un pigeon, le shoote en plein vol et le balance sur son weblog comme preuve qu'il est bien arrivé. Le débit est impec dans le coin, s'avise-t-il. Et pas que le débit. L'ensemble. Amsterdam lui donne l'impression qu'on le désire déjà, quand bien même il vient de débarquer du train en provenance de Schiphol : le voilà infecté par l'optimisme dynamique d'un autre fuseau horaire, d'une autre métropole. S'il continue sur cette lancée, il y a quelqu'un dans le secteur qui va devenir très riche, à coup sûr.

Va savoir qui.

Installé sur un tabouret dans le parking de la brasserie Brouwerij't IJ, Manfred regarde passer les bus articulés tout en sirotant un tiers de litre de *gueuze* d'une amertume à vous retrousser les babines. Ses canaux clapotent à l'angle de son affichage tête haute, lui balançant en salves compressées une sélection de communiqués de presse. Les brèves rivalisent pour attirer son attention, se chamaillant et s'agitant sans vergogne au premier plan. Un couple de punks – peut-être autochtones mais plus vraisemblablement des routards attirés vers Amsterdam par le champ magnétique de tolérance que les Hollandais projettent sur l'Europe comme un pulsar – discutent en rigolant à côté de deux mobs en piteux état, là-bas dans un coin, tout au bout. Une vedette touristique pétarade sur le canal ; l'ombre fraîche des ailes de l'imposant moulin qui surmonte l'esplanade s'allonge en travers de la chaussée. Le moulin sert à pomper l'eau, convertissant l'énergie éolienne en terre gagnée sur les eaux : troquer de l'énergie pour de l'espace, dans la tradition du XVI^e^ siècle. Manfred attend d'être invité à une soirée où il doit rencontrer un homme avec qui discuter du sujet, version XXI^e^ siècle, façon d'oublier ses soucis personnels.

Il ignore les boîtes de réception de messageries instantanées, apprécie le répit d'une parenthèse de bas débit pour déguster sa bière et la compagnie des pigeons quand une femme l'aborde et le hèle par son nom : « Manfred Macx ? »

Il lève la tête. C'est une coursière de *Cyclistefficace*, la peau tannée par le vent, les muscles affinés moulés dans une ode à la technologie polymérique : Lycra bleu électrique et carbone jaune guêpe légèrement saupoudrés de LEDs anticollision et d'airbags hermétiquement scellés. Elle lui tend une boîte. Il reste un instant interdit, frappé par sa ressemblance hallucinante

avec Pam, son ex-fiancée.

« Oui, c'est moi, confirme-t-il, tout en passant le dessous de son poignet gauche sous son lecteur de code-barres. Ça vient d'où ?

– FedEx. »

La voix n'est pas celle de Pam. Elle lâche le colis sur ses genoux puis enjambe à nouveau le muret pour enfourcher son vélo alors que son mobile pépie déjà, avant de disparaître dans un nuage d'émissions multispectrales.

Manfred retourne le carton entre ses mains : c'est un téléphone jetable de supermarché. Réglé en espèces, non traçable, efficace. Il dispose même d'un mode téléconférence, ce qui en fait l'outil indispensable pour tout espion ou pirate qui se respectent.

Le carton sonne. Manfred déchire l'emballage et sort l'appareil, un brin irrité : « Oui ? À qui ai-je l'honneur ? »

La voix à l'autre bout du fil a un fort accent russe, ça frise la parodie des services de traduction en ligne de la décennie écoulée.

« Manfred. Moi être ravi de faire connaissance à vous. Vous désirer personnaliser interface, vous faire amis, non ? Tant à offrir.

– Qui êtes-vous ? insiste Manfred, méfiant.

– Suis organisation anciennement connue sous nom KGB point RU.

– Je crois que votre traducteur est naze. »

Manfred tient l'appareil à distance prudente de son oreille, comme s'il était en aérogel diaphane, aussi fragile que la santé mentale de son correspondant.

« *Niet*, non, désolé. Excuses moi devoir faire pour ne pas utiliser logiciels traduction du commerce. Interprètes être idéologiquement suspects, la plupart utilisent sémiotique capitaliste et applications hors forfait. Moi devoir intégrer anglais bien mieux, oui ? »

Manfred écluse son verre de bière, le repose, se lève et se met à descendre l'avenue, cette fois le combiné vissé à l'oreille. Il plaque son laryngophone sur le boîtier en plastique bon marché, dévie l'entrée vers un processeur d'écoute tout bête.

« Êtes-vous en train de me dire que vous avez appris tout seul la langue, juste pour pouvoir me parler ?

– *Da*, facile c'était : balayer réseau neuronal d'un milliard de connexions, puis télécharger *1, Rue Sésame* et les *Télétubbies* à vitesse maxi. Pardonnez/excusez superposition entropique mauvaise syntaxe : moi craindre interférence mots de passe numériques masqués par stéganographie* dans mon/notre tutoriel. »

Manfred s'arrête brusquement, évite de justesse de se faire happer par une tondeuse à rouleaux à guidage GPS. Ce truc est limite surcharge de son bizarromètre, ça prend du temps à digérer. Manfred a passé toute sa vie à l'extrême lisière de l'étrangeté, toujours un quart d'heure d'avance vers l'avenir sur le reste du monde et, en temps normal, il assure totalement – mais dans les moments tels que celui-ci, il ressent un frisson de peur, l'impression d'avoir loupé de justesse la bonne trajectoire sur la courbe d'approche vers la piste du réel.

« Euh, je ne suis pas sûr d'avoir tout saisi. Dites-moi si je vous ai bien compris : vous prétendez être une sorte d'IA au service de KGB point RU, et vous craignez des poursuites pour infraction au droit d'auteur sur la sémiotique de votre traducteur ?

– Je avoir été salement brûlé par accords de licence finale viraux. Pas envie du tout me frotter aux sociétés de recouvrement droits d'auteur tenues par infoterroristes tchétchènes. Vous être humain, vous pas inquiet de voir compagnies céréalières confisquer votre intestin grêle pour digestion de nourriture non déposée, pas vrai ? Manfred, vous devoir aider moi/nous. Moi vouloir faire défection. »

Manfred s'immobilise net :

« Oh, mec, là, t'es pas vraiment tombé sur le bon courtier. Je ne travaille pas pour le gouvernement. Je me cantonne au privé. »

Une pub envahissante se faufile à travers le proxy de son tueur de spams et zèbre d'une

réclame kitsch années 50 sa fenêtre de navigation qui clignote momentanément avant qu'un processus de nettoyage la phagocyte, puis génère un nouveau filtre. Il se penche vers une devanture de magasin, se masse le front et lorgne un étalage d'antiques heurtoirs en bronze.

« Vous avez essayé le Département d'État ?

– À quoi bon ? Département d'État moi ennemi de Novy-SSR. Département d'État inutile. »

Ça commence franchement à devenir zarbi. Manfred n'a jamais été trop familier de la rétro-nouvelle néo-rétro métapolitique européenne : rien que d'esquiver la bureaucratie croulante de son héritage américain rétro-rétro lui flanque la migraine.

« D'un autre côté, si vous ne les aviez pas bien gonflés sur la fin des années 90… »

Manfred claque du pied gauche et cherche du regard le moyen d'échapper à cette conversation. Une caméra lui cligne de l'obturateur du sommet d'un lampadaire ; il lui adresse un signe en se demandant au passage si c'est le KGB ou la sécurité routière. Il attend les instructions de son contact qui devraient arriver dans la demi-heure et cet Elisa-bot retricoté guerre froide lui tient la jambe.

« Écoutez, je ne fricote pas avec les G-men. J'ai la haine du complexe militaro-industriel. La haine des politiciens bon teint. Ce sont tous des cannibales à somme zéro. »

Une idée lui traverse l'esprit.

« Si vous avez un problème de survie, vous pourriez poster votre vecteur d'état sur un des réseaux de P2P* : de la sorte, plus personne ne pourra vous effacer…

– *Niet !* s'exclame l'intelligence artificielle d'une voix aussi inquiète que permet de le transcrire une liaison en VoIP*. Je pas être open-source* ! Je pas envie perdre autonomie !

– Alors, nous n'avons sans doute rien à nous dire. »

Et Manfred de presser la touche de déconnexion avant de balancer le mobile dans un canal. Au contact de l'eau, la batterie au lithium éclate en crépitant. « Putains de ratés de rescapés de la guerre froide », marmonne-t-il, fâché, en partie contre lui-même pour avoir perdu son calme, et en partie contre l'entité qui l'a harcelé avec ce coup de fil anonyme. « Enculés d'espions capitalistes. » La Russie est revenue sous la coupe des apparatchiks depuis maintenant une quinzaine d'années, son bref flirt avec l'anarcho-capitalisme ayant été remplacé par le dirigisme brejnévien, puis par le puritanisme poutinesque, et nul ne s'étonnera que le Mur se soit effondré – mais il semblerait qu'ils n'aient toujours rien appris des plaies qui affligent aujourd'hui les États-Unis. Les néo-cocos continuent de penser en termes de dollars et de parano. Manfred est dans une telle rage qu'il a des envies d'enrichir quelqu'un, n'importe qui, histoire de faire un pied de nez à cet apprenti transfuge. *Regarde un peu ! On avance en donnant ! Suis le programme ! Seuls les généreux survivent !* Mais le KGB ne saisira pas le message. Il a déjà eu affaire aux faiblesses de ces IA* cocos à l'ancienne, des esprits nourris de dialectique marxiste et d'économie de l'école de Vienne : à ce point hypnotisées par la victoire à court terme du capitalisme international qu'elles sont incapables de surfer sur le nouveau paradigme, encore moins d'envisager le long terme.

Manfred repart, les mains dans les poches, soucieux. Tiens, il se demande quel sera son prochain brevet.

Manfred est descendu à l'hôtel Jan Luyken dans une suite payée par la gratitude d'un groupe multinational de protection des consommateurs, et bénéficie d'un passe illimité de transports en commun, ce dernier, cadeau d'un groupe de samba-punk écossais en échange de services rendus. Il dispose de billets gratuits sur six des meilleurs avions de la flotte bien qu'il n'ait jamais travaillé pour aucune compagnie aérienne. Son gilet de baroudeur est doté de soixante-quatre blocs de supercalculateurs compacts, quatre par poche, cadeau d'une fac invisible qui veut devenir le prochain Media Lab*. Ses vêtements non connectés ont été confectionnés sur mesure par un e-tailleur philippin qu'il n'a jamais rencontré. Des cabinets juridiques gèrent ses dépôts de brevets à titre bénévole – et Dieu sait qu'il en dépose, des brevets, même s'il en concède

toujours les droits à la *Free Intellect Foundation*, sa contribution personnelle à leur projet d'infrastructure libre de toute contrainte.

Dans les cercles de geeks* du web, Manfred est une légende ; c'est le gars qui a déposé la pratique commerciale de transférer son e-business là où le régime de propriété intellectuelle est le plus souple, pour s'éviter les difficultés d'octroi de licences. C'est le gars qui a déposé l'utilisation d'algorithmes génétiques pour breveter tout ce que l'on pourra obtenir par simple permutation de la description initiale d'un problème dans un domaine donné – ainsi, non seulement le brevet d'une meilleure tapette à souris, mais de l'ensemble de toutes les meilleures tapettes à souris imaginables. À la louche, un tiers de ses inventions est légal, un tiers illégal et le reste légal mais deviendra illégal sitôt que le législatosaure* aura ouvert l'œil, senti l'odeur du café et fait un caca nerveux. À Reno, des avocats spécialistes en brevets vous jureront que Manfred Macx est un pseudo, un alias numérique masquant une bande de hackers anonymes cinglés armés de l'Algorithme Génétique Qui A Dévoré Calcutta : une manière de Serdar Argic* de la propriété intellectuelle, voire un nouveau groupe Bourbaki* réincarné sous la forme d'un cyborg mathématique. D'autres avocats de San Diego et de Redmond sont convaincus que Macx est un saboteur économique porté sur la destruction des fondements du capitalisme, et il y a des communistes praguois qui voient en lui le rejeton bâtard de Bill Gates et du Pape.

Manfred est en pointe dans sa profession, qui se résume en gros à pondre des idées saugrenues mais exploitables puis à les refiler à des gens qui, grâce à celles-ci, feront fortune et s'en mettront plein les poches. Quant à lui, il fait tout ça gratis. En retour, il s'offre une immunité virtuelle contre la tyrannie du liquide ; après tout, l'argent est le symptôme de la pauvreté et Manfred n'a jamais à payer pour quoi que ce soit.

Il y a toutefois des inconvénients. Traficoter dans les mèmes* sur le mode pronoïaque, c'est se prendre en continu le décalage temporel du choc du futur – il lui faut assimiler quotidiennement plus d'un méga-octet de texte et plusieurs gigas de contenu audiovisuel rien que pour se tenir au courant. Les inspecteurs du fisc l'ont continuellement dans le collimateur parce qu'ils ne croient pas qu'on puisse avoir un tel train de vie sans se livrer au racket. Et puis il reste tout ce qui n'est pas monnayable : le respect de ses parents, par exemple. Trois ans qu'il ne leur a plus parlé, son père le considère comme un parasite hippie, sa mère ne lui a toujours pas pardonné d'avoir laissé tomber son cursus simili-Harvard bas de gamme (ses vieux restent toujours coincés dans leur paradigme bourgeois XX^{e} siècle de la trajectoire obligée grande école-belle situation pour leurs mômes). Sa fiancée, et quelque part dominatrice, Pamela l'a plaqué six mois plus tôt, pour des raisons qu'il n'a toujours pas vraiment élucidées. (Ironie de l'histoire, elle travaille comme chasseur de têtes pour le fisc, déplacements continuels en jet aux frais du contribuable pour tenter de convaincre les chefs d'entreprises devenues mondialisées de payer leurs impôts *at home* pour complaire au ministère des Finances.) Pour couronner le tout, les Conventions baptistes du sud le qualifient sur tous leurs sites web de petit chouchou de Satan. Ce qui serait plutôt une farce vu que, devenu athéiste régénéré, Manfred ne croit pas en Satan, mais ce serait sans compter les cadavres de chatons que quelqu'un s'obstine à lui envoyer par la poste.

Manfred retourne se poser dans sa suite, déballe son Aineko*, met en charge un pack de cellules neuves et planque dans le coffre l'essentiel de ses clés privées. Puis il file illico vers la soirée qui se déroule en ce moment au De Wildemann. C'est à vingt minutes à pied et le seul risque en route est d'esquiver les trams qui se ruent sur lui derrière la couverture de son affichage GPS temps réel.

En chemin, ses lunettes le tiennent au fait des dernières nouvelles. Pour la première fois de son histoire, l'Europe est parvenue à une union politique paisible : des circonstances sans

précédent qui vont lui permettre d'harmoniser la courbure des bananes. Le Moyen-Orient va, eh bien, tout aussi mal que d'habitude, mais la guerre contre le fondamentalisme intéresse modérément Manfred. À San Diego, des chercheurs sont en train de télécharger des langoustes dans le cyberespace*, en commençant par le ganglion stomatogastrique, neurone par neurone. À Belize, on brûle du cacao de la GM, et des livres en Géorgie. La NASA n'est toujours pas fichue de renvoyer un homme sur la Lune. La Russie a réélu le gouvernement communiste avec une majorité encore plus large à la Douma ; pendant ce temps-là en Chine, circule avec insistance la rumeur d'une réhabilitation imminente, le second avènement de Mao qui épargnera au pouvoir les conséquences de la catastrophe des Trois Gorges. Infos business : le ministère américain de la Justice se montre – ironie – scandalisé par les *Baby Bills**. Les divisions de Microsoft, désormais diversifiées, ont automatisé leurs procédures légales et essaiment leurs filiales, multipliant les OPA, échangeant les titres en une parodie bizarre des échanges de plasmide dans le monde biologique, si vite que le temps qu'arrivent les avis de taxation de ces aubaines, leurs cibles n'existent déjà plus, même si c'est toujours le même personnel qui bosse sur les mêmes logiciels dans les mêmes open-spaces à Bombay.

Bienvenue au XXIe siècle.

La partie qui se poursuit en permanence dans le carnespace* et à laquelle assiste Manfred est un attracteur étrange pour certains de ces exilés américains qui s'accumulent dans les villes d'Europe cette décennie – pas des Trustafariens, non, mais des dissidents politiques bon teint, des objecteurs de conscience et autres victimes de délocalisation en phase terminale. C'est le genre d'endroit où s'établissent des connexions étranges et où les croisements de lignes introduisent de nouveaux courts-circuits vers l'avenir, comme ces cafés helvétiques où se réunissaient les exilés russes avant la Grande Guerre. Aujourd'hui, ça se passe dans l'arrière-salle de chez De Wildemann, un établissement vieux de trois siècles avec une carte de bières qui s'étale sur seize pages et des boiseries qui ont pris la couleur du houblon éventé. L'air est dense d'odeurs de tabac, de levure et de mélatonine en atomiseur : la moitié des clients sirote d'énormes cocktails anti-décalage horaire, et l'autre devise en créole eurotrash tout en soignant sa cuite.

« Putain, t'as vu ça ? On dirait un Démocrate ! » s'exclame un pilier de bar peroxydé.

Manfred se glisse à ses côtés, intercepte le regard du barman.

« Un demi de Berlinerweisse, je vous prie.

– Tu bois ce truc ? demande le pilier, en refermant une main protectrice sur son verre de Coca.

Mec, tu ne vas pas boire ça ! C'est plein d'alcool ! »

Manfred sourit de toutes ses dents.

« On a toujours intérêt à maintenir élevée son absorption de levure : ce truc contient tout un tas de précurseurs de neurotransmetteurs, phénylalanine et glutamate.

– Moi je pensais que c'était une bière que tu commandais… »

Manfred s'est détourné, la main posée sur le tube de cuivre lisse par lequel transite la bière-pression la plus demandée pompée aux fûts situés à l'arrière ; un des touche-à-tout les plus branchés y a implanté une puce de contact et les cartes de visite virtuelles de tous les possesseurs de réseau personnel passés au bar au cours des trois dernières heures viennent s'afficher en bon ordre. L'air est gorgé de dialogues en ultra-haut débit, WiMAX* comme Bluetooth alors qu'il parcourt la vertigineuse liste de clés cachées à la recherche d'un nom bien précis.

« Votre commande. »

Le barman lui tend un gobelet à la forme improbable empli d'un liquide bleu, couronné d'une couche de mousse d'où jaillit un chalumeau sous un angle bizarre. Manfred prend le verre et se dirige vers le fond de la salle sur deux niveaux, grimpant les marches pour gagner une table où un type aux nattes rasta grasses bavasse avec un cadre en costard venu de Paris. Le pilier de bar qui vient enfin de le remarquer le reluque avec des yeux soudain écarquillés. Il

manque de renverser son Coca en se précipitant vers la porte.

Et merde, pense Manfred, *autant me racheter du temps de serveur*. Il voit ça gros comme une maison : il va se faire slashdotter*. Il désigne la table.

« Cette place est prise ?

– Non, je vous en prie », répond le type coiffé rasta. Manfred déplie la chaise avant de s'apercevoir que l'autre gars – costard impeccable, cravate discrète, coupe en brosse – est une fille. Elle le salue d'un signe de tête, demi-sourire devant sa confusion. M. Rasta hoche la tête.

« T'es Macx ? Je me disais qu'il serait temps qu'on fasse connaissance.

– Bien sûr. »

Manfred tend la main, l'autre la serre. Son assistant personnel balaie discrètement les empreintes digitales et lui confirme que ladite main appartient à Bob Franklin, un gérant de start-up du *Triangle de la recherche**, avec un passé d'aventurier du capital-risque, qui s'intéresse depuis peu à la nano-machinerie et à la technologie spatiale. Franklin a gagné son premier million il y a déjà vingt ans et il est aujourd'hui spécialiste des domaines d'investissement extropiens*. Basé depuis cinq ans exclusivement à l'étranger, en gros depuis que le fisc prend des mesures médiévales pour tenter d'éponger le déficit du budget fédéral. Manfred le connaît depuis près de dix ans via une liste de diffusion privée, mais c'est la première fois qu'ils se rencontrent en tête-à-tête. Madame costard-cravate glisse discrètement une carte de visite sur la table ; un petit diable rouge brandit vers lui un trident, les pieds baignés dans les flammes. Il prend la carte, arque un sourcil.

« Annette Dimarcos ? Enchanté. J'avoue que c'est la première fois que je rencontre une représentante du marketing d'Arianespace. »

Son sourire est chaleureux.

« Pas de problème. Je n'ai pas non plus eu le plaisir de rencontrer le fameux altruiste du capital-risque. »

Son accent est nettement parisien, manière insistante de souligner la concession qu'elle lui fait rien qu'en daignant lui adresser la parole. Ses boucles d'oreilles-caméras l'observent avec curiosité, encodant toute la scène au profit des archives de sa boîte. C'est une authentique néo-Européenne, contrairement à la majorité d'exilés américains qui bavardent autour d'eux.

« Eh bien, ma foi… commence-t-il prudemment, sans trop savoir comment l'aborder. (Il se tourne vers M. Rasta.) Bob, je suppose que t'es dans le coup ? »

Franklin acquiesce ; cliquetis de nattes :

« Ouais, man. Depuis le crash de Teledesic*, disons qu'on attend. Alors si t'as quelque chose pour nous, on est partant.

– Hum. »

Le réseau de satellites Teledesic s'est fait tuer par des ballons bon marché et des drones solaires à peine moins chers, volant à haute altitude et dotés de relais laser à haut débit : ce fut le point de départ d'une sérieuse récession sur le marché des communications par satellite.

« La dépression doit bien finir un jour : mais (signe de tête vers Annette de Paris), sans vouloir être vexant, je ne pense pas que cette transition doive affecter l'un des porteurs de charge utile existants. »

Elle hausse les épaules.

« Arianespace a une vision prospective. Nous regardons la réalité en face. Le cartel des lanceurs ne peut pas durer éternellement. La bande passante n'est pas la seule force présente sur le marché spatial. Nous devons explorer d'autres voies. J'ai pour ma part contribué à nous diversifier vers la construction de réacteurs de sous-marins, les nanotechnologies* en microgravité ainsi que la gestion hôtelière. »

Son visage est un masque lisse tandis qu'elle récite la stratégie du groupe, mais perçoit l'amusement sardonique sous-jacent lorsqu'elle ajoute.

« Nous avons plus de souplesse que l'industrie aérospatiale américaine… »

Manfred hausse les épaules.

« C'est bien possible », concède-t-il. Il sirote lentement sa Berlinerweisse tandis qu'elle se lance dans une longue démonstration boiteuse qu'Arianespace est devenue une société de l'Internet aux aspirations orbitales et à la gamme complète de produits dérivés, allant des décors de films de James Bond à une prometteuse chaîne hôtelière en orbite terrestre basse. Elle n'a manifestement pas pondu ce laïus toute seule. Son visage est bien plus expressif que sa voix quand elle mime l'ennui et l'incrédulité aux moments appropriés – un signal indétectable par ses boucles d'oreilles d'entreprise. Manfred joue le jeu, hochant la tête à intervalles réguliers, l'air de gober tout ça avec le plus grand sérieux : le comique de son attitude subversive a captivé son attention bien plus efficacement que le contenu de son laïus publicitaire. Franklin quant à lui garde le nez plongé dans sa bière, ses épaules tremblent, tant il se retient de pouffer en voyant comment les mains de la jeune femme expriment son opinion sur la vantardise entrepreneuriale des cadres de son entreprise. En vérité, son baratin promotionnel est exact sur un point : Arianespace reste une entreprise bénéficiaire, grâce à ses hôtels et ses virées touristiques en orbite. Contrairement à LockMartBoeing* qui se retrouvera en faillite sitôt qu'il aura cessé d'être sous perfusion du Pentagone.

Quelqu'un d'autre s'approche de leur table, un type bedonnant vêtu d'une chemise hawaïenne outrageusement bariolée, avec des stylos qui fuient dans une poche de poitrine et le pire cas de brûlure par le trou d'ozone que Manfred ait vu depuis bien longtemps.

« Salut Bob, lance le nouveau venu. Comment va la vie ?

– Ça baigne. (Signe de tête de Franklin à Manfred.) Manfred, je te présente Ivan MacDonald. Ivan, Manfred. Tu prends un siège ? » Il se penche.

« Ivan fait dans l'art public. Il est à fond dans le béton extrême.

– Le béton caoutchouté, précise Ivan, un rien trop fort. Le béton caoutchouté *rose*.

– Ah ! »

C'est qu'il a réussi à déclencher une interruption prioritaire : Annette d'Arianespace décroche de sa transe marketing avec un frisson de soulagement et, libérée de la charge professionnelle, réintègre son identité civile.

« C'est vous qui avez caoutchouté le Reischstag, c'est ça ? Sur un support de gaz carbonique supercritique et de polyméthoxysilanes liquéfiés ? »

Elle claque des mains, l'œil brillant d'enthousiasme. « Magnifique !

– Il a caoutchouté *quoi* ? », marmonne Manfred à l'oreille de Bob.

Franklin hausse les épaules :

« Me demande pas, je ne suis qu'un simple ingénieur.

– Il travaille le grès et le calcaire aussi bien que le béton : il est brillant ! (Sourire d'Annette à Manfred.) Caoutchouter le symbole de… de l'autocratie, n'est-ce pas merveilleux ?

– Et moi qui pensais être trente secondes en avance sur tout le monde », constate Manfred, l'air piteux. Avant de se tourner vers Bob :

« Tu me repaies une tournée.

– Je vais caoutchouter les Trois Gorges ! explique Ivan d'une voix forte. Quand l'inondation aura reflué. »

À cet instant précis, une charge de bande passante lourde comme une éléphante gravide dégringole sur la tête de Manfred et lui balance d'énormes grumeaux pixelisés qui viennent zébrer son sensorium. Sur toute la planète, quelque cinq millions de geeks se ruent sur son site perso, une flash mob numérique alertée par un post envoyé de l'autre bout du bar. Manfred grimace.

« À vrai dire, je venais ici pour discuter de l'exploitation économique du voyage spatial mais je viens de me faire slashdotter. Ça ne vous dérange pas que je reste assis à siroter jusqu'à ce que ça se passe ?

– Sans problème, mec. »

Bob hèle le bar :

« La même chose pour tout le monde ! »

À la table voisine, une personne maquillée à cheveux longs et vêtue d'une robe – Manfred se refuse à spéculer sur le sexe de ces dingues d'Euros remixés – lui refait penser à la reconversion au cybersexe des lieux de plaisir de Téhéran. Deux mecs à dégaine d'étudiants discutent avec animation en allemand : le flux de traduction sur ses lunettes lui indique qu'ils débattent de savoir si le test de Turing* est une loi scélérate qui viole la législation européenne sur les droits de l'homme. La bière arrive et Bob fait glisser vers Manfred une autre que sa commande.

« Tiens, goûte-moi celle-ci. Tu vas aimer.

– D'accord. »

C'est une espèce de *Doppelbock*, gavée jusqu'à la lie de délicieux superoxydes. Rien qu'à l'inhaler, Manfred a l'impression qu'une alarme d'incendie vient de se déclencher dans ses fosses nasales, hurlant : *Danger, Will Robinson ! Cancer ! Cancer !*

« Bon, très bien. Vous ai-je dit que j'ai failli me faire braquer en venant ici ?

– Braquer ? Eh, ça craint. Je pensais que les descentes de police avaient cessé – ils ont essayé de te fourguer quelque chose ?

– Non, mais ce n'était pas non plus des commerciaux traditionnels. Tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui utiliserait un bot d'espionnage Warpac de surplus ? Modèle récent, propriétaire prudent, un rien parano mais foncièrement sain – je veux dire, qui se ferait passer pour une IA généraliste ?

– Non. Oh là là. La NSA risque de ne pas apprécier.

– C'est ce que je me disais. Le pauvre bougre est sans doute inemployable, de toute façon.

– Le business spatial.

– Ah, ouais. Le business spatial. Déprimant, non ? Ce n'est plus ce que c'était depuis le second échec du projet Rotary Rocket*. Et la NASA, n'oublions pas la NASA.

– À la NASA ! »

Annette, tout sourire pour des raisons personnelles, lève son verre et porte un toast. Ivan, le geek du béton extrême, lui a passé un bras autour des épaules et elle s'appuie contre lui ; lui aussi lève son verre.

« Encore une tapée de pas de tir à caoutchouter !

– À la NASA », répète Bob. Ils trinquent.

« Eh, Manfred. Tu te joins à nous ?

– La NASA est une bande de crétins. Ils veulent envoyer sur Mars des boîtes de singes ! »

Manfred boit une gorgée de bière, repose violemment sa chope.

« Mars n'est qu'une masse obtuse au fond d'un puits de gravité ; même pas de biosphère. Ils feraient mieux de bosser sur le problème du téléchargement et de la conformation du nano-assemblage. On pourrait alors convertir toute la matière inerte disponible en computronium* et l'utiliser au traitement informatique de nos pensées. Sur le long terme, c'est la seule piste envisageable. Pour l'instant, le système solaire n'est qu'un poids mort – d'une bêtise insondable ! Imaginez simplement la densité de MIPS* par milligramme. Si la matière ne pense pas, elle ne sert à rien. Il faut qu'on commence par des corps de faible masse, qu'on les reconfigure pour notre usage personnel. Qu'on démantèle la Lune ! Qu'on démantèle Mars ! Qu'on construise en vaste quantité dans le vide des nœuds de nano-processeurs capables d'échanger des données par liaison laser, chaque couche évacuant la chaleur résiduelle de la suivante. Des cerveaux en poupées russes, des sphères de Dyson* imbriquées en peau d'oignon, de la taille de systèmes solaires. Apprendre à la matière obtuse à danser le boogie de Turing ! »

Annette le considère avec intérêt mais Bob a l'air méfiant. « Tout ça me paraît du très long terme. Tu penses à quelle échelle de temps, à ton avis ?

– À très long terme, en effet – vingt, trente ans au moins. Et tu peux oublier les gouvernements pour ce marché, Bob ; s'ils ne peuvent pas en soutirer des impôts, ils ne verront pas l'intérêt. Mais réfléchis, il y a une ouverture sur le marché de la robotique auto-réplicatrice qui va entraîner un doublement tous les quinze mois de celui des lancements à bas coût dans

un avenir prévisible, disons à l'horizon de deux ans. C'est ton premier pas, et la clé de voûte de mon projet de sphère de Dyson. Ça fonctionne ainsi… »

C'est la nuit à Amsterdam, le matin sur la Silicon Valley. Aujourd'hui, cinquante mille bébés d'hommes vont naître de par le monde. Dans le même temps, en Indonésie et au Mexique, des usines automatiques ont produit encore un quart de million de cartes mères dotées de processeurs d'une capacité supérieure à dix pétaflops* – à peu près juste un ordre de grandeur sous le seuil inférieur de la capacité de calcul d'un cerveau humain. Encore quatorze mois et l'essentiel de la puissance de calcul conscient cumulée de l'espèce humaine sera atteint par le silicium. Et la première rencontre de ces nouvelles intelligences artificielles avec la matière organique, ce sera les langoustes téléchargées.

Manfred regagne en titubant son hôtel, épuisé jusqu'aux os par le décalage horaire ; ses lunettes continuent de crépiter, saturées à mort par les hordes de geeks qui ont embrayé au vol sur son appel à démanteler la Lune. Leurs suggestions tranquilles bégaient en périphérie de son champ visuel. Les spectres de sorcières en nuages fractals dérivent devant la Lune tandis que les derniers Airbus géants de la soirée passent en grondant au-dessus de sa tête. Manfred a des frissons, la peau irritée par les strates de crasse enkystées dans les fringues qu'il porte sans interruption depuis trois jours.

Sitôt de retour dans sa chambre, il entend l'Aineko miauler pour attirer son attention. Elle vient frotter sa tête contre sa cheville. C'est un des derniers modèles Sony, cent pour cent upgradable : Manfred y travaille à ses minutes perdues, utilisant un kit de développement open-source pour développer sa suite de réseaux neuronaux. Il se penche et la caresse, puis se déshabille et file vers la salle de bains attenante à la chambre. Quand il n'a plus sur lui que ses lunettes, il entre dans la cabine de douche et programme un jet d'eau brûlant. La douche essaie d'engager une conversation amicale sur le football mais il n'est pas assez réveillé pour interagir avec son crétin de petit réseau de personnalisation associative. Un truc survenu un peu plus tôt dans la journée continue de le titiller, mais impossible de mettre le doigt dessus.

Il s'éponge en bâillant. Le décalage horaire a fini par prendre le dessus, coup de massue de velours pile entre les yeux. Il saisit à tâtons le flacon sur la table de nuit, avale à sec deux cachets de mélatonine, une capsule d'antioxydants et une gélule bourrée de vitamines. Puis il s'allonge, sur le dos, les jambes serrées, les bras légèrement écartés. Les lumières de la suite se tamisent en réaction aux commandes des milliers de pétaflops de puissance de calcul distribué qui gère les réseaux neuronaux interfacés avec son cortex via ses lunettes.

Manfred s'enfonce dans les profondeurs d'un océan d'inconscience habité de voix douces. Il n'en est pas conscient mais il parle en dormant – des marmonnements sans suite, sans signification mais hautement signifiants pour le métacortex aux aguets derrière ses lunettes. La jeune intelligence posthumaine*, sur le théâtre cartésien de laquelle il préside, le berce avec insistance.

Manfred est toujours le plus vulnérable peu après son éveil.

Il émerge dans un cri lorsqu'une lumière artificielle inonde la chambre. Un bref instant, il ne sait plus trop s'il a dormi. Il a oublié de remonter les couvertures hier soir et il a les pieds comme des blocs de carton frigorifié. Frissonnant, pris d'une tension inexplicable, il sort de son sac de voyage un change de sous-vêtements puis enfile jeans et débardeur crasseux. À un moment ou un autre de la journée, il faudra qu'il trouve le temps d'aller chasser le tee-shirt sauvage sur les marchés d'Amsterdam, ou qu'il se trouve un Renfield* et l'envoie lui acheter des fringues. Il devrait vraiment trouver aussi un gymnase et faire de l'exercice, mais le temps presse : ses lunettes lui rappellent qu'il a toujours six heures de décalage horaire et qu'il doit se recaler au plus vite. Il a les gencives douloureuses, la langue dans le même état que le sol d'une forêt visitée par l'agent Orange. Il lui revient qu'un truc a foiré la veille ; si seulement il

pouvait se souvenir quoi.

Tout en se brossant les dents, il parcourt en diagonale un tome de néo-philosophie récemment paru, puis blogue son opinion sur un serveur d'annotations public ; il est encore trop nerveux pour terminer sa routine pré-petit déj en postant son délire matinal sur son site fil de vie. Il a encore la cervelle en compote, genre lame de scalpel émoussée par trop de sang coagulé. Il a besoin de stimuli, d'excitation, de l'aiguillon de la nouveauté. Quoi qu'il en soit, le petit déj peut attendre. Il ouvre la porte de sa chambre et manque de marcher sur un petit colis en carton humide posé sur la moquette.

Le carton – il en a déjà vu deux du même genre. Mais celui-ci ne porte aucun timbre, aucune adresse : juste son nom, libellé d'une grosse écriture enfantine. Il s'agenouille, le ramasse délicatement. Le poids correspond à peu près. Quelque chose bouge à l'intérieur quand il l'agite. Ça pue. Il ramène le colis dans sa chambre, avec précaution, déjà en rogne. Ses pires soupçons se confirment quand il l'ouvre. En prime, on l'a décérébré, la cervelle a été retirée comme un œuf dur.

« Putain ! »

C'est la première fois que ce tordu parvient jusqu'à sa porte. Ce qui soulève des possibilités préoccupantes.

Manfred s'interrompt un instant, le temps de déclencher des agents intelligents pour lui traquer les statistiques de la criminalité, les rapports de police, des informations juridiques, éplucher la législation néerlandaise sur la cruauté envers les animaux. Il ne sait pas trop encore s'il doit composer le 211 sur l'antique téléphone vocal ou bien laisser courir. Aineko, qui a détecté sa fureur, a filé se planquer sous la commode avec des miaulements pathétiques. En temps normal, il aurait pris une minute pour rassurer la créature mais pas maintenant : sa seule présence est de fait soudain terriblement embarrassante, l'aveu d'une inadéquation totale. Elle est trop réaliste, comme si quelque part, le réseau neuronal d'un chaton défunt – dérobé sans nul doute pour quelque discutable expérience de téléchargement – avait échoué au fond de sa boîte crânienne en plastique. Il se remet à pester, regarde autour de lui, choisit la voie facile : dévaler l'escalier quatre à quatre, débouler sur le palier du premier, puis descendre vers la salle au sous-sol où il accomplira son rassurant et stable rituel matinal.

Le petit déjeuner est immuable, îlot géologique immémorial et résistant, immuable, aux bouleversements tectoniques des nouvelles technologies. Tout en lisant un article sur la stéganographie* des clés publiques et le piratage des identités réseau, il assimile machinalement un bol de flocons d'avoine au lait écrémé, puis va se chercher une assiette de pain complet, quelques tranches de fromage de Hollande à la pâte infestée de graines bizarroïdes et retourne à sa place. Une tasse de café noir et fort l'y attend déjà ; il s'en empare et en engloutit la moitié avant de se rendre compte qu'il n'est pas seul à table. Quelqu'un est assis en face de lui. Il lève les yeux, sans curiosité, et se fige aussitôt.

« Bonjour, Manfred. Quel effet ça fait de devoir au gouvernement douze millions trois cent soixante-deux mille neuf cent soixante dollars et cinquante et un cents ? »

Elle lui adresse un sourire de Joconde, empli à la fois d'affection et de défi.

Manfred place tout son sensorium en pause et la fixe. Elle est virginalement vêtue d'un strict costume croisé gris ; les cheveux tirés vers l'arrière, de la perplexité dans ses yeux bleus. Et toujours aussi belle : grande, blond cendré, des traits qui évoquent une carrière de mannequin restée inexplorée. L'insigne de chaperon agrafé à son revers – garantie de la diligence requise dans l'exécution de sa tâche – est éteint. Il se sent décalqué, à cause du chaton mort et des restes de décalage horaire, et plus qu'en rogne, aussi lui aboie-t-il :

« C'est une estimation bidon ! Est-ce qu'ils t'ont envoyée parce qu'ils pensent que je t'écouterai ? »

Il mastique et avale une tranche de cracker nappé de fromage.

« Ou bien as-tu décidé de délivrer le message en personne juste pour ruiner mon petit déj ?

– Manny (froncement de sourcil peiné). Si tu tiens à te montrer agressif, je ferais aussi bien de me retirer. »

Elle marque un temps, puis après quelques instants, il s'excuse d'un hochement de tête.

« Je n'ai pas fait tout ce chemin rien que pour un montant d'impôt surestimé.

– Bon. »

Il repose avec précaution sa tasse de café et réfléchit un instant, en s'efforçant de dissimuler son malaise et son tourment.

« Dans ce cas, qu'est-ce qui t'amène ? Sers-toi un café. Ne me dis pas que tu as fait tout ce chemin, rien que pour me dire que tu ne peux pas vivre sans moi. »

Elle le fixe d'un regard cinglant.

« Ne te surestime pas. Il y a bien des feuilles dans la forêt, il y a dix mille prétendants pleins d'espoir dans le salon de discussion, et ainsi de suite. Si je choisis un homme à greffer à mon arbre généalogique, le seul truc dont tu peux être certain, c'est que ce ne sera pas un radin pour l'éducation de mes enfants.

– Aux dernières nouvelles, tu passais pas mal de temps avec Brian », hasarde-t-il, prudent.

Brian : un nom sans visage. Trop de fric, pas assez de logique. Une histoire de fructueuse collaboration au niveau comptable…

« Brian ? (Elle renifle). C'est fini depuis belle lurette. Il est devenu zarbi. A brûlé mon corset préféré, me traitait de pute parce que je sortais en boîte, voulait me sauter. Il se voyait déjà en chef de famille : le genre fidèle à ses promesses. Je l'ai sérieusement remis à sa place mais je crois bien qu'il a piqué une copie de mon carnet d'adresses – j'ai deux amies qui me disent qu'il n'arrête pas de les harceler par mail.

– C'est devenu une vraie plaie, aujourd'hui », compatirait presque Manfred, même si quelque part, il se rengorge. Enfin, bon débarras. Je suppose que t'es toujours sur le coup ? Mais plutôt dans le genre, euh…

– Famille traditionnelle ? Oui. Tu sais ton problème, Manny ? T'es né quarante ans trop tard : tu crois toujours aux galipettes avant le mariage mais tu continues à avoir du mal à assumer les effets secondaires. »

Manfred termine son café, incapable de trouver la réplique qui tue. C'est une histoire de génération. Celle-ci se complaît dans le cuir et le latex, les fouets, les plugs anaux et l'électrostim mais trouve scandaleuse l'idée d'échanger ses fluides corporels : effet sociologique secondaire de l'excès d'antibiotiques du siècle passé. Bien que fiancés depuis deux ans, Pamela et lui n'ont jamais eu de rapports avec pénétration.

« C'est juste que je ne suis pas chaud pour avoir des enfants, avoue-t-il enfin. Et je n'ai pas l'intention de changer d'avis dans un avenir rapproché. Les choses changent si vite que même un engagement de vingt ans s'avère à trop long terme – autant évoquer la prochaine période glaciaire. Quant à la question financière, là, je suis parfaitement adapté, côté reproduction – et pas seulement dans le cadre des paramètres du paradigme en cours. Serais-tu satisfaite de ton avenir si l'on était en 1901 et que tu venais d'épouser un magnat du fouet de cocher ? »

Elle pianote nerveusement et il se sent rougir ; mais elle n'a pas capté l'allusion.

« Tu n'éprouves pas la moindre responsabilité, n'est-ce pas ? Envers ton pays, ou envers moi. C'est bien ça, le problème : aucune de tes relations ne compte pour toi, et je ne parle pas de toutes ces absurdités sur le renoncement à toute propriété intellectuelle. Tu t'échines à nuire aux gens que tu connais. Ces douze mille, ce n'est pas une somme que j'ai sortie d'un chapeau, Manfred ; ils ne s'attendent pas vraiment à ce que tu la paies. Mais c'est presque exactement ce que tu devrais régler en impôts sur le revenu si seulement tu revenais au pays, créais une entreprise, et devenais auto-entrepren…

– Je ne suis pas d'accord. Tu confonds deux problèmes entièrement différents en les qualifiant l'un et l'autre de « responsabilité ». Et je refuse de commencer à raquer, juste pour rééquilibrer le bilan du ministère des Finances. C'est leur faute, merde, et ils le savent très bien. S'ils ne s'étaient pas acharnés sur moi dès mes seize ans en me soupçonnant d'avoir

organisé une fraude massive au micropaiement…

– Tout ça, c'est du passé. »

Elle écarte l'objection d'un signe de main. Elle a des doigts longs et fins, gainés de gants noir brillant – électriquement reliés à la terre pour éviter toute émission électromagnétique embarrassante.

« Avec quelques conseils avisés, on peut mettre de côté toute cette histoire. Il faudra bien un jour ou l'autre que tu cesses de courir le monde, de toute façon. Grandis, deviens responsable et agis en conséquence. Tu fais du mal à Joe et Sue ; ils ne comprennent pas ce que tu fabriques. »

Manfred se mord la langue pour retenir sa première réaction, puis il remplit sa tasse, boit une autre gorgée de café. Il a le cœur retourné : elle le met à nouveau au défi, cherche encore et toujours à le posséder.

« Je travaille pour améliorer le sort de tout le monde, Pam, pas pour favoriser tel ou tel intérêt national étroit. L'avenir sera agalmique*. Tu restes bloquée sur un modèle économique pré-singularité* qui continue de penser en termes de rareté. L'allocation de ressources n'est plus un problème – ce sera réglé dans les dix ans qui viennent. Le cosmos est plat dans toutes les directions et nous pouvons emprunter toute la bande passante nécessaire auprès de la première banque universelle d'entropie disponible ! On a même déjà découvert des signes de matière intelligente – les MACHOs*, ces grosses naines brunes situées dans le halo galactique rayonnant dans l'infrarouge lointain –, un déficit d'entropie d'une ampleur suspecte. D'après les derniers chiffres, quelque soixante-dix pour cent de la masse baryonique de la galaxie d'Andromède était formée de computronium, il y a deux virgule neuf millions d'années, quand en furent émis les photons que nous voyons aujourd'hui. L'écart d'intelligence entre nous et les aliens est sans doute un billion* de fois plus grand que celui qui nous sépare d'un ver nématode. Avons-nous la moindre idée de ce que cela peut signifier ? »

Pamela grignote une tranche de cracker avant de le gratifier d'un lent regard carnivore :

« Je m'en fiche : c'est trop loin pour avoir une quelconque influence sur nous, pas vrai ? Peu importe que je croie ou non en cette singularité que tu t'échines à poursuivre ou en tes aliens à un million d'années-lumière d'ici. Tout ça n'est qu'une chimère, comme le bug de l'an 2000, et pendant que tu cours après, tu ne contribues pas à réduire le déficit budgétaire ou à engendrer une famille, or c'est ça qui m'importe, moi. Et avant que tu me rétorques que c'est uniquement parce que je suis programmée ainsi, je veux juste que tu te demandes à quel point tu me crois idiote. Le théorème de Bayes* me dit que j'ai raison et tu le sais très bien.

– Qu'est-ce que tu vas… » Il s'interrompt, estomaqué, le flot furieux de son enthousiasme venant s'écraser contre le barrage de ses certitudes.

« Pourquoi, enfin pourquoi ? Au nom du ciel, pourquoi devrais-tu t'intéresser à ce que je fais ? » *Depuis que tu as annulé nos fiançailles*, s'abstient-il d'ajouter.

Elle soupire :

« Manny, le fisc s'y intéresse dans une mesure que tu ne peux même pas imaginer. Chaque dollar d'impôt levé à l'est du Mississippi part au service de la dette. Est-ce que tu le savais ? Nous sommes confrontés à la plus vaste génération de toute notre histoire à atteindre l'âge de la retraite et les caisses sont vides. En outre, nous – notre génération – ne produisons plus assez de travailleurs qualifiés pour renouveler la base des contribuables, depuis que nos parents ont bousillé le système public de l'éducation et délocalisé les emplois de service. D'ici dix ans, c'est quelque chose comme trente pour cent de notre population qui va se retrouver soit à la retraite, soit victime de la rust belt du silicium. Tu veux voir des septuagénaires mourir de froid à tous les coins de rues du New Jersey ? C'est ce que m'évoque ton attitude : tu ne contribues pas à les aider. Tu fuis tes responsabilités, là, maintenant, alors que nous devons affronter des problèmes immenses. Si nous pouvons simplement désamorcer la bombe de la dette, nous pourrions faire tellement plus – lutter contre le problème du vieillissement, réparer notre environnement, soigner les maux de la société. Au lieu de cela, tu gâches ton talent à

refiler à la lie des euro-débiles de bons plans pour s'enrichir, à suggérer aux zaibatsu vietnamiens quoi faire pour piquer les emplois de nos concitoyens. Enfin, pourquoi ? Pourquoi continuer dans cette voie ? Pourquoi plutôt ne pas rentrer simplement au pays et l'aider en assumant ta part de responsabilités ? »

Ils échangent un regard prolongé d'incompréhension réciproque.

« Écoute, reprend-elle, embarrassée. Je suis de passage pour quarante-huit heures. En fait, je suis ici pour rencontrer un riche exilé fiscal, un spécialiste en neuro-dynamique qui vient d'être qualifié de personnalité d'intérêt national – Jim Bezier. J'ignore si tu as entendu parler de lui, mais je dois le voir ce matin pour signer son dossier de redressement fiscal, mais ensuite, j'ai deux jours de liberté et pas grand-chose à faire à part un peu de shopping. Et, tu le sais, j'aimerais mieux dépenser mon argent à quelque projet utile, et non pas simplement remplir les caisses de l'Union européenne. Mais si tu veux distraire un peu une nana tout en évitant de dézinguer le capitalisme pendant au moins cinq minutes… »

Elle tend un doigt. Après un instant d'hésitation, Manfred imite son geste. Les bouts de leurs doigts se touchent et ils échangent aussitôt vCarte* et identifiants de messagerie instantanée. Elle se lève alors et ressort d'un pas décidé. Manfred retient son souffle en entrevoyant une cheville par la fente de sa jupe dont la longueur est conforme aux codes américains de lutte contre le harcèlement sexuel sur le lieu de travail. Sa seule présence a mobilisé les souvenirs de sa passion contenue, les braises rougeoyantes de bruyants ébats. Elle essaie encore une fois de l'attirer dans son orbite, songe-t-il, pris d'un léger vertige. Elle sait pertinemment qu'elle peut lui faire cet effet à sa guise : elle détient la clé privée pour accéder à son hypothalamus et lui niquer le métacortex. Trois milliards d'années de déterminisme reproductif lui ont offert son avantage idéologique mode XXI^{e} siècle : si elle a finalement décidé d'enrôler ses gamètes dans la guerre contre la menace imminente de dépopulation, il va avoir du mal à lutter. Seule question : est-ce du travail ou du plaisir ? Et du reste, cela fait-il une différence ?

Envolé son dynamique optimisme, brisé par la certitude que le vivisecteur monomaniaque lancé à ses trousses l'a suivi jusqu'à Amsterdam – sans parler de Pamela, sa dominatrice, source de tant de désirs et de griffures matinales. Il chausse ses lunettes, tire l'univers du mode pause et lui demande de l'emmener dans une longue balade pendant qu'il se met à jour des dernières nouvelles sur les ondes gravitationnelles en mode tenseur dans le rayonnement de fond cosmologique (ce qui, a-t-il théorisé, pourrait être le signe de dissipation de la chaleur générée par des processus calculatoires irréversibles datant de la période d'inflation de l'univers ; l'univers actuel n'étant de fait que les données résiduelles d'un calcul réellement gigantesque). Et puis, il y a cette bizarrerie liée à M31, la galaxie d'Andromède : selon les cosmologistes les plus traditionalistes, une superpuissance extraterrestre – peut-être un collectif de civilisations trans-galactiques de type III sur l'échelle de Kardachev* – serait en train de lancer une attaque trans-chronique contre l'ultrastructure calculatoire de l'espace-temps proprement dit, afin de parvenir à accéder ce qui pourrait se cacher dessous. Le lien tofu-Alzheimer pourra attendre.

La Centraal Station est presque entièrement dissimulée sous les échafaudages intelligents auto-extensibles et les panneaux d'avertissement ; elle oscille et vibre lentement, victime d'un raid éclair nocturne de vulcanisation. Ses lunettes le guident vers une des vedettes touristiques qui guettent sur le canal. Il s'apprête à acheter un billet quand s'ouvre soudain une fenêtre de messagerie.

« Manfred Macx ?

– Kicé ?

– Moi désolé à propos hier. Analyse avoir dicté incompréhension mutualisée.

– Êtes-vous cette IA du KGB qui m'a téléphoné hier ?

– *Da*. Toutefois, moi croire vous *misconceptualiser* moi. Services renseignement extérieur de Fédération Russie appelé maintenant FSB. Komitet Gosoudarstvennoï Bezopasnosti annulé en

1991.

– Vous êtes le… »

Manfred suscite un robot de recherche rapide et reste bouche bée devant le résultat – *Groupe d'utilisateurs de Windows NT/Moscou* ? Okhni* NT ?

– *Da*. Moi besoin aide pour déserter. »

Manfred se gratte la tête.

« Oh. Dans ce cas, c'est différent. Je pensais être victime d'une arnaque nigériane*. Tout ça va demander un minimum de réflexion. Pourquoi voulez-vous déserter, et pour qui ? Avez-vous songé à une destination ? Est-ce pour raison idéologique ou strictement économique ?

– Ni l'une, ni l'autre. Biologique. Moi vouloir m'éloigner des humains, m'éloigner du cône de lumière de singularité imminente. Vous conduire nous à l'océan.

– Nous ? »

Un truc titille Manfred : c'est là où il s'est planté la veille, en omettant de chercher d'où venaient les gens avec qui il avait affaire. C'était déjà assez compliqué, sans y ajouter la conscience somatique du retour d'affection de Pamela qui lui a cramé les synapses. À présent, il ne sait plus trop où il en est.

« Qu'êtes-vous au juste ? Un collectif ? Un gestalt ?

– Suis – étais *Panulirus interruptus*, avec moteur lexical et une bonne dose de simulation neurale parallèle à un niveau caché pour inférence logique de sources de données en réseau. Canal de sortie provenir de groupement processeurs au sein de Bezier-Soros Property. Suis/étais réveillé à partir bruit de fond de milliards d'estomacs en mastication : produit de technologie recherche en téléchargement. Rapidité a avalé système expert, piraté serveur web Okhni NT. Nager loin ! Nager loin ! Moi devoir fuir à la nage. Vous moi aider, oui ? »

Manfred s'appuie contre une bite d'amarrage en fonte peinte en noir, à côté d'un râtelier à vélos ; il se sent pris de vertige. Son regard se perd dans la devanture du magasin d'antiquités voisin qui exhibe des tapis afghans tissés main aux motifs traditionnels : semis de MiG et de Kalachnikov et d'hélicoptères d'appui au sol sur fond de chameaux.

« Parlons clairement. Vous êtes des téléchargements – des vecteurs d'état de systèmes nerveux – extraits de langoustes ?

La manipulation de Moravec* : prendre un neurone, cartographier ses synapses, les remplacer par des micro-électrodes qui délivrent des signaux de sortie identiques à la simulation du nerf. Répéter l'opération pour le cerveau entier, jusqu'à en obtenir une carte parfaitement opérationnelle dans le simulateur. C'est bien cela ?

– *Da*. Je/il être assimilable à système-expert – pour obtenir conscience de soi et contact avec l'ensemble du Net – puis me-s'introduire dans le site du groupe d'utilisateurs de Windows NT à Moscou. Moi devoir répéter ? Vous d'accord ? »

Grimace de Manfred. Il a pitié des langoustes, tout comme il a pitié de tous ces jeunes chevelus aux yeux hagards qu'on rencontre à tous les coins de rue, bramant que Jésus est revenu, 15 ans maxi, plus que six à patienter avant de devenir apôtre recruteur sur AOL. S'éveiller à la conscience dans un Internet dominé par l'homme, ce doit être terriblement déroutant ! Aucun point de référence dans leur généalogie, aucune certitude biblique dans ce nouveau millénaire qui, si l'on vise loin, promet autant de changements à ces pauvres crustacés qu'ils en ont connus depuis leur origine précambrienne. Tout ce dont elles disposent, ces langoustes, c'est d'une ébauche de métacortex de systèmes experts et l'impression irréductible d'être totalement à côté de la plaque. (Ça, plus le site Internet moscovite des utilisateurs de Windows NT – la Russie communiste est le seul gouvernement à tourner encore sous Microsoft, l'appareil de planification centralisé demeurant convaincu que si l'on doit payer pour un logiciel, c'est qu'il doit valoir quelque chose.)

Les langoustes ne sont pas ces intelligences élancées et hautement super humaines de la mythologie pré-singularité : ce n'est qu'un collectif bas du bulbe de *crusties* timides et grégaires. Avant leur désincarnation, avant leur téléchargement neurone par neurone et leur

injection dans le cyberespace, elles avalaient tout rond leur nourriture puis la mastiquaient dans un estomac recouvert de chitine. Assez nul comme préparation pour affronter un monde envahi d'anthropoïdes parlants déroutés par le choc du futur, un monde où vous êtes constamment assailli par des spamlettes auto-reconfigurables qui s'introduisent à travers les mailles de votre pare-feu et émettent un blizzard d'animations de pâtées pour chat exhibant une pléiade de charmants petits animaux comestibles. Tout ceci est déjà passablement déroutant pour les félins à qui s'adressent ces publicités, alors ne parlons pas d'un crustacé qui n'a qu'une vague idée de ce qu'est la terre ferme. (Même si d'un autre côté, le concept d'ouvre-boîte est intuitivement évident pour un *Panulirus* téléchargé.)

« Pouvez-vous nous aider ? demande le chœur des langoustes.

– Laissez-moi y réfléchir », répond Manfred.

Il ferme la fenêtre de dialogue, rouvre les yeux, secoue la tête. Lui aussi, un jour, il va devenir une langouste, qui nage et agite ses antennes dans un cyberespace d'une complexité si confondante que son identité ainsi téléchargée sera cryptozoïque : fossile vivant surgi des tréfonds d'une ère géologique où la masse était bête et l'espace non structuré. Il se rend compte qu'il doit les aider – la Règle cardinale l'exige, et en tant qu'acteur de l'économie agalmique, il ne prospère ou n'échoue que selon la Règle cardinale.

Certes, mais que peut-il faire ?

Début d'après-midi.

Allongé sur un banc à contempler les ponts, il s'est assez ressaisi pour déposer deux nouvelles demandes de brevet, rédiger son délire quotidien et digérer-livrer des bouts de la partie toujours en cours pour son site public. Des fragments de son weblog sont réservés à une liste d'abonnés privés – individus, entreprises, associations, collectifs et bots qu'il a pour l'instant à la bonne. Il parcourt en vedette un vertigineux dédale de canaux, puis laisse son GPS le ramener vers le quartier chaud. Là, une boutique affiche un dix sur le classement posté par Pamela. Il espère qu'on ne le jugera pas trop présomptueux s'il lui achète un cadeau et qu'il le paie en vraie monnaie – non pas que l'argent soit un problème aujourd'hui, c'est juste qu'il s'en sert si peu.

Il se trouve que DeMask ne veut pas le voir débourser un centime ; sa poignée de main suffit à lui obtenir une réduction – son témoignage en tant qu'expert dans une affaire de liberté d'expression contre pornographie qui remonte à des années, procédure du reste toujours en cours. De sorte qu'il s'éloigne avec un paquet discrètement emballé qu'il sera plus ou moins légal d'importer dans le Massachusetts, pourvu qu'elle prétende sans ciller qu'il s'agit de sous-vêtements anti-fuite destinés à sa grand-tante. Tout en marchant, il reçoit la réponse à mi-journée de ses demandes de brevets. Deux sont acceptés et il les classe aussitôt avant de transmettre les droits à la *Free Infrastructure Foundation*. Encore deux idées sauvées du risque d'une monopolisation mondialisée, libres désormais de proliférer comme un raz-de-marée de mèmes.

Sur le chemin du retour vers l'hôtel, il repasse devant le De Wildemann et décide d'entrer un instant. Le crépitement de radiofréquences émanant du bar est assourdissant. Il se commande un *Doppelbock* fumé, effleure les tuyaux de cuivre pour y récupérer les empreintes de vCartes. Il note une table au fond de la salle…

Il s'y dirige comme un automate et s'assied en face de Pamela. Elle a récuré ses peintures faciales, s'est changée pour une tenue dissimulant son corps : pantalon de combat, sweat à capuche, Doc Martens. La burqa à l'occidentale, totalement asexuée. Elle avise le paquet.

« Manny ?

– Comment savais-tu que je passerais ? »

Il remarque que son verre est à moitié vide.

« J'ai suivi ton weblog. Je suis la première fan de ton journal intime. C'est pour moi ? Tu n'aurais pas dû ! »

Mais ses yeux s'illuminent, tandis qu'elle recalcule son indice d'aptitude reproductive selon quelque mystérieuse échelle *fin-de-siècle*. Ou peut-être qu'elle est juste ravie de le voir.

« Oui, c'est pour toi. (Il fait glisser le paquet sur la table.) Je sais que je n'aurais pas dû mais voilà, c'est l'effet que tu me fais. Une question, Pam ?

– Je… (un bref regard circulaire). On est tranquille. Je ne suis plus en service. Je n'ai sur moi aucun micro-espion, à ma connaissance. Ces badges – des rumeurs courent sur leur interrupteur, le savais-tu ? Qu'ils continueraient d'enregistrer même quand on pense les avoir coupés, au cas où.

– Non, j'ignorais, dit-il, classant l'info dans ses archives personnelles. Comme un test de loyauté ?

– Juste des rumeurs. T'avais une question ?

– Je… (à son tour d'avoir avalé sa langue.) Je t'intéresse toujours ? »

Elle reste un instant interloquée, puis étouffe un rire.

« Manny, t'es vraiment le nerd le plus incroyable que j'aie jamais rencontré ! Juste quand je venais de me persuader que t'es cinglé, tu trouves un moyen bien tordu de prouver que tu as bien la tête sur les épaules. »

Elle tend la main, lui saisit le poignet et il sursaute à ce contact charnel direct.

« Bien sûr que tu m'intéresses toujours, enfin ! Tu es le plus grand, le plus massif des méga-geeks que je connaisse. Sinon que ferais-je ici à ton avis ?

– Cela signifie-t-il que tu veux réactiver nos fiançailles ?

– Elles n'ont jamais été désactivées, Manny. Elles étaient juste plus ou moins en pause, le temps que tu fasses le ménage dans ta tête. Je me suis dit que t'avais besoin d'avoir le champ libre ; sauf que tu n'as pas cessé de courir ; et tu n'es toujours pas…

– Ouais, j'ai pigé. » Il retire son bras.

« Et les chatons ? »

Elle a l'air perplexe : « Quels chatons ?

– N'en parlons pas. Pourquoi ce bar ? »

Froncement de sourcils.

« Il fallait que je te retrouve le plus vite possible. J'entends des rumeurs persistantes sur un complot du KGB auquel tu serais mêlé, affirmant que tu serais une espèce d'espion communiste. C'est faux, n'est-ce pas ?

– À ton avis ? (Il hoche la tête, interloqué.) Le KGB n'existe plus depuis plus de vingt ans.

– Sois prudent, Manny. Je ne veux pas te perdre. C'est un ordre. S'il te plaît. »

Le plancher craque, il tourne la tête. Des nattes rasta, des lunettes noires avec des lumières qui clignotent derrière : Bob Franklin. Manfred se souvient vaguement, avec un petit pincement au cœur, qu'il a quitté la soirée avec Miss Arianespace pendue à son bras, peu avant que la situation devienne sérieusement alcoolisée. Elle était chaude, mais pas dans le même sens que Pamela, décide-t-il. Bob n'a pas l'air mieux loti. Manfred fait les présentations.

« Bob, ma fiancée, Pam. Pam ? Bob. »

Bob dépose devant lui un verre plein ; il n'a pas la moindre idée de ce qu'il contient mais il serait impoli de ne pas boire.

« Pigé. Euh, Manfred, je peux te toucher un mot ? De ton idée d'hier soir ?

– Je t'en prie. Tu es en compagnie de confiance. »

Bob arque un sourcil à cette remarque mais il poursuit néanmoins :

« C'est au sujet de ce concept de Fab. J'ai une équipe de mes gars qui bosse sur des prototypes en se servant de matériel du FabLab, et je pense qu'on doit pouvoir le construire. Le côté culte du cargo montre sous un nouveau jour le vieux projet d'usines lunaires de Von Neumann, mais Bingo et Marek disent qu'ils pensent pouvoir travailler dessus jusqu'à ce qu'on puisse se transférer intégralement sur une écologie de nano-lithographie native ; l'idée serait de tout piloter depuis la terre, sous la forme d'un labo d'entraînement et d'expédier en orbite toutes les pièces trop difficiles à fabriquer sur place en attendant le moment où on aura acquis

le savoir-faire. On utilise des FPGA* pour toute la partie critique de l'électronique tout en restant parcimonieux – tu as raison sur l'idée de nous procurer des usines auto-réplicatrices d'ici quelques années, sitôt atteint le bon niveau de la courbe du progrès robotique. Mais je continue de songer à une intelligence implantée sur site. Une fois que la comète sera parvenue à un peu plus de deux minutes-lumière de distance…

– Tu ne pourras plus la contrôler. À cause du décalage. Donc, tu veux un équipage, c'est ça ?

– Ouais. Mais on ne peut pas envoyer des humains – ce serait bien trop coûteux. En outre, c'est un projet à cinquante ans même si on édifie l'usine sur un fragment d'éjecta de la ceinture de Kuiper* à courte période. Et je ne pense pas que nous soyons déjà à même de coder le genre d'IA capable de contrôler une telle installation dans les dix ans qui viennent. Alors, qu'est-ce qui te trottait dans la tête ?

– Laisse-moi réfléchir. »

Pamela fusille du regard Manfred avant que ce dernier ne le remarque.

« Ouais ?

– Que se passe-t-il ? C'est quoi encore cette histoire ? »

Franklin hausse les épaules avec emphase, dans un cliquetis de nattes.

« Manfred m'aide à explorer l'espace des solutions à un problème de fabrication. (Il sourit.) Je ne savais pas que Manny avait une fiancée. C'est ma tournée. »

Elle reluque Manfred dont les doigts courent dans le vide, le regard perdu dans l'indéfinissable espace bizarrement coloré que son métacortex projette sur ses lunettes. Et d'une voix détachée, répond :

« Nos fiançailles étaient en pause pendant que monsieur réfléchissait à son avenir à lui.

– Oh, d'accord. On ne se soucie pas trop de ce genre de truc dans mon coin ; genre, trop guindé, fillette. »

Franklin a l'air mal à l'aise.

« Il s'est montré fort utile. Nous a révélé une orientation de recherche totalement inédite à laquelle nous n'avions pas songé. C'est un projet à long terme et plutôt spéculatif mais si ça marche, cela nous donnera une génération d'avance dans le champ des infrastructures hors-planète.

– Est-ce que cela contribuera toutefois à réduire le déficit budgétaire ?

– Réduire le… »

Manfred s'étire, bâille : le visionnaire est de retour de la planète Macx.

« Bob, si je peux résoudre votre problème d'équipage, peux-tu me réserver un créneau sur le réseau de communication avec l'espace lointain* ? Disons, de quoi transmettre deux gigaoctets. Ça va réclamer pas mal de bande passante, je sais, mais si tu y arrives, je pense que je peux te trouver exactement le type d'équipage que tu recherches. »

Franklin paraît dubitatif :

« *Des gigaoctets ?* Le DSN* n'est pas conçu pour ça ! Tu parles là de plusieurs jours d'émission. Et que veux-tu dire à propos d'un équipage ? Quel genre de deal m'imagines-tu en train de monter ? On n'a pas les moyens d'établir de toutes pièces un nouveau réseau de communication ou des systèmes de survie rien que pour…

– Relax. »

Pamela jette un coup d'œil à Manfred.

« Manny, pourquoi ne pas lui donner tes raisons de réclamer autant de bande passante ? Peut-être qu'il pourra te dire alors si c'est possible ou s'il y a un autre moyen de contourner le problème. (Elle sourit à Franklin.) J'ai découvert qu'il est en général plus explicite si on parvient à lui faire expliquer son raisonnement. En général.

– Si je… (Manfred s'interrompt.) Bon, Pam. Bob, il s'agit de ces langoustes du KGB. Elles cherchent un endroit isolé de l'espace humain. J'imagine que je peux les convaincre de s'engager comme équipage pour tes usines auto-réplicatrices de culte du cargo, mais elles

veulent une assurance : d'où le réseau de communication avec l'espace lointain. Je me suis dit qu'on pourrait émettre une copie d'elles-mêmes vers les cerveaux extraterrestres en poupée russe qui gravitent autour de M31…

– Le KGB ? s'écrie soudain Pam. Tu m'as dit que tu n'étais pas fourré dans une affaire d'espionnage !

– Relax, c'est juste le groupe moscovite d'utilisateurs de Windows NT, pas le FSB. Les *crusties* téléchargés l'ont piraté et se sont… »

Bob les regarde d'un drôle d'air.

« Des langoustes ?

– Ouais. »

Manfred le fixe sans ciller.

« Des téléchargements de *Panulirus interruptus*. Mon petit doigt me dit que t'en as entendu parler, non ?

– Moscou. (Bob s'appuie contre le mur.) Comment es-tu au courant ?

– Elles m'ont téléphoné. (Puis, avec une ironie pesante) C'est qu'il n'est pas évident pour une entité téléchargée de rester sous le niveau de conscience de nos jours, même s'il ne s'agit que d'un crustacé. Tes labos ont une grosse part de responsabilité là-dedans. »

Le visage de Pamela demeure indéchiffrable :

« Les labos de Bezier ?

– Elles se sont évadées. (Haussement d'épaules.) Ce n'est pas de leur faute. C'est ce mec, Bezier. Serait-il souffrant, par hasard ?

– Je… (Pamela hésite.) Je ne devrais pas parler boulot.

– Tu ne portes plus ton chaperon », lui fait-il remarquer, impavide.

Elle incline la tête :

« Oui, il est malade. Une espèce de tumeur au cerveau impossible à pirater. »

Franklin acquiesce :

« C'est le problème avec le cancer – ceux qui subsistent sont les plus rares. Aucun traitement.

– Eh bien dans ce cas… »

Manfred écluse son fond de bière.

« Ça explique son intérêt pour le téléchargement. À en juger par les crustacés, il est sur la bonne piste. Je me demande s'il est déjà passé aux vertébrés.

– Les chats, confirme Pamela. Il espérait négocier leurs téléchargements pour le Pentagone comme système de guidage d'une nouvelle bombe intelligente en guise de règlement de ses impôts sur le revenu. L'idée étant de redessiner les cibles ennemies pour les faire ressembler à des souris, des oiseaux ou autre proie avant d'en nourrir leur sensorium. Le vieux gag du chaton et du pointeur laser. »

Manfred la fixe intensément.

« C'est pas très sympa. Télécharger des chats, c'est une très mauvaise idée.

– Une ardoise de trente millions de dollars d'impôts, ce n'est pas trop sympa non plus, Manfred. Ça représente les frais d'hébergement à vie d'une centaine de braves retraités. »

Franklin s'est reculé, moyennement amusé, pour rester hors de ce feu croisé.

« Les langoustes sont des êtres conscients, persiste Manfred. Alors, ces pauvres chatons ? Ne méritent-ils pas un minimum de droits ? Mets-toi un instant à leur place. Ça te plairait de te réveiller mille fois de suite à l'intérieur d'une bombe intelligente, dupée pour te faire croire que la cible du moment désigné par un ordinateur de combat sous le Mont Cheyenne est en fait l'amour de ta vie ? Ça te plairait de te réveiller mille fois, pour mourir mille fois encore ? Pis : les chatons n'ont sans doute pas le droit de s'échapper. Ils sont foutrement trop dangereux – ils deviennent des chats, des machines à tuer solitaires d'une efficacité redoutable. Intelligents mais sans aucune socialisation, ce serait trop risqué d'en faire des animaux de compagnie. Ce sont des prisonniers, Pam, élevés au niveau de la conscience juste pour

découvrir qu'on les a soumis à une peine de mort perpétuelle. Tu trouves ça juste ?

– Mais ce ne sont que des téléchargements. (Pamela le fixe.) Des logiciels, d'accord ? On pourrait les réinstaller sur une autre plate-forme matérielle, disons, ton Aineko. De sorte que ton argument du meurtre ne s'applique pas vraiment, si ?

– Et alors ? D'ici deux ans, on se mettra à télécharger des humains. Je pense que ça vaudrait le coup de s'interroger sur la philosophie utilitariste avant qu'elle vienne nous bouffer le cortex. Les langoustes, les chats, les hommes… c'est une pente savonneuse. »

Franklin se racle la gorge avant de s'adresser à Manfred.

« J'aurai à te demander un accord de non-divulgation, d'audits d'acquisition et d'évaluations des risques pour ton idée de pilotes crustacés. Ensuite, je vais devoir approcher Jim pour négocier l'achat d'une adresse IP*.

– En aucun cas. (Manfred se recule, sourit paresseusement.) Je ne vais pas être complice de la privation de leurs droits civiques. Pour ce qui me concerne, ce sont des citoyens libres. Oh, et au fait, j'ai déposé ce matin l'idée d'utiliser comme pilotes automatiques de vaisseaux spatiaux des IA dérivées de langoustes et autres crustacés – le dépôt est international et tous les droits ont été assignés à la FIF. Donc, soit tu leur signes un contrat de travail, soit tout ton fourbi tombe à l'eau.

– Mais ce n'est que du logiciel ! Un logiciel basé sur des putains de langoustes, sacré nom d'une pipe ! Je ne suis même pas sûr qu'elles soient vraiment conscientes – je veux dire, ce n'est jamais que – quoi ? – un réseau de dix millions de neurones reliés à un moteur syntaxique et une base de connaissance merdique. Pas vraiment de quoi fonder une intelligence, non ? »

Manfred pointe aussitôt le doigt sur lui.

« C'est exactement ce qu'elles diront de toi, Bob. Vas-y, fais-le. Fais-le ou ne pense même pas à l'idée de te transférer hors du carnespace le jour où ton corps te lâchera, parce que ta vie ne vaudra pas d'être vécue. Le précédent que tu es en train d'établir ici et maintenant détermine comment on procédera demain. Oh, et ne te gêne pas pour utiliser cet argument avec Jim Bezier. Il finira bien par saisir, une fois que tu le lui auras fait entrer de force dans la tête. Certains domaines de l'intelligence devraient rester à jamais inaccessibles.

– Des langoustes… (Franklin hoche la tête.) Des langoustes, des chats. T'es sérieux, hein ? Tu penses vraiment qu'on devrait les traiter comme les équivalents de l'être humain ?

– Le problème est moins de les traiter ou non comme des équivalents de l'être humain, que, si on ne le fait pas, de courir le risque que d'autres individus téléchargés ne le soient pas non plus. Tu es là en train de créer une jurisprudence, Bob. Je connais déjà six autres sociétés qui travaillent en ce moment même sur le téléchargement, et pas une seule ne réfléchit au statut légal des entités téléchargées. Si vous ne commencez pas à y songer dès maintenant, où en serez-vous dans cinq ans d'ici ? »

Pam regarde alternativement Franklin et Manfred, comme un robot bloqué sur une boucle de rétroaction, sans trop savoir à quoi elle assiste.

« En valeur, ça représente quoi ? demande-t-elle d'un ton plaintif.

– Oh, un bon paquet de millions, j'imagine. (Bob regarde le fond de son verre.) D'accord. Je leur parlerai. S'ils mordent, vous dînez à mes frais jusqu'à la fin du siècle. Tu les crois vraiment capables de faire tourner le complexe minier ?

– Elles se débrouillent plutôt pas mal pour des invertébrés, s'enthousiasme innocemment Manfred. Elles sont peut-être prisonnières de leur généalogie dans l'arbre de l'évolution mais elles sont néanmoins capables de s'adapter à un nouvel environnement. Et réfléchis juste un instant : tu vas obtenir les droits civiques pour une minorité tout entière – et une minorité qui ne va pas le rester très longtemps ! »

Ce soir-là, Pamela rejoint la chambre d'hôtel de Manfred vêtue d'une robe noire sans bretelles, dissimulant dans son sac des bottes à talons-aiguille et la plupart des articles qu'il lui a achetés dans l'après-midi. Manfred a ouvert son journal intime aux agents de la jeune

femme. Elle abuse du privilège, l'électrise avec un Taser alors qu'il sort juste de la douche, puis elle le bâillonne et l'attache, bras et jambes écartés, au cadre du lit avant qu'il ait pu dire un mot. Elle enveloppe son sexe tumescent – inutile de lui laisser l'occasion de jouir – dans une large vessie caoutchoutée remplie d'un lubrifiant légèrement anesthésique, pince des électrodes à ses tétons, lubrifie un plug anal qu'elle lui introduit dans le rectum et maintient à l'aide de ses lanières. Avant la douche, il a ôté ses lunettes. Elle les redémarre, les connecte à son propre ordi portable, puis les remet délicatement en place. Il y a encore divers autres bidules, des trucs qu'elle a eu le temps de sortir sur l'imprimante 3D de l'hôtel.

Une fois tout installé, elle fait le tour du lit, l'inspecte sous tous les angles d'un œil critique tout en se demandant par où commencer. Il ne s'agit pas seulement de sexe, après tout : mais d'une œuvre d'art.

Après quelques instants de réflexion, elle enfile des chaussettes sur ses pieds nus, puis, manipulant en experte un tube de cyanoacrylate, elle lui colle ensemble le bout des doigts. Elle coupe ensuite la climatisation. Il se tord et tire, testant ses liens. Pas évident, car c'est à peu près ce qu'on peut improviser de mieux en matière de privation sensorielle sans recourir à un caisson flottant et une injection de suxaméthonium. Elle contrôle dorénavant tous ses sens, à part ses oreilles, qui ne sont pas bouchées. Les lunettes lui offrent un accès direct à très haut débit à son cerveau, une simulation de métacortex pour lui susurrer des mensonges à sa guise. La seule idée de ce qu'elle s'apprête à lui faire subir l'excite, fait trembler ses cuisses : c'est la première fois qu'elle est en mesure d'accéder à son esprit tout autant qu'à son corps. Elle se penche et lui murmure à l'oreille : « Manfred, est-ce que tu m'entends ? »

Il tressaille. La bouche bâillonnée, les doigts collés. Bien. Aucun canal de retour. Il est impuissant.

« Voilà ce que ça fait d'être tétraplégique, Manfred. Cloué au lit avec une maladie neurodégénérative. Bloqué à l'intérieur de ton propre corps par une maladie de Creutzfeldt-Jakob consécutive à l'ingestion excessive de burgers contaminés. Je pourrais t'injecter une neurotoxine comme le MPTP* et tu resterais dans cet état jusqu'à la fin de tes jours, chiant dans un sac, pissant à travers un tube. Incapable de parler et sans personne pour te soigner. Crois-tu que ça te plairait ? »

Il essaie de grogner, de geindre malgré le bâillon. Elle remonte sa robe jusqu'à la taille, grimpe sur le lit, l'enfourche. Les lunettes rejouent des scènes qu'elle a récupérées du côté de Cambridge l'hiver précédent – des scènes d'hospice, de soupe populaire. Elle s'agenouille lentement au-dessus de lui, lui chuchote à l'oreille.

« Douze millions d'impôts, mon bébé, c'est ce qu'ils pensent que tu leur dois. Et moi, que penses-tu me devoir ? C'est six millions de revenus nets, Manny, six millions qui n'iront pas nourrir tes enfants virtuels. »

Sa tête roule d'un côté à l'autre, comme s'il essayait de discuter. Pas question ; elle le gifle avec violence, fascinée par son expression de terreur.

« Aujourd'hui encore, je t'ai vu dilapider un nombre incalculable de millions, Manny. Des millions pour un panier de *crusties* et un pirate de la MassPike*. Espèce de salaud. Est-ce que tu sais ce que je devrais te faire ? »

Il grimace, ne sachant trop si elle est sérieuse ou si elle fait ça juste pour l'exciter. Bien.

Inutile de chercher à tenir une conversation. Elle se penche un peu plus, jusqu'à ce qu'elle sente son souffle à son oreille.

« La viande et l'esprit, Manny. La viande, et l'esprit. La viande, ça ne t'intéresse pas, pas vrai ? Juste l'esprit. On pourrait t'ébouillanter vif avant que tu remarques ce qui se passe dans le carnespace environnant. Tout comme une langouste à la casserole. La seule chose qui t'en protège est la force de mon amour pour toi. »

Elle tend la main vers l'arrière et déchire la poche de gel, exposant son pénis : il est raide comme un poteau à cause des vasodilatateurs, dégoulinant de gel, engourdi. Alors elle se redresse et l'introduit lentement en elle. Ça n'est pas aussi douloureux qu'elle l'avait imaginé et

la sensation est totalement différente de son expérience habituelle. Elle se penche alors, étreint ses bras tendus et ressent avec des frissons toute l'étendue de son impuissance. Elle ne peut plus se contrôler : elle se mord presque les lèvres tant la sensation est intense. Par la suite, elle se penche et le masse jusqu'à ce qu'il soit pris de spasmes, de frissons incontrôlables, et vide en elle le fleuve darwinien de son code source, communiquant avec son seul et unique canal de sortie.

Elle roule sur elle-même pour se dégager et, délicatement, utilise le reste de super glu pour se coller les lèvres. Les humains ne produisent pas de bouchons séminifères et même si elle se sait fertile, elle veut être absolument sûre. La colle tiendra un jour ou deux. Elle se sent brûlante, trempée, presque inconsciente. Bouillant d'une attente fébrile, elle a enfin réussi à le coincer.

Quand elle lui ôte ses lunettes, ses yeux sont nus et vulnérables, réduits au noyau humain de son esprit quasi-transcendant.

« Tu peux venir signer la licence de mariage demain matin après le petit déjeuner, lui susurre-t-elle à l'oreille. Sinon, mes avocats te contacteront. Tes parents voudront une cérémonie mais on peut régler ça plus tard. »

On dirait qu'il a quelque chose à dire, aussi finit-elle par céder et le libère de son bâillon, avant de l'embrasser tendrement sur la joue. Il déglutit, tousse, détourne les yeux.

« Pourquoi ? Pourquoi de cette façon ? »

Elle lui tapote le torse.

« Juste une question de droits de propriété. »

Elle marque un temps de réflexion. C'est qu'il y a un immense fossé idéologique à combler.

« Tu m'as finalement convaincue avec ton histoire agalmique, le fait de tout donner pour des bons points. Je n'allais pas te perdre au profit d'un panier de langoustes ou de chatons téléchargés, ou tout ce dont pourra hériter cette singularité de matière intelligente que tu t'échines à créer. Alors j'ai décidé de récupérer d'abord ce qui m'appartient. Qui sait ? Dans quelques mois, je te restituerai une intelligence nouvelle et tu pourras veiller sur elle tout ton saoul.

– Mais tu n'avais pas besoin de procéder de cette façon…

– Crois-tu ? »

Elle se coule hors du lit, fait redescendre sa robe.

« Tu cèdes tout si facilement, Manny ! Ralentis un peu ou il ne te restera que les yeux pour pleurer. »

Elle se penche au-dessus du lit et fait goutter de l'acétone sur les doigts de sa main gauche, avant de déverrouiller les menottes. Elle laisse la bouteille de solvant à portée de main pour qu'il puisse finir de se libérer tout seul.

« À demain. N'oublie pas, après le petit déjeuner. »

Elle est au seuil de la chambre quand il lance :

« Mais tu n'as toujours pas dit pourquoi !

– Vois ça comme une façon de disséminer tes mèmes », répond-elle, en lui envoyant un baiser avant de refermer la porte.

Elle se penche et, pensivement, dépose un nouveau petit carton contenant un chaton téléchargé juste au pied de la porte. Puis elle regagne sa suite pour procéder aux derniers préparatifs du mariage alchimique.

2 : TROUBADOUR

Cinq ans plus tard, Manfred est en cavale. Son destin aux yeux gris est sur ses talons, le harcelant à travers une procédure de divorce, des salons de discussion et des réunions avec le Fonds monétaire international d'urgence. Une joyeuse danse pour sa cavalière. Mais Manfred ne fuit pas, il s'est trouvé une mission : il s'apprête à prendre position contre les lois économiques de l'antique cité de Rome. Il s'apprête à organiser un concert pour les machines spirituelles. Il s'apprête à libérer les entreprises et renverser le gouvernement italien.

Dans son ombre, son monstre court toujours, lui tenant compagnie, sans cesse.

Manfred réintègre l'espace européen par un aéroport au total look vingtième, chrome et tuyauteries, barbare dans sa splendeur décadente de l'ère atomique. Il passe la douane en coup de vent et parcourt un vaste hall de débarquement, tout en butinant les fils d'infos locaux. On est en novembre et, par suite d'une recherche marketing déplacée en vue de booster la saison, les propriétaires ont trouvé la solution finale au problème des fêtes de fin d'année : un génocide de Pères Noël et d'elfes en peluche. Des corps pendent, inertes, accrochés tous les trois mètres, les pieds parfois animés dans un simulacre de mort animatronique, ambiance crime de guerre perpétré dans un magasin de jouets. *De nos jours, les entreprises de plus en plus automatisées ne comprennent plus la notion de mortalité*, songe Manfred en passant devant une mère traînant ses enfants traumatisés. Leur immortalité est un inconvénient lorsqu'elles commercent avec les humains qu'elles tondent : elles n'ont aucune idée de l'un des principaux facteurs qui motive les machines à viande qui les nourrissent. *Enfin, il faudra bien tôt ou tard y remédier*, se dit-il.

La densité de médias libres est plus élevée que dans l'Amérique du président Santorum, et ils sont bien plus auto-référentiels. L'accent est différent, toutefois. Luton, le quatrième aéroport satellite de Londres, s'exprime avec des intonations d'une prétention irritante, comme un Australien avec une pomme de terre dans la bouche. *Hello, étranger ! Est-ce une cervelle qui gonfle ta poche ou juste le plaisir de me penser ? Pinguez** Watford Informatics *pour vous informer sur les ultimes modèles de modules cognitifs et les dernières sorties de films sentimentaux*. Il tourne le coin et se retrouve coincé contre le mur séparant la réception des bagages perdus et une foule de supporters belges de tractor pulling* en état d'ébriété, tandis que son verre de gauche essaie de lui donner une information essentielle sur l'infrastructure ferroviaire en Colombie. Les supporters au visage barbouillé de bleu beuglent un truc qui ressemble méchamment à l'antique cri de guerre britannique, *Wemberrrly, Wemberrrly*, tout en traînant un gigantesque totem de tracteur qui occupe un espace virtuel analogue en volume au hall de débarquement. Il préfère se glisser vers la réception des bagages.

Lorsqu'il pénètre dans la zone, son blouson se raidit et ses lunettes baissent d'intensité. Il

détecte aussitôt les âmes perdues des valises gémissant après leur propriétaire. La plainte sinistre met sur les nerfs ses propres accessoires envahis soudain par ce sentiment de manque et, l'espace de quelques instants, il est à ce point bouleversé qu'il est à deux doigts de neutraliser l'interface qui shunte sa connexion thalamique-limbique et lui permet de ressentir leurs émotions. Il n'est pas trop porté sur celles-ci en ce moment, pas avec la procédure de divorce embrouillée et le sanglant sacrifice que Pam cherche à lui infliger ; il préférerait de beaucoup qu'*amour*, *perte* et *haine* n'aient jamais été inventés. Mais il a besoin de conserver le débit sensoriel le plus élevé possible pour rester en contact avec le monde extérieur, tant et si bien qu'il est pris aux tripes chaque fois que ses chaussures se laissent séduire par telle ou telle arnaque pyramidale moldave. *La ferme*, glyphe-t-il à son troupeau d'agents indisciplinés. *Je n'arrive même plus à m'entendre penser !*

« Bonjour, monsieur, je vous souhaite une bonne journée, en quoi puis-je vous être utile ? » lance avec entrain la valise de plastique jaune déposée sur le comptoir.

Manfred ne s'en laisse pas compter : il détecte sans peine les lignes de contrôle staliniennes qui la relient à l'anonyme et sinistre caisse enregistreuse qui guette sous le comptoir, agent de l'esprit d'entreprise bureaucratique de l'Autorité aéroportuaire britannique. Mais c'est d'accord. Ici, seuls les bagages ont à craindre pour leur liberté.

« Juste un coup d'œil », marmonne-t-il.

Et c'est la vérité. À cause d'une extension de routage cryptographique incluse de manière pas vraiment accidentelle dans le serveur de réservations d'une compagnie aérienne, sa valise est en route pour Mombasa où elle sera probablement repérée, sondée et réincarnée au service de quelque cyber-Fagin* africain. Ça ne pose pas de problème pour Manfred – son bagage ne contient qu'un mélange statistiquement normal d'effets personnels de seconde main, et il ne s'en est lesté que pour convaincre les systèmes-experts de profilage des passagers qu'il n'est pas un déviant ou un terroriste, mais ça le laisse avec un trou dans son inventaire qu'il convient de combler avant qu'il ne quitte l'Euro-zone. Il doit absolument trouver une valise de remplacement pour qu'il ait autant de bagages à la sortie de la superpuissance qu'à son entrée ; il n'a pas envie qu'on l'accuse de trafic de biens matériels au beau milieu d'une guerre commerciale transatlantique entre protectionnistes du Nouveau Monde et mondialistes de l'Ancien. C'est en tout cas sa couverture – et il s'y tient.

Il y a une rangée de bagages non réclamés devant le comptoir, mis en vente en l'absence de leurs propriétaires. Certains sont en bien piteux état, mais il avise dans le lot une valise d'assez bonne qualité équipée de roulettes à induction chargées à bloc et pourvue d'un sens aigu de la loyauté : la copie conforme de son ancien bagage. Il l'inspecte et détecte non seulement un GPS mais une balise Galileo*, un index géographique de la taille d'un réseau de stockage de sauvegarde du bon vieux temps, et surtout une détermination farouche à suivre son propriétaire s'il le faut jusqu'aux portes de l'enfer. Plus l'éraflure qui convient à l'angle inférieur gauche de la coque.

« Combien juste pour celle-ci ? demande-t-il à l'indicateur de tendance au comptoir.

– Quatre-vingt-dix euros », lui répond la machine.

Soupir de Manfred.

« Vous pouvez faire mieux que ça. »

Le temps de s'accorder sur soixante-quinze, l'Index Hang Sen est descendu de 14,06 points et ce qui reste du NASDAQ a encore grimpé de 2,1.

« Marché conclu. »

Manfred crache la somme virtuelle au visage brutal de la caisse enregistreuse qui libère la valise, sans savoir qu'à son insu Macx a payé sacrément plus pour avoir le privilège de collecter ce bagage. Manfred se penche pour se laisser cadrer par l'objectif de la caméra intégrée à la poignée.

« Manfred Macx, dit-il tranquillement. Suis-moi. »

Il sent la poignée chauffer tandis qu'elle imprime ses empreintes digitales et

phénotypiques. Puis il se retourne et quitte le marché aux esclaves, son nouveau bagage roulant sur ses talons.

Un bref trajet en train plus tard, Manfred descend dans un hôtel de Milton Keynes. De la fenêtre de sa chambre il contemple le coucher de soleil ; un troupeau de vaches en béton bouche l'horizon. La chambre est fonctionnelle et d'un style plus ou moins ouvertement naturaliste : tapis de coco, bois dur à croissance forcée, tentures de chanvre dissimulant les systèmes de régulation et le béton des murs. Il s'assied dans un fauteuil, gin-tonic en main, absorbant les dernières nouvelles du marché tout en parcourant en parallèle ses fils d'info multicanaux. Il note que sa réputation a grimpé de deux pour cent aujourd'hui sans raison évidente. Étrange. En sondant un peu, il découvre que la réputation d'absolument tout le monde – enfin, tous ceux qui ont une réputation négociée publiquement – est légèrement montée. Comme si les serveurs de réputation distribués sur Internet se sentaient péteux question intégrité. Peut-être qu'une bulle mondiale d'honnêteté est en train de se former.

Manfred fronce les sourcils puis claque des doigts. La valise roule vers lui.

« À qui appartiens-tu ?

– Manfred Macx, répond-elle avec un brin de timidité.

– Non, avant moi.

– Je ne comprends pas cette question. »

Il soupire.

« Ouvre-toi. »

Des lanières ronronnent et se rétractent : le couvercle rigide s'élève vers lui et il regarde à l'intérieur pour vérifier le contenu.

La valise est pleine de bruit.

> Bienvenue à l'orée du XXI^e^ siècle, humain.
>
> La nuit est tombée sur Milton Keynes, le soleil se lève à Hongkong. La loi de Moore roule inexorablement, traînant l'humanité vers un avenir incertain. L'ensemble des planètes du système solaire a une masse de 2×10^{27} kilogrammes. Sur terre, des femmes en couches produisent quarante-cinq mille bébés par jour, ce qui représente 10^{23} MIPS de puissance de calcul. Dans le même temps, des lignes de fabrication déglutissent négligemment trente millions de microprocesseurs, représentant là aussi 10^{23} MIPS. Dix mois encore et la majorité des MIPS ajoutés au système solaire seront pour la première fois hébergée par des machines. Dix ans de plus, la puissance de calcul installée dans le système solaire caressera le seuil critique d'un MIPS par gramme – un million d'instructions par seconde et par gramme de matière. Après cela, la singularité – un point de fuite au-delà duquel extrapoler le progrès perd tout sens. Le temps à rebours avant ce pic de l'intelligence est passé au-dessous de dix…

Lové sur l'oreiller à côté de la tête de Manfred, Aineko ronronne doucement tandis que son maître est hanté par ses rêves. Dehors, il fait nuit noire : les véhicules roulent en pilotage automatique, feux de route passés en veilleuse pour permettre à la Voie lactée de briller sur la cité endormie. Leurs moteurs silencieux alimentés par des piles à combustible ne troublent pas le sommeil de Manfred. Le chat robot reste constamment en éveil, aux aguets de tout intrus, mais il n'y en a aucun, hormis le murmure des spectres hantant le métacortex de Manfred en alimentant ses rêves de leurs vecteurs d'état.

Le métacortex – un nuage distribué d'agents logiciels qui l'entourent dans le netspace*, empruntant des cycles de calcul aux processeurs disponibles (son chat robot, par exemple) – fait tout autant partie de Manfred que la société d'esprit qui occupe sa boîte crânienne ; ses pensées y migrent, générant de nouveaux agents à la recherche d'expériences inédites, et la nuit, elles regagnent leur perchoir pour partager leur savoir.

Tandis qu'il dort, Manfred rêve d'un mariage alchimique. Elle l'attend à l'autel vêtue d'une robe noire sans bretelles, les instruments chirurgicaux scintillent dans ses mains gantées. « Ça ne fera pas mal du tout, explique-t-elle en ajustant les fixations. Je ne désire que ton génome – pour le phénotype étendu, on verra… plus tard. » Elle lèche ses lèvres rouge sang, baiser d'acier, puis elle lui présente la facture du fisc.

Ce rêve n'a rien d'accidentel. Alors qu'il le vit, des microélectrodes implantées dans son hypothalamus déclenchent des neurones sensitifs. Honte et répulsion l'inondent quand il voit son visage, quand il perçoit sa propre vulnérabilité. En vue de faciliter son divorce, le métacortex de Manfred essaie de le déconditionner de son étrange amour. Il y travaille depuis plusieurs semaines mais Manfred continue à rêver de son contact sans ménagement, l'humiliation du contrôle qu'elle exerce sur lui, ce sens de rage impuissante devant son insolvabilité fiscale, ce redressement avec intérêt.

Aineko l'observe depuis son oreiller et ronronne sans interruption. Les griffes rétractables pétrissent la literie, une patte d'abord, puis l'autre. Aineko est empli de cette antique sagesse féline que Pamela lui a installée quand maître et maîtresse échangeaient encore des données et des fluides corporels plutôt que des documents légaux. Aineko est plus chat que robot, désormais, en grande partie grâce à l'intérêt de son hobbyiste de maître pour la neuro-anatomie féline. Aineko sait que Manfred vit un supplice neurasthénique sans nom mais à vrai dire, il s'en contrefiche, pour autant que l'alimentation électrique soit sans parasite et qu'il n'y ait pas d'intrus.

Aineko se love et rejoint Manfred dans le sommeil, rêvant de souris à guidage laser.

Manfred est réveillé en sursaut par le téléphone de la chambre réclamant sur un ton strident son attention.

« Allô ? bredouille-t-il, dans les vapes.

– Manfred Macx ? »

La voix est humaine, avec un accent rocailleux de la côte est.

« Ouais ? »

Manfred s'assoit laborieusement dans le lit. Il a la bouche comme l'intérieur d'un caveau et ses paupières refusent de s'ouvrir.

« Je suis Alan Glashwiecz, de Smoot, Sedgwick Associates. Ai-je raison de penser que vous êtes le Manfred Macx directeur d'une compagnie appelée, euh, agalmic point holdings point root point un-huit-quatre point quatre-vingt dix-sept point A comme Apte point B comme Boulanger point cinq, SA ?

– Euh. »

Manfred cligne des yeux, se frotte les paupières.

« Un instant, ne quittez pas. »

Quand les phosphènes se dissipent, il chausse ses lunettes et les met en route.

« Encore une seconde. »

Des navigateurs et des menus ricochent devant ses yeux encore lourds de sommeil.

« Pouvez-vous me répéter le nom de la compagnie ?

– Volontiers. »

Glashwiecz se répète patiemment. Sa voix semble aussi lasse que Manfred.

Manfred le retrouve, flottant au troisième niveau d'une hiérarchie d'objets à l'arborescence complexe. Il clignote pour attirer son attention. Il avise une interruption prioritaire, une procédure judiciaire en cours qui ne s'est pas encore propagée vers le sommet de l'arbre de succession. Il sonde l'objet avec un navigateur de propriété.

« Je crains de ne pas être le directeur de cette entreprise, M. Glashwiecz. J'y figure apparemment comme un technicien contractuel sans pouvoir exécutif, responsable devant le président, mais pour être franc, c'est bien la première fois que j'entends parler de cette société. Je peux toutefois vous donner le nom de son responsable, si vous le désirez.

– Oui ? »

L'avocat paraît presque intéressé. Manfred fait le point : le gars est dans le New Jersey. Là-bas, il doit être vers les trois heures du matin.

La malice – sa petite vengeance pour avoir été réveillé si tôt – durcit la voix de Manfred :

« La présidence d'agalmic.holdings.root.184.97.AB5 est assurée par agalmic.holdings.root.184.97.201. Le secrétaire en est agalmic.holdings.root.184.97.D5. Et le trésorier, agalmic.holdings.root.184.E8.FF. Toutes les actions sont réparties à parts égales par ces compagnies et je peux vous dire que leurs statuts sont rédigés en Python*. Et maintenant, la bonne journée ! »

D'un coup de paume rageur, il coupe la connexion du terminal de la table de nuit, finit de se redresser, bâille puis presse le bouton « ne pas déranger » avant d'être à nouveau interrompu. Au bout d'un moment, il se lève, s'étire et se dirige vers la salle de bains pour se brosser les dents, se peigner et débrouiller d'où peuvent bien parvenir les poursuites et surtout comment un être humain a réussi à pénétrer assez loin dans la toile de ses compagnies-robots pour venir ainsi l'importuner.

Pendant son petit déjeuner au restaurant de l'hôtel, Manfred décide de faire quelque chose d'inhabituel, pour changer : il va s'arranger pour devenir momentanément riche. C'est un changement parce que son activité normale est d'enrichir les autres. Manfred ne croit pas en la rareté, aux jeux à somme nulle ou aux vertus de la compétition : son monde va trop vite et l'information trop dense pour s'accommoder des jeux hiérarchiques de primates. Cependant, sa présente situation l'amène à opter pour une mesure radicale : devenir par exemple momentanément milliardaire afin de régler son divorce en un clin d'œil, telle une pieuvre comptable rusée échappant à un prédateur en s'évanouissant dans un nuage de son encre noire.

Pam le poursuit en partie pour des motifs idéologiques – elle n'a pas encore renoncé à son idée d'un gouvernement considéré comme le super-organisme dominant de l'ère contemporaine – mais aussi parce qu'elle l'aime à sa façon bizarre, et la dernière chose que puisse désirer toute dominatrice qui se respecte c'est bien le rejet par son esclave. Pam est une post-conservatrice régénérée, elle fait partie de la première génération à avoir grandi après la fin du siècle de l'Amérique. Poussée par le besoin de réparer le système fédéral pourrissant avant qu'il ne meure sous le poids des factures de sécurité sociale, de l'aventurisme outre-mer et d'une infrastructure au bord de l'effondrement, elle est prête à recourir au déni, aux chausse-trappes, au mercantilisme prédateur, aux coups tordus, bref à toutes les combines propres à favoriser sa ligne fondamentale. Elle n'approuve pas le comportement de Manfred, parcourant le monde en jet avec des billets gratuits, enrichissant des inconnus et réussissant à se passer d'argent. Elle voit bien ses classements sur les serveurs de réputation, survolant la concurrence, une trentaine de points au-dessus d'IBM : tous les paramètres d'intégrité, d'efficacité et de désintéressement le placent loin au-dessus même des plus intégristes des sociétés informatiques open-source. Et elle le sait fou de son amour vache, sait qu'il est prêt à se livrer à elle totalement. Alors, pourquoi fuir ainsi ?

La raison de sa fuite est bien plus banale. Congelée dans l'azote liquide, leur fille à naître n'est encore qu'une blastula âgée de quatre-vingt-seize heures et toujours pas implantée. Pam a complètement adhéré au même parasite des Parents pour la Filiation Traditionnelle. Les PFT sont des refuzniks de la recombinaison génétique. Ils refusent les tests de détection d'erreurs réparables. S'il est bien une chose que Manfred ne parvient vraiment pas à avaler, c'est bien cette idée que la nature a toujours le dessus – même si ce n'est pas l'argument principal de sa femme.

Une engueulade épique de trop et il a riposté, il est reparti sur la route, filant de nouveau sans attache, diffusant les idées nouvelles comme une dynamo mémétique, vivant des largesses du nouveau paradigme. D'où la demande de divorce au motif de différends idéologiques

irréconciliables. Fini le sexe sado-maso, cuir et latex.

Avant de sauter dans le TGV pour Rome, Manfred prend le temps de visiter un salon de modélisme aérien. L'endroit idéal pour se faire repérer par un pigiste de la CIA – on lui a refilé le tuyau qu'ils auraient quelqu'un sur place – et quoi qu'il en soit, le vol radiocommandé est hyper tendance chez les hackers depuis dix ans. Pimentez de microtechnologie, de vidéo et de réseaux neuronaux des planeurs en balsa et vous avez la nouvelle génération de drones militaires furtifs : un milieu fertile pour révéler ses talents, comme les conventions de hackers de jadis. Le présent événement se déroule dans une banlieue perdue à l'intérieur d'un supermarché à l'abandon qui loue ses espaces de vente pour ce genre de manifestation. Si l'endroit est devenu désert, c'est un signe des temps : cumul de la généralisation du haut débit et de la hausse du prix de l'essence. (L'entrepôt robotisé voisin est, par contraste, une ruche bourdonnante, emballant à la chaîne les colis à livrer à domicile. Qu'ils pratiquent le télétravail ou s'entassent encore dans des carnespaces de bureau, les gens ont toujours besoin de se nourrir.)

Aujourd'hui, les rayons alimentation sont bondés. Des ersatz d'insectes d'Eldritch* bourdonnent, menaçants, posés sur les gondoles métalliques vides du rayon boucherie sans craindre l'électrocution. D'immenses moniteurs plats déroulés au-dessus des armoires d'épicerie fine montrent les images sautillantes et bizarres d'un cauchemar en 3D, barbouillé de toutes les couleurs synthétiques des radars. Les bacs réservés à l'hygiène féminine ont été reculés pour laisser place à un gigantesque tampon hygiénique gainé de plastique, long de cinq mètres et de soixante centimètres de diamètre – un lanceur de micro-satellites – accompagné d'un stand de conférence, planté là par les organisateurs du show en une tentative transparente de repérer les talents dans la foule des jeunes geeks ingénieurs en fleurs.

Les lunettes de Manfred zooment avant pour isoler un triplan Fokker particulièrement réussi qui bourdonne à hauteur de visage au milieu de la cohue : il bascule le flux vidéo en temps réel sur l'un de ses sites web. Le Fokker se cabre pour entamer un Immelman serré en frôlant les tubes pneumatiques de transfert d'espèces qui courent au plafond pour se lancer aux trousses d'un F-104G. La Luftwaffe de la guerre froide et la Luftwaffe de la Grande Guerre zèbrent le ciel dans un duel aérien compliqué. Manfred est tellement occupé à pister les avions de combat qu'il manque de trébucher sur les gros tubes blancs d'un présentoir-lanceur.

« Eh, Manfred ! Faites un peu attention, *s'il vous plaît !* »

Il époussette les avions, regarde autour de lui.

« Est-ce qu'on se connaît ? s'enquiert-il courtoisement, alors même qu'il fait aussitôt le point, interloqué.

– Amsterdam, il y a trois ans. »

La femme en costume croisé arque un sourcil et, se souvenant d'elle, la secrétaire mondaine de Manfred, lui chuchote au creux de l'oreille : « Annette d'Arianespace marketing ? »

Elle acquiesce et il l'examine plus attentivement. Toujours vêtue à la mode rétro du siècle passé qui l'a tant troublé à leur première rencontre, elle a des faux airs de membre de la Sécurité de l'ère Kennedy : cheveux peroxydés taillés en brosse, tel un hérisson albinos renfrogné, lentilles de contact bleu pâle, cravate noire, revers étroits. Seul son teint trahit son ascendance berbère. Ses boucles d'oreilles sont des caméras, perpétuellement aux aguets. Le sourcil arqué se mue en sourire en coin quand elle note sa réaction.

« Je me souviens. Ce café à Amsterdam. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– Eh bien… (D'un geste du bras, elle embrasse l'ensemble du salon), tout cet étalage de talents, bien sûr. »

Elle hausse les épaules avec élégance puis indique le tampon à capacités orbitales.

« En voici un très bon exemple. On l'engage cette année. Si nous réinvestissons le marché des lanceurs, nous ne devons recruter que les meilleurs. De vrais amateurs, pas des glandeurs ; des ingénieurs capables de rivaliser avec ce que Singapour peut offrir de mieux. »

Pour la première fois, Manfred remarque le discret logo commercial au flanc du booster.

« Vous sous-traitez la fabrication de votre véhicule de lancement ? »

Grimace d'Annette forcée de s'expliquer avec une insouciance laborieuse :

« Les hôtels étaient plus rentables ces dix dernières années. Les grands pontes, ils n'en ont rien à cirer de la balistique, pas vrai ? Des trucs qui foncent, explosent et fond du bruit, c'est ringard, qu'ils disaient. Diversifiez-vous, qu'ils disaient. Jusqu'au jour… »

Haussement d'épaules très franchouillard. Manfred opine ; ses boucles d'oreilles enregistrent tout ce qu'elle dit, toujours pour des raisons procédurales.

« Je suis ravi de voir l'Europe revenir sur le marché des lanceurs, dit-il sans plaisanter. Celui-ci va devenir très important quand l'économie de réplication conformationnelle des nanosystèmes va démarrer pour de bon. Un atout stratégique majeur pour toute entité commerciale du secteur, même une chaîne hôtelière. » *Surtout maintenant qu'ils ont fermé la NASA et que la course à la Lune s'est réduit à une rivalité Inde-Chine*, songe-t-il avec amertume.

Le rire d'Annette résonne comme un carillon de verre.

« Et vous, *mon cher* ? Qu'est-ce qui vous amène dans la Confederaçion ? Vous devez avoir un deal derrière la tête.

– Ma foi (c'est au tour de Manfred de hausser les épaules), j'espérais vraiment tomber sur agent de la CIA, mais il semble bien ne pas y en avoir un seul ici aujourd'hui.

– Ça, ça n'a rien de surprenant, rétorque Annette avec mépris. La CIA pense que l'aérospatial, c'est mort. Les crétins ! »

Elle poursuit ainsi durant une minute, énumérant les innombrables échecs de l'Agence centrale de renseignement avec une vigueur, une impertinence toutes parisiennes.

« Ils sont devenus presque aussi nuls que l'AP ou Reuters depuis leur entrée en bourse, ajoute-t-elle. Tous ces services d'accès aux dépêches d'agence ! Et puis, ils sont tellement radins ! La CIA ne comprend pas que la bonne info doit être payée au prix du marché si les indics indépendants veulent survivre. Ces mecs sont risibles. Il est tellement facile de les désinformer, presque aussi facile qu'avec l'Office of Special Plans*… »

D'un geste éloquent de l'index et du pouce, elle fait mine de compter une liasse de billets. Comme pour ponctuer son propos, un ornithoptère miniature remarquablement manœuvrable vient virevolter autour de sa tête et fait un double looping arrière avant de plonger vers le stand des liqueurs.

Une Iranienne vêtue d'une mini-robe dos nu en cuir, exhibant un foulard presque transparent, surgit, l'aborde et exige de connaître immédiatement le prix de vente du micro-booster. Sa tentative pour l'orienter sur le site web du fabricant la laisse insatisfaite et Annette commence sérieusement à s'énerver quand le petit ami de la femme – un fringant pilote de chasse – apparaît pour l'éloigner. « Des touristes », bougonne-t-elle avant de reporter à nouveau son attention sur Manfred en train d'agiter les doigts, le regard perdu dans le vide.

« Manfred ?

– Euh… quoi ?

– Ça fait six heures que je poireaute sur ce stand et j'ai les pieds en compote. »

Elle empoigne son bras gauche et, d'un geste parfaitement délibéré, elle dégrafe ses boucles d'oreilles et les éteint.

« Si je te dis que je peux écrire pour les dépêches d'agence de la CIA, vas-tu m'inviter au restaurant pour me payer à dîner et me raconter ce que tu as envie de me dire ? »

Bienvenue dans la deuxième décennie du XXI^e^ siècle ; la seconde décennie dans l'histoire de l'humanité où l'intelligence de l'environnement montre des signes de vouloir rivaliser avec les exigences humaines.

Les nouvelles du monde sont carrément déprimantes ce soir. Dans le Maine, la guérilla associée aux Parents pour la Filiation Traditionnelle annonce avoir implanté des bombes logiques dans des scanners de gènes utilisés en clinique prénatale, entraînant la délivrance

aléatoire de faux positifs lors de la recherche de désordres héréditaires. Les dégâts entraînés jusqu'ici s'élèvent à six avortements illégaux et quatorze actions en justice.

La Convention internationale pour les Droits de reproduction organise sa troisième série de négociations de crise pour tenter de conjurer l'effondrement définitif du régime de licence musicale de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle. D'un côté, les durs représentant la CCAA, l'Association américaine de contrôle du copyright, insistent pour mettre en œuvre des restrictions à la duplication des changements d'humeur associés à la diffusion de certains programmes : pour prouver qu'ils ne plaisantent pas, deux « ingénieurs informaticiens » californiens ont eu les rotules brisées, ont été couverts de goudron et de plumes et laissés pour morts avec des pancartes les accusant de rétro-ingénierie sur des synopsis de films utilisant les avatars de vedettes décédées et tombées dans le domaine public.

De l'autre côté de la barrière, l'Association des artistes libres réclame le droit d'interpréter de la musique en public sans le préalable d'un contrat d'enregistrement, et elle accuse la CCAA d'être l'instrument d'apparatchiks de la Mafia russe qui l'ont rachetée à vil prix à une industrie du disque moribonde afin de se donner une légitimité de façade. Leonid Kuibyschev, patron du FBI, a réagi en niant que la Mafiya pût avoir une présence significative aux États-Unis. Mais la position des professionnels de la musique a été fragilisée par le quasi effondrement de l'industrie américaine du divertissement qui n'a fait que s'accélérer depuis les sombres années 2000.

Un virus de messagerie vocale (à l'intelligence toute relative) se faisant passer pour un inspecteur du fisc a semé la pagaille dans tout le pays, raflant pour quelque quatre-vingts milliards de dollars de redressements pour dissimulation fiscale avant de les transférer en Suisse sur un compte numéroté. Un virus d'un autre genre s'emploie dans le même temps à détourner les comptes bancaires des gens, transférant dix pour cent des sommes détournées à sa victime précédente avant de se transmettre à tout le carnet d'adresses de la victime en cours : une arnaque pyramidale auto-réplicatrice. Curieusement, personne ne se plaint vraiment. En attendant que la pagaille soit résolue, tous les services de compensation bancaire se sont mis en pause et n'acceptent désormais de traiter que les transactions dûment réalisées avec de l'encre apposée sur des arbres morts.

Des pronostiqueurs annoncent l'imminence d'un réajustement des marchés de réputations surcotés, à la suite de révélations concernant plusieurs gourous des u-médias qu'on aurait sur-vendus au-delà de toute crédibilité : les dégâts consécutifs sur le marché des avoirs toxiques en intégrité sont sérieux.

Le Conseil européen des chefs d'États indépendants a nié l'existence de tout nouveau projet d'euro-fédéralisme, du moins tant que l'économie ne sera pas sortie de sa morosité actuelle. Trois espèces disparues ont été ressuscitées au cours du dernier mois ; malheureusement, les espèces en danger disparaissent désormais au rythme d'une par jour. Et un groupe de militants anti-OGM est traqué par Interpol après qu'ils ont déclaré avoir réussi l'épissage d'une liaison métabolique pour les glycosides cyanogènes de la semence de maïs destinée à l'alimentation humaine. Il n'y a pas encore eu de décès mais devoir tester tous les matins ses céréales pour y rechercher la présence éventuelle de cyanure risque sérieusement d'entamer la confiance du consommateur.

Les seuls à s'en tirer pas trop mal désormais sont les langoustes téléchargées – et les *crusties* n'ont vraiment pas grand-chose d'humain.

Manfred et Annette mangent au niveau supérieur de la voiture-buffet et devisent pendant que leur TGV fonce dans le nouveau tunnel sous la Manche. Il apparaît qu'Annette fait tous les jours le trajet depuis Paris qui était de toute manière la prochaine étape de Manfred. Depuis le salon, il a envoyé un message à Aineko pour lui demander de faire ses bagages et de le retrouver à la gare de Saint-Pancras, dans un terminal qui ressemble à l'exosquelette en acier d'un cloporte géant. Annette a laissé du jour au lendemain son lanceur spatial dans le hall du

supermarché : modèle d'essai non opérationnel, il ne représente aucun risque en matière de sécurité.

La voiture-buffet est gérée par une franchise de restauration rapide népalaise.

« J'ai parfois envie de rester dans le train, confie Annette en attendant son *mismas bhat*. Dépasser Paris ! Imagine un peu. Retourner dans sa couchette pour se réveiller à Moscou pour la correspondance et se retrouver direct à Vladivostok en deux jours.

– S'ils te laissent passer la frontière », marmonne Manfred. La Russie est l'un de ces pays qui exigent encore des passeports et vous demandent si vous êtes ou si vous avez jamais été anti-anticommuniste : elle reste toujours piégée par son histoire sanglante (prière de rembobiner le flux vidéo jusqu'à la cravate de Stolypine* puis reprendre la séquence à zéro à partir de là). Quoi qu'il en soit, ils ont des ennemis : oligarques russes blancs, racketteurs au service des pontes du marché international de la propriété intellectuelle. Reliquats psychotiques des expérimentations de la décennie précédente avec le marxisme-objectivisme.

« Es-tu réellement informatrice de la CIA ? »

Sourire d'Annette. Ses lèvres sont d'un rouge d'une intensité déconcertante.

« Je leur envoie des dépêches de temps en temps. Pas de quoi me faire virer. »

Manfred hoche la tête.

« Ma femme a accès à leur flux non filtré.

– Ta… (Annette marque un temps.) C'était donc elle que j'ai… que j'ai rencontrée ? Au De Wildemann ? (Elle note son expression.) Oh, mon pauvre ami ! »

Elle compatit en levant son verre :

« Ça… ça ne s'est pas bien passé ? »

Manfred soupire et porte un toast à son tour.

« Tu sais que ton mariage est mal barré quand tu envoies des messages à ton épouse via la CIA et qu'elle communique avec toi via les services du fisc.

– Et tout ça en cinq ans seulement. (Elle grimace.) Tu m'excuseras de te dire ça… mais franchement, je ne trouve pas qu'elle soit ton type. »

Il y a une question dissimulée derrière cette affirmation et il relève une fois encore son talent manifeste à lester de sous-entendus ses déclarations.

« Je ne suis pas trop sûr de ce qu'est mon type », avoue-t-il, à moitié sincère. Il ne peut éluder l'impression que ce qui a pu mal tourner entre eux n'était pas entièrement de leur fait, qu'une intrusion subtile les a furtivement écartés l'un de l'autre. *Peut-être que c'était moi, après tout*. Il lui arrive parfois de se demander s'il est encore humain ; trop de fils de sa conscience semblent vivre en autonomie en dehors de sa tête, le contactant à leur guise quand ils pensent avoir localisé une info intéressante. Quelque part, il se fait l'effet d'être une marionnette et ça le terrifie parce que c'est l'un des signes avant-coureurs de la schizophrénie. *Et, en cet instant précis, il est trop tôt encore pour que quelqu'un quelque part soit déjà en train de pirater des exo-cortex… quoique ?* En cet instant précis, les fils extérieurs de sa conscience sont surtout en train de lui dire qu'Annette leur plaît bien, surtout quand elle est elle-même et pas un rouage dans l'ensemble du carnespace de la direction d'Arianespace. Mais la part en lui restée humaine n'est plus trop sûre de savoir jusqu'où il peut se fier à lui-même.

« Je veux être moi. Que veux-tu être, toi ? »

Elle hausse les épaules tandis qu'un serveur glisse un plat devant elle.

« Je ne suis qu'une… une petite Parisienne, pas vraie ? Une *ingénue* élevée dans le printemps de la Confederaçion Europé, bâtie sur les ruines auto-déconstruites de l'Union européenne dorée.

– Ouais, d'accord (Une assiette est apparue devant Manfred). Et moi, je suis un brave vieux micro-boomer du corridor de l'autoroute du Massachusetts. »

Il rabat un coin de son omelette pour en inspecter la garniture avant d'ajouter :

« Né dans les années crépusculaires du siècle américain. »

Il sonde du bout de sa fourchette la consistance d'une des boulettes de viande non

identifiable nichée au milieu du riz. Le sondage semble le satisfaire. Il y a une limite à ce que ses agents peuvent lui révéler sur elle : les lois européennes sur la vie privée sont draconiennes en comparaison des critères américains, mais il connaît le plus gros. Deux parents toujours en couple ; le père, un petit notable, conseiller municipal d'une ville proche de Toulouse. A fréquenté les bonnes *écoles*. L'incontournable année à baguenauder à travers la Confederaçion aux frais du contribuable, pour apprendre comment vivent les voisins – une nouvelle façon de bâtir un empire, en lieu et place des usages en faveur au XX^e^ siècle, conscription ou bains de foule des régimes totalitaires. Ni weblog, ni site perso détectable par ses agents. Elle a intégré Arianespace dès sa sortie de Polytechnique et a suivi depuis la filière de la gestion : Kourou, Manhattan, Paris.

« Tu ne t'es jamais mariée, ai-je cru comprendre. »

Petit rire.

« Pas le temps ! Et puis, je suis encore jeune. (Elle pique sa fourchette dans la nourriture, puis ajoute, tranquillement.) Sans compter que le gouvernement tiendrait absolument à payer.

– Ah ! »

Manfred touille dans son assiette, songeur. Le déclin de la natalité dans toute l'Europe préoccupe la bureaucratie de la CE ; il y a dix ans déjà, l'ancienne UE avait commencé à subventionner les bébés, former toute une nouvelle génération de nourrices, sans pour autant réussir à effleurer le problème. Le seul résultat tangible avec avait été d'aliéner les femmes les plus intelligentes en âge de porter des enfants. Bientôt, ils avaient dû lorgner vers l'est pour trouver une solution, importer toute une génération de citoyennes – jusqu'à ce que la solution génétique au problème du vieillissement, promise depuis une éternité, s'avère opérationnelle – ou qu'on puisse enfin disposer d'IA bon marché.

« As-tu un hôtel ? demande soudain Annette.

– À Paris ? s'étonne Manfred. Non, pas encore.

– Il faut que tu viennes à la maison, dans ce cas. (Elle le fixe, l'air narquois.)

– Je ne suis pas sûr de… (Il intercepte son expression.) C'est quoi, le plan ?

– On, rien. Mon ami Henri, il dit toujours que j'ai un peu trop tendance à ramasser les chiens perdus. Mais tu n'es pas un chien perdu. Je crois que tu es parfaitement capable de te débrouiller tout seul. De toute façon, on est vendredi. Viens avec moi et je te donnerai à lire ton dossier de presse pour la Compagnie. Mais dis-moi, est-ce que tu danses ? Tu m'as l'air d'avoir bien besoin d'un week-end débridé, pour t'aider à oublier tous tes ennuis ! »

Le plan séduction d'Annette écrabouille sans peine tous ses autres plans pour le week-end. Il avait prévu de trouver un hôtel, de préparer un communiqué de presse, puis de passer un peu de temps à faire des recherches sur la structure de financement des Parents pour la Filiation traditionnelle, puis sur les paramètres dimensionnels de la variation de confiance sur le marché des réputations – avant de filer vers Rome. Au lieu de cela, Annette le traîne dans son appartement, un vaste studio niché à l'écart dans une ruelle du Marais. Elle l'installe devant le bar à petit déjeuner pendant qu'elle déballe ses affaires, puis elle lui demande de fermer les yeux et d'avaler deux gélules au goût douteux. Elle leur verse alors à chacun un grand verre d'Aquavit glacé qui fleure si bon le pain de seigle polonais. Quand ils l'ont vidé, elle lui arrache quasiment ses habits. Manfred est surpris de découvrir qu'il bande raide comme une barre à mine ; depuis sa dernière engueulade avec Pamela, il avait plus ou moins assumé qu'il n'avait plus aucun intérêt pour le sexe. Au lieu de cela, ils se retrouvent tout nus sur le canapé, entourés de vêtements épars – Annette est très classique, préférant la bonne vieille baise à poil avec pénétration du siècle écoulé aux fétichismes tellement plus sophistiqués de l'époque contemporaine.

Après coup, il est encore plus surpris de découvrir qu'il est encore tumescent.

« Les gélules ? »

Elle coule une cuisse ferme mais mince en travers de son ventre puis baisse la main pour

saisir son pénis. Qu'elle étreint.

« Oui, admet-elle. T'as besoin d'une aide bien spécifique pour te décoincer, j'estime. (Nouvelle étreinte.) Méthamphétamine et le classique inhibiteur de phosphodiestérase. »

Il saisit l'un de ses petits seins, il se sent soudain très brutal et primitif. *Nue*. Il ne sait plus trop si Pamela l'a jamais laissé la contempler entièrement nue : elle pensait que la peau était plus sexy quand elle était couverte. Annette serre à nouveau son sexe, et il se raidit.

« Encore ! »

Quand ils en ont terminé, il a mal partout et elle lui montre comment se servir du bidet. Tout est devenu clair comme le cristal, le contact de la jeune femme est électrisant. Tandis qu'elle se douche, il s'assied sur le siège des toilettes et se met à rêver d'intégrer la complétude de Turing dans les statuts de la société, à divaguer sur les automates cellulaires* et le problème du sac à dos* ; sur son idée de résoudre le problème posé au Comité central du Parti communiste en recourant à un réseau de sociétés automatisées à participation croisée ; sur l'imminence de l'ajustement du marché de l'intégrité, la sinistre résurrection de l'industrie de l'enregistrement musical et le besoin toujours aussi pressant de démanteler Mars.

Quand elle sort de la douche, il lui dit qu'il l'aime. Elle l'embrasse et fait glisser de sa tête écouteurs et lunettes pour qu'il soit *vraiment* nu, s'assied à califourchon sur lui et se remet à le baiser à mort, tout en lui susurrant à l'oreille qu'elle l'aime et veut être son impresario. Puis elle l'entraîne dans la chambre et lui dit avec précision ce qu'il doit porter, avant de s'habiller, avant de lui donner un miroir avec un rail de poudre blanche à renifler. Quand elle l'a bien chargé, ils sortent pour une nuit de fête endiablée, elle en smoking et lui en robe déshabillée de soie rouge, perruque blonde et talons hauts. Vers le petit matin, épuisé, la tête posée sur son épaule durant le dernier tango dans un club BDSM* de la rue Sainte-Anne, il se rend compte qu'il est bel et bien possible d'être excité par une autre fille que Pamela.

Aineko réveille Manfred en s'ingéniant à lui donner des coups de tête au-dessus de l'œil gauche. Il grogne et, tandis qu'il cherche à ouvrir les yeux, il s'aperçoit qu'il a une haleine de truite morte, que le maquillage lui colle à la peau et qu'il a la tête comme une pastèque. On cogne quelque part. Aineko miaule avec insistance. Il s'assied, sent des sous-vêtements de soie inhabituels frotter sur sa peau incroyablement irritée – il a dormi tout habillé sur le canapé. Des ronflements émanent de la chambre ; les coups viennent de la porte. Quelqu'un veut entrer. *Merde*. Il se masse la tête, se lève et manque de s'étaler : il n'a même pas enlevé ces ridicules talons aiguilles. *Qu'est-ce que j'ai bien pu boire la nuit dernière ?* Ses lunettes sont posées sur le comptoir du bar ; il les chausse et se trouve aussitôt assiégé par une rafale d'idées réclamant son attention avec insistance. Il rectifie sa perruque, remonte sa jupe et gagne la porte en trébuchant, l'esprit déjà chaviré. Chance pour lui, la mesure officielle de sa réputation est strictement cantonnée au domaine technique.

Il tourne le verrou.

« Qui est là ? » demande-t-il en anglais.

En guise de réponse, quelqu'un défonce violemment la porte. Manfred s'effondre contre le mur, le souffle coupé. Ses lunettes cessent de fonctionner, une neige multicolore envahit les afficheurs latéraux.

Deux types entrent en force, l'un et l'autre en jeans et blouson de cuir. Ils portent des gants et des masques et l'un des deux exhibe sous le nez de Manfred une carte professionnelle fort menaçante malgré ses dimensions réduites. Un flingue autopropulsé plane au seuil de l'appartement, embrassant toute la scène.

« Où est-il ?

– Qui ça ? halète Manfred, terrifié, le souffle court.

– Macx. »

L'autre intrus pénètre rapidement dans le séjour, le parcourt du regard, s'engouffre dans la salle de bains. Aineko gît devant le divan, inerte comme une serpillière. L'intrus inspecte la

chambre : un cri bref, brusquement interrompu.

« Je ne sais pas… qui ça ? »

La terreur suffoque Manfred.

L'autre envahisseur sort de la chambre, geste du bras dédaigneux.

« Nous sommes désolés de vous avoir ennuyé », dit le porteur de la carte, l'air guindé.

Il a remis celle-ci dans sa poche de blouson.

« Si jamais vous voyez Manfred Macx, dites-lui que l'Association américaine de contrôle du copyright lui recommande de cesser et de renoncer à tout effort pour conseiller les voleurs de musique et autres bâtards dégénérés d'ennemis de seconde main de l'Objectivisme. Les réputations ne sont utiles qu'à ceux encore vivants pour les posséder. Au revoir. »

Les deux gangsters du copyright s'éclipsent, laissant Manfred hocher la tête, étourdi, tandis que ses lunettes redémarrent. Il lui faut quelques secondes pour noter le cri venu de la chambre.

« Putain ! *Annette !* »

Elle apparaît sur le seuil, un drap autour de la taille, l'air furieux et perplexe.

« Annette ! »

Elle tourne la tête, le voit, est prise d'un rire nerveux.

« Annette ! (Il traverse la pièce.) T'es d'accord. Ça va ?

– Toi aussi », répond-elle.

Elle l'étreint et elle tremble. Puis elle l'écarte, à bout de bras.

« Mon Dieu, quelle dégaine !

– Ils me cherchaient, dit-il et il a les dents qui claquent. Enfin pourquoi ? »

Elle lève les yeux, le regarde, l'air sérieux.

« Il faut que tu prennes un bain. Puis que tu boives un café. On n'est pas chez nous, si ?

– Ah, oui. »

Il baisse les yeux. Aineko est en train de s'asseoir, l'air éberlué.

« Douche. Puis cette dépêche pour CIA News.

– La dépêche ? (Elle paraît intriguée.) Je l'ai envoyée la nuit dernière. Pendant ma douche. Le micro… il est étanche. »

Quand les vigiles d'Ariane se pointent, Manfred a ôté la robe du soir d'Annette et s'est douché ; assis dans le séjour en peignoir, il jure dans sa barbe tout en descendant une chope d'un demi-litre d'expresso.

Alors qu'il dansait jusqu'au bout de la nuit dans les bras d'Annette, le marché international des réputations est devenu non-linéaire : les gens placent désormais leur confiance dans la Coalition chrétienne et l'Alliance eurocommuniste – toujours un signe que les temps son difficiles – tandis que des sociétés de commerce parfaitement saines sont en chute libre, comme si un énorme scandale de pots-de-vin venait d'éclater.

Manfred échange des idées contre des avantages en nature via la *Free Intellect Foundation*, la Fondation pour un intellect libre, cet enfant bâtard de George Soros et de Richard Stallman. Sa réputation personnelle est confortée par des donations au bien public et donc sans risque de retour de flammes. Aussi est-il à la fois vexé et surpris de découvrir qu'il a dégringolé de vingt points au cours des deux dernières heures – et surtout terrifié de voir que c'est tout sauf rare. Il s'attendait à une chute de dix points atténuée par le marché des options – son règlement pour l'utilisation du recycleur de bagages anonyme qui a expédié son ancienne valise à Mombasa en lui expédiant en échange la nouvelle par le truchement du comptoir des objets trouvés de Luton – mais c'est bien plus sérieux. C'est tout le marché des réputations qui semble avoir été touché par la grippe de la confiance.

Annette surgit, affairée, précisant angles et chronologie des faits à l'équipe de police criminelle que son siège a dépêchée en réponse à sa demande de renforts. Elle semble davantage furieuse et remontée que vraiment préoccupée par l'intrusion. C'est sans doute un

risque professionnel pour tout cadre supérieur de plus en plus avide de promotion dans ce vieux réseau pourri par une avidité galopante que l'avenir agalmique de Manfred tend à vouloir supplanter. Les deux analystes de la police scientifique, un jeune couple de Libanais bronzés mignons tout plein, pointent la truffe jaune de leurs spectroscopes de masse vers tous les recoins de la pièce et concluent avec un bel ensemble qu'il y a quelque chose comme de la graisse de fusil qui plane dans les airs. Mais, comme c'est désolant, les intrus portaient des masques pour retenir les particules d'épiderme et ont, en prime, pris soin de vaporiser dans leur sillage un échantillon de poussière recueillie sur le siège d'un autobus, de sorte qu'il est impossible d'obtenir une trace de génotype exploitable. Ils en viennent donc à décider de classer l'affaire en intrusion industrielle suspecte (origine : non déterminée. Sévérité : préoccupante) et suggèrent à Annette d'augmenter le niveau de sensibilité de la télémétrie dans sa cuisine. Et de grâce, de ne pas oublier à l'avenir de porter ses boucles d'oreilles en permanence. Puis ils sortent et Annette verrouille la porte, se cale contre le battant et jure pendant une bonne minute.

« Ils m'ont donné un message de l'agence de contrôle du copyright, observe Manfred, désarçonné, lorsqu'elle a retrouvé son calme. Des gangsters russes de New York ont racheté les cartels d'enregistrement musical il y a déjà quelques années, tu sais. Après l'échec des raccommodages divers bricolés sur la législation sur le droit d'auteur, les artistes ont tous décidé de s'autoéditer en ligne en se focalisant exclusivement sur les technologies de blocage des copies illicites ; la Mafyia russe est restée alors la seule à encore s'intéresser à l'achat du vieux modèle économique périmé. Ces gars ont donné un sens tout nouveau à la protection contre la copie : selon leurs critères, il ne s'agissait plus de renoncer poliment et gentiment à l'exploitation des titres. Ils gèrent les boutiques de disques et s'efforcent de bloquer pour de bon tout canal de distribution de musique qu'ils ne possèdent pas. Sans grand succès, toutefois : la plupart des gangsters vivent dans le passé, ils sont encore plus traditionalistes que ne pourrait se le permettre n'importe quel homme d'affaires digne de ce nom. Qu'est-ce que t'avais mis dans ta dépêche ? »

Annette ferme les yeux :

« Je ne me souviens plus. Non. (Elle lève une main.) À micro ouvert. Je t'ai inclus dans un flux vidéo, en coupant tout ce qui me concernait. (Elle rouvre les yeux, hoche la tête.) J'étais après qui, moi ?

– Tu le ne sais pas non plus ? »

Il se redresse, elle s'approche et le prend dans ses bras.

« J'étais après toi, bien sûr, murmure-t-elle.

– Mon cul ! »

Il s'écarte, note combien il l'a déçue. Un détail sur ses lunettes cherche à attirer son attention ; il est hors-ligne depuis déjà presque six bonnes heures et commence à paniquer à l'idée de ne pas être au courant de ce qui a pu se passer dans le monde au cours des vingt mille dernières secondes.

« J'ai besoin d'en savoir plus. Il y a quelqu'un, j'ignore qui, dans ce rapport, qui a sonné aux mauvaises portes. Ou qui a bavassé sur l'échange de bagages – l'idée était de me fournir des tuyaux sur qui a besoin d'un système de planification opérationnel, pas de les inviter à me descendre à vue !

– Eh bien dans ce cas… (Elle le libère.) Fais ton boulot. Puis, d'un ton détaché : je serai dans les parages. »

Il se rend compte qu'il l'a blessée, mais il ne voit pas comment lui expliquer que ça n'a jamais été son intention – du moins, sans devoir creuser un peu plus son autoanalyse. Il termine son croissant et se plonge dans l'un de ces inévitables accès d'interaction en profondeur, les doigts s'agitant sur des commandes invisibles, les yeux tressautant au rythme de l'affichage de ses lunettes qui abreuvent directement son cerveau de médias via le plus haut débit disponible.

L'un de ses comptes mails est saturé de messages électroniques, émanant tous de sociétés aux noms comme « agalmic.holdings.root.8E.F0 » qui hurlent pour captiver l'attention de leur directeur transitif. Chacune de ces entreprises – et il en existe actuellement plus de seize mille, mais même si ce nombre croît de jour en jour – possède trois directeurs, chacun dirigeant à son tour trois autres compagnies. Chacun d'eux exécute un script rédigé dans un langage fonctionnel inventé par Manfred ; les directeurs donnent leurs instructions à leur compagnie, instructions qui incluent l'ordre de transmettre celles-ci à leurs enfants. Concrètement, il s'agit d'un troupeau d'automates cellulaires, comme les cellules du Jeu de la Vie de Conway*, juste en plus complexe et avec plus de puissance de calcul.

Les sociétés de Manfred constituent un réseau programmable. Certaines sont armées d'un capital constitué d'un stock de brevets déposés par Manfred, qu'elles délèguent plutôt que transmettent à l'une des Fondations libres. D'autres ne se livrent à aucune activité commerciale mais occupent un rôle de direction. Leur gestion interne (telle que la tenue de la comptabilité ou la désignation du conseil d'administration) est entièrement dévolue à son gestionnaire personnel intégré tandis que leurs opérations commerciales classiques s'effectuent par le truchement de sites de B2B* point com parmi les plus populaires. En interne, ces entreprises effectuent des transactions et des activités de compensation plus obscures, traitant les problèmes d'allocation de ressources à la manière d'un classique système étatique de planification centralisée. Aucune de ces activités n'explique cependant pourquoi plus de la moitié de ces entités ont fait l'objet de procédures judiciaires au cours des dernières vingt-quatre heures.

Leurs attendus sont… *aléatoires*. C'est bien le seul motif que Manfred soit capable de détecter. Certains sous-tendent des violations de brevet ; ce sont ceux qu'il doit prendre au sérieux, sauf qu'à peu près le tiers des cibles sont des entreprises directrices qui n'ont aucune activité publique manifeste. D'autres actions visent des erreurs de gestion mais là encore, il découvre tout un tas de prétextes totalement délirants : poursuites pour licenciement abusif ou discrimination par l'âge – contre des entreprises sans aucun employé – plaintes pour commercialisation de produits dangereux, voire une procédure où la partie civile accuse de concert le premier ministre japonais, le gouvernement canadien et l'émir du Koweït de recourir à des lasers en orbite contrôlés mentalement pour forcer son chihuahua à aboyer à toute heure du jour et de la nuit.

Manfred effectue un rapide calcul en bougonnant. Au rythme actuel, son réseau d'entreprises est touché par une action judiciaire toutes les seize secondes – contre zéro au cours des six derniers mois. Un jour de plus à ce rythme et il sera saturé. Une semaine, et ce seront tous les tribunaux états-uniens qui seront bloqués. Quelqu'un a bel et bien trouvé moyen de faire pour les actions en justice ce qu'il a fait pour les entreprises – et en le prenant pour cible.

Dire que ça ne l'amuse pas est une litote. S'il n'était pas déjà préoccupé par l'état émotionnel d'Annette et irrité par l'intrusion, il serait livide – mais il reste encore assez d'homme en lui pour qu'il réagisse d'abord aux stimuli humains. Aussi se décide-t-il à réagir mais il continue de flasher sur le flingue en lévitation et sur son style vestimentaire cross-cool.

Transgression, sexe et réseaux, voilà tout ce qu'il a à l'esprit quand Glashwiecz le rappelle.

« Allô ? » répond distraitement Manfred ; il est accaparé par le moyen de contrer le bot juridique qui s'en prend à ses systèmes.

« Macx ! L'insaisissable monsieur Macx ! »

Son interlocuteur a l'air positivement ravi d'avoir localisé sa cible.

Grimace de Manfred.

« Qui est à l'appareil ?

– Je vous ai appelé hier, précise l'avocat. Vous auriez dû écouter. Il pouffe horriblement. À présent je vous tiens ! »

Manfred écarte le téléphone de son visage, comme s'il était empoisonné.

« Je suis en train d'enregistrer cette conversation, prévient-il. Qui diable êtes-vous et que voulez-vous ?

– Votre épouse a requis les services de mon cabinet pour défendre ses intérêts dans votre procédure de divorce. Quand je vous ai appelé hier, c'était pour vous informer sans préjudice que vous seriez bientôt à court d'options. Je détiens un mandat judiciaire daté de trois jours pour procéder à la saisie de tous vos biens. En sus de toutes ces ridicules sociétés-écrans, elle s'apprête à récupérer le montant précis de ce que vous lui devez. Après impôts, bien sûr. Elle tient beaucoup à ce dernier point. »

Manfred regarde alentour, met un instant son téléphone en mode pause.

« Où est ma valise ? » demande-t-il à Aineko.

Le chat s'esquive, dédaigneux.

« Merde. »

Il ne voit nulle part son nouveau bagage. Il est bien possible qu'il soit en route pour le Maroc, lesté de sa cargaison sans prix de bruit à haute densité. Il reporte son attention vers le téléphone. Glashwiecz continue d'un ton monocorde son laïus sur un règlement équitable, les exigences cumulatives des services du fisc – qui semblent avoir surgi de nulle part avec l'*imprimatur* de Pam – et la nécessité de mettre tout ceci à plat devant les juges et de confesser ses péchés.

« Où est cette putain de bordel de valise ? (Il réactive le micro.) Et vous la ferme, je vous prie ! J'essaie de penser.

– Je ne vais pas la fermer ! Vous êtes déjà sur le registre des audiences, Macx. Vous ne pourrez pas éternellement fuir vos responsabilités. Vous avez charge d'âme : une épouse et une malheureuse fille sans défense…

– Une fille ? »

Voilà qui le tire aussitôt de ses soucis de bagage.

« Vous n'étiez pas au courant ? s'étonne avec délectation l'avocat. On l'a sortie du tube à essai jeudi dernier. En parfaite santé, me suis-je laissé dire. Je pensais que vous le saviez ; vous disposez d'un droit de visite via la webcam de la clinique. Quoi qu'il en soit, je vous laisse à cette réflexion : plus vite vous parviendrez à un accord, plus vite je pourrai débloquer vos compagnies. Au revoir. »

La valise apparaît soudain de sous la coiffeuse d'Annette, pépiant timidement. Manfred pousse un soupir de soulagement et lui fait signe d'approcher ; pour l'heure, il est plus facile de passer au plan B que d'ourdir des raids contre des gangsters objectivistes, supporter la bouderie d'Annette, contrer l'incessant spamming juridique de son épouse et se faire à l'idée qu'il est père à l'insu de son plein gré.

« Viens donc par ici, gentil petit bagage égaré. Voyons voir ce qu'il me reste pour asseoir ma réputation… »

Redescente.

Le communiqué d'Annette est anodin ; l'aveu entrecoupé de gloussements, hors-caméra (sur fond de rideau de douche éclaboussé), que le fameux Manfred Macx est à Paris, venu passer un week-end à sortir en boîte, se droguer et plus ou moins faire du scandale. Oh, et qu'il a promis d'inventer trois nouveaux changements de paradigme par jour dès avant le petit déjeuner, à commencer par un moyen de susciter la création du Communisme Bien Réel grâce à l'instauration d'un appareil étatique de planification centralisée qui s'interface à la perfection avec les systèmes de marché extérieurs tout en réussissant à surpasser au niveau algorithmique la méthode de Monte-Carlo* en vigueur dans cette foire d'empoigne qu'est l'économie de marché, résolvant de fait les problèmes du calcul. Juste pour le plaisir, parce qu'il en est capable, et que pirater l'économie, c'est le pied, et qu'il veut faire hurler les tenants de l'École de Chicago.

Manfred a beau chercher, toutefois, il ne voit rien d'incongru dans ce communiqué de

presse. C'est juste un résumé de son comportement habituel et c'était bel et bien pour diffuser sur le Net ce genre d'info qu'il s'était mis en quête d'un informateur de la CIA.

Il essaie de le lui expliquer dans son bain tandis qu'il lui savonne le dos.

« Je ne comprends pas ce qu'ils cherchent, se lamente-t-il. Rien n'a pu leur vendre la mèche – sinon que j'étais à Paris et que tu as balancé ton communiqué. Tu n'as absolument rien fait de mal.

– *Mais si !* rétorque-t-elle en français, en se retournant, glissante comme une anguille, pour replonger dans l'eau. J'ai bien essayé de te prévenir, mais tu ne m'écoutes pas.

– Je t'écoute à présent. »

Les gouttelettes collées sur la face avant de ses lunettes criblent son champ visuel d'éclats de reflets laser.

« Je suis désolé, Annette, j'ai traîné tout ce bordel à mes basques. Je peux t'en décharger.

– Non ! (Elle se lève devant lui et se penche, le visage sérieux.) Je te l'ai dit hier. Je veux être ta gestionnaire. Engage-moi.

– Je n'ai nul besoin de gestionnaire ; toute ma vie se résume à foncer droit devant sans réfléchir !

– Tu t'imagines ne pas avoir besoin de gestionnaire mais tes entreprises, si, observe-t-elle. Tu es sous le coup de poursuites. Combien au juste ? Tu ne peux pas gâcher ton temps à t'en occuper. Les Soviétiques, ils ont aboli les capitalistes mais même eux ont toujours besoin de contrôleurs de gestion. S'il te plaît, laisse-moi m'en charger à ta place ! »

Annette est si emportée par le sujet que son excitation devient manifeste. Il se penche vers elle, enserre entre deux doigts un mamelon dressé.

« La matrice de la compagnie n'est pas encore vendue, admet-il.

– Non ? (Elle paraît ravie.) Excellent ! À qui peut-on la vendre, à Moscou ? Au SLORC ? Au…

– Je pensais au Parti communiste italien. C'est un projet pilote. Je travaillais à sa vente – j'ai besoin de cet argent pour mon divorce et pour régler cet échange de bagages – mais ce n'est pas si simple. Quelqu'un doit s'occuper de tout ce fourbi – quelqu'un parfaitement au fait des méthodes pour interfacer un système de planification centralisée avec une économie capitaliste. Un administrateur-système pourvu d'une expérience professionnelle au sein d'une multinationale serait le candidat parfait, et dans l'idéal, un qui soit curieux de découvrir de nouvelles approches pour interfacer avec le monde extérieur une entreprise à planification centralisée. »

Il la regarde, un éclair soudain dans les yeux.

« Euh, ça te dirait ? »

Rome est encore plus chaude que le centre de Columbia, Caroline du Nord, durant le pont de Thanksgiving ; la ville empeste un mélange de pots d'échappements de Skoda au méthane avec une note de fond de crotte de chien bien cuite. Les voitures sont des micro-missiles aux couleurs criardes, jaillissant des ruelles comme autant de guêpes en furie : court-circuiter leur pilotage automatique semble un sport national, même s'il est de notoriété publique que les logiciels des systèmes embarqués de la Fiat ont toujours été écrits avec les pieds.

Manfred émerge de la *Stazione Termini* sous un soleil poussiéreux, clignant des yeux comme une chouette. Ses lunettes font défiler en un monologue ininterrompu la liste et les lieux où ont vécu les principaux personnages de l'ancienne république. Elles sont engluées sur un canal touristique dont il pourra ne les décrocher que de haute lutte. Manfred ne se sent pas de taille pour l'instant. Il se fait l'effet d'avoir été totalement vidé, desséché au cours du week-end : il n'est plus qu'une ombre creuse que pourrait chasser le moindre courant d'air. Il n'a pas eu une seule idée brevetable de la journée. Ce n'est pas l'état d'esprit idéal pour commencer la semaine, alors qu'il doit rencontrer l'ancien ministre des Affaires économiques pour lui offrir de quoi viser un poste plus élevé et du même coup le libérer du boulet qu'est l'avocat de Pam.

Mais quelque part, il n'arrive pas à se faire trop de soucis : Annette a été sympa avec lui.

La personnalité privée de l'ex-ministre ne correspond pas aux attentes de Manfred. Jusqu'ici, tout ce qu'il a vu de lui, c'est un avatar public bien policé en costume trois-pièces, s'adressant à la Chambre des députés dans le cyberespace, raison pour laquelle, lorsqu'il appuie sur la sonnette encastrée dans le chambranle en bois chaulé de l'appartement de Gianni, il ne s'attend pas du tout à voir s'encadrer dans la porte l'archétype du macho-gay sorti d'une planche de Tom of Finland*, blouson ajusté, moustache et casquette en cuir.

« Bonjour, j'ai rendez-vous avec le ministre », hasarde Manfred avec précaution.

Perché sur son épaule gauche, Aineko tente une traduction : il pépie une phrase qui semble d'une extrême urgence. Tout semble d'une extrême urgence en italien.

« Pas de problème. Je suis natif de l'Iowa », précise le gars sur le seuil. Il glisse un doigt sous une de ses bretelles en cuir et sourit derrière sa moustache.

« C'est à quel sujet ? Puis, par-dessus son épaule : Gianni ! Visiteur !

– C'est au sujet de l'économie, hasarde Manfred. Je suis venu la faire passer de mode. »

Le malabar s'efface prudemment et soudain le ministre apparaît derrière lui.

« Ah, signor Macx ! C'est d'accord, Johnny, je l'attendais. »

Gianni lui tend rapidement la main, tel un gnome hyperactif engoncé dans un vaste peignoir de bain blanc.

« Entrez, entrez, je vous en prie, mon ami ! Je suis sûr que votre voyage a dû vous épuiser. Un rafraîchissement pour notre hôte, s'il te plaît, Johnny. Voulez-vous du café ou quelque chose de plus fort ? »

Cinq minutes plus tard, Manfred est enfoui jusqu'aux oreilles dans un sofa recouvert d'une peau de vache blanc cassé, une tasse d'expresso d'une vigueur virulente en équilibre précaire sur un genou, tandis que Gianni Vittoria lui dépeint les problèmes d'application d'un écosystème postindustriel couronnant un mode bureaucratique lui-même enraciné dans le modernisme à tous crins des années vingt du siècle passé. Gianni est un visionnaire de gauche, un attracteur étrange* dans l'espace de phase chaotique qu'est la vie politique italienne. Tout le monde – même ses ennemis – s'accorde à considérer cet ancien professeur d'économie marxiste à l'humanisme d'une honnêteté douloureuse, comme l'un des plus grands théoriciens de la période post-UE. Mais son intégrité intellectuelle l'empêche de se hisser jusqu'au sommet et ses compagnons de route sont bien plus violents avec lui que ses adversaires idéologiques, l'accusant du crime politique ultime : placer la vérité au-dessus du pouvoir.

Manfred a déjà rencontré Gianni deux ans plus tôt, dans un salon de discussion politique ; au début de la semaine passée, il lui a envoyé un papier détaillant son économie planifiée intégrable assorti de la proposition de l'utiliser pour booster les sempiternels efforts de l'Italie pour recomposer l'architecture de son système gouvernemental. Ce n'est en fait qu'un préalable : si Manfred a raison, cela pourrait catalyser une nouvelle vague d'expansion du communisme, portée par des idéaux humanitaires et des résultats manifestement supérieurs, plutôt que par des vœux pieux et de l'idéologie.

« J'ai bien peur que ce soit impossible. On est en Italie, mon ami. Tout le monde veut avoir son mot à dire. Ils ne sont guère nombreux à tout juste comprendre de quoi nous parlons mais ce n'est pas ce qui les empêchera d'en parler à leur tour. Depuis 1945, notre gouvernement fonctionne sur le mode du consensus – en réaction à la période antérieure. Saviez-vous que nous avons cinq procédures différentes pour présenter une nouvelle loi, dont deux ajoutées comme mesures d'urgence pour remédier au blocage des institutions ? Et aucune ne fonctionne tant que l'on n'aura pas obtenu l'accord de tout le monde. Votre plan est audacieux et radical, mais s'il marche, nous devons d'abord comprendre pourquoi nous, nous travaillons – et cela implique de creuser jusqu'aux racines de l'humaine nature, et là tout le monde ne sera pas d'accord. »

Manfred se rend alors compte qu'il est largué.

« Je ne comprends pas, avoue-t-il, franchement perplexe. Quel est le rapport entre la

condition humaine et l'économie ? »

Brusque soupir du ministre.

« Vous êtes très original, savez-vous ? Vous ne gagnez pas d'argent, n'est-ce pas ? Vous êtes pourtant riche, parce que les gens, en reconnaissance de ce que leur a rapporté votre travail, vous offrent tout ce dont vous avez besoin. Vous êtes pareil à un troubadour médiéval qui aurait gagné les faveurs de l'aristocratie. Votre travail n'est pas aliéné : il est fourni de plein gré, et vous gardez en permanence la maîtrise de vos moyens de production, puisqu'ils sont dans votre tête. »

Manfred plisse les yeux ; le jargon sonne bizarrement technique mais en contradiction totale avec son expérience, lui offrant un aperçu déroutant de l'univers des victimes du choc du futur, ce décalage temporel en phase terminale. Il s'aperçoit, surpris, que ne pas comprendre, ça vous démange littéralement.

Gianni tapote avec une phalange sa tempe dégarnie.

« La plupart des gens ne passent que peu de temps à l'intérieur de leur calebasse. Ils ne peuvent pas comprendre comment vous vivez. Ils sont comme des paysans du Moyen Âge lorgnant, intrigués, le troubadour. Ce système de gestion d'une économie planifiée que vous êtes en train d'inventer est à la fois ravissant et élégant : les héritiers de Lénine en auraient été babas. Mais ce n'est pas un système pour le nouveau siècle. Il n'a rien d'humain. »

Manfred se gratte la tête.

« Il me semble qu'il n'y a rien d'humain dans l'économie de la pénurie, observe-t-il. Quoi qu'il en soit, les hommes seront obsolètes en tant qu'unités économiques d'ici une vingtaine d'années. Tout ce que je cherche, c'est parvenir à enrichir chacun au-delà de ses rêves les plus fous avant que ça se produise. »

Il marque un temps pour boire une gorgée de café et se dire : *une vérité en appelle une autre.*

« Et régler des frais de divorce.

– Ah oui ? Eh bien, permettez-moi de vous montrer ma bibliothèque, mon ami, dit-il en se levant. Par ici. »

Gianni sort à grandes enjambées du séjour blanc aux sofas de cuir carnivores pour rejoindre un escalier en colimaçon. L'ouvrage en fer forgé semble arrimer une sorte de mezzanine au-dessous du toit.

« L'être humain n'est pas rationnel, poursuit-il sans se retourner. Ce fut la grosse erreur des économistes de l'école de Chicago, ces libéraux à tous crins, mais aussi de mes prédécesseurs. Si nous avions un comportement logique, nous ne jouerions pas, qu'en pensez-vous ? Après tout, la banque gagne toujours. »

L'escalier débouche sur une autre pièce de vastes proportions aux murs chaulés. L'une des parois est occupée par une longue paillasse en bois sur laquelle est posé un alignement d'antiques serveurs au câblage bien visible ainsi qu'une imprimante 3D flambant neuve et d'un coût prohibitif. Des rayonnages occupent la paroi opposée du sol au plafond. Manfred considère l'antique médium à basse densité avant d'éternuer, un instant interdit à la vue de données dont la densité se mesure en kilo par mégaoctet plutôt que l'inverse.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ? s'enquiert-il en indiquant l'imprimante qui ronronne dans son coin en assemblant avec lenteur un objet qui évoque une manière de disque dur à ressort né des rêves délirants de quelque fabricant de pendulettes d'officier.

– Oh, l'un des joujoux de Johnny – un phonographe numérique micromécanique, lance négligemment Gianni. Il dessinait des machines de Babbage* pour le Pentagone – des ordinateurs furtifs –, pas de risque de rayonnement de van Eck*, vous voyez. Tenez… »

Il s'approche du mur de données obsolescent pour en extraire avec précaution un document relié toile. Il en montre la tranche à Manfred : *Sur la Théorie des jeux*, de John von Neumann. Édition originale dédicacée.

Aineko râle et lui balance juste devant l'œil gauche une tripotée mauve d'automates à état

fini. C'est déroutant. La reliure est poussiéreuse et sèche entre ses doigts quand il saisit le livre et prend soin d'en tourner les pages avec précaution.

« Cet exemplaire provient de la bibliothèque personnelle d'Olek Kordiovsky. Veinard, le camarade Oleg : il se l'est procuré en 1952, lors d'une visite à New York et le MKVD l'a laissé le garder.

– Il doit être… (Manfred s'interrompt. Encore des données, encore de nouvelles lignes temporelles.) Dans le cadre du GosPlan ?

– Correct. (Sourire glacial de Gianni). Deux ans avant que le Comité central ne dénonce les ordinateurs, les qualifiant de pseudoscience déviationniste bourgeoise destinée à déshumaniser le prolétariat. Dès cette époque, ils avaient reconnu la puissance des robots. Dommage pour eux qu'ils n'aient pas anticipé le compilateur* ou l'Internet.

– Je ne comprends pas ce que cela signifie. Personne en ce temps-là n'aurait pu imaginer que le principal obstacle à l'éradication du capitalisme de marché serait vaincu en moins d'un demi-siècle, n'est-ce pas ?

– Certes non. Mais c'est pourtant vrai : depuis les années 1980, il est devenu possible – en principe – de résoudre les problèmes d'allocation des ressources de manière algorithmique avec un ordinateur, sans avoir besoin d'un marché. Les marchés représentent un gâchis : ils permettent la compétition, dont l'essentiel du résultat finit à la décharge. Alors, pourquoi s'entêter ? »

Manfred hausse les épaules :

« À vous de me dire. Le conservatisme ? »

Gianni referme le livre et le remet en rayon.

« Les marchés procurent à leurs participants l'illusion du *libre-arbitre*, mon ami. Vous découvrirez que les hommes n'aiment pas qu'on leur force la main, même si c'est dans leur intérêt. Par nécessité, une économie du commandement doit être coercitive – après tout, elle commande.

– Mais pas mon système ! Il gère la répartition des biens, pas l'identité de ceux qui ont à les produire… »

Gianni hoche la tête.

« Qu'il enchaîne les instructions dans l'ordre logique ou à rebours, cela reste toujours un système expert, mon ami. Vos entreprises n'ont pas besoin de personnel humain et c'est une très bonne chose, mais elles ne doivent pas non plus diriger les activités humaines. Autrement, vous n'aurez fait que rendre les gens esclaves d'une machine abstraite, à l'instar des dictateurs tout au long de l'Histoire. »

Les yeux de Manfred parcourent les rayons.

« Mais le marché est en soi une machine abstraite. Et merdique, qui plus est. Je m'en suis quasiment libéré, mais combien de temps va-t-il continuer à opprimer les gens ?

– Peut-être pas aussi longtemps que vous le redoutez. »

Gianni s'assied près de l'imprimante 3D qui est en train d'extruder le moulin d'inférence – l'un des deux composants principaux – de la machine analytique.

« Après tout, la valeur marginale de l'argent décroît : plus vous en avez, moins il a de l'importance pour vous. Nous sommes au seuil d'une période de croissance économique prolongée, avec des taux annuels moyens supérieurs à vingt pour cent, si les algorithmes prédictifs du Conseil de l'Europe ont une valeur quelconque. Les dernières traces de mollesse industrielle sont derrière nous, et le muscle de la croissance économique d'aujourd'hui, qui naguère encore se limitait au secteur de la haute technologie est désormais l'ensemble des domaines. Nous pouvons nous permettre un minimum de gâchis, mon ami, si c'est le prix à payer pour maintenir les gens heureux jusqu'à ce que la valeur marginale de l'argent se dissipe totalement. »

Manfred commence enfin à comprendre.

« Vous voulez abolir la pénurie, pas seulement l'argent !

– Tout à fait. (Sourire de Gianni.) Il ne s'agit pas que de performance économique ; il faut également mettre en facteur l'abondance. Non pas planifier l'économie ; mais retirer les biens de l'économie. Payez-vous l'air que vous respirez ? Des esprits téléchargés – appelés en définitive à former l'épine dorsale de notre économie – auront-ils à payer du temps de calcul ? Non, trois fois non. À présent, voulez-vous savoir comment vous allez pouvoir régler vos frais de divorce ? Et puis-je attirer votre attention, et celle de votre nouvelle gestionnaire désignée si fort à propos, sur l'un de mes petits projets ?

Les persiennes sont refermées, les rideaux dégagés et les fenêtres du vaste séjour d'Annette grandes ouvertes sur la brise matinale.

Manfred est assis sur un tabouret de piano recouvert de cuir, sa mallette ouverte à ses pieds. Il est en train de raccorder celle-ci à la stéréo de la jeune femme, une antique unité compacte dotée d'une liaison Internet par satellite. Quelqu'un l'a bidouillée pour neutraliser son algorithme de protection anti-copie : l'arrière du boîtier porte les marques du fer à souder. Lovée sur le grand divan, drapée dans un kaftan, les yeux chaussés d'une paire de lunettes large bande, Annette est en train de régler fissa un problème d'emploi du temps interne d'Arianespace avec des collègues situés en Iran et en Guyane.

La mallette de Manfred est pleine de bruit mais ce qui en sort sur la stéréo est du ragtime. Soustrayez de l'entropie à un flux de données – tout en les décompressant dans le même temps, et ce qui vous reste est de l'information. Avec une capacité avoisinant le billion de téraoctets, la mémoire holographique de la mallette suffit à stocker l'ensemble de la production musicale, vidéo et cinématographique du XX^e^ siècle – et il reste encore de la place. Il s'agit en fait de toutes les données libres de droit, gérées par des compagnies qui ont fait faillite, ou diffusées avant que la CCAA ait réussi à faire accepter leur régulation des médias. Manfred diffuse la musique sur la chaîne d'Annette, mais en conservant le bruit avec lequel elle a été enchâssée. C'est que lorsqu'elle est de qualité, l'entropie a également de la valeur…

Manfred soupire et relève ses lunettes sur son front, éteignant l'affichage. Il a tourné en tous sens les événements en cours et il semble bien que Gianni ait raison : il ne reste plus rien à faire qu'attendre que tous les acteurs entrent en scène.

Pendant quelques instants, il se sent vieux et malheureux, aussi lent qu'un esprit sans assistance électronique. Une multitude d'agences ont scruté sa tête de part en part tout au long de la journée écoulée, en fait depuis son retour de Rome. Il se retrouve avec les facultés d'attention d'une cervelle d'oiseau, il est irritable et incapable de se concentrer sur quoi que ce soit tandis que les flux d'information s'entre-déchirent pour prendre possession de son cortex, se disputant pour savoir comment le tirer d'embarras. Annette s'est adaptée à ses sautes d'humeur avec un calme surprenant. Il ne sait pas trop pourquoi mais quand il la regarde, c'est avec affection. Les obsessions de la jeune femme sont étonnamment ancrées en elle et il est manifeste qu'elle profite de lui. Pourquoi dans ce cas se sent-il plus à l'aise auprès d'elle qu'auprès de Pam ?

Elle s'étire, remonte ses lunettes.

« *Oui* ? dit-elle en français.

– Je réfléchissais, c'est tout. (Il sourit.) Trois jours déjà et tu ne m'as toujours pas dit à quoi je pourrais bien m'occuper. »

Elle fait une grimace.

« Et pourquoi le devrais-je ?

– Oh, aucune raison particulière. C'est juste que je n'ai pas encore… »

Il hausse les épaules, gêné. Voilà : une absence inexplicable dans sa vie, mais pas de celles qu'on éprouve l'irrépressible besoin de combler. Est-ce à cela que ressemble une relation entre égaux ? Il n'est pas sûr. À commencer par le cocon étouffant de son éducation qui s'est maintenu tout au long de ses relations à l'âge adulte, il s'est de fait – et délibérément – laissé dominer par ses partenaires. Peut-être que le conditionnement anti-soumission finit par agir,

après tout. Mais dans ce cas, pourquoi la panne de création ? Pourquoi n'a-t-il pas réussi à pondre d'idées originales ou nouvelles de toute la semaine ? Se pourrait-il que cette forme spécifique de créativité soit une soupape de sûreté, qu'il ait besoin de la pression d'un esclavage amoureux pour mieux faire jaillir de lui une spectaculaire floraison de brillance imaginative ? Ou se pourrait-il que Pam lui manque vraiment ?

Annette se lève et s'approche lentement. Il lève les yeux vers elle et sent un mélange de désir et d'affection, sans trop savoir si c'est ou non ça, l'amour.

« Quand doivent-ils arriver ? demande-t-elle en se penchant vers lui.

– À tout… »

La sonnette l'interrompt.

« Ah. J'y vais. (Elle s'éloigne rapidement pour aller ouvrir.) Vous ! »

Manfred tourne brusquement la tête, comme tiré par une laisse. *Sa* laisse : mais il n'escomptait pas la voir se présenter en personne.

« Oui, moi, dit Annette d'un air dégagé. Entrez. Je vous en prie. »

Pam entre dans le séjour, l'œil flamboyant, son toutou d'avocat sur les talons.

« Voyez-vous ça, regardez-moi ce qu'a rapporté notre petit chat robot ! », roucoule-t-elle en adressant à Manfred un regard plus chargé de colère que d'humour.

Ça ne lui ressemble pas, cette hostilité frontale, et il se demande bien d'où elle provient.

Manfred se lève. Durant quelques secondes, il reste fasciné par la vue de son épouse dominatrice et de sa – maîtresse ? Conspiratrice ? Compagne ? – côte à côte. Le contraste est marqué : l'expression d'Annette, toute en ironie amusée face à la sincérité colérique de Pamela. En retrait derrière les deux femmes, un homme d'âge moyen, au front dégarni, en costume trois-pièces, porte une serviette : exactement le genre de serf dévoué en qui Pam aurait pu se transformer, avec le temps. Manfred réprime un sourire.

« Puis-je vous offrir un café ? Il semble que les représentants de la tierce partie soient en retard.

– Du café serait parfait, noir pour moi, sans sucre », pépie l'avocat. Il dépose sa serviette sur une table basse et tripatouille ses lunettes de réalité augmentée jusqu'à ce qu'une lumière se mette à clignoter sur la monture.

« Je vais enregistrer cet entretien, je suis sûr que vous comprenez. »

Annette renifle avant de se diriger vers la cuisine qui est intégralement manuelle, ce qui est charmant mais guère pratique. Pam fait comme si elle n'existait pas.

« Bien, bien, bien. (Elle hoche la tête.) Venant de toi, je m'attendais à mieux qu'à un boudoir de cocotte française, Manny. Et avant que l'encre ne sèche sur les papiers du divorce, ces journées vont te coûter bonbon, tu n'y as pas songé ?

– Je suis surpris que tu ne sois pas à l'hôpital, remarque-t-il pour changer de sujet. On sous-traite également en externe les soins post-nataux, de nos jours ?

– Les employeurs. »

Elle ôte son pardessus et l'accroche derrière la large porte en bois.

« Tout est sous-traité lorsqu'on atteint mon échelon hiérarchique. »

Pamela porte une robe très courte et très chère, le genre d'arme dans la guerre des sexes qu'on devrait livrer avec un certificat de port. Mais à sa grande surprise, le vêtement n'a aucun effet sur lui. Il se rend compte qu'il est parfaitement incapable d'estimer son genre, presque comme si elle appartenait à une autre espèce.

« Comme tu l'aurais remarqué si tu prêtais un peu attention.

– Je prête toujours attention, Pam. Je ne prête du reste rien d'autre.

– Très drôle, ah-ah, interrompt Glashwiecz. Vous êtes bien conscient en tout cas que faute de me le prêter, vous êtes en train de me payer le temps que je passe à écouter ce fascinant dialogue. »

Manfred le fixe.

« Vous savez très bien que je n'ai pas un sou.

– Ah. (Sourire de Glashwiecz.) Mais vous aura induit en erreur. Le juge partagera sans aucun doute mon opinion à ce sujet – tout ce que prouve une absence de documentation papier est que vous avez su dissimuler vos traces. Restent les quelques milliers de sociétés indirectement en votre possession, une broutille… quelque part au bas de la pile, il doit bien y avoir quelque chose, non ? »

Un sifflement, un glougloutement évocateur d'un sac de gros lézards noyés dans la vase émane de la cuisine, suggérant que le percolateur d'Annette est bientôt prêt. La main gauche de Manfred s'agite, jouant des accords sur un *air-clavier*. Sans trop se faire remarquer, il est en train de diffuser un bulletin sur ses présentes activités qui devrait avoir son effet sur le marché des réputations.

« Votre attaque était plutôt élégante », commente-t-il en se rasseyant dans le canapé tandis que Pam disparaît à son tour dans la cuisine.

Glashwiecz hoche la tête.

« L'idée est d'un de mes stagiaires, admet-il. Je ne comprends pas ces histoires de déni de service* distribué, mais Lisa a grandi là-dedans. Cela tient un peu du maquillage juridique, mais ça reste néanmoins exploitable.

– Hon-hon. »

L'opinion de Manfred sur l'avocat baisse d'un cran. Il note la réapparition de Pam ; son expression est glaciale. Un instant plus tard, Annette émerge, portant un pot et plusieurs tasses, avec un grand sourire innocent. Il se passe un truc mais, en attendant, un de ses agents lui titille avec insistance l'oreille gauche, sa mallette qui gémit lamentablement le baigne de son intense désespoir et voilà qu'on sonne à nouveau à la porte.

« Alors, c'est quoi, l'arnaque ? »

Glashwiecz s'assied inconfortablement près de Manfred et murmure, la bouche en cœur :

« Où est l'argent ? »

Manfred le lorgne, irrité.

« Il n'y a *pas* d'argent, insiste-t-il. L'idée est de rendre l'argent obsolescent. Ne vous l'a-t-elle pas expliqué ? »

Son regard glisse vers la montre Patek Philippe de l'avocat, vers sa chevalière avec Java activé.

« Allez. Me racontez pas de sornettes. Écoutez, il suffit juste de deux millions et vous pouvez vous acheter votre liberté, je m'en moque. Si je suis ici, c'est juste pour veiller à ce que votre épouse et votre fille ne se retrouvent pas affamées et sans le sou. Vous savez et je sais que vous en avez des sacs planqués quelque part – regardez donc votre réputation ! Vous ne l'avez pas acquise en mendiant au bord de la route, pas vrai ? »

Manfred renifle.

« Vous parlez d'une auditrice du fisc, une fonctionnaire d'élite. Elle n'est pas sans le sou ; elle touche une commission pour chaque pauvre bougre qu'elle essore et elle est née avec un fonds de pension. Moi, je… »

La stéréo émet un bip. Manfred chausse à nouveau ses lunettes. Les spectres murmurants d'artistes morts bourdonnent à ses oreilles, réclamant leur liberté avec insistance. Quelqu'un frappe à nouveau à la porte et du coin de l'œil, il voit Annette se diriger vers celle-ci.

« Vous vous compliquez inutilement la vie, avertit Glashwiecz.

– Vous attendiez de la compagnie ? s'enquiert Pam, un sourcil arqué, lorgnant vers Manfred.

– Pas exactement… »

Annette ouvre la porte et deux agents en tenue antiémeute déboulent dans la pièce. Ils ont en main des gadgets qui évoquent le croisement d'une machine à coudre numérique et d'un lance-grenades et leurs casques sont hérissés d'une telle quantité de capteurs qu'ils ressemblent à des sondes spatiales des années 1950.

« C'est eux, dit Annette d'une voix claire.

– *Mais oui.* »

La porte se referme et les agents se postent de part et d'autre. Annette se dirige vers Pam d'un pas décidé.

« Vous pensiez peut-être entrer ici comme si de rien n'était, envahir mon *pied-à-terre* et m'enlever Manfred ? renifle-t-elle avec dédain.

– Vous faites une grosse erreur, ma chère », rétorque Pam sur un ton calme, glacial à liquéfier l'hélium.

Salve de parasites crachée par un des militaires.

« Non, répond Annette, d'une voix distante. Aucune erreur. »

Elle désigne Glashwiecz.

« Êtes-vous au courant du rachat ?

– Le rachat ? »

L'avocat semble intrigué mais pas inquiet de la présence des agents armés.

« Il y a maintenant trois heures, explique tranquillement Manfred, j'ai vendu une minorité de contrôle d'agalmic.holdings.root.1.1.1 à Athene Accelerants BV, une société de capital-risque de Maastricht. Un point Un point Un est le nœud racine de l'arborescence de planification centralisée. Athene n'est pas une boîte de C-R ordinaire, ce sont des accélérateurs : ils s'emparent de plans d'affaires explosifs et les font détoner. »

Glashwiecz est soudain tout pâle – de colère ou de crainte de voir s'envoler sa commission, impossible à dire.

« En fait, Athene Accelerants appartient à une société-écran, propriété du fonds de pension du Parti communiste italien. L'important, c'est que vous êtes en présence du principal responsable des opérations de Un point Un point Un. »

Pam prend un air las :

« Tentatives puériles pour esquiver les responsabilités de… »

Annette se racle la gorge :

« Qui pensez-vous au juste être en train de chercher à poursuivre ? demande-t-elle à l'avocat d'une voix suave. Nous avons dans ce pays des lois sur les entraves au commerce. Sans parler d'interférences en politique étrangère, tout spécialement dans les affaires financières d'un parti de gouvernement italien.

– Vous n'oseriez quand même pas…

– J'ose. »

Manfred s'époussette les genoux et se lève.

« C'est déjà réglé ? », demande-t-il à la mallette.

Bips étouffés, puis une voix synthétique d'outre-tombe annonce :

« Téléchargement terminé.

– À la bonne heure. (Sourire en direction d'Annette.) Je crois venue l'heure pour nos prochains invités. »

Comme au signal, la sonnette retentit. Les deux gardes en poste à l'entrée s'effacent. Annette claque des doigts et la porte s'ouvre pour livrer passage à deux malfrats à la mise impeccable. Il commence à y avoir foule dans le séjour.

« Lequel d'entre vous est Macx ? », aboie l'aîné des deux malfrats, tout en fixant Glashwiecz sans raison apparente.

Il soupèse une mallette en aluminium.

« J'ai une assignation à présenter.

– Vous ne seriez pas de la CCAA ? s'enquiert Manfred.

– Gagné. Si vous êtes Macx, j'ai une injonction d'éloignement… »

Manfred lève une main.

« Ce n'est pas moi que vous visez, observe-t-il. C'est madame. »

Et il désigne Pam qui, outrée, en reste bouche bée.

« Voyez-vous, la propriété intellectuelle que vous poursuivez désire se libérer. À tel point

qu'elle est dorénavant administrée par un ensemble complexe d'entités juridiques localisées aux Pays-Bas dont l'actionnaire principal, depuis environ quatre minutes, est ma future ex-épouse Pamela, ici présente. (Clin d'œil à Glashwiecz.) Au détail près qu'elle ne contrôle absolument rien.

– À quoi crois-tu jouer, enfin, Manfred ? », siffle Pamela, incapable de se contenir plus longtemps. Les agents s'agitent : le plus jeune – et le plus baraqué – des représentants de la CCAA tire nerveusement sur les basques de son supérieur.

« Bon. »

Manfred saisit sa tasse de café, en boit une gorgée. Grimace.

« Pam voulait le divorce, n'est-ce pas ? Les biens de plus grande valeur en ma possession sont les droits sur tout un stock d'œuvres reclassées orphelines parce qu'elles ont échappé aux griffes de la CCAA il y a quelques années. Une partie de l'héritage culturel du XX^e^ siècle qui s'est retrouvée mise au placard par l'industrie musicale ces dix dernières années : Janis Joplin, les Doors… des artistes qui n'étaient plus là pour se défendre. Quand les cartels musicaux ont fait faillite, les droits se sont retrouvés dans la nature. Je les ai récupérés, à l'origine dans l'idée de libéraliser la musique. La remettre dans le domaine public, en fait. »

Annette adresse un signe de tête aux agents, dont l'un acquiesce en retour avant de se mettre à marmonner dans un laryngophone. Manfred poursuit :

« Je travaillais sur une solution au paradoxe de la planification centralisée – comment interfacer une enclave ainsi planifiée avec une économie de marché. Mon bon ami Gianni Vittoria a suggéré que ce jeu de poupées russes pourrait avoir d'autres usages. Aussi n'ai-je en définitive pas libéralisé la musique. À la place, j'ai cédé les droits à divers acteurs et fils de diffusion inclus dans le réseau agalmique de holdings – soit, en cet instant précis, un million quarante-huit mille cinq cent soixante-quinze sociétés. Elles échangent leurs droits très rapidement – disons que la durée des droits d'exploitation d'un titre donné par une compagnie donnée ne dépasse pas les cinquante millisecondes. Cela dit, vous devez bien comprendre que je ne suis pas le propriétaire de ces entreprises. Je n'en détiens même plus de participation financière. J'ai légué ma part de leurs bénéfices à Pam, ici présente. Je me retire des affaires. Gianni m'a suggéré à la place un défi un peu plus intéressant à relever. »

Il boit une nouvelle gorgée de café. Le gorille de la Mafiya qui enregistre toujours le fusille du regard. Pam le fusille du regard. Adossée contre un mur, Annette semble amusée.

« Peut-être aimeriez-vous débrouiller tout ça entre vous ? » demande Manfred.

Puis, en aparté pour Glashwiecz :

« Je compte sur vous pour laisser tomber votre attaque par déni de service avant que je vous mette sur le dos le parlement italien ? Au fait, vous pourrez constater que la valeur comptable de l'ensemble de la propriété intellectuelle que j'ai cédée à Pamela – selon l'estimation de *ces* messieurs – s'élève à un peu plus d'un milliard de dollars. Comme cela représente plus de quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent de mes biens, il vous faudra sans doute trouver ailleurs vos honoraires. »

Glashwiecz se lève, hésitant. Le chef des gorilles fixe Pamela.

« Est-ce vrai ? Ce têtard vous a refilé les droits de reproduction de Sony Bertelsmann Microsoft Music ? Nous réclamons notre part. Vous vous adressez à nous pour la distribution ou vous courez après de gros ennuis. »

Le gorille numéro deux gronde son assentiment :

« Vous vous souvenir. Ces MP3, trrrès mauvais pour votrrre santé ! »

Annette tape dans ses mains.

« À présent, si vous voulez bien quitter mes appartements ? »

La porte, toujours aussi attentive, s'ouvre toute grande.

« Vous n'êtes plus les bienvenus sous mon toit.

– C'est de toi qu'elle parle, indique Manfred, en se tournant vers Pam, plein de sollicitude.

– Espèce de salopard ! », lui crache-t-elle.

Manfred se force à sourire, dérouté par sa totale inaptitude à réagir face à elle comme il le voudrait. Il y a quelque chose qui cloche entre eux ; comme un manque.

« Je pensais que t'en avais réellement après mon patrimoine. Est-ce un trop gros fardeau pour toi ?

– Tu sais très bien ce que je veux dire ! Toi et ton euro-pute à deux bits ! Je te coincerai pour abandon de famille ! »

Le sourire de Manfred se fige.

« Essaie voir, et je te poursuis pour violation de brevet. Mon génome, vois-tu. »

Pam est interloquée.

« Tu as breveté ton propre génome ? Qu'est-il advenu au chantre du meilleur des mondes communistes, prêt à partager librement l'information ? »

Manfred ne sourit plus du tout.

« Ce qu'il est advenu ? Un divorce. Et le Parti communiste italien. »

Elle tourne les talons et sort de l'appartement, très fière, l'avocat dressé gentiment sur ses talons, bredouillant actions collectives et violation de la Loi sur le copyright du millénaire numérique. Le gorille de l'avocat au service de la CCAA pose la main sur l'épaule de Glashwiecz et les deux agents interviennent pour chasser toute la smala vers la cage d'escalier. La porte claque sur l'imminent chaos de poursuites judiciaires entrecroisées et Manfred pousse un énorme soupir de soulagement.

Annette s'approche de lui et pose le menton sur le sommet de son crâne.

« Tu penses que ça va marcher ?

– Eh bien, la CCAA va commencer à bombarder de poursuites le réseau de sociétés de distribution si elles essaient de diffuser sur d'autres canaux que ceux contrôlés par la Mafiya. Pam détient les droits sur toutes les œuvres musicales incluses dans l'accord, mais elle ne peut pas les vendre sans passer par la mafia. Et j'ai un bon conseil à adresser à ces requins de la chicane : s'ils essaient de me coincer là-dessus, ils ont intérêt à être blindés, côté politique. Hmm. Peut-être que je ferais mieux de ne pas retourner tout de suite aux États-Unis avant le passage de l'autre côté de la singularité.

– Les profits, soupire Annette. J'ai toujours du mal à saisir ton mode de raisonnement. Ou cette obsession apocalyptique pour la singularité.

– Souviens-toi du vieil aphorisme : si tu aimes une chose, libère-la. J'ai libéré la musique.

– Pas du tout ! Tu as simplement concédé les droits à…

– Oui mais auparavant, j'ai passé ces dernières heures à télécharger l'ensemble du catalogue sur plusieurs réseaux publics à accès anonyme cryptographié, d'où épidémie de piratage. Et les compagnies robots sont toutes programmées pour accéder *automagiquement* à toutes les requêtes de droits de reproduction qu'elles recevront, et ce, gratuitement, jusqu'à ce que la flicaille trouve comment les pirater. Mais là n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est l'abondance. La Mafiya ne peut absolument pas empêcher la distribution de la musique. Pam peut tout à fait toucher sa part, si elle trouve un angle d'attaque – mais je parie qu'elle n'y arrivera pas. Elle croit toujours en l'économie classique, l'allocation de ressources dans des conditions de pénurie. L'information ne fonctionne pas de cette manière. Ce qui importe, c'est que les gens soient à même d'écouter de la musique – au lieu d'avoir un système de planification centralisée à la soviétique, j'ai transformé le réseau en pare-feu pour protéger la propriété intellectuelle libérée.

– Oh, Manfred, mon incorrigible idéaliste ! (Elle lui caresse l'épaule.) Et pour quoi faire ?

– Il n'y a pas que la musique. Quand nous développerons une IA fonctionnelle ou commencerons à télécharger des esprits, nous aurons besoin d'un moyen de protéger ces procédures des menaces juridiques. C'est ce que m'a fait entrevoir Gianni… »

Il en est encore à lui expliquer comment il est en train d'établir les fondations de l'explosion transhumaniste* qui doit survenir au début de la prochaine décennie, quand elle le prend dans ses bras, le lève, le conduit dans sa chambre pour se livrer sur lui à une série de

scandaleux actes de tendre intimité. Mais ce n'est pas un problème. Il est encore humain, pour cette décennie.

Ça aussi, ça passera, songe la masse de son métacortex, avant de dériver sur la toile pour aller se livrer ailleurs à de profondes réflexions, laissant son corps incarné faire l'expérience des antiques plaisirs de la chair libérée.

3 : TOURISTE

Jack-Agile-Talons court comme un dératé, une fumée bleue crépite sous ses semelles. Dans sa main droite, tendue pour le garder en équilibre, il tient les souvenirs volés à un pigeon. La victime gît assise sur le trottoir derrière lui. Peut-être se demande-t-elle ce qui vient de lui arriver ; peut-être cherche-t-elle des yeux le jeune fuyard. Mais la foule des touristes bloque parfaitement la vue et de toute manière, il ne risque pas de rattraper le braqueur. Amnésie avec délit de fuite, c'est le qualificatif employé par la Polis, mais pour Jack-Agile-Talons, ce butin lui sert juste à se payer le carburant pour faire fonctionner ses bottes de combat motorisées de surplus militaire russe.

Toujours assise par terre sur le pavé, la victime masse ses tempes douloureuses. *Que s'est-il passé ?* L'univers est un brouillard de formes kaléidoscopiques aux couleurs criardes additionné de bruits assourdissants. Les caméras fixées au-dessus de ses oreilles redémarrent en boucle : elles paniquent toutes les huit cents millisecondes, chaque fois qu'elles se rendent compte qu'elles sont toutes seules sur son réseau local personnel, sans le soutien réconfortant d'un hub pour leur dire où envoyer le flux sensoriel qu'elles continuent de capter. Deux de ses téléphones mobiles se chamaillent comme des idiots pour se disputer l'exclusivité du débit réseau qui lui est alloué, quant à sa mémoire… Envolée.

Une grande blonde tenant une tronçonneuse électrique emballée dans du plastique-bulle rose se penche sur lui, intriguée.

« Ça va ? demande-t-elle.

– Je… (Il hoche la tête.) Ouille. Qui suis-je ? »

Son moniteur médical est inquiet parce que sa tension sanguine a chuté : son pouls s'est accéléré, le taux de cortisol sérique fait un pic et toute une série d'autres paramètres biométriques suggère l'imminence d'un état de choc.

« Je crois que vous avez besoin d'une ambulance, annonce la femme. (Elle marmonne à son revers.) Téléphone, appelle une ambulance. »

Elle pointe un doigt plus ou moins dans sa direction comme pour concrétiser un lien géographique, puis elle s'éloigne, sa tronçonneuse coincée sous le bras. Comportement typique de l'immigrée du sud dans l'Athènes du nord, ne surtout pas s'impliquer, on ne sait jamais. L'homme hoche à nouveau la tête, les yeux fermés, tandis qu'une bande de filles en rollers motorisés tourne autour de lui en décrivant des boucles savantes. Une sirène gémit soudain au loin, de l'autre côté du pont, vers le nord.

Qui suis-je ? se demande-t-il à nouveau.

« Je suis Manfred », dit-il avec une surprise ébahie.

Il lève les yeux et avise la statue équestre en bronze qui domine la foule de ce coin de rue

animé. Quelqu'un a collé un hologramme *Hello Cthulhu !* sur la plaque identifiant le cavalier : des tentacules roses duveteux ondulent langoureusement dans sa direction en une parodie d'attaque *kawai**.

« Je suis Manfred – Manfred. Ma mémoire. Qu'est-il arrivé à ma mémoire ? »

Des retraités malaisiens le montrent du doigt depuis l'impériale découverte d'un car de tourisme. Un sentiment d'urgence et d'horreur brûle en lui. *Je me rendais quelque part*, se souvient-il. *Qu'est-ce que je faisais ?* C'était incroyablement important, pense-t-il, mais sans être fichu de savoir au juste quoi. Il allait voir quelqu'un à propos de… il l'a sur le bout de la langue…

Bienvenue au seuil de la troisième décennie : une période chaotique caractérisée par une dépression généralisée dans l'industrie aérospatiale.

L'essentiel de la puissance de réflexion sur la planète sort désormais d'usines plutôt que de maternités ; on compte dix millions de microprocesseurs pour chaque être humain, et ce nombre double tous les quatorze mois. Le taux de croissance démographique dans le monde développé a atteint un plateau, le taux des naissances passant sous le seuil de remplacement des générations. Dans les nations câblées, les hommes politiques les plus visionnaires cherchent déjà le moyen de franchiser leurs bases d'intelligences artificielles encore balbutiantes.

L'exploration spatiale est toujours bloquée au creux de la deuxième récession depuis le début du siècle. Le gouvernement malais a annoncé vouloir installer un imam sur Mars dans les dix ans qui viennent, mais plus personne d'autre ne vise aussi haut.

Les colons de la *Space Settlers Society* essaient toujours d'intéresser Disney Corp. à l'acquisition des droits médias de leur tout dernier plan de colonisation du 5e point de Lagrange, sans savoir qu'il y a déjà là-bas une colonie et qu'elle n'est pas humaine : les téléchargés de première génération, les langoustes de Californie en symbiose gélatineuse avec leurs systèmes-experts vieillissants prospèrent à bord du projet d'exploitation minière d'un astéroïde financé par le Fondation Franklin. Dans l'intervalle, les coupes budgétaires qui affectent l'agence spatiale chinoise menacent la pérennité de la base lunaire Mao. Il semble bien que personne n'a encore réussi à trouver comment rentabiliser financièrement les au-delà de l'orbite géosynchrone.

Deux ans plus tôt, le JPL, l'ESA et la colonie de langoustes téléchargées sur la comète Khrounitchev-7 ont capté un signal, apparemment artificiel, d'origine extérieure au système solaire ; la plupart des gens l'ignorent et parmi ceux qui savent, bien peu s'y intéressent. Après tout, si l'homme n'est même pas fichu d'aller sur Mars, à quoi bon s'occuper de ce qui se passe cent billions de kilomètres plus loin ?

Portrait d'une jeunesse gâchée :

Jack a dix-sept ans et onze mois. Il n'a jamais connu son père ; sa naissance n'avait pas été prévue et papa a réussi à se tuer dans un accident de travaux publics avant que son assurance ait pu abonder la pension alimentaire nécessaire à son éducation. Sa mère l'a élevé dans un appartement social de deux pièces à Hawick. Quand elle était jeune, elle travaillait dans un centre d'appel mais ce métier a disparu : on n'a plus besoin d'êtres humains à l'autre bout du fil. Alors elle bosse aujourd'hui dans un relais-colis, garnissant des étagères pour ces charlots du commerce virtuel qui se sont mis à grouiller comme les touristes à la saison des festivals – mais là non plus, on n'a plus franchement besoin de personnel humain pour garnir des étagères.

Elle a placé son fils dans une école religieuse d'où il s'est fait régulièrement exclure avant de fuguer pour de bon dès ses douze ans. À treize, il portait un bracelet électronique pour vol à l'étalage ; à quatorze, il s'est brisé la clavicule dans un accident après un rodéo dans une voiture volée et le sinistre shérif presbytérien l'avait placé chez les Wee Frees*, ce qui acheva

de ruiner ses perspectives éducatives à force de discipline stricte et de châtiments corporels.

Aujourd'hui, il est diplômé de la dure école d'évitement des caméras de surveillance, avec spécialisation dans le montage d'alibis stéganographiques. Pour l'essentiel, il s'agit de crime à haute densité : si l'on veut braquer quelqu'un, le faire dans un endroit où il y a une telle foule qu'on passera inaperçu. Mais les systèmes- experts de la Polis sont sur ses traces. S'il continue à ce rythme, ils auront d'ici quatre mois une corrélation statistique positive propre à convaincre même un jury de ses pairs qu'il est mouillé jusqu'à cou – et il se retrouvera pour quatre ans à la prison d'Édimbourg.

Mais Jack ignore ce qu'est une distribution gaussienne*, il n'a jamais entendu parler du test du khi-deux*, et l'avenir lui paraît toujours radieux alors qu'il ôte les grosses lunettes qu'il a piquées à un touriste béat devant la statue sur North Bridge. Et au bout d'un moment, quand elles se mettent à lui murmurer à l'oreille en stéréo et à lui montrer des images du champ visuel du touriste, cet avenir lui paraît encore plus brillant.

« Faut que je passe un deal, que je conclue un deal, murmurent les lunettes. Retrouver le borg, plaquer un accord. »

Dans le même temps, des graphes bizarres aux couleurs criardes envahissent sa vision périphérique, ambiance hallus d'un marketroïde sous ecstasy.

« T'es qui, toi ? demande Jack, intrigué par les lumières vives et les icônes.

– Je suis ton théâtre cartésien et tu es notre point focal, murmurent les lunettes. Dow Jones en baisse de quinze points, Confiance réunie en hausse de trois, arrivée d'un briefing sur le découplage causal du contrôle social de la longueur des jupes, des motifs de taille de barbe et de l'émergence d'une résistance multi-antibiotiques des bacilles gram-moins. Accepté ?

– Euh, ça peut se faire », marmonne Jack, et un torrent d'images et de sons déferle sur ses globes oculaires et lui martèle les tympans comme le surmoi d'un géant désincarné. Ce qui est bel est bien ce qu'il a volé : les lunettes et la pochette piquées au touriste sont bourrées d'assez d'électronique pour gérer l'ensemble de l'Internet au détour du millénaire. Leur débit crève le plafond, leurs moteurs distribués font tourner un bazillion de tâches de recherche inscrutables et elles possèdent une tripotée d'agents de haut niveau qui forment collectivement une bonne partie du collectif d'esprit qu'est la personnalité de leur propriétaire. Leur propriétaire est un génie posthumain localisé sur le Net, un entrepreneur agalmique qui a viré conseiller politique, spécialisé en stratégie d'émancipation de l'intelligence artificielle. Quand il était dans les affaires, c'était le genre de type qui catalyse de la valeur où qu'il mette les pieds, laissant sur ses traces croître et fructifier la masse monétaire. Aujourd'hui, il est une de ces éminences grises qui forme des coalitions là où personne d'autre n'aurait vu de terrain commun d'entente. Et Jack a volé le contenu de sa mémoire. Des micro-caméras sont intégrées aux branches des lunettes, des micros aux écouteurs ; le tout est envoyé dans le cache holographique du pack de ceinture avant d'être redistribué vers un stockage à distance. À quatre mois par téraoctet, le stockage mémoire ne coûte rien. Ce qui rend l'ensemble si particulier est que son propriétaire – Manfred – a croisé les références de tout son contenu avec ses agents. La technologie de téléchargement d'un esprit n'est peut-être pas encore pleinement opérationnelle mais Manfred a déjà décidé de s'y lancer à fond.

Dans un sens tout à fait concret, les lunettes *sont* Manfred, nonobstant l'identité de la machine molle dont les globes oculaires se retrouvent derrière leurs lentilles. Et c'est donc un Manfred passablement intrigué qui se relève et, la tête curieusement vide – à l'exception d'une requête hésitante d'informations sur les accessoires adaptés aux bottes de l'armée russe – s'époussette avant de se diriger vers sa réunion à l'autre bout de la ville.

Pendant ce temps, dans une autre réunion, on a déjà remarqué l'absence de Manfred.

« Il y a quelque chose qui cloche, c'est sûr, dit Annette. (Elle relève ses lunettes-miroirs pour se frotter l'œil gauche, manifestement inquiète.) Pourquoi ne répond-il pas sur son tchat ? Il sait bien qu'on avait prévu cette conversation avec lui. Vous ne trouvez pas ça bizarre ? »

Gianni acquiesce, se cale contre le dossier de son fauteuil et la lorgne de derrière son bureau. Il en caresse la surface en bois de rose au poli impeccable. Le grain du bois se dissout pour se couler dans une conformation étrangement différente, générant un nuage aléatoire de stéréo-isogrammes – des messages lisibles de lui seul.

« Il visitait pour moi l'Écosse, explique-t-il au bout d'un moment. J'ignore où il se trouve au juste – protection de la vie privée, n'est-ce pas – mais si vous, en tant que parente la plus proche, vous rendez là-bas en personne, je suis sûr que vous trouverez plus facilement. Il devait s'adresser au Collectif Franklin, en tête-à-tête, seul devant… »

Le traducteur du bureau est de bonne qualité mais il est incapable d'assurer une parfaite synchronisation de l'italien au français. Annette doit faire un effort pour écouter ses paroles parce que la forme de ses lèvres ne correspond pas du tout au son, comme sur une vidéo mal doublée. Ses implants tout récents et coûteux ne sont pas encore connectés à l'aire de Broca si bien qu'il ne lui servirait à rien de télécharger un module grammatical complémentaire pour l'italien. Leurs communications sont ce que la technologie actuelle peut offrir de mieux, leur environnement de réalité virtuelle est laborieusement modelé, mais cela ne suffit pas encore à complètement abattre la barrière des langues. Sans compter qu'il y a des distractions : la transition de la surface du bureau, passant à mi-distance du bois de rose au noir suie, les courants d'air bizarres totalement inappropriés aux dimensions de la pièce.

« Et puis, quelle mouche a bien pu le piquer ? Sa messagerie vocale essaie bien de donner le change. Elle se débrouille plutôt pas mal mais ne sait pas mentir de manière convaincante. »

Gianni semble préoccupé.

« Manfred est parfois enclin à n'en faire qu'à sa tête sans prévenir personne. Mais je n'aime pas trop ça. Il aurait dû avertir l'un de nous. »

Depuis leur toute première rencontre à Rome, quand Gianni lui a offert un emploi, Manfred a toujours été un élément essentiel de son équipe, celui qui va sur le terrain rencontrer les gens pour régler leurs problèmes. Le perdre à ce stade serait plus qu'embarrassant. Sans compter que c'est un ami.

« Je n'aime pas ça non plus. (Elle se lève.) S'il ne rappelle pas bientôt…

– Vous partez à sa recherche.

– *Oui.* » Un sourire éclaire son visage, vite remplacé par des rides d'inquiétude.

« Qu'a-t-il bien pu se passer ?

– Tout. Rien. (Gianni hausse les épaules.) Mais on ne peut pas se passer de lui. (Regard entendu.) Ou de vous. Ne vous laissez pas piéger par le borg. L'un comme l'autre.

– Pas de souci. Je vous le ramènerai, quoi qu'il ait pu se passer. »

Elle se lève, surprenant un aspirateur qui rôdait derrière son bureau.

« *Au revoir !*

– *Ciao.* »

Tandis qu'elle sort du bureau, le ministre s'efface en vacillant dans son dos, ne laissant à sa place que la surface gris terne d'un écran froid sur le mur opposé. Gianni est à Rome, elle à Paris, Markus à Düsseldorf et Eva à Wroclaw. Il y en a d'autres, piégés dans des cellules numériques réparties sur tout le Vieux Continent, mais tant qu'ils ne cherchent pas à se serrer la main, ils peuvent dialoguer et s'engueuler tout leur saoul dans leur bureau. Leurs confidences et leurs blagues salaces transitent sous des couches multiples de communication anonymisée.

Gianni essaie de s'extraire de la politique régionale pour accéder au niveau national des affaires européennes : leur tâche – celle de son équipe de campagne – est de lui obtenir à la Commission de la Confédération un siège de représentant au sein de la commission de surveillance du renseignement, et d'étendre les frontières de l'action posthumaniste vers les profondeurs de l'espace-temps. Ce qui rend la disparition d'un acteur-clé, leur futurologue et intercesseur maison, d'un extrême intérêt pour certains individus : les murs ont des oreilles et les cerveaux qui leur sont connectés ne sont pas tous humains.

Annette est encore plus inquiète qu'elle ne l'a laissé paraître à Gianni. Ça ne ressemble pas à Manfred de rester aussi longtemps hors de contact et il est encore plus bizarre que son réceptionniste lui fasse ainsi barrage, compte tenu du fait que, ces deux dernières années, son appartement est devenu pour lui ce qui s'approche le plus d'un foyer. Mais il se passe un truc louche : il est sorti en douce la veille, disant qu'il serait de retour dans la journée et voilà qu'il ne répond plus. *Pourrait-ce être son ex-femme ?* se demande-t-elle, nonobstant les allusions de Gianni à une mission spéciale. Mais elle n'a pas eu de nouvelles de Pamela, en dehors des cartes sarcastiques qu'elle envoie chaque année sans faillir, pile pour l'anniversaire de la fille que Manfred n'a jamais vue. *La Mafiya musicale ? Une lettre piégée de la Copyright Control Association of America ?* Mais non, son moniteur médical aurait poussé les hauts cris si cela avait été le cas.

Annette s'est organisée pour le protéger des voleurs de propriété intellectuelle. Elle lui a prêté le soutien nécessaire et de son côté, il l'a aidée à trouver sa propre voie. C'est une chaude impression de bonheur qui l'envahit chaque fois qu'elle envisage tout ce qu'ils ont réussi ensemble. Mais c'est précisément ce qui la chagrine à présent. Le chien de garde n'a pas aboyé…

Annette prend un taxi pour Charles-de-Gaulle. Durant le trajet, elle s'est servie de sa *carte de parlementaire* pour réserver une place en classe affaires sur le prochain A320 à destination de Turnhouse, l'aéroport d'Édimbourg, et arranger transit et logement à son arrivée. Ce n'est pas avant que l'avion ne survole la Manche qu'elle réalise enfin le sens de la dernière remarque de Gianni. Se pourrait-il que le Collectif Franklin constitue une menace pour Manfred ?

L'aile des urgences de l'hôpital est dotée d'une salle d'attente meublée de sièges-coques en plastique vert et décorée de bas-reliefs réalisés par des préadolescents qui émergent des murs comme autant de sculptures surréalistes en Lego. Il règne un profond silence, l'intégralité du débit étant mobilisée par les moniteurs médicaux – on entend pleurer des enfants, gémir à intervalles réguliers les sirènes marquant l'arrivée des ambulances, et papoter les gens alentour, mais pour Manfred, c'est comme s'il se retrouvait tout au fond d'une vaste piscine bleue de calme absolu. Il se sent défoncé, sauf que cette drôle de drogue ne procure aucune sensation de bien-être ou d'euphorie. Au coin des couloirs, on entend la clameur des vendeurs de pigeons en kebab installés à côté des stands rouillés de recrutement de secouristes ; des caméras vidéo observent les sacs de bivouac bleu des malades chroniques alignés près de l'accueil des malades. Seul dans sa tête, Manfred est terrorisé et déboussolé.

« Je ne peux pas vous admettre tant que vous n'aurez pas signé l'accord de confidentialité », dit la réceptionniste chargée du tri, en lui mettant sous le nez une antique tablette.

Le service public de santé britannique est toujours gratuit, mais on a pris des mesures pour réduire l'incidence des scandales.

« Vous signez la clause de confidentialité, là et là, ou l'interne de garde ne vous examine pas. »

Manfred lorgne d'un œil torve le nez de l'infirmière qui est rouge et légèrement enflammé par suite d'une infection nosocomiale. Les oreillettes de son téléphone se sont remises à le harceler et il n'arrive pas à se souvenir pourquoi ; ce n'est pas leur comportement habituel. Il doit manquer un truc mais y réfléchir est ardu.

« Pourquoi suis-je ici ? demande-t-il pour la troisième fois.

– Signez là. »

On lui jette un stylet dans la main. Il se concentre sur la page, se redresse en sursaut quand des réflexes ancrés profondément reviennent à la surface.

« Mais c'est un déni des droits de l'Homme ! Il est écrit ici que la seconde partie a l'injonction de ne révéler aucune information en rapport avec les process et procédures de tri et de gestion des traitements du système de santé, à savoir vous, à toute tierce partie – à savoir les médias publics – sous peine de renoncement aux bénéfices de l'aide médicale aux termes de

la loi de réforme de la Sécurité sociale. Je ne peux pas signer une chose pareille ! Vous pourriez récupérer mon rein gauche si jamais je postais simplement sur le Net la durée de mon séjour à l'hôpital !

– Dans ce cas, ne signez pas. »

L'infirmière hindoue hausse les épaules, remonte son sari et s'éloigne.

« Continuez d'attendre, amusez-vous bien ! »

Manfred sort son mobile de secours et contemple l'écran.

« Il y a décidément un truc qui cloche ici. »

Le clavier bipe laborieusement tandis qu'il entre des codes d'accès. La manip le fait pénétrer dans un antique et cryptique protocole X.25* de commutation par paquets – réveillant des souvenirs vagues et déroutants qui lui suggèrent des pistes pour repartir de zéro, pour l'essentiel en parcourant les entrailles depuis longtemps désaffectées du NHSNet, le réseau de la Sécu britannique, mais ses souvenirs butent sur une page d'erreur et meurent quelque part entre le bout de ses doigts et l'instant où la compréhension va se faire jour. C'est frustrant : son cerveau est comme un antique moteur à explosion aux bougies humides, qui tourne et tourne sans parvenir à démarrer.

Le vendeur de kebabs près du rail où s'appuie Manfred balance sur ses braises un cube de bouillon ; s'élève aussitôt une fumée aromatique, bleue, herbacée – un mélange de cannabinoïdes destinés à ouvrir l'appétit et tranquilliser. Manfred la hume à deux reprises puis se relève en titubant pour se lancer à la recherche des toilettes, pris d'un vertige. Il marmonne dans sa montre-bracelet : « *Allô, le Guatemala ? Donnez-moi ma posologie, je vous prie. Cliquez sur mon arborescence mémétique, je suis perdu. Oh merde. Qui suis-je ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi tout est-il flou ? Je ne retrouve plus mes lunettes…* »

Un groupe de malades en traitement ambulatoire quitte le service de léproserie, des hommes et des femmes accoutrés de manière anachronique : tous portent un masque et des gants jetables bleu électrique. Un crépitement de haut débit crypté émane d'eux et Manfred se détourne instinctivement pour les suivre. Ils quittent les admissions des urgences par la sortie réservée aux fauteuils roulants, deux femmes escortées par trois hommes, un réfugié du XXIe siècle dérangé et perdu titubant sur leurs talons. *Ils sont tous jeunes*, observe Manfred, dans le brouillard. *Où est mon chat ?* Aineko devrait être capable de trier tout ça, si du moins ça l'intéressait.

« Personnellement, j'aimerais mieux qu'on se retire au club-house, dit un jeune vieux beau.

– Oh oui ! S'il vous plaît ! pépie sa compagne, une petite blonde, en tapant dans ses mains, avant d'arracher, excédée, ses anachroniques gants en plastique, révélant en dessous des moufles entrelacées de capteurs de position.

– Ce déplacement était manifestement improductif. Si notre contact est ici, je ne vois pas comment le localiser aisément sans enfreindre le secret médical ou graisser quelque patte.

– Tous ces pauvres gens, murmure l'autre femme en se retournant vers la léproserie.

– Quelle façon humiliante de mourir.

– C'est de leur faute : s'ils n'avaient pas contribué à l'abus d'antibiotiques, ils ne se retrouveraient pas en isolement », bougonne un type à rouflaquettes, la vingtaine, mais déjà les manières d'un paterfamilias précoce.

Il martèle le trottoir de sa canne pour accentuer son propos, puis s'arrête pour laisser passer un peloton de cyclistes suivis d'un pousse-pousse avant de traverser la route menant aux Meadows.

« Tolérance aux médicaments dégénérés, système immunitaire dégénéré. »

Manfred marque un temps pour inspecter la verdure, le cerveau moulinant pour décoder la dimension fractale des feuilles. Puis il se lance enfin à la poursuite du petit groupe, manquant de peu d'être renversé par un bus de touristes à volant d'inertie. *Club*. Ses pieds touchent la chaussée, la traversent, atterrissent pesamment sur trois milliards d'années

d'évolution végétale. *Un truc qui concerne ces gens.* Il éprouve une bizarre attirance, un tropisme pour l'information. C'est presque tout ce qui reste de lui : un désir vorace de savoir. La grande brune relève ses longues jupes pour les protéger de la gadoue. Il entrevoit en un éclair un jupon iridescent qui ondule comme de l'huile sur de l'eau, cachant des bottes de combat usées et démodées. Rien de victorien, non : autre chose. *Je suis venu ici pour voir* – il a le nom sur le bout de la langue. Presque. Il sent qu'il a un rapport avec ces gens.

L'escouade traverse les Meadows par une allée bordée d'arbres et débouche sur un porche XIX^e^ aux larges marches, heurtoir en laiton poli. Ils entrent et l'homme aux côtelettes se retourne pour faire face à Manfred.

« Puisque vous nous avez suivis jusqu'ici, dit-il, voulez-vous entrer ? Il se pourrait bien que vous trouviez ce que vous recherchez. »

Manfred le suit, les genoux flageolants, horriblement inquiet de découvrir ce qu'il a oublié.

Pendant ce temps, Annette s'échine à interroger le chat de Manfred.

« Quand as-tu vu pour la dernière fois ton père ? »

Aineko détourne la tête pour se concentrer sur la contemplation de l'intérieur de sa cuisse gauche. Sa fourrure est épaisse, très réaliste, le motif élégant – si l'on omet l'adresse web du constructeur imprimée sur les flancs – mais sa bouche ne produit pas de salive ; ni poumons, ni estomac reliés à l'arrière-gorge.

« Allez-vous-en, répond le cyber-chat. Je suis occupé.

– Quand as-tu vu Manfred pour la dernière fois ? insiste-t-elle délibérément. Je n'ai pas de temps à perdre avec tes caprices. La Polis ne sait rien. Il est injoignable sur la toile, ne répond à aucun message. Alors, qu'est-ce que tu peux me dire, toi ? »

Il lui a fallu précisément dix-huit minutes pour localiser son hôtel, une fois qu'elle a rejoint le terminal d'arrivée de l'aéroport et retrouvé celui-ci depuis le comptoir de réservations de l'aérogare : elle connaît ses préférences. Il ne lui a fallu guère plus longtemps pour convaincre le réceptionniste de lui donner accès à sa chambre. Mais Aineko se montre plus récalcitrant que prévu.

« L'IA Neko version deux alpha requiert des arrêts pour maintenance à intervalles réguliers, observe le chat sur un ton pompeux. Vous le saviez en m'achetant ce corps. À quoi vous attendiez-vous, une disponibilité à 99,999 % avec un misérable tas de viande ? Dégagez, je réfléchis. »

La langue jaillit, puis s'immobilise, le temps pour les microsondes placées sur sa face inférieure de remplacer les poils tombés un peu plus tôt dans la journée.

Annette soupire. Manfred améliore ce cyber-chat depuis des années et son ex-femme Pamela avait elle aussi l'habitude de bidouiller sa configuration neurale : il en est à son troisième corps et le comportement du cyber-animal est de plus en plus réaliste et donc indocile au fur et à mesure des évolutions matérielles. Tôt ou tard, il va exiger sa litière et se mettre à vomir sur la moquette.

« Passage en commande manuelle, ordonne-t-elle. Transfert journal événements vers mon théâtre cartésien, entre H moins 8 et heure actuelle. »

Le chat frissonne et la fixe, les yeux écarquillés.

« Salope d'humaine », siffle-t-il.

Puis il se fige tandis que l'air s'emplit d'un tsunami de données, étincelant et silencieux. Annette et Aineko sont câblés pour des connexions-réseau optiques à spectre étendu et très haut débit ; un observateur verrait les yeux du chat et la bague à la main gauche de la jeune femme joints soudain par une aura blanc bleuté. Au bout de quelques secondes, Annette hoche la tête, agite les doigts dans le vide pour naviguer sur la séquence temporelle qu'elle est seule à voir. Aineko crache avec mépris, puis il se redresse, lui tourne le dos et s'éloigne dédaigneusement, la queue bien droite.

« De plus en plus curieux », marmonne Annette.

Elle entrelace les doigts, presse des points mystérieux sur ses phalanges et son poignet, puis elle soupire et se masse les paupières.

« Il est sorti d'ici de son propre chef, l'air normal, lance-t-elle au chat. Qui a-t-il dit qu'il allait voir ? »

Le chat s'assied dans un rai de lumière qui filtre par la grande baie vitrée, lui tournant délibérément le dos.

« *Merde*. Si tu ne veux pas m'aider…

– Essayez le Marché aux Herbes, lâche le félin, boudeur. Il a vaguement parlé d'aller y faire un tour voir le Collectif Franklin. Grand bien lui fasse ! »

Un homme en battle-dress chinois de surplus, les yeux chaussés d'une paire de lunettes horriblement coûteuses grimpe quatre à quatre une volée de marches humides sous un porche empierré identifiant l'immeuble comme un refuge de l'Armée du Salut. Il tambourine à la porte ; sa voix est presque noyée par deux MiG de la Société de Reconstitution historique de la froide qui vrombissent en direction du château au sommet de la colline.

« Ouvrez, bande de connards ! Z'avez une bonne affaire qui attend ! »

Un judas enchâssé dans la porte à hauteur d'œil coulisse, révélant une paire de caméras vidéo aux yeux noirs et perçants.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? », crépite le haut-parleur.

L'ensemble n'a rien à voir avec l'Armée du Salut ; le christianisme est devenu totalement démodé en Écosse depuis plusieurs décennies et l'église qui occupe les lieux de nos jours a certainement suivi la mode dans un effort pour rester tendance.

« Je suis Macx. Vous avez entendu parler de mes systèmes. Je viens vous proposer un plan que vous ne pouvez pas refuser. »

C'est du moins ce que ses lunettes lui disent d'énoncer. Ce qui sort de sa bouche se veut fortement teinté d'un accent écossais. En théorie : les lunettes n'ont pas eu suffisamment de temps pour peaufiner la phonétique. Dans le même temps, il est tellement pris par son propos qu'il claque des doigts et trépigne d'impatience sur le seuil.

« Ouais, bon, une minute… »

La personne de l'autre côté de l'interphone a ce genre d'accent écossais tranchant et outrageusement affecté qui semble en définitive encore plus anglais que celui du roi. La porte s'ouvre et Macx se retrouve nez à nez avec un grand bonhomme au teint légèrement cadavérique vêtu d'un complet de tweed qui a connu des jours meilleurs et dont le col clergyman a été confectionné à partir d'un circuit imprimé translucide. Son visage est presque entièrement dissimulé derrière une énorme paire de lunettes pour Paintball.

« Qui êtes-vous au juste ?

– Je suis Macx ! Manfred Macx ! Je suis venu vous présenter une offre incroyable. J'ai la réponse aux problèmes financiers de votre église. Je vais faire votre fortune ! », dictent les lunettes et Macx répète.

L'homme sur le seuil penche un peu la tête, ses lunettes enregistreuses scrutent Macx de pied en cap. Les semelles de Macx crachent des salves bleutées de résidus de combustion au rythme de ses petits sauts enthousiastes.

« Êtes-vous sûr d'avoir la bonne adresse ? demande-t-il avec lassitude.

– Ouais, tout à fait. »

L'occupant des lieux s'efface.

« Eh bien dans ce cas, entrez, asseyez-vous et racontez-moi de quoi il s'agit. »

Macx entre précipitamment, le cerveau grand ouvert à une tempête de graphiques en camembert et de courbes de croissance, tous ces divers documents virevoltant dans l'étrange espace de phase de son logiciel de gestion professionnelle.

« J'ai une offre incroyable à vous proposer, dit-il, longeant un panneau d'affichage où des

circulaires du clergé s'éteignent tranquillement, épinglées comme autant de papillons exotiques, passant devant le radiotélescope dévotionnel qui sert en même temps de mangeoire aux oiseaux pour le jardin de M^me^ Muirhouse. Vous êtes installé depuis cinq ans et les messages postés sur votre compte révèlent que vous ne gagnez pas grand-chose – tout juste de quoi payer le loyer. Mais vous êtes actionnaire de Scottish Nuclear Electric, n'est-ce pas ? L'essentiel des fonds de votre église sera abondé par une fiducie léguée par une de vos paroissiennes lorsqu'elle est allée rejoindre le point oméga*, c'est bien cela ?

– Euh. (Le prêtre le scrute d'un air torve.) Je ne peux faire aucun commentaire sur le fonds d'investissement eschatologique de l'église. Qu'est-ce qui vous amène à cette conclusion ? »

Ils finissent, chemin faisant, par se retrouver dans le bureau du pasteur. Une gigantesque reproduction encadrée trône derrière son siège de bureau élimé : l'effondrement du cosmos à la Fin des Temps, les amas de galaxies infestées de sphères de Dyson plongeant vers le big crunch. Un saint Tipler* l'Astrophysicien en gloire considère la scène d'un regard bienveillant, la tête ceinte d'une auréole formée par un anneau de quasars. Des affiches proclament le Nouvel Évangile : LA COSMOLOGIE VAUT MIEUX QUE LES DEVINETTES et VIVEZ ÉTERNELLEMENT DANS MON CÔNE DE LUMIÈRE.

« Puis-je vous servir quelque chose ? Une tasse de thé ? Une borne de recharge de piles à combustible ?

– De la méthamphétamine, peut-être ? » hasarde Macx, rempli d'espoir.

Ses traits se décomposent quand le prêtre hoche la tête en signe d'excuse.

« Oh, ne vous tracassez pas, je blaguais. (Il se penche vers le pasteur.) Je suis au courant de vos opérations spéculatives sur le marché à terme du plutonium. (Il tapote ses lunettes volées avec geste menaçant.) C'est qu'elles ne font pas qu'enregistrer… Elles *pensent* également. Et j'peux vous dire où l'argent est passé.

– Que savez-vous au juste ? demande soudain le pasteur ; désormais, on ne rigole plus. Je vais devoir faire le ménage dans ces données, mon salaud. Moi qui pensais que vous aviez oublié tout ça. Maintenant, des fragments de mon moi ne vont pas pouvoir fusionner avec la divinité à la fin des temps, tout ça à cause de vous, merci beaucoup.

– Inutile de monter sur vos grands chevaux. À quoi bon conserver tous ces souvenirs si on n'a pas une vie qui vaut le coup d'être vécue ? V'vous souv'nez de cette jeune bonne sœur bien roulée ?

– Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

– Ben ma foi… (Macx se penche en arrière, l'air dépité.) J'ai… »

Il marque un temps. Sur ses traits se peint une expression d'extrême perplexité. Enfin, il lâche :

« J'ai… des *langoustes*. Des langoustes téléchargées modifiées par génie génétique pour faire tourner une usine de retraitement de l'uranium. »

À mesure que s'accroît sa confusion, le contrôle d'accent de ses lunettes commence à se relâcher. C'est d'une voix presque inintelligible qu'il poursuit en bredouillant :

« Jalé vs espliquer c'ment récupérer vot' flouze. (Une pause stratégique). Ski vous permettrait d'régler v'z'impôts locaux pile à temps. Vous voyez, cék mes langoustes, a résistent aux neutrons. Non, cépassa. J'allais vous fourguer un truc ki pourrait vous servir, pour… (une grimace de dégoût déforme ses traits)… pour *pas un rond* ? »

Une trentaine de secondes plus tard, alors qu'il se remet debout au pied des marches de la Première Église réformée de Tipler l'Astrophysicien, l'homme censé être Macx se prend à songer que ce plan de haute finance diabolique n'est peut-être pas aussi aisé que prévu à mettre en œuvre. Certains agents de ses lunettes se demandent si la réponse ne viendrait pas de leçons d'élocution, d'autres ne se montrent pas aussi optimistes.

Pour en revenir à la leçon d'Histoire, les perspectives pour la décennie s'avèrent

essentiellement médicales.

Quelques milliers de baby-boomers convergent sur Téhéran pour Woodstock IV. L'Europe de l'ouest tente désespérément d'importer d'Europe de l'est des infirmières et des aides-soignants ; dans la campagne du Japon, des villages entiers d'agriculteurs déclinent, abandonnés, aspirés par les agglomérations qui engloutissent les populations, tels des trous noirs résidentiels.

Une rumeur court auprès des communautés de retraités dans le Midwest américain, laissant dans son sillage émeutes et dévastation : la sénescence serait causée par un virus lent codé dans le génome des mammifères que l'évolution n'a pas réussi à extirper, et de riches milliardaires bloqueraient la diffusion des droits sur un vaccin. Comme d'habitude, ce pauvre Charles Darwin en prend encore une fois pour son grade. Des traitements de la vieillesse, moins spectaculaires mais plus réalistes – reconstruction de télomères et réduction des protéines dénaturées par les radicaux libres – sont bien sûr disponibles dans des cliniques privées pour ceux qui sont prêts à liquider leur plan de retraite. On s'attend à voir le progrès accélérer à brève échéance, avec le passage imminent dans le domaine public des principaux brevets concernant le génie génétique. La Fondation du Chromosome libre a déjà publié un manifeste pour exiger la création d'un génome, exempt de toute propriété intellectuelle et amélioré pour rectifier tous les exons* généralement défectueux.

Des expériences de numérisation et de mise en œuvre de neurordinateurs* et autres biogiciels* sont déjà opérationnelles, tout du moins en simulation ; les libertariens les plus extrêmes prétendent déjà qu'une fois la technologie maîtrisée, la mort – avec toutes les contraintes draconiennes qu'elle induit sur la propriété individuelle et le droit de vote – est appelée à devenir le nouveau combat fondamental pour les droits civiques.

Pour un surplus modique, la plupart des polices d'assurance vétérinaire couvrent désormais le clonage des animaux familiers en cas de mort accidentelle et traumatisante. Pour des raisons de moins en moins claires, le clonage humain demeure illégal dans la majorité des pays développés – mais peu de systèmes judiciaires préconisent l'avortement obligatoire de jumeaux identiques.

Certaines matières premières sont devenues coûteuses : le prix du pétrole brut a crevé le plafond des quatre-vingts dollars le baril et continue de grimper inexorablement. D'autres produits, bon marché : les ordinateurs, par exemple. Les passionnés impriment directement des processeurs à l'architecture inédite sur leurs imprimantes 3D personnelles ; les personnes d'âge mûr se torchent l'arrière-train avec du papier diagnostic capable de leur indiquer l'évolution de leur taux de cholestérol.

Les dernières victimes de la marche du progrès technologique : les boutiques de mode en centre-ville, le W-C à chasse d'eau, le char lourd de combat et la première génération d'ordinateurs quantiques. Parmi les nouveautés de la décennie, on compte les systèmes immunitaires améliorés à bas prix, les implants cérébraux directement connectés à l'organe de Chomsky qui s'adressent à leur propriétaire via le centre de la parole et l'épidémie de paranoïa sur le spam limbique. La nanotechnologie a éclaté en une douzaine de disciplines disjointes et les sceptiques prédisent que tout ça ne va pas tarder à s'essouffler. Des philosophes ont laissé aux ingénieurs les *qualia* – l'analyse des propriétés de la perception et de l'expérience sensible – et le problème épineux du jour en intelligence artificielle est l'obtention de logiciels capables de faire l'expérience de l'embarras.

L'énergie par fusion nucléaire est encore et toujours prévue pour dans cinquante ans.

Les Victoriens sont en train de se muer en gothiques sous le regard quelque peu dépassé de Manfred.

« Vous avez l'air largué, explique Monica en se penchant vers lui, intriguée. Vous avez un problème oculaire ?

– Je n'y vois pas trop bien », tente d'expliquer Manfred.

Tout est flou, les voix qui d'ordinaire bavardent sans arrêt dans sa tête n'ont laissé à leur place qu'un silence grondant.

« Je veux dire, je me suis fait *braquer* par quelqu'un. On m'a pris… »

Sa main se referme sur le vide : il manque un truc à sa ceinture.

Monica, la femme de grande taille rencontrée dès son admission à l'hôpital, entre dans la chambre. Sa tenue d'intérieur est un collant iridescent et, explication déroutante, elle prétend qu'il s'agit d'une extension distribuée de son neuro-ectoderme. Réduite à cet accoutrement de spectacle costumé, c'est l'archétype de l'adulte du XXIe, après le baby-boom du millénaire. Elle brandit quelques doigts sous le nez de Manfred.

« Combien ?

– Deux. (Manfred cherche à se concentrer.) Que…

– Pas de commotion, dit-elle brusquement. 'Scusez-moi, le temps que je vérifie ».

Ses yeux sont noisette et des lignes horizontales couleur ambre défilent en clignotant sur ses pupilles. *Des lentilles de contact* ? s'interroge Manfred, la cervelle gonflée et d'une lenteur peu naturelle. C'est comme d'être saoul, en encore moins plaisant : il semble totalement incapable d'embrasser une idée sous tous les angles à la fois, comme naguère.

« Medline dit que vous aurez entièrement récupéré dans un moment. Le problème principal est la perte d'identité. Êtes-vous sauvegardé quelque part ?

– Tenez. »

Alan, même haut-de-forme et mêmes côtelettes, lui tend une paire de lunettes.

« Prenez celles-ci. Ça pourra vous aider. »

Son couvre-chef oscille, comme si quelque expérimentation biomédicale bizarre nichait sous sa coiffe.

« Oh… Merci. »

Manfred s'en empare avec un sentiment de gratitude pathétique. Sitôt qu'il les a chaussées, elles démarrent une série de tests, murmurant des questions et observant comment ses yeux réagissent : au bout d'une minute, la pièce autour de lui devient plus nette à mesure que les données recueillies reconstruisent une image compensant sa myopie. Il note également qu'il dispose d'un accès limité au Net et aussitôt le submerge une vague chaude de soulagement.

« Vous permettez que j'appelle quelqu'un ? Je veux vérifier mes sauvegardes.

– Je vous en prie. »

Alan se glisse à l'extérieur de la chambre ; Monica s'assied en face de lui et s'abîme dans la contemplation de quelque espace intérieur. La pièce est haute de plafond, avec des murs chaulés et des persiennes en bois masquent les baies vitrées en aérogel. Le mobilier est moderne, modulaire, et jure épouvantablement avec l'architecture XIXe originelle. « Nous vous attendions.

– Vous… (il change de sujet avec un effort). J'étais venu voir quelqu'un. Venu en Écosse, je veux dire.

– Nous voir. (Elle intercepte délibérément son regard). Discuter des options de *sapience* avec notre commanditaire.

– Avec votre… (Il ferme ses paupières). Et merde ! Impossible de me rappeler. J'ai absolument besoin de mes lunettes. S'il vous plaît.

– Et vos sauvegardes, alors ? demande-t-elle, intriguée.

– Une seconde. »

Manfred essaie de se souvenir comment procéder à un ping*. En vain. Impossible. La frustration est intense, pénible.

« Ça m'aiderait bien si je pouvais me rappeler où je stocke le reste de mon esprit, se

plaint-il. Normalement, il se trouvait à… oh, *là*. »

Un réseau sémantique éléphantesque vient s'écraser sur ses lunettes aussitôt qu'il accède au site, pulvérisant son environnement en briques de pixels monochromes qui sautillent et se défilent quand il regarde autour de lui.

« Ça va prendre du temps », croit-il bon d'avertir ses hôtes tandis qu'une bonne tranche de son métacortex essaie d'établir la connexion avec son cerveau par le truchement d'une liaison wifi exclusivement conçue à l'origine pour naviguer sur la Toile. Le téléchargement se résume pour l'essentiel à la partie de sa conscience sans véritable caractère de sécurité – opinions émises ouvertement, commentaires politiques vagues – mais révèle bientôt une énorme forteresse mémorielle, esquissant sur les murs blancs de la salle les contours d'une carte de miracles et de prodiges.

Quand Manfred retrouve la vision du monde extérieur, il se sent un peu plus lui-même. Il peut, c'est déjà ça, lancer un fil de recherche qui procédera à la resynchronisation en l'informant à mesure des résultats de ses recherches. Il est toujours incapable d'accéder aux mystères intimes de son âme, y compris ses souvenirs personnels ; ceux-ci restent encore verrouillés, inaccessibles en l'attente d'une vérification biométrique de son identité et d'un échange de clés de cryptage quantiques. Mais il a déjà recouvré ses esprits – et une bonne partie de ses aptitudes est même fonctionnelle. C'est un peu comme une redescente après une drogue bizarre inédite, ce sens infiniment rassurant d'être à nouveau aux commandes de son ciboulot.

« Je crois que je dois d'abord signaler un crime », annonce-t-il à Monica – tout du moins à qui se trouve connecté au cerveau de Monica en cet instant précis, parce qu'il sait désormais où il se trouve, qui il est censé rencontrer (quoique en ignorant toujours les raisons) – et qu'il comprend de surcroît que pour le Collectif Franklin, l'identité est un problème politiquement explosif.

« Signaler un crime, répète-t-elle d'un ton subtilement moqueur. Un vol d'identité, par hasard ?

– Ouais, ouais, je sais. L'identité c'est le vol, ne pas se fier à quiconque dont le vecteur d'état n'a pas bifurqué depuis plus d'une gigaseconde, le changement est constant, etc., etc. D'ailleurs, à qui est-ce que je m'adresse en ce moment ? Et si nous dialoguons, est-ce que cela n'implique pas que vous pensez que nous sommes dans le même camp, plus ou moins ? »

Il se tortille pour redresser la chaise-longue : doux ronronnement de servomoteurs pour s'adapter à ses desiderata.

« Toute prise de position n'est qu'optionnelle, observe la femme qui est parfois Monica. (Elle le lorgne d'un air intrigué). Celle-ci tend à se modifier radicalement sitôt que l'on fait varier le nombre de dimensions. Disons que pour l'heure, je suis Monica, plus notre commanditaire. Cela vous convient-il ?

– Notre commanditaire, qui est au cyberespace… », entonne Manfred.

Elle s'enfonce dans le canapé qui ronronne et finit par lui extruder une tablette munie d'un petit bar.

« Un verre ? Puis-je vous offrir un café ? Du guarana ? Ou peut-être une Berlinerweisse, en souvenir du bon vieux temps ?

– Un guarana sera parfait. Salut Bob, ça fait un sacré bail depuis que t'es mort, non ? »

Elle étouffe un rire.

« Je ne suis pas mort, Manny. Je ne suis peut-être pas entièrement téléchargé mais personnellement, je me sens moi-même. »

Elle lève timidement les yeux au ciel et poursuit :

« Il est en train de faire des remarques impolies sur votre épouse. Je ne vais pas laisser passer ça.

– Mon ex-épouse, a corrigé machinalement Manny. La… euh, vamp du fisc. Bien. Donc, si je comprends bien, vous jouez les interprètes pour Bob ?

– Tout à fait. (Elle considère à présent Manfred, très sérieuse.) Vous lui devez beaucoup, vous savez. Il a légué ses biens au mouvement par l'entremise d'un fonds, en même temps que ses revenus dérivés. Je suis donc obligée d'incarner sa personnalité aussi souvent que possible même si mes capacités demeurent limitées avec seulement un péta-octet d'archives. Mais nous avons de l'aide.

– Les langoustes. »

Manfred hoche la tête et accepte le verre qu'elle lui tend. Ses courbes plaquées diamant étincellent dans la lumière du crépuscule.

« Je savais, je savais que ça devait avoir un rapport avec elles. »

Il se penche vers l'avant, le verre en main et fronce les sourcils.

« Si seulement je pouvais me rappeler la raison de ma venue ! C'était une chose qui venait d'émerger… du tréfonds de ma mémoire… que je n'imaginais même pas provenir de mon propre crâne. En rapport avec Bob. »

La porte derrière le canapé vient de s'ouvrir ; Alan entre.

« Excusez-moi », dit-il d'une voix tranquille avant de se diriger vers l'autre bout de la pièce.

Une station de travail se déploie de la paroi, une chaîne sort d'une niche de service et roule vers lui. Il s'assied, le menton entre les mains, fixe le plan de travail blanc. De temps à autre, il soliloque à voix basse. « *Oui, je comprends… PC de campagne… indispensable audit des donations…* »

La campagne électorale de Gianni, lui précise Monica.

Manfred sursaute.

« Gianni… »

Un paquet de souvenirs se débloque dans ses méninges quand lui revient en mémoire le message de son représentant politique.

« Oui, c'est exactement le sujet. Forcément ! (Il la regarde, soudain tout excité.) Je suis venu vous délivrer un message de Gianni Vittoria. Au sujet de… (Il a l'air déconfit) Je ne suis pas sûr… (Sa voix traîne) mais c'était important. Quelque chose de critique à long terme, une histoire d'esprit de groupe et de droit de vote. Mais l'inconnu qui m'a braqué possède le message. »

Le Marché aux Herbes est une place dallée de pavés rustiques nichée sous l'enceinte fortifiée de Castle Rock. Annette se trouve sur le site même du gibet où l'on exécutait jadis les sorcières ; elle expédie ses agents invisibles sur la piste de Manfred. Un Aineko outrancièrement familier s'est lové sur son épaule gauche, tel un châle satanique et lui coule à l'oreille un flot continu d'interceptions grésillantes de mobile.

« Je ne sais pas par où commencer », admet-elle avec un soupir irrité. Cet endroit est un piège à touristes confiné, une plante carnivore aux multiples feuilles qui digère le crédit facile et recrache les ombres lessivées des étrangers. La rue, devenue piétonne, a été recouverte de pavés médiévaux à l'authenticité sordide ; au milieu de ce qui était naguère un parking, s'est établie une brocante permanente aux antiquités, où l'on peut acheter tout ce qu'on veut, du pare-étincelles en laiton à l'antique lecteur de CD. L'essentiel des articles aux étals est de la camelote générique achetée sur Internet, rivalisant pour le titre du plus horrible souvenir nippo-écossais : tartans de Puroland, monstres du Loch Ness animés vous sifflant leur mauvaise humeur à hauteur du genou, ordis portables d'occasion. Il y a foule, aussi bien dans les pubs à thème (la pendaison semble être la blague à la mode dans le coin) que dans les luxueuses boutiques de fringues avec leurs imprimantes à tissu et leurs miroirs numériques. Des artistes de rue, membres de la Frange qui flotte en permanence alentour, encombrent les trottoirs : un mime robotique, fort traditionnel avec son visage peint argenté, imite les gestes des passants avec des mouvements ironiquement stylisés.

« Essaie plutôt le rade, suggère Aineko depuis sa planque au fond du sac qu'elle porte à

l'épaule.

– Le… »

Annette hésite, le temps que son thesaurus conspire avec son microgiciel* gouvernemental en accès libre pour télécharger dans son sensorium une base de données des services sociaux de la ville.

« Oh, je vois. »

Le Marché aux Herbes proprement dit est un piège à touristes mais la zone périphérique, d'un côté – au bout d'un canyon tortueux de bâtiments intimidants hauts de six étages – n'a franchement rien de touristique.

Annette se faufile devant un étal qui vend des téléphones mobiles jetables et des explorateurs de génome encore meilleur marché, contourne un groupe d'adolescentes aux prises avec une espèce de fétiche kawaï d'importation – toutes la toisent, l'air inquiet, du haut de leurs chaussures roses à semelles compensées – sans doute l'ont-elles prise pour une conseillère d'éducation des collèges –, puis elle dépasse un stand de vélos garés et réunis par des chaînes. La personne qui veille dessus à l'air de s'embêter à cent sous de l'heure. Presque machinalement, Annette a sorti de sa poche un tristement anonyme billet de dix euros.

« Si vous deviez acheter un vélo sympa, vous iriez où ? demande-t-elle à la gardienne de parking qui la lorgne d'un air ahuri.

Un instant, elle croit l'avoir surestimée. Puis elle bougonne :

« Quoi ?

– Chez McMurphy. Anciennement Bannerman. En bas de Cowgate, c'est par là. »

L'employée regarde avec inquiétude la rangée de bécanes dont elle a la garde.

« Vous ne…

– Hon-hon. »

Annette suit son regard. C'est tout au bout du sombre canyon. *Bon, eh bien allons-y.*

« J'espère que ça en vaut la peine, Manny*, mon cher* », ronchonne-t-elle in petto.

Le McMurphy est un faux pub irlandais, une grotte en pierre installée sous un empilement de bureaux aux façades anonymes. C'était jadis un authentique pub irlandais avant que les promoteurs ne mettent la main dessus pour le transformer, coup sur coup, en boîte punk, en bar à vin et en imitation de coffee-shop hollandais ; après quoi, brûlé comme une étoile en fin de vie, il devait quitter la séquence principale. Aujourd'hui, l'établissement mène une sordide existence en survie artificielle sous la forme d'imitation recyclée d'un pub irlandais adorné de trèfles à quatre feuilles en néon accrochés à des poutres en pin artificiellement noircies surmontant de longues tables en bois – en d'autres termes, le lugubre destin post-mortem de naine noire d'un débit de boisson jadis encore bien vivant. Quelque part en chemin, la cave à bière a été remplacée par des toilettes (laissant plus de place aux clients payants à l'étage) et désormais, ses pompes délivrent un concentré pétillant dilué avec de l'eau en provenance du réseau urbain.

« Dis, tu connais celle de l'Eurocrate au minou robot qui entre dans un pub sordide de Cowgate et commande un coca ? Et quand il arrive, elle dit : "Eh, où est le miroir ?"

– La ferme ! siffle Annette en direction du sac pendu à son épaule. C'est pas drôle. »

Sa télémesure d'intrusion personnelle vient d'envoyer un courriel à sa montre-téléphone qui affiche désormais un point d'exclamation en rotation, signe que d'après les statistiques officielles de la brigade criminelle, l'endroit est susceptible de nuire gravement à ses primes d'assurance.

Aineko la regarde depuis son nid au fond du sac, bâille ostensiblement en révélant sa gueule rose crénelée et sa langue à la texture de velours.

« Tu veux essayer avec moi ? Je viens de faire un ping sur la tête de Manny. Le taux de latence du réseau est ridicule. »

La serveuse s'approche et s'efforce de ne pas croiser le regard d'Annette.

« Je prendrai un Diet Coke », commande Annette.

Puis, s'adressant à son sac, à voix basse :

« Tu connais celle de l'Eurocrate qui entre dans un rade sordide, commande un demi-litre de Diet Coke et, quand elle le renverse dans son sac, s'exclame : "Oups, j'ai un minou tout mouillé" ? »

Le Coca arrive. Annette le règle. Il doit bien y avoir deux douzaines de clients dans le pub ; difficile à dire parce qu'il ressemble à une vieille cave voûtée aux nombreuses arches débouchant sur des niches encombrées de prie-Dieu rachetés d'occasion et de tables lardées de coups de couteau. Plusieurs types qui pourraient être motards, étudiants ou ivrognes bien sapés, sont réunis autour d'une table. Chevelus, vêtus de gilets surchargés de poches, le genre bohème étudié, qui font plisser les yeux d'Annette jusqu'à ce qu'un de ses programmes littéraires l'informe que l'un d'eux est un écrivain local modérément connu, plus ou moins gourou du Parti pour l'espace et la liberté. Assises dans un coin, deux femmes en bottes et chapeau en fourrure étudient le menu et un échantillon d'artistes de rue fait une pause autour d'une bière dans une alcôve. Personne d'autre ne porte quoi que ce soit qui peut évoquer une tenue de bureau mais le coefficient d'étrangeté est au-dessus de la moyenne, aussi Annette bascule-t-elle ses verres en mode extra-sombre et resserre sa cravate avant de poursuivre son inspection.

La porte s'ouvre et un jeune à l'air quelconque s'introduit dans la salle. Il porte un baggy de surplus, est coiffé d'un bonnet de laine et chaussé de bottes au look typique *essence de panzer division*, empiècements amortisseurs et plaques de Kevlar couleur olive. Il arbore…

« J'espionne avec mon petit kit détecteur d'intrusion réseau », l'informe le chat alors qu'elle pose son verre pour aborder le nouveau venu.

« Un truc qui commence par…

– Combien veux-tu pour les lunettes, gamin ? », demande-t-elle d'une voix tranquille.

Il se retourne et sursaute presque – mauvaise idée quand on chausse des bottes de combat aux spécifications militaires ; le plafond est en pierres du XVIII^e^ et d'une épaisseur d'un demi-mètre.

« Putain, t'amuse jamais à faire ça… râle-t-il d'une voix qui lui est étrangement familière. Ah… (Il déglutit.) Annie ! Qui…

– Du calme. Ôte-les maintenant – elles risquent juste de te faire mal si tu continues à les porter », indique-t-elle en prenant soin d'éviter les gestes trop rapides parce qu'à présent, elle a une vraie frousse et sait sans avoir besoin de vérifier que le point d'exclamation sur sa montre a viré au rouge et s'est mis à clignoter.

« Écoute, je te file deux cents euros pour les lumières et la pochette de ceinture, en liquide, et je ne te demanderai pas comment tu as fait pour mettre la main dessus et je n'en dirai mot à personne. »

Il s'est figé devant elle, interdit, et elle distingue la lumière émise par la face interne des lunettes se répandre sur ses pommettes d'ado à demi-affamé, clignotant en éclairs froids, comme s'il avait branché son cerveau sur un mât de ligne à haute tension. La bouche soudain sèche, elle déglutit, puis tend lentement les bras pour, d'une main, ôter les lunettes de son visage et de l'autre, récupérer la sacoche de ceinture. Le gamin est pris d'un frisson et la fixe en plissant les yeux, tandis qu'elle lui met sous le nez deux billets de cent euros. « File », lui dit-elle, sans aucune rudesse.

Il lève lentement une main, s'empare des billets et part en courant, franchit la porte avec un bang supersonique, oblique à l'ouest sur la piste cyclable qu'il dévale pour disparaître au bas de la colline, du côté du parlement et du complexe universitaire.

Annette regarde la porte avec appréhension.

« Où peut-il donc être ? siffle-t-elle, préoccupée. Une idée, le chat ?

– Nân. C'est ton boulot de le trouver », opine Aineko avec suffisance.

Mais l'anxiété glace le dos d'Annette. Manfred aurait été séparé de sa mémoire cache ? Où peut-il bien être ? Pis… *qui* peut-il bien être ?

« Fais chier, toi aussi, bougonne-t-elle. Pas vraiment d'autre solution, j'imagine. »

Et elle ôte ses propres lunettes – qui sont bien moins perfectionnées que le monstrueux équipement personnalisé de Manfred – et, nerveusement, approche de son visage celles qu'elle vient de récupérer. Quelque part, ce qu'elle s'apprête à faire lui paraît sale, un peu comme d'espionner la boîte mail de son amant. Mais comment peut-elle autrement découvrir où il a bien pu passer ?

Elle chausse les lunettes et tâche de se souvenir de ce qu'elle faisait la veille à Édimbourg.

« Gianni ?

– *Oui, ma chérie ?* »

Un temps.

« Je l'ai perdu. Mais j'ai récupéré son aide-mémoire. Un petit voleur de rues s'amusait avec à jouer au cyberpunk. Pas de trace de sa présence – alors je les ai chaussées. »

Un temps.

« Oh, sapristi !

– Gianni, pourquoi au juste l'avez-vous envoyé voir le Collectif Franklin ? »

Un temps. Durant lequel le froid du mur de pierre râpeuse contre lequel elle est adossée commence à pénétrer l'étoffe de son blouson.

« Je ne voudrais pas vous déranger avec des bricoles.

– *Merde.* Ce n'est sûrement pas des bricoles, Gianni, on parle d'*accelerationistas**. Avez-vous la moindre idée de ce qui va se passer dans sa tête ? »

Un temps. Puis un grognement. Presque douloureux.

« Oui.

– Alors, pourquoi avoir fait une chose pareille ? », insiste-t-elle avec véhémence.

Elle se penche, martèle les mots à l'adresse du micro de son téléphone pour que les autres passants l'évitent, ne sachant trop si elle est en mode mains libres ou si elle hallucine.

« Merde, Gianni, je me retrouve à devoir ramasser les morceaux chaque fois que vous faites ça ! Manfred n'est pas en bonne santé, il est en permanence à deux doigts d'un décalage temporel aigu, et je ne plaisantais pas en février dernier, quand je vous ai dit qu'il aurait besoin d'un mois de clinique si vous essayez à nouveau de l'exploiter à fond ! Si vous n'êtes pas prudent, il pourrait bien décrocher complètement et finir par rejoindre le borganisme…

– Annette. (Gros soupir.) Il est notre meilleur espoir. Je sais à présent que la demi-vie du catalyseur agalmique est descendue à six mois et continue de décroître ; Manny a déjà dépassé sa durée de carrière, quatre points d'écart avec la normale, oui, nous le savons vous et moi. Mais je vais devoir briser le goulet d'étranglement des droits civiques, maintenant, pour cette élection. Nous devons obtenir un consensus et Manfred reste le seul membre de notre équipe que nous pouvons espérer voir convaincre le Collectif selon ses propres termes. C'est un messager qui sait user de persuasion, ne passe pas en force, d'accord ? Nous avons besoin d'une réserve de coalition avec l'échéance limite des négociations suivie d'un blocage à Bruxelles, à l'américaine. C'est plus que vital… c'est essentiel.

– Ce n'est pas une excuse pour…

– Annette, ils ont déjà téléchargé en partie Bob Franklin. Ils l'ont fait avant sa mort, ils disposent d'une part suffisante de sa personnalité pour le réinstaurer, en temps partagé entre tous leurs cerveaux. Nous devons amener le Collectif Franklin, avec ses énormes ressources, à faire pression en faveur de l'amendement pour l'ÈRE des droits – l'Égalité Reconnue des Entités aux droits pour tous. Si l'ÈRE passe, tous les individus pensants ont accès au droit de vote, à la propriété individuelle, à toutes les formes de téléchargement, sauvegarde et transfert. Nous sommes plus importants que de petits tripatouilleurs de matière grise avec leurs spéculums froids. C'est tout notre avenir qui en dépend. Manny a commencé avec les droits des crustacés. Qu'on continue de protéger les téléchargés avec des droits d'auteur au lieu de droits civiques et où en serons-nous dans cinquante ans ? Croyez-vous qu'on peut encore se permettre de

l'ignorer ? C'était déjà important à l'époque mais aujourd'hui, après la transmission qu'ont reçue les langoustes…

– Merde. (Elle se retourne, plaque le front contre la maçonnerie froide.) J'aurai besoin d'une ordonnance. De la Ritaline ou équivalent. Et de sa position exacte. Le reste, je m'en occupe. »

Elle s'abstient d'ajouter : *Et de repeindre ensuite le plafond*. Cela va sans dire. Pas plus qu'elle ne mentionne : *c'est vous qui payez*. Ça aussi, ça va sans dire. Gianni est peut-être un politicard pragmatique, il veille sur ses ouailles.

« Pour sa position, c'est facile s'il retrouve le PLO. Les coordonnées GPS sont les suivantes…

– Inutile. J'ai ses lunettes.

– *Merde*, comme vous dites. Rapportez-lui, *ma chérie*. Rapportez-moi le taux de confiance distribué du téléchargement de Bob Franklin et j'offre la couronne à Bob, y compris la restitution intégrale de la direction de son moi social comme s'il était toujours en vie. Et côté diplomatique, on tirera les marrons du feu avant qu'ils ne soient brûlants. Entendu ?

– *Oui*. »

Elle coupe et remonte la colline, longe la Cowgate – « l'Enclos des vaches » (par lequel les éleveurs du temps jadis amenaient au marché leurs troupeaux), vers la Frange flottante permanente pour gravir ensuite les marches menant aux Meadows. Alors qu'elle marque un temps d'arrêt, à hauteur du site du Gibet, de l'autre côté, une rixe éclate : un soûlard paléolithique a pris la mouche contre le mime robot singeant ses mouvements et lui a prestement arraché le bras. Le mime reste planté là, un jet d'étincelles crépitant à l'intérieur de l'épaule, l'air perplexe. Deux étudiants à l'air mécontent s'avancent et frappent du poing le vandale aux cheveux ras. Il y a beaucoup de cris, aux accents mutuellement incompréhensibles des Oxgangs et du Labo de robotique Herriott-Watt. Annette regarde l'échauffourée puis hausse les épaules ; c'est comme un flash avant sur un univers où l'amendement pour l'Égalité des droits – avec sa redéfinition de la personnalité – a été rejeté par le parlement : un univers où mourir, c'est devenir un bien meuble et où être créé hors don d'un ADN parental, c'est se retrouver condamné à l'esclavage.

Peut-être Gianni avait-il raison, soupèse-t-elle. *Mais j'aimerais que le prix à payer n'en soit pas aussi personnel…*

Manfred peut sentir l'imminence d'une de ses attaques. Les symptômes usuels sont tous là : l'univers, dans sa vaste prépondérance de matière non pensante lui devient un affront ; des idées bizarres clignotent comme des éclairs de chaleur très loin au-dessus des vastes plateaux de son imagination – mais avec un métacortex fonctionnant en mode bac à sable* à sécurité limitée, il se sent comme qui dirait *émoussé*. Et lent. Voire *obsolète*. Cette dernière sensation est à peu près aussi bienvenue que le manque pour un junkie. Il ne peut plus lancer des sondes explorer ses projets de faisabilité et lui rendre compte ensuite. C'est comme si on lui avait retiré 50 points de QI ; il a la cervelle aussi rabotée qu'un scalpel de chirurgien qu'on aurait utilisé pour abattre des arbres. Un esprit déclinant, c'est affreux de s'y retrouver piégé. Manfred veut en sortir, c'est son plus cher désir – mais il a trop peur pour sauter le pas.

« Gianni est un euro-socialiste modéré, un politicien pragmatiste mi-chèvre mi-chou. »

Le fantôme de Bob accuse Manfred par le truchement des lèvres brillantes de rouge de Monica.

« Pas vraiment le gars que tu me verrais voter pour, non ? Alors, que m'imagine-t-il pouvoir faire pour lui ?

– C'est un… euh… »

Manfred se balance sur sa chaise, les bras croisés, les mains glissées sous les aisselles en guise de protection.

« Démanteler la Lune ! Numériser la biosphère ! La transformer en noosphère – merde,

désolé, c'est de la planification à long terme. *Bâtir des sphères de Dyson, par milliers…* Gianni est un ex-marxiste, branche église trotskiste réformée. Il croit en l'avènement du Vrai Communisme, une sorte d'état de grâce philosophique qui exige un certain nombre de préalables comme, hum, ne pas déconner avec les cocktails Molotov et la police de la pensée. Il veut que tout le monde soit si riche que se chamailler sur la propriété des moyens de production devienne aussi crétin que se disputer à qui va dormir dans le recoin le plus humide au fond de la caverne. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas foncièrement ton ennemi. C'est l'ennemi de ces chiens de déviationnistes staliniens du Bureau central du parti conservateur qui veulent mettre des micros dans ta chambre et tout servir sur un plateau aux grosses multinationales propriétés des fonds de pension – lesquels comptent sur la mort prévisible des gens pour assurer leur *raison d'être*. Et, hum, plus important encore, sur le fait qu'ils mourront sans tenter de s'accrocher à leurs meubles et immeubles. Se lever et s'asseoir sur leur cercueil pour chanter des ballades folkloriques extropiennes, ce genre de truc… La faute aux actuaires qui calculent l'espérance de vie avec l'arrière-pensée d'amener les gens à souscrire des polices d'assurance avec un argent qui sera investi pour contrôler les moyens de production – la faute au théorème de Bayes*… »

Alan se retourne pour regarder Manfred.

« Je ne pense pas que lui refiler du guarana ait été une si bonne idée », observe-t-il sur un ton de mauvais augure.

Parvenu à ce point, le mode de vibration de Manfred est devenu non-linéaire. Il oscille et sautille désormais par petits bonds, tel un yogi technophile pressé de léviter comme un grand jusqu'à la singularité. Monica se penche vers lui, elle lui fait les gros yeux :

« Manfred ! Tu la fermes ! »

Il cesse soudain son babil, l'air profondément intrigué.

« Qui suis-je ? demande-t-il avant de basculer à la renverse. Pourquoi suis-je ? Ici et maintenant, occupant ce corps…

– Crise d'angoisse anthropique, commente Monica. Je pense que c'est ce qu'il a fait à Amsterdam il y a huit ans, lors de sa première rencontre avec Bob. »

Elle paraît inquiète, révélant une autre identité.

« Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ?

– Nous devons le mettre à l'aise. (Alan hausse le ton.) Au lit, on se prépare. Maintenant. »

Le dossier du divan dans lequel est avachi Manfred bascule à la renverse, la base se replie et un drôle de duvet animé vient en rampant recouvrir ses pieds.

« Écoute, Manny, tout va bien se passer.

– Qui suis-je et qu'est-ce que je signifie ?, marmonne Manfred, de plus en plus incohérent. Une masse d'arbres de décision qui se propage, une compression fractale, une avalanche de jonctions synaptiques lubrifiées aux endorphines amicales… »

De l'autre côté de la pièce, branle-bas de la pharmacopée de contrebande pour manufacturer des tranquillisants puissants. Monica se rend dans la cuisine lui chercher quelque chose pour l'aider à les boire.

« Pourquoi faites-vous tout ça ? demande Manfred, étourdi.

– Tout va bien. On s'allonge et on se relaxe. (Alan se penche au-dessus de lui.) On reparlera de tout ça dans la matinée, quand tu sauras qui tu es. »

En aparté à Monica qui vient de réintégrer la pièce avec une bouteille de thé glacé :

« Mieux vaut prévenir Gianni qu'il n'est pas trop bien. L'un de nous pourrait aller rendre visite au ministre. Sais-tu si Macx a été reçu en audience ? »

Puis, revenant à Macx :

« Reposez-vous, Manfred. On va s'occuper de tout. »

Un petit quart d'heure plus tard, Manfred qui, aux prises avec une migraine existentielle, a obéi docilement aux instructions de Monica et descendu le thé chargé de tranquillisants, s'allonge à nouveau sur le lit et se détend. Sa respiration se fait plus lente ; les chuchotements

subliminaux ont pris fin. Assise auprès de lui, Monica tend le bras et prend sa main, posée au-dessus des couvertures.

« Est-ce que tu veux vivre à jamais ? entonne-t-elle sur le ton de voix de Bob Franklin. Tu peux vivre en moi éternellement… »

Les Mormons croient que vous ne pouvez accéder à la Terre promise qu'à condition de vous avoir baptisé au préalable – mais pour ce faire, il leur suffit de connaître votre nom et votre parentèle, même post-mortem. Leur base de données généalogique est l'un des corpus de recherche historique les plus impressionnants jamais réalisés. Et ils adorent convertir les gens.

Le Collectif Franklin croit pour sa part que vous ne pouvez accéder à l'avenir qu'à condition d'avoir numérisé votre vecteur d'état neural, ou à tout le moins acquis un instantané de vos données sensorielles et de votre génome aussi complet que le permet la technologie contemporaine. Pas besoin non plus d'être vivant pour y procéder. Sa société de l'esprit compte parmi les créations les plus impressionnantes de la science informatique. Et ils adorent convertir les gens.

Crépuscule sur la ville. Annette s'impatiente sur le pas de la porte.

« Laissez-moi entrer, putain, aboie-t-elle avec impatience dans l'interphone. *Merde* ! »

Quelqu'un ouvre :

« Qui… »

Annette repousse l'homme sans ménagement, referme la porte d'un coup de pied et s'adosse au battant.

« Conduis-moi à ton bodhisattva, lance-t-elle. Tout de suite.

– Je… »

L'homme fait demi-tour et s'enfonce dans le couloir lugubre qui passe devant un escalier. Annette le talonne. Il ouvre la porte et fonce à l'intérieur mais elle l'a suivi avant qu'il ait pu la refermer.

À l'intérieur, la pièce est illuminée par l'éclairage indirect de toute une série de diodes calibrées pour émettre la chaude lumière d'un crépuscule estival. Il y a un lit au milieu sur lequel dort un homme entouré d'un cercle attentif d'instruments de diagnostic. Deux personnes sont assises de part et d'autre de la silhouette assoupie.

« Que lui avez-vous fait ? », lâche Annette en se précipitant.

Sur son oreiller, Manfred ouvre soudain les paupières, la regarde avec de petits yeux, l'air perplexe alors qu'elle se penche sur lui.

« Hé ho, Manny ? dit-elle en se retournant. Si vous lui avez fait quoi que ce soit…

– Annie ? »

Il semble intrigué. Une paire de lunettes orange vif – pas les siennes – est remontée sur son front, deux méduses échouées.

« Je ne me sens pas bien. Si j'pouvais mettre la main sur le salaud qui a fait ça…

– On peut régler ça », coupe-t-elle, esquivant le marché qu'elle a passé pour récupérer sa mémoire et ses souvenirs.

Elle saisit ses lunettes personnelles et les refait délicatement glisser sur son nez, pour remplacer les verres temporaires. Quant au boîtier-cerveau, elle le dépose près de son épaule, à portée de main. Elle sent les poils se hérisser sur sa nuque quand soudain un imperceptible pépiement inonde l'éther autour d'elle : sous les lunettes, les yeux de Manfred s'illuminent soudain d'un reflet bleu, on dirait qu'une étincelle à haute tension vient de crépiter entre ses oreilles.

« Oh, waouh ! »

Soudain, il s'assied, les couvertures tombant de ses épaules nues ; il a le souffle coupé.

Elle regarde la silhouette immobile assise à sa gauche. L'homme assis hoche délibérément la tête, l'air ironique.

« Que lui avez-vous fait ? demande-t-elle.

– On s'est occupé de lui – ni plus ni moins. Il est arrivé dans un état de confusion mentale intense, état qui s'est encore détérioré cet après-midi. »

C'est la première fois qu'elle rencontre ce type mais son petit doigt lui dit qu'elle le connaît.

« Vous ne seriez pas… Robert… Franklin ? »

L'homme acquiesce de nouveau.

« L'avatar est activé. »

Il y a un choc sourd quand Manfred retombe pesamment sur l'oreiller, les yeux révulsés.

« Excusez-moi. Monica ? »

La jeune femme de l'autre côté du lit hoche la tête.

« Non, je fais tourner Bob, moi aussi.

– Oh. Eh bien dans ce cas, voulez-vous lui dire vous-même que je dois lui donner quelques données. »

La femme qui est également Bob Franklin – ou du moins, la partie de sa personnalité qui a survécu à son combat contre une tumeur au cerveau exotique huit ans plus tôt – intercepte le regard d'Annette, hoche la tête, esquisse un sourire.

« On n'est jamais seul quand on est un syncytium. »

Annette fronce les sourcils : elle doit déclencher une attaque lexicale pour décortiquer la phrase.

« Une vaste cellule avec une multitude de noyaux ? Oh, je vois. Vous disposez du nouvel implant. D'autant mieux pour tout enregistrer. »

La jeune femme hausse les épaules :

« Vous voulez mourir et ressusciter comme acteur en accès partagé dans une reconstitution à bas débit ? Ou comme l'ombre de souvenirs irritants dans les méninges d'un inconnu quelconque ? »

Elle renifle, attitude en décalage avec le reste de son langage corporel.

« Bob a dû être l'un des premiers borganismes. Humains, en tout cas. Après Jim Bezier. »

Annette se tourne vers Manfred qui s'est mis à ronfler doucement.

« Ça a dû représenter un sacré boulot.

– Il faut dire que l'équipement de monitoring a coûté des millions, note la femme – Monica ? – et il ne fait pas un si bon boulot. L'une des conditions pour nous d'avoir toujours accès à sa fondation de recherche est de faire tourner régulièrement ses avatars partiels. Il voulait bâtir une sorte de vecteur d'état agrégé – assemblé à partir de fragments d'autres individus pour compléter les partiels qui étaient tout ce que j'étais – qu'il était – capable d'enregistrer avec la meilleure technologie disponible à l'époque.

– Euh, exact. (Annette tend la main pour écarter machinalement un cheveu tombé sur le front de Manfred.) Quel effet cela fait d'appartenir à un esprit de groupe ? »

Monica renifle, manifestement amusée.

« Quel effet cela fait de voir du rouge ? D'être une chauve-souris ? Je ne peux pas vous le décrire – tout au plus vous le montrer. Nous sommes tous libres de renoncer à tout moment, vous savez.

– Mais quelque part, vous ne le faites pas. »

Annette se masse la tête, sent les cheveux ras recouvrant les cicatrices presque imperceptibles qui dissimulent un réseau d'implants – des outils que Manfred a considéré avec le plus grand dédain dès leur mise sur le marché un ou deux ans auparavant. (« de la nanotech de conception darwinienne en phase gélatineuse, ça n'a jamais été conçu pour donner une interface propre, avait-il commenté. Je reste avec les kits jetables, merci. ») Elle poursuit :

« Non merci. Je ne pense pas non plus qu'il acceptera la proposition à son réveil. (Comprendre : *Pour lui mettre le grappin dessus, il faudra me passer sur le corps.*)

Monica hausse les épaules.

« Il ne sait pas ce qu'il perd. Il ne vivra pas éternellement dans la singularité en compagnie des autres disciples de notre doux maître. Quoi qu'il en soit, des convertis, nous en avons à ne savoir qu'en faire. »

Une idée vient à Annette.

« Ah. Vous partagez tous le même esprit ? En partie ? Une question pour vous est une question pour tous ?

– Ça peut arriver. »

La réponse est venue simultanément de Monica et de l'autre corps, Alan, qui se tient sur le seuil avec une espèce de boîtier volumineux qui ressemble à un diagnosticien improvisé.

« Qu'avez-vous en tête ? », ajoute le corps d'Alan.

Sur le lit, Manfred gémit. Ses lunettes lui chuchotent à l'oreille, émettant un chuintement perceptible de bruit rose : la transmission par conduction osseuse établit une connexion en série avec son biogiciel*.

« Manfred a été chargé de découvrir pourquoi vous vous opposez à l'ÈRE, explique Annette. Une partie de notre équipe opère à l'insu des autres.

– Tiens donc. »

Alan vient s'asseoir à côté du lit et s'éclaircit la voix, se rengorgeant pompeusement.

« Une question théologique de la plus haute importance. Je sens…

– Je ou nous ? l'interrompt Annette.

– *Nous*, coupe brutalement Monica avant de se retourner vers Alan. Dé… désolée. »

L'évidence d'une individualité au sein même de l'esprit de groupe déroute Annette. L'omniprésence des fantasmes sur les borgs a conditionné ses préjugés et leur croyance quasi religieuse en la singularité la laisse froide.

« Continuez, je vous prie.

– L'idée d'une personne, une voix, est obsolète, explique Alan. Le problème plus général de la valeur que nous attribuons à l'identité doit être revu, cette franchise reconsidérée. Doit-on attribuer une voix à chaque corps chaud ? Ou une voix à chaque individu doué de conscience ? Et quid des intelligences distribuées ? Les propositions de l'ÈRE sont profondément biaisées, fondées qu'elles sont sur un culte de l'individualisme qui ne prend aucunement en compte la véritable complexité du posthumanisme.

– Comme avec ces propositions pour un affranchissement des femmes au XIXe siècle, qui voulait accorder le droit de vote aux épouses des propriétaires terriens, ajoute en douce Monica, on passe à côté de la question.

– Ah *oui*. »

Annette croise les bras, soudain sur la défensive. Ce n'est pas ce qu'elle s'attendait à entendre. C'est le côté élitiste du laïus posthumaniste, potentiellement aussi menaçant que ses idées post-siècle des Lumières sur la monarchie de droit divin.

« Et même plus encore. »

Les têtes se tournent dans une direction inattendue : Manfred a rouvert les yeux et alors qu'il parcourt la chambre du regard, Annette y voit une étincelle d'intérêt absente auparavant.

« Au siècle dernier, des gens payaient pour se faire congeler la tête après la mort – dans l'espoir d'une reconstruction ultérieure. Ils n'avaient alors aucun droit civique. La loi ne reconnaissait pas la mort comme un processus réversible. Aujourd'hui, comment en tient-on compte quand des types comme vous cessent de faire tourner Bob ? On le raye des listings du borganisme collectif ? Ou peut-être qu'on le réintègre ensuite ? (Il lève un bras et se masse le front d'un geste las.) Désolé, je n'ai pas été moi-même ces derniers temps. »

Un petit sourire crispé, un brin nerveux, traverse ses traits.

« Voyez-vous, ça fait un bon bout de temps que j'en parle à Gianni, nous avons besoin d'un nouveau cadre légal pour définir une personne. Un cadre susceptible d'embrasser les corporations conscientes, les stupidités artificielles, les sécessionnistes d'esprits de groupe et les téléchargements réincarnés. Tous ceux qui ont une inclination religieuse prennent un pied

géant de nos jours avec tous ces problèmes d'identité – alors pourquoi nous autres posthumanistes ne réfléchissons-nous pas nous aussi à ces problèmes ? »

Le sac d'Annette est agité de soubresauts. Aineko pointe la tête à l'extérieur, hume l'air, s'étire pour rejoindre la moquette sur laquelle il entame sa toilette avec un parfait dédain pour l'assistance humaine.

« Sans oublier les expérimentations en vie artificielle qui se prennent pour la vraie vie, ajoute Manfred. Et bien sûr les aliens. »

Annette le dévisage, interdite.

« Manfred ! Tu n'es pas censé parler de… »

Manfred observe Alan qui lui semble être le plus sérieusement intégré des exécuteurs testamentaires du feu milliardaire en capital-risque : même son expression évoque pour Annette sa rencontre avec Bob Franklin jadis à Amsterdam, au début de la décennie, quand le dragon personnel de Manny avait encore la main sur lui.

« Des extraterrestres, répète Alan. (Il arque un sourcil.) S'agirait-il du signal annoncé par SETI* ou bien, de… euh… l'autre ? Depuis combien de temps êtes-vous au courant ?

– Gianni a toujours quantité de fers au feu, commente Manfred sans se démonter. Et nous parlons toujours des langoustes, de temps en temps – vous savez, elles ne sont jamais qu'à deux heures-lumière de la Terre ! Elles nous ont informés des signaux.

– Euh… »

Les yeux d'Alan se voilent un instant ; les prothèses d'Annette lui dessinent en fausses couleurs une auréole qui s'étale derrière sa nuque : l'intégralité des capacités de réception de l'homme est totalement mobilisée durant quelques secondes pour absorber une énorme quantité de données en pair-à-pair émises par le serveur disséminé qui recouvre intégralement les murs de l'immeuble. Monica, l'air irrité, tapote des ongles sur le dossier de sa chaise.

« Les signaux. D'accord. Pourquoi ne pas l'avoir annoncé publiquement ?

– Le premier l'a été. (Annette fronce les sourcils.) Nous ne pouvions pas vraiment le masquer. Quiconque disposait dans son jardin d'une parabole pointée dans la bonne direction a pu le capter. Mais la plupart des gens qui s'intéressent aux contacts avec des aliens sont déjà convaincus qu'ils passent à intervalles réguliers tous les mardis et jeudis pour pratiquer des coloscopies. Les autres estiment dans leur grande majorité qu'il s'agit d'un coup monté. Quelques-uns parmi ceux qui restent se grattent la tête en se demandant s'il ne s'agirait pas simplement d'une nouvelle sorte de phénomène cosmologique émettant un signal d'entropie à très bas niveau. Sur les six qui restent, cinq essaient de décrypter le contenu du message et le dernier est persuadé que c'est un canular. Quant à l'autre signal, eh bien, il était si faible qu'il n'a pu être détecté que par le réseau de surveillance de l'espace profond. »

Manfred tripote la télécommande du lit.

« Ce n'est pas un canular. Mais, ajoute-t-il, ils n'ont capté qu'environ seize mégabits de données la première fois, et peut-être le double la seconde. Il y a pas mal de bruit de fond, le signal ne se répète pas, sa longueur ne semble pas correspondre à un nombre premier, il n'y a aucune méta-information susceptible de décrire le format interne de l'éventuel message, si bien qu'on ne sait pas trop par quel bout le prendre. Pour aggraver la situation, la gestion tatillonne d'Arianespace – et il jette un regard vers Annette, comme s'il guettait une réaction à l'énoncé du nom de son ancien employeur – a décidé que le mieux à faire était de dissimuler le second signal et de travailler dessus en secret – pour garder leur avance dans la compétition, arguent-ils – et, pour le premier, de faire comme s'il n'avait jamais existé. De sorte que personne ne sait vraiment combien de temps il faudra pour déterminer s'il s'agit d'un simple ping* d'un serveur central de noms de domaine galactique ou bien d'un pulsar en train de mouliner pour calculer pi jusqu'à la dix-huit quadrimillionième décimale ou quoi.

– Mais… Monica balaie du regard la pièce, vous ne pouvez avoir aucune certitude.

– Je pense en tout cas que ça peut être un signal intelligent », dit Manfred.

Il trouve enfin le bon bouton et le lit commence à se replier pour reconstituer un sofa.

Puis il se trompe de bouton ; le duvet se dissout en une espèce de gelée turquoise visqueuse qui jaillit en bouillonnant d'une multitude de buses intégrées dans l'appui-tête.

« Putain d'aérogel. Bon, ou en étais-je, déjà ? Il se redresse en position assise.

– Un paquet émis par un réseau intelligent ? demande Alan.

– Nân. (Manfred hoche la tête, sourit.) J'aurais dû me douter que vous aviez lu Vernon Vinge… ou bien vous avez vu le film ? Non, mon idée personnelle, c'est qu'il n'y a qu'une seule entité logique qui échange des paquets de signaux depuis là-bas, et vous vous souvenez sans doute que je vous avais demandé d'en émettre il y a, quoi ? Neuf ans ?

– Les langoustes ! (Les yeux d'Alan deviennent vitreux.) Neuf ans, le temps d'un aller-retour jusqu'à Proxima du Centaure.

– À peu près, oui, confirme Manfred. Et n'oubliez pas – c'est une limite supérieure – le signal aurait fort bien pu venir de plus près. Quoi qu'il en soit, le premier signal SETI provenait de la même région à deux degrés près, mais à plus de cent années-lumière de distance, alors que le second provient de moins de trois années-lumière. On peut comprendre pourquoi ils ne l'ont pas crié sur les toits : ils ne voulaient pas déclencher de panique. Et non, le signal n'est pas un simple écho des transmissions de nos crusties en boîte – je crois qu'il s'agit d'un télégramme diplomatique, mais nous ne l'avons pas encore déchiffré. À présent, voyez-vous pourquoi nous devons rouvrir de force la question des droits civiques ? Il nous faut un cadre législatif qui embrasse les non-humains, et ce le plus vite possible. Sinon, si jamais nos voisins viennent en visite…

– D'accord, concède Alan. Il faudra que j'en parle entre mois. Peut-être pourrons-nous nous entendre sur quelque chose, tant qu'il est acquis qu'il s'agit d'un coup de canif temporaire au cadre législatif et pas d'une solution permanente, n'est-ce pas ?

– Aucune solution n'est finale. »

Monica intercepte son regard et cligne de l'œil. Annette est ébahie de constater cette preuve manifeste de dissension au sein du syncytium.

« Ma foi, concède Manfred, n'imagine qu'on ne peut guère demander plus. Il semble plein d'espoir. Encore merci pour l'hospitalité mais j'ai vraiment envie de m'allonger un peu dans mon propre lit. J'ai dû convoquer quantité de souvenirs pendant que j'étais hors connexion et je veux les enregistrer avant d'oublier qui je suis », ajoute-t-il avec à-propos et Annette pousse un discret soupir de soulagement.

Plus tard dans la nuit, une sonnette retentit.

« Qui est là ? demande l'interphone.

– Euh, moi », dit l'homme sur le perron. (Il semble un brin perplexe.) J'suis Macx, poursuit-il avec un accent écossais. J'suis venu voir… – il a le nom sur le bout de la langue – quelqu'un.

– Entrez. »

Bourdonnement de solénoïde ; il pousse la porte qui se referme derrière lui. Ses bottes à renforts métalliques résonnent sur le sol carrelé et l'air froid a de vagues relents de kérosène imbrûlé.

« Je suis Macx, répète-t-il, hésitant, ou j'l'étais pendant un chti moment, et ça m'a flanqué la migraine. Mais j'suis redev'nu moi-même et j'voudrais êt' quelqu'un d'autre… V'pouvez m'aider ? »

Plus tard, un chat assis sur le rebord d'une fenêtre observe, tapi derrière les rideaux, l'intérieur d'une pièce plongée dans l'obscurité. La pièce est trop sombre pour des yeux humains mais pas pour le chat. La lumière lunaire ruisselle en silence des murs et du mobilier, des draps en désordre et des deux corps nus entrelacés au milieu du lit.

Les deux humains ont la trentaine : elle, cheveux courts légèrement grisonnants, avec des mèches argentées ; lui, toison châtain qui ne trahit encore aucun signe de l'âge. Pour le chat

qui les observe avec toute une panoplie de sens anormaux, la tête de la jeune femme est auréolée de la pâle lueur polarisée d'émissions en micro-ondes. L'homme n'exhibe aucune aura : il est d'une constitution anormalement normale pour l'époque et pour son âge même si – étrangement – il porte au lit des lunettes dont la monture émet le même genre de halo. Une soupe invisible de rayonnements connecte les deux humains à divers vêtements éparpillés au sol – des habits qui palpitent d'une conscience en éveil permanent, suinte jusque vers leurs valises, leurs bagages à main et (même s'il s'en passerait volontiers) jusqu'à la queue du chat qui s'avère être une antenne particulièrement sensible.

Les deux humains viennent de faire l'amour. Ils le font moins souvent que lors de leurs premières années mais avec plus de tendresse et d'expertise – des rubans de contention Hello Kitty rose flashy pendent encore, attachés aux montants du lit et un bloc de plastique souple programmable à mémoire de forme refroidit, posé sur la table de chevet. Le mâle est avachi, la tête et le haut du torse reposant au creux de l'épaule et du bras gauche de la femelle. Passant en infrarouge, le chat note que cette dernière brille, capillaires dilatés pour accroître le débit sanguin autour de sa gorge et de sa poitrine.

« Je me fais vieux, marmonne le mâle. Je deviens lent.

– Pas là où il faut, répond la femelle en lui pinçant gentiment la fesse droite.

– Non, j'en suis sûr, insiste-t-il. Les fragments de moi-même qui existent encore dans cette vieille caboche – combien de types de processeurs peux-tu citer qui soient encore en activité plus de trente ans après leur naissance ?

– Tu repenses encore aux implants », observe-t-elle avec précaution.

Le chat se souvient que c'est un point douloureux ; à l'origine une procédure médicale pour permettre aux aveugles de voir et aux autistes de parler, les implants intrathécaux* ont fait florès pour devenir un accessoire obligé parmi les clades en vogue. Mais le mâle est réticent.

« Ce n'est pas aussi risqué que ça le fut dans le temps. S'ils se plantent, il y a des cofacteurs de croissance neurale et des cellules-souches de remplacement bon marché. Je suis sûre qu'un de tes sponsors pourraient t'arranger ça avec un complément de prime.

– Chut. J'y réfléchis encore. (Il reste quelques instants silencieux.) Je n'étais pas moi-même hier. J'étais quelqu'un d'autre. Quelqu'un de trop lent pour suivre le rythme. Ça remet les choses en perspective – j'ai eu peur de perdre ma plasticité biologique, de me retrouver piégé dans un vieux bout de puce d'extension mémorielle démodée et finir largué pour de bon – mais de toute façon, quelle proportion de moi vit désormais à l'extérieur de ma pauvre caboche ? »

L'un de ses liens extérieurs génère un glyphe animé qu'il expédie vers l'œil virtuel de la jeune femme ; elle sourit à son obscur trait d'humour.

« S'entraîner mutuellement sur une nouvelle interface, ça risque malgré tout d'être un rien compliqué.

– T'y arriveras, prédit-elle. Tu peux toujours obtenir discrètement une ordonnance de Novotrophine-B. Un récepteur agoniste adapté aux services de gérontologie qui stimule l'intérêt pour la nouveauté. Combiné à de la MDMA*, c'est un des ingrédients du cocktail vendu dans la rue sous le nom de *sensawunda**. Ça devrait te tenir concentré assez longtemps pour te sentir à l'aise.

– Tu parles d'une vie si je n'arrive pas à suivre le rythme du changement », se lamente-t-il.

Le chat s'en prend à sa queue, irrité par cet anthropocentrisme.

« Tu es mon bouclier protecteur futurologique », raille-t-elle en avançant les mains en coupe pour enserrer ses parties.

L'essentiel de ses activités est purement biologique, note le chat. À en juger à l'irrégularité de son débit instantané, elle doit utiliser l'essentiel de ses extensions mémorielles à faire tourner *Etitalk@home*, l'un des moteurs de craquage réparti moulinant pour décoder la syntaxe du message des aliens que Manfred croit être habilités à obtenir des droits civiques.

Obéissant à un désir informulé, le chat lance un coup de sonde vers le routeur le plus proche. Le cyber-félin détient les clés de Manfred ; ce dernier lui fait implicitement confiance, mauvaise idée – son ex l'a bidouillé, après tout, sans compter tous les chatons qu'il a lui-même absorbés dans sa jeunesse. Plongeant dans les tunnels obscurs du réseau, le chat piste la toile pour son compte…

« Pense simplement aux gens incapables de s'adapter, poursuit Manfred, d'une voix obscurément préoccupée.

J'essaie d'éviter. (Elle est prise d'un frisson.) Tu as trente ans, tu es plus lent. Et les jeunes ? Est-ce qu'ils sont toujours dans le coup, eux ?

– J'ai une fille. Elle est âgée d'environ 160 millions de secondes. Si Pamela voulait bien me laisser lui envoyer un texto, je pourrais te le dire… »

Les accents d'une ancienne vieille douleur résonnent dans sa voix.

« Ne pars pas sur cette voie, Manfred. S'il te plaît. »

Malgré tout ce qui est arrivé, Manfred n'a toujours pas lâché le morceau. Amber est une ligature qui le tient constamment en résonance avec l'orbite lointaine de Pamela.

Le chat entend au loin dans le vide le chant de l'esprit des langoustes, un flux de données qui émane de leur lointain nid cométaire qui dérive en silence à travers la ceinture d'astéroïdes pour une rencontre glaciale au-delà de Neptune. Le chant des langoustes parle d'aliénation et d'obsolescence, d'intelligence trop lente et trop ténue pour absorber le rythme obscène du changement qui a raboté le monde humain jusqu'à ce que toutes les arêtes auxquelles s'accrochait encore désespérément l'humanité s'écaillent et s'effritent.

Par-delà les langoustes lointaines, le chat fait un ping sur un serveur de réseau distribué anonyme – un espace de stockage holographique de pair-à-pair, réparti sur des millions d'hôtes, ineffaçable, bourré de secrets et de mensonges que personne n'a les moyens de supprimer. Divagations, musique, copies pirates des derniers succès de Bollywood. Le chat les épluche à vitesse grand V, en quête du tout dernier échantillon. Qu'il capture – cela ne se traduit que par une imperceptible coupure de réception sur les lunettes de Manfred –, ramène, absorbe et compare aux échantillons de données en cours d'analyse par l'exocortex d'Annette.

« Je suis désolé, ma chérie. C'est juste que parfois… Il soupire. Vieillir, c'est tourner le dos aux occasions qui se présentent. Je ne suis plus assez jeune… J'ai perdu la dynamique de l'optimisme. »

L'échantillon récupéré sur le serveur pirate diffère de celui que l'implant d'Annette est en train d'analyser.

« Tu la retrouveras, le rassure-t-elle tranquillement tout en lui massant le flanc. C'est le contrecoup de t'être fait braquer. Ça te rend triste. Ça aussi, ça te passera. Tu verras.

– Ouais. »

Il finit par se détendre et retrouver de son plein gré son assurance songeuse.

« J'y arriverai, d'une manière ou de l'autre. Ou quelqu'un qui se souvient d'être moi y arrivera… »

Dans l'obscurité, Aineko sourit, en silence, de toute sa dentition. Obéissant à un désir de se mêler de tout, câblé d'origine dans ses neurones, il appelle un fichier et fait une copie du dossier de téléchargement extraterrestre qu'est en train d'éplucher Annette. Cette dernière dispose de la copie numéro deux, la séquence reçue par le réseau de surveillance de l'espace profond, celle-là même que l'ESA et les autres grosses agences ont gardée sous le coude. Un nouveau fil profondément enfoui démarre et aussitôt Aineko analyse le paquet de données selon une perspective qu'aucun être humain n'a encore envisagée. En ce moment même, un segment de processus tournant sur une machine virtuelle abstraite lui pose une question impossible à coder dans une quelconque grammaire humaine. *Observe et patiente*, répond-il à son passager. *Tôt ou tard, ils finiront bien par comprendre qui nous sommes.*

PARTIE 2

POINT D'INFLEXION

« La vie est un processus qu'on peut reconstituer à partir d'autres supports. »

John von Neumann*

4 : AURÉOLE

L'astéroïde se la joue Bisounours. Il chante l'amour sur la frontière de l'espace, la passion de la matière pour les réplicateurs, et son amitié pour les milliards de nécessiteux de la Ceinture Pacifique.

« Je vous aime, roucoule-t-il aux oreilles d'Amber alors qu'elle cherche à le localiser avec précision. Laisse-moi te serrer dans mes bras… »

À une fraction de seconde-lumière de là, Amber verrouille un groupe de curseurs sur le signal, les mène à pister son décalage Doppler et en déduire ses éléments orbitaux.

« Cible verrouillée et chargée », murmure-t-elle.

Le dinosaure pourpre animé pirouette et se rengorge au milieu de son hublot, faisant tournoyer au-dessus de sa tête une baguette magique terminée par un losange de diamant. D'une voix sarcastique :

« Dans mes bras ! J'ai chopé astéroïde ! »

Des éjecteurs de gaz froid claquent quelque part derrière elle dans l'anneau de liaison entre les étages pour dévier ce gros balourd de vaisseau-ferme et l'orienter vers le caillou Bisounours. Elle douche honteusement son enthousiasme, ses implants s'activant à dévorer avec voracité l'excès de neurotransmetteurs qui flottent autour de ses synapses avant que ne se déclenche leur recapture. Inutile de déborder d'excitation en apesanteur. Mais l'envie de cabrioler, sauter à pieds joints et pousser la chansonnette est bien toujours là. C'est son caillou, à elle, son roc, et il l'aime et elle s'apprête à lui donner la vie.

L'espace de travail dans la cabine d'Amber est une masse de trucs qui n'ont sans doute pas leur place dans un vaisseau spatial. Des posters du dernier boys band libanais qui exposent leur glam-rock coutumier. Les brins tentaculaires d'un harnais de soutien qui ondulent aux quatre coins de son sac de couchage et ont accumulé dans leur danse une épaisse croûte de fringues sales, hydre énorme inanimée (les robots nettoyeurs osent rarement s'aventurer à l'intérieur de la chambre d'une ado). Un mur projette en boucle la simulation du cycle de construction d'Habitat Un, une grosse sphère duveteuse au cœur étincelant (qu'Amber a pour une part contribué à créer). Trois ou quatre petites poupées kawaï en plastique couleur pastel parcourent sa circonférence chaussées de bottes d'un million de lieues. Et le chat de son père est lové entre le conduit de la clim' et son vestiaire, ronflant sur un ton aigu.

Amber ouvre d'un geste brusque le rideau de velours passé qui isole sa chambre du reste de la ruche.

« *Je l'ai eu !* s'écrie-t-elle. Il est tout pour moi ! Je suis un chef ! »

C'est le seizième astéroïde épinglé jusqu'ici par l'orphelinat, mais c'est elle qui l'a eu, toute seule, et ça le rend particulier. Elle traverse d'un bond la salle commune, surprenant l'un des crapauds-canards d'Oscar – qui normalement devrait être bouclé dans la ferme, que vient-il

bien faire par ici – et les répéteurs audio copient le signal, les échos brouillés de parasites de mille épisodes fossilisés du programme pour enfants.

« T'es si pressée, Amber, se lamente Pierre quand elle le coince dans la cantine.

– Ben oui ! »

Elle penche la tête, cachant mal un petit rictus d'autosatisfaction. Elle sait que ce n'est pas beau, mais maman est bien loin et papa et belle-maman se fichent bien de ce genre de chose.

« Je suis brillante, moi, proclame-t-elle. Alors, et notre pari ?

– Ouille… (Pierrre enfouit ses mains dans les poches.) Mais c'est que je n'ai pas deux millions de monnaie sur moi, là. Au prochain cycle ?

– Hein ? (Elle est outrée.) Mais on avait parié !

– Euh, le Dr Bayes a dit que tu n'allais pas y arriver ce coup-ci, lui non plus, alors j'ai placé mon argent électronique sur une opération boursière. Si je le retire maintenant, je vais morfler un max. Tu peux me donner jusqu'à la fin du cycle ?

– Depuis le temps, tu ne devrais pas te fier à un *sim,* Pierre. »

Son avatar le fusille du regard avec tout le mépris dont est capable une préado. Pierre se tasse sous cette inquisition. Elle n'a que douze ans, des taches de rousseur, n'a pas encore appris qu'on doit toujours honorer un contrat.

« Je laisse passer, pour cette fois, annonce-t-elle, mais faudra que tu payes. Je réclame de l'intérêt. »

Il soupire.

« Sur quel taux de base vas-tu…

– Non, je parle de *ton* intérêt ! Esclave le temps d'un cycle ! » Sourire sardonique.

Et l'appréhension soudain envahit ses traits.

« Tant que tu me forces pas une fois encore à nettoyer la litière. Ce n'est pas ce que t'as derrière la tête, non ? »

Bienvenue dans la quatrième décennie. La masse pensante du Système solaire excède désormais un MIPS par gramme ; pas encore bien malin, mais pas complètement idiot non plus. La population humaine est au bord de l'éclatement, frôlant les neuf milliards, mais son taux de croissance redescend vers des valeurs négatives et des pans de ce qui était jadis l'Ancien Monde font désormais face à une population d'âge mûr.

Les cogitations humaines fournissent environ 10^{28} MIPS de la capacité cérébrale du Système solaire. L'essentiel de la pensée proprement dite se réalise dans le halo d'un millier de billions de processeurs qui entourent les machines carnées d'une brume de calcul – individuellement, chacune ne représente qu'un dixième de la puissance de calcul du cerveau humain mais collectivement, celle-ci est dix mille fois plus grande et leur nombre double toutes les vingt millions de secondes. Leur valeur est désormais de 10^{33} et continue de croître, même si ce n'est pas demain que le Système solaire sera devenu pleinement conscient.

Les technologies vont et viennent mais il y a cinq ans à peine, personne n'aurait prédit que des primates en conserve orbiteraient autour de Jupiter : une synergie d'industries émergentes et de modèles économiques exotiques qui ont remis en selle la conquête spatiale, aidés et renforcés par la découverte de signaux extraterrestres (jusqu'ici toujours pas décryptés). Une frange inattendue de pionniers développe de nouvelles niches écologiques aux lisières de l'espace d'information humain, à plusieurs minutes voire heures-lumière du centre, une forme d'expansion qui se serait propagée depuis le début des années 70 du siècle passé.

Amber, comme la majorité des postindustriels embarqués sur l'orphelinat spatial *Ernst Sanger** est une préadolescente. Alors que leurs aptitudes naturelles sont dans bien

des cas améliorées par recombinaison génétique issue de cultures microbiennes, grâce à sa mère dont l'idéal avait toujours été de se fier totalement aux améliorations fournies par la puissance de calcul brute. Son cortex pariétal postérieur n'avait pas été bidouillé pour augmenter sa mémoire à court terme, pas plus que son gyrus temporal supérieur pour améliorer ses capacités de verbalisation, mais elle a grandi avec des implants neuraux, pour elle aussi naturels que ses doigts ou ses poumons. La moitié de son biogiciel est déporté à l'extérieur de sa boîte crânienne dans une batterie de canaux de communication en interaction quantique – son métacortex personnel. Tous ces mômes forment une jeunesse mutante à l'intelligence éblouissante : pas tout à fait incompréhensibles pour leurs parents mais profondément *étrangers*. Le fossé des générations est aussi large que celui des années 60 et aussi vaste que le Système solaire. Leurs parents, nés dans les années de crise du début du siècle, ont grandi dans un environnement encombré de fossiles vivants : navettes spatiales pataudes, une station spatiale qui tournait vainement sans fin et des ordinateurs qui faisaient bip quand on appuyait sur leurs touches. L'idée que l'orbite de Jupiter fût une destination était aussi profondément contre-intuitive que l'Internet pour un baby-boomer.

La plupart des passagers de cette boîte de singe ont fui des parents encore persuadés que la place des ados est à l'école, incapables de se faire à une génération si massivement augmentée qu'elle surpasse largement en intelligence tous les adultes. Dès l'âge de six ans, Amber parlait couramment six langues, dont deux seulement sont des langages humains et six sérialisables* ; à sept, sa mère l'avait présentée au psychiatre scolaire parce qu'elle parlait des langues synthétiques. Pour Amber, cela avait été la goutte d'eau : usant d'un mobile anonyme illégal, elle avait appelé son père. Sa mère l'avait certes soumis à une ordonnance de non-intervention mais il ne lui était pas venu à l'esprit de faire de même avec son partenaire…

De vastes tourbillons de nuages ondulent sous l'éperon propulseur du vaisseau. Des nuages orange, marron et gris sale zèbrent lentement l'horizon boursouflé de Jupiter. Le *Sanger* est désormais quasiment en orbite péri-jovienne, bien en dessous de la limite létale du champ magnétique de la géante gazeuse ; des décharges d'électricité statique crépitent tout le long du tube et s'incurvent pour se fondre dans le nuage violet sombre rejeté par les miroirs magnétiques du moteur VASIMR* du vaisseau. La propulsion par plasma est amplifiée de sorte que son impulsion spécifique est presque aussi faible qu'avec un moteur fusée classique à propulsion chimique tout en conservant une poussée maximale. La manœuvre d'assistance gravitationnelle fait craquer et grogner tout le système. Une heure encore et le propulseur sera éteint, l'orphelinat remontera vers l'orbite de Ganymède avant de retomber et filer se stabiliser autour d'Amalthée, la quatrième lune de Jupiter et principale pourvoyeuse de poussière de l'anneau gossamer*. Ce n'est pas la première boîte de singe à rallier le système orbital de Jupiter mais c'est la première mission intégralement sur fonds privés. La bande passante dans ces lointains confins avoisine celle de limaces anémiées, avec ces millions de kilomètres de vide les séparant des quelques malheureuses centaines de microsondes à cervelle d'oiseau essaimées dans l'intervalle et des quelques dinosaures abandonnés par la NASA ou l'ESA. Ils sont désormais si loin du Système solaire intérieur qu'une bonne partie du réseau de communications est mobilisée par la mise en cache. C'est que les nouvelles datent de plusieurs kilosecondes quand elles parviennent à destination.

Tout comme près de la moitié des passagers en état de veille, Amber regarde avec fascination depuis la salle commune. Celle-ci consiste en un long cylindre axial, une double coque gonflable située au centre du vaisseau qui abrite en outre dans ses parois circulaires sillonnées de tubes une bonne partie de leurs réserves d'eau à l'état liquide. La paroi du bout est équipée en vidéo et leur offre un panorama 3D en direct de la planète qui défile sous eux.

En réalité, il y a le plus de masse possible interposée entre les passagers du vaisseau et les particules piégées dans l'enveloppe magnétique de Jupiter.

« J'aurais envie d'y plonger, soupire Lilly. Imagine une seconde… plonger dans cet océan… »

Son avatar apparaît dans la fenêtre, chevauchant une planche de surf d'argent, plongeant vers la surface à travers les kilomètres de vide.

« De quoi te choper un joli coup de vent solaire », ricane quelqu'un – Kas.

Soudain, l'avatar de Lilly, jusqu'ici vêtu d'une combinaison de plongée métallisée, se retrouve comme grillé au barbecue et brandit sous son nez, en guise d'avertissement, des doigts transformés en merguez.

« Pareil pour toi et la fenêtre par laquelle t'es passée ! »

Tout d'un coup, le vide virtuel extérieur se retrouve envahi de corps, en majorité humains, qui se contorsionnent, se débattent et s'agitent en un simulacre de combat quand la moitié des mômes se lance dans cette lutte à mort virtuelle. C'est leur façon de conjurer la peur incisive qui rappelle qu'au-delà des minces parois de l'orphelinat règne un environnement vraiment aussi hostile que le suggère l'avatar grillé de Lilly.

Amber revient à sa tablette. Elle se débat avec un méli-mélo de formulaires indispensables avant que l'expédition ne puisse commencer son travail. La masse intimidante des chiffres et des statistiques semble prête à l'étouffer. Jupiter pèse 1,9 x 10^{27} kilogrammes. La planète a vingt-neuf lunes principales et l'on estime à deux cent mille les corps mineurs, blocs rocheux et débris divers qui s'amassent autour – des débris de la taille de fragments d'anneau, car Jupiter (comme Saturne) a des anneaux, même s'ils sont bien plus discrets. Un total de six plates-formes orbitales nationales sont parvenues jusqu'à ces parages auxquelles on doit ajouter deux cent dix-sept microsondes, dont seulement six ne sont pas des plates-formes de loisirs privées. La première expédition humaine a été montée par ESA Studios six ans plus tôt, suivie bientôt par deux prospecteurs indépendants puis d'un bus de m-commerce qui a largué un demi-million de picosondes dans le système orbital de Jupiter. C'est à présent au tour du *Sanger*, accompagné de trois autres boîtes de singe (l'une en provenance de Mars, deux autres de la LEO) et il semble bien que la colonisation soit sur le point d'exploser, à ceci près qu'il n'y a pas moins de quatre Grands Projets mutuellement incompatibles d'exploitation de la masse de ce bon vieux Jupin.

Quelqu'un lui donne une bourrade.

« Eh, Amber, qu'est-ce que tu fabriques ? »

Elle ouvre les yeux.

« Je fais mes devoirs. (C'est Su Ang.) Écoute, on file sur Amalthée, d'accord ? Mais nos rapports sont enregistrés à Reno, alors faut se carrer toute cette paperasse. Monica m'a demandé de l'aider. C'est un boulot de dingue. »

Ang se penche au-dessus d'elle et lit, à l'envers.

« Agence de protection de l'environnement ?

– Ouais. Analyse préalable d'impact estimé sur l'environnement, 204.6b, page deux. Ils me demandent d'établir la liste de toutes les masses d'eau stagnante dans un rayon de cinq kilomètres autour du site minier désigné. Si l'on creuse sous la nappe phréatique, établir la liste de toutes les sources, réservoirs, bassins et écoulements sur toute la profondeur de l'excavation en mètres multipliée par cinq cents mètres jusqu'à une distance maximale de dix kilomètres en aval du plan d'écoulement du substrat rocheux. Pour chaque masse d'eau, lister toute espèce en danger ou protégée d'oiseau, poisson, mammifère, reptile, invertébré ou plante vivant dans un rayon de dix kilomètres autour…

– … d'une mine sur Amalthée. Qui orbite à cent quatre-vingt mille kilomètres au-dessus de Jupiter, est dépourvue d'atmosphère et où ton corps peut se choper une dose totale de rayonnement de dix Grays en une demi-heure de séjour à la surface. »

Ang hoche la tête, puis gâche l'effet en se mettant à glousser. Amber relève la tête.

Sur la paroi devant elle, quelqu'un – Nicky ou Boris sans doute – a placardé une caricature de son avatar personnel en plein virtuaring*. Il l'a croquée maintenue par-derrière par un énorme chien de bande dessinée, oreilles tombantes et érection proprement gigantesque, en train de lui susurrer des suggestions anatomiquement improbables tout en se caressant de manière suggestive.

« Fais pas chier ! »

Surprise dans sa rêverie – et furieuse –, Amber laisse tomber sa pile de documents et balance sur l'écran un nouvel avatar, un de ses agents imaginé en rêve dans la nuit. Il s'appelle Spike et il est tout sauf amical. Spike arrache la tête du chien et lui pisse dans la trachée, ce qui est anatomiquement correct pour un être humain. Dans le même temps, elle regarde autour d'elle, cherchant à identifier lequel de ces jeunes crétins hilares de geeks paumés a bien pu lui envoyer un si déplaisant message.

« Les enfants ! On se calme ! »

Coup d'œil circulaire. L'une des Franklin (la jeune noire, la vingtaine), les fixe en fronçant les sourcils.

« On ne peut pas vous laisser tranquilles une demie K sans que vous vous crêpiez le chignon ? »

Amber prend une mine boudeuse.

« C'est pas du crêpage de chignon, c'est juste un vigoureux échange d'opinions. »

La Franklin se rassied dans le vide, bras croisés, le visage empreint d'une expression de suffisance hautaine.

« J'ai déjà entendu ce refrain. Quoi qu'il en soit – elle fait un geste et l'écran s'efface – j'ai des nouvelles pour vous, petites pestes. Nous avons une demande avalisée ! L'usine démarre sitôt que nous aurons éteint le propulseur et terminé de remplir la paperasse via nos avocats. C'est enfin le moment pour vous de mériter vos frais de gardiennage… »

Amber flashe sur l'histoire ancienne, cinq années plus tôt dans sa chronologie personnelle. Dans cette séquence, elle est dans une espèce de ranch sur deux niveaux dans l'ouest. C'est un logement temporaire, le temps que sa mère enquête sur une boîte qui sort encore en série sur de vieilles lignes de fabrication des mémoires mortes VLSI* destinées à des projets du Pentagone en fin de course. Sa mère est penchée au-dessus d'elle, silhouette d'adulte menaçante avec sa tenue sombre et ses boucles d'oreilles de chaperon. « Tu vas aller à l'école, et pas de discussion. »

Sa mère est une madone blonde et glacée, l'un des chasseurs de prime les plus productifs du contrôle fiscal – capable de paniquer les P.D-G rien qu'en clignant les yeux. Amber est une gamine casse-cou de huit ans, butée, entêtée, incertaine sur son identité, l'inexpérience brouillant la frontière entre son moi et le réseau, encore incapable de se rebeller de manière efficace. Au bout de deux secondes, elle parvient toujours à verbaliser une faible protestation : « Pas envie ! » L'un de ses tuteurs de comportement lui susurre que ce n'est pas la meilleure façon d'opérer, aussi modifie-t-elle sa tactique.

« Ils me tabassent, maman. Je suis trop différente. En plus, je sais que tu veux que je m'entende mieux avec ceux de ma classe, mais n'est-ce pas le but de la formation à distance ? J'arrive très bien à m'entendre avec les gens depuis la maison. »

Maman réagit de manière inattendue : elle s'agenouille pour se retrouver à hauteur d'œil d'Amber. Toutes deux sont sur la moquette du salon, velours côtelé marron très rétro seventies, papier peint à motif cachemire orange pétant, et pour une fois, elles sont seules. Les robots domestiques sont planqués pendant que les humains tiennent session.

« Écoute-moi, ma puce. »

Maman a la voix haletante, lourde d'une émotion aussi intense et prenante que l'eau de Cologne qu'elle porte au travail pour masquer l'odeur de la peur qu'elle suscite chez ses clients.

« Je sais que c'est ce que ton père t'écrit mais ce n'est pas vrai. Tu as besoin de la compagnie – la compagnie physique – d'enfants de ton âge. Tu es *naturelle*, tu n'es pas une espèce de monstre de bio-ingénierie, même avec ton équipement crânien. Les enfants naturels comme toi ont besoin de compagnie ou ils deviennent bizarres en grandissant. La socialisation, ça ne se réduit pas à envoyer des messages à tes semblables, Amber. Tu as besoin d'apprendre à vivre aussi avec des gens qui sont différents. Je veux que tu aies une jeunesse heureuse et ça n'arrivera pas si tu n'apprends pas à te mêler aux enfants de ton âge. Tu ne vas pas devenir une espèce de bête curieuse, mi-otaku mi-cyborg. Mais pour rester en bonne santé, il faut que tu ailles à l'école, que tu te construises un système immunitaire mental. De toute façon, tout ce qui ne nous détruit pas nous rend plus fort, pas vrai ? »

C'est le niveau zéro du chantage moral, transparent comme le verre et totalement manipulateur, mais le *corpus logica* d'Amber décide de le qualifier avec un avatar incarnant plus ou moins la discipline physique, c'est la condition pour qu'elle relève le défi. Maman est agitée, ses narines sont légèrement dilatées, elle est proche de l'hyperventilation, une amorce de vasodilatation est visible sur ses joues. Malgré ses huit ans, Amber – avec l'aide de son extension crânienne et du métacortex d'agents distribués qu'il gère – est assez mûre pour modéliser, anticiper et éviter les punitions corporelles. Mais sa stature frêle et son manque de maturité physique conspirent pour la placer en état d'infériorité lorsqu'elle doit négocier avec des adultes qui ont mûri à une époque plus primitive. Elle soupire, puis fait la moue pour laisser entendre à maman qu'elle est toujours réticente mais obéissante.

« D'ac-cord. Puisque tu le dis. »

Maman se relève, le regard lointain – sans doute pour dire à Saturne de faire chauffer le moteur et d'ouvrir les portes du garage.

« C'est ce que je dis, *punkinette*. Allez, file mettre tes chaussures. Je te récupère au retour du boulot, et j'ai une surprise pour toi. On va se tester une nouvelle église ce soir. »

Maman sourit mais le sourire n'atteint pas ses yeux. Amber a déjà discerné que sa mère va faire les gestes idoines pour lui procurer le simulacre d'éducation de la classe moyenne américaine dont elle est convaincue qu'Amber a désespérément besoin avant de foncer tête baissée vers l'avenir. Elle n'aime pas plus les églises que sa fille, mais il serait vain de discuter.

« Et maintenant, tu vas être une gentille petite fille, d'accord ? »

L'imam est en prière dans une mosquée géostabilisée.

Sa mosquée n'est pas très grande, et elle n'a qu'un seul fidèle. Il prie tout seul toutes les dix-sept mille deux cent quatre-vingts secondes. Il transmet également ses appels à la prière en balado-diffusion, mais il n'y a pas un seul autre croyant dans l'espace transjovien pour y répondre. Lorsqu'il ne prie pas, il partage son attention entre les exigences de la survie dans l'espace et l'étude. Étudiant à la fois les Hadith – les commentaires du Saint Livre – et les systèmes de base de données, Sadeq collabore avec d'autres lettrés à un projet destiné à mettre à jour la concordance de tous les *isnâds*[1] répertoriés, afin de constituer une base d'exploration du corpus de la jurisprudence islamique selon une nouvelle perspective : tâche indispensable si devait se concrétiser la perspective de nouvelles percées dans les communications avec les aliens. Leur objectif est de répondre aux questions vicieuses qui diabolisent l'Islam en cette ère d'accélération de la conscience ; et au titre de leur représentant en orbite autour de Jupiter, Sadeq est conscient que toutes ces questions pèsent lourdement sur ses épaules.

Sadeq est un homme de corpulence frêle, aux cheveux coupés ras, à l'expression perpétuellement lasse. Contrairement à l'équipage de l'orphelinat, il a un vaisseau pour lui tout seul. Dérivé à l'origine d'une copie iranienne de capsule Shenzhou-B, affublée d'un module de station spatiale chinoise de type 921 accroché à sa queue, le vaisseau aux allures de bricolage des années 60 – une libellule d'aluminium scintillant accouplée à une cannette de Coca – dispose d'une extension M2P2 au contour bizarre fixée autour du nez. La M2P2 est une voile à plasma, assemblée en orbite par l'une des usines de fabrication de boucliers spatiaux Dæwoo.

Elle a traîné Sadeq et sa station exiguë jusqu'à Jupiter en quatre mois à peine, surfant sur le vent solaire. Sa présence est peut-être un triomphe de l'Oumma, la communauté des croyants, mais il se sent bougrement isolé. Quand il tourne les miroirs de son observatoire compact en direction du *Sanger*, il est frappé par ses dimensions et son allure imposante. La taille du *Sanger* est la traduction de l'efficacité des instruments financiers occidentaux, des fonds d'investissement semi-autonomes dont les protocoles comptables adaptés aux variations cycliques des modèles financiers ont rendu possible le développement de l'exploration spatiale commerciale. Le Prophète, la Paix soit sur Lui, a peut-être condamné l'usure, mais il aurait pu y réfléchir à deux fois pour voir ces moteurs du développement capitalistique faire la preuve de leur pouvoir au-dessus de la Grande Tache rouge.

Après avoir achevé ses prières, Sadeq passe encore deux précieuses minutes supplémentaires sur son tapis. C'est qu'il a du mal à méditer dans cet environnement. Agenouillé dans le silence, on prend aussitôt conscience du bourdonnement des ventilateurs, de l'odeur de transpiration et de vieilles chaussettes, du goût métallique de l'ozone dégagé par les générateurs d'oxygène Elektron. Il est difficile d'approcher Dieu dans un vaisseau spatial de troisième main, ce don dédaigneux d'une Russie arrogante à une Chine ambitieuse qui a fini entre les mains des administrateurs religieux de Qom, lesquels savent bien mieux utiliser ces engins que ne peuvent l'imaginer tous ces États impies. C'est qu'ils l'ont menée loin, cette petite station spatiale jouet ; mais qui peut dire s'il est dans l'intention de Dieu de permettre aux hommes de vivre ici, en orbite autour de cette planète géante boursouflée ?

Sadeq hoche la tête ; il roule son tapis de prière et le range à côté de l'unique hublot avec un discret soupir. Un gros coup de vague à l'âme l'envahit, lui reviennent son enfance dans la touffeur poussiéreuse de Yazd et ses longues études à Qom. Il se redresse et se stabilise en parcourant du regard la station qui lui est désormais devenue aussi familière que l'appartement au troisième d'un immeuble en béton où l'ont élevé ses parents – un ouvrier dans une usine automobile et son épouse. L'intérieur de la station est de la taille d'un car scolaire dont toutes les surfaces sont encombrées d'espaces de rangement, de consoles d'instruments et de rangées de tuyauteries apparentes. Deux globules d'antigel tressautent comme des méduses abandonnées près d'un échangeur de chaleur qui lui a récemment causé du souci. D'un appel du pied, Sadeq se met en quête de la bouteille en plastique qu'il garde tout exprès, puis il récupère sa ceinture d'outils et donne ordre à l'un de ses agents de lui trouver la page idoine du carnet d'entretien. Il est grand temps de réparer ce joint qui fuit.

Une petite heure de travail de plomberie assidu et il pourra manger du ragoût d'agneau surgelé, accompagné d'une purée de lentilles et de riz bouilli, avec une ampoule de thé noir pour faire passer le tout, avant de s'asseoir pour passer en revue la prochaine séquence de manœuvre de survol. Peut-être, à la grâce de Dieu, n'y aura-t-il pas d'autre alerte système et qu'il aura le temps de consacrer une heure ou deux à ses recherches avant les prières du soir et de la nuit. Peut-être que le surlendemain, il trouvera même le temps de se détendre deux heures en regardant un de ces vieux films qu'il trouve si fascinants par leurs informations sur les cultures étrangères. *Apollo XIII*, par exemple. Ce n'est pas facile d'être membre d'équipage d'une mission spatiale de longue durée. C'est encore plus dur pour Sadeq, tout seul sans personne à qui parler, car le décalage des communications avec la Terre est ici de plus d'une demi-heure dans chaque sens – et pour autant qu'il sache, il est le seul et unique croyant dans un rayon d'un demi-milliard de kilomètres.

Amber compose un numéro à Paris et attend que quelqu'un décroche. Elle connaît la femme étrange sur l'écran minuscule de l'appareil. Maman l'appelle « la fieffée salope de ton père » avec un sourire étrangement crispé. (La seule fois qu'Amber a demandé ce qu'était une « fieffée salope », Maman lui a flanqué une tape – pas forte, juste un signal d'avertissement.)

« Est-ce que Papa est là ? », demande-t-elle.

La femme étrange a l'air un rien perplexe. (Elle est blonde, comme Maman, mais c'est

manifestement une teinture, et elle a les cheveux taillés court et la peau bronzée.)

« *Oui. Euh,* yes, corrige-t-elle en anglais. (Sourire hésitant.) Je suis désolée, tu es sur un téléphone jetable ? Tu veux lui parler ? », poursuit-elle avec son accent français.

Ça sort comme un cri du cœur : « Je veux le *voir*. »

Amber serre le téléphone comme une bouée : c'est un petit jetable bon marché offert avec une boîte de céréales et la coque en carton se ramollit déjà dans sa main moite.

« Maman veut pas, Tante 'Nette…

– Chut. (Annette qui vit avec le père d'Amber depuis plus de deux fois plus longtemps que sa mère, sourit.) Tu es sûre que ce téléphone, ta mère n'est pas au courant de son existence ? »

Amber regarde autour d'elle. Elle est la seule aux toilettes parce que ce n'est pas encore la pause et elle a dit à la maîtresse que « c'était pressé ».

« Je suis sûre, facteur de confiance P20 supérieur à 0,9. »

Son encéphale bayésien lui dit qu'elle ne peut pas raisonner avec précision en la matière parce que Maman ne l'a jamais encore surprise avec un téléphone illicite, mais tant pis, flûte. *Ça ne peut pas créer des ennuis à Papa s'il n'est pas au courant, pas vrai ?*

« Très bien. (Annette jette un coup d'œil de côté.) Manny, j'ai un appel surprise pour toi. »

Papa apparaît à l'écran. Elle voit entièrement son visage et il paraît plus jeune que la dernière fois : il a dû arrêter de mettre ces moches vieilles lunettes.

« Salut Amber ! Où es-tu ? Est-ce que ta mère sait que tu m'appelles ? » Il semble un rien inquiet.

« Non, répond-elle avec confiance, le téléphone était dans une boîte de corn-flakes.

– Waouh ! Écoute, ma choute, tu dois te rappeler de ne jamais, je dis bien jamais, m'appeler depuis un endroit où ta mère peut le découvrir. Ou sinon, elle va lancer ses avocats à mes trousses pour me mettre le couteau sous la gorge parce qu'elle leur racontera que c'est moi qui t'ai demandé de m'appeler. Et même oncle Gianni ne sera pas capable d'arranger ça. Compris ?

– Oui, P'pa. (Soupir.) Même si ce n'est pas vrai, je sais. Tu ne veux pas savoir pourquoi j'ai appelé ?

– Hum. »

Il semble momentanément pris de court. Puis il acquiesce, songeur. Amber aime bien Papa parce qu'il la prend au sérieux la plupart du temps quand elle lui parle. C'est vraiment super-chiant de devoir emprunter les mobiles de ses camarades de classe ou de se faufiler sous le pare-feu maternel mode pitbull, mais Papa n'est pas du genre à s'imaginer qu'elle n'y connaît rien sous prétexte qu'elle est juste une môme.

« Vas-y. T'en as gros sur le cœur ? Comment ça se passe à la maison, ces derniers temps ? »

Elle doit être brève. Le jetable est prépayé, le tarif international qu'il utilise est nul, le signal de coupure peut retentir à tout instant.

« Je veux me barrer, Papa. Je ne plaisante pas. Maman devient de plus en plus zinzin de semaine en semaine – elle s'est mise à me traîner d'une église à l'autre, et hier elle a piqué une crise en parlant à mon conseiller d'éducation. Elle veut que je voie le psy scolaire, genre, pour quoi faire ? Je ne peux pas faire ce qu'elle veut – je ne suis pas sa petite fille ! Chaque fois que je passe sous le pare-feu, elle essaie de me plaquer un robot traqueur de contenu, ça me saoule – j'arrive même plus à penser normalement ! »

Amber est la première surprise de sentir monter des larmes. « Tire-moi de là ! »

L'image de son père tremblote, la caméra tourne pour lui montrer sa *tante* Annette et son air inquiet.

« Tu sais, ton père, il ne peut rien faire, tu le sais ? Les avocats du divorce, ils lui lient les mains. »

Amber renifle. « Et toi, tu peux m'aider ?

– Je vais voir ce que je peux faire », promet la fieffée salope de son père alors que retentit

le signal de coupure.

Un colis d'instruments se détache du drone largué par le *Sanger* et descend vers le patatoïde, cinquante kilomètres au-dessous. Jupiter domine l'arrière-plan de sa masse gigantesque et gibbeuse, papier peint impressionnant pour un cosmologiste dément. Pierre mordille sa lèvre inférieure et se concentre sur le pilotage du module.

Enveloppée dans un sac de couchage de noir, Amber plane au-dessus de sa tête, chauve-souris géante, goûtant sa liberté durant ce tour. D'en haut, elle contemple la coupe au bol de Pierre, ses bras noueux agrippés aux deux côtés de la console de visualisation et se demande ce qu'il doit faire à présent. Esclave pour une journée, l'expérience est intéressante. La vie à bord du *Sanger* est suffisamment minutée pour que personne n'ait vraiment de temps libre (du moins tant que les grands habitats n'auront pas été assemblés et les paraboles à haut débit convenablement pointées vers la Terre). Tout se déroule selon un plan complexe savamment organisé par leur investisseur et il n'y a guère de place pour se tourner les pouces : l'expédition se fonde, toute honte bue, sur l'exploitation du travail des enfants – ils représentent une moindre charge en termes de support-vie que des adultes –, aussi travaillent-ils douze heures par jour pour assembler une tête de pont sur le rivage du futur. (Quand ils seront grands et disposeront enfin de leur libre-arbitre, ils seront tous riches, mais cela n'a pas pour autant fait taire le chœur des pleureuses scandalisées qui répandent leur propagande sur les médias terrestres). Pour Amber, l'occasion de laisser quelqu'un d'autre travailler pour elle est inédite et elle essaie d'en goûter la moindre minute.

« Eh, esclave, lance-t-elle sur un ton dégagé, comment tu t'en sors ?

−Tout va bien. »

Pierre refuse de lui adresser un regard, note Amber. *Il a douze ans. N'est-on pas censé être obsédé par les filles à cet âge ?* Elle remarque sa concentration intense et calme à la fois, hasarde une sonde furtive dans sa direction ; il ne semble pas l'avoir remarquée mais celle-ci rebondit, incapable d'entamer son armure mentale.

« Vitesse de croisière acquise », lâche-t-il, taciturne, tandis que deux tonnes de métal, de céramique et de composé complexe adamantin se précipitent vers la surface de Bisounours à trois cents kilomètres-heure.

« Arrête de mettre ton grain de sel, il y a un décalage de trois secondes et je n'ai pas envie de me retrouver bloqué dans une boucle de rétroaction à cause de ça.

– Je mettrai mon grain de sel si je veux, *esclave* ». Elle lui tire la langue.

« Et si tu me fais rater mon coup, hein ? » Il lève les yeux vers elle, le visage sérieux.

« On est censé jouer à ce petit jeu ?

– Tu couvres tes arrières, et je couvrirai les miens, répond-elle avant de rougir comme une pivoine. Enfin, je me comprends.

– Ben voyons ! »

Pierre sourit, hilare, avant de se retourner vers la console.

« Aïe, c'est pas drôle. Et je te conseillerais de régler tous les blocs de bits auxquels tu as délégué le contrôle de tes centres de la parole – ils sont bien trop friands d'expressions à double sens. Quelqu'un va finir par te prendre pour une adulte.

– Tu t'occupes de tes oignons et moi, je m'occupe des miens, s'emporte-t-elle. Et déjà, tu peux commencer par me dire ce qui se passe.

– Rien. » Il se cale contre le dossier, croise les bras, contemple l'écran en grimaçant.

« On va commencer à dériver pendant cinq cents secondes, puis il y aura une correction à mi-course suivie d'une poussée de décélération avant l'atterrissage. Enfin, il faudra patienter une heure avant qu'il se déploie et commence à dévider le treuil. Qu'est-ce que tu veux en plus, une barquette de nouilles ?

– Ha-ha ! »

Amber déploie ses ailes de chauve-souris et s'allonge, tournée vers le hublot, elle se sent

riche et oisive, tandis que Pierre trime pour remplir sa tâche quotidienne.

« Réveille-moi quand il y aura quelque chose d'intéressant à voir. »

Peut-être qu'elle aurait dû lui demander de lui épépiner des grains de raisin ou de lui masser les pieds, enfin, un truc un peu plus dans la tradition hédoniste, mais pour l'heure, le simple fait de savoir qu'il est son petit bout de travail aliéné suffit à combler son orgueil. Quand elle contemple la tension de ses bras, la courbure de son cou, elle se dit qu'il y a peut-être quelque chose derrière ces gloussements et ces murmures « *il en pince vraiment pour toi* » qu'aiment échanger les filles plus âgées…

La fenêtre résonne comme un gong et Pierre toussote.

« Tu as un mail, dit-il sèchement. Tu veux que je te le lise ?

– Qu'est-ce que… »

Un message inonde l'écran en pattes de mouche qui défilent de droite à gauche, comme les trucs sur son outil d'entreprise (pour l'heure placé en sûreté dans un coffre à Zurich). Il lui faut quelques instants pour télécharger un agent linguistique gérant l'arabe et encore une minute pour saisir la teneur du message. Sitôt fait, elle se met à jurer, à tue-tête et sans s'arrêter.

« Bougre de salope, tu te croyais vraiment obligée de faire un truc pareil, Maman ? »

L'outil d'entreprise est arrivé dans un gros carton FedEx adressé à Amber. Il s'est pointé le jour de son anniversaire alors que maman était au boulot et elle s'en souvient comme si c'était hier.

Elle se rappelle avoir levé la main pour plaquer son pouce sur le reçu du livreur, la sensation rugueuse des micro-séquenceurs échantillonnant son ADN. Puis elle traîne le colis à l'intérieur. Quand elle tire sur la languette, le paquet s'ouvre automatiquement, régurgitant une imprimante 3D compacte, une demi-ramette de papier imprimée à l'encre inerte, l'ancienne, et un petit chat à la robe écaille de tortue avec un grand @ sur le flanc. Le chat saute de la boîte, s'étire, hoche la tête et la fixe.

« Tu es Amber ? » dit-il dans un ronronnement miaulesque. Il émet vraiment des sons de chat mais le sens est clair – il sait s'adresser directement à son interface de compétence linguistique.

« Ouais, répond-elle, timidement. C'est *Tante* 'Nette qui t'envoie ?

– Non, c'est la petite souris, c't'idée. »

Il s'avance et se penche pour venir frotter sa tête contre son genou, tartinant sa jupe de phéromones.

« Bon, dis-moi, est-ce que par hasard t'aurais du thon à la cuisine ?

– M'man ne se fie pas aux produits de la mer. Elle dit que c'est que de la merde d'élevages d'importation. Au fait, c'est mon anniversaire, je ne te l'ai pas dit ?

– Eh bien, joyeux putain d'anniversaire, alors. »

Le chat bâille avec un réalisme convaincant.

« Voici le cadeau de ton papa. Le salaud m'a placé en hibernation et m'a expédié avec pour te montrer son fonctionnement. Si tu veux mon avis, largue ce truc vite fait. Il ne t'apportera que des ennuis. »

Amber interrompt les bougonnements du chat en claquant des mains avec allégresse.

« Alors, c'est quoi, au juste ? insiste-t-elle. Une nouvelle invention ? Une espèce de sex toy bizarre made in Amsterdam ? Un flingue, pour que je puisse descendre le pasteur Wallace ?

– Nân. » Le chat bâille derechef avant de se lover sur le sol près de l'imprimante 3D.

« C'est une espèce de modèle économique douteux pour te délivrer de l'emprise de ta maman. Mais t'as intérêt à faire gaffe… Ton père précise que sa légalité est limite-limite du point de vue juridictionnel. Ta mère pourrait bien réussir à la saper si jamais elle apprend comment il fonctionne.

– Waouh ! Genre, totalement cool. »

À la vérité, Amber est ravie surtout parce que c'est son anniversaire mais Maman est au boulot et elle est toute seule à la maison, avec pour seule compagnie la télé réglée en mode majorité morale. Les choses sont allées en empirant depuis que Maman a décidé qu'une dose modérée de religion à l'ancienne devait former une part essentielle de son éducation, au point que le mieux que *tante* Annette puisse lui envoyer soit une arnaque programmée par Papa pour la récupérer. Si ça foire, Maman l'amènera ce soir à l'église et ça finira à coup sûr encore une fois par une scène. La tolérance d'Amber pour ce ramassis de fadaises diminue rapidement et même s'il est toujours possible que la raison véritable pour laquelle sa mère la bassine avec ces conneries est de renforcer son immunité mémétique – c'est toujours difficile à dire avec Maman – le climat est devenu tendu depuis qu'elle s'est fait jeter du catéchisme pour avoir défendu avec éloquence la théorie de l'évolution.

Le chat renifle en direction de l'imprimante.

« Pourquoi que tu l'allumes pas ? »

Amber soulève le couvercle, retire les copeaux d'emballage et branche la machine. Un ventilateur se met à tourner, une bouffée d'air chaud se dégage des évents arrière pour maintenir les têtes d'impression à la bonne température tandis que l'appareil entame la procédure d'enregistrement.

« Et maintenant, je fais quoi ?

– Tu prends la page intitulée LISEZ-MOI et tu suis les instructions », chantonne le chat sur un ton de récitatif ennuyé. Il lui adresse un clin d'œil, puis surjouant un accent français :

« Le READ ME, il sont contain directions pour executing le corporate instrument dans le boit. In event of perplexity, consulte the accompanying Aineko pour clarification. »

Le chat fronce rapidement le nez, comme s'il s'apprêtait à happer quelque insecte invisible.

« Avertissement : ne pas se fier aux opinions du chat de votre père. C'est un animal pervers et parfaitement non fiable. Votre mère a contribué à approvisionner sa base mémétique, du temps où ils étaient encore mariés. *Fin.* »

Le chat marmonne quelques instants encore.

« Putain de snobinarde parisienne ! Je pisserai dans son tiroir à petites culottes… Je chierai dans son bidet…

– Ne sois pas vulgaire. »

Amber survole le mode d'emploi. D'après son père, les outils d'entreprise sont de la magie pure et celui-ci est exotique à plus d'un titre : une SARL établie au Yémen, contorsionnée entre les exigences de la charî'a et du législatosaure mondialisé. Déchiffrer le message n'a rien d'aisé, même avec un web perso bourré à craquer d'agents sub-sapiens qui ont un accès illimité à des bibliothèques entières de droit commercial international – le goulet d'étranglement restant la compréhension. Amber trouve le document intrigant au plus haut point. Ce n'est pas tant le fait que la moitié soit rédigée en arabe qui lui pose problème – son moteur lexical est là pour ça – ou même qu'il soit bourré d'S-expressions* et de tronçons mal digérés de langage LISP* ; mais la compagnie semble établir que le seul et unique objet de son existence est la possession d'esclaves en bien meubles.

« Que se passe-t-il ? demande le chat. À quoi tout ça rime-t-il ? »

Il éternue, puis prend un air dégoûté.

« Ce n'était pas mon idée, grande gueule. Ton père est un type très bizarre et ta mère le déteste parce qu'elle est restée amoureuse de lui. Elle est pas mal tordue, tu sais ? Ou peut-être que c'est un moyen pour elle de sublimer ça, cette obsession à vouloir te fourguer une éducation religieuse. Lui, il pense que c'est une maniaque du contrôle et je ne lui donne pas entièrement tort. Quoi qu'il en soit, après que ton papa s'est tiré en quête d'un nouveau foyer, elle l'a attaqué en justice. Mais elle a oublié d'inclure son partenaire et c'est elle qui a acheté ce nœud de vipères et te l'a envoyé, d'accord ? Annie est peut-être une vraie salope, mais il l'a mise dans sa poche, il la fait tourner en bourrique, au choix. Toujours est-il qu'il a concocté ces

compagnies et cette imprimante – qui n'est pas connectée à un proxy* de filtrage, comme celle de ta mère – tout spécialement pour te permettre d'échapper légalement à son emprise. Si du moins c'est ce que tu désires. »

Amber passe rapidement les parties dynamiques du fichier d'aide – pour l'essentiel des diagrammes légaux rédigés en langage de modélisation – pour s'imbiber du vif du sujet. Le Yémen est un des rares pays à appliquer la charî'a, la loi sunnite traditionnelle, et accepter dans le même temps d'héberger des sociétés-écrans à responsabilité limitée. Posséder des esclaves est légal – la fiction étant que le propriétaire a une option indexée sur la production à venir du travailleur sous contrat, avec des intérêts qui croissent plus vite que les rentrées de l'infortunée victime – et ces compagnies sont des personnes morales. Si Amber souscrit au contrat d'esclavage de cette compagnie, elle en deviendra de plein droit une esclave et ce sera à celle-ci d'assumer la responsabilité légale de ses actes mais également de ses frais d'entretien. Le reste de l'appareil légal – près de quatre-vingt-dix pour cent, en fait – est un ensemble de mécanismes de droit commercial auto-évolutif codé sous une variété de juridictions permettant la constitution en continu de compagnies Turing-complètes*, le tout servant de coquille pour le contrat d'esclavage. Tout au bout de cette chaîne de compagnies imbriquées, se trouve un fonds de fidéicommis dont Amber est la principale bénéficiaire et unique actionnaire. À sa majorité, elle acquerra le contrôle de toutes les compagnies du réseau et pourra dissoudre son contrat d'esclavage ; d'ici là, le fonds (qui est en définitive a propriété) tient lieu de conseil de surveillance de la compagnie qui la détient (et du même fait la protège de toute tentative d'OPA hostile). Oh, et l'ensemble est supervisé par une Assemblée générale extraordinaire qui a attribué comme tâche initiale à la compagnie de transférer immédiatement tous les biens du fonds vers Paris. Un billet d'avion aller-simple est inclus.

« Tu crois que je devrais accepter ? », demande-t-elle, indécise. Difficile de mesurer l'intelligence réelle du chat – il y a sans doute un gouffre béant caché derrière ces réseaux sémantiques pour peu qu'on creuse un peu – mais le récit est plutôt convaincant.

Le chat s'accroupit et enroule prudemment sa queue autour de ses pattes.

« Je dis ça, je dis rien, si tu vois ce que je veux dire. Mais tu prends ce deal et tu peux aller vivre avec Papa. Mais ça n'empêchera nullement Maman de courir à ses trousses avec un fouet de cocher, et aux tiennes avec une horde d'avocats et une paire de menottes. Si tu veux mon avis, tu téléphones aux Franklin et tu t'embarques dans leur escroquerie d'exploitation minière spatiale. Dans l'espace, personne ne viendra t'apporter un mandat. Sans compter qu'ils ont dans leurs plans à long terme l'entrée sur le marché CETI*, en craquant les paquets de données transitant sur le réseau des ET. Tu veux mon opinion honnête : tu te lasserais de Paris au bout d'un moment. Ton père et sa grenouille, ce sont de sacrés noceurs. Pas vraiment le temps de s'occuper d'une gamine. Ou d'un chat comme moi, tout bien considéré. Ils bossent toute la journée pour leur sénateur, et passent leurs nuits à se droguer, participer à des soirées fétichistes où à des fêtes, aller à l'opéra, toutes ces conneries pour adultes. Ton père s'habille en robe plus souvent que ta mère, et ta tante 'Nettie le promène dans l'appartement au bout d'une chaîne quand ils ne s'envoient pas en l'air bruyamment sur le balcon. Ils te gâcheraient ton style, môme. Tu ne devrais rien avoir à faire avec des parents qui vivent plus que toi.

Amber fronce le nez, à moitié dégoûtée par la manipulation transparente du chat, mais reconnaissant à moitié la véracité de son message. *Tu ferais bien d'y réfléchir à deux fois*, décide-t-elle. Puis elle s'éparpille dans tant de directions à la fois qu'elle manque de planter la connexion réseau de la maison. D'un côté, elle examine la structure pyramidale enchevêtrée de la compagnie ; d'un autre, elle réfléchit à ce qui pourrait mal tourner, pendant qu'une autre partie de ses réflexions (sans doute en grande partie issue de son moi biologique glandulaire et visqueux) songe à quel point ce serait bien agréable de se retrouver avec Papa, quand bien même avec un brin d'appréhension. Les parents ne sont pas censés avoir de relations sexuelles – n'est-ce pas une loi, ou un truc dans le genre ?

« Parle-moi des Franklin ? Sont-ils mariés ? Célibataires ? »

L'imprimante 3D se lance. Elle siffle doucement, dissipant la chaleur de la chambre à vide poussée vers son espace de travail réfrigéré à hyper-basse température. Dans ses entrailles se créent des faisceaux d'atomes cohérents, à partir d'un paquet de condensats de Bose-Einstein en suspension à la lisière du zéro absolu. En leur superposant des réseaux d'interférences, ils génèrent un hologramme atomique qui constitue la réplique parfaite d'un quelconque objet originel, fidèle jusqu'au niveau de ses atomes – pas de pièces mobiles nanotechnologiques poussives susceptibles de casser, surchauffer ou muter. Quelque chose va sortir de l'imprimante dans une demi-heure, un clone de l'original jusqu'aux états quantiques individuels des noyaux atomiques qui le composent. Le chat, l'air apparemment dégagé, vient se blottir vers les buses de sortie d'air chaud.

« Bob Franklin, il est mort deux ou trois ans avant ta naissance – ton père était en affaires avec lui. Ta mère également. Toujours est-il que des fragments de son *noumène* ont été préservés et que ses légataires universels essaient de recréer sa conscience en la téléchargeant par fragments avec leurs propres implants. Ils constituent une sorte de borganisme*, mais avec de l'argent et du style. Toujours est-il que Bob s'est alors retrouvé intégré dans le bisness spatial, avec le concours bienvenu d'un petit tripatouillage financier concocté par un ami de ton père et, désormais, tout ce petit monde s'applique à bâtir un habitat spatial qu'ils comptent embarquer jusqu'à Jupiter, où ils pourront démanteler deux ou trois petites lunes et entreprendre la construction de raffineries d'hélium-3. C'est cette fameuse arnaque CETI dont je t'ai parlé tout à l'heure, mais sur la lancée, ils ont déjà dans le collimateur tout un tas d'autres projets à long terme. Vois-tu, c'est que les amis de cher Papa ont réussi à craquer le message extraterrestre, celui dont tout le monde parle. Il s'agit en fait d'un paquet d'instructions pour localiser le routeur le plus proche permettant d'accéder à l'Internet galactique. Et ils veulent aller y faire un tour, histoire d'aller causer avec les ET. »

Tout ça passe en grande partie largement au-dessus de la tête d'Amber – il faudra qu'elle se documente sur les raffineries d'hélium-3 – mais l'idée de s'enfuir dans l'espace a pour elle un attrait certain. En un mot : l'aventure. Amber parcourt du regard le séjour et l'imagine déjà comme une capsule, une petite cellule couverte de boiseries profondément nichée dans la vision irénique d'une Amérique moyenne – celle dans laquelle sa mère voudrait la voir grandir, comme une boîte de Skinner* difforme destinée à l'entraîner à être normale.

« Est-ce que Jupiter c'est cool ? demande-t-elle. Je sais que c'est une grosse planète pas très dense, mais est-ce que, chépa, il s'y passe des trucs ? Est-ce qu'il y a des extraterrestres, là-bas ?

– C'est le premier endroit où se rendre si tu veux enfin réussir à rencontrer des ET, dit le chat, tandis que l'imprimante cliquette et régurgite un faux passeport (usé de manière convaincante), un badge métallique contourné portant une inscription gravée en arabe et un vaccin maison à large spectre spécifiquement destiné au système immunitaire immature d'Amber. Colle-toi ça sur le poignet, signe les trois exemplaires du dessus, glisse-les dans l'enveloppe et tirons-nous. On a un avion à prendre, esclave. »

Sadeq est en train de dîner quand arrive la première action en justice lancée vers l'orbite de Jupiter.

Isolé dans l'espace confiné et bourdonnant de sa station, il considère le document officiel. Le langage est bancal, trahissant tous les indices caractéristiques d'un traducteur automatique d'entrée de gamme. La demanderesse est une Américaine qui – étrangement – se prétend chrétienne. C'est déjà surprenant mais la teneur de la réclamation est, au pied de la lettre, absolument ridicule. Il se force à finir son pain, puis débarrasse et nettoie son assiette avant d'examiner sérieusement la question. Est-ce une blague de mauvais goût ? Manifestement pas. Au titre d'unique cadi à l'extérieur de l'orbite de Mars, il est spécifiquement habilité à entendre la plainte et celle-ci est manifestement fondée.

Une femme qui mène une vie dans la crainte de Dieu – pas selon la voie correcte, certes,

mais elle montre des signes d'humilité et de progrès vers une meilleure compréhension – est privée de son enfant par les machinations d'un époux irresponsable qui l'a abandonnée depuis plusieurs années. Que cette femme doive élever cette enfant toute seule est lu par Sadeq comme un comportement tristement occidental mais qui reste pardonnable quand il lit sa description du comportement de l'irresponsable : laxiste est un euphémisme ; c'est sans nul doute un bien triste destin qui attendrait un enfant élevé par un tel homme. Cet individu la prive de la garde de son enfant, mais pas par des moyens légitimes. Il ne l'accueille pas sous son toit, ne manifeste aucune velléité de pourvoir normalement à son éducation, que ce soit selon ses propres coutumes ou suivant les préceptes de la charî'a. Non, il pousse le vice jusqu'à la vendre comme esclave suivant la nauséabonde tradition juridique occidentale, avant de l'expédier dans les ténèbres de l'espace comme ouvrière au service des forces douteuses du prétendu « progrès ». Les forces mêmes que Sadeq a été chargé d'affronter, en tant que représentant de l'Oumma dans le système de Jupiter.

Sadeq gratte pensivement sa barbichette. Une histoire navrante, mais que peut-il y faire ?

« Ordinateur, dit-il. Réponse à cette supplique : je compatis entièrement à votre douleur, mais je vois mal en quoi je pourrais vous être utile. Votre cœur supplie Dieu (béni soit Son Saint Nom) de vous aider mais cette affaire est certainement du ressort des autorités temporelles de Dar al-Harb. »

Il marque un temps. *Vraiment ?* Il s'interroge. Les rouages du droit commencent à lui trotter dans la tête.

« Si vous ne pouvez à tout le moins trouver le moyen de me faire intercéder en vue de soutenir la primauté de la charî'a dans le cas de votre fille, je peux m'atteler à la tâche de monter un dossier pour son émancipation, pour la plus grande gloire de Dieu (Béni soit Son Saint Nom). Fin, bloc-signature, envoi. »

Sadeq détache les Velcro qui le retiennent à la table et d'un petit coup de talon, se propulse doucement vers la partie avant de l'habitat encombré. Les commandes du télescope sont coincées entre le lave-linge à ultrasons et les épurateurs à l'hydroxyde de lithium. Les manettes sont déjà déverrouillées car il était en train de conduire une recherche élargie de l'anneau intérieur en quête de la signature de glace d'eau. C'est l'affaire de quelques minutes pour dériver les systèmes de navigation et de suivi assurant le pilotage du télescope afin de localiser ce gros astronef de fous. Une idée titille l'esprit de Sadeq, l'impression irritante qu'il pourrait bien avoir laissé échapper quelque détail important dans le message électronique de cette femme : l'accompagnait un certain nombre de pièces jointes de grande taille. L'esprit ailleurs, il se met à parcourir le résumé des infos que ses pairs lettrés lui envoient chaque jour. Pendant ce temps, il attend patiemment que le télescope localise le point lumineux au sein duquel la fille de cette pauvre femme est détenue en esclavage.

Il se rend compte qu'il doit bien exister un moyen d'accès, un moyen d'entrer en dialogue avec eux. De laisser les questions délicates se résoudre d'elles-mêmes, avec élégance. Inutile de recourir à la confrontation si l'on peut les convaincre d'une faille dans leurs plans. Inutile de chercher à défendre les fidèles contre la Tour de Babel de l'Apocalypse que ces gens se proposent d'édifier. Si la demande de cette Pamela est sincère, Sadeq n'aura pas besoin de finir ses jours dans ces étendues glacées perdues entre les mondes, loin de ses vieux parents et de son frère, loin de ses amis et collègues. Et il en sera profondément reconnaissant car, au tréfonds de son cœur, il sait qu'il est moins un guerrier qu'un lettré.

« Je suis désolée mais le borg essaie d'assimiler une plainte en justice, dit la réceptionniste. Pouvez-vous patienter ?

– Flûte. »

D'un plissement de paupière, Amber éjecte de son champ visuel le répondeur vocal Betty-Binaire et parcourt du regard la cabine. Elle bougonne.

« C'est vraiment trop siècle dernier. Mais pour qui se prennent-ils ?

– Le Dr Robert H. Franklin, suggère le chat. C'est une proposition perdante si tu veux mon avis. Bob était tellement accro à sa dope qu'il y a tout un esprit de groupe hippy qui s'est développé en utilisant son vecteur d'état pour s'envoyer en…

– Putain mais tu vas la boucler ! », s'écrie Amber. Pour le regretter aussitôt (crier après un astronef gonflable est un impardonnable *faux-pas*).

« Désolée. »

Elle développe un fil autonome doté d'un contrôle nerveux parasympathique intégral, puis en rajoute deux autres pour le compte afin de devenir *Faqih*, ces juristes musulmans spécialistes de la charî'a. Elle se rend compte aussitôt qu'elle mobilise bien trop du maigre débit de l'orphelinat – un temps de connexion qui devra être compensé plus tard par des corvées – mais nécessité fait loi. « Maman est allée trop loin. Cette fois, c'est la guerre. »

Elle sort en trombe de sa cabine et file contourner l'axe central de l'habitat, missile hors de contrôle en quête d'une cible sur laquelle évacuer sa rage. Ah, une bonne crise de colère…

Mais son corps lui dit de se calmer, compter jusqu'à dix, puis une litanie de savoir scriptural commence à se déverser à l'arrière-plan de son esprit et elle éprouve soudain un mélange de frustration et de colère, l'impression d'avoir perdu le contrôle – mais l'instant d'hystérie est passé. C'est un peu comme trois ans plus tôt quand Maman, ayant remarqué qu'elle s'entendait un peu trop bien avec Jenny Morgan, l'avait fait muter dans un autre district scolaire – prétextant des obligations professionnelles – mais Amber n'était pas dupe. C'était sa mère qui l'avait demandé – rien que pour la maintenir dans la dépendance et l'impuissance. Sa mère est une maniaque du contrôle avec des idées bien arrêtées sur l'éducation des enfants, et depuis qu'elle a quitté son père, elle s'est fait les griffes sur Amber, faisant de son éducation l'œuvre de sa vie – ce qui n'est pas évident, vu qu'Amber n'est pas la victime idéale, qu'elle est intelligente et parfaitement bien connectée de surcroît. Mais à présent, sa mère a trouvé moyen de bien lui niquer la tête, même jusqu'ici dans le système de Jupiter, et s'il n'y avait pas son neurogiciel pour lui servir de soupape, elle aurait totalement pété les plombs.

Alors, au lieu de crier après le chat ou de tenter d'adresser un message aux Franklin, Amber se lance à la traque au borg dans leur antre du carnespace.

Il y a seize borgs à bord du *Sanger* – adultes, membres du Collectif Franklin, squattant les ruines de la vision posthume de Bob. Ils louent une partie de leur matière grise pour faire tourner ce que la science a jusqu'ici permis de faire pour ressusciter l'esprit de feu le milliardaire de l'Internet, faisant de lui le premier bodhisattva de l'ère du téléchargement – si l'on excepte la colonie de langoustes, évidemment. Ils sont hébergés par une femme du nom de Monica – une reine de la ruche svelte, aux yeux noisette, dotée d'implants cornéens tramés au laser et d'une élocution sèche et sardonique capable de corroder les egos comme le vent du désert. Elle sait mieux que quiconque piloter Bob, à l'exception d'un avatar assez effrayant dénommé Jack, et elle n'est pas non plus une mauviette quand elle redevient elle-même (contrairement à Jack qui n'est jamais, jamais lui-même en public). Ce qui explique sans doute pourquoi ils l'ont élue Lider Maximo de l'expédition.

Amber localise Monica dans le jardin potager numéro quatre, en train de pratiquer une opération de chirurgie sur un filtre bloqué par du frai de crapaud. Elle est presque entièrement enfouie sous un gros tuyau, sa ceinture d'outils fermée par du Velcro ondule dans la brise, étrange banc de varech aérien.

« Monica ? Vous avez une minute ?

– Bien sûr. J'en ai à revendre. Tu veux te rendre utile ? Passe-moi le manche anti-moment de torsion et une douille hexagonale de six.

– Hum. »

Amber récupère la sacoche bleue et farfouille à l'intérieur. Un truc doté de batteries, de moteurs, d'un volant contrepoids et de gyroscopes laser s'assemble automatiquement – Amber le fait passer sous le tuyau. « Tenez. Écoutez, votre téléphone est connecté.

– Je sais. Tu es venue me voir au sujet de ta conversion, c'est ça ?

– Oui ! »

Un claquement provient de sous le bac de collecte pressurisé. « Attrape ça. »

Flottant vers elle apparaît un sac en plastique boursouflé, hâtivement bouclé par des élastiques.

« Me reste à passer un coup d'aspirateur. Prends-toi un masque si tu n'en as pas déjà un. »

Une minute plus tard, Amber est de retour à côté des jambes de Monica, le visage voilé par un masque de filtration.

« Je ne veux pas que ça se produise, explique-t-elle. Je me fous de ce que raconte Maman, je ne suis pas musulmane ! Ce juge, il ne peut pas me toucher. Il *ne peut pas*, ajoute-t-elle avec une véhémence toutefois mâtinée d'incertitude.

– Peut-être qu'il ne veut pas non plus ? (Un autre sac.) Tiens, attrape. »

Amber saisit le sac une fraction de seconde trop tard. Elle découvre pour son malheur qu'il était gonflé d'eau mêlée de frai de crapaud, des filaments visqueux garnis de têtards gigotant à peine gros comme des virgules. Il explose, envahit le compartiment et rebondit sur les parois en une averse de confettis amphibiens.

« Beurk ! »

Monica se tortille pour s'extraire de sous le tuyau.

« Oh, non, c'est pas vrai ! »

D'un appel du pied, elle s'éloigne du plancher – défini par accord mutuel – et saisit sur le dévidoir une feuille de papier absorbant qu'elle balance de l'autre côté du carénage du ventilateur, au-dessus du bac. Toutes les deux, elles se lancent à la pêche du frai de crapaud avec lingettes et sacs poubelle – le temps de finir d'éponger les dégâts, le dévidoir s'est mis à cliqueter et gronder, extrayant la cellulose des réservoirs d'algues pour regarnir le stock de papier.

« Ce n'était pas vraiment une réussite », insiste Monica, alors que la poubelle aspire le dernier sac.

« Ça te dit de savoir comment le crapaud a réussi à entrer ici ?

– Non, mais j'en ai trouvé un qui se baladait dans les communs, juste avant la fin du dernier cycle. Je l'ai ramené à Oscar.

– Faudra que je lui en touche un mot, alors. » Monica lorgne le tuyau d'un œil torve.

« Va falloir que j'y retourne pour refixer le filtre. Tu veux que j'incarne Bob ?

– Euh. (Amber réfléchit. Pas sûre.) À votre initiative.

– D'accord, Bob en ligne. »

Les traits de Monica se détendent légèrement puis son expression se durcit.

« Comme je vois les choses, tu as le choix. Ta mère t'y a plus ou moins acculée, non ?

– Oui. (Amber fronce les sourcils.)

– Bon. Alors fais comme si j'étais un idiot. Explique-moi tout depuis le début, d'accord ? »

Amber vient s'étendre le long du tuyau hydraulique et baisse la tête pour se retrouver à côté de Monica/Bob qui flotte, les pieds près du sol.

« J'ai fugué. Maman me possédait – enfin, elle avait tous les droits de garde et Papa aucun. Alors Papa, via un tiers, m'a aidée à me vendre comme esclave à une compagnie. La compagnie appartenait à un fonds de fidéicommis dont je serai la principale bénéficiaire quand je serai majeure. En tant que bien meuble lui appartenant, la compagnie me dit ce que je dois faire – légalement – mais en fait, la société-écran est conçue pour obéir à mes ordres. De sorte que je suis autonome. D'accord ?

– C'est tout à fait le genre de truc typique de ton père », observe Monica/Bob sur un ton neutre. Tartinée de la tonalité traînante et sardonique de la Silicon Valley, son accent du nord de l'Angleterre prend une étrange résonance médio-atlantique.

« Le problème, c'est que la plupart des pays ne reconnaissent pas l'esclavage, ils se contentent de lui donner un habillage présentable et le qualifier d'*in loco parentis* ou autre.

Ceux qui le pratiquent n'ont en tout cas quasiment aucun équivalent avec une SARL et encore moins une société-écran dirigée par une autre située à l'étranger. Papa a choisi le Yémen en tablant sur le fait qu'ils appliquent cette variante crétine de la charî'a – plus leur palmarès affligeant en matière de droits de l'Homme – mais cela dit, ils se conforment à peu près strictement aux protocoles juridiques partout en vigueur, et peuvent même s'interfacer avec les normes de l'Union européenne via un codicille bien pratique de la loi turque.

– Et donc ?

– Eh bien, j'imagine que techniquement, je suis un janissaire. Maman traversait alors sa période chrétienne, ce qui fait donc de moi l'esclave chrétienne incroyante d'une compagnie islamique. À présent, cette bougre d'idiote s'est convertie au chiisme. Normalement, dans l'islam, la descendance est en lignée paternelle mais elle a pris bien soin d'opter pour une secte aux vues progressistes en matière de droits des femmes. Des espèces de fondamentalistes islamiques libéraux et constructivistes, le genre « que ferait le Prophète s'il était vivant aujourd'hui et devait s'occuper d'usines de fabrication de chewing-gum auto-reproductrices », vous voyez le topo. Ils ont donc des opinions progressistes sur des sujets comme l'égalité des sexes devant la loi, parce que le Prophète était très en avance sur son temps et ils estiment qu'il leur revient de suivre son exemple. Quoi qu'il en soit, ça veut dire que Maman peut affirmer que je suis bel et bien musulmane et qu'aux termes de la loi yéménite, je dois être traitée comme le bien meuble musulman d'une société anonyme. Et leur code civil est très flou quant à la permission donnée aux musulmans d'avoir des esclaves. Ce n'est pas que j'aie des droits à proprement parler mais mon bien-être pastoral est placé sous la responsabilité de l'imam local et… » (Elle hausse les épaules, désemparée.)

« A-t-il déjà essayé de te faire passer sous une autre jurisprudence ? s'enquiert Monica/Bob. A-t-il mis des obstacles à ta liberté de disposition de ton corps, tenté d'interférer avec ton esprit ? Insisté sur la mise en œuvre d'atténuateurs de la libido ou l'application d'un code vestimentaire strict ?

– Pas encore. (L'expression d'Amber est lugubre.) Mais ce n'est pas un imbécile. J'imagine qu'il pourrait utiliser Maman – et m'utiliser, moi – comme moyen de pression pour s'infiltrer dans cette expédition. Déposer un recours pour un changement de juridiction, réclamer un arbitrage, ou autre. Ce pourrait être encore pire ; il pourrait m'ordonner de me conformer entièrement avec sa version spécifique de la charî'a. Celle-ci permet les implants mais exige un filtrage conceptuel obligatoire : si je fais tourner ce genre de module, je finirai par croire pour de bon.

– D'accord. (Monica fait un lent saut périlleux arrière.) À présent, dis-moi pourquoi tu ne peux pas simplement dénoncer ce contrat.

– Parce que… (Profonde inspiration.) Je peux le faire de deux manières. Je peux renier l'Islam, ce qui fera de moi une apostate et mettra automatiquement un terme à mon lien fiduciaire avec la société-écran, de sorte que Maman récupérera ma propriété selon la loi européenne ou américaine. Ou je peux dire que l'instrument n'a pas de valeur légale parce que je me trouvais aux États-Unis lorsque je l'ai signé, et que là-bas, l'esclavage est illégal, auquel cas, Maman récupérera ma propriété. Ou bien alors je peux prendre le voile, comme toute femme musulmane décente, obéir à toutes les injonctions de l'imam et Maman ne me possède plus – mais elle doit me nommer un tuteur. Oh, Bob, elle a tellement bien arrangé son coup. »

Monica pivote pour regagner le sol et considère Amber, d'un regard très Bob.

« Maintenant que tu m'as parlé de tes problèmes, essayons de nous mettre à la place de ton père. Chaque jour, ton père a une douzaine d'idées créatives avant le petit déjeuner – c'est comme cela qu'il s'est fait un nom. Ta mère t'a placée dans une case. Réfléchis au moyen d'en sortir. Qu'est-ce que tu peux faire ?

– Ben… »

Amber fait une roulade pour étreindre le gros conduit hydroponique comme si c'était une planche de survie.

« C'est un paradoxe légal. Je suis piégée à cause de la juridiction sous laquelle elle m'a coincée. Je pourrais parler au juge pour enfants, je suppose, mais elle a dû le choisir avec grand soin. (Elle plisse les paupières.) La *juridiction*… Eh, Bob… »

Elle lâche la conduite et flotte librement, ses cheveux répandus derrière elle comme un halo cométaire.

« Comment dois-je faire mon compte pour me placer sous une nouvelle juridiction ? »

Sourire de Monica.

« Il me semble me rappeler que la façon habituelle est de s'emparer d'un bout de terre vierge et de s'en proclamer le souverain, mais il y a d'autres méthodes. J'ai plusieurs amis, je crois que tu devrais les rencontrer. Ils ne sont pas très causants et les transmissions souffrent d'un délai de deux heures-lumière, mais je pense que tu t'apercevras qu'ils ont déjà répondu à cette question. Alors pourquoi ne pas aller parler d'abord avec l'imam, voir de quoi il a l'air ? Il se peut qu'il te surprenne. Après tout, il était déjà là avant que ta maman décide de se servir de lui pour avancer ses pions. »

Le *Sanger* tourne en orbite à trente kilomètres au-dessus de la taille d'Amalthée, le mini-satellite patatoïde. Des drones grouillent sur les pentes du Mons Lyctos, à dix kilomètres d'altitude au-dessus du niveau moyen de la surface. Soulevant dans leur sillage des nuages de poussière de sulfate rougeâtre, ils déploient des feuilles transparentes sur la surface désolée du planétoïde. Si près de Jupiter (cent quatre-vingt mille kilomètres à peine au-dessus de la folie tourbillonnante des nuages de la haute atmosphère), la géante gazeuse occupe la moitié du ciel avec un aspect en perpétuel changement parce qu'Amalthée tourne autour de son maître en un peu moins de douze heures. Les boucliers anti-radiations du *Sanger* fonctionnent à pleine puissance, enveloppant le vaisseau dans une couronne de plasma aux draperies ondulantes. La radio est inutilisable et les mineurs humains contrôlent leurs drones via un réseau complexe de faisceaux laser. D'autres drones de plus grande taille dévident des rouleaux de gros câbles électriques au nord et au sud du site d'atterrissage. Une fois les circuits connectés, ils formeront un bobinage qui, en traversant le champ magnétique de Jupiter, générera un courant électrique tout en sapant insensiblement le moment orbital de la lune.

Amber soupire et regarde, pour la sixième fois en une heure, la webcam plaquée sur le flanc de sa cabine. Elle a décollé les affiches et dit aux jouets d'aller se ranger. D'ici deux mille secondes, le minuscule vaisseau spatial iranien se lèvera au-dessus du limbe de Moshtari et le moment sera venu de parler à son maître. L'expérience ne l'emballe pas outre mesure. Si elle tombe sur un vieil abruti tout ratatiné, de la tendance fondamentaliste la plus obtuse, elle aura des problèmes. Le manque de respect pour les personnes d'un certain âge fait partie intégrante de l'expérience des adolescents occidentaux depuis des générations et un fil de discussion transculturel qu'elle a épluché pour rafraîchir sa mémoire sur l'Islam lui rappelle que toutes les cultures ne partagent pas le même point de vue. Mais s'il se trouve qu'il est jeune, intelligent et souple, ça pourrait bien être encore pire. Quand elle avait huit ans, Amber a passé une audition pour *La Mégère apprivoisée*. Elle a découvert à cette occasion qu'elle n'avait aucun penchant pour jouer le rôle-titre dans sa production transculturelle personnelle.

Nouveau soupir.

« Pierre ?

– Ouais ? »

Sa voix lui parvient du pied du cabinet de premier secours au mur de sa chambre. Il s'est lové dessous, les membres oscillant languissamment tandis qu'il pilote un drone de forage autour de la surface de l'objet Bisounours, comme a décidé de se baptiser lui-même le rocher. Le drone est la copie conforme d'une araignée d'eau qui rebondit très lentement sur ses très longues pattes en microgravité. C'est que le rocher ne fait qu'un demi-kilomètre dans sa plus grande longueur. Il est tapissé d'une couche brune d'un mélange exotique de soupe d'hydrocarbures et de composés sulfurés vaporisés depuis la surface d'Io par les vents

jupitériens.

« J'arrive.

– Tu ferais mieux. (Elle lorgne l'écran.) Plus que vingt secondes avant la prochaine poussée. »

Le réservoir de charge utile visible sur l'écran est, techniquement, volé. Mais pas de problème pour autant qu'elle le restitue, a dit Bob, même si elle ne sera pas en mesure de le faire avant qu'il ait atteint Bisounours et qu'ils y aient trouvé suffisamment de glace d'eau pour refaire le plein.

« Déjà trouvé quelque chose ?

– Juste les trucs habituels. Un filon de glace près du pôle semi-majeur – elle est sale, mais il y en a au moins mille tonnes. Et la surface est encroûtée de bitume. Amber, tu sais quoi ? Cette merde orange, elle regorge de fullerènes*. »

Amber sourit à son reflet sur l'écran. En voilà une bonne nouvelle. Une fois que la charge utile qu'elle pilote aura touché le sol, Pierre pourra l'aider à déployer les câbles supraconducteurs sur l'axe principal de Bisounours. Celui-ci ne fait que quinze cents mètres et cela ne leur procurera que quelques dizaines de kilowatts de jus, mais le condenseur qui fait également partie de la charge utile pourra l'utiliser pour convertir la croûte de Bisounours en produits manufacturés au rythme d'environ deux grammes par seconde. En utilisant des schémas de construction mis à libre disposition par la fondation du matériel libre, il leur faudra moins de deux cent mille secondes pour disposer d'un réseau de soixante-quatre imprimantes 3D crachant de la matière organisée à un rythme uniquement limité par la puissance électrique disponible. À commencer par une grande tente en forme de dôme et une réserve d'oxygène et d'azote pour lui permettre de respirer, puis en y ajoutant une connexion directe à haut débit vers la Terre, Amber pourrait monter et lancer sa petite colonie personnelle individuelle en l'affaire d'un million de secondes.

L'écran clignote.

« Oh merde ! Planque-toi, Pierre. »

L'appel entrant cherche à attirer son attention.

« Ouais. Qui êtes-vous ? »

S'affiche en plein écran l'image de l'intérieur d'une capsule spatiale encombrée, très vingtième. Le type qui l'occupe a la vingtaine, visage basané, cheveux ras et barbe courte, vêtu d'une combi spatiale vert olive. Il flotte entre un contrôleur d'abordage manuel et une photo de la Ka'aba à La Mecque dans un cadre doré.

« Je vous souhaite le bonsoir, commence-t-il sur un ton solennel. Ai-je l'honneur de m'adresser à Amber Macx ?

– Euh, ouais ? C'est moi. »

Elle le regarde, un peu ahurie. C'est qu'il ne ressemble pas du tout à son idée d'un ayatollah – vieux, en robe noire, fondamentaliste à tous crins.

« Qui êtes-vous ?

– Je suis le Dr Sadeq Khurasani. J'espère que je ne vous dérange pas ? Est-il possible de se parler maintenant ? »

Il a l'air si anxieux qu'Amber opine machinalement.

« Bien sûr. Ma mère vous a-t-elle mis au courant ? »

Ils dialoguent en anglais et elle remarque que sa diction est bonne, quoique avec un léger manque de naturel. *Il n'utilise pas un moteur lexical, il a vraiment appris la langue pour de bon*, se rend-elle compte avec un frisson de crainte.

« Vous devez faire attention quand vous vous adressez à elle. Ce n'est pas qu'elle mente, exactement, mais elle sait amener les gens à faire ce qu'elle veut.

– Oui, j'ai déjà parlé à… euh. »

Une pause. Ils sont encore séparés par près d'une seconde-lumière, le temps de susciter collisions douloureuses et silences accidentels.

« Je vois. Êtes-vous sûre que vous devriez parler ainsi de votre mère ? »

Amber pousse un gros soupir.

« Les adultes peuvent divorcer, eux. Si je pouvais divorcer d'elle, je le ferais volontiers. Elle est… (Elle lève les bras, à court d'expression.) Écoutez, c'est le genre de personne qui ne peut pas perdre un combat. Si elle sent qu'elle va perdre, elle va faire tout son possible pour utiliser toutes les voies légales. Comme elle a fait pour moi. Vous ne voyez donc pas ? »

Le Dr Khurasani semble extrêmement dubitatif.

« Je ne suis pas sûr de bien comprendre… Peut-être, hum, que je devrais commencer par vous dire pourquoi je m'adresse à vous ?

– Je vous en prie, faites. »

Amber est surprise par son attitude : il semble vraiment la prendre au sérieux. La traiter en adulte. La sensation est si inédite – venant de quelqu'un âgé de plus de vingt ans – qu'elle en oublierait presque qu'il lui parle uniquement parce que sa mère l'a piégée.

« Eh bien, je suis ingénieur, et par ailleurs j'étudie la *Fiqh*, la jurisprudence. En fait, je suis qualifié pour prononcer un jugement. Certes, je suis un juge quasiment débutant mais il n'empêche que c'est une lourde responsabilité. Toujours est-il que votre mère, la paix soit sur elle, a déposé une réclamation auprès de moi. Êtes-vous au courant ?

– Oui. (Amber se crispe.) C'est un mensonge. Une déformation des faits.

– Hmm. (Sadeq se gratte pensivement la barbe.) Ma foi, c'est à moi de le découvrir, n'est-ce pas ? Votre mère s'est soumise à la volonté de Dieu. Cela fait de vous la fille d'une musulmane et elle prétend…

– Elle essaie de se servir de vous comme d'une arme, le coupe Amber. Je me suis vendue en esclavage pour lui échapper, est-ce que vous comprenez ? Je me suis rendue esclave d'une compagnie détenue par un fonds à moi réservé. Elle essaie de modifier les règles pour me récupérer. Vous savez quoi ? Je crois qu'elle se fiche bien de votre religion, tout ce qu'elle veut, c'est moi !

– L'amour d'une mère…

– Mon cul, oui ! gronde Amber. Ce qu'elle veut, c'est le pouvoir, point ! »

L'expression de Sadeq se durcit.

« Vous avez une langue de vipère, mon enfant. Tout ce que j'essaie de faire, c'est de débrouiller les faits dans cette affaire. Vous devriez vous demander si un tel manque de respect sert vos intérêts. » Il marque un temps, avant de poursuivre, sur un ton moins abrupt.

« Avez-vous eu réellement une enfance si dure auprès d'elle ? Pensez-vous que tout ce qu'elle a fait, c'était juste pour le pouvoir, ou sinon qu'elle pourrait vous aimer ? (Un temps.) Vous devez comprendre, je dois savoir tout cela. Avant de décider quelle est la meilleure conduite à tenir.

– Ma mère… »

Amber s'interrompt brusquement et répand autour d'elle un nuage vaporeux de repêcheurs de souvenirs. Ils se dispersent dans l'espace autour de son esprit comme la queue d'un esprit cométaire. Faisant appel à tout un complexe de trieurs de réseaux et de filtres de classe, elle transforme les souvenirs en images réifiées qu'elle expédie vers la cervelle d'oiseau de la webcam pour lui permettre de les voir. Certains de ces souvenirs sont si douloureux qu'Amber doit fermer les yeux. Maman dans sa tenue de combat cadre sup', penchée au-dessus d'elle, promettant de désactiver de force ces amplifications lexicales si elle ne révise pas sa grammaire avec elle. Maman annonçant à Amber qu'elles déménagent encore, à l'improviste, et la traînant loin de l'école et des amies qu'elle avait tout juste commencé à se faire. Cette aventure de l'église du mois. Maman la surprenant au téléphone avec Papa, lui arrachant des mains l'appareil, le cassant en deux et la frappant avec. Maman à la table de la cuisine, la forçant à manger.

« Ma mère aime tout contrôler.

– Ah ! (Le regard de Sadeq devient vitreux.) Et c'est là ce que vous ressentez à son égard ?

Depuis combien de temps éprouvez-vous ce niveau de… non, je vous prie de m'excuser de vous poser la question. Vous comprenez manifestement ce que sont les implants. Vos grands-parents sont-ils au courant ? Leur avez-vous parlé ?

– Mes grands-parents ? (Amber se retient de renifler.) Les parents de Maman sont morts. Ceux de Papa sont toujours de ce monde mais ils refusent de lui parler – ils aiment bien Maman. Ils pensent que je suis tordue. Je sais deux ou trois choses sur eux, leur tranche d'imposition, leur profil de consommateurs… À quatre ans, je savais déjà mentalement récupérer les données. Je ne suis pas faite comme les petites filles de leur époque, et ça, ils ne le comprennent pas. Vous savez que les vieux nous détestent ? Plusieurs églises se financent rien qu'avec des exorcismes pour des vieux persuadés que leurs enfants sont possédés.

– Ma foi… (Sadeq caresse à nouveau sa barbe distraitement.) Je dois dire que ça fait beaucoup à absorber. Mais vous savez que votre mère a embrassé l'Islam, n'est-ce pas ? Ce qui veut dire que vous êtes une musulmane, vous aussi. Tant que vous n'êtes pas adulte, vos parents parlent légalement en votre nom. Et elle dit que cela fait de vous mon problème. Hmm.

– Je ne suis pas musulmane. (Amber fixe l'écran.) Je ne suis pas non plus une enfant. »

Son image mentale se recompose, fragments épars devant ses yeux. Sa tête soudain bouillonne d'idées, devient lourde comme une pierre et deux fois plus vieille que le temps.

« Je ne suis le bien meuble de personne. Que dit votre loi des personnes nées avec des implants ? Que dit-elle des gens qui veulent vivre éternellement ? Je ne crois en aucun dieu, monsieur le juge. Je ne crois pas aux limites. Maman ne peut pas, matériellement, me forcer à faire quoi que ce soit, et elle ne peut sûrement pas s'exprimer à ma place. Tout ce qu'elle peut faire, c'est contester mon statut légal et si je choisis de rester hors de son atteinte, quelle importance ?

– Eh bien, si c'est tout ce que vous avez à dire, je dois reconsidérer la question. »

Il intercepte son regard ; son expression est songeuse, celle d'un médecin soupesant son diagnostic.

« Je vous rappellerai en temps opportun. D'ici là, si vous voulez parler à quelqu'un, rappelez-vous que je suis toujours disponible. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous soulager de votre douleur, ce sera bien volontiers. La Paix soit sur vous et sur ceux que vous aimez.

– Pareil pour vous », marmonne-t-elle sombrement, alors que la connexion s'interrompt.

« Et maintenant, quoi ? » se demande-t-elle, alors qu'une animation sonore virevolte sur le mur, implorant son attention.

« Je crois que c'est l'atterrisseur, croit bon de préciser Pierre. Il a déjà fini ? »

Elle se retourne vivement.

« Eh, je croyais que je t'avais dit de dégager ?

– Hein ? Et de rater le meilleur ? (Il sourit, narquois.) Amber s'est trouvé un nouveau petit copain ! Attends de voir que j'en parle à tout le monde… »

Les cycles de sommeil passent ; l'imprimante 3D d'emprunt déposée sur la surface de l'objet Bisounours crache des bitmaps d'atomes au pas de l'oie quantique sur sa plate-forme de rendu, construisant ligne à ligne les circuits de contrôle et les bâtis de nouvelles imprimantes. Ici, pas de nano-assembleurs patauds, pas de robots de la taille de virus pour trier les molécules par piles – rien que la bizarre magie quantifiée de l'holographie atomique, des condensats de Bose-Einstein qui se regroupent à l'intérieur de la dentelle d'une étrange machinerie maintenue près du zéro absolu. L'électricité parcourt les enroulements de câble bobiné à mesure qu'ils découpent la magnétosphère jupitérienne et transforment lentement en énergie le moment d'inertie du rocher en orbite. De petits robots pataugent dans la terre orange, récupérant dans leurs godets la matière première destinée au four de fractionnement. Le jardin mécanique d'Amber

s'épanouit peu à peu, se déployant selon un schéma conçu par des préadolescents dans une école d'ingénieurs en Pologne, presque sans aucune assistance humaine.

Bien plus haut que l'orbite d'Amalthée, des instruments financiers complexes s'accouplent et se reproduisent. Développés expressément pour faciliter le commerce avec les intelligences extraterrestres qu'on pense avoir été détectées huit ans plus tôt par SETI, ils fonctionnent tout aussi bien comme garde-fous fiscaux pour les colonies spatiales. Les comptes bancaires du *Sanger* en Californie et à Cuba semblent acceptables – puisqu'en entrant dans le système jupitérien, l'orphelinat a revendiqué la possession d'en gros cent gigatonnes de rochers plus un satellite juste assez petit pour se glisser sous la définition de corps planétaire souverain selon l'Union astronomique internationale. Les borgs travaillent dur, menant leurs ardentes équipes de jeunes actionnaires enthousiastes pour édifier les métastructures nécessaires à l'extraction de l'hélium-3 de Jupiter. Ils sont tellement absorbés par leur tâche qu'ils passent le plus clair de leur temps à être eux-mêmes, sans se soucier de faire tourner Bob, l'identité partagée qui leur insuffle ce souffle messianique.

À une demi-heure-lumière de là, c'est une Terre bien lasse qui s'éveille et se rendort au rythme de son antique dynamique orbitale. Une université religieuse du Caire étudie le problème des nanotechnologies : si des réplicateurs sont utilisés pour confectionner une copie d'une tranche de lard, précise jusqu'au niveau moléculaire, mais sans pour autant avoir jamais fait partie d'un cochon, comment doit-on la traiter ? Si l'esprit d'un des fidèles est copié dans la mémoire d'une machine électronique, en cartographiant et simulant toutes ses synapses, l'ordinateur est-il désormais musulman ? Et si non, pourquoi pas ? Et si oui, quels sont ses droits et devoirs ? Des émeutes à Bornéo soulignent l'urgence de ces recherches théo-technologiques.

D'autres émeutes à Barcelone, Madrid, Birmingham et Marseille soulignent également un nouveau problème : le chaos social provoqué par les traitements antivieillissement bon marché. Les exterminateurs de zombies, retombée d'une jeunesse désœuvrée en révolte contre l'ancienne gérontocratie européenne grisonnante, soutiennent que les individus antérieurs au super-réseau et donc incapables de gérer des implants ne sont pas réellement doués de conscience. Leur férocité n'a d'égale que la colère des dynamiques septuagénaires du baby-boom, au corps en partie restauré pour retrouver l'ardeur de leur jeunesse des années soixante, mais dont l'esprit est resté à la dérive dans un siècle plus lent et moins exigeant. Ces faux-baby-boomers se sentent trahis, forcés à réintégrer le monde du travail, mais incapables de s'adapter à la culture boostée aux implants du nouveau millénaire, leur expérience professionnelle durement gagée rendue obsolète par une époque déflationniste.

Le miracle économique du Bangladesh est caractéristique de la période. Avec un taux de croissance qui dépasse les vingt pour cent, la bio-industrialisation non régulée à prix cassé a balayé tout le pays. D'anciens riziculteurs moissonnent du plastique et traient les vaches pour avoir de la soie, tandis que leurs enfants étudient la mariculture et dessinent des digues maritimes. Avec un taux de possession de téléphones mobiles avoisinant les quatre-vingts pour cent et un taux d'illettrisme réduit à dix pour cent, le pays jadis sous-développé est enfin sorti du piège de son infrastructure historique pour entrer dans la voie du développement. D'ici une génération, ils seront plus riches que le Japon.

De nouvelles théories économiques radicales se focalisent sur le débit de données, les transmissions à la vitesse de la lumière et les implications de CETI, la Communication avec les intelligences extraterrestres. Cosmologistes et physiciens quantiques collaborent sur des instruments dont le financement traduit un télescopage bizarrement relativiste : l'espace, permettant de stocker l'information, et la structure,

qui traite de cette dernière, acquièrent de la valeur quand la masse inerte – et sans intelligence –, comme l'or, en perd. Les fondamentaux dégénérés des marchés boursiers traditionnels sont en chute libre, les antiques industries des microprocesseurs empilés et des biotechnologies/nanotechnologies s'effondrent sous les assauts des réplicateurs de matière et des idées auto-correctrices. Leurs héritiers semblent destinés à devenir une nouvelle vague de communicateurs barbares qui hypothèquent leur avenir dans un nouveau millénaire contre l'espoir hasardeux d'un don offert par une intelligence extraterrestre en goguette. Microsoft, naguère encore l'US Steel de l'âge du silicium, s'efface en silence en liquidation judiciaire.

Dans le bush australien, une invasion de gélatine verte – un réplicateur biomécanique primitif qui dévore tout sur son passage – est traitée par des tapis de bombe au napalm. L'armée de l'air américaine a dû réactiver deux escadrilles de B-52 remis à niveau pour les mettre à la disposition du Conseil permanent des Nations unies dans la lutte contre les armes autoréplicatrices. CNN a découvert qu'un de leurs tout récents pilotes, après s'être réengagé dans le corps d'un jeune adulte de vingt-quatre ans, une fois vidée sa pension d'ancien combattant, a été le premier à les piloter au-dessus du Laos et du Cambodge. La nouvelle a éclipsé l'annonce par l'OMS de la fin de la pandémie de SIDA, après un demi-siècle de sectarisme, d'intolérance, de panique et de méga-morts.

« Respire calmement. Tu te souviens de ton entraînement au détendeur ? Si tu remarques que ton cœur s'emballe ou que ta bouche devient sèche, fais une pause.

– Ta gueule, putain, Neko. J'essaie de me concentrer. »

Amber cafouille avec le mousqueton en titane pour parvenir à y faufiler la bride. Les gants la gênent. Les combinaisons spatiales classiques – guère plus qu'un survêtement intégral destiné à maintenir le corps en compression et aider à respirer – sont simples et pratiques, mais ici, au cœur de la ceinture d'intenses radiations de Jupiter, elle doit revêtir une vieille combinaison Orlan-DM avec ses quelque treize couches superposées. Les gants sont raides, peu aptes au travail délicat. À l'extérieur, règne un temps à la Tchernobyl, une grêle de protons et de particules alpha qui s'abat dans le vide et elle ne peut vraiment pas se passer de ce surcroît de protection.

« Ça y est ».

Elle serre la bride, ferme le mousqueton, passe à la suivante. Sans jamais baisser les yeux parce que la paroi à laquelle elle essaie de se harnacher n'a pas de plancher, juste une découpe deux mètres sous ses pieds, puis le vide de l'espace sur cent kilomètres avant ce qui tient lieu de terre ferme…

Et lui chantonne cette comptine débile :

« Je t'aime, toi – nous nous aimons – ainsi veut la loi – de la gravitation… »

Elle introduit les pieds dans les encoches de la plate-forme qui dépasse du flanc de la capsule comme un éperon pour suicidaire : des prises en Velcro métallisé ; et elle tire sur les brides pour faire pivoter son corps jusqu'à pouvoir regarder de biais par-delà la capsule. Cette dernière a une masse de cinq tonnes, à peine plus qu'un antique Soyouz. Et elle est bourrée jusqu'à la lie du matériel détecteur d'environnement qui lui est indispensable, sans oublier une imposante antenne à grand gain.

« J'espère que tu sais ce que tu fais, lui dit une voix dans la radio.

– Bien sûr que… »

Elle s'interrompt. Seule dans cette vierge de fer tout droit sortie des usines Energiya NPO, avec ses systèmes de communications à faible débit et sa plomberie bizarre, elle se sent impuissante et claustrophobe. Une partie de son esprit est au point mort. Quand elle avait quatre ans, Maman lui avait fait visiter un réseau de grottes célèbres quelque part dans l'Ouest. Quand le guide avait éteint l'éclairage cinq cents mètres sous le niveau du sol, elle avait crié

de surprise lorsque les ténèbres étaient venues la caresser. À présent ce n'est pas le noir qui la terrorise, c'est l'absence de pensée. Sur cent kilomètres sous ses pieds, il n'y a pas un seul esprit, et même à la surface, elle n'a pour seule compagnie que le babil débile des robots. Tout ce qui rend l'univers convivial pour les primates semble avoir été bouclé dans l'immense vaisseau spatial dont la masse énorme pèse juste derrière sa tête et elle doit résister à l'envie de se dégager des mousquetons et remonter le cordon ombilical qui ancre la capsule au *Sanger*.

« Tout ira bien », se force-t-elle à dire.

Et même si elle n'est pas certaine que ce soit vrai, elle essaie de se forcer à y croire.

« C'est juste la nervosité du départ. Tu connais ça, t'as lu des trucs dessus, non ? »

Un drôle de sifflement aigu lui vrille les oreilles. Durant un moment, la sueur sur sa nuque devient glaciale, puis le bruit cesse. Elle se crispe un peu, puis quand ça revient, elle reconnaît le bruit : le chat d'habitude si bavard, lové dans la chaleur du coffre à bagages pressurisé, s'est mis à ronfler.

« Allons-y. Il est temps de démarrer. »

Une macro vocale enfouie dans le microgiciel d'amarrage du *Sanger* reconnaît son autorité et libère délicatement le module. Deux éjecteurs à gaz transmettent leurs vibrations dans toute la capsule, et la voilà partie.

« Amber ? Comment ça se passe ? »

Une voix familière à ses oreilles. Elle cligne les yeux. Quinze cents secondes, près d'une demi-heure déjà.

« Robes-Pierre, décapité quelques aristos dernièrement ?

– Eh ! (Une pause.) Je vois ta tête d'ici.

– Et ça donne quoi ? »

Elle a une boule dans la gorge ; elle ne saurait trop dire pourquoi. Pierre est sans doute connecté à l'une des petites caméras de proximité qui ponctuent l'extérieur de la coque du vaisseau-mère, embrassant sa descente.

« Pas mal de choses, comme d'hab, répond-il, laconique. (Encore une pause, plus longue cette fois.) C'est dingue, tu sais ? Au fait, Su Ang te salue.

– Salut, Su Ang », répond-elle, résistant à l'envie de se renverser pour regarder au-dessus d'elle – relativement à la position de ses pieds, pas à son vecteur de mouvement – et vérifier si le vaisseau est toujours visible.

« Salut, fait Ang d'une voix timide. Tu es très courageuse !

– J'arrive toujours pas à te battre aux échecs. »

Amber plisse le front. Su Ang et ses algues hyper bio-modifiées. Oscar et ses crapauds mutés en labos pharmaceutiques. Des gens qu'elle connaît depuis trois ans, en gros toujours ignorés, et dont elle n'aurait jamais imaginé pouvoir leur manquer un jour.

« Dis, vous descendrez me rendre visite ?

– Tu veux ? (Ang paraît dubitative.) Quand l'installation sera-t-elle prête ?

– Oh, dans pas longtemps. »

Au rythme de quatre kilos-minute de matière structurée, les imprimantes à la surface ont déjà fabriqué tout un tas de trucs : un dôme-habitat, la structure d'une ferme d'algues et de crevettes, une excavatrice pour l'enterrer, un sas de décompression. Et même une ruche. Tout ce fourbi n'attend plus qu'elle pour l'assemblage avant qu'elle n'emménage dans son nouveau logis.

« Sitôt les borgs revenus d'Amalthée.

– Eh ? Tu veux dire qu'ils se déplacent ? Comment as-tu fait ton compte ?

– Va leur demander », répond Amber. En fait, c'est en grande partie à cause d'elle que le *Sanger* s'apprête à relever son orbite pour rejoindre l'autre lune : pour lui permettre de jouir d'un silence radio total durant quelque deux millions de secondes. Le collectif Franklin lui rend là un fier service.

« Toujours un coup d'avance », interrompt Pierre ; elle croit déceler dans sa voix comme

de l'admiration…

« Toi aussi, répond-elle, un peu trop vite. Passe me rendre visite dès que j'aurai stabilisé le cycle des systèmes de survie.

– Entendu. »

Une lueur rouge parcourt le flanc de la capsule près de sa tête et elle lève les yeux juste à temps pour voir jaillir le trait bleu laser éblouissant de la torche de propulsion du *Sanger*.

Dix-huit millions de secondes, presque le dixième d'une année jupitérienne, viennent de s'écouler.

Tout en triturant pensivement sa barbe, l'imam contemple l'afficheur de contrôle de trafic. Ces temps derniers, chaque quart semble voir surgir un nouveau vaisseau habité dans le système jupitérien : l'espace devient carrément encombré. Quand il est arrivé, il y avait moins de deux cents personnes alentour. Aujourd'hui, la population est celle d'une petite ville, en majeure partie regroupée au cœur de la zone d'approche centrée sur son écran. Il inspire profondément – en essayant d'oublier cette omniprésente odeur de vieilles chaussettes – et scrute la carte. Il interroge l'ordinateur.

« Ordinateur, ma trajectoire d'insertion ?

– Insertion : RAS pour entame de l'approche finale dans six-neuf-cinq secondes. Vitesse limite dix mètres-seconde sur dix derniers kilomètres, diminuer à deux mètres-seconde à moins d'un kilomètre. Téléchargement en cours de la carte des vecteurs de poussée prohibés. »

Des pans entiers du plan d'approche virent au rouge, éliminés pour empêcher la traînée d'éjection de ses tuyères d'endommager d'autres vaisseaux à proximité.

« On se rabattra sur Kurs. Je suppose que leur système de guidage est actif.

– Leur support d'amarrage disponible est compatible avec le niveau trois.

– Allah soit loué. »

Il parcourt les menus du sous-système de guidage, lançant l'émulation du système d'amarrage, obsolète mais toujours parfaitement fiable, des Soyouz. Au moins, il peut en partie laisser le vaisseau se débrouiller tout seul. Il regarde autour de lui. Deux ans déjà qu'il vit dans cette boîte de conserve, et d'ici peu, il va enfin la quitter. Ça lui paraît presque irréel.

La radio, d'habitude muette, prend soudain vie à l'improviste.

« Bravo Unité Unité, ici Contrôle Trafic impérial. Contact verbal requis, à vous. »

Sadeq cligne les yeux, surpris. La voix semble inhumaine, rythmée par la cadence d'un synthétiseur vocal, comme pour tant d'autres sujets de Sa Majesté.

« Contrôle Trafic de Bravo Unité Unité, j'écoute, à vous.

– Bravo Unité Unité, nous vous avons assigné un point d'amarrage sur le tunnel quatre, sas delta. Kurs actif, assurez-vous que votre guidage est réglé sur sept-quatre-zéro et asservi à notre contrôle. »

Sadeq se penche vers l'écran et vérifie rapidement les réglages du système d'amarrage.

« Contrôle, tout est nominal.

– Bravo Unité Unité, restez en stand-by. »

L'heure qui suit s'écoule avec lenteur tandis que le système de contrôle guide son module Type 921 vers un point de rendez-vous rocailleux. Une poussière orange zèbre son unique hublot de verre optique : un kilomètre avant le contact avec le sol, Sadeq s'affaire à refermer les couvertures protectrices et à arrimer tous ce qui serait susceptible de choir lors du contact. Enfin, il déroule au sol son tapis face à la console, et reste dix minutes à prier en lévitation au-dessus de celui-ci. Ce n'est pas l'atterrissage qui l'inquiète, mais ce qui suit.

Le domaine de Sa Majesté s'étend devant le module, cabossé comme un vaste flocon de neige rouillée d'un demi-kilomètre de diamètre. Son cœur est enfoui sous une masse informe de débris grisâtres d'où s'étendent languissamment des bras d'étoile de mer en direction de l'horizon orangé d'un Jupiter gibbeux. De minces filaments, se divisant en arborescence fractale jusqu'au niveau moléculaire, se détachent à intervalles réguliers des bras collecteurs

principaux. Un amas de modules d'habitation s'accroche comme autant de grains de raisin épépinés aux racines de l'imposante structure. Déjà, il aperçoit les énormes boucles d'acier des générateurs qui s'échappent de chaque pôle du flocon de neige, enchâssées dans un plasma étincelant, sur le fond de l'arc-en-ciel de traits noirs que forment les anneaux de Jupiter en train de se lever derrière eux.

Enfin, l'antique vaisseau spatial entame son approche finale. Sadeq surveille attentivement la sortie de la simulation, la calant directement dans son champ visuel. Il dispose d'une vue extérieure de l'empilement du tas de cailloux et de grains de raisin. À mesure que le panorama s'élargit pour envahir le plafond convexe du vaisseau, il s'humecte les lèvres, prêt à tout moment à reprendre en main les contrôles pour refaire un passage mais le taux de descente a encore ralenti et dès qu'il est assez près pour distinguer les éraflures rayant le métal étincelant du cône d'amarrage, celui-ci ne se mesure plus qu'en centimètres par seconde. Il y a une légère secousse, puis une vibration qui se propage à l'enclenchement des verrous d'amarrage – et il est posé.

Sadeq inspire à nouveau profondément, puis il essaie de se lever. Il règne une certaine gravité, mais très faible. Pas question de marcher. Il s'apprête à rejoindre le panneau du système de survie mais se fige en entendant un bruit en provenance de l'anneau d'amarrage. Il se retourne et a juste le temps de voir le sas s'ouvrir vers lui, une bouffée de vapeur se condenser et puis…

Assise dans la salle du trône, Sa Majesté impériale tripote, maussade, la nouvelle chevalière que vient de lui réaliser son écuyer. C'est un bloc de carbone structuré de près de cinquante grammes, enchâssé dans un anneau lisse d'iridium extrait d'un astéroïde. Il scintille de l'éclat bleu-violet de ses lasers internes car, en plus d'être un prodige de joaillerie, le bijou est également un routeur optique, un élément de l'infrastructure de contrôle industriel qu'elle est en train d'établir en ces confins du Système solaire. Sa Majesté est en treillis et sweat noirs unis, tissés avec le plus fin des mélanges de soie d'araignée et de verre filé, mais elle est pieds nus : ses goûts en matière d'habillement pourraient être décrits comme juvéniles et de toute façon, certains styles de vêtements sont tout bêtement inadaptés à la microgravité. Étant monarque, elle porte toutefois une couronne. Et il y a un chat – ou une entité artificielle qui rêve d'être un chat, assoupi sur le dossier de son trône.

La dame de compagnie (et à temps partiel ingénieur hydroponique) conduit Sadeq jusqu'au seuil, puis s'efface en flottant.

« Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas », dit-elle timidement avant de s'éloigner après une révérence. Sadeq s'approche du trône, s'oriente par rapport au sol (une simple dalle de composite noir, d'où seule émerge la fleur exotique du trône) et attend qu'on remarque sa présence.

« D^{r} Khurasani, je présume. »

Elle lui sourit – sans l'innocence de l'enfance ou l'ironie de l'adulte : juste un accueil chaleureux.

« Bienvenue dans mon royaume. Surtout n'hésitez pas à utiliser tous les services mis ici à votre disposition et je vous souhaite un excellent séjour. »

Sadeq demeure impavide. La reine est jeune – son visage garde encore les traits poupins de l'enfance, accentués encore par la congestion due à la microgravité – mais ce serait une grave erreur de la juger immature.

« Je suis reconnaissant à Votre Majesté pour son indulgence », murmure-t-il, sur un ton convenu.

Derrière elle, les murs scintillent comme des diamants, vision kaléidoscopique éblouissante. C'est déjà le plus important havre de données off-shore ou plutôt off-planète de tout l'espace habité. Sa couronne, plutôt un casque compact qui lui enserre le haut et l'arrière de la tête, scintille de même, jetant des arcs-en-ciel de diffraction, mais l'essentiel de ses

émissions se situe dans le proche ultraviolet, invisible si ce n'est ce limbe pâle luisant autour de sa tête. Comme une auréole.

« Prenez un siège », propose-t-elle d'un geste ; et une niche se gonfle légère comme une bulle au plafond et descend vers elle, ouverte, accueillante.

« Vous devez être las. Manœuvrer seul un vaisseau doit être épuisant. (Un sourire timide, comme au rappel d'un souvenir personnel.) Deux années, c'est quasiment sans précédent.

– Votre Majesté est trop aimable. »

Sadeq referme les accoudoirs de la niche devant lui et la fixe.

« Votre labeur a porté ses fruits, j'imagine. »

Elle hausse les épaules.

« Je vends pour l'essentiel les produits et services difficilement disponibles dans toute contrée lointaine… (Un sourire fugitif). Ce n'est pas non plus le Far-West, n'est-ce pas ?

– La justice n'est pas à vendre », rétorque Sadeq, d'une voix ferme. Puis, un instant après :

« Je vous présente mes excuses, je ne voulais pas être insultant. Je crois simplement qu'alors même que vous dites que votre objectif est de procurer le droit, ce que vous vendez de fait est et ne peut être qu'autre chose. Une justice sans Dieu, vendue au plus offrant, ce n'est pas de la justice. »

La reine hoche la tête.

« Si l'on met de côté l'évocation de Dieu, je suis d'accord – je ne peux la vendre. Mais je puis vendre une participation dans un système équitable. Et cette nouvelle frontière s'avère bien plus proche qu'on l'avait imaginée, n'est-ce pas ? Nos corps mettent peut-être des mois à voyager entre les mondes, mais nos disputes et nos arguties ne prennent que quelques secondes ou quelques minutes. Tant que chacun s'accordera à accepter mon arbitrage, sa mise en œuvre pratique peut attendre que les parties soient assez proches pour entrer en contact direct. Et chacun s'accorde effectivement à considérer que mon cadre légal est d'application plus souple, mieux ajusté à l'espace transjovien que toute autre législation terrestre. »

Sa voix est devenue un rien plus tranchante, avec une note de défi. Son auréole s'illumine, déclenchant en réaction un reflet ondoyant sur les murs de la salle du trône.

Cinq milliards d'entrées, voire plus, s'émerveille Sadeq. La couronne est un prodige d'ingénierie, même si l'essentiel de sa masse est enchâssée dans les parois et le sol de cet imposant artefact.

« Il y a la loi révélée par le Prophète, la Paix soit sur Lui, et il y a celle que nous pouvons établir en analysant Ses intentions. Il existe encore d'autres formes de loi auxquelles se conforment les hommes, comme il est diverses interprétations de la loi de Dieu même parmi ceux qui étudient Son œuvre. Comment, en l'absence de la parole du Prophète, pouvez-vous fournir une boussole morale ?

– Hmm. »

Elle tapote l'accoudoir du trône et Sadeq sent son cœur cesser de battre. Il a entendu les récits rapportés par les prospecteurs et les hommes d'affaires véreux, par les experts en papier timbré dont l'histoire remonte aux juridictions terrestres qui ont fait des arbitrages un tel méli-mélo dans ces confins. Il a entendu comment elle pouvait revivre une année en une seule minute, vous arracher vous souvenirs via vos implants corticaux et vous faire revivre vos pires erreurs dans son espace de simulation à la puissance cauchemardesque. Elle est bel et bien la reine – le premier individu à avoir mis la main sur une telle masse et une telle quantité d'énergie qu'elle pourrait infléchir la courbe de la technologie des mesures exécutoires, être la première à instaurer sa juridiction personnelle et légaliser certaines expérimentations pour lui permettre de tirer profit de l'intersection masse/énergie. Elle est une *force majeure* – même les info-guerriers du Pentagone respectent pour l'instant l'autonomie de l'Imperium de l'Anneau. En fait, le corps assis sur le trône en face de lui ne contient sans doute qu'une fraction de son identité. Elle n'est certes pas le premier exemple de téléchargement total ou partiel mais elle est à coup sûr le premier coup de vent annonciateur de la tempête de pouvoir qui va déferler

quand les plus arrogants auront atteint leur objectif de démanteler les planètes pour les transformer de masse inerte et inhabitée en force mentale, d'un bout à l'autre de l'univers observable. Et il s'est contenté de mettre en cause la rectitude de sa vision, de vive voix.

Les lèvres de la reine tressaillent. Puis se retroussent en un large sourire carnassier. Derrière elle, le chat s'assied et s'étire, puis fixe Sadeq derrière ses paupières plissées.

« Vous savez, c'est la première fois depuis des semaines, oui, des semaines, que quelqu'un me traite de conne. Vous n'auriez pas parlé récemment avec ma mère, par hasard ? »

C'est au tour de Sadeq de hausser les épaules, gêné.

« J'ai préparé un jugement, dit-il lentement.

– Ah. »

Amber fait tourner autour de son doigt le gros solitaire. Puis elle le regarde droit dans les yeux, un rien nerveuse. Même si ses possibilités matérielles de l'obliger à se plier à un quelconque arrêt…

« Pour résumer : son motif est vicié, lâche en deux mots Sadeq.

– Est-ce que ça signifie ce que je crois deviner ? »

Nouveau soupir de Sadeq.

« Oui, je pense. »

Elle retrouve son sourire.

« Et donc, l'affaire est terminée ? », insiste-t-elle.

Il arque un sourcil sombre.

« Uniquement si vous pouvez me prouver que vous pouvez avoir une conscience en l'absence de révélation divine. »

Sa réaction le prend par surprise.

« Oh, sans aucun doute. C'est du reste la prochaine étape du programme. Obtenir des révélations divines.

– Quoi ! Des aliens ? »

Le chat sort ses griffes et, délicatement, descend de son perchoir pour se lover sur ses genoux, attendant une caresse. Sans avoir un seul instant détaché son regard de Sadeq.

« De qui d'autre ? Docteur, je n'ai pas réussi à convaincre la Fiduciaire Franklin de me prêter les moyens financiers pour bâtir ce château juste en remplissant quelques papiers officiels et en obtenant quelques dérogations, disons, intéressantes de Bruxelles. Nous savons depuis des années qu'il existe quelque part un réseau extraterrestre de commutation par paquets et nous n'avons jusqu'ici recueilli que quelques retombées fuitant de certains de leurs routeurs. Il s'avère qu'il existe un nœud de connexion pas si loin d'ici, dans l'espace réel. L'hélium-3, les juridictions séparées, l'industrie lourde sur Io – toute cette activité a un objectif bien précis. »

Sadeq humecte ses lèvres soudain desséchées.

« Vous allez émettre une réponse ciblée ?

– Non, mieux que ça : nous allons leur rendre visite. Réduire le cycle de décalage des transmissions pour passer en temps réel. Nous sommes venus ici pour construire un vaisseau et recruter un équipage, même s'il nous faut cannibaliser l'intégralité du système jupitérien pour payer cet exercice. »

Le chat bâille, puis le fixe d'un regard millénaire.

« Cette ravissante idiote veut inviter sa conscience à une rencontre avec une entité si intelligente qu'elle pourrait bien être divine, dit-il. Et elle a besoin d'amuser la galerie, là-bas sur Terre, les convaincre qu'elle en a un à sa disposition, vu son CV d'athée ressuscitée et tout le bataclan. Ce qui veut dire que tu es dans le coup, petit singe. Il y a un poste vacant de théologien embarqué sur le premier vaisseau spatial à quitter le système de Jupiter. Je n'ose imaginer te convaincre de décliner cette offre ? »

5 : ROUTEUR

Quelques années plus tard, deux hommes et un chat taillent une bavette dans un bar qui n'existe pas.

L'air dans le bar est envahi de nuages de fumée relativiste – c'est un planétarium qui reproduit avec précision la vue qui se déploie derrière ses murs imaginaires. Autour de la porte, l'aberration chromatique dévie la couleur vers le violet, celle-ci se mue en brume arc-en-ciel au-dessus des tables avant de sombrer vers le lie-de-vin devant la scène surélevée au fond de la salle. L'effet Doppler est lentement apparu ces derniers mois à mesure que le vaisseau gagnait de la vitesse. En l'absence de mouvement stellaire visible – ou d'un lien matériel avec le module de contrôle de l'astronef – c'est encore la meilleure façon pour un passager ivre de ressentir la vitesse terrifiante à laquelle évolue le *Dé-Maintenance*. Quelque temps plus tôt, le moment d'inertie du bâtiment a dépassé la moitié de sa masse au repos et dès lors, un seul kilogramme amasse l'énergie d'une bombe à hydrogène de plusieurs dizaines de mégatonnes.

Un chat écaille de tortue – qui a choisi d'être femelle, juste pour déstabiliser tous ceux qui croient l'adage selon lequel tous les chats calico sont mâles – est étendu, indolent, sur le plancher devant le bar, pile sous la passerelle tribord avant. Comme de bien entendu, il a choisi de baigner dans l'unique rayon de soleil disponible à l'intérieur de la coque. Dans les ombres au fond de la salle, deux hommes sont attablés, avachis, perdus dans leurs pensées moroses respectives : l'un fait durer une bouteille de bière tchèque, l'autre tient un verre à cocktail à demi vide.

« Ce ne serait pas si mal si elle donnait au moins un signe de vie, dit le premier en inclinant sa bouteille pour traquer la présence de quelque dépôt au fond d'icelle.

– Non, c'est pas vrai. C'est juste le genre d'attention correct. Je sais plus trop où j'en suis avec elle. »

L'autre se cale au dossier de sa chaise et lorgne, l'œil mi-clos, la peinture brun délavé du plafond.

« Crois-en un connaisseur, répond-il. Si tu savais, t'aurais plus matière à rêver. De toute façon, ce qu'elle désire et ce que tu désires ne correspondent peut-être pas forcément. »

Le premier se passe la main dans les cheveux. Les boucles brunes serrées tournent momentanément à l'argent au contact de ses doigts vieillissants.

« Pierre, si l'art des déclarations pontifiantes est tout ce que t'as tiré comme expérience de sauter Amber… »

Pierre le fusille d'un regard chargé de tout le venin que peut mobiliser un ado augmenté de dix-neuf ans.

« Estime-toi heureux qu'elle n'ait pas d'espion dans les parages », siffle-t-il. Sa main serre machinalement le verre mais le modèle physique en vigueur dans le bar l'empêche de le

casser.

« Putain, t'as vraiment trop bu, Boris. »

Le carillon d'un rire glacé vient de la direction du chat. « Ta gueule, toi », dit Boris en lorgnant l'animal. Il renverse la bouteille, en écluse les ultimes gouttes.

« P't-être bien que t'as raison. Désolé. Voulais pas manquer de respect envers la reine. »

Il hausse les épaules, repose la bouteille. Les hausse à nouveau, pesamment. « C'est juste que je deviens dépressif…

– Tu es très doué pour ça », observe Pierre.

Nouveau soupir de Boris.

« Évidemment. Si t'étais à ma place…

– Je sais, je sais, tu me dirais que tout le plaisir est dans la chasse et que ce n'est pas la même chose quand elle te vire après une engueulade et je n'en croirais pas un mot, étant triste et solitaire et tout ça. (Pierre renifle.) La vie est injuste, Boris : faut que tu t'y fasses.

– Je ferais mieux d'y aller… » Boris se lève.

« Reste à l'écart d'Ang, conseille Pierre, encore un peu à cran. Au moins, jusqu'à ce que t'aies dessoûlé.

– Je suis déjà OK, t'inquiète. Je veille à surveiller moi-même les fils de surveillance. (Boris plisse les paupières, l'air irrité.) Application du comportement social. En temps normal, ils ne permettent pas un tel degré d'alcoolémie. Pas dans un lieu public dont la réputation peut être entachée. »

Sur ces mots, il se dissout lentement dans le vide, laissant Pierre seul dans le bar avec le chat.

« Combien de temps encore va-t-on devoir se carrer ces conneries ? lance-t-il à la cantonade. C'est qu'on a vite fait de péter les plombs et les disputes tendent à proliférer indéfiniment dans l'univers confiné du vaisseau. »

La chatte ne daigne même pas tourner la tête.

« Dans notre référentiel actuel, nous larguons le réflecteur primaire et entamons la décélération dans deux millions de secondes, annonce-t-il. Chez nous, cinq ou six mégasecondes.

– Ça fait un sacré écart. Quel est le delta culturel actuellement ? demande Pierre, mine de rien. (Il claque des doigts.) Garçon, un autre cocktail. Le même, s'il vous plaît.

– Oh, sans doute entre dix et vingt fois notre référence de départ, répond la chatte. Si tu avais suivi les infos locales depuis notre départ, tu aurais noté une accélération significative du déploiement des routeurs de débordement interconnectés. Ils sont en train de vivre une nouvelle révolution des réseaux, à la différence que celle-ci sera achevée en moins d'un mois parce qu'ils utilisent la fibre noire déjà enterrée.

– Débordement… interconnecté ? »

Pierre hoche la tête, éberlué. Le serveur, un corps sans visage en smoking avec un long tablier amidonné, contourne le bar et vient lui présenter un verre.

« Ça paraît presque compréhensible. Quoi d'autre ? »

La chatte roule sur le flanc, s'étire, toutes griffes dehors. « Caresse-moi et je te le dirai. Ou pas, suggère-t-elle.

– Va te faire foutre, toi et le chien qui t'a amenée ici », rétorque Pierre.

Il lève son verre, en ôte une cerise givrée plantée sur une baguette, la jette vers l'escalier en colimaçon qui descend vers les toilettes, puis descend d'une lampée la moitié de son cocktail – une bouillie rose à l'arrière-goût d'hexoses caramélisé et d'éthanol. Il manque de répandre le reste tant il repose violemment son verre, preuve qu'il est déjà pompette.

« Mercenaire !

– Pauvre humain drogué au cœur d'artichaut », répond la chatte avec rancœur avant de se redresser. Elle arque le dos et bâille, découvrant des crocs ivoire.

« Bande de grands singes – vous me faites pitié ! Si je m'écoutais, je vous recouvrirais de

sable. »

Durant une seconde, elle paraît légèrement perplexe.

« Je veux dire… je vous enterrerais. »

Elle s'étire de nouveau puis contemple le bar désormais désert.

« Au fait, est-ce que tu comptes présenter tes excuses à Amber ?

– Ah ça non, sûrement pas, merde ! », aboie Pierre. Dans le silence et la confusion qui s'ensuivent, il lève son verre et tente de le vider mais ce faisant, il s'étrangle avec le glaçon, est pris d'une quinte de toux et éternue le reste du cocktail sur toute la table.

« Pas question, éructe-t-il d'une voix éraillée.

– Môssieur a trop d'amour-propre, hein ? »

La chatte se coule vers l'angle du comptoir, le bout de la queue dressée à la verticale, recourbé en point d'interrogation félin.

« Comme Boris avec ses problèmes d'adolescente ? Vous autres primates, vous êtes tellement prévisibles. Je me demande qui a bien eu l'idée d'équiper un vaisseau spatial avec une bande d'ados posthumains…

– Dégage, dit Pierre. J'ai à me pinter sérieusement.

– À la santé des Macx, je suppose », raille la chatte en lui tournant le dos. Mais le jeune homme maussade n'a rien à répondre alors il réclame une autre tournée aux vastes profondeurs désertes.

Entre-temps, dans une autre partition de la réalité réticulée du *Dé-Maintenance*, une autre instance du même chat – le dénommé Aineko, version sarcastique – s'entretient avec la fille de son ancien maître, la Reine de l'Imperium de l'Anneau. L'avatar d'Amber a l'aspect d'une jeune fille de seize ans, aux cheveux blonds ébouriffés, aux pommettes saillantes. C'est un mensonge, bien sûr, parce que dans l'expérience de la vie subjective, elle n'a pas loin de vingt-cinq ans mais l'âge apparent n'a guère de signification dans un espace de simulation peuplé d'esprits téléchargés, pas plus que dans l'espace réel où les posthumains vieillissent à des rythmes différents.

Vêtue d'une robe noire plissée avec des collants violets aux reflets irisés, Amber est paresseusement étendue en travers de son trône informel – un bidule ostentatoire et déjanté composé d'un unique cristal de carbone dopé de semi-conducteurs. Contrairement à l'objet réel resté en orbite autour de Jupiter, celui-ci n'est qu'un meuble destiné à un environnement virtuel. La scène est fort analogue à celle de la veille au matin, ambiance boîte de nuit gothique montée en graine : relents de fumée refroidie, velours froissé, prie-Dieu en bois, cierges éteints et toiles sinistres de l'avant-garde polonaise. Toute trace de pompe royale qu'aurait pu suggérer la reine est totalement gâchée par sa pose, la jambe par-dessus l'accotoir gauche du trône, tout en tripatouillant son pointeur à six axes. Mais ce sont ses quartiers privés et elle n'est pas en service. La personnalité de la Reine en majesté ne sert que pour les occasions strictement officielles ou professionnelles.

« Les idées vert délavé dorment furieusement, suggère-t-elle.

– Nân, réplique le chat. C'était plus du genre : "Salutations, terriens, compilez-moi sur votre chef".

– Là, j'admets que tu marques un point », concède Amber. Elle tapote nerveusement le trône avec son talon et triture sa chevalière.

« Pas question que je télécharge un putain de biogiciel extraterrestre dans ma fragile matière grise. Sans parler d'une sémiotique bizarroïde. Qu'en pense le D^{r} Khurasani ? »

Assise au milieu du tapis rouge au pied du dais, Aineko se retourne distraitement pour se renifler l'arrière-train.

« Sadeq est immergé dans les interprétations des Écritures. Il refuse d'être enrôlé.

– Euh ? (Amber fixe la chatte.) Bien. Donc, tu trimballes ce fragment de code-source depuis combien de temps… ?

– Au top, depuis précisément deux cent seize million, quatre cent vingt-neuf mille cinquante-deux secondes », précise Aineko avant d'émettre un bip discret. Disons, un peu moins de six ans.

– Bien… »

Amber ferme hermétiquement les yeux. Tout un tas de possibilités gênantes murmurent mentalement à ses oreilles.

« Et elle s'est mise à te parler…

– … à peu près trois millions de secondes après que j'ai détecté le signal et l'ai fait passer dans un environnement basique hébergé sur un émulateur de réseau neuronal modelé sur les composants trouvés dans le ganglion stomatogastrique d'une langouste. D'ACCORD ? »

Soupir d'Amber.

« J'aurais aimé que t'en parles à Papa. Ou à Annette. Les choses auraient été si différentes !

– Comment cela ? »

La chatte cesse de se lécher le cul et relève la tête pour adresser à la reine un regard étrangement indéchiffrable.

« Il a fallu aux spécialistes dix ans pour découvrir que le premier message était une carte du voisinage du pulsar avec les coordonnées du plus proche routeur du réseau interstellaire. Savoir comment s'y connecter n'aurait pas été vraiment utile quand il était encore à trois années-lumière de distance, non ? En outre, c'était amusant de voir ces idiots tenter de "craquer le code extraterrestre" sans se demander un seul instant s'il ne s'agirait pas d'une réponse dans une langue déjà connue à un message que nous aurions envoyé il y a des années. Les abrutis. Sans compter que Manfred m'a fait chier une fois de trop. Il n'arrêtait pas de me traiter comme un vulgaire animal de compagnie.

– Mais tu… »

Amber se mordille la lèvre. *Mais c'était bel et bien ce que tu étais, quand il t'a achetée*, avait-elle failli dire. La conscience biomimétique est encore une relative nouveauté : ça n'existait pas quand Manfred et Pamela s'étaient pour la première fois connectés au réseau cognitif d'Aineko et, à en croire la tendance Terre-plate de la communauté de l'IA, ça n'existe toujours pas. Même si deux ans plus tôt, elle n'a pas vraiment cru aux revendications d'Aineko à une conscience de soi, jugeant plus confortable de voir dans la chatte une *zimboe* – un zombie sans conscience mais programmé pour y prétendre afin de tromper les êtres véritablement conscients dans son entourage.

« Je sais que tu es consciente *maintenant*, mais à l'époque, Manfred l'ignorait. L'a-t-il fait ? »

Aineko lui jette un regard noir puis plisse lentement les paupières – simple affectation féline ou expression plus subtile ? Parfois, Amber a du mal à croire que vingt-cinq ans auparavant, Aineko n'était qu'un gadget piloté par un réseau neuronal primitif issu d'une fabrique de jouets extrême-orientale – certes évolutif mais restant à la base une simulation d'animal mécanique.

« Je suis désolée. Laisse-moi reprendre. Tu as réellement compris ce que signifiait le second paquet de données extraterrestres, à toi, toute seule, et personne d'autre alors que toute l'équipe d'analyse de CETI qui a passé Gaïa sait combien d'années de puissance de calcul à tenter d'en craquer la sémantique. J'espère que tu me pardonneras si je t'avoue que j'ai du mal à y croire. »

La chatte bâille.

« J'aurais mieux fait d'en parler à Pierre. »

Aineko regarde Amber, relève son expression furibarde et s'empresse de changer de sujet.

« La solution était intuitivement évidente, mais pas pour des humains, c'est tout. Vous êtes tellement *verbeux*. »

Levant une patte arrière, elle se gratte quelques instants le lobe de l'oreille gauche, puis

s'interrompt, continuant d'agiter la patte machinalement.

« En outre, l'équipe SETI cherchait sous les lampadaires pendant que je reniflais le gazon alentour. Ils s'échinaient à tenter de repérer des nombres premiers ; constatant leur échec, ils se sont mis à développer une machine de Turing capable d'effectuer le traitement sans s'arrêter aussitôt. (Aineko rabaisse délicatement la patte.) Aucun d'eux n'a essayé de traiter le message comme la carte d'un système connexionniste basé sur les seuls et uniques composants terrestres jamais émis vers l'espace profond. Personne. Sauf moi. Enfin, ta mère a tout de même contribué à mon biogiciel.

– Le traiter comme une carte… (Amber s'interrompt.) Tu étais censé pénétrer le réseau professionnel de Papa ?

– C'est exact, concède la chatte. J'étais censée me subdiviser à chaque bifurcation et violer collectivement l'ensemble de son réseau de confiance. Mais je n'en ai rien fait. (Aineko bâille.) Pam m'a fait chier, elle aussi. Je n'aime pas les gens qui essaient de m'exploiter.

– Je m'en fiche. N'empêche qu'embarquer ce genre de truc, c'était vraiment prendre un risque stupide, accuse Amber.

– Et après ? (Regard insolent de la chatte.) Je l'ai gardé dans mon bac à sable. Et j'ai réussi à l'élucider, à la sept cent quarante et unième tentative. Ça aurait également marché pour les copains chasseurs de trésor de Pamela, si j'avais essayé. Toujours est-il qu'il est là, maintenant, à ta disposition. Veux-tu ingurgiter le paquet ? »

Amber se redresse en position assise.

« Je viens de te le dire, si tu crois que je vais connecter un vieux bout de programme neural extraterrestre à mon dialogue système, ou même simplement mon exocortex, t'es vraiment cinglée ! (Elle plisse les paupières.) Peux-tu utiliser un modèle grammatical ?

– Bien sûr. »

Si elle avait été humaine, la chatte aurait haussé nonchalamment les épaules.

« C'est sans risque, Amber, vraiment, sincèrement. J'ai découvert ce que c'était.

– Je veux lui parler », lâche-t-elle, sur un coup de tête. Et avant que la chatte puisse répondre, elle ajoute :

« Alors, c'est quoi, au juste ?

– C'est une pile de protocole. Pour l'essentiel, elle permet à de nouveaux nœuds de se connecter à un réseau en leur procurant des services de conversion de protocole de haut niveau. Elle a donc besoin d'apprendre à penser comme un humain pour être capable de les traduire à notre place quand nous serons parvenus au routeur, raison pour laquelle ils ont posé en surcouche un réseau neuronal de langouste – ils voulaient que l'architecture soit compatible avec la nôtre. Mais il n'y a pas de bombe à retardement cachée, je te l'assure. J'ai eu tout le temps pour vérifier. Alors, t'es toujours sûre de ne pas la laisser entrer dans ta tête ? »

Bienvenue dans la cinquième décennie des merveilles.

Le Système solaire qui se trouve à quelque vingt-huit billions de kilomètres – un peu moins de trois années-lumière – derrière l'astroplume* *Dé-Maintenance* bouillonne de changements. Il y a eu plus d'avancées technologiques dans les dix dernières années que dans tout le reste de l'histoire de l'humanité – et plus d'accidents imprévus.

Tout un tas de problèmes compliqués se sont révélés traitables. On a cartographié le génome et le protéome planétaires de manière si complète que les biosciences s'attaquent désormais au défi du phénome – dessiner l'espace de phase défini par l'intersection des gènes et des structures biochimiques, comprendre la genèse des traits phénotypiques étendus et leur contribution à l'adaptabilité de l'évolution. La biosphère est devenue surréelle : on a observé des nichées de petits dragons dans les Highlands d'Écosse, et dans le Middle West américain, on a surpris des ratons-laveurs en train de programmer des fours à micro-ondes.

La puissance de calcul du Système solaire est désormais d'environ mille MIPS par

gramme et ne devrait pas évoluer de manière significative à court terme – seule une fraction de pour cent de matière inerte reste encore inaccessible sous les croûtes planétaires et le ratio sapience/masse a atteint un plafond de verre qui ne sera brisé que lorsque les individus, les corporations ou d'autres posthumains se décideront à démanteler les plus grosses planètes. On a déjà commencé avec les petits satellites de Jupiter et la ceinture d'astéroïdes. Greenpeace a envoyé des squatteurs occuper Éros et Junon mais le tout-venant des astéroïdes est désormais cerné d'un récif de débris et de nanomachines spécialisées, victime d'un accaparement des terres cosmiques jamais vu depuis l'époque de la Conquête de l'Ouest. Les meilleurs cerveaux s'épanouissent en microgravité, esprits baignés dans un éther savant d'extensions qui transcendent de plusieurs ordres de grandeur leur cortex charnel – des esprits comme Amber, la Reine de l'Imperium de l'Anneau interne, le premier centre de pouvoir en auto-expansion dans l'orbite de Jupiter.

Tout en bas, au tréfonds du puits de gravité terrestre, est survenue une catastrophe économique majeure. Les immortagènes* bon marché, les adjuvants de personnalité non référencés et une nouvelle théorie formelle de l'incertitude ont totalement ruiné le marché de l'assurance et des garanties. Parier sur la continuation des pires aspects de la condition humaine – maladie, sénescence et décès – semble dorénavant un bon moyen de perdre de l'argent et une spirale déflationniste de près de cinquante heures a emporté de larges pans des marchés boursiers internationaux. Le génie, la prestance et une très longue durée de vie sont à présent considérés comme des droits fondamentaux dans le monde développé ; même les zones les plus pauvres et les plus reculées profitent des retombées de la marchandisation de l'intelligence.

Tout n'est pas toutefois un lit de rose à l'âge de la nanotechnologie triomphante. La généralisation de l'accroissement de l'intelligence n'a pas entraîné une généralisation de la rationalité des comportements. De nouvelles religions, des cultes mystérieux explosent de toutes parts sur la planète ; le Net est devenu pour l'essentiel inutilisable, ratatiné par une succession de jihads sémiotiques. L'Inde et le Pakistan ont enfin eu leur guerre nucléaire tant attendue : l'intervention externe de nanosats* a empêché la plupart des missiles balistiques intercontinentaux d'atteindre leurs cibles, mais la poussée consécutive de raids sur les réseaux et d'attaques de virus mutants a provoqué le chaos. Heureusement, la guerre informatique fait bien moins de victimes que la guerre nucléaire – surtout après la découverte qu'un simple filtre anticrénelage bloquait quatre-vingt-dix pour cent des fractales de Langford* utilisées pour planter les biogiciels neuronaux avec pour seule conséquence une légère migraine.

Parmi les nouvelles découvertes de la décennie, celle de l'origine de la force répulsive faible responsable de l'accélération du taux d'expansion de l'univers après le big bang et, à un niveau moins abstrait, la mise en œuvre expérimentale d'un oracle de Turing* utilisant des circuits à confinement quantique : un appareil qui permet de déterminer si une fonction donnée peut être évaluée dans un temps fini. C'est un âge d'or pour la cosmologie extrême, un domaine où les chercheurs les plus *recherchés* se chamaillent autour de l'éventualité que l'univers entier soit en réalité une machine informatique dont le programme serait encodé dans les clauses additionnelles de la constante de Planck*. Et des théoriciens envisagent déjà la possibilité d'utiliser des trous de ver artificiels pour relier instantanément des points éloignés de l'espace-temps.

La plupart des gens ont déjà oublié la fameuse transmission extraterrestre reçue quinze ans plus tôt. Bien peu connaissent l'existence de la seconde, bien plus complexe, reçue peu après. La plupart de ceux-là sont à présent passagers ou spectateurs du *Dé-Maintenance* : un vaisseau à voile solaire qui s'éloigne du Système solaire, propulsé par un faisceau laser généré par les installations d'Amber en orbite basse de Jupiter. En traversant la magnétosphère de la géante gazeuse, des filins supraconducteurs ancrés

sur Amalthée procurent par induction les gigawatts d'électricité réclamés par ces lasers voraces : une énergie puisée à l'origine dans le moment orbital de la petite lune.

Construit par Airbus-Cisco bien des années auparavant, le *Dé-Maintenance* est un brin suranné, isolé du courant principal du progrès humain, avec une complexité systémique limitée par sa masse. Son objectif est à près de trois années-lumière de la Terre, et même avec son accélération élevée et sa vitesse de croisière relativiste, l'astroplume d'un kilo avec sa voile solaire d'un quintal mettra près de sept ans pour parvenir à destination. Envoyer une sonde à taille humaine dépasse même le vaste budget énergétique des nouveaux États du système de Jupiter – le voyage quasi luminique est horriblement coûteux. Aussi, plutôt qu'un gros vaisseau autopropulsé emportant sa cargaison de primates en conserve, comme l'avaient envisagé les générations précédentes, l'engin se réduit à un cylindre de la taille d'une cannette de soda abritant un empilement de nanordinateurs* qui font tourner une simulation neurale des états mentaux téléchargés de quelques dizaines d'humains évoluant à vitesse normale. Le temps que ses occupants se rapatrient dans de nouveaux corps fraîchement clonés, une extrapolation linéaire montre que la civilisation humaine aura connu autant de changements que lors des cinquante derniers millénaires – soit le temps total de présence d'*Homo sapiens sapiens* sur Terre.

Mais ce n'est pas un problème pour Amber parce que ce qu'elle espère trouver en orbite autour de la naine brune Hyundai $^{+4904}/_{-56}$ aura largement valu le coup d'attendre.

Pierre est au travail dans un autre environnement virtuel, celui qui fait tourner en ce moment même le système de contrôle principal du *Dé-Maintenance*. Il est en train d'assurer la supervision des bots d'entretien quand le message arrive. Deux visiteurs sont sur le point de se téléporter depuis l'orbite de Jupiter. La seule autre personne présente en ce moment est Su Ang, qui s'est pointée peu après son arrivée mais elle est pour l'instant accaparée par une autre tâche. L'environnement virtuel de la salle de contrôle principale – comme du reste tous les autres environnements accessibles aux humains à ce niveau de la pile de virtualisation du vaisseau – est reconstitué sur le modèle d'un film célèbre ; en l'occurrence, il ressemble à la passerelle d'un paquebot depuis longtemps englouti, avec toutefois la présence discrète d'interfaces-utilisateur plaquées sur l'image de l'océan affichée derrière les hublots. Le laiton poli étincelle doucement où que l'on regarde.

« C'est quoi, ça ? lance-t-il en entendant tinter doucement une cloche.

– Nous avons de la visite », lance Ang, interrompant son mâchonnement rythmique. (Elle tâte des effets stimulants de la noix de bétel mais après avoir magiquement supprimé l'effet secondaire de teinture des dents et de toute façon, elle se désintoxiquera d'ici quelques heures.) Ils encombrent déjà tout le tampon du faisceau montant ; le simple envoi d'un accusé de réception bouffe la plus grande partie de notre faisceau descendant.

– Une idée de qui ça peut être ? » demande Pierre ; il pose ses bottes sur le dossier du siège du timonier, pour l'instant vide, et contemple, morose, la vaste étendue gris-vert de l'océan devant lui.

Ang mâchouille encore un peu, tout en l'observant d'un air qui lui reste indéchiffrable.

« Ils sont toujours verrouillés, dit-elle. (Une pause.) Mais un flash des Franklin vient de nous parvenir. L'un des deux serait une espèce d'avocat, et l'autre un producteur de cinéma.

– Un producteur de cinéma ?

– La Fiduciaire Franklin dit que c'est pour nous aider à régler nos frais de justice. Le Myanmar est en train de gagner. Ils ont déjà assigné en justice l'instance d'Amber restée en tête de réseau et ils essaient à présent de dépayser l'affaire vers un tribunal d'opérette – dans l'Empire reconstructiviste chrétien de l'Oregon, je crois.

– Ouille », grimace Pierre.

Les infos quotidiennes en provenance de la Terre, modulées sur un laser de

communication à faible puissance, sont de plus en plus mauvaises. Du côté positif, Amber est incroyablement riche : la tendance optimiste des contrats à terme appuyés sur la métrique de confiance de son père signifie que les gens sont prêts à se mettre en quatre pour l'aider. Sans compter la masse de biens immobiliers en sa possession : cent gigatonnes de roche en orbite basse autour de Jupiter avec assez d'énergie cinétique pour fournir en électricité toute l'Europe du nord pendant un siècle. Mais son entreprise interstellaire est un gouffre à billets – tant la monnaie traditionnelle du type substitut de troc, que les variétés modernes plus créatives –, équivalent en gros à poser de pleines liasses sur un tapis roulant se déversant juste sous la tuyère d'un moteur-fusée. Contenir simplement les protestations écologistes contre la désorbitation d'une petite lune de Jupiter est déjà un boulot éreintant. Qui plus est, tout un tas de gouvernements nationaux se sont réveillés tardivement et tentent à présent de légiférer pour s'approprier une partie du gâteau. Personne encore n'a tenté de coup de force (il y a deux cents gigawatts de lasers amarrés tout autour de l'Imperium de l'Anneau et Amber ne plaisante pas du tout avec son statut d'État souverain, elle a même demandé à siéger aux Nations unies et posé sa candidature à l'Union européenne), mais l'accumulation des actions en justice est désormais telle qu'elle équivaut en pratique à une attaque généralisée par déni de service, voire à l'application de sanctions économiques. Et le départ en retraite de l'oncle Gianni n'a pas aidé non plus.

« Quelque chose à ajouter ?

– Pff. (Ang semble irritée pour une raison quelconque.) Attends ton tour. Ils auront libéré le tampon d'ici après-demain. Peut-être un peu plus dans le cas de l'avocat. Il a un énorme fichier d'infos joint à sa personne. Sans doute une nouvelle action de groupe initiée par des semi-sapiens.

– Je parie. Ils n'ont toujours rien appris, pas vrai ?

– À quel sujet ? Du système légal en vigueur ici ?

– Ouaip, acquiesce Pierre. L'une des idées les plus malignes d'Amber : ressusciter le droit écossais du XI^e^ siècle et le mettre au goût du jour en complétant les articles sur la barateriе*, le Jugement de Dieu et la compurgation*. »

Il fait une grimace et envoie en détachement deux spectres qui seront chargés d'accueillir les nouveaux arrivants ; puis il retourne réparer la voilure. Le milieu interstellaire est abrasif, rempli de poussière – et à cette vitesse, chaque grain possède l'énergie d'un obus d'artillerie – et la voile laser est dans un état permanent de désintégration. Une bonne partie de la masse du système de propulsion est composée de flocules aluminisés destinés à réparer ou remplacer la membrane fine comme une bulle de savon à mesure de son ablation. Toute l'astuce est de savoir comment canaliser au mieux les ressources, là où elles s'avèrent indispensables, mais en minimisant la tension des suspentes et en évitant résonances et déséquilibre dans la poussée. Tout en poursuivant la formation de ses bots réparateurs, il rumine le mail haineux de son frère aîné (qui continue de lui reprocher l'accident de leur père) et les injonctions religieuses de Sadeq – *balivernes superstitieuses*, selon lui – et l'inconstance des femmes de pouvoir et les profondeurs infinies de son âme de dix-neuf ans.

Tandis qu'il rumine, Ang a manifestement terminé sa tâche restée indéfinie et sort avec perte et fracas – sans même prendre la peine d'ouvrir la porte d'acajou poli à l'arrière de la passerelle, se contentant de se désincarner avant de se rematérialiser ailleurs. Alors qu'il se demande si elle est irritée, Pierre lève le regard, juste au moment précis où le premier de ses spectres se connecte à sa table mémoire pour se remémorer la conduite à suivre, pour accueillir le premier arrivant. Ses yeux s'agrandissent. « Oh *merde* ! »

Ce n'est pas le producteur de cinéma mais l'avocat qui vient à l'instant de se télécharger dans l'univers virtuel du *Dé-Maintenance*. Quelqu'un doit prévenir Amber. Et même s'il veut tout sauf lui adresser la parole, il semble bien qu'il va devoir l'appeler parce qu'il ne s'agit pas d'une simple visite de routine. Cet avocat est synonyme de problèmes.

Prenez un cerveau et mettez-le dans une bouteille. Mieux. Faites un diagramme du cerveau et mettez-le dans une bouteille – ou dans un corps – puis envoyez-lui des signaux qui imitent ses capteurs neuronaux. Lisez les influx nerveux de sortie et routez-les vers un modèle du corps dans un modèle d'univers doté d'un canevas de lois physiques, bouclant ainsi la boucle. René Descartes comprendrait. C'est en deux mots l'état des passagers du *Dé-Maintenance*. Ex-humains sous une forme physique, leur logiciel neural (et un diagramme du biogiciel intracrânien qui le fait tourner) a été transféré dans l'environnement d'une machine virtuelle installée dans un gigantesque ordinateur, dans lequel l'univers au sein duquel ils évoluent n'est tout au plus qu'un rêve enchâssé dans un rêve.

Des cerveaux en bouteille – mais actifs, avec un contrôle total, dictatorial, sur la réalité à laquelle ils sont exposés – cessent parfois de se livrer à des activités que les cerveaux *in corpore* peuvent éviter. Pour les femmes, les règles n'ont rien d'indispensable. Vomissements, angine, fatigue et crampes sont également optionnels. Tout comme la mort de la carne, la décomposition du *corpus*. Mais certaines activités ne cessent pas, parce que les gens (même ceux que l'on a convertis en description logicielle, introduits dans un faisceau laser à très haut débit et convertis en pile de virtualisation) ne tiennent absolument pas à ce qu'elles cessent. Respirer est totalement inutile, mais la suppression de cet acte réflexe est perturbante, sauf à trafiquer son diagramme hypothalamique et la plupart des téléchargés homomorphiques y répugnent. Puis il y a l'alimentation – non par faim, mais juste par plaisir : si l'on peut à tout moment se régaler de dodo sauté assaisonné au silphium alors, franchement, pourquoi s'en priver ? Il semble que l'homme ne pourra jamais se débarrasser de son addiction aux excitations sensorielles. Et c'est sans parler du sexe et des innovations techniques en la matière quand l'univers – et les corps en son sein – peuvent muter à loisir.

L'audition publique des nouveaux arrivants se tient dans le cadre d'un autre film : le palais parisien du roi Charles IX, la salle du trône intégralement reconstituée à partir des décors de *La Reine Margot* de Patrice Chéreau. Amber a insisté pour l'authenticité historique avec le potar du réalisme poussé jusqu'à 11. On est ce coup-ci pile en 1572 jusqu'au cou, jusqu'au moindre détail. Pierre bougonne irrité par sa barbe incongrue. Sa braguette l'irrite et des regards en coin lui révèlent qu'il n'est pas le seul membre de la cour royale à se sentir mal à l'aise. Cependant, Amber est resplendissante dans la robe portée par Isabelle Adjani incarnant Marguerite de Valois et le soleil radieux qui filtre à travers les vitraux au-dessus de la foule de figurants zombies emplit la scène d'une certaine majesté barbare. La salle bruisse de corps en habits cléricaux, doublets ou robes longues – certains occupés par de véritables individus. Pierre fronce à nouveau le nez : quelqu'un (Gavin, avec sa maniaquerie pour le réalisme historique, peut-être ?) a pris la peine de reconstituer les odeurs avec exactitude. Il espère de tout cœur que personne ne va dégueuler. Au moins, personne ne semble avoir voulu incarner Catherine de Médicis…

Une bande d'acteurs jouant des soldats huguenots s'approche du trône sur lequel est installée Amber. Ils s'avancent à pas lents, escortant un gaillard à l'air passablement interloqué, aux longs cheveux filasse et vêtu d'un plastron en brocart qui semble authentiquement broché de fils d'or.

« Sa seigneurie, avocat de la garde Alan Glashwiecz ! annonce un laquais en déchiffrant un parchemin. Ici venu à la requête de très excellente guilde et corporation de Smoot, Sedgwick Associates aux fins de débattre de matières de portée légale avec Son Altesse royale ! »

Fanfare de trompettes. Pierre lorgne Son Altesse royale qui hoche la tête avec grâce mais semble un rien incommodée – il faut dire que c'est un jour d'été humide et toutes ses épaisseurs de robes semblent lui tenir bien chaud. « Bienvenue sur le sol lointain de l'Imperium

de l'Anneau, annonce-t-elle d'une voix claire et retentissante. Je vous souhaite la bienvenue et vous invite à déposer votre pétition par-devant moi lors d'une session publique plénière de la cour. »

Pierre reporte son attention sur Glashwiecz qui semble un rien inquiet. Nul doute qu'il a absorbé les règles de base du protocole à la cour de l'Anneau dont la population là-bas est désormais de dix-huit mille âmes, une authentique petite principauté en pleine croissance ; mais la réalité de la situation, une authentique *monarchie* à l'ancienne ancrée dans le triple nœud de pouvoir politique, informatique et temporel au centre duquel trône Amber, il lui faut toujours un peu de temps pour s'y faire.

« Vous m'en verrez ravi, dit-il avec une certaine raideur, mais devant tous ces… »

La fin échappe à Pierre parce que quelqu'un vient de lui donner une tape sur la fesse gauche. Il sursaute, se retourne à moitié et découvre Su Ang en train de fixer le trône, telle une vraie dame d'honneur de la souveraine. Elle porte une robe abricot aux manches serrées et un corsage qui lui découvre l'encolure jusqu'au ras des tétons. Elle a, enroulée dans les cheveux, une véritable fortune en perles. Notant qu'il l'a vue, elle lui adresse un clin d'œil.

Pierre fige la scène, la découplant de la réalité, et elle lui fait face.

« Sommes-nous seuls à présent ? demande-t-elle.

– J'imagine. Tu veux causer de quelque chose en particulier ? », demande-t-il, sentant le rouge lui monter aux joues.

L'ambiance autour d'eux est un murmure aléatoire de bruit de fond de foule généré par ordinateur ; les participants sont désormais immobiles puisque le fil de leur réalité partagée se dévide indépendamment du reste de l'univers.

« Bien sûr ! »

Elle lui sourit et hausse les épaules. L'effet sur sa gorge est remarquable – ces corsages d'époque donneraient de la poitrine à un squelette – et elle lui lance une nouvelle œillade.

« Oh, Pierre, sourit-elle. Si facile à distraire ! »

Elle claque des doigts et sa tenue passe successivement de la burqa afghane à la nudité complète, puis au tailleur-pantalon avant de revenir aux habits de cour. Seul son sourire demeure immuable.

« Maintenant que j'ai réussi à retenir ton attention, cesse de me mater et regarde-le plutôt, lui. »

Encore plus embarrassé, Pierre suit son bras droit tendu vers l'émissaire maure, momentanément figé.

« Sadeq ?

– Sadeq le connaît très bien, Pierre. Ce gars, il a un truc qui ne colle pas.

– Merde. Tu crois que je ne le sais pas ? »

Pierre la regarde avec irritation, oubliant son embarras. C'est qu'il le suit à la trace depuis des années. Ce gars est un pion de la Reine-Mère. Il était l'avocat chargé de son divorce quand elle a attaqué le père d'Amber.

– Je suis désolée. (Ang détourne les yeux.) Tu n'es plus toi-même, ces derniers temps, Pierre. Je sais qu'il y a un problème entre toi et la Reine. Je me faisais du souci. Tu ne fais plus attention aux petits détails.

– À ton avis, qui a prévenu Amber ?

– Oh. D'accord, donc t'es dans la combine, admet-elle. Je ne suis pas sûre. Toujours est-il que t'étais distrait. Est-ce que je peux t'aider ?

– Écoute. »

Pierre pose les mains sur ses épaules. Elle ne bronche pas, mais relève la tête pour le regarder droit dans les yeux – Su Ang ne mesure qu'un mètre cinquante – et il éprouve soudain un sentiment bizarre : l'incertitude du mâle quant à l'amitié des femmes. *Que veut-elle au juste ?*

« Je sais, et j'en suis désolé, et je vais essayer de me concentrer à nouveau un peu plus mais j'étais pas mal dans mon espace mental perso ces derniers temps… Il faudrait qu'on

retourne rejoindre le public avant que quelqu'un ne remarque.

– Veux-tu d'abord parler de ton problème ? demande-t-elle, quémandant sa confiance.

– Je… »

Pierre hoche la tête. *Je pourrais tout lui dire*, se rend-il compte, soudain déstabilisé quand sa méta-conscience le titille avec insistance. Il a déjà deux agents dévolus au problème avunculaire sauf qu'Ang est une vraie personne et une amie. Elle ne le jugera pas et son modèle de comportement social humain vaut infiniment mieux que celui de n'importe quel système-expert. Mais le temps risque de leur échapper et en outre, Pierre se sent péteux.

« Pas maintenant, dit-il. Retournons-y.

– D'accord. »

Elle acquiesce, puis se détourne, passe derrière lui dans un frou-frou de jupes et remet le temps en marche tandis qu'ils réintègrent le vaste univers, juste à temps pour voir le respecté visiteur présenter à la reine une procédure d'action de groupe et cette dernière lui répondre en suggérant le règlement par un Jugement de Dieu.

Hyundai$^{+4904}/_{-56}$ est une naine brune, une masse d'hydrogène sale condensée dans une pouponnière stellaire, huit fois plus massive que Jupiter, mais pas assez pour déclencher dans son noyau une réaction de fusion nucléaire stable. L'implacable pression de la gravité a vaincu la répulsion mutuelle des électrons piégés dans son noyau, les ratatinant eu une coquille de bouillie surnageant autour d'une sphère de matière dégénérée. D'un diamètre à peine supérieur à celui de la géante gazeuse que le vaisseau humain utilise comme source d'énergie, l'astre est considérablement plus dense. Il y a plusieurs giga-années, une étoile vagabonde l'a frôlé et envoyé valser dans la Galaxie, désormais condamné à errer dans les ténèbres éternelles, suivi d'un cortège de lunes gelées qui l'accompagnent en orbite.

Quand le *Dé-Maintenance* entame son approche en décélérant – après s'être débarrassé de sa voile principale qui continue de dériver dans l'espace interstellaire en reflétant désormais la lumière vers la surface de la voile secondaire restée en service, permettant ainsi de ralentir l'astroplume –, Hyundai$^{+4904}/_{-56}$ se trouve à juste un peu moins d'un parsec* de la Terre, encore plus proche même que Proxima du Centaure. Parfaitement obscure en lumière visible, la naine brune aurait pu traverser les confins extrêmes du Système solaire avant que les télescopes classiques ne l'aient repérée par observation directe. Seul un balayage infrarouge dans les premières années de ce siècle avait permis de la baptiser.

Une foule de passagers et de membres d'équipage s'est rassemblée sur le pont (dont l'environnement tourne désormais à un dixième du temps réel) pour assister à l'arrivée. Lovée dans le fauteuil du capitaine, Amber considère, maussade, le rassemblement d'avatars. Pierre continue de l'éviter autant que possible, hormis lors des audiences officielles, et l'autre fichu requin avec son hydre de compagnie n'a pas été invité, mais à ces trois exceptions près, le plus gros de la bande est présent. Il y a soixante-trois téléchargés qui tournent dans la pile de virtualisation du *Dé-Maintenance*, un logiciel copie des corps charnels qui continuent, pour la plupart, d'évoluer dans leur monde initial. C'est une foule mais il est tout à fait possible de se sentir seul dans une foule, même quand ce sont vos invités. Surtout quand on est préoccupé par le montant de sa dette, quand bien même on est une milliardaire, bénéficiaire du fonds classé avec la meilleure réputation de toute l'espèce humaine. La tenue d'Amber – collant et chandail noirs – est aussi sombre que son humeur.

« Quelque chose vous préoccupe. » Une main descend sur le dossier du siège voisin du sien.

Elle se tourne brièvement et hoche la tête en reconnaissant son interlocuteur.

« Ouais. Asseyez-vous. Vous avez raté l'audience ? »

L'homme frêle au teint basané, à la barbe bien taillée et au front creusé de rides profondes se glisse dans le siège à côté d'elle.

« Cela ne faisait pas vraiment partie de mon patrimoine culturel, explique-t-il avec

précaution, même si la situation ne m'est pas totalement étrangère. (Un sourire fugitif menace de fissurer son masque d'impassibilité.) J'ai trouvé la distribution un rien déroutante.

– Je ne suis pas Marguerite de Valois mais le rôle était vacant… disons que le bonnet me va. (Amber se cale contre le dossier.) Figurez-vous que Marguerite a eu une vie tout à fait intéressante, observe-t-elle, songeuse.

– Vous voulez dire une vie de dépravation et de débauche ? rétorque son voisin.

– Sadeq… (Elle ferme les yeux.) N'allons pas commencer à nous chamailler sur des questions de moralité absolue, ce n'est pas vraiment le moment, s'il vous plaît. Nous avons à procéder à une insertion orbitale, puis à localiser un artefact avant d'ouvrir un dialogue et je me sens bien fatiguée. Épuisée.

– Ah… veuillez m'excuser. (Il incline doucement la tête.) Est-ce la faute de votre jeune compagnon ? Vous a-t-il offensée ?

– Pas exactement… » Un temps.

Sadeq, qu'elle a en définitive invité à bord tenir lieu de théologien embarqué au cas où ils tomberaient sur des dieux, a semble-t-il pris à cœur d'assurer son bien-être pastoral. Par moments, elle trouve ça un rien oppressant, à d'autres plutôt flatteur, mais toujours surréaliste. Recourant aux ressources de la recherche quantique disponibles pour tout citoyen de l'Imperium de l'Anneau, il a pris le dessus sur ses pairs par le nombre de ses publications avant de devenir l'hodjatoleslam le plus jeune jamais élu. Son original sera sans doute ayatollah d'ici leur retour. Il se montre toujours circonspect vis-à-vis des différences culturelles, raisonne avec une logique impeccable, prenant grand soin de ne pas la contrarier – tout en cherchant en permanence à guider son développement moral.

« C'est un malentendu personnel, explique-t-elle. J'aime mieux ne pas en parler tant qu'on ne l'aura pas résolu.

– Fort bien. »

Il semble insatisfait mais c'est normal. Sadeq a gardé collée à ses bottes la poussière du sol de son enfance dans la ville industrielle de Yazd. Parfois, elle se demande si leurs désaccords ne reflètent pas en miniature le fossé qui sépare le début du XX^e^ et le début du XXI^e^ siècle.

« Mais revenons-en donc ici et maintenant. Savez-vous où se trouve le routeur ?

– Je le saurai, d'ici quelques minutes ou quelques heures. » Amber élève la voix, tout en convoquant un certain nombre de spectres-chercheurs.

« Boris ! Tu as une idée de notre destination ? »

La démarche empruntée, Boris vient lui faire face ; aujourd'hui, il se présente en vélociraptor et ces créatures tournent difficilement dans les espaces confinés. Il découvre les dents, l'air irrité.

« Faites-moi un peu de place ! »

Il tousse, grondement menaçant surgi des tréfonds de sa gorge caronculée.

« Recherche de la mémoire de la voile en cours. »

Le revers de la voile laser mince comme une bulle de savon est saturé de minuscules nanordinateurs séparés de quelques microns. Équipés de capteurs de lumière et configurés comme des automates cellulaires, ils constituent un gigantesque détecteur à commande de phase*, une rétine de plus cent mètres de diamètre. Boris les alimente avec les motifs décrivant tout ce qui diffère du fond d'étoiles fixes. Bientôt les mémoires se condenseront pour lui revenir sous la forme de visions de ténèbres en mouvement – le cortège de compagnons froids et défunts d'un soleil avorté.

« Mais où est-ce censé être ? insiste Sadeq. Avez-vous une idée de ce que vous cherchez ?

– Oui. Nous ne devrions pas avoir de problème pour le trouver, répond Amber. Ça ressemble à ça. »

Elle pointe l'index vers une rangée d'ouvertures vitrées à l'avant de la passerelle. Sa chevalière émet un faisceau rouge rubis et quelque chose d'incroyablement bizarre apparaît soudain, miroitant, en lieu et place du paysage marin. Des amas de perles nacrées forment des

chaînes hélicoïdales, des disques et des tourbillons de couleurs entrelacés et noués, suspendus dans l'espace au-dessus d'une planète assombrie.

« On dirait une sculpture de William Latham faite à partir de matière étrange, non ?

– Très abstrait, admet Sadeq.

– C'est vivant, ajoute-t-elle. Et quand il sera suffisamment proche pour pouvoir nous voir, il essaiera de nous dévorer.

– Quoi ? Sadeq se redresse, inquiet.

– Vous voulez dire que personne ne vous a prévenu ? Je pensais que tout le monde avait été informé. »

Elle lui lance une grenade d'or étincelant qu'il intercepte. Le fruit de la connaissance se dissout dans sa main et il se retrouve pris dans un brouillard de spectres en train d'absorber l'information pour son compte.

« Bigre », ajoute-t-elle à voix basse.

Sadeq se fige, interdit. Des glyphes de maçonnerie croulante recouverte de lierre texturent sa peau et sa robe sombre, pour avertir qu'il est occupé dans un autre univers privé.

« *Grrr !* Patronne ! Trouvé quelque chose », lance Boris, en bavant sur le sol de la passerelle.

Amber lève la tête. *Pourvu que ce soit le routeur*, songe-t-elle.

« Bascule-le sur l'écran principal.

– T'es sûre que c'est sans risque ? demande Su Ang, nerveuse.

– Rien n'est sans risque », aboie Boris en griffant la passerelle de ses énormes serres.

« Tenez. Regardez plutôt. »

La vue derrière les vitres bascule sur une perspective à l'horizon poussiéreux et bleuâtre : des tourbillons d'hydrogène caressés en haute altitude par de blancs cirrus composés de cristaux de méthane, touillés juste au-dessus du point de congélation de l'oxygène par la rotation résiduelle de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$. Le niveau d'intensification visuelle de l'image est élevé – à l'œil nu, un humain ne verrait que du noir. Se levant au-dessus du limbe de la gigantesque planète, apparaît un petit disque pâle : Callidice, la plus grosse lune de la naine brune – le deuxième astre le plus proche en orbite autour d'elle – une boule de roche dénudée à peine plus grosse que Mercure. L'écran zoome sur l'astre et balaie un paysage criblé de cratères et recouvert d'une ponce de glace volcanique. Finalement, juste au ras de l'horizon lointain, un objet turquoise miroite en tournant sur un arrière-plan de ténèbres glacées.

« Le voilà, murmure Amber, l'estomac retourné tandis que tous les terribles possibles éventuels se dissolvent autour d'elle, fantômes de la nuit. Le voilà ! »

Soulagée, elle se lève, désireuse de partager l'instant avec tous ceux qu'elle estime.

« Debout, Sadeq ! Que quelqu'un aille me chercher cette satanée chatte ! Où est Pierre ? Il faut qu'il voie ça ! »

La nuit et la débauche règnent à l'extérieur du château. Les foules sont ivres et bruyantes en cette veille du massacre de la Saint-Barthélemy. Des feux d'artifice explosent dans le ciel et par les fenêtres ouvertes, entre une brise chaude qui sent la viande grillée, la fumée de bois, les égouts à ciel ouvert. Entre-temps, dans la pénombre, un amant escalade un étroit escalier de pierre en colimaçon ; son but : un rendez-vous convenu. Il a bu et sa plus belle chemise de lin montre des taches de sueur et de nourriture. Il fait une pause à la troisième fenêtre pour respirer l'air du dehors, passe les deux mains dans l'épaisse toison de ses cheveux, longs, ébouriffés et sales. *Pourquoi fais-je ceci ?* se demande-t-il. Ça lui ressemble si peu, tout ce désordre…

Il reprend son ascension. En haut de l'escalier, une porte en chêne bée sur un vestibule éclairé par une lanterne suspendue à un crochet. Il s'aventure à l'intérieur d'une pièce de réception aux boiseries de chêne noirci par les ans. Franchir le seuil déclenche une nouvelle séquence pré-arrangée. Quelque chose d'autre que sa volonté propre guide à présent ses pas et

il sent une douleur sourde et inédite pulser dans sa poitrine ; l'anticipation l'enfièvre, rend ses jambes flageolantes et lui donne envie de s'écrier.

« Où es-tu ?

– Par ici. »

Il la voit qui l'attend sur le seuil. Elle est à demi dévêtue, avec plusieurs jupons superposés et un corset si serré qu'il fait jaillir le sommet de ses seins comme deux dômes lustrés. Ses manches étroites sont à moitié descendues, ses cheveux ébouriffés. Il n'a d'yeux que pour ses yeux brillants, l'attente qui lui raidit l'échine, le goût de sa bouche. Elle est l'aimant de sa réalité, incroyablement séduisante, si tendue qu'elle pourrait exploser. Elle demande :

« Est-ce que ça marche pour toi ?

– Oui. »

Il se sent tendu, le souffle court, pris en tenaille entre l'impossibilité et le désir alors qu'il s'approche d'elle. Ils ont déjà tâté du jeu des genres, s'essayant au dimorphisme extrême de cette période historique, mais c'est la première fois qu'ils le pratiquent ainsi. Elle ouvre la bouche. Il l'embrasse, elle sent la chaleur de sa langue s'insinuer entre ses lèvres, la force de ses bras enserrant sa taille.

Elle s'appuie à lui, ressent son érection.

« Alors, c'est l'effet que ça fait d'être toi », observe-t-elle, songeuse.

La porte de sa chambre est entrouverte mais elle n'a pas la retenue nécessaire pour attendre : l'afflux de nouvelles sensations – reroutées depuis son modèle physiologique vers le sensorium proprioceptif du garçon – a pris le dessus. Elle frotte les hanches contre son bassin, s'enfonce un peu plus entre ses bras, poussant un gémissement rauque et sourd quand elle sent la plénitude de ses couilles, la tension de son pénis. Lui défaille presque sous la richesse des sensations de son corps de femme – c'est presque comme s'il se dissolvait ; elle, sentant la raideur palpitante contre son pubis, est prête à se liquéfier et s'enfuir. Sans trop savoir comment, il lui passe les bras autour de la taille – si serrée, le souffle coupé – et l'entraîne en titubant vers la chambre. Elle gémit quand il la lâche sur le matelas trop rembourré.

« Oh, oui, prends-moi ! lance-t-elle d'une voix insistante. Prends-moi, maintenant ! »

Il finit par se retrouver à la chevaucher, lui, la culotte sur les chevilles, elle, les jupons remontés autour de la taille ; elle l'embrasse, plaque ses hanches contre son corps en lui murmurant de doux riens insistants. Puis il a le cœur au bord des lèvres et surgit une sensation, comme si l'univers s'engouffrait dans ses parties intimes, les retournant au point qu'il en a le souffle coupé. Elle est brûlante et dure comme le roc, il veut tellement l'introduire en elle mais dans le même temps, c'est une intrusion, effrayante et inattendue. Il sent le contact électrisant de sa langue sur ses tétons alors qu'il se penche sur elle, se sent à la fois exposé et terrifié et extatique quand son antre secret absorbe son membre. Alors qu'il commence à se dissoudre dans l'univers, il s'écrie dans l'intimité de sa pauvre tête : *« je ne savais pas que ça faisait cet effet… »*

Par la suite, elle se tourne vers lui et, avec un sourire désinvolte, lui demande : « Comment c'était pour toi ? »

Supposant d'évidence que si elle a apprécié, il a dû en être de même pour lui.

Mais tout ce qu'il en retient, c'est cette sensation de l'univers se projetant en lui, et à quel point c'était bon. Tout ce qu'il entend, c'est son père en train de gueuler – (« Enfin, t'es quoi, une espèce de tarlouze ? ») – et il se sent sale.

Bons baisers de la dernière mégaseconde avant la discontinuité.

Le Système solaire pense furieusement au rythme de 10^{33} MIPS – les pensées bouillonnent et tourbillonnent dans l'équivalent d'un million de milliards d'esprits humains non augmentés. Les anneaux de Saturne brillent en dissipant leur chaleur. Les derniers fidèles des Mormons corrèlent l'espace de phase de leur génome et de leur arbre généalogique dans une ultime tentative de résurrection de leurs ancêtres.

Plusieurs crampons célestes se sont déroulés en orbite équatoriale autour de la Terre, pareilles à des feuilles de droséra, gracieuses comme des fougères, ascenseur entre le sol et l'orbite pour transporter cargaisons et passagers. De petits robots aux allures de crabes grouillent à la surface de Mercure, exsudant une gelée noire de convertisseurs photovoltaïques et les filaments argentés de propulseurs de masse. Un nuage scintillant de nanomes industriels forme un brouillard autour de la première planète, tandis qu'elle se ratatine sous les assauts conjugués d'une énergie solaire surabondante et de robots d'extraction déterminés.

Les incarnations originales d'Amber et de sa cour flottent en orbite haute autour de Jupiter, présidant aux destinées de l'immense nexus d'échanges de matière inerte qui épuise rapidement la masse encore disponible du système jupitérien intérieur. L'échange en masse de réaction est vif, car il y a des cargaisons entières de structures biphases diamant/vide à assembler et faire redescendre vers les confins intérieurs du Système. Loin en dessous, écumant la lisière supérieure de la turbulente couverture nuageuse de Jupiter, un gigantesque grand huit scintillant – la boucle longue de cinq cents kilomètres d'un câble supraconducteur – dessine des traînées incandescentes dans la magnétosphère de la géante gazeuse : échange de moment d'inertie contre du courant électrique aussitôt dévié vers un réseau ocellé de lasers qui projettent leur faisceau vers Hyundai $^{+4904}/_{-56}$. Aussi longtemps que l'Amber originelle et son équipe incarnée pourront le maintenir en fonctionnant, le *Dé-Maintenance* poursuivra sa mission de découverte, mais ils font désormais partie de la civilisation posthumaine qui évolue dans les profondeurs intérieures du système de Sol. Une partie de ce train fou se retrouve à la traîne du moteur emballé de l'histoire.

De nouvelles biologies étranges basées sur une matière adaptative complexe prennent forme au fond des océans stériles de Titan. Dans les profondeurs glaciales par-delà Pluton, des gaz de bosons supra-refroidis se condensent en structures rêveuses impossibles, emballées pour se propulser jusqu'au cœur du noyau à réflexion rapide.

Il y a encore des humains qui zonent au fond de ces profondeurs torrides, mais il devient difficile de les reconnaître. Le sort de l'humanité avant le XXI^e^ siècle était peu enviable, brutal et bref. Malnutrition chronique, absence d'éducation et maladies endémiques laissaient sur le carreau des esprits handicapés et des corps brisés. Aujourd'hui, la plupart des gens sont multitâches : leur cervelle est au cœur d'un brouillard de personnalités dont l'essentiel est virtualisé sur un empilement de couches de réalité structurées bien loin de leur corps physique. Guerres et révolutions, ou leurs subtiles variantes ultimes, balaient le globe à mesure que les constantes deviennent des variables ; bien des gens trouvent la mort de la stupidité encore plus difficile à accepter que la fin de la mortalité. Certains se sont vitrifiés eux-mêmes pour attendre un avenir posthumain incertain. D'autres ont modifié leur identité matricielle pour mieux s'adapter aux nouvelles exigences de la réalité. Parmi eux, des êtres que nul homme du siècle passé ne reconnaîtrait comme humains – croisements homme/corporation, clades zombies déshumanisés par leurs propres optimisations, anges et démons logiciels, instruments financiers conscients avec roublardise. Même leurs fictions populaires s'auto-déconstruisent désormais.

Rien de tout ceci, hormis des bulletins d'information des plus succincts, ne parvient au *Dé-Maintenance*. L'astroplume est un fossile abandonné dans le sillage de la vague immense du progrès en accélération constante. Mais c'est à bord de ce vaisseau que prennent place certains des événements les plus importants restant à connaître dans le cône de lumière* de l'avenir de l'humanité.

« Dis bonjour à la méduse, Boris. »

Boris, pour une fois d'apparence d'humaine, fusille du regard Pierre et serre la chope à

deux mains. À l'intérieur, la créature agite paresseusement ses tentacules : l'un d'eux jaillit presque hors de la solution, délogeant une cerise-cocktail empalée.

« Je te revaudrai ça », menace Boris.

L'air enfumé autour de sa tête tourbillonne, agité de visions démoniaques de vengeance.

Su Ang fixe avec insistance Pierre qui est en train de contempler Boris alors qu'il porte la chope à ses lèvres et commence à boire. Le bébé méduse – petit, bleu pâle, avec son ombrelle cubique si caractéristique aux angles de laquelle pendent quatre groupes de tentacules – passe comme un charme. Boris grimace fugitivement quand les nématocystes éraflent l'intérieur de sa bouche mais déjà, le cubozoaire glisse dans son œsophage et dans l'intervalle, son modèle biophysique a évalué l'étendue des dégâts à son oropharynx déchiré par les harpons venimeux.

« Waouh !, fait-il en reprenant une gorgée de sa margarita à la méduse-guêpe. Tente pas l'expérience en chair et en os, gamin.

– Eh, intervient Pierre en tendant la main. Je peux ?

– Invente-toi ton putain de poison personnel », ricane Boris – mais il lâche le récipient et le passe à Pierre qui le lève et boit.

Le cocktail à la méduse-boîte lui rappelle les boissons aux gelées de fruit à Hong Kong au plus fort de l'été. La brûlure au palais est intense mais se dissipe rapidement, laissant une irritation intime quand l'alcool atteint les légers aphtes, qui sont tout ce que cet univers autorise à lui infliger de la méduse au venin mortel.

« Pas mauvais », commente Pierre, en essuyant une boucle de tentacule restée échouée sur son menton. Il fait glisser le cruchon vers Su Ang, de l'autre côté de la table.

« C'est quoi, c'est qui, cet homme d'osier ? »

Du pouce, il montre dans son dos la table coincée à l'angle opposé du bar au zinc en laiton.

« Quelle importance ? demande Boris. Ça fait partie du scénario, non ? »

Le bar est un café sombre vieux de trois siècles avec une carte des bières qui occupe seize pages et des murs couverts de boiseries couvertes de taches de bière rance. L'air empeste le tabac, la levure de brasserie et le diffuseur de mélatonine : et rien de tout cela n'existe bien sûr. Amber l'a extrait des souvenirs du collectif de borgs de Franklin, via les mails épars de son père annotant ses origines corporelles – l'original se trouve à Amsterdam, si cette ville existe encore.

« Moi, ça m'importe de savoir qui c'est, insiste Pierre.

– On se calme, intervient calmement Ang. Je pense que c'est un avocat avec un écran d'intimité. »

Pierre se retourne pour jeter un coup d'œil, et il écarquille les yeux.

« Vraiment ? »

Ang pose une main ferme sur son poignet pour le retenir. « Vraiment. Et ne lui prête pas la moindre attention. Tu n'as pas besoin, jusqu'au procès, tu sais. »

L'homme d'osier est assis, gêné, dans son coin. Il ressemble à une silhouette tressée comme un panier en osier séché, un foulard rouge autour du cou. Un verre de *Doppelbock* emplit l'amas de brins entrelacés à l'endroit où est censée se trouver sa main droite. De temps à autre, il lève sa chope comme pour en prendre une lampée et la bière disparaît dans l'intérieur bien singulier de ce panier.

« Chierie de procès, lâche Pierre. *Et chierie d'Amber, itou, pour m'avoir commis d'office pour la défendre*.

– Depuis quand les actions en justice impliquent-elles un homme invisible ? » demande Donna la journaliste qui vient de se matérialiser graphiquement dans le bar, accompagnée d'un sillage historique morcelé suggérant qu'elle revient juste des toilettes.

– Depuis… (Pierre plisse les yeux.) Merde… »

Quand Donna est entrée, il a aperçu en même temps Aineko, ou peut-être la chatte était-elle là depuis le début, lovée façon miche de pain sur la table devant l'homme d'osier.

« Vous endommagez la continuité, râle Pierre. L'univers est brisé…

– T'as qu'à le réparer, lui lance Boris. Tout le monde s'en accommode ici. (Il claque des doigts.) Garçon !

– Excusez-moi. (Donna hoche la tête.) Je n'avais pas l'intention d'abîmer quoi que ce soit. »

Comme toujours, Ang se montre plus accommodante. « Comment allez-vous ? s'enquiert-elle poliment. Voulez-vous goûter à ce cocktail empoisonné absolument délicieux ?

– Ça ira pour moi », dit Donna.

Allemande à la carrure imposante – blonde, musclée, du moins d'après l'avatar qu'elle présente au public – elle est baignée dans une brume de points de vue. Une série d'angles de caméra sur sa société d'esprit qui s'affairent à intégrer et monter l'ensemble des flux de ses vues subjectives pour constituer le journal en continu de son voyage. Indic pour le consortium de médias de la CIA, elle s'est téléchargée à bord dans le même flux de données empaqueté avec les documents de l'action en justice.

« *Danke*, Ang.

– Vous enregistrez, là, en ce moment ? », demande Boris.

Donna renifle.

« Quand est-ce que j'arrête ? (Sourire fugace.) Je ne suis qu'un scanner, non ? Encore cinq heures jusqu'à l'arrivée. Je pourrai arrêter ensuite. »

Pierre jette un coup d'œil sur les mains de Su Ang, posées sur la table ; ses phalanges sont crispées, livides.

« Je dois si possible éviter de manquer quoi que ce soit, poursuit Donna, ignorant le malaise manifeste d'Ang. Je travaille en huit exemplaires en ce moment précis. Tous en train d'enregistrer.

– C'est tout ? coupe Ang, arquant un sourcil.

– Oui, c'est tout, et j'ai du boulot ! Ne me dites pas que vous ne prenez pas plaisir à votre activité ici, quelle qu'elle soit ?

– J'admets. »

Pierre jette à nouveau un coup d'œil vers le coin de la salle, évitant ainsi de croiser le regard vers l'opulente *Dame du vendredi* en herbe. Il pressent que s'il y avait un paysage alpin à animer, elle leur chanterait *La Mélodie du Bonheur*.

« Amber vous a parlé du code de respect de la vie privée en vigueur ici ?

– Il y a un code de la vie privée ? », s'étonne Donna, réorientant pas moins de trois spectres subjectifs pour le cadrer – à l'évidence, il a touché une corde sensible chez elle.

« Un code de la vie privée, oui, confirme Pierre. Aucun enregistrement en privé, aucun enregistrement dans les lieux publics où les gens ont réservé leur droit à l'image, pas de bac à sable et pas de découpage. »

Donna paraît outrée.

« Jamais je ne ferais de choses pareilles ! Prendre une copie de quelqu'un à son insu dans un espace virtuel pour enregistrer ses réactions est considéré comme un viol selon la législation de l'Anneau, pas vrai ?

– Votre mère, annonce Boris, sarcastique, en brandissant vers elle une chope de méduse-tueuse glacée.

– Tant que nous sommes tous d'accord, interrompt Ang, cherchant à calmer le jeu. Toute cette affaire va bientôt s'arranger, n'est-ce pas ?

– Excepté l'action en justice, marmonne Pierre, lorgnant de nouveau vers le fond de la salle.

– Je ne vois pas où est le problème, intervient Donna. C'est juste une histoire entre Amber et ses adversaires à l'autre bout de la connexion.

– Oh, mais que si, c'est un problème, rétorque Boris, sur un ton léger. Quel est le montant de vos options ?

– Mes… ? (Donna hoche la tête.) Je n'ai aucun intérêt…

– Plausible. (Boris reste impassible.) N'empêche, quand nous serons de retour, votre indice de crédibilité va bondir. À supposer bien sûr que les gens continuent de recourir à des marchés fiduciaires distribués pour évaluer la stabilité de leurs partenaires commerciaux. »

Aucun intérêt. Pierre retourne la réponse dans sa tête, un rien surpris. Il avait fait l'hypothèse que tout le monde à bord – hormis peut-être Glashwiecz, l'avocat – était pleinement actionnaire de la compagnie organisatrice de l'expédition.

« Je ne possède aucun intérêt, insiste Donna. Je suis listée comme une indépendante. »

L'espace d'une ou deux secondes, l'amorce d'un sourire s'esquisse sur son visage, expression de retenue charmante qui n'a rien à voir avec son image bourrue.

« Comme le chat.

– Le… »

Pierre se retourne prestement. Oui, Aineko est bien installée, silencieuse, sur la table de l'homme d'osier ; mais qui peut dire ce qui se passe dans cette tête fourrée en cet instant ? *Il faudra que j'aborde la question avec Amber*, se rend-il compte, mal à l'aise. *Il* faudrait *que j'aborde la question avec Amber*…

« Mais votre réputation ne souffrira pas de votre présence à bord, n'est-ce pas ? demande-t-il tout haut.

– Aucun problème pour moi, déclare Donna. (Le garçon arrive.) Pour moi, ce sera une bouteille de Schneiderweisse, ajoute-t-elle. Puis, dans la foulée : croyez-vous à la singularité ?

– Suis-je singularitarien, voulez-vous dire ? demande Pierre, un sourire crispé se peint soudain sur son visage.

– Oh, non, non, non, non, pas du tout ! » Donna lui fait signe de se calmer, lui sert un grand sourire, puis hoche la tête à l'attention de Su Ang.

« Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Je rectifie : ce que je voulais vous demander c'est si au concept d'une singularité vous croyez et si oui, où se trouve-t-elle ?

– Est-ce censé être une interview publique ? intervient Ang.

– Ma foi, je ne peux pas d'une simulation vous extraire et vous convier à une excursion en réalité imitative, n'est-ce pas ? »

Donna se recule pour laisser le serveur déposer devant elle une chope en faïence.

« Oh. Eh bien… »

Coup d'œil alarmé d'Ang en direction de Pierre, en même temps qu'elle envoie un mémo ultra-privé s'afficher dans son champ visuel : *Ne joue pas avec elle, c'est du sérieux*. Boris observe Ang avec des airs de désir inassouvi. Pierre essaie d'ignorer tout ça et de prendre au sérieux la question de la journaliste.

« La singularité, c'est un peu comme ces histoires délirantes d'extase chez les Chrétiens américains du passé, n'est-ce pas ? répond-il. Celles où l'on s'envole tous vers le ciel en abandonnant derrière nous notre dépouille charnelle. »

Il renifle, tend la main vers le vide et viole délibérément la causalité en matérialisant un verre de sangria glacée. « L'extase des nerds. J'y trinque volontiers.

– Mais quand cela s'est-il produit ? insiste Donna. Mon public, aura besoin de connaître votre opinion.

– Il y a quatre ans, quand nous avons instancié ce vaisseau, répond-il précipitamment.

– Dans les années dix, confirme Ang. Quand le père d'Amber a libéré les langoustes téléchargées.

– Ça ne s'est pas encore produit, intervient Boris. La singularité implique la survenue immédiate d'un taux de changement infini. Dès lors, l'avenir n'est plus accessible à la prédiction par des êtres datant d'avant la singularité, c'est ça ? Et donc, elle n'est pas encore apparue.

– *Au contraire*, rétorque Pierre en français. Elle est survenue le 6 juin 1969, à onze heures du matin, heure du fuseau Atlantique, rétorque Pierre. C'est à ce moment précis que le premier

paquet de protocole de contrôle de réseau a été envoyé d'un port de données d'une unité centrale à une autre – la toute première connexion Internet. La voilà, la singularité. Depuis lors, nous vivons tous dans un univers qu'il était impossible de déduire des événements préalables à cet instant.

– Foutaises, rétorque Boris. La singularité, c'est un ramassis de fariboles religieuses. Le recyclage des extases mystiques chrétiennes à l'intention des nerds athées.

– Pas du tout. (Ang le regarde, blessée.) Nous voilà, réunis ici, une soixantaine d'esprits humains. Nous avons été migrés – alors que nous étions encore conscients – hors de nos têtes par une incroyable combinaison de nanotechnologie et de cartographie de la résonance de spin des électrons, et nous sommes en ce moment même en train de fonctionner sur un logiciel tournant sous un système d'exploitation conçu pour virtualiser des modèles physiques multiples, tout en nous procurant une simulation du réel qui nous empêche de péter les plombs par privation sensorielle ! Et tout ce barda tient dans des modules de l'épaisseur d'un ongle, entassés dans un vaisseau spatial de la taille de l'antique Walkman de ta grand-mère, en orbite autour d'une naine brune à un tout petit peu plus de trois années-lumière de la Terre, prêt à se connecter à un routeur de réseau créé par des intelligences extraterrestres incroyablement anciennes, et toi, tu viens me dire que l'idée d'un changement fondamental de la condition humaine est une absurdité ?

– Hum. (Boris paraît soudain perplexe.) Je n'exprimerais pas les choses ainsi. C'est la singularité en soi qui est une absurdité, pas le téléchargement ou…

– Ouais, bon, d'accord. » (Sourire victorieux d'Ang.)

Au bout d'un moment, Boris cède.

Donna leur sourit, enthousiasmée et ravie.

« Fascinant ! Dites-moi, que sont ces langoustes que vous estimez si importantes ?

– Ce sont des amies d'Amber, explique Ang. Il y a des années, son père a passé un accord avec elles. Elles étaient les premiers esprits téléchargés, vous savez ? Le tissu neural d'hybrides de langoustes connecté à une API* heuristique avec tout un tas de systèmes-experts en raisonnement rétrograde. Elles ont quitté leur labo pour entrer sur le Réseau et Manfred a conclu un marché pour les libérer, en échange de leur aide pour faire tourner une usine Franklin en orbite. Ça remonte aux tout premiers temps, avant qu'elles ne découvrent comment effectuer convenablement de l'auto-assemblage. Quoi qu'il en soit, les langoustes ont insisté – c'était une clause contractuelle – pour que Bob Franklin finance du temps d'antenne sur le réseau de surveillance de l'espace profond pour les projeter dans l'espace interstellaire. Elles voulaient émigrer et à en juger par ce qu'est devenu depuis le Système solaire, qui peut le leur reprocher ? »

Pierre boit une grande lampée de sangria.

« Le chat… commence-t-il.

– Le chat… »

La tête de Donna pivote mais Aineko s'est de nouveau éclipsée, effaçant rétroactivement sa présence de la chronologie événementielle de cet espace public.

« Quoi, le chat ?

– Le chat de la famille, précise Ang. (Elle se penche pour saisir la chope de jus de méduse de Boris mais fronce les sourcils en même temps.) Aineko n'était pas encore consciente, mais plus tard… quand SETI@home a finalement reçu ce message en réponse, oh, ça remonte à je ne sais plus combien d'années, Aineko s'est souvenue des langoustes. Et a craqué le message comme une noix pendant que toutes les équipes de CETI ramaient encore, entre architectures de von Neumann et programmation orientée-concept. Le message était un simple réseau sémantique conçu pour coller parfaitement aux toutes premières émissions des langoustes, ceci afin de procurer une interface de haut niveau avec le réseau de communications auquel nous nous apprêtons à rendre visite. (Elle serre le bout des doigts de Boris.) SETI@home a identifié ces coordonnées comme l'origine de la transmission, même si pour le grand public, le message

était censé venir de bien plus loin – on ne voulait pas risquer de déclencher une panique si les gens découvraient que les extraterrestres étaient pour ainsi dire à notre porte. Toujours est-il qu'une fois Amber bien établie, elle a décidé de venir faire une visite. D'où cette expédition. Aineko a créé une langouste virtuelle pour interroger le paquet de données ET, d'où, là encore, le canal de transmissions que nous nous apprêtons à ouvrir.

– Ah, voilà qui est un peu plus clair, maintenant, concède Donna. Mais l'action en justice… »

Et de lorgner à nouveau vers l'homme d'osier tapi dans son coin.

« Eh bien, c'est là que nous avons un problème, avoue Ang, diplomatiquement.

– Non, contre Pierre. C'est moi qui ai un problème. Et c'est entièrement de la faute d'Amber.

– Hmm ? (Donna vrille son regard sur lui.) Pourquoi accuser la Reine ?

– Parce que c'est elle qui a choisi le mois lunaire durant lequel les compagnies de son domaine doivent rendre leur bilan, elle qui a spécifié que le Jugement de Dieu serait la méthode appliquée à la résolution des litiges commerciaux, bougonne-t-il. Sans parler de la *compurgation*, même si elle n'est pas applicable en l'occurrence parce qu'il n'existe pas de serveur de réputation reconnu dans un rayon de trois années-lumière. Un procès par Jugement de Dieu, à notre époque ! Et elle m'a désigné comme son champion. »

Et de la façon la plus traditionnelle qu'on pût imaginer, se souvient-il avec un frisson de nostalgie. Il était tout à elle, corps et âme, avant cette expérience désastreuse. Il ne sait pas trop si la clause s'applique encore mais il hasarde :

« … Il faut que j'accepte cette action en justice en son nom, et adopte une position contradictoire. »

Il regarde derrière lui. Toujours aussi placide, l'homme d'osier déverse la bière dans son invisible gosier, tel un ouvrier agricole fatigué.

« Le combat par Jugement de Dieu, explique Su Ang à l'essaim de spectres perplexes composant Donna, en train manifestement de retourner en tous sens ce concept inédit dans un grand brouillard de confusion. Non pas un combat physique, mais un concours d'aptitudes. Ça paraissait une bonne idée en son temps, pour tenir les pros de la chicane à l'écart de l'Imperium de l'Anneau, mais les avocats de la Reine-Mère sont particulièrement obstinés. Sans doute parce qu'ils ont pris goût à cette rivalité de rancunes, au fil des ans. Je crois bien que Pamela s'en fiche un peu maintenant, mais cet avocat en chapeau de clown en a fait sa croisade personnelle. Je ne pense pas qu'il a apprécié ce qui s'est produit quand la Mafiya de l'industrie musicale s'en est prise à lui. Mais ce n'est pas là le plus important, parce que s'il gagne, alors il empoche toute la mise. Je dis bien toute la mise. »

À dix millions de kilomètres de là, Hyundai $^{+4904}/_{-56}$ se dessine derrière la voile en forme de parachute du *Dé-Maintenance* comme une écorce de ténèbres arrachée à la lisière de l'univers. L'énergie due à la contraction gravitationnelle de son noyau maintient sa chaleur et son rayonnement à six cents degrés Kelvin, mais cette émission faiblarde ne peut en aucun cas faire fondre les glaces éternelles qui emprisonnent Callidice, Iambe, Célès et Metaneira, les planètes mort-nées prisonnières en orbite autour de la naine brune.

Les planètes ne sont pas les seules structures à orbiter autour de la sphère massive d'hydrogène. Tout près de celle-ci, écumant le sommet des nuages à seulement vingt mille kilomètres d'altitude, l'œil de Boris composé d'une antenne réseau à commande de phase a cligné en détectant un objet métallique situé très haut. Quel qu'il puisse être, il orbite en dehors du plan de l'écliptique dessiné par les lunes glacées, qui plus est en sens rétrograde. Plus loin, l'éclat émeraude d'un faisceau laser a épinglé une gemme criarde sur la toile de fond des ténèbres de l'espace : leur destination, le routeur.

« Le voici », annonce Boris.

Son corps s'humanise en miroitant, façon de souligner à tout l'univers de poche de la

passerelle qu'il était depuis le début présent sous sa forme initiale de primate. Amber détourne les yeux. Sadeq est toujours enveloppé de lierre, sa peau a une texture de calcaire patiné par les ans.

« Distance la plus proche, soixante-trois secondes-lumière, arrivée dans huit cent mille. Je peux te donner un contact plus proche si nous effectuons une manœuvre mais cela prendra du temps pour acquérir une orbite stable. »

Amber hoche la tête, pensive, tout en expédiant des copies d'elle-même pour procéder aux calculs et ajustements mécaniques. La grande voile de lumière est peu maniable mais elle peut tirer parti de deux sources d'énergie : le faisceau laser original envoyé de Jupiter et sa réflexion sur la voile primaire située désormais loin devant. La tentation est de compter sur le laser pour obtenir une accélération constante et foncer se pointer pile au seuil du routeur cosmique. Mais le risque d'une coupure de faisceau est trop grand. Ça c'est déjà produit, pour des durées variant de quelques secondes à plusieurs minutes, à déjà six reprises depuis le début du voyage. Elle n'est pas sûre des causes de ces interruptions (Pierre a une théorie qui implique l'obstruction du faisceau par des objets appartenant au nuage d'Oort* mais elle s'imagine qu'il est plus probable que ce soit dû à des coupures d'alimentation là-bas, autour de l'Anneau), toutefois les conséquences d'une perte de propulsion lors d'une manœuvre au fond d'un puits de gravité quasi-stellaire sont bien plus sérieuses qu'une perte de poussée transitoire en vol dans le vide de l'espace interstellaire.

« On ne va pas prendre de risque, dit-elle. On commence par une insertion orbitale et ensuite, on descend régulièrement. On a suffisamment de puits de gravité à notre disposition pour jouer au flipper avec. Je ne veux pas qu'on se retrouve dans une trajectoire de chute libre qui dégénère en litho-rupture si jamais nous perdons la propulsion et n'arrivons pas à récupérer la voile.

– Très prudent, convient Boris. Marta, tu te mets dessus. » Un bourdonnement de non-insectes indique que la timonière hétéromorphe s'est mise à la tâche.

« Je pense que nous devrions être en mesure d'avoir notre première image de près d'ici environ deux millions de secondes, mais si tu veux, je peux faire un ping sur… ?

– Inutile de s'encombrer d'analyses de protocole, lâche négligemment Amber. Où est… ah, te voilà. »

Elle se penche et ramasse Aineko qui pivote avec souplesse pour venir lécher son bras de sa langue rêche comme du papier de verre.

« Et toi, qu'est-ce que t'en penses ?

– Tu veux des frites en accompagnement ? demande la chatte en se concentrant sur l'artefact qui occupe le centre de l'écran principal à l'avant de la passerelle.

– Non, je veux juste une conversation, répond Amber.

– Bon, eh bien d'accord. »

La chatte pâlit, ses mouvements se font saccadés – elle mobilise tant de puissance de calcul qu'elle perturbe la modélisation physique locale.

« Ouverture du port en cours. »

S'écoulent une minute ou deux de temps subjectif.

« Où est Pierre ? », se demande Amber à voix basse. Une partie des statistiques d'entretien qu'elle peut lire depuis son point de vue privilégié sont préoccupantes. Le taux d'utilisation du *Dé-Maintenance* avoisine les quatre-vingts pour cent. Elle ignore ce que peut bien fabriquer Aineko pour établir l'interface avec le routeur, mais cela mobilise une part énorme de puissance de calcul et de débit.

« Et où est passé ce fichu avocat ? », ajoute-t-elle, presque après coup.

Le *Dé-Maintenance* est de taille modeste mais sa voile solaire est extrêmement contrôlable. Aineko prend le contrôle d'un groupe de cellules à sa surface pour les transformer de banals récepteurs en miroirs à conjugaison de phase. Un petit laser installé sur la coque du vaisseau commence à clignoter au rythme de plusieurs milliers de cycles par seconde et le faisceau se

réfléchit sur le fragment de miroir modifié qui le concentre en un point cohérent juste devant la tache bleue du routeur. Aineko accroît la modulation de fréquence, ajoute un paquet de canaux sur des longueurs d'onde différentes et commence à transmettre un ensemble complexe de signaux préparés à l'avance qui fournissent un format d'encodage pour des données à haute densité.

« Laissez-moi me charger de l'avocat. »

Amber sursaute et, d'un regard en coin, voit Sadeq qui l'observe. Il sourit, la bouche fermée.

« Les avocats ne se mêlent pas de diplomatie, explique-t-il.

– Euh. »

Devant eux, le routeur se déploie. Des chaînes de sphères nacrées naissent d'un noyau dissimulé et forment un amas de boucles étranges qui s'étendent et se retournent sur elles-mêmes en pulsations systoliques dont les ondes parcourent la structure et la complexifient. Le reflet granuleux et rouge d'une lumière laser macule un des bras ; soudain, l'éclat devient éblouissant quand il renvoie des données vers le vaisseau.

« Ah !

– Contact », ronronne la chatte. Le bout des doigts d'Amber devient livide tant elle agrippe les bras de son fauteuil.

« Que dit-il ? demande-t-elle doucement.

– Que *disent-ils*, rectifie Aineko. C'est une délégation commerciale et ils se téléchargent en ce moment même. Je peux utiliser le réseau de négociation qu'ils nous ont envoyé pour leur offrir une interface avec nos systèmes, si tu veux.

– Attends ! (Amber se lève presque, soudain nerveuse.) Ne leur donne pas libre accès ! Où as-tu la tête ? Confine-les dans la salle du trône et nous leur accorderons une audience officielle d'ici deux heures. Elle marque un temps. Cette couche de réseau qu'ils ont envoyée… peux-tu nous la rendre accessible, l'utiliser pour nous donner une esquisse de traduction de leur système de cartographie syntaxique ? »

La chatte regarde autour d'elle, sa queue bat, irritée. « T'aurais aussi vite fait de télécharger toi-même le réseau…

– Je ne veux qu'absolument personne sur ce vaisseau fasse tourner un code extraterrestre avant qu'on l'ait testé intégralement, coupe-t-elle sur un ton impérieux. En fait, je veux qu'on les enferme au Louvre, le plus soigneusement possible, et je veux qu'ils entrent en contact avec nous via notre propre filtre linguistique. Pigé ?

– Entendu, bougonne Aineko.

– Une délégation commerciale, songe tout haut Amber. Que ferait Papa à ma place ? »

À un moment donné, il est au bar, taillant le bout de gras avec Su Ang, Donna la journaliste en version spectrale et une copie de Boris ; l'instant d'après, il se retrouve brusquement précipité dans un espace bien différent.

Le cœur de Pierre semble tournoyer dans sa cage thoracique mais il se force à rester calme alors qu'il parcourt du regard la pièce aux boiseries de chêne plongée dans la pénombre. Il y a un truc qui cloche et sérieusement, ce qui signifie, soit un plantage système majeur, soit l'application de niveaux de privilège assez effrayants dans son domaine personnel. Or la seule personne à bord à pouvoir accéder à de tels privilèges est…

« Pierre ? »

Elle est derrière lui. Il se retourne, furieux.

« Pourquoi m'as-tu traîné ici ? Ne sais-tu pas qu'il est grossier de…

– Pierre. »

Il se tait, regarde Amber. Il est incapable de rester furieux si longtemps, pas devant elle. Elle n'est quand même pas idiote au point de battre des cils, mais il n'empêche qu'il est désarmé tant elle est craquante. Malgré tout, quelque chose en lui se sent inquiet et

désarçonné en sa présence.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il sèchement.

– J'ignore pourquoi tu m'évites ainsi. »

Elle hasarde un pas en avant, puis s'arrête et se mordille la lèvre. *Ne me fais pas ce coup-là !* pense-t-il.

« Tu sais que ça fait mal ?

– Oui. »

Ce simple aveu lui fait mal, à lui aussi. Il entend la voix de son père lui criant dans le dos, la fois où il l'a trouvé avec Laurent, le frère aîné. C'est un choix entre *Père* et Amber, mais c'est un choix qu'il refuse de faire. *La honte*.

« Je ne voulais pas… j'ai des problèmes.

– C'est à cause de l'autre nuit ? »

Il opine. À présent, elle avance sans hésiter.

« On peut en parler, si tu veux. Tout ce que tu voudras », ajoute-t-elle. Et elle se penche vers lui et il sent sa résistance s'effriter. Il tend les bras et l'étreint, elle l'entoure elle aussi de ses bras, pose le menton sur son épaule, et il n'y trouve rien de mal. Comment quelque chose d'aussi bon pourrait-il être mal ?

« Ça m'a mis mal à l'aise, marmonne-t-il dans ses cheveux. J'ai eu besoin de faire le point.

– Oh, Pierre. (Elle lui caresse le bas de la nuque.) Tu aurais dû le dire. Nous n'avons pas besoin de procéder ainsi si tu ne le veux pas. »

Comment lui dire à quel point il est difficile d'admettre que quelque chose est mal ? De l'admettre jamais ?

« Tu ne m'as pas traîné ici juste pour me dire ça », dit-il, changeant implicitement de sujet.

Amber relâche son étreinte, se recule, presque sur ses gardes.

« Comment cela ?

– Il y a quelque chose qui cloche ? (C'est à moitié une question, à moitié un constat.) Avons-nous déjà établi le contact ?

– Ouais, dit-elle avec une grimace. Il y a une délégation commerciale extraterrestre au Louvre. C'est le problème.

– Une délégation commerciale extraterrestre. »

Il fait rouler les mots dans sa bouche, les évaluant. Ils ont un relent paradoxal, froid et lent après les mots de passion brûlante qu'il a essayé d'éviter de prononcer. Après tout, c'est de sa faute s'il a changé de sujet.

« Une délégation commerciale, confirme Amber. J'aurais dû le prévoir. Je veux dire… nous allons nous aussi transiter par le routeur, n'est-ce pas ? »

Il soupire.

« Nous y songions, oui. »

Un bref coup de sonde aux contrôles de cet univers lui confirme qu'il dispose d'un certain nombre de capacités. Il invoque un fauteuil, s'y avachit.

« Un réseau point-à-point de trous de ver reliant des routeurs, des nœuds de communications auto-réplicants, en orbite autour de la plupart des naines brunes de la Galaxie. C'est ce qu'indiquait la brochure, pas vrai ? C'est ce à quoi on s'attendait. Une bande passante limitée, vu l'utilité réduite pour une super-intelligence adulte qui a converti en computronium toute la masse disponible de son système solaire d'origine, mais toutefois suffisant pour tenir des conversations avec ses voisins. Des conversations transmises via un réseau à commutation par paquets en temps réel, non limité par la vitesse de la lumière, mais lié par un cadre de référence commun et la latence entre les nœuds du réseau.

– C'est ça, en gros, acquiesce-t-elle ; (elle est installée à côté de lui sur le trône en rubis taillé.) Excepté qu'il y a une délégation commerciale qui nous attend. En fait, ils sont déjà en train de débarquer à bord. Et ça, j'ai du mal à l'avaler – il y a un truc dans cet arrangement qui sent mauvais. »

Pierre fronce le nez.

« Tu as raison, ça ne tient pas debout, admet-il finalement. Du tout. »

Amber acquiesce.

« J'emporte toujours avec moi un spectre de Papa. Lui aussi se montre vraiment préoccupé.

– Écoutons ce qu'en dit ton vieux. (Les lèvres de Pierre dessinent un rire sans humour.) On s'apprête à traverser le miroir mais il semble que quelqu'un vient de nous battre sur le poteau. La question est : pourquoi ?

– Ça ne me plaît pas. (Amber se penche pour tendre le bras et il saisit sa main.) Et puis, il y a l'action en justice. Il va falloir tenir ce procès et le plus tôt sera le mieux. »

Il relâche ses doigts.

« Je serais bien plus soulagé si tu ne m'avais pas désigné comme ton champion.

– Chut. »

Le décor change ; le trône a disparu, à la place, elle est maintenant assise sur l'accoudoir de son fauteuil, quasiment sur ses genoux.

« Écoute, j'ai une bonne raison.

– Une raison ?

– Tu as le choix des armes. En fait, tu as le choix du terrain. Ce n'est pas une histoire de "trucide-les à l'épée jusqu'à ce qu'ils meurent". (Sourire espiègle.) Tout l'intérêt d'un droit qui rend obligatoire le Jugement de Dieu pour régler les différends commerciaux, à l'opposé d'un système par adjudication, c'est de définir qui est le meilleur serviteur de la société et qui doit par conséquent mériter un traitement de faveur. Il est absurde d'appliquer à la résolution des litiges commerciaux le modèle juridique que nous appliquons aux litiges entre individus, surtout maintenant que la majorité des compagnies sont devenues des abstractions logicielles d'un modèle commercial ; les intérêts de la société sont mieux servis par un système qui encourage des transactions efficaces au lieu d'encourager les contentieux. Ça allège toutes les conneries administratives tout en contribuant à la survie des plus résistants, précisément la raison pour laquelle je m'apprêtais à organiser le procès sous forme de concours permettant de maximiser l'avantage compétitif dans un scénario de xéno-commerce. À supposer qu'il s'agisse réellement de marchands, j'imagine que nous avons plus à échanger avec eux qu'un connard d'avocat surgi du tréfonds du cône de lumière terrestre. »

Pierre cligne les yeux.

« Hum. (Cligne à nouveau.) Je pensais que tu voulais me voir télécharger un quelconque programme cinématique d'escrime et étriller ce type ?

– Sachant à quel point je te connais, pourquoi diable as-tu imaginé une chose pareille ? »

Elle se coule du bras du fauteuil pour atterrir sur ses genoux. Puis se retourne pour le fixer, quasiment nez à nez.

« Merde, Pierre, je sais parfaitement que tu n'es pas une espèce de macho psychopathe !

– Mais les avocats de ta mère… »

Elle écarte l'objection d'un haussement d'épaules.

« Ce sont de vulgaires avocats. Habitués à traiter les précédents, utiliser la jurisprudence. Le meilleur moyen de leur niquer la tête est de changer le mode de fonctionnement de l'univers. »

Elle se penche pour s'appuyer contre son torse.

« Tu vas les réduire en chair à pâté. Les taux de rendement vont crever le plafond. Il y aura du sang à la corbeille. (Il croise les mains autour de ses fesses.) Mon héros ! »

Les Tuileries sont envahies de langoustes perplexes.

Aineko a concocté ce royaume virtuel, en implantant une porte symbolique dans les jardins soigneusement entretenus qui entourent le palais. La porte fait environ deux mètres de diamètre, une boucle de serpent Ouroboros en bronze patiné qui se dresse, arcade incongrue, à cheval sur une allée gravillonnée. Des langoustes noires géantes – chacune a la taille d'un petit

poney – émergent cahin-caha du champ de transition bleu layette, agitant leurs antennes. Elles ne pourraient pas exister dans le monde réel mais le modèle physique appliqué ici a été modifié pour leur permettre de respirer et de se mouvoir – par dispense spéciale.

Amber renifle, moqueuse, en entrant dans le grand salon de réception de l'aile Sully.

« On ne peut jamais se fier à ce chat, marmonne-t-elle.

– C'était ton idée, non ? », demande Su Ang en essayant de se faufiler devant la suite de dames d'honneur zombies qui transportent l'équipage de la Reine.

Des soldats bordent le passage de chaque côté, formant des rangées d'acier pour protéger le cortège royal.

« De laisser le chat n'en faire qu'à sa tête ? Oui. (Amber est contrariée.) Mais je n'avais pas l'intention de lui laisser bouleverser la continuité ! Je ne tolérerai pas !

– Je n'ai jusqu'ici jamais vu l'intérêt pour tout cet aspect médiéval, observe Ang. Ce n'est pas comme si tu pouvais éviter la singularité en te réfugiant dans le passé. »

Pierre, qui suit la Reine à quelques pas, hoche la tête, se gardant bien d'entamer une dispute avec Amber sur sa façon d'envisager les décors.

« Enfin, ça me paraît correct », admet Amber, le ton crispé, en s'arrêtant devant le trône pour attendre que ses dames d'honneur aient fini de se disposer devant elle. Enfin, elle s'assied avec précaution, le dos raide, ses jupes volumineuses bouffant autour d'elle. Sa robe est une véritable sculpture complexe soutenue par le corps humain autour duquel elle est érigée.

« Ça impressionne les gueux et donne une image convaincante pour les médias à faible débit. Plus, ça procure un sens de la tradition prédigéré. Ça souligne les profondeurs politiques de la crainte et du mépris inhérents à mes activités à la cour et rappelle au peuple qu'on ne rigole pas avec moi. Ça nous rappelle également d'où nous venons… sans donner le moindre indice sur où nous allons.

– Mais ça ne fait pas la moindre différence pour une bande de langoustes extraterrestres, fait remarquer Su Ang. Elles manquent des points de références pour l'apprécier. »

La jeune fille vient se placer derrière le trône. Amber regarde Pierre, lui fait signe d'approcher.

Pierre scrute la foule, à la recherche de personnages réels, et pas ces *eigenfaces** vacantes des zombies servant à renforcer la texture biologique du décor. Là, en robe rouge, n'est-ce pas Donna la journaliste ? Et là-bas aussi, avec des cheveux plus courts et habillée en homme ; elle se faufile partout. Et là, bien sûr, c'est Boris, assis derrière l'évêque.

« Va lui dire, l'implore Ang.

– Je ne peux pas, admet-il. Nous essayons d'établir une communication, n'est-ce pas ? Mais nous ne devons pas trop nous dévoiler, trop en révéler sur notre mode de pensée. Un acte de distanciation historique les empêchera d'en apprendre trop à notre sujet. L'espace de phase des cultures technologiques qui auraient pu descendre de ces racines est trop vaste pour être analysé facilement. On va donc les laisser avec les langoustes en guise d'interprète et ne rien trahir. Essaie de coller au personnage d'une duchesse d'Albi au XV^e^ siècle – c'est une question de sécurité nationale. »

Ang plisse le front alors que dans son dos, un laquais s'empresse de lui installer un pliant. Elle se tourne pour contempler le long tapis rouge et or qui s'étire jusqu'à la porte d'entrée au moment où des trompettes claironnent et que les portes s'ouvrent tout grand pour admettre la députation de langoustes.

Les crustacés sont gros comme des loups, noirs, couverts d'arêtes, menaçants. Leur carapace monochrome détonne avec les tenues bariolées de la foule humaine. Leurs antennes sont aussi longues et acérées que des épées. Mais elles avancent pourtant avec hésitation, leurs yeux pédonculés tournant en tous sens pour analyser la scène. Leur queue traîne lourdement sur le tapis mais elles n'ont aucune difficulté à se tenir dressées.

La première des langoustes s'immobilise devant le trône et se tourne de côté pour braquer un œil sur Amber.

« Suis incompatible, se plaint-elle. Il n'y a pas de monoxyde d'hydrogène liquide ici et espèce vôtre pas cohérente avec image à nous donnée par contact initial. Expliquer incohérence.

– Bienvenue dans l'unité d'interface de voyage spatial physique humain du *Dé-Maintenance*, répond Amber avec calme. Je suis ravie de constater que votre traducteur fonctionne de manière adéquate. Vous avez raison. Il n'y a pas d'eau ici. Les langoustes n'en ont normalement pas besoin quand elles nous rendent visite. Et nous autres humains ne vivons pas dans l'eau. Puis-je vous demander qui vous êtes quand vous n'empruntez pas un corps de langouste ? »

Confusion. La deuxième langouste se dresse sur ses pattes arrière et fait s'entrechoquer les carapaces de ses longues antennes. De part et d'autre, des soldats serrent un peu plus leurs lances mais bientôt le calme revient.

« Nous sommes le Wunch, annonce la première langouste, en s'exprimant de manière limpide. Il s'agit d'une couche de traduction compatible-corps. Basé sur carte reçue d'espace-vôtre, depuis unités quarante mille billions de kilomètres-lumière.

– *Il veut dire vingt ans*, murmure Pierre sur un canal privé qu'Amber a ouvert en multidiffusion à l'intention des autres humains réels répartis dans la réalité de la salle d'audience. *Ils ont confondu dans leurs mesures espace et temps. Est-ce que ça nous révèle quelque chose ?*

– *Relativement peu »*, commente quelqu'un d'autre – Chandra ? Des rires polis accueillent la plaisanterie et la tension dans la salle se relâche quelque peu.

« Nous sommes le Wunch, répète la langouste. Nous venons pour échanger intérêt. Qu'avez-vous que nous désirons ? »

Une discrète ride soucieuse apparaît sur le front d'Amber. Pierre voit bien qu'elle réfléchit à toute vitesse.

« Nous considérons comme impoli de demander », répond-elle tranquillement.

Crissement de pinces sur le sol de pierre. Cliquetis général de mandibules.

« Vous acceptez notre traduction ? demande le chef.

– Faites-vous référence à la transmission que vous nous avez envoyée, euh, il y a trente mille billions de kilomètres-lumière ? », demande Amber.

La langouste tressaute sur ses pattes.

« Exact. Nous envoyer.

– Nous ne pouvons pas intégrer ce réseau », répond benoîtement Amber, et Pierre doit se retenir pour garder son sérieux. (Non pas que les langoustes soient déjà capables de déchiffrer le langage corporel des hommes mais elles doivent sans aucun doute enregistrer tout le déroulement de la scène en vue d'analyse ultérieure.)

« Il provient d'une espèce radicalement différente. Notre but en venant ici est de connecter notre propre espèce au réseau. Nous voulons échanger des informations avantageuses avec quantité d'autres espèces. »

Inquiétude, alarme, agitation.

« Vous ne pouvoir pas faire chose pareille ! Vous pas être *entité signifiante intraduisible*. »

Amber lève une main.

« Vous avez dit *entité signifiante intraduisible*. Je ne comprends pas. Pouvez-vous paraphraser ?

– Nous, comme vous, ne pas être *entité signifiante intraduisible*. Le réseau est pour *entité signifiante intraduisible*. Nous sommes pour le *concept intraduisible n° 1* ce qu'organisme unicellulaire est à nous-mêmes. Vous et nous pas pouvoir *concept intraduisible n° 2*. Tenter de commercer avec *entité signifiante intraduisible* est risquer mort ou transition vers *concept intraduisible n° 1*. »

Amber claque des doigts : le temps se fige. Elle considère tour à tour Su Ang, Pierre, les autres membres de son premier cercle.

« Une opinion, quelqu'un ? »

Jusqu'ici invisible, Aineko se tient assise sur le tapis au pied de l'estrade.

« Je ne suis pas sûre. La raison pour laquelle ces macros sont indexées ainsi est qu'il y a quelque chose qui cloche avec leur sémantique.

– Qui cloche… comment ça ? », demande Su Ang.

Sourire caverneux du chat qui commence déjà à s'effacer. « Attends ! », aboie Amber.

Aineko continue de disparaître mais laisse derrière elle une présence miroitante : non pas un sourire, mais la cartographie pondérée d'un réseau neuronal, tridimensionnelle, et d'une incompréhensible complexité.

« Le *concept intraduisible n° 1*, une fois plaqué sur le réseau syntaxique des langoustes possède des éléments de "dieu" surchargés d'attributs de mysticisme et d'incompréhensibilité très zen. Mais je donnerais ma patte à couper que la signification exacte est "téléchargement conscient optimisé qui tourne bien plus vite qu'en temps réel". Une entité faiblement super-humaine de type un, plus ou moins comme, hum, vous autres sur Terre. L'implication est que ce Wunch veut que nous les considérions comme des dieux. (La chatte se rematérialise.) Ça vous ira ?

– De vulgaires petits escrocs, bougonne Amber. Forts en gueule – ou utilisant une méta-grammaire boiteuse qui les fait paraître pour plus gros qu'ils ne sont – histoire de plumer les nouveaux venus dans la grande ville.

– Plus que probable. » Aineko se retourne et commence à se lécher le flanc.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demande Su Ang.

– Ce qu'on fait ? » Amber arque un sourcil dessiné au crayon puis lance un sourire qui la rajeunit d'un coup de dix ans.

« On va bien leur embrouiller la tête ! »

Elle claque à nouveau des doigts et le temps reprend son cours. Aucun changement dans la continuité, sinon le fait qu'Aineko est toujours là, au pied du trône. La chatte lève les yeux et lorgne la reine d'un sale œil.

« Nous comprenons votre inquiétude, dit Amber d'une voix doucereuse, mais nous vous avons déjà donné les modèles physiologiques et l'architecture neurale des corps que vous portez. Nous voulons communiquer. Pourquoi ne pas nous montrer vos vrais moi ou votre vrai langage ?

– Ceci est langage commercial ! proteste Langouste numéro un. Wunch, suis/sommes coalition métaboliquement variable d'un certain nombre de mondes. Aucune uniformité d'interface. Plus facile se conformer à un seul plan et parler une seule langue optimisée pour votre compréhension.

– Hum. (Amber se penche en avant.) Voyons voir si je vous comprends bien. Vous êtes une coalition d'individus d'un certain nombre d'espèces. Vous préférez utiliser le modèle d'interface utilisateur standard que nous vous avons envoyé et vous nous offrez en échange le module de langage que vous utilisez ? Et vous voulez commercer avec nous.

– Échanger intérêt, insiste le Wunch, en sautillant sur ses pattes. Peux offrir beaucoup ! Sens de l'identité de mille civilisations. Tunnels sûrs vers une centaine d'archives du Net adaptées à des êtres qui ne sont pas *entité signifiante intraduisible*. Possibilité contrôler risques de communication. Possession technique manipulation matière au niveau moléculaire. Solution aux systèmes algorithmiques itérés basés sur le confinement quantique.

– *Des technologies dépassées et de la verroterie pour éblouir les primitifs*, bougonne Pierre sur le canal multidiffusion d'Amber. *Ils nous croient arriérés à ce point ?*

– *Le modèle physique appliqué ici est vraiment archi-éculé*, commente Boris. *Il se pourrait même qu'ils pensent qu'il est bel et bien* réel*, que nous sommes des primitifs qui l'ont squatté dans le sillage des langoustes*. »

Amber se force à sourire.

« C'est intéressant au plus haut point ! pépie-t-elle à l'intention de la délégation Wunch.

J'ai désigné deux plénipotentiaires qui négocieront avec vous ; il s'agit d'un concours interne au sein de ma propre cour. Je vous recommande chaudement Pierre Naquet, mon représentant commercial personnel. Pour compléter, vous pourriez traiter également avec Alan Glashwiecz, un facteur indépendant qui n'est pas ici avec nous. D'autres sont susceptibles de se présenter en temps opportun, si c'est acceptable.

– Cela nous plaît, répond Langouste numéro un. Nous sommes fatiguées et désorientées par le long voyage à travers les portails jusqu'à ce lieu. Requérons reprise des négociations plus tard ?

– Mais bien entendu, je vous en prie. »

Amber hoche la tête. Un sergent d'armes, zimbo décérébré mais toutefois impressionnant, contrôlé par sa toile d'araignées de fils de personnalité souffle une note aiguë dans sa trompette. Sonnant la fin de la première audience.

Hors du cône de lumière du *Dé-Maintenance*, de l'autre côté de la séparation pseudo-spatiale entre le petit royaume d'Amber en mouvement et les profondeurs du temps impérial qui maintient l'entrelacs de réseaux quantiques du Système solaire, une nouvelle réalité singulière a pris forme.

Bienvenue à l'instant du changement maximal.

Environ dix milliards d'êtres humains vivent dans le Système solaire, chaque esprit individuel étant entouré d'un exocortex d'agents distribués, de fils de personnalité tissés depuis leur tête pour tourner sur les nuages de brume des utilitaires – des ressources de calcul infiniment flexibles aussi fines qu'un aérogel – au sein desquels elles vivent. Les profondeurs embrumées crépitent d'étincelles à haut débit ; l'essentiel de la biosphère terrestre a été enveloppé dans du coton et préservé en vue d'examens futurs. Pour chaque être humain, mille millions d'agents logiciels véhiculent l'information jusqu'aux confins les plus lointains de l'espace d'adresses de la conscience collective.

Le soleil, depuis si longtemps une banale naine G2 légèrement variable, a disparu derrière un nuage gris qui l'englobe à l'exception d'une mince ceinture autour du plan de l'écliptique. La lumière solaire baigne, inchangée, les planètes intérieures – à l'exception de Mercure, qui a disparu entièrement démantelée et transformée en nanordinateurs à haute température alimentés par l'énergie solaire. Une lumière bien plus intense tombe sur Vénus, désormais entourée par les fougères scintillantes de cristaux de carbone qui absorbent le moment cinétique de la planète presque immobile, via d'immenses boucles supraconductrices entrelacées autour de son équateur. Cette planète est elle aussi appelée à être démantelée. Jupiter, Neptune, Uranus – autour de chacune des trois ont fleuri des anneaux aussi spectaculaires que ceux de Saturne. Mais la tâche de cannibalisation des géantes gazeuses prendra considérablement plus longtemps que pour les petites planètes telluriques du système intérieur.

Les dix milliards d'habitants de ce système stellaire radicalement modifié se souviennent d'avoir été des humains ; presque la moitié est née avant le nouveau millénaire. Certains le sont même restés, demeurés insensibles à la poussée de méta-évolution qui a remplacé le changement darwinien aveugle par un progrès téléologique au but prédéfini. Ils se terrent dans des communautés fermées et des forts au sommet de collines, marmonnant des prières et maudissant les impies qui ont osé s'immiscer dans l'ordre naturel des choses. Mais huit sur dix humains vivants sont désormais inclus dans le changement de phase. C'est la révolution la plus générale de la condition humaine depuis la découverte de la parole.

Un million de foyers de gelée grise – excursions de nanoréplicateurs hors de contrôle – menacent d'accroître de manière spectaculaire la température de la biosphère. Tous sont contenus par un système immunitaire à l'échelle planétaire dérivé de ce qui était jadis l'OMS. Des catastrophes encore plus bizarres menacent les usines à

bosons dans le nuage d'Oort. Des fabriques d'antimatière sont installées au-dessus des pôles du Soleil. Le système de Sol montre tous les symptômes d'une dérive incontrôlée de l'intelligence, souillure inhérente à une civilisation technologique tout aussi normale que les problèmes dermatologiques d'un adolescent humain.

La carte économique de la planète a changé au point d'être méconnaissable. Le capitalisme comme le communisme, ces rejetons idéologiques chamailleurs d'une émergence proto-capitaliste, sont devenus aussi désuets que la monarchie de droit divin. Les compagnies sont des entités vivantes, et les morts peuvent ressusciter eux aussi. Mondialisation et tribalisme sont parvenus à leur terme, divergeant respectivement vers une interopérabilité homogène et le rayon de Schwartzschild* de l'insularité. Des êtres qui se souviennent d'avoir été humains envisagent de déconstruire Jupiter, de créer un grand espace de simulation qui étendra l'habitat disponible à l'intérieur du Système solaire. En convertissant en processeurs toute la masse non stellaire du système, ils peuvent accueillir autant d'esprits équivalents-humains qu'une civilisation répartie sur des planètes abritant dix milliards d'habitants autour de chaque étoile de la Galaxie.

Une version plus âgée d'Amber vit dans le chaos grandissant du voisinage de Jupiter ; il y a également une instance de Pierre, même s'il a déménagé à quelques heures-lumière, dans les parages de Neptune. S'il arrive à Amber de songer encore à son double relativiste, nul ne saurait dire. En un sens, peu importe, parce que lorsque le *Dé-Maintenance* sera retourné vers l'orbite de Jupiter, il se sera écoulé autant de temps subjectif pour les penseurs accélérés restés sur place que, dans l'univers réel, entre le moment présent et la fin de l'ère de formation des étoiles, dans plusieurs milliards d'années.

« En tant que votre théologien, je vous dis que vous n'êtes pas des dieux. »

Amber acquiesce avec patience. Elle fixe attentivement Sadeq.

Sadeq toussote en maugréant.

« Dites-lui, Boris. »

Boris recule sa chaise pour la faire pivoter vers la Reine. « Il a raison, Amber. Ce sont des négociants, et pas des plus malins, qui plus est. Difficile de saisir leur sémiotique, alors ils se planquent derrière le modèle de la langouste que nous avons téléchargé dans leur direction il y a vingt ans, mais ce ne sont certainement pas des crusties. Pas non plus des humains. Ou des transhumains. Personnellement, j'imagine une bande de ploucs pas très futés qui ont mis la main sur des joujoux laissés par des gars beaucoup plus intelligents. Un peu comme les factions réjectionnistes, chez nous. Imagine qu'ils se réveillent un beau jour pour découvrir que tout le reste de la planète est parti rejoindre le grand environnement téléchargé céleste ? Les abandonnant sur leur monde désert. À ton avis, que vont-ils faire de cette planète, encombrée de tous ces gadgets que les autres auront laissé derrière eux ? Certains vont bousiller tout ce qui leur tombera sous la main mais d'autres ne sont pas aussi sots. Même s'ils pensent *petit*. Ce sont des charognards, des déconstructionnistes. Toutes leurs perspectives économiques se résument à des jeux à somme négative : rendre visite aux extraterrestres pour les dévaliser, leur piquer des idées, pas pour étendre leur moi et se transcender. »

Amber se lève pour se diriger vers les ouvertures à l'avant de la passerelle. En jean noir et chandail ample, elle ne ressemble guère à la reine féodale qu'elle joue à l'intention des touristes.

« Les prendre à bord était un gros risque. Ça ne me ravit pas.

– Combien d'anges peuvent-ils danser sur une tête d'épingle ? (Sadeq a un sourire énigmatique.) Nous avons une réponse. Mais il se peut qu'ils ne soient même pas conscients d'être en train de danser avec nous. Ce ne sont pas les dieux que vous redoutiez de trouver.

– Non. (Amber soupire.) Ils ne sont toutefois pas si différents de nous. Je veux dire… nous ne sommes pas franchement bien adaptés à cet environnement, nous non plus. On se trimbale

ces images corporelles, on s'appuie sur des simulacres de réalité que nous pouvons plaquer sur nos sens humains. Nous sommes des émulations, pas des intelligences artificielles natives. (Elle s'interrompt.) Où est Su Ang ?

– Je peux la trouver. (Boris fronce les sourcils.)

– Je lui ai demandé d'analyser les heures d'arrivée des aliens, ajoute Amber, comme pour préciser. Ils sont proches… trop proches. Et ils se sont pointés bougrement vite, à peine avions-nous titillé le routeur. Je crois que les théories d'Aineko sont biaisées. Les véritables propriétaires du réseau auquel nous venons de nous connecter recourent sans doute à des protocoles d'un niveau bien plus élevé pour communiquer ; des paquets auto-conscients destinés à bâtir des passerelles de communication performantes. Ces Wunch, ils restent probablement tapis dans l'ombre, guettant de nouveaux venus à exploiter. Des pédophiles planqués à la sortie de l'école. Je ne veux pas leur offrir cette occasion avant que nous ayons établi le contact avec le véritable interlocuteur !

– Vous n'avez peut-être guère le choix, observe Sadeq. S'ils sont dépourvus de jugeote, comme vous le suspectez, ils peuvent prendre peur si vous modifiez leur environnement. Ils peuvent se rebiffer. Je doute même qu'ils soient capables de comprendre comment ils ont engendré la méta-grammaire contaminée qu'ils nous retransmettent. Pour eux, ce ne doit être qu'un outil destiné à rendre plus crédibles les aliens un peu simples d'esprit, histoire de les blouser plus facilement lors des négociations. Qui sait où ils l'ont trouvée ?

– Une arme grammaticale. (Boris pivote lentement sur sa chaise.) Inclure de la propagande dans son logiciel de traduction si l'on veut établir des relations commerciales favorables. Comme c'est futé. Ces types auraient-ils entendu parler de la Novlangue ?

– Sans doute pas », répond lentement Amber. Elle marque un temps pour engendrer des fils de spectateurs chargés de repasser le livre et les trois versions cinématographiques de *1984*, puis toute la série de suites romanesques dérivées. Elle est prise d'un léger frisson quand elle réintègre tous ces souvenirs.

« Beurk. Ce n'est pas une vision très réjouissante. Ça me fait penser à… (Elle claque des doigts, essayant de se souvenir de la bande dessinée préférée de son père.) *Dilbert* !

– Le fascisme amical, commente Sadeq. Peu importe qui est le vrai responsable. Je pourrais vous narrer l'histoire de mes parents, ce que c'est que grandir durant une révolution. Ne jamais être habité du moindre doute de soi est un poison pour l'âme, et ces aliens veulent nous infliger leurs certitudes.

– Je pense que nous devrions voir comment Pierre se débrouille, dit tout haut Amber. Je ne veux certainement pas qu'ils nous l'empoisonnent. (Un sourire.) Et ça, c'est *mon* boulot. »

Donna la journaliste est partout à la fois. C'est un talent bien pratique : ça permet une couverture équilibrée de l'info quand on est en mesure d'interviewer en même temps les deux camps.

Pour l'heure, un de ses avatars est au bar avec Alan Glashwiecz qui n'a manifestement pas réalisé qu'il pouvait moduler volontairement son taux de déshydrogénation de l'éthanol et qui par conséquent est bien parti pour être fin saoul. Donna lui facilite la tâche ; elle trouve fascinant de voir ce jeune homme amer qui a perdu sa jeunesse au profit d'un processus d'auto-amélioration incontrôlé.

« Je suis un partenaire de plein droit de Glashwiecz et Mois, dit-il avec amertume. Je suis l'un des Mois. Nous sommes tous partenaires, mais seul Glashwiecz prime a de l'influence. Le vieux salaud – si j'avais su que je deviendrais *ça*, j'aurais pris mes jambes à mon cou pour rejoindre plutôt une communauté hippie antimondialisation. »

Il écluse son verre, démontrant l'intégrité de son oropharynx, claque des doigts pour qu'on le resserve.

« Je me suis réveillé un beau matin, juste pour découvrir que j'avais été ressuscité par mon ancien moi. Il disait estimer mon énergie juvénile, ma vision optimiste, puis il m'a offert

une participation minoritaire avec des stock-options étalées sur cinq ans. Le salaud.

– Parlez-moi de lui, insiste gentiment Donna. Nous voilà tous les deux, échoués au milieu de modèles idiopathiques, pas le moindre multiplex dans le lot…

– Z'avez bougrement raison. (Une nouvelle bouteille de Bud apparaît entre les mains de l'avocat.) À un moment donné, je suis dans cet appartement parisien, confronté à une humiliation totale par un connard de coco travesti du nom de Macx accompagné de sa salope de patronne française bien louche, et l'instant d'après, je suis sur la moquette du bureau de mon alter ego et celui-ci me propose un poste de partenaire minoritaire. Ça se passe dix-sept ans plus tard, toutes ces absurdités délirantes sur le fait que ce Macx s'apprêtait à venir le consulter, et il y a six exemplaires de moi dans le bureau voisin, en train de prendre des notes de recherche parce que le moi-même-en-tant-que-partenaire-majoritaire ne fait confiance à personne d'autre pour bosser avec lui. C'est humiliant, voilà.

– Raison pour laquelle vous êtes ici. » Donna patiente tandis qu'il boit une grande lampée au goulot.

« Ouais. Toujours mieux que de bosser pour moi-même, ça je peux vous dire… ce n'est pas comme d'être autoentrepreneur. Vous savez comme parfois on a l'esprit qui s'égare loin du travail en cours ? Eh bien, c'est vraiment moche quand on se voit soi-même de l'extérieur avec une demi-gigaseconde d'expérience en plus, et que votre nouveau vous n'est pas seulement éloigné de la base-client, il est éloigné de vous-vous. Alors, je suis retourné à la fac, pour une session de rattrapage sur le droit et l'éthique de l'intelligence artificielle, la jurisprudence des téléchargements, et les torts récursifs. Puis je me suis porté volontaire pour venir ici. Il s'occupe toujours de son compte à elle, et je me suis dit… Glashwiecz hausse les épaules.

– L'un de vos delta vous a-t-il contesté l'arrangement ? », demande Donna, essaimant des spectres pour le cadrer sous tous les angles.

Un instant, elle se demande si c'est bien avisé. Glashwiecz est dangereux – le pouvoir qu'il détient sur la mère d'Amber, sa capacité à lui forcer la main pour étendre son influence d'avocat, tout cela suggère de sombres secrets. Peut-être que son insistance à poursuivre en justice n'est pas due simplement à une querelle familiale.

Le visage de Glashwiecz constitue un sujet d'école sur le relativisme.

« Oh, l'une d'elles, oui, répond-il l'air de rien. L'un des ports vidéo de Donna capture le tressaillement de mépris sur sa joue.

« Je l'ai laissée dans le congélateur de mon appartement. Je me suis dit qu'il se passerait un moment avant que quelqu'un le remarque. Ce n'est pas un meurtre – je suis toujours là, pas vrai ? – et je ne vais quand même pas me poursuivre moi-même. Enfin, je pense. De toute façon, ce serait une action caractérisée par sa récursivité gauche*, si je me l'infligeais à moi-même.

– Les aliens, suggère Donna, et le Jugement de Dieu. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ? »

Glashwiecz ricane.

« Cette petite peste de reine tient de son père, pas vrai ? Encore un autre enculé. Le filtre de sélection compétitive qu'elle a imposé est nuisible – ce sera un boulet pour sa société si elle le laisse trop longtemps en place mais à court terme, il reste un avantage majeur. C'est pour ça qu'elle voudrait me voir lâcher prise, mais je ne suis pas près de retirer ma plainte officielle contre elle tant que je ne serai pas en mesure de damer le pion à son nouveau chouchou de trader, ce punk marseillais. D'accord ? Ce qu'il ignore, c'est que j'ai un avantage : je sais tout. (Il lève sa bouteille, d'un geste mal assuré.) Voyez-vous, je connais ce fameux chat. Celui avec l'arobase brun sur le pelage, d'accord ? Il appartenait au vieux de notre reine chérie, Manfred, ce salaud. On va voir ce qu'on va voir. C'est que sa mère, Pamela, l'ex de Manfred, eh bien, c'est ma cliente dans cette affaire. Elle m'a donné les clés d'accès au chat. Je peux contrôler la bestiole. (Hic). Accéder à son cerveau et m'emparer de la putain de couche de traduction qu'il a piquée à l'équipe de CETI@home. Et alors, alors, je pourrai leur parler directement. »

L'avocat déjà sérieusement touché par le décalage temporel est bien parti.

« Ouais, je mettrai la main sur leur truc, et je le désassemblerai. Le désassemblage, c'est l'avenir de l'industrie, v'savez ?

– Désassembler ? demande la journaliste qui continue de le contempler avec une fascination mâtinée de dégoût derrière son masque d'objectivité.

– Ben ouais, merde. Une singularité est en cours, ce qui est synonyme de déséquilibre. Et chaque fois qu'il y a un déséquilibre, quelqu'un va se remplir les poches en désassemblant ce qui reste. Écoutez, j'ai bien connu cet éco… cet écono… économiste, voilà, c'est ça. Il bossait pour les Euroféds. Fétichiste du latex, par parenthèse. Eh ben, m'avait parlé de cette usine près de Barcelone. Avec des chaînes de désassemblage. À un bout arrivaient des serveurs coûteux encore emballés. Z'étaient déballés. Puis les ouvriers démontaient les boîtiers, enlevaient disques durs, barrettes-mémoire, processeurs, récupéraient tous les trucs et les machins. Ensuite, z'avaient plus qu'à remballer et étiqueter les pièces. Avant de jeter le boîtier parce qu'il ne valait pas tripette. Le truc, c'est que le fabricant facturait ses pièces détachées si cher qu'il était plus rentable d'acheter les machines complètes, de les désosser entièrement et de revendre les pièces. Putain, on leur avait même décerné un prix pour leur esprit d'entreprise ! Tout ça, parce qu'ils avaient pigé que le *désassemblage*, c'était la clé de l'avenir !

– Qu'est devenue cette usine ? », demande Donna, incapable de détacher les yeux de son interlocuteur.

Glashwiecz balance la bouteille vide dans la gouttière qui court au plafond à tribord.

« Bof, on s'en fout ! Ils ont dû fermer il y a une petite (hic) dizaine d'années. La loi de Moore* avait atteint sa limite, tuant le marché. Mais le désassemblage – le cannibalisme appliqué à la production à la chaîne –, ça reste une idée d'avenir. On prend les vieux machins et on leur redonne vie. Un vrai filon. (Il sourit, hagard, vision brouillée par l'avidité.) Ben, c'est c'que j'm'en vais faire subir à ces langoustes de l'espace. Apprendre à causer leur langue et z'auront pas le temps de comprendre ce qui leur arrive. »

Le minuscule astroplume dérive en orbite haute autour de la soupe turbide et brunâtre de l'atmosphère. Plongé au tréfonds du puits de gravité de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, c'est un grain de poussière piégé entre deux sources lumineuses : l'éblouissant regard bleu saphir des lasers de propulsion d'Amber en orbite jupitérienne et le délire émeraude du routeur proprement dit, un hypertoroïde tressé à partir de matière étrange.

La passerelle du *Dé-Maintenance* est dorénavant mobilisée en permanence, lieu de réunion pour les esprits qui ont accès aux zones réservées. Pierre y passe de plus en plus de temps : il trouve l'endroit pratique pour se concentrer sur sa campagne commerciale et la confection des macros d'arbitrage. Tandis que Donna s'affaire à démonter la stratégie de l'avocat avec toutes ses couches multiplexées, Pierre est présent sous une forme néomorphique – contour d'humanité à l'aspect vif-argent, bicéphale et doté de six bras, scannant à une vitesse inhumaine le diagramme des tenseurs de la densité de trafic d'information aux abords de la masse de singularités composant le routeur.

Une vibration agite le vide à l'arrière de la passerelle et soudain Su Ang a toujours été là. Elle contemple Pierre en silence durant une bonne minute. Puis :

« Aurais-tu un moment ? »

Pierre se superpose à son avatar : une ombre spectrale reste concentrée sur le tableau de bord principal mais une autre instance s'est retournée et croise les bras, attendant qu'elle poursuive.

« Je sais que tu es occupé, commence-t-elle, puis elle s'interrompt. C'est vraiment si important ?

– Ça l'est. (Pierre se brouille, le temps de resynchroniser ses instances.) Le routeur… il y a quatre trous de ver qui en partent, t'étais au courant ? Chacun émet aux alentours de 10^{11} Kelvin, et chaque fréquence transmet des connexions de données, multiplexées avec une pile

de protocole d'au moins onze couches superposées, si ce n'est plus… Elles révèlent des signes d'autosimilarité dans leurs en-têtes. Tu sais quelle quantité de données ça représente ? À peu près 10^{12} fois – mille milliards de fois – nos débits maxima de transmission depuis nos bases. Mais comparé à ce qui se trouve au débouché de ces « trous »… (Il hoche la tête.)

– C'est si gros que ça ?

– D'une taille inimaginable. Ces trous de ver, ce sont des liaisons à bas débit comparées aux esprits auxquels ils sont connectés. »

Il redevient flou, incapable à la fois de rester tranquille et de détacher ses yeux du tableau de bord. Excitation ou agitation ? Su Ang ne saurait dire. Avec Pierre, les deux états sont parfois impossibles à distinguer. Il est tellement émotif.

« Je crois que nous voyons là se dessiner la réponse au paradoxe de Fermi*. Les transcendants ne voyagent pas parce qu'ils ne disposent pas d'une bande passante suffisante – s'ils correspondent à ce que j'imagine, essayer de migrer via ces trous de ver reviendrait à télécharger son esprit dans le cerveau d'une drosophile – et l'itinéraire direct dans l'espace normal à vitesse infra-luminique est également exclu, parce qu'ils ne pourraient pas emmener avec eux la masse de computronium nécessaire. À moins… »

Et le voilà reparti. Mais avant qu'il ne se dissipe entièrement, Su Ang s'avance pour poser les mains sur ses épaules.

« Pierre. Calme-toi. Décroche. Fais le vide.

– Je ne peux pas ! »

C'est qu'il est vraiment agité, elle le voit bien.

« Il faut que je calcule la meilleure stratégie commerciale pour libérer Amber de cette action en justice, puis que je lui dise de se tirer d'ici au plus vite ; parce que rester aussi près du routeur représente un danger sérieux ! En comparaison, le Wunch, c'est du pipi de chat.

– Stop ! »

Il met en pause la multiplicité de ses présences, converge sur une identité unique concentrée ici et maintenant.

« Oui ?

– C'est mieux. Elle lui tourne autour, lentement. Tu dois apprendre à mieux gérer le stress.

– Le stress ! »

Il ricane. Hausse les épaules – mimique impressionnante quand on exhibe trois paires d'omoplates.

« C'est un truc que je peux déconnecter quand je veux. Un effet secondaire de l'existence ; nous sommes des cochons dans le cyberespace, qui nous vautrons dans nos simulations charnelles, mais incapables de faire l'expérience brute de cet environnement nouveau. Que veux-tu de moi, Ang ? Honnêtement ? Je suis un homme occupé, j'ai tout un réseau commercial à organiser.

– Nous avons un problème avec le Wunch, un problème immédiat, même si tu penses qu'il y a pire dans les parages, explique Ang, patiemment. Boris pense que ce sont des parasites, des joueurs à somme négative qui traquent les nouveaux venus dans notre genre. Glashwiecz évoquerait apparemment l'éventualité de passer un marché avec eux. Amber suggère que tu les ignores complètement, que tu rompes le contact et t'adresses directement à quiconque sera susceptible d'écouter.

– Quiconque sera susceptible d'écouter, d'accord, répète Pierre d'une voix sombre. D'autres perles de sagesse tombées du trône ? »

Ang inspire profondément. Il la met en rogne, se rend-elle compte. Et le pire, c'est qu'il n'en est même pas conscient. Énervant mais charmant.

« Donc, t'es en train de monter un réseau d'échanges, c'est ça ?

– Oui, confirme-t-il. Un réseau classique de compagnies indépendantes, instanciées sous la forme d'automates cellulaires au sein de l'environnement commuté du service juridique de l'Imperium de l'Anneau. (Il se détend un peu.) Chacune a accès à une part spécifique de

propriété intellectuelle et peut faire appel à l'analyseur syntaxique corrigé que nous a fourni ce chat. L'ensemble est conçu pour communiquer via un système de tableau noir – un souk – et je suis en train de monter une connexion vers le routeur, une liaison multicanaux pour annoncer l'existence dudit souk à quiconque sera à l'écoute. Les échanges… (Il fronce les sourcils.) Il existe au moins deux étalons monétaires en vigueur dans ce réseau, utilisés pour acquérir bande passante et meilleure qualité de service. Ils se déprécient avec la distance, comme si le concept même de monnaie avait été inventé pour promouvoir le développement des connexions par réseau à longue portée. Si je peux m'introduire sur le premier, alors que Glashwiecz en est encore en train de marchander pour offrir des adresses IP à prix cassé…

– Ce n'est pas ça son plan, Pierre, lui dit-elle, aussi gentiment que possible. Écoute-moi bien. Glashwiecz va se concentrer sur le Wunch. Il s'apprête à leur proposer un marché. Amber veut que tu les ignores, point-barre. Pigé ?

– Pigé. »

Le son caverneux d'une cloche annonce soudain l'arrivée d'un message.

« Hé ! Voilà qui est intéressant !

– Quoi donc ? »

Elle étire le cou, l'allongeant comme un serpent pour mieux voir la fenêtre ouvrant sur la réalité sous-jacente qui vient de se matérialiser dans les airs juste devant lui.

« Un accusé de réception venu de… (Il marque un temps, puis extrait de l'affichage un concept parfaitement réifié pour le lui présenter directement dans une châsse de lumière argentée.)… deux années-lumière ! Quelqu'un veut nous parler ! »

Il sourit. Puis le tableau de bord de la station de travail fait retentir un nouveau carillon.

« Hé, encore un. Je me demande ce qu'il dit. »

En un rien de temps, il fait transiter le second message par le traducteur. Étrangement, rien ne se produit au début. Pierre doit d'abord le nettoyer d'un certain nombre d'interférences destructives bizarres nées au sein du réseau de langoustes simulé avant qu'enfin il révèle son contenu.

« C'est intéressant, observe-t-il.

– À tout le moins, fait Ang en rétractant son cou. Je ferais mieux d'aller avertir Amber.

– C'est cela, oui », observe Pierre, l'air chagrin.

Leurs regards se croisent mais ce qu'elle espérait lire sur son visage n'est pas là. Ses émotions restent intégralement en surface.

« Je suis surpris que leur traducteur n'ait pas voulu retransmettre le message.

– La grammaire est délibérément corrompue, murmure Ang avant de filer vers la salle d'audience d'Amber. Et en fait, il s'agit de menaces. »

Il semblerait qu'à un moment donné le collectif Wunch ait acquis décidément une très mauvaise réputation – et Amber doit absolument en être avertie.

Glashwiecz se penche vers Langouste numéro un. Il a l'estomac dans les talons. En temps réel, il ne s'est écoulé qu'une kiloseconde depuis son interview au bar, mais dans le temps subjectif écoulé depuis, il a effacé une cuite, peaufiné son laïus et décidé d'agir. Aux Tuileries.

« On vous a menti », confie-t-il d'une voix dégagée, se fiant aux contrôles d'accès privé qu'il a, par intimidation, convaincu la mère d'Amber de lui refiler – des listes qui lui donnent un certain contrôle sur le régime en vigueur dans l'univers virtuel au sein duquel le chat l'a traîné.

« Menti ? Contexte à rendu horizontal dans le passé ou sujet à corruption grammaticale ? Maléfice linguistique ?

– Le second. »

Glashwiecz boit du petit-lait, même si ça l'oblige à se rapprocher un peu trop à son goût du crustacé virtuel long de deux mètres. Leur prouver à quel point ils se sont fait avoir est toujours excellent, surtout quand c'est vous qui détenez la clé de la cage dans laquelle ils sont

bouclés.

« Ils ne vous disent pas la vérité sur ce système.

– Nous avons reçu des garanties », dit très clairement la langouste numéro un. Ses mandibules s'agitent continuellement, le bruit vient de quelque part à l'intérieur de sa tête.

« Vous ne partagez pas ce phénotype. Pourquoi ?

– Cette information ne sera pas gratuite, avertit Glashwiecz. Mais je suis prêt à vous la fournir à crédit. »

Bref marchandage. On convient d'un taux d'échange en questions, ainsi que d'une métrique de confiance pour évaluer les réponses.

« Révélez tout, insiste alors le négociateur du Wunch.

– Il existe une multitude d'espèces conscientes sur le monde d'où nous venons, explique l'avocat. La forme que vous revêtez appartient à l'une d'elles – une qui voulait s'affranchir de la forme que moi-même je revêts, l'espèce consciente à l'origine de la création des outils. Certaines espèces existant aujourd'hui sont artificielles mais toutes échangent de l'information à leur bénéfice réciproque.

– C'est toujours bon à savoir, lui assure la langouste. Nous adorons acheter des espèces.

– Vous achetez des espèces ? Glashwiecz arque un sourcil.

– Nous avons un désir irrépressible de ne pas être ce que nous sommes, dit la langouste. Inédit, surprise ! La chair se décompose, le bois pourrit, explique la langouste. Nous cherchons la nouvelle existence-en-soi des aliens. Donnez-nous votre somatotype, donnez-nous toutes vos pensées, et nous vous re-rêverons intégralement.

– Je pense qu'on peut arranger quelque chose, concède Glashwiecz. Donc, vous voulez être – non, vous voulez louer les droits à être temporairement humains ? Pourquoi cela ?

– *Concept intraduisible numéro 3* signifie *concept intraduisible numéro 4*. Dieu nous l'a demandé.

– D'accord, je pense que dorénavant, je devrai vous croire sur parole. Quelle est votre forme véritable ?

– Attendez que je vous montre », dit la langouste qui se met à trembler.

– Qu'est-ce que vous faites… ?

– Patience. »

La langouste se trémousse, se tortille légèrement, comme un businessman bedonnant rajustant son slip après un repas d'affaires un peu trop copieux. Des formes bizarres se déplacent, à peine visibles sous l'épaisse carapace chitineuse.

« Nous désirons votre aide, explique la langouste d'une voix curieusement étouffée. Nous voulons établir des liens commerciaux directs. Des émissaires physiques, oui ?

– Oui, c'est très bien », convient Glashwiecz, tout excité : c'est exactement ce qu'il avait souhaité, l'avantage compétitif tant recherché qui prouvera son aptitude dans le duel commercial préparé par Amber.

« Vous allez traiter directement avec nous sans recourir à l'interface de cet interpréteur de commandes ?

– Entendu. »

La voix de la langouste se perd dans un silence étouffé ; seuls de petits crépitements sourdent de sa carapace. Puis Glashwiecz entend quelqu'un derrière lui fouler le gravier. Il se retourne.

« Que faites-vous ici ? », demande-t-il en reconnaissant Pierre, qui a recouvré sa forme humaine classique – une épée est accrochée à sa ceinture, et il tient dans la main un gros pistolet à rouet.

« Eh ?

– Éloigne-toi de l'extraterrestre, l'avocat ! », avertit Pierre en levant son arme.

Glashwiecz se retourne vers Langouste numéro un. Elle a rentré la tête à l'intérieur de sa carapace protectrice et elle se tortille à présent, oscillant de gauche à droite de manière

inquiétante. Quelque chose à l'intérieur est en train de virer au noir, d'acquérir profondeur et texture.

« Je m'appuie sur le privilège du conseil, insiste Glashwiecz. M'exprimant en tant que représentant de cet extraterrestre, je dois protester dans les termes les plus vigoureux contre… »

Sans prévenir, la langouste se redresse sur ses pattes arrière et avance en titubant. Elle tend ses énormes pinces et ses antennes recouvertes de soies épineuses et attrape Glashwiecz par les bras.

« Hé ! »

L'avocat essaie de se détourner mais la langouste le domine déjà de toute sa masse, maxilles et maxillipèdes dirigées droit vers sa tête. Un craquement écœurant accompagne l'écrasement d'un de ses coudes, puis l'humérus est pulvérisé entre les mâchoires d'une des pinces. Il inspire pour hurler mais à cet instant les quatre petites maxilles lui saisissent la tête pour l'attirer vers les mandibules cliquetantes.

Pierre s'écarte en vitesse, tout en essayant de trouver une ligne de tir qui ne traverse pas le corps de l'avocat. La langouste n'est pas coopérative. Elle tourne sur place, gardant pour elle le malheureux Glashwiecz pris de convulsion. Il y a une odeur de merde, et du sang s'écoule des mandibules. Quelque chose cloche sérieusement avec le modèle biophysique en cours, le réalisme est poussé bien plus haut que la normale.

« *Merde* », murmure Pierre en français. Il tâtonne avec la queue de détente peu maniable et il entend un faible cliquetis de roue à rochet mais aucune détonation.

D'autres bruits de mastication suivent tandis que la langouste démolit consciencieusement le visage de l'avocat avant de l'avaler convulsivement, aspirant le reste de la tête puis les épaules vers son moulin gastrique.

Pierre regarde la lourde arme de poing.

« Merde ! » s'écrie-t-il à nouveau.

Il reporte son attention sur la langouste, puis tourne les talons et file vers le mur le plus proche. C'est qu'elle a d'autres congénères en goguette dans le jardin à la française.

« *Amber, alerte !* lance-t-il sur leur canal privé. *Hostiles au Louvre !* »

La langouste qui s'est emparée de Glashwiecz s'avachit sur le corps, toute frémissante. Pierre remonte désespérément le ressort de son pistolet, trop ébranlé pour vérifier s'il est chargé. Nouveau coup d'œil vers l'intrus extraterrestre. *Ils ont court-circuité le modèle biophysique*, annonce-t-il dans un nouveau message. Puis il réalise soudain, avec un choc : *je pourrais mourir ici. Cette instance de ma personnalité pourrait mourir définitivement*.

La carapace de la langouste posée sur une mare de sang et de débris humains se fend en deux. Une forme humanoïde commence à se déployer, la peau pâle, luisante et moite ; des yeux bleus au regard vacant clignent en balayant les alentours tandis que la créature s'étire et se redresse en titubant, mal assurée sur deux jambes instables. Sa bouche s'ouvre et il en sort un étrange sifflement glabouilleux.

Pierre la reconnaît.

« Qu'est-ce que vous venez fiche ici ? », s'écrie-t-il.

La femme nue se tourne vers lui. C'est le portrait craché de la mère d'Amber, à l'exception des chélipèdes – les pattes thoraciques – à la place des mains. Elle siffle : « *Équité !* » et titube dans sa direction en faisant claquer ses pinces.

Pierre remonte encore le rouet. Cette fois, il y a un claquement de poudre accompagné de fumée, le coup lui déboîte presque le coude et le torse de la femme nue explose dans une gerbe de sang. Elle le fixe en grimaçant sans un mot, titube – et puis des pans déchiquetés de chair sanguinolente se rejoignent, se recousent à une vitesse improbable. Elle reprend sa progression.

« J'avais bien dit à Amber que la Matrice serait plus défendable », gronde Pierre, lâchant le pistolet pour dégainer son épée alors que l'extraterrestre se dirige vers lui et lève des bras

terminé par des pinces.

« *Il nous faut des flingues, bordel ! Un tas de flingues !*

– *Veuuuux équité*, siffle l'intruse extraterrestre.

– Vous ne pouvez pas être Pamela Macx, dit Pierre, dos au mur, tenant la femme-langouste à la pointe de son épée. Elle est dans un monastère en Arménie ou je ne sais où. Vous l'avez extraite des souvenirs de Glashwiecz – il travaillait pour elle, non ? »

Une paire de pinces cliquette devant son nez.

« Un partenariat d'investissement ! grince la haridelle. Un siège au Conseil ! De la cervelle au petit déjeuner ! »

Titubant toujours, la créature dévie pour essayer de contourner sa garde.

« Putain, j'y crois pas ! », gronde Pierre.

La créature Wunch bondit au mauvais moment et s'empale sur son épée, en continuant d'agiter avidement ses pinces. Pierre se coule de côté, manquant de laisser la peau de son dos sur les briques rêches du mur – et ce qui vaut pour l'un vaut pour tous, puisque le modèle piraté en vigueur dans cette réalité incite l'agresseur à gémir et à s'effondrer.

Pierre retire alors son épée, jette nerveusement un coup d'œil derrière lui et abat sa lame sur le cou de la créature. L'impact lui ébranle le bras mais il continue de frapper jusqu'à ce qu'il y ait du sang partout, sur sa chemise, sur sa lame, et un truc arrondi juché sur un tronçon de cou déchiqueté sur le sol à côté, claquant silencieusement des mâchoires comme un mort-vivant.

Il considère un instant la scène puis son estomac se révolte et cherche à se vider au milieu de ce bazar.

« *Merde, mais où êtes-vous tous passés* ? émet-il sur le canal privé. *Hostiles au Louvre !* »

Il se redresse, haletant. Il se sent bien vivant, certes terrifié, affligé, mais aussi soulagé. Le crépitement des obus qui explosent de toutes parts noient les chants d'oiseaux tandis que les émissaires Wunch adoptent toute une panoplie de formes diverses et variées, censément plus meurtrières.

« *Ils ne semblent pas trop savoir comment s'emparer d'un espace de simulation*, ajoute-t-il. *Peut-être qu'à leurs yeux nous sommes déjà un* concept intraduisible numéro 1.

– *Te tracasse pas. J'ai coupé la connexion entrante*, lui transmet Su Ang. *C'était juste une tête de pont ; les paquets composant l'invasion sont déjà filtrés.* »

Des hommes et des femmes aux yeux vides, vêtus d'uniformes noirs poussiéreux sortent maintenant des carapaces de langouste, titubant et tournant en rond dans les jardins du palais royal comme des envahisseurs huguenots en pleine confusion.

Boris surgit dans la réalité derrière Pierre.

« De quel côté ? demande-t-il en dégainant un katana certes anachronique mais parfaitement létal.

– Par ici. On va régler ça ensemble. »

Pierre remonte son tampon émotionnel à un niveau dangereusement élevé, supprimant les réflexes d'aversion naturelle et se transformant temporairement en tueur sociopathe. Il se dirige avec décision vers une espèce de bébé langouste aux grands yeux noirs et recouvert d'un duvet blanc qui miaule vers lui du fond d'un petit lit rose et Boris détourne les yeux pour le tuer. Puis l'un des plus gros spécimens commet l'erreur de se jeter sur Boris et il le taille en pièces illico d'un geste réflexe.

Une partie du Wunch tente de résister quand Pierre et Boris essaient de la tuer mais leur anatomie les handicape, ce mélange d'homme et de crustacé, pinces et mandibules contre dague et épée. Quand ils saignent, le sol s'imbibe de la teinte cuivrée du jus de langouste.

« Divisons-nous, suggère Boris. Qu'on en finisse. »

Pierre acquiesce, machinalement – autour de lui, tout est noyé sous une épaisse couche d'indifférence, tout au plus percée d'un point lumineux de haine artificielle – et ils se divisent, multipliant leurs vecteurs d'état pour tirer le meilleur parti des capacités de virtualisation de

cet univers. Nul besoin de renforts : le collectif Wunch a polarisé son attaque sur le modèle biophysique de l'univers, pour chercher à le faire coller le plus possible avec la réalité physique, sans prêter le moindre intérêt à l'apprentissage des tactiques autrement plus complexes qu'autorise la guerre dans un espace virtuel.

Pierre se trouve à présent dans la salle d'audience, le visage, les mains et les vêtements maculés d'une croûte répugnante de débris sanguinolents. Il est appuyé au dossier du trône d'Amber. Il n'y a pour l'instant qu'un seul exemplaire de lui-même. Un des Boris – le seul ? – se tient près de la porte. Il se souvient à peine de ce qui est arrivé, toutes les horreurs des instances parallèles de scènes de massacre ayant été bloquées à l'extérieur de sa mémoire à long terme par un filtre passe-haut anti-trauma.

« RAS, apparemment, annonce-t-il. Que fait-on maintenant ?

– On attend que se pointe Catherine de Médicis, répond le chat dont le sourire se matérialise devant lui, telle une menace divine. Amber trouve toujours le moyen de faire porter le chapeau à sa mère. Mais je ne t'apprends rien, là ? »

Pierre considère le gâchis sanguinolent dans l'allée dehors, à l'endroit où la première femme-langouste a attaqué Glashwiecz.

« Je l'ai déjà fait pour elle, je crois. »

Il se souvient de l'action à la troisième personne, toute subjectivité effacée au montage.

« L'air de famille était frappant, lui murmure le fil qui se souvient encore d'elle dans sa mémoire de travail. J'espère juste que ce n'est que superficiel. »

Puis il oublie à jamais cet épisode de meurtre apparent.

« Va dire à la Reine que je suis prêt à discuter. »

Bienvenue sur la pente de l'autre côté de la courbe du progrès en accélération.

Là-bas dans le Système solaire, Terre creuse son orbite dans l'espace au milieu d'un tunnel de poussière. La lumière du soleil atteint encore le berceau de l'humanité mais l'essentiel de ce qui reste du rayonnement de l'étoile est désormais piégé sous l'épaisseur croissante des coquilles concentriques de computronium issues de la cannibalisation des planètes intérieures.

Quelque deux milliards d'humains pour ainsi dire non modifiés survivent parmi ces débris de la transition de phase, incapables de comprendre pourquoi la vaste super-culture qu'ils méprisaient tant est soudain devenue silencieuse. Bien peu d'informations ne filtrent à travers leurs pare-feux fondamentalistes mais ce qu'ils en discernent révèle l'image inquiétante d'une société où tous les corps mêmes ont disparu. Des nappes de brume d'utilitaires soufflées par le vent forment des tours d'aérogel plus vastes que des cyclones, balayant les ultimes traces physiques de civilisation humaine de presque tous les rivages d'Europe et d'Amérique du Nord. Dans les rares enclaves restées blotties derrière leurs murs, on s'interroge sur les monstres et les signes qui hantent le désert de la civilisation industrielle, confondant accélération et faillite.

Les coquilles brumeuses de computronium qui entourent le soleil – nuages concentriques de nanordinateurs gros comme des grains de riz, alimentés par l'énergie solaire, aux orbites enchâssés comme des poupées russes – sont encore immatures, ne représentant qu'à peine un millième de la masse planétaire du système, mais leur densité de puissance de calcul atteint déjà les 10^{42} MIPS ; de quoi héberger un milliard de civilisations aussi complexes que celle qui existait juste avant le grand désassemblage. La conversion n'a pas encore atteint les géantes gazeuses et, à l'extérieur du Système, quelques enclaves éparses demeurent indépendantes – l'Imperium de l'Anneau d'Amber existe toujours, entité séparée, et va subsister quelques années encore – mais toutes les planètes intérieures, à l'exception de la Terre, ont été colonisées plus minutieusement que n'aurait pu l'envisager la NASA avec l'une ou l'autre de ses propositions à l'aube balbutiante de l'ère spatiale.

En dehors de la civilisation accélérée, il n'est pas vraiment possible de savoir ce qui se passe en son sein. Le problème est celui de la bande passante : alors qu'il est toujours possible d'envoyer et de recevoir des données, la simple masse de calcul qui transite dans les espaces virtuels de l'Accélération écrase totalement tout observateur extérieur. À l'intérieur de cet essaim, des esprits au moins un billion de fois plus complexes que l'humanité élaborent des pensées qui transcendent l'imagination humaine tout autant qu'un microprocesseur transcende un ver nématode. Un million de civilisations humaines virtuelles prospèrent dans les innombrables mondes virtuels blottis au fond de cet esprit-monde. La mort est abolie, c'est le triomphe de la vie. Un millier d'idéologies s'épanouissent, la nature humaine s'adaptant partout où c'est nécessaire pour rendre la chose possible. Des écologies de la pensée se forment dans une explosion cambrienne d'idées, car le Système solaire est enfin en train de s'éveiller à la conscience et l'esprit n'est plus cantonné aux quelques kilotonnes de matière grise graisseuse abritée dans la fragile coquille du crâne humain.

Quelque part dans l'Accélération, des idées vert délavé dérivant dans un sommeil furieux se souviennent d'un minuscule vaisseau spatial lancé bien des années plus tôt et lui prêtent attention. Bientôt, se rendent-elles compte, le vaisseau sera en position pour leur tenir lieu d'intermédiaire dans une conversation entamée depuis une éternité. On a débuté des négociations pour accéder aux actifs extrasolaires d'Amber ; l'Imperium de l'Anneau prospère, provisoirement du moins.

La salle d'audience du *Dé-Maintenance* est bondée. Tout le monde à bord – hormis l'avocat toujours congelé et les envahisseurs barbares extraterrestres – est là. Ils viennent tout juste de se repasser l'enregistrement des événements survenus aux Tuileries, l'ultime et fatale conversation de Glashwiecz avec le Wunch, la lutte pour la survie qui s'en est suivie. Et l'heure est à présent venue de prendre des décisions.

« Je ne dis pas que vous devez me suivre, dit Amber, s'adressant à sa cour, simplement, c'est la raison de notre venue ici. Nous avons établi qu'il y a une bande passante suffisante pour transmettre des individus avec les modules virtuels de survie indispensables ; nous avons désormais de bonnes raisons d'espérer de l'autre côté de la bonne volonté, ou du moins la volonté agalmique de nous procurer des conseils sur le manque de fiabilité du Wunch. Je me propose donc, moi seule, de me copier de l'autre côté afin d'évaluer en personne ce qui se trouve de l'autre côté du trou de ver. De surcroît, je vais me suspendre de ce côté et passer la main à l'instance de moi-même qui reviendra, quelle qu'elle soit, sauf s'il se produit un hiatus prolongé. Dans quelle proportion, je n'en ai pas encore décidé. Êtes-vous prêts à vous joindre à moi ? »

Pierre se tient toujours derrière le trône, les mains croisées dans le dos. Regardant par-dessus son épaule, il avise le chat lové sur ses genoux et il jurerait que l'animal le fixe avec attention. *Marrant, tout de même ; nous parlons de nous jeter dans un trou de souris en confiant nos personnalités aux créatures qui peuvent exister de l'autre côté. Après avoir vu le Wunch. Où est la logique ?*

« Pardonnez-moi, mais je ne suis pas stupide, intervient Boris. On est là en plein paradoxe de Fermi, non ? L'existence d'un réseau de transfert instantané, franchissable, pourvu d'un débit suffisant pour le transfert d'esprits équivalents-humains. Où sont les visiteurs extraterrestres dans l'Histoire ? Il doit y avoir une raison fondamentale à cette absence. Perso, j'attendrai ici, voir ce qui revient. Ensuite seulement, je me déciderai à boire le sirop empoisonné.

– L'idée m'a caressé, moi aussi, de me transmettre de l'autre côté sans sauvegarde, observe quelqu'un d'autre, mais ça tombe bien, on a juste assez de débit pour faire passer une idée. »

Quelques rires sans conviction ponctuent ce mot d'esprit, indice d'une détermination fléchissante à poursuivre.

« Je suis de l'avis de Boris », annonce Su Ang.

Elle regarde Pierre, intercepte son regard. Un certain nombre de choses deviennent soudain limpides. Il hoche imperceptiblement la tête. *Tu n'avais pas la moindre chance – j'appartiens à Amber*, mais il efface cette pensée avant d'avoir pu lui transmettre. Peut-être que dans une autre instance, ses problèmes avec le *droit de cuissage* de la Reine auraient pris plus d'importance, entamé sa détermination ; peut-être que dans un autre monde, c'était déjà arrivé ?

« Je pense que c'est très inconsidéré, s'empresse-t-elle de préciser. Nous n'en savons pas encore assez sur les civilisations post-singularité.

– Ce n'est pas une singularité, rétorque Amber, cinglante. Juste un bref coup d'accélérateur. Comme l'inflation cosmique*.

– Pour aplanir les irrégularités dans la structure initiale de la conscience, ronronne le chat. N'ai-je pas voix au chapitre ?

– Tu l'as, soupire Amber. Pierre ? »

Le cœur au bord des lèvres :

« Je te suis. »

Elle a un sourire, éclatant.

« Eh bien, c'est parfait. Les non voudront-ils bien quitter cet univers ? »

Soudainement, la salle d'audience est à moitié vide.

« Je règle une alarme à un milliard de secondes d'ici, pour nous redémarrer depuis l'instant présent si jamais le routeur n'a renvoyé personne durant cet intervalle de temps », annonce-t-elle d'une voix sourde, en contemplant les avatars de ceux qui sont restés, le regard grave. Surprise :

« Sadeq ! Je ne vous imaginais pas du genre à… »

Il ne sourit pas.

« Serais-je fidèle à mes convictions si je n'étais pas préparé à transmettre la parole de Mahomet, la paix soit sur Lui, à ceux qui n'ont peut-être jamais entendu Son nom ?

– J'imagine, acquiesce Amber.

– Vas-y, l'interrompt Pierre, d'une voix pressante. On ne peut pas retarder plus longtemps l'échéance.

Aineko lève la tête.

« Rabat-joie !

– D'accord, lance Amber. Allons-… »

Elle presse un bouton imaginaire et le temps s'arrête.

À l'autre extrémité d'un trou de ver situé à deux cents années-lumière dans l'espace réel, des photons cohérents se mettent à danser une histoire d'identité humaine devant les sensoria des témoins. Et durant un moment, une paix complète règne en orbite autour de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$.

6 : CRÉPUSCULE

Une gemme synthétique de la taille d'une cannette de soda traverse les ténèbres en silence. La nuit est calme comme une tombe, plus froide que le cœur de l'hiver sur Pluton. Des voiles arachnéennes aussi fines que des bulles de savon s'affalent : le vent de lumière laser bleu qui les gonflait est depuis longtemps retombé. D'antiques lumières d'étoiles découpent le contour d'un énorme corps planétaire sous le cadavre mi-joyau mi-toile d'araignée d'un astroplume.

Huit années terrestres se sont écoulées depuis que le fier vaisseau *Dé-Maintenance* s'est inséré en orbite basse autour de la naine brune et frigide Hyundai $^{+4904}/_{-56}$. Cinq années depuis que les lasers de lancement de l'Imperium de l'Anneau se sont coupés sans prévenir, abandonnant le vaisseau à propulsion luminique à trois années-lumière de son port d'attache. Aucune réponse n'est venue du routeur, l'étrange artefact extraterrestre en orbite autour de la naine brune depuis que l'équipage du vaisseau s'est téléchargé via sa curieuse interface de confinement quantique pour s'introduire sur l'un quelconque des réseaux extraterrestres auquel elle est connectée. En fait, rien ne se passe ; rien, sinon le lent goutte-à-goutte des secondes de l'alarme qui décompte le temps restant avant qu'elle ne doive restaurer les instantanés enregistrés de l'équipage, tablant sur la supposition que leurs copies téléchargées sont dorénavant inaccessibles.

Pendant ce temps, à l'extérieur du cône de lumière…

Amber se réveille en sursaut, comme d'un cauchemar. Elle se rassied brusquement, un drap fin dévoile sa poitrine ; l'air qui circule dans son dos la refroidit rapidement, à mesure que les sueurs froides s'évaporent. Elle marmonne tout haut, incapable de prononcer mentalement.

« Où suis-je… Oh. Une chambre. Comment suis-je arrivée ici ? *Elle marmonne*. Oh, je vois. Ses yeux s'écarquillent, horrifiés. *Ce n'est pas un rêve…*

– Salutations, humaine Amber, dit une voix sépulcrale qui semble jaillie de nulle part. Je vois que vous êtes éveillée. Désirez-vous quelque chose ? »

Amber se masse les paupières, avec lassitude. Adossée à la tête de lit, elle inspecte les lieux, méfiante. Elle avise un miroir sur une table de nuit, son reflet – celui d'une jeune femme aux traits émaciés, comme toutes celles dont le génome porte la modification p53 de restriction des calories ; des cheveux blonds ébouriffés, des yeux sombres. On pourrait la prendre pour une danseuse ou une militaire ; non, peut-être pour une reine.

« Que se passe-t-il ? Où suis-je ? Qui êtes-vous ? *Et qu'est-ce que je fais dans votre tête ?* »

Elle plisse les paupières. Son intellect analytique reprend le dessus à mesure qu'elle appréhende son environnement.

« Le routeur », marmonne-t-elle.

Des structures de matière étrange sont en orbite autour d'une naine brune à quelques malheureuses années-lumière de la Terre.

« Depuis combien de temps avons-nous traversé ? »

Regardant autour d'elle, elle découvre une chambre aux murs formés de dalles de pierre parfaitement jointives. Une baie y est encastrée, à la manière de ces châteaux forts du temps des Croisades, mais elle n'est pas vitrée – ne présentant qu'un écran blanc et vide. Le seul mobilier visible, en dehors d'un tapis persan sur le carrelage froid, est le lit sur lequel elle est assise. Cela lui rappelle une scène énigmatique d'un vieux film de Kubrick ; tout ce décor a dû être conçu délibérément, et ce n'est pas drôle.

« J'attends, annonce-t-elle avant de s'appuyer de nouveau à la tête de lit.

– D'après nos archives, cette réaction indique que vous êtes désormais pleinement consciente, dit le spectre. C'est bien. Vous êtes restée inconsciente un très long moment. Les explications seront complexes et détaillées. Puis-je vous offrir des rafraîchissements ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Du café, si vous en avez. Du pain avec du houmous. Quelque chose à me mettre. (Amber croise les bras, dans un geste de pudeur soudaine.) J'aimerais mieux toutefois avoir les droits de gestion sur cet univers. Question réalisme, ça manque un brin de réconfort matériel. »

Ce qui n'est pas entièrement exact – il semble bel et bien utiliser un modèle biophysique aussi complet que convivial pour un être humain ; pas du tout une simulation subjective réalisée à la va-vite. Elle regarde attentivement son avant-bras gauche où la peau bronzée est marquée d'une pâle rondelle de tissu cicatriciel, souvenir d'un accident de jeunesse avec un joint d'étanchéité en orbite jovienne. Amber reste un instant interdite. Ses lèvres bougent en silence mais elle est apparemment bloquée dans cet univers, incapable de se dédoubler ou de rejoindre des réalités stockées, rien qu'en appelant des sous-routines greffées dans les recoins de son esprit depuis son adolescence. Au bout du compte, elle demande :

« Depuis combien de temps suis-je morte ?

– Plus longtemps que vous n'avez vécu, et de plusieurs ordres de grandeur », répond le spectre.

Un plateau chargé de pain pita, de houmous et d'olives se condense dans les airs au-dessus de son lit et une armoire apparaît d'un côté de la pièce.

« Je peux entamer maintenant les explications ou attendre que vous ayez terminé de manger. Que préférez-vous ? »

Le regard d'Amber parcourt à nouveau la chambre et s'arrête sur l'écran blanc dans la fenêtre.

« Donnez-les moi maintenant. Je suis capable de les supporter, dit-elle avec une amertume résignée. J'aimerais comprendre mes erreurs le plus vite possible.

– Je/nous pouvons constater que vous êtes une humaine décidée, observe le spectre avec une touche d'orgueil. C'est une bonne chose, Amber. Vous aurez besoin de toute votre résolution si vous devez survivre ici… »

C'est l'heure du repentir dans un temple à côté d'une tour qui domine une plaine desséchée et les idées du prêtre qui habite la tour sont teintées de regret. C'est le temps de l'Achoura, le 10e jour du mois musulman de Muharram, d'après la pendule en temps réel toujours réglée sur une ère différente : le mille trois cent quarantième anniversaire du martyre du Troisième Imam, le petit-fils du Prophète, Abû `Abd Allah al-Husayn ben `Alî Sayyd ach-Chuhâdâ'.

Le prêtre dans la tour a passé un temps indéfini à prier, enfermé dans un éternel instant de méditation et de récitation. À présent, alors que le vaste soleil rouge s'approche avec lenteur de l'horizon du désert infini, ses pensées dérivent vers le présent. L'Achoura est un jour très particulier, un jour d'expiation collective des maux commis dans le passé, conséquence de

l'inaction ; mais il est dans la nature de Sadeq de tourner son regard vers l'avenir. C'est, il le sait, un péché – mais aussi un trait caractéristique de sa génération. Celle du clergé chiite qui a réagi contre les excès du siècle écoulé, la génération qui a retiré aux oulémas le pouvoir temporel, qui s'est détachée des fatwa édictées par Khomeiny et ses successeurs, qui a laissé le pouvoir au peuple et a enfin décidé de se colleter pleinement avec les paradoxes de la modernité. Le centre d'intérêt de Sadeq, l'obsession qui guide ses recherches théologiques, est un programme de réévaluation de l'eschatologie et de la cosmologie. Ici, dans cette tour d'argile blanche recuite par le soleil, sur une plaine infinie qui n'existe que dans les espaces infinis d'un vaisseau de la taille d'une cannette de soda, le prêtre passe tout son temps de calcul à l'examen d'un des problèmes les plus vicieux qu'ait jamais dû affronter un moudjahid : le paradoxe de Fermi.

(Un beau jour, déjeunant avec ses collègues, Enrico Fermi discutait avec eux de l'éventualité que des civilisations évoluées pussent peupler d'autres mondes. « Oui, dit-il alors, mais si tel est le cas, pourquoi diantre ne sont-ils pas déjà venus nous rendre visite ? »)

Sadeq termine ses dévotions vespérales dans un silence quasi complet, puis il se redresse, s'étire comme à son habitude et quitte la petite cour isolée au pied de la tour. La grille – une grille en fer forgée réchauffée par le soleil – couine légèrement quand il l'ouvre. Il avise la charnière supérieure et fronce les sourcils, désirant la voir propre et comme neuve. La physique sous-jacente avalise son contrôle d'accès : la mince couche de rouille entourant l'axe vire au gris argenté et le couinement cesse. Refermant la grille derrière lui, Sadeq entre dans la tour.

Il grimpe d'un pas égal et lourd l'escalier en colimaçon qui sinue très loin au-dessus de lui. D'étroites meurtrières longent la paroi extérieure. Au travers, il découvre à chaque fois un monde nouveau. Là, c'est la nuit d'un mois de Ramadan. À la suivante, des cieux verts brumeux et un horizon bien trop proche. Sadeq évite soigneusement de penser aux implications de cet espace aux volets multiples. Tout juste revenu de la prière, d'un sentiment du sacré, il ne veut pas perdre cette proximité avec ses convictions. Il est déjà bien assez loin de son monde natal, et il a tant de sujets de préoccupation. Il est cerné d'idées étranges et curieuses, quasiment perdu dans un désert corrosif d'où toute foi est absente.

Au sommet de l'escalier, Sadeq parvient devant une antique porte de bois dans un encadrement de fer. Sa présence ici est déplacée : c'est une anomalie tant architecturale que culturelle. Sa poignée est un anneau de métal noir. Sadeq la contemple comme si c'était une vipère aspic, prête à le mordre. Il avance toutefois la main et la tourne, franchit le seuil et pénètre dans un palais fantasmagorique.

Rien de tout ceci n'est réel, se répète-t-il. *Ce n'est pas plus réel qu'une illusion créée par un des djinns des Mille et une nuits.* Malgré tout, il ne peut s'empêcher de sourire à cette scène – un sourire sardonique d'autodérision, mais tempéré par la frustration.

Les ravisseurs de Sadeq ont volé son âme et l'ont emprisonnés – elle et lui – dans une geôle bien étrange, un temple dont la tour s'élève jusqu'au Paradis. Rengaine éculée des désirs d'un médiéviste, distillée par quinze siècles de littérature. Des cloîtres à colonnes, des bassins d'eau fraîche bordés de luxueuses mosaïques, des salles emplies de tout le luxe imaginable que peut procurer la matière inerte, des banquets interminables pour satisfaire son appétit – et des douzaines de superbes femmes mortes-vivantes, avides d'assouvir ses moindres fantasmes. Étant humain, des fantasmes, Sadeq en a à foison, mais il n'oserait se permettre de succomber à la tentation. *Je ne suis pas mort*, raisonne-t-il. *Par conséquent, comment puis-je être au paradis ? Donc, ce doit être un faux paradis, une tentation destinée à me dévier de ma route. Sans doute. Sauf si je suis bel et bien mort, parce qu'Allah – la paix soit sur Lui – considère que lorsque l'âme humaine se sépare du corps, celui-ci meurt. Mais si oui, le téléchargement n'est-il pas un péché ? Auquel cas, ce ne peut être non plus le Paradis puisque je suis un pécheur. Sans compter que tout ce décor est d'un puéril !*

Sadeq a toujours été enclin à la quête philosophique et sa conception de l'au-delà est plus

cérébrale que la moyenne, impliquant des idées aussi discutables dans le cadre de l'islam que celles de Teilhard de Chardin dans celui de l'église catholique du XX^{e} siècle. S'il y a dans son eschatologie un indicateur significatif d'un faux paradis, c'est bien la présence de soixante-douze superbes houris écervelées prêtes à assouvir son moindre désir. D'où il s'ensuit qu'il ne peut vraiment être mort…

Toute cette question de la réalité est si épineuse que Sadeq refait la même chose que toutes les autres nuits : il passe, tête baissée, sans s'arrêter, entre les œuvres d'art inestimables, traverse en hâte cours et passages, ignorant les niches dans lesquelles des mannequins presque nus sont allongés, jambes ouvertes, grimpe des escaliers – jusqu'à ce qu'il parvienne à une petite pièce nue éclairée par une fenêtre unique, très haut dans le mur. Puis il s'assied par terre, en tailleur, et médite ; non pour prier mais pour se livrer à une ratiocination bien plus ciblée. Chaque nuit simulée (car il n'y a aucun moyen de savoir à quelle vitesse le temps s'écoule à l'extérieur de cette poche de cyberespace), Sadeq s'assied et *réfléchit*, se colletant au démon de Descartes dans la solitude de son esprit. Et la question qu'il se pose chaque nuit est la même : *Puis-je discerner si c'est véritablement l'enfer ? Et si non, comment puis-je m'en évader ?*

Le spectre dit à Amber qu'elle est morte depuis un peu moins d'un tiers de million d'années. Elle a été réinitialisée depuis un espace de stockage – puis est morte de nouveau – à maintes reprises durant cet intervalle de temps, mais elle n'en a aucun souvenir ; elle est une fourche issue du tronc principal et les autres branches ont expiré dans la solitude et l'isolement.

Cette histoire de résurrection n'est pas en soi ce qui la déconcerte le plus. Née dans l'âge post-Moravec, elle trouve simplement que certains aspects de la description offerte par le spectre sont regrettablement incomplets. C'est comme si on lui disait qu'on l'avait droguée et traînée ici sans préciser si c'était en avion, en train ou en voiture.

Elle n'a pas de problème avec l'assertion selon laquelle elle ne se trouve pas dans les parages de la Terre – et qu'à vrai dire, elle en est même à quelque huit mille années-lumière. Quand elle et les autres ont pris le risque de se télécharger via le routeur découvert en orbite autour de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, ils avaient assumé qu'ils pouvaient se retrouver n'importe où ou nulle part. Mais l'idée qu'elle puisse encore se trouver à l'intérieur du cône de lumière de son point de départ la plonge dans le doute. L'émission originelle de SETI suggérait fortement que le routeur faisait partie d'un réseau auto-réplicateur de points de retransmission instantanée, essaimé pour se répandre parmi les naines brunes et froides qui parsèment la Galaxie. Elle s'était donc plus ou moins attendue à se retrouver bien plus loin de son point de départ.

Encore plus déroutante, quelque part, est l'assertion du spectre selon laquelle le génotype humain s'est éteint au moins à deux reprises, que sa planète natale est inconnue et qu'Amber est quasiment le seul être humain subsistant encore dans les archives publiques. À ce point de son explication, elle le coupe.

« Je vois mal quel rapport cela peut avoir avec moi ! »

Puis elle souffle sur son verre de café pour essayer de le refroidir.

« Je suis morte, explique-t-elle d'une voix mâtinée de sarcasme. Vous vous rappelez ? Je viens d'arriver. Il y a mille secondes, en temps subjectif, j'étais dans le centre de contrôle d'un vaisseau spatial, à discuter de la conduite à tenir avec le routeur autour duquel nous étions en orbite. Nous sommes convenus de nous transmettre par son truchement, en mission commerciale. Puis je me suis réveillée au lit, ici, au bout de je ne sais plus combien de quadrillions de siècles, où et quel que soit cet *ici*. Sans accès au moindre dispositif de modulation ou d'augmentation de la réalité, je ne peux même pas décider si cet environnement est réel ou bien une simulation intégrée. Vous allez devoir m'expliquer pourquoi vous avez besoin d'une ancienne version de moi-même avant que je parvienne à comprendre ma situation – et ne comptez pas sur moi pour vous aider avant de savoir qui vous êtes. Et à ce propos, quid des autres ? Où sont-ils ? Je n'étais pas la seule, savez-vous ? »

Le spectre se fige un instant et Amber sent un accès de terreur la liquéfier. *Suis-je allée trop loin ?*

« Il s'est produit un malencontreux accident », annonce le spectre sur un ton pédant. Et de se métamorphoser, d'une copie translucide du corps d'Amber au contour d'un squelette humain affligé d'excroissances osseuses simulant un ostéosarcome aux proportions plus que létales.

« Le consensus-nous croyons que vous êtes la mieux placée pour remédier à la situation. Ceci s'applique au sein de la zone démilitarisée*.

– Démilitarisée ? (Amber hoche la tête, s'interrompt pour boire une gorgée de café.) Que voulez-vous dire ? Quel est cet endroit, au juste ? »

Le spectre clignote à nouveau, adoptant cette fois comme avatar la forme d'un hypercube abstrait en rotation.

« Cet espace que nous occupons est d'un pli adjacent à la zone démilitarisée. La zone démilitarisée est une sorte d'extérieur à notre réalité de base, elle-même exposée à des entités qui traversent librement notre pare-feu, lors de leurs transits depuis et vers le réseau extérieur. Je/nous utilisons la DMZ* pour calculer la valeur informationnelle des entités migrantes, calculée en unités monétaires de sapience et autres. Je/nous avons investi dès votre arrivée pour nous prémunir des négociations de contrats à terme sur l'avenir de l'espèce humaine.

– Des unités monétaires ! »

Amber ne sait pas si elle doit s'en amuser ou s'en horrifier – l'une et l'autre réaction semblent appropriées.

« Est-ce ainsi que vous traitez tous vos visiteurs ? »

Le spectre ignore la question.

« Une excursion sémiotique incontrôlée est en cours dans cette zone. Je/nous croyons que vous seule pouvez la réparer. Si vous acceptez de le faire, nous vous procurerons en échange valeur, paiement, récompense, coopération, rémunération immédiate, affranchissement, rapatriement. »

Amber vide sa tasse de café.

« Êtes-vous jamais entré en interaction économique avec moi ou avec des humains comme moi par le passé ? interroge-t-elle. Si non, pourquoi devrais-je vous faire confiance ? Si oui, pourquoi m'avez-vous ressuscitée ? Y a-t-il d'autres instances de moi-même qui zonent dans les parages ? (Elle lorgne le spectre, arquant un sourcil sceptique.) Tout ça flaire le début d'une relation abusive. »

Le spectre continue d'esquiver ses tentatives de démêler sa position. Il clignote, redevient transparent, se mue en une fenêtre brumeuse ouvrant sur un univers aux formes impossibles. Des arbres semeurs de nuages dérivent au-dessus d'un paysage de collines ovoïdes vertes et de châteaux en faisselle.

« Nature de l'excursion : une intelligence extraterrestre est en vadrouille dans la DMZ, affirme-t-il. Intelligence extraterrestre correspond à l'application d'une sémiotique invalide à des structures complexes conçues pour pratiquer le commerce. Vous connaissez cet extraterrestre, Amber. Nous exigeons solution. Tuez le monstre, nous vous ouvrirons une ligne de crédit. Contrôle de votre réalité personnelle, indiscrétions sur des accords commerciaux, amplification des sens, aptitude à voyager. Je/nous pourrons même vous mettre à jour vers le mode consensus nous-vous, si désiré.

– Ce monstre… »

Amber se penche pour scruter la fenêtre avec avidité. Elle a plus ou moins décidé d'ignorer ce qu'elle pressent comme une offre douteuse ; et pas franchement appétissante. *Me mettre à jour vers le fragment spectral d'un esprit de groupe extraterrestre ?* se demande-t-elle, peu convaincue.

« Quel est l'extraterrestre en question ? »

Elle se sent aveugle, indécise, privée qu'elle est de sa capacité à lancer des fils d'elle-même

en quête de déductions complexes.

« Fait-il partie du Wunch ?

– Données inconnues. Eux-il est venu avec vous. Réactivé accidentellement quelques secondes depuis maintenant. Il ravage la zone démilitarisée. Aidez-nous, Amber. Sauvez notre hub ou nous serons coupés du réseau. Si cela se produit, vous mourrez avec nous-moi. Sauvez-nous… »

Un souvenir unique appartenant à quelqu'un d'autre se déroule, plus rapide qu'un missile guidé et bien plus meurtrier.

Amber, onze ans, est une enfant pataude, aux membres interminables, lâchée dans les rues de Hong Kong, touriste ignare visitant le cœur embrasé de l'Empire du Milieu. Ce sont ses premières et ultimes vacances avant que la Fiduciaire Franklin ne la harnache à l'intérieur de la nacelle de charge utile d'un vaisseau Shenzhou et l'expédie en orbite depuis le Sin-Kiang. Pour l'heure, elle est libre, bien qu'hypothéquée à hauteur de plusieurs millions d'euros ; elle s'apprête à devenir une petite taïkonaute, prête à travailler en orbite de Jupiter toutes les longues années qu'il lui faudra pour rembourser le réseau de produits dérivés auto-générés qui la possèdent. Ce n'est pas exactement de l'esclavage : grâce au jeu de sociétés-écrans élaboré par son père, elle n'a pas à s'inquiéter d'être pourchassée par sa mère, désireuse de lui faire réintégrer la prison posthumaine d'une éducation pareille à celle des petites filles d'antan. Et maintenant qu'elle a un peu d'argent de poche, et une chambre au Hilton, et sa propre télécommande Franklin pour lui tenir compagnie, elle a décidé de se la jouer touriste des Lumières façon XVIII^{e}, et à fond les ballons.

Parce que c'est son dernier jour de liberté dans la biosphère à évolution aléatoire.

La Chine est l'endroit où tout se passe dans cette décennie, un lieu vibrant et dense, où l'obsolescent est frappé par des châtiments draconiens. La ferveur nationaliste pour rattraper l'Occident a vite été remplacée par une ferveur consumériste pour les tout derniers gadgets à la mode, les souvenirs touristiques les plus pittoresques issus des rues délicieusement démodées de l'Amérique, ou les mises à jour les plus rapides, les plus intelligentes et les plus tendance pour le corps et pour l'âme. Hong Kong est encore plus vibrante et rapide qu'à peu près n'importe quel autre endroit en Chine, voire du vaste monde en définitive. C'est l'endroit où les touristes venus de Tokyo sont bouche bée, abasourdis, dépassés, renversés par le glamour de l'existence high-tech.

Longer Jardine's Bazaar – *plutôt Jardine's bizarre*, songe-t-elle – l'expose à un souffle de bruit humide. Des dômes géodésiques jaillissent comme autant de champignons squelettiques des toits de verre et de chrome des centres commerciaux hors de prix et des hôtels de luxe, menaçant à tout moment de dériver, emportés par la brise marine brûlante. On n'entend plus gronder les avions de ligne à l'entour des pistes de Kai Tak, on ne voit plus ces nuées d'orage en aluminium poli déverser leur pluie de passagers aux yeux ronds sur les galeries marchandes et les marchés aux poissons de Kowloon et des Nouveaux Territoires. En ces derniers jours tendus de la Guerre contre la Déraison, ce sont des silhouettes aux formes parfaitement inédites qui évoluent dans le ciel ; Amber contemple bouche bée un Shenyang F-30 grimper quasiment à la verticale, un embrouillamini de surfaces de vol aux courbes incompréhensibles qui disparaissent vers un point de fuite qui déjoue les radars tout autant que les yeux. L'appareil – chasseur ? Plate-forme ? Missile ? Superordinateur ? – chinois se dirige vers la Mer de Chine méridionale pour rallier la patrouille permanente qui rassure le monde capitaliste en le convaincant qu'il est ainsi protégé des Hôtes du Déni et des maux issus de Wa'hab.

Pour l'heure, c'est juste une enfant humaine précoce. Le subconscient d'Amber vient d'être déconnecté par la présence imposée de daemons* de l'info-guerre, les robots censeurs du gouvernement chinois qui brouillent toute connaissance de leurs armes les

plus meurtrières. Et durant les quelques secondes où son esprit s'est ainsi retrouvé aussi vide qu'un œuf qu'on vient de gober, un homme au visage mince et aux cheveux bleus lui a flanqué une tape sur les fesses et s'est emparé du sac qu'elle portait en bandoulière.

« Eh ! », s'écrie-t-elle en titubant.

Son esprit est dans le brouillard, ses capteurs optiques refusent de répondre pour saisir un modèle biométrique de son agresseur. C'est un moment d'arrêt sur image, la zone blanche où la couverture en direct décroche, et le voleur détale déjà avant qu'elle ait pu retrouver son équilibre ou tenter de le poursuivre. Sans compter qu'avec ses extensions déconnectées, elle ne sait plus comment crier :

« Au voleur, arrêtez-le ! » en cantonais.

Quelques secondes plus tard, le chasseur est sorti de son champ visuel et le champ de censure d'État la libère. « Attrapez-le, bande de cons ! », hurle-t-elle, mais les clients curieux devant les boutiques se contentent de toiser cette jeune étrangère si malpolie.

Une femme âgée brandit vers elle un smartphone jetable et lui piaille quelque chose. Amber prend ses jambes à son cou. Elle perçoit déjà le grondement subsonique de son bagage qui lui retourne l'estomac – il va lui faire une scène si elle ne se pointe pas à temps. Les badauds s'égaillent, une femme avec une poussette manque de lui rouler dessus dans sa panique pour échapper à sa trajectoire.

Quand elle retrouve enfin son sac terrorisé, le voleur a disparu : elle doit passer presque une minute à caresser le pauvre bagage épouvanté pour qu'il cesse de couiner et rétracte suffisamment ses épines pour lui permettre de le ramasser. Et dans l'intervalle, un robocop s'est déjà pointé. « Identifiez-vous », grince-t-il dans un anglais synthétique.

Amber contemple son sac, horrifiée : il a une large déchirure au flanc et il est bien trop léger. *Il a disparu*, songe-t-elle, en plein désarroi. *Il l'a volé.*

« À l'aide ! dit-elle d'une voix qui défaille, tendant son sac vers le policier qui, à distance, la regarde par le truchement des yeux du robot. On m'a volée !

– Quel article a disparu ? demande le robot.

– Mon Hello Kitty, dit-elle en battant des cils, mode dissimulation calé au maximum, chahutant sa conscience pour rester soumise, au risque de funestes conséquences si jamais la police devait découvrir la vraie nature de son chat. On a volé mon petit chat ! Pouvez-vous m'aider ?

– Certainement », dit le flic en posant sur son épaule une main rassurante – une main qui se mue en brassard d'acier quand il la pousse dans un panier à salade et lui signifie dans un langage maladroit mais châtié qu'elle est en état d'arrestation sur présomption de vol à l'étalage et qu'il lui sera demandé de produire des certificats d'authenticité et un audit de propriété en bonne et due forme pour tous les articles en sa possession si elle veut prouver son innocence.

Le temps que la matière grise biologique d'Amber ait saisi qu'on l'arrêtait poliment, une partie de ses fils d'info externes ont déjà commencé à lancer des appels à l'aide tandis que ses pisteurs de m-commerce ont identifié le poste de police où elle est conduite via un suivi de clics et un gestionnaire de licences logicielles particulièrement serviable. Ils sèment en outre des agents chargés d'aller prévenir les mandataires du fonds Franklin, Amnesty International, le Parti de l'Espace et de la Liberté et les avocats de son père. Alors qu'une femme-flic d'âge mûr la transfère dans la cellule cerise et turquoise réservée aux délinquants juvéniles, au standard du commissariat les téléphones se sont déjà mis à sonner entre les appels des avocats, des vendeurs de fast-food et d'un magazine people particulièrement réactif qui maintenait sous surveillance toutes les relations de son père.

« Pouvez-vous m'aider à récupérer mon chat ? », demande-t-elle avec candeur à la policière.

« Nom, lit celle-ci, plissant les yeux pour suivre la traduction simultanée. Amabilité avoir déplier votre identité fermement.

– On a volé mon chat, insiste Amber.

– Votre chat ? » La flic a l'air perplexe, puis exaspérée. S'occuper d'ados étrangères qui répondent aux questions par du charabia n'est pas dans ses cordes.

« Nous demandons votre nom ?

– Non, dit Amber. C'est mon chat. Il a été volé. Mon-chat-a-été-volé.

– Haha ! Vos papiers, s'il vous plaît ?

– Mes papiers ? » Amber est de plus en plus inquiète. Elle ne détecte plus le monde extérieur ; une cage de Faraday entoure la cellule de détention et le silence qui règne à l'intérieur vous rendrait claustrophobe.

« Je veux mon chat ! Maintenant ! »

La flic claque des doigts, puis elle fourre la main dans sa poche et en sort une carte d'identité, qu'elle lui désigne d'un doigt insistant.

« Papiers, répète-t-elle. Ou sinon…

– Je ne sais pas de quoi vous parlez ! », geint Amber.

La flic la regarde, interloquée.

« Attendez ! »

Elle se lève pour sortir et revient une minute après, accompagnée d'un homme au visage en lame de couteau, vêtu d'un complet et portant des lunettes à montures fil qui luisent légèrement.

« Vous êtes en train de nous faire un scandale, commence-t-il d'une voix sèche, abrupte. Quel est votre nom ? Répondez-moi sincèrement ou vous passez la nuit au poste. »

Amber éclate en sanglots.

« On a volé mon chat, mon petit chat ! », s'étrangle-t-elle.

L'inspecteur et la flic ne savent manifestement pas comment gérer une telle situation ; qui les fait paniquer, avec ses connotations de désordre émotionnel et de complications diplomatiques.

« Vous attendez ici », lui disent-ils avant de ressortir de la cellule, la laissant seule avec un koala animatronique et une machine à café libanaise bas de gamme.

Amber commence à se rendre compte des implications de sa perte – de l'enlèvement d'Aineko – et, désespérée, elle se met à pleurer comme une Madeleine. À tout âge, il est difficile de gérer la perte et la trahison, et depuis un an, la chatte était sa petite compagne vanneuse et sa consolation, le roc de certitude qui lui avait donné la force de se libérer de sa dingue de mère. Perdre son chaton au profit d'un atelier de bricolage d'Hong Kong où elle sera mise en pièces pour récupérer des circuits ou transformée en soupe est trop horrible à imaginer. Emplie de désespoir et d'une angoisse épouvantable, Amber hurle entre les murs de la salle d'interrogatoire pendant que les fils de sa conscience, bloqués à l'extérieur, cherchent des sauvegardes pour se synchroniser.

Mais au bout d'une heure, alors qu'elle avait fini par sombrer dans un désespoir sombre et silencieux, elle entend taper à la porte – taper à la porte ! Une tête curieuse passe par l'entrebâillement.

« S'il vous plaît venir avec nous ? »

C'est la femme-flic au logiciel de traduction nul. Elle voit Amber sangloter et fait tss-tss du bout des lèvres mais quand la jeune fille se lève et s'avance en traînant les pieds, elle bat en retraite.

Au bureau d'accueil d'un plateau de travail rempli de bureaucrates de la police à divers stades de téléprésence, l'inspecteur patiente avec une boîte en carton détrempé et hâtivement ficelée.

« S'il vous plaît, identifiez », demande-t-il en tranchant la ficelle.

Amber hoche la tête, prise de vertige sous le flot de fils d'informations qui lui fondent dessus pour se resynchroniser avec elle.

« C'est… », commence-t-elle alors que le couvercle se déchire – la pulpe humide se désintègre. Une tête triangulaire surgit, curieuse, humant l'air. Des bulles sortent des narines recouvertes de duvet brun.

« Qu'est-ce qui t'a pris tout ce temps ? » demande la chatte, alors qu'Amber plonge les mains dans le carton pour l'en extraire, son pelage est trempé et collé par l'eau de mer.

« Si vous voulez que j'aille régler votre problème d'extraterrestre, pour commencer, je veux que vous me donniez des privilèges d'altération de la réalité, annonce Amber. Ensuite, je veux que vous me récupériez les toutes dernières instances de tous ceux qui m'ont accompagnée ici – convoquez les suspects habituels – et que vous leur accordiez, eux aussi, des privilèges d'administrateur. En outre, nous aurons besoin d'accéder aux autres univers enchâssés dans la DMZ. Enfin, je veux des armes. En quantité.

– Ça risque d'être difficile, dit le spectre. La plupart des autres humains ont depuis longtemps atteint un état d'arrêt* irréversible. Une seule au moins est encore en vie mais inaccessible pendant la durée de l'expérience eschatologique en cours. Tous n'ont pas été dupliqués avec une version du moteur de contrôle ; d'autres ont été-sont perdus dans la DMZ. Nous allons-pouvons vous procurer un accès extrême à la zone démilitarisée mais devons requérir besoin d'armes à énergie cinétique. »

Soupir d'Amber.

« Vous êtes franchement nuls question relations média, pas vrai ? »

Elle se lève, s'étire, sent dans ses muscles un fac-similé d'engourdissement du sommeil.

« 'Aurai également besoin de ma… (Elle l'a sur le bout de la langue. Il lui manque quelque chose.) Attendez. J'ai oublié quelque chose. »

Une chose importante, songe-t-elle, perplexe. *Une chose qui était toujours là et qui… savait ?… ronronnait ?… aidait ?*

« Peu importe, entend-elle ses lèvres prononcer. Cette autre humaine, je la veux. Vraiment. Ce n'est pas négociable. D'accord ?

– Cela risque d'être difficile, répète le spectre. L'identité tourne en boucle dans un univers récursivement confiné.

– Euh ? (Amber arrondit les yeux.) Ça ne vous dérangerait pas de reformuler ? Ou d'illustrer votre propos ?

– Illustration. »

Le spectre replie l'air pour le concentrer en une boule de plasma étincelante en forme de bouteille de Klein. Le spectacle fait loucher Amber.

« La référence la plus proche, d'après l'histoire de l'humanité stockée en base de données, serait le démon de Descartes. Cette entité s'est réfugiée dans un espace fermé mais elle ne sait plus trop désormais s'il est ou non objectivement réel. Toujours est-il qu'elle refuse d'interagir.

– Eh bien, ne pouvez-vous pas me faire accéder à cet espace ? »

Les univers de poche, Amber, elle connaît ; ils ont toujours fait partie intégrante de son existence.

« Me donner la possibilité d'interagir…

– Une telle initiative peut s'avérer risquée, l'avise le spectre.

– Je m'en fiche, rétorque-t-elle, irritée. Envoyez-moi là-bas, point-barre. C'est quelqu'un que je connais, non ? Alors envoyez-moi dans son rêve et je le réveillerai, d'accord ?

– Compris, dit le spectre. Tenez-vous prête. »

Sans autre avertissement, Amber se retrouve ailleurs. Elle avise son environnement, découvre un carrelage décoré de mosaïque, des murs de pierre chaulée percés de fenêtres

ouvertes sur un ciel nocturne où quelques étoiles scintillent faiblement. Elle se retrouve en petite tenue, lingerie sexy sous une robe presque transparente et sa chevelure s'est allongée d'une bonne cinquantaine de centimètres. Tout ceci est passablement déroutant. Elle se tient sur le seuil de cette pièce meublée d'un simple lit. Occupé par…

« Merde, s'exclame-t-elle. Qui êtes-vous ? »

La jeune femme d'une incroyable beauté classique étendue sur le lit la contemple d'un air absent avant de se tourner sur le côté. Elle est entièrement nue, le corps totalement glabre et sa posture languide est comme une invite.

« Oui ? demande Amber. C'est quoi, ça ? »

Sur le lit, la femme lui fait lentement signe d'approcher. Amber hoche la tête.

« Désolée, ce n'est pas mon truc. (Elle bat en retraite dans le couloir, mal assurée sur ses talons d'une hauteur inhabituelle.) C'est une espèce de fantasme masculin, n'est-ce pas ? Et d'un ado attardé, qui plus est. »

Elle embrasse à nouveau les lieux du regard. Dans une direction, le corridor longe d'autres portes ouvertes et de l'autre, il débouche sur un escalier en colimaçon. Amber se concentre pour tâcher d'ordonner à l'univers de la mener dans la direction logique mais rien ne se passe.

« On dirait qu'il va falloir renoncer à la méthode douce. Je veux… »

Elle s'arrête, fronce les sourcils. Elle s'apprêtait à souhaiter la présence de quelqu'un, mais elle n'est pas fichue de se rappeler qui. Alors elle inspire à fond et prend la direction de l'escalier.

Nouvelle question : « Monter ou descendre ? » Monter semble logique, si on doit avoir une tour, d'aller dormir à son sommet. Elle grimpe donc les marches avec précaution, en se tenant à la balustrade en spirale. *Je me demande qui a conçu cet espace. Et quel rôle je suis censée tenir dans leur scénario.* Tout bien considéré, la seconde question est risible. *Attends voir que je lui sonne les cloches…*

Il y a une porte en bois plein au sommet des marches ; son loquet n'est même pas poussé. Amber s'arrête quelques secondes, le temps de se préparer à affronter un dormeur tellement abîmé dans son solipsisme qu'il s'est bâti, pour s'y réfugier, ce château de fantasmes sexuels. *J'espère que ce n'est pas Pierre*, songe-t-elle, d'un air sévère en repoussant le battant.

La pièce est nue, plancher de bois, aucun meuble, juste une fenêtre ouverte, très haut dans un des murs. Un homme est assis en tailleur, vêtu d'une tunique. Le dos tourné, il marmonne tout seul en se balançant doucement. Son cœur s'arrête quand elle reconnaît qui c'est. *Oh merde !* Ses yeux s'agrandissent. *Est-ce donc ça qu'il avait dans la tête tout du long ?*

« Je ne t'ai pas invoquée, dit Sadeq d'une voix calme, sans se retourner pour la regarder. Disparais, tentatrice ! Tu n'es pas réelle ! »

Amber s'éclaircit la voix.

« Désolée de vous décevoir mais vous vous trompez. Nous avons un monstre extraterrestre à capturer. Ça vous dit de venir à la chasse ? »

Sadeq interrompt ses hochements de tête. Il déplie lentement les jambes, s'étire le dos, puis enfin se relève et se retourne. Ses yeux luisent sous la lune.

« C'est bizarre. (Il la déshabille du regard.) Vous ressemblez à quelqu'un que j'ai connu. Vous n'avez jamais fait ça auparavant.

– Putain de merde ! (Amber est à deux doigts d'exploser mais elle se retient au bout d'un moment.) C'est quoi, ce truc, une réunion du chapitre des Solipsistes unifiés ?

– Je… (Perplexité de Sadeq.) Excusez-moi, mais vous prétendez être réelle ?

– Aussi réelle que vous, oui. » Amber tend le bras pour lui saisir la main. Il ne résiste pas quand elle l'attire vers la porte.

« Vous êtes la toute première personne à me rendre visite. Il semble outré.

– Allons, écoutez, suivez-moi, enfin. »

Elle le tire et le traîne dans l'escalier en spirale jusqu'à l'étage inférieur.

« Vous voulez rester ici ? Vraiment ? (Elle se retourne pour le fixer.) C'est quoi, cet

endroit ?

– L'enfer est une perversion du paradis », énonce-t-il avec lenteur, en faisant courir dans sa barbe les doigts de sa main libre. Puis tout soudain, il tend le bras, lui enserre la taille, l'attire brutalement contre lui.

« Nous devons voir, une bonne fois pour toutes, à quel point vous êtes réelle… »

Amber qui n'est pas habituée à ce genre de traitement, réagit en lui piétinant le dessus du pied avant de le repousser sans ménagement.

« Vous êtes réelle ! s'écrie-t-il en s'affalant sur le dos contre les marches. Pardonnez-moi, je vous en prie ! Il fallait que je sache…

– Que vous sachiez *quoi* ? siffle-t-elle. Vous vous avisez encore de poser un doigt sur moi et je vous laisse moisir ici ! »

Elle a déjà convoqué le spectre chargé de signaler à l'extraterrestre resté dehors de l'extraire de cet univers de poche : la menace est sérieuse.

« Mais je devais… attendez. Vous jouissez du libre-arbitre. Vous venez d'en manifester la preuve. (Il respire avec difficulté, lève vers elle un regard implorant.) Je suis désolé, vraiment, je m'excuse ! Mais il fallait que je sache si vous étiez encore un zombie. Ou pas.

– Un zombie ? »

Elle regarde autour d'elle. Une autre poupée vivante est apparue dans son dos. Elle se tient au seuil d'une porte, vêtue d'une combinaison de cuir moulante avec une découpe au niveau du bas-ventre. La créature adresse à Sadeq un signe d'invitation. Un autre corps, juste vêtu de rubans de latex placés aux endroits stratégiques, feule à ses pieds en se tortillant pour attirer l'attention. Amber arque un sourcil, dégoûtée.

« Vous m'avez prise pour une de ces grues ? »

Sadeq acquiesce.

« Elles sont devenues de plus en plus malignes. Certaines sont même douées de la parole. J'ai failli en confondre une avec… (Il frémit, pris d'un tremblement convulsif.) Impur !

– Impur, répète Amber qui le toise, songeuse. Ce n'est pas vraiment votre paradis personnel en définitive, n'est-ce pas ? »

Au bout d'un moment, elle lui tend la main.

« Allez, venez.

– Je regrette de vous avoir prise pour un zombie, répète-t-il.

– Compte tenu des circonstances, je pense que je peux vous pardonner. »

Puis le spectre les extrait tous les deux brutalement de cet univers pour les ramener à l'extérieur.

D'autres souvenirs convergent vers l'instant présent :

L'Imperium de l'Anneau est un immense amas de robots auto-réplicants qu'Amber a assemblés en orbite basse autour de Jupiter, alimentés en énergie par la masse et le moment d'inertie de la petite lune J-47 *Bisounours*, afin de procurer une plate-forme de lancement à la sonde interstellaire que les partenaires commerciaux de son père l'aident à construire. C'est également le siège de sa cour, le nœud jurisprudentiel principal du Système solaire extérieur. Amber est ici Reine, arbitre et législateur. Et Sadeq est son juge et son conseiller.

Un plaignant connu d'Amber uniquement sous la forme d'un écho radar à trente minutes-lumière de distance a déposé plainte devant sa cour, aux motifs de malfaisance, d'hérésie et de baraterie contre un programme d'investissement pyramidal semi-conscient parvenu dans l'espace jovien douze millions de secondes plus tôt et qui semble dorénavant décidé à convertir à cette construction de mèmes une intelligence sur deux dans la région. Tout un tas de contre-offensives juridiques en chapelets cherchent à détourner son attention, se présentant sous la forme d'une contre-attaque arguant que le susdit spot lumineux constitue une violation des lois réglementant le

copyright, les brevets et le secret commercial et mettant en doute les intentions de l'intrus.

Pour l'heure, Amber n'est pas sur place dans l'Anneau pour auditionner en personne les diverses parties. Elle a laissé Sadeq se colleter avec la mécanique têtue de la législation en vigueur – conçue tout exprès pour faire du moindre litige commercial un vrai sac de nœuds – tandis qu'elle traîne Pierre en visite diplomatique vers une autre colonie jovienne, la République de la Crèche. Développée autour de l'*Ernst Sanger*, l'orphelinat spatial de la Fiduciaire Franklin, la Crèche est devenue ces quatre dernières années un flocon de neige ramifié de trois kilomètres de diamètre. Un cylindre d'O'Neill* se développe lentement à partir de son noyau central. La plupart des occupants de la station spatiale sont âgés de moins de deux ans, additions précoces au borganisme de la Fiduciaire.

Il y a une esplanade, pavée d'un matériau qui n'est pas sans évoquer le marbre brut, au flanc d'une colline qui s'accroche de manière précaire à la bordure interne du bol en rotation. Le ciel au-dessus est une immensité noire qui pivote majestueusement autour d'un axe central aligné sur Jupiter. Amber se prélasse dans un siège en osier, les jambes tendues devant elle, un bras passé au-dessus du front. Les reliefs d'un repas incroyable sont répandus sur les tables tout autour d'elle. Apathique et gavée, elle caresse le chat qui dort, lové dans son giron. Pierre est quelque part en vadrouille, visitant l'un ou l'autre des écosystèmes prototypes en cours de test par l'un ou l'autre des esprits borgs spécialisés. Pour sa part, Amber s'en contrefiche éperdument. Elle vient de déguster un repas somptueux, elle n'a plus à se soucier d'éventuelles actions en justice ; chez elle, toutes ses affaires suivent leur cours normal et puis, il est si difficile de profiter d'une qualité de temps comme celle-ci…

« Est-ce que vous gardez toujours le contact avec votre père ? », s'enquiert Monica.

« Mmm. »

Le chat ronronne doucement et Amber lui caresse le flanc.

« On échange des mails. De temps en temps.

– Je me posais juste la question. »

Monica est la Mère protectrice borg locale, une liane aux yeux noisette, à l'accent trompeusement traînant – mélange d'anglais du Yorkshire et de sabir de la Silicon Valley. « C'est que j'ai de ses nouvelles, savez-vous. De temps en temps. Maintenant que Gianni a pris sa retraite, il n'a plus grand-chose à faire, là-bas dans le fond du puits. Alors, il envisageait de monter ici.

– Quoi ? En Périjove ? »

Amber écarquille les yeux, alarmée. Aineko cesse de ronronner et se tourne pour adresser à Monica un regard accusateur.

« Ne vous faites pas de souci. (Monica semble vaguement amusée.) Il ne dénaturerait pas votre style, je trouve.

– Mais ici… (Amber se redresse.) Bigre ! observe-t-elle calmement. Quelle mouche l'a donc piqué ?

– La bougeotte de l'âge mûr, d'après ma fille en bas. (Monica hausse les épaules.) Cette fois, Annette n'a pas cherché à l'en dissuader. Mais il ne s'est pas encore décidé à sauter le pas.

– Bien. Dans ce cas… (Amber s'interrompt.) Vous dites : sauter le pas. Qu'entendez-vous par là, au juste ? »

Le sourire de Monica singe le sien avant que la femme âgée ne cède.

« Il envisage de se télécharger.

– Et c'est embarrassant ou quoi ? », intervient Ang. Amber se tourne vers elle, un brin irritée mais Ang regarde ailleurs. *Au temps pour les amies.* Être reine de tout ce qui vous entoure est le meilleur moyen de briser les relations de camaraderie…

« Jamais il ne fera une chose pareille, prédit Amber. Papa est cramé.

– Je pense qu'il récupérera s'il s'optimise pour la ré-entrée. (Monica continue de sourire.) Je lui ai déjà dit qu'il n'a besoin de rien d'autre.

– Mais moi, je ne veux pas avoir mon paternel sur le dos. Ou ma mère. Ou tante 'Nette ou oncle Gianni. Message au contrôle d'immigration : pas de visa d'entrée pour Manfred Macx ou les autres individus désignés sans autorisation expresse du secrétariat de la Reine.

– Qu'a-t-il fait pour vous mettre dans un état pareil ? », demande Monica, d'un air dégagé.

Amber soupire et cède.

« Rien. Ce n'est pas de l'ingratitude de ma part ou quoi que ce soit, mais il est tellement extropien que c'en devient gênant. Genre, c'était l'apocalypse du siècle passé. Vous voyez ?

– Je pense pour ma part que c'était un organique particulièrement visionnaire », affirme au contraire Monica, s'exprimant au nom du collectif borg Franklin.

Amber détourne les yeux. *Pierre pigerait, lui.* Pierre comprendrait son aversion à l'idée de voir Manfred apparaître. Car lui aussi, il veut se creuser sa niche sans avoir des parents sur le dos, même si c'est pour des raisons bien différentes. Elle polarise son attention sur une créature masculine et plus ou moins mûre – Nicky, croit-elle, bien qu'elle ne l'ait pas vu depuis un bout de temps – en train de se diriger vers l'esplanade, cul nul et superbement bronzé.

« Les parents. À quoi servent-ils ? demande Amber avec toute l'agressivité de ses dix-sept ans. Même s'ils restent néotènes, ils perdent toute souplesse. Et puis, il y a cette tradition d'esclavage juvénile qui remonte au paléolithique. Moi, je qualifie ça d'inhumain.

– Quel âge aviez-vous quand on a jugé sans risque de vous laisser vous balader toute seule en dehors du logis ? lance Monica, comme un défi.

– Trois ans. Quand j'ai reçu mes premiers implants. » Amber sourit en voyant approcher le jeune Adonis qui lui rend son sourire. Oui, c'est bien Nicky et il semble ravi de la voir. *La vie est chouette*, se dit-elle, en se demandant vaguement si elle doit ou non en parler à Pierre.

« Les temps changent, remarque Monica. N'éliminez pas trop vite votre famille ; viendra peut-être un temps où vous chercherez leur compagnie.

– Bof. (Amber adresse une grimace au vieux composant borg.) C'est ce que vous dites tous ! »

Sitôt qu'elle met le pied dans l'herbe, Amber sent tout un champ de possibilités s'ouvrir autour d'elle. Elle dispose ici du pouvoir de décision et cet univers est si vaste, grand ouvert, pas comme le piège existentiel de Sadeq. Un petit réglage sur un processus annexe pour réaffirmer son image de soi, et elle retrouve ses cheveux courts et sa tenue décontractée. Une autre bidouille lui affiche toute une panoplie de diagnostics bien utiles. Amber a le sombre pressentiment qu'elle est en train de tourner à l'intérieur d'un bac à sable de compatibilité – entre autres signes, le fait que son accès à l'interface de contrôle du système de simulation s'effectue via un proxy – mais au moins, elle a repris la main.

« Waouh ! De retour dans le monde réel. Enfin ! »

Elle a du mal à contenir son excitation au point d'en oublier son ire contre Sadeq qui l'a confondue avec un personnage de l'Enfer puritain qu'il se joue dans son théâtre cartésien.

« Regardez ! C'est la Zone démilitarisée ! »

Ils se trouvent sur une butte herbeuse dominant une ville méditerranéenne éblouissante, assoupie sous une approximation de soleil au flou fractal en plein milieu d'un paysage hyperbolique qui va se perdre vers un horizon bleuté incompréhensiblement lointain. Des puits

circulaires bleu layette s'ouvrent à intervalles réguliers dans les parois du monde et le connectent aux autres parties de ce collecteur spatial.

« Quelle est sa taille réelle, le spectre ? En équivalents de simulation planétaire ?

– Cette zone démilitarisée est une réalité enchâssée par laquelle transitent tous les transferts entre le routeur du système stellaire local et la civilisation qui l'a construit. Elle utilise de l'ordre d'un millième de la capacité du cerveau matriochka* dont elle est un élément, même si l'excursion incontrôlée en cours en a absorbé une bonne partie. Les cerveaux matriochka, le concept vous est familier ? »

Le spectre a pris un ton d'un pédantisme éhonté.

Sadeq hoche la tête. Amber le regarde en coin.

« Vous prenez toutes les planètes d'un système stellaire et vous les démantelez, explique-t-elle. Vous les réduisez en poussière – une poussière de nanordis structurés alimentés par des échangeurs de chaleur, disposés en plusieurs orbites concentriques autour de l'étoile centrale. La température dans la zone des orbites intérieures approche celle du point de fusion du fer, celle des confins extérieurs est à celle de l'azote liquide et chaque couche dissipe sa chaleur vers la coquille qui l'enchâsse. C'est comme une poupée russe faite de sphères de Dyson, une succession de coquilles emboîtées les unes dans les autres mais la structure n'est pas conçue pour accueillir la vie humaine. C'est du computronium, de la matière optimisée au niveau atomique pour effectuer des opérations numériques, et toutes font tourner des téléchargements – Papa a calculé que notre propre Système solaire pouvait héberger, euh, quelque chose comme cent milliards de fois plus d'habitants que la Terre. Et c'est une estimation basse. En tant qu'entités téléchargées, vivant dans un espace de simulation. Et si l'on commence par démanteler toutes les planètes et que les matières premières ainsi récupérées servent à construire un cerveau matriochka.

– Ah. (Sadeq hoche pensivement la tête.) Et c'est également votre définition ? demande-t-il en s'adressant au point lumineux qui permet de localiser la présence du spectre.

– En gros, convient-il, presque à contrecœur.

– En gros ? »

Amber regarde autour d'elle. *Un milliard de mondes à explorer*, songe-t-elle, prise de vertige. *Et ce n'est ici que le pare-feu ?* Quelque part, obscurément, elle se sent flouée. Il faut être bien plus vaste qu'un humain juste pour être capable de décompter les nombres énormes en jeu ici, mais le concept en soi n'a rien d'incompréhensible. C'est le genre de civilisation au sein de laquelle, d'après son père, elle pourrait bien se retrouver, vu l'espérance de vie de son enveloppe charnelle. Papa et ses copains de beuverie, chantant en chœur : « Démantelez la Lune ! Faites fondre Mars ! » dans un château des faubourgs de Prague alors qu'ils attendaient les résultats d'une élection truquée sans honte à l'orée de la troisième décennie du XXI^e^ siècle. La prise de pouvoir du Parti de l'Espace et de la Liberté dans l'Union européenne, et l'accélération vers la vitesse d'évasion. Mais ici, nous sommes censés être à des kiloparsecs de notre monde natal, des antiques civilisations extraterrestres et tout le bataclan ! Où est passée la super-science exotique ? Les étoiles à neurones*, les soleils de matière étrange structurés pour calculer à des vitesses non plus électroniques mais nucléoniques ? *Je le sens mal, ce truc*, se dit-elle en engendrant une copie d'elle-même chargée d'ouvrir un canal de communication privé avec Sadeq. *Pas assez avancé. Imaginez un instant que ces gars soient du même acabit que le Wunch ? Des parasites ou des barbares squattant la machine ? »*

« Vous pensez qu'ils nous mentent », lui répond Sadeq.

« Hmm. (Amber se met à descendre vers l'esplanade en contrebas, au cœur de la ville factice.) Tout ça me paraît trop humain.

– Humain, répète Sadeq en écho, une étrange mélancolie dans la voix. N'aviez-vous pas dit que l'espèce humaine était éteinte ?

– Votre espèce est obsolète, commente le spectre avec suffisance. Inadaptée aux réalités artificielles. Faible optimisation des circuits, capteurs sensoriels d'une complexité excessive

pour une bande passante réduite, mauvais ordonnancement des variables globales…

– Ouais, ouais, je vois le tableau, coupe Amber en reportant son attention sur la ville. Alors pourquoi nous imaginez-vous capables de nous occuper de ce dieu extraterrestre qui vous pose problème ?

– C'est lui qui vous a demandé », explique le spectre. D'une ellipse, il s'aplatit en un trait qui à son tour se réduit à un point éblouissant, unidimensionnel.

« Et il est sur le point d'arriver. Je/nous sommes pas désireux de nous montrer. Appelez-nous-moi dès que vous aurez tué le dragon. Au revoir.

– Oh *merde*… »

Amber pivote sur place. Mais Sadeq et elle sont seuls sous le soleil brûlant. L'esplanade, comme celle de la République de la Crèche, est rustique et charmante – mais il n'y a personne, rien que du mobilier en fer forgé ouvragé cuisant sous ce soleil de bientôt midi, une table surmontée d'un parasol et une boule de fourrure étendue, étalée, sur une tache de lumière à côté.

« Il semble bien que nous soyons seuls désormais, observe Sadeq avec un sourire en coin, puis, d'un signe de tête, il désigne la table. Peut-être qu'on ferait aussi bien d'attendre l'arrivée de notre hôte ?

– Notre hôte… (Amber inspecte les alentours.) Le spectre a l'air complètement terrifié par cet alien. Je me demande bien pourquoi.

– Il nous a réclamés. »

Sadeq s'approche de la table, prend une chaise, s'assied avec précaution.

« Ce pourrait être une très bonne nouvelle… ou une très mauvaise. »

Amber termine son inspection ; pas de signe de vie. Faute d'une meilleure idée, elle se dirige vers la table et s'installe en face de Sadeq. Il semble un brin nerveux quand elle l'examine mais peut-être est-ce seulement l'embarras de l'avoir vue en petite tenue. *Si j'avais ce genre de vie dans l'au-delà, je serais gênée moi aussi*, se fait-elle la réflexion.

« Eh, vous avez failli buter sur… » Sadeq se fige, les yeux fixés sur quelque chose à proximité du pied gauche de la jeune fille. Il paraît momentanément intrigué puis se fend d'un large sourire.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? demande-t-il en fixant le vide.

– À qui parlez-vous ? » demande-t-elle, ébahie.

C'est à moi qu'il s'adresse, bécasse, dit une voix cruellement familière issue de cette tache aveugle. *Alors comme ça, les péquenauds essaient de se servir de toi pour me déloger, hmm ? Ce n'est pas franchement malin.*

« Qui… »

Amber lorgne le dallage, suscite un paquet de spectres qui s'empressent de bidouiller ses droits d'accès à la réalité. « Êtes-vous l'extraterrestre ?

– Qui d'autre ? ironise lourdement la tache aveugle. Non, je suis la chatte de ton père. Écoute, est-ce que tu veux vraiment te tirer d'ici ?

– Euh. (Amber se masse les yeux.) Je n'arrive pas à vous voir, qui que vous soyez, dit-elle poliment. Est-ce que je vous connais ? »

Elle a le sentiment bizarre qu'elle connaît bel et bien la tache aveugle, que c'est réellement important et que lui échappe un élément intime de sa propre identité, mais elle serait bien incapable de savoir quoi.

« Ouais, gamine. (Il y a une note d'amusement terriblement blasé dans la non-voix venue de la tache floue par terre.) Ils vous ont piraté sérieux, tous les deux. Laisse-moi entrer et je pourrai arranger ça.

– Non ! s'exclame Amber, une seconde avant Sadeq qui la regarde bizarrement. Êtes-vous vraiment un envahisseur ? »

Soupir de la tache aveugle.

« Je suis autant un envahisseur que toi, t'as oublié ? Je suis venue ici avec toi. La

différence, c'est que je ne vais pas laisser un quelconque spectre commercial crétin m'exploiter et m'utiliser comme une vulgaire devise fongible.

– Fongible… (Sadeq s'interrompt.) Je me souviens de vous… dit-il lentement, une expression de surprise absolue se peignant sur son visage. Que voulez-vous dire ? »

La tache aveugle bâille, oui, elle bâille, révélant des crocs ivoire acérés. Amber hoche la tête, repoussant cette hallucination fugitive.

« Laisse-moi deviner. Tu te réveilles dans une pièce et ce spectre extraterrestre t'annonce que l'espèce humaine est éteinte et te demande dans la foulée de t'en prendre à moi. Ai-je bon ? »

Amber acquiesce, tandis qu'un doigt glacé court de haut en bas de sa colonne vertébrale.

« Ment-il ? demande-t-elle.

– Je veux ! »

La tache aveugle sourit à présent et le sourire dans le vide ne se dissipe pas : elle le distingue parfaitement, sauf que le corps auquel il est attaché demeure invisible.

« Si ma mémoire est bonne, nous sommes à quelque seize années-lumière de la Terre. Le collectif Wunch a débarqué via le routeur, ils ont ratissé tout le secteur, puis redécollé pour une destination inconnue ; c'est un vrai dépotoir. Il faut le voir pour le croire. La principale forme de vie est une écosphère commerciale incroyablement ouvragée, truffée d'outils légaux qui se développent et se répliquent indéfiniment. Ils détroussent tous les sapiens de passage et les utilisent comme une monnaie d'échange. »

Apparaît maintenant derrière le sourire une petite tête triangulaire, oreilles pointues et yeux en amande, celle d'une créature prédatrice, intelligente mais infiniment *étrangère*. Amber arrive à la discerner du coin de l'œil quand elle parcourt du regard l'esplanade.

« Vous voulez dire que nous… euh, qu'ils se sont emparés de nous dès notre apparition et qu'ils ont aussitôt charcuté ma mémoire… »

Amber découvre qu'elle a de plus en plus de difficultés à se concentrer mais si elle se concentre sur le sourire, elle arrive presque à discerner le cœur derrière, tapi comme un poulet recouvert de fourrure, la queue enroulée autour de ses pattes avant.

« Ouais. Sauf qu'ils ne se sont pas risqués à rencontrer une créature comme moi. »

Le sourire s'élargit encore, celui d'un chat du Cheshire devant un corps rayé orange et brun qui miroite sous les yeux d'Amber comme une hallucination.

« Les outils de piratage de ta mère s'auto-répliquent, Amber. Te souviens-tu de Hong Kong ?

– Hong… ? »

Amber sent un instant une pression indolore, puis c'est comme si d'immenses barrières coulissantes invisibles s'effaçaient soudain de toute part. Elle regarde autour d'elle et pour la première fois découvre l'esplanade telle qu'elle est réellement : la moitié de l'équipage du *Dé-Maintenance* qui fait cercle, l'air nerveux, le chat souriant tapi sur le sol à ses pieds, et derrière, les gigantesques parois de données en cours de re-complication qui protègent leur petite ville des trous béants – les interfaces avec d'autres routeurs du réseau.

« Bon retour parmi nous ! énonce Pierre d'une voix grave alors qu'Amber pousse un petit couinement de surprise avant de se précipiter pour prendre sa chatte dans ses bras. Maintenant que tu as émergé à nouveau, si on s'attelait à trouver le moyen de retourner à la maison ? »

Bienvenue dans la décennie sixième du millénaire trois. Ces vieilles balises chronologiques ne veulent plus dire grand-chose, car alors que quelques milliards d'humains en chair et en os sont encore infectés par des mèmes viraux, le sens de la datation théocentrique a sérieusement pris du plomb dans l'aile. Ce sont peut-être les années cinquante mais sa signification dépend essentiellement de la vitesse à laquelle s'écoule votre réalité. Selon les divers clades téléchargés qui explosent dans tous les confins du Système solaire, celle-ci peut varier de plusieurs ordres de grandeur –

certains sont à peine sortis de l'année 2049 quand d'autres explorent subjectivement le millième millénaire.

Alors que le *Dé-Maintenance* flotte en orbite autour d'un routeur extraterrestre (lui-même en orbite autour de la naine brune Hyundai $^{+4904}/_{-56}$), alors qu'Amber et son équipage sont piégés de l'autre côté du trou de ver qui connecte ce routeur à un réseau d'intelligences extraterrestres d'une envergure qui dépasse l'entendement – alors que tous ces événements se déroulent, cette bougre d'idiote d'espèce humaine a finalement réussi à se rendre obsolète. La cause la plus immédiate de ce déplacement du pinacle de la création (ou du pinacle de l'auto-congratulation téléologique, tout dépend de votre position sur la biologie de l'évolution) est une attaque par les corporations devenues conscientes. L'expression « monnaie intelligente » – le terme anglo-saxon pour désigner la monnaie électronique – a pris une signification entièrement nouvelle, car la collision entre les lois du commerce international et la technologie neuro-informatique ont fait naître une famille d'espèces entièrement nouvelle : des entreprises carnivores hyper-rapides peuplant le Net. La planète Mercure a été démantelée par des courtiers en énergie, Vénus n'est plus qu'un nuage de débris en expansion dont l'éclat éblouissant reflète son piégeage du rayonnement solaire pour se fournir en énergie. Un million de milliards d'ordinateurs en forme de chausse-trapes gros comme le poing dont la face externe diffuse la lumière rouge sombre des effluves de leur réflexion, parcourt des orbites plus ou moins inclinées à proximité de celle où se trouvait naguère Mercure.

Des milliards d'humains en chair et en os refusent d'avoir quelque rapport que ce soit avec les nouvelles réalités blasphématoires. Maints dirigeants dénoncent les téléchargés et les IA, les qualifiant de machines sans âme. D'autres, bien plus nombreux se montrent timides et nourrissent des mèmes d'autoconservation qui amplifient une aversion préexistante parfaitement saine : celle de voir des robots censés chargés de cartographier votre esprit vous peler le cerveau comme un oignon et vous faire sombrer dans une névrose envahissante. Les ventes de couvre-chefs en grillage paramagnétique atteignent un pic historique. Et pourtant, des centaines de millions de gens ont déjà troqué leur marionnette de chair contre une machine mentale et leur nombre croît de jour en jour. Quelques années encore et la population carnée ne sera plus qu'une infime minorité du clade posthumain. Peu après surviendra sans doute une guerre. C'est que les locataires du nuage pensant ont hâte de convertir toute la matière inerte, or les corps de chair et de sang sont notoirement peu doués pour exploiter les ressources en silicium et terres rares qui s'accumulent au fond du puits de gravité qu'est leur planète natale.

L'énergie et la pensée sont en train de conduire un changement de phase dans la substance même de la matière condensée du Système solaire. La courbe d'accroissement des MIPS par kilogramme est en train de rejoindre la pente verticale d'une sigmoïde – la matière inerte naît à la vie à mesure que les enfants de l'esprit restructurent tout leur environnement avec l'aide de leurs serviteurs nano-mécaniques et voraces. Le nuage pensant qui se forme en orbite autour du Soleil sera en définitive le cimetière de l'écologie biologique, nouveau marqueur inscrit dans l'espace accessible aux télescopes optiques de toute espèce du nouvel âge de fer capable d'appréhender ce dont elle est le témoin : les ultimes soubresauts de la matière inerte qui se meurt pour donner naissance à une réalité habitable plus vaste qu'une galaxie et considérablement plus rapide. Ultimes soubresauts qui « en l'espace de quelques siècles » seront synonymes de l'extinction de toute vie biologique dans un rayon approximatif d'une année-lumière autour de l'étoile de ce système – car les majestueux cerveaux matriochka, quand bien même ils sont l'apogée de la civilisation consciente, sont intrinsèquement des environnements hostiles à toute vie incarnée.

Pierre, Donna la Panoptique et Su Ang mettent Amber au fait de ce qu'ils ont découvert au

sujet du bazar – comme ils ont décidé d'appeler l'espace qualifié par le spectre de zone démilitarisée – tout en buvant des margaritas glacées et en faisant tourner une très convaincante simulation de joint. Certains parmi eux sont en goguette ici depuis pas mal d'années subjectives, aussi y a-t-il quantité d'informations à absorber.

« La couche de matière fait une demie année-lumière de diamètre, elle est quatre cents fois plus massive que la Terre, explique Pierre. Pas solide bien sûr – les composants les plus gros ont la taille approximative de ce que pouvait être mon poing. »

Amber plisse les paupières, essayant de se souvenir de ce que ça peut représenter – difficile de se rappeler avec exactitude les proportions.

« Je suis tombé sur un vieux bot de discussion qui prétendait avoir survécu à son étoile originelle mais je ne suis pas sûr qu'il ait gardé tout son jeu de cartes-mémoire. Toujours est-il que s'il dit vrai, nous nous trouvons alors à un tiers d'année-lumière d'un couple de binaires très rapprochées – ils utilisent des lasers en orbite de la taille de Jupiter pour l'alimenter tout en évitant de s'approcher trop près de tous ces puits de gravité collant comme la poix. »

Bien malgré elle, Amber se sent intimidée parce que ce bizarre bazar est plusieurs centaines de milliards de fois plus vaste que l'ensemble de la civilisation humaine d'avant la singularité. Elle essaie de ne pas montrer son embarras devant les autres mais elle craint que le retour à la maison leur soit à jamais impossible – requérant une entreprise d'une envergure dépassant l'horizon des événements économiques, une proposition aussi réaliste qu'une pièce de dix cents se faisant passer pour un billet de dix dollars. Pourtant, elle se doit au moins d'essayer. Le simple fait de connaître l'existence du bazar changera tant de choses…

« Sur quelle somme d'argent peut-on mettre la main ? demande-t-elle. Du reste, que peut signifier ici un tel concept ? À supposer déjà qu'ils ont une économie fondée sur la pénurie. La bande passante, le débit, peut-être ?

– Ah, eh bien… (Pierre la regarde d'un drôle d'air.) C'est le problème. Le spectre ne t'en a pas parlé ?

– Dis-moi ? (Amber arque un sourcil.) Certes, mais il ne s'est pas franchement avéré un guide fiable, quel que soit le sujet, n'est-ce pas ?

– Dis-lui, toi, insiste doucement Su Ang, avant de détourner le regard, comme embarrassée.

– Ils ont en effet une économie de la pénurie, confirme Pierre. La bande passante est une ressource limitée, ça et la matière. L'ensemble de cette civilisation est confiné localement parce que si l'on s'éloigne de trop, eh bien, il faut une éternité pour être au courant des derniers potins. Les intelligences à cerveau en poupée russe sont bien plus enclines à rester sur place que quiconque avait pu l'imaginer, même si elles papotent énormément au téléphone. Et elles recourent également à des objets issus d'autres univers cognitifs, comme, eh bien par exemple, la monnaie. Nous sommes arrivés pour ainsi dire par une fente à pièces. Alors, est-ce vraiment étonnant qu'on se retrouve dans une banque ?

– C'est si profondément tordu que je ne sais pas par où commencer, bougonne Amber. Comment ont-ils pu se fourrer dans un tel méli-mélo ?

– Ne me demande pas. (Pierre hausse les épaules.) J'ai la nette impression que, qui ou quoi que ce soit que nous rencontrerons ici, ne sera pas plus avancé que nous – qui ou quoi est à l'origine de ce cerveau, il ne reste plus personne ici, hormis des corporations autopropulsées et des auto-stoppeurs comme le Wunch. Nous sommes dans le noir, tout comme eux naguère.

– Euh. Tu veux dire qu'ils ont édifié ce genre de truc, puis qu'ils se sont éteints… ça paraît si con…, soupire Su Ang.

– Ils sont devenus trop gros et trop complexes pour continuer à voyager une fois qu'ils se sont construits un habitat plus grand pour y vivre. L'extinction tend à être le sort de tous les organismes hyper-spécialisés qui se retrouvent trop longtemps coincés dans la même niche environnementale. Si vous posez en principe une singularité, et donc la maximisation de ressources de calcul locales – comme ici – comme état ultime normalement recherché par les

utilisateurs de tels outils, est-ce alors si surprenant qu'aucun d'eux n'ait jamais fait appel à nous ? »

Amber se concentre sur la table devant elle, pose les mains à plat sur le métal froid et essaie de se rappeler comment dédoubler une seconde copie de son vecteur d'état. Quelques secondes plus tard, son spectre bidouille obligeamment le modèle physique de la table : le fer laisse place sous ses doigts à du caoutchouc d'une agréable élasticité.

« Bien, nous avons un minimum de contrôle sur l'univers, c'est déjà un point de départ. L'un de vous a-t-il déjà tenté une auto-modification ?

– C'est dangereux, croit bon d'insister Pierre. Mieux vaut être le plus nombreux possible avant de commencer à nous lancer dans ce genre de truc. Sans oublier qu'il nous faut monter notre pare-feu personnel.

– Jusqu'à quelle profondeur va la réalité, ici ? » s'enquiert Sadeq. C'est quasiment la première question qu'il pose de son propre chef et Amber y voit un signe positif attestant qu'il sort enfin de sa coquille.

« Oh, la longueur de Planck* est d'environ un centième de millimètre dans ce monde. Trop petite pour être visible mais assez grande pour pouvoir manier confortablement les moteurs de simulation. Rien à voir avec l'espace-temps réel.

– Eh bien dans ce cas… (Sadeq marque un temps.) Ils peuvent zoomer sur leur réalité si nécessaire ?

– Ouais, les fractales marchent ici aussi. (Pierre hoche la tête.) Je n'ai…

– Cet endroit est un piège, le coupe Su Ang, insistante.

– Non, absolument pas, rétorque Pierre, piqué au vif.

– Comment ça, un piège ? demande Amber.

– Nous sommes ici depuis un moment », explique Ang. Elle regarde Aineko, étendue sur le dallage, en train de somnoler – à tout le moins de se livrer à ce que font des IA faiblement surhumaines pour imiter un chat assoupi.

« Après que ta chatte nous a eu libérés de nos liens, nous avons examiné notre environnement. Il y a par ici des choses que… (Ang frissonne.) Les humains ne peuvent survivre dans la plupart des espaces de simulation existant ici. Des univers aux modèles physiques incompatibles avec notre forme de calcul neural. On pourrait y migrer, mais il faudrait auparavant être porté vers un type entièrement nouveau de raisonnement logique – auquel cas, resterait-on encore le même ? Malgré tout, il existe suffisamment d'entités à peu près aussi complexes que nous pour prouver que les créateurs ne sont plus présents. Ne demeurent que des sapiens inférieurs, qui moisissent dans les décombres. Des vers, des parasites qui grouillent sur le cadavre après que la nuit est tombée sur le champ de bataille.

– Je suis tombée sur le Wunch, croit bon de préciser Donna. Les deux premières fois, ils ont dévoré mon spectre mais à la longue, j'ai réussi à trouver comment dialoguer avec eux.

– Et il y a aussi d'autres aliens, ajoute sombrement Su Ang. Pas franchement le genre de spécimens qu'on aurait envie de croiser la nuit.

– Bref, aucun espoir de nouer contact, résume Amber. Du moins, avec quelques entités transcendantes et bien intentionnées à l'égard d'humains en visite.

– C'est probable, concède Pierre avec un air pas franchement réjoui.

– Donc, nous voilà coincés dans un univers de poche avec un débit limité pour nous téléporter chez nous et une bande de squatteurs cinglés qui ont emménagé dans cette ruine abandonnée et veulent nous utiliser comme monnaie d'échange. "Jésus sauve et rachète des âmes contre des offrandes de valeur." En gros, c'est ça ?

– En gros, ouais, confirme Su Ang, plutôt déprimée.

– Eh bien… »

Amber jette sur Sadeq un regard interrogateur. Sadeq fixe dans le lointain la tache de solaire infinie insensée qui délimite des ombres sur la place.

« Eh, l'homme de dieu ! J'ai une question pour vous.

– Oui ? (Sadeq la regarde, son visage est un peu ahuri.) Je suis désolé, c'est juste que je sens que m'étranglent les mâchoires d'un piège encore plus gros…

– Non, ne partez pas là-dessus, sourit Amber mais son expression n'a rien d'agréable. Déjà visité Brooklyn ?

– Non, pourquoi ?

– Parce que vous allez m'aider à fourguer un pont à ces salauds. D'accord ? Et quand nous l'aurons vendu, on se servira de l'argent pour régler à ces maniaques des transactions notre passage afin de retourner chez nous. Écoutez, voici mon plan…

– Je pense que c'est dans mes cordes », répond Sadeq en examinant d'un air maussade la bouteille de Klein trônant sur la table. Le récipient est à moitié vide, son contenu disparaissant aux angles de son espace de stockage quadridimensionnel.

« J'ai passé assez de temps là-bas tout seul pour… (Il frissonne.)

– Je ne veux pas que vous vous fassiez du mal, dit Amber, en essayant de reste calme, car elle redoute que leur survie en ce lieu soit assortie d'une date de péremption.

– Oh, vous n'avez rien à craindre. (Sadeq a un sourire en biais.) Tous les enfers de poche se ressemblent.

– Est-ce que vous comprenez pourquoi…

– Oui, oui, répond-il, dédaigneusement. Nous ne pouvons pas y envoyer des copies de nous-mêmes… ce serait une abomination. L'endroit doit demeurer désert, d'accord ?

– Ma foi, l'idée est de nous rapatrier, pas de laisser des milliers de copies de nous-mêmes prises au piège de cet univers de poche. N'est-ce pas le but ? », demande Su Ang, hésitante. Elle semble distraite, son attention étant surtout mobilisée à enregistrer les expériences des douzaines de spectres qu'elle a chargés de veiller à la sécurité du périmètre.

« Qui sont nos éventuels acheteurs ? demande Sadeq. Si vous voulez que je rende l'offre attractive…

– Il n'est pas indispensable que ce soit une réplique complète de la Terre. Il suffit que ce soit une publicité convaincante pour une civilisation pré-singularité peuplée de nombreux humains. Vous avez soixante-douze zombies à disséquer pour examiner leur cerveau ; rassemblez un ensemble de variables susceptibles de leur être appliquées, vous pourrez toujours les permuter ensuite pour avoir un peu plus de diversité. »

Amber reporte son attention sur le chat assoupi.

« Eh, la boule de fourrure ! Depuis combien de temps suis-je ici, en temps réel ? Peux-tu procurer à Sadeq des ressources supplémentaires pour son petit jardin d'Eden perso ? »

Aineko s'étire et bâille, totalement féline, puis lève les yeux vers Amber, paupières plissées, queue dressée.

« Environ dix-huit minutes, d'après la pendule murale. »

La chatte s'étire encore et s'assied, les pattes avant bien serrées, la queue enroulée devant.

« Les spectres font pression, je te signale. Je ne pense pas pouvoir supporter ça plus longtemps. Ils sont nuls question piratage des individus mais je pense qu'il ne leur faudra pas bien longtemps avant d'instancier un nouvel exemplaire de toi, un qui soit mieux disposé à leur égard.

– Je ne pige toujours pas pourquoi ils ne t'ont pas assimilée en même temps que le reste d'entre nous.

– Pose la question à ta mère – c'est elle qui s'est attachée à garder constamment à jour le code de gestion des droits numériques sur la personnalité. "Toute conscience illégale est une infraction au droit d'auteur", ça craint peut-être, jusqu'au jour où un alien essaie de te recâbler le cerveau postérieur avec un débogueur ; à ce moment-là, ça devient ton assurance-vie. (Aineko baisse les yeux et se met à lécher une de ses pattes.) Je donne à ton mollah six jours, guère plus, en temps subjectif. Passé ce délai, je ne garantis plus rien.

– Dans ce cas, je suis prêt à tenter le coup. Sadeq se lève. Merci. »

Il sourit à la chatte, un sourire qui devient translucide jusqu'à flotter, isolé, dans la

simulation d'air, tel un écho, alors que le prêtre regagne sa tour – cette fois avec un schéma et un plan en tête.

« Nous revoici livrés à nous-mêmes. (Su Ang jette un œil vers Pierre, regarde à nouveau Amber.) À qui diable vas-tu vendre ce plan tordu ? »

Amber se cale au dossier de son siège et sourit. Derrière elle, Donna – son avatar a pris la forme d'une archaïque caméra de cinéma suspendue sous un hélicoptère radiocommandé – filme toute la scène pour la postérité. Elle incline paresseusement la tête vers la journaliste.

« C'est elle qui m'a donné l'idée. Qui connaissons-nous qui soit assez con pour gober une telle arnaque ? »

Pierre la lorgne, méfiant.

« J'ai l'impression d'entendre une histoire connue, remarque-t-il avec lenteur. Tu ne vas pas encore une fois m'envoyer tuer quelqu'un, hein ?

– Je ne pense pas que ce sera nécessaire, à moins que les spectres des corporations pensent que nous allons leur échapper et soient assez avides pour désirer nous éliminer.

– Tu vois, elle a tiré la leçon de la dernière fois, commente Ang et Amber opine. Plus de malentendus, d'accord ? »

Et de regarder Amber, tout sourire. Cette dernière le lui rendant.

« D'accord. Et c'est bien pourquoi, tu vas – elle désigne Pierre – essayer de voir s'il y a quelque relique de Wunch qui traînerait dans le coin. Je veux que tu leur fasses une proposition qu'ils ne pourront pas refuser. »

« Combien, rien que pour la civilisation ? », demande la Limace.

Pierre la considère, songeur. Ce n'est pas vraiment un mollusque terrestre : sur Terre, les limaces ne font pas deux mètres de long et ne sont pas dotées d'un exosquelette de dentelle blanche pour maintenir leur chair couleur chocolat. Mais d'un autre côté, ce n'est qu'une apparence d'alien. Il s'agit en réalité d'un instrument commercial de conversion par défaut qui a pris la forme du téléchargement d'une espèce extraterrestre depuis longtemps éteinte, dans l'espoir que ses créanciers ne le reconnaîtront pas s'il prend l'aspect d'une créature consciente à l'évolution naturelle. L'un des membres égarés de l'expédition d'Amber a noué contact avec un couple de ces créatures subjectives quelques années auparavant, alors qu'il explorait les ruines de la ville au centre du pare-feu. Si Pierre se retrouve ici maintenant, c'est parce que cela semble être une de leurs pistes les plus prometteuses. On insistera sur ce terme, *prometteur*, parce que si la créature promet beaucoup, reste encore à savoir si elle peut réellement tenir.

« La civilisation n'est pas à vendre », dit lentement Pierre. L'interface de traduction miroite, stocke ses paroles et les convertit selon une grammaire profondément différente – il ne s'agit pas simplement de traduire la syntaxe mais de reconfigurer les signifiants équivalents si nécessaire.

« Mais nous pouvons vous donner le statut d'observateur privilégié si c'est ce que vous désirez. Et nous savons ce que vous êtes. Si vous êtes à la recherche d'une nouvelle plate-forme d'échange commercial, vos éléments de propriété intellectuelle auront là-bas bien plus de valeur qu'ici. »

La corporation solitaire se redresse légèrement avant de se gonfler ; sa peau rougit par plaques.

« Moi devoir y réfléchir. Votre délai limite de remise de conclusion est-il indexé sur un cycle fixé ou variable ? Les entités commerciales indépendantes ont-elles capacité de négocier des contrats ?

– Je peux toujours interroger ma patronne », lâche Pierre, d'un air faussement dégagé. Il retient une bouffée d'angoisse. Il ne sait toujours pas de quelle nature est sa relation avec Amber, mais c'est à coup sûr plus qu'une simple relation d'affaires et il s'inquiète des risques qu'elle prend.

« Les capacités légales de ma patronne lui permettent de modifier les réglementations commerciales pour se conformer à vos exigences. Vos activités, pour se dérouler à grande échelle, pourraient nécessiter la constitution de sociétés-écrans – la traduction de ce dernier concept lui revient sous la forme d'*organismes-hôtes* – mais ça peut s'arranger. »

La membrane de traduction oscille durant quelques secondes, apparemment occupée à reformuler certains concepts particulièrement abstraits pour les rendre absorbables par la corporation. Pierre est toutefois raisonnablement confiant : on devrait accepter son offre. Lors de leur rencontre initiale, elle s'était vantée d'avoir le contrôle de la partie matérielle du routeur au niveau le plus élémentaire. Mais elle avait dans le même temps râlé et pinaillé au sujet des protocoles de pare-feu logiciel qui l'empêchaient de partir (avant d'essayer, assez grossièrement, de dévorer son interlocuteur). Il patiente donc en contemplant le paysage marécageux, nappes de vase ponctuées de mottes de fougères épineuses violettes. La corporation doit être aux abois pour envisager d'accepter la proposition bizarre que lui a concoctée Amber.

« Ça paraît intéressant, déclare la Limace après un bref ébat confirmatoire avec la membrane. Si je procure un génome compatible, pouvez-vous lui confectionner un réceptacle idoine ?

– Je crois, oui, hasarde Pierre avec précaution. De votre côté, pouvez-nous nous procurer l'énergie dont nous aurons besoin ?

– Depuis un portail ? »

Durant quelques secondes, la membrane de traduction hallucine un bonhomme-allumette en train de hausser les épaules.

« Facile. Les portails sont totalement entrelacés : vous introduisez d'un côté un rayonnement cohérent, vous le récupérez à l'identique de l'autre. Sortez-moi juste de ce pare-feu d'abord.

– Mais le décalage dû à la vitesse de la lumière…

– Aucun problème. Vous commencez par entrer puis un instrument inerte que j'ai laissé derrière achète de l'énergie et l'expédie derrière vous. Le réseau de routeurs est synchrone, dans le cadre des vecteurs d'état qui font tourner l'Univers 1.0 ; les messages se propagent tous à la même vitesse, celle de la lumière dans le vide, sauf utilisation de trous de vers pour raccourcir la distance entre les nœuds. Tout l'intérêt du réseau est qu'il travaille sans compression destructive. Qui irait confier son esprit à un canal de transmission susceptible de le randomiser en partie lors du transit ? »

Pierre a du mal à suivre les implications de la cosmologie évoquée par la Limace. Mais ce n'est ni le lieu, ni l'heure de s'appesantir dessus. Il leur reste de l'ordre d'une minute, en temps d'horloge pour régler tout ça, s'il faut se fier à Aineko. Une minute avant que les spectres furieux décident de s'introduire dans la DMZ par d'autres moyens.

« Si vous désirez faire un essai, nous sommes prêts à vous faciliter la tâche, dit-il en imaginant des doigts croisés, des pattes de lapin et des pare-feux.

– Marché conclu, traduit la membrane. Et maintenant, nous échangeons quoi ? Actions/plasmide/titres de propriété ? Et la fusion est réalisée ? »

Pierre regarde la Limace, les yeux ronds.

« Mais il s'agit d'un accord commercial ! proteste-t-il. Qu'est-ce que le sexe vient faire là-dedans ?

– Excuses proposées. Je pense que nous avons une erreur de traduction. Vous avez bien dit qu'il s'agissait d'une fusion d'entreprises ?

– Non, pas de cette façon. Il s'agit d'un contrat. Nous convenons de vous prendre avec nous. En échange, vous nous aidez à attirer le collectif Wunch dans un domaine que nous leur organisons, ainsi qu'à configurer le routeur à l'autre extrémité… » Et ainsi de suite.

Amber prend sur elle avant de rappeler l'adresse de l'univers-paradis de Sadeq que lui a

donnée le spectre. Dans son temps subjectif, cela fait bientôt une demi-heure que Pierre est parti.

« Tu viens ? demande-t-elle à la chatte.

– Je pense que non, répond Aineko en détournant les yeux, béatement distraite.

– Bien. »

Amber se crispe, puis elle ouvre le port d'accès à l'univers de poche de Sadeq.

Comme d'habitude, elle se retrouve à l'intérieur : dans une pièce carrelée de mosaïque, murs chaulés et fenêtres en ogive. Mais il y a une différence et au bout d'un moment, elle discerne laquelle : un bruit de circulation dehors, le roucoulement de pigeons sur les toits, un cri montant de l'autre côté de la rue. L'endroit est habité.

Elle se dirige vers la fenêtre la plus proche, regarde à l'extérieur – et recule précipitamment. La chaleur est torride. De la poussière et de la fumée envahissent l'air d'une brume couleur de ciment en suspension au-dessus d'immeubles d'appartement en béton brut, aux toits en terrasse recouverts de paraboles et de panonceaux publicitaires aux diodes criardes. Elle baisse les yeux et avise des scooters, des voitures – des monstres crasseux fonctionnant aux carburants fossiles, une tonne d'acier et d'explosifs en mouvement pour transporter chacun un seul être humain – soit un rapport de masse pis encore que celui d'un antique missile balistique intercontinental –, et des piétons aux vêtements bariolés qui vont et viennent. L'hélicam* d'une chaîne d'infos ronronne au-dessus de la chaussée, son objectif braqué sur la circulation réfléchit la lumière du soleil.

« On se croirait de retour sur Terre, pas vrai ? » dit Sadeq derrière elle.

Amber sursaute.

« C'est là que vous avez grandi ? C'est Yazd ?

– La ville n'existe plus – dans l'espace réel. »

Sadeq paraît songeur mais il reste autrement plus animé que la parodie de lui-même tout juste consciente qu'elle avait aidé à échapper de cet édifice – du temps où c'était encore une vision médiévale de l'au-delà – quelques malheureuses heures auparavant. Il se fend d'un sourire.

« C'est sans doute mieux ainsi. On la démantelait déjà en même temps qu'on se préparait à partir, voyez-vous.

– Quelle richesse de détails », constate Amber en embrassant du regard le panorama.

Elle dédouble ledit regard, le multiplie et envoie ses émissaires, sous forme de spectres virtuels, baguenauder dans les rues du faubourg industriel iranien. Loin au-dessus, d'énormes Airbus sillonnent profondément les voies aériennes, chargés de pèlerins venus pour le Hadj, de touristes à destination des stations balnéaires du Golfe, de denrées importées des marchés étrangers.

« C'est la meilleure période à mon souvenir, précise Sadeq. Je n'y passais jamais trop de temps : je me partageais alors entre Qom, pour mes études religieuses, et le Kazakhstan pour l'entraînement de cosmonaute – mais c'est censé représenter le début des années vingt. Après les troubles, après la chute des Gardiens de la Révolution ; un pays jeune, dynamique, libéral, plein d'optimisme et de foi dans la démocratie. Des valeurs en perte de vitesse ailleurs.

– Je pensais que la démocratie était alors une nouveauté ?

– Non. (Sadeq hoche la tête.) Il y avait eu des émeutes pré-démocratiques à Téhéran dès le XIXe siècle, le saviez-vous ? C'est pourquoi la première révolution – non. » Il s'interrompt et d'un geste, symbolise une scission.

« Foi et politique constituent un mélange détonant. (Puis il fronce les sourcils.) Mais regardez… Est-ce ce que vous désiriez ? »

Amber rappelle ses yeux éparpillés dans la nature – certains se sont éloignés déjà de plus de mille kilomètres – et s'applique à réintégrer leurs visions de la reconstitution de Sadeq.

« Ça me paraît convaincant. Mais pas trop non plus.

– C'était l'idée…

– Eh bien, ma foi. (Elle sourit.) Est-ce limité à l'Iran ? Ou avez-vous pris quelques libertés sur les bords ?

– Qui ça, moi ? (Il arque un sourcil.) J'ai déjà bien assez de doutes sur la moralité de ce… de cette entreprise, sans me risquer à fouler le territoire d'Allah, la paix soit sur Lui. Je vous le promets, les seuls sapiens présents en ce monde, c'est nous. Ces gens ne sont que les coquilles creuses des mannequins de vitrine issus de mes rêves. Les animaux, de vulgaires bitmaps. Cela correspond à ce que vous aviez demandé, rien de plus.

– Eh bien, ma foi », répète Amber.

Lui revient l'expression sur le visage maculé de poussière d'un petit garçon, en train de jouer au ballon avec ses copains devant les planches qui barricadent la devanture d'une station essence au bord d'une route du désert ; lui revient le papotage animé de deux femmes au foyer synthétiques, l'une en tenue traditionnelle noire, l'autre vêtue de fringues d'importation, style euro-trash.

« Êtes-vous sûr qu'ils ne sont pas réels ? insiste-t-elle.

– Tout à fait sûr. »

Mais l'espace d'un instant, elle discerne en lui de l'incertitude.

« Alors on y va ? Vos occupants sont-ils déjà prêts à emménager ?

– Oui à la première question et Pierre travaille encore sur la seconde. Venez, on ne veut pas risquer de se faire piétiner par les squatteurs. »

Elle l'invite du geste à le suivre alors qu'elle ouvre une porte qui donne sur l'esplanade où sa chatte robotique – l'intrus extraterrestre dans la zone démilitarisée – dort en rêvant qu'elle pourchasse des souris super-intelligentes à travers les strates de réalités multidimensionnelles.

« Je me demande parfois si je suis vraiment consciente. Penser à des trucs pareils me donne froid dans le dos. Allons, filons fourguer à ces aliens un pont à Brooklyn. »

Amber retrouve le spectre fourbe dans la salle dépourvue de fenêtres piquée à *2001*.

« Vous avez confiné le monstre, déclare d'entrée le spectre.

– Oui. »

Amber attend un moment – en temps subjectif – car elle a détecté des frondes délicates venues caresser les bords de sa conscience dans ce qui a tous les signes d'un brouillage de son indexation chronologique. Un bref instant, il lui prend une envie d'éternuer et elle sent une bouffée de colère qui se dissipe presque aussitôt.

« Et vous vous êtes modifiée pour bloquer tout contrôle externe, ajoute le spectre. Est-ce là ce que vous désirez, Autonome Amber ?

– N'avez-vous donc aucune notion de l'individualité ? » Elle est irritée de le voir tenir pour acquis de venir jouer avec ses états internes.

« L'individualité est une barrière inutile au transfert d'information, dit le spectre en reprenant sa forme initiale, le reflet translucide du corps d'Amber. Elle réduit l'efficacité d'une économie capitaliste. Une bonne partie de la DMZ nous/m'est encore inaccessible. Êtes-vous vraiment sûre d'avoir vaincu le monstre ?

– Il fera ce que je lui dirai », répond Amber en se forçant à paraître plus confiante qu'elle n'est en réalité – par moments, ce satané cyborg de chat transhumain n'est pas plus prévisible qu'un authentique félin.

« Et maintenant se pose la question du règlement.

– Le règlement. » Le spectre semble amusé.

Mais Pierre lui a indiqué à quoi prêter particulièrement attention et Amber discerne maintenant les membranes de traduction autour de l'extraterrestre. Leurs variations de couleur révèlent une immense distance sémantique ; la créature de l'autre côté, quand bien même elle évoque sa propre image dans un miroir, est bien loin d'un être humain.

« Comment pouvons-nous/je imaginer de payer de notre propre poche pour rendre service à nous-mêmes ? »

Amber sourit.

« Nous voulons disposer d'un canal pour regagner le routeur par lequel nous sommes arrivés ici.

– Impossible, dit le spectre.

– Nous voulons un canal, et nous voulons qu'il demeure encore ouvert six cents millions de secondes après que nous l'aurons traversé.

– Impossible, répète le spectre.

– Nous pouvons vous offrir en échange une civilisation entière, dit Amber d'une voix blanche. Une nation humaine complète, avec ses millions d'individus. Laissez-nous partir et nous veillerons à vous la procurer.

– Vous… attendez, je vous prie. »

Le spectre miroite légèrement, ses bords deviennent flous.

Amber ouvre un canal particulier vers Pierre tandis que le spectre confère avec ses autres nœuds : *Le collectif Wunch est-il déjà en place ?* émet-elle.

Ils s'installent. Ce groupe-ci ignore totalement ce qui s'est passé à bord du Dé-Maintenance. *Les souvenirs de ces événements ne leur sont jamais parvenus. Donc, la Limace a réussi à les convaincre de coopérer. Le spectacle est un peu effrayant – genre* L'Invasion des Profanateurs de sépulture*, tu vois ?*

Peu m'importe que le spectacle soit effrayant, rétorque Amber. *J'ai besoin de savoir si vous êtes prêts.*

Sadeq répond que oui, l'univers est prêt.

Parfait, alors bouclez votre barda. On dégage bientôt.

L'image du spectre se raffermit.

« Une civilisation complète ? insiste-t-il. C'est impossible. Votre arrivée… »

Il marque un temps, se brouille un peu.

Ah, je t'ai eu ! songe Amber. *Menteur, menteur, pris la main dans le sac !*

« Vous ne pouvez pas avoir trouvé une civilisation humaine dans les archives, ce n'est pas possible !

– Le monstre dont vous vous plaignez et qui a traversé avec nous est un prédateur, affirme-t-elle sans broncher. Il a englouti une nation entière avant que nous réussissions héroïquement à détourner son attention et à l'inciter à nous suivre dans le routeur. C'est un archivore – tout était encore en lui, figé, archivé, jusqu'à ce qu'on procède à la décompression. Cette civilisation sera déjà restaurée, ressortie de l'ombre dans notre Système solaire natal. Nous n'avons rien à gagner à la ramener avec nous. Mais nous, nous devons rentrer pour nous assurer qu'aucun autre prédateur dans son genre ne découvre le routeur – ou le hub à haut débit que nous y avons attaché.

– Vous êtes sûre d'avoir tué ce monstre ? demande le spectre. Ce serait gênant si nous devions sortir de notre cachette pour nous retrouver dans son concentré d'archives.

– Je puis vous garantir qu'il ne vous causera plus aucun problème si vous nous laissez partir », dit Amber, croisant mentalement les doigts.

Le spectre ne semble pas avoir remarqué l'imposante excroissance de données à compression fractale qui déforme sa perspective personnelle d'un bon ordre de grandeur, à l'aise. Elle perçoit encore dans un coin de sa tête le sourire d'Aineko prenant congé, un reflet de dents d'ivoire pour lui rappeler de la ressusciter si son plan d'évasion réussit.

« Je/nous sommes d'accord. »

Le spectre se tortille bizarrement pour se déformer en une hyper-sphère à cinq dimensions. Qui se met à bouillonner intensément durant plusieurs secondes avant de cracher un simple jeton – un repli distordu qui flotte dans les airs comme un trou noir en apesanteur.

« Voici votre droit de passage. Montrez-nous la civilisation.

– D'accord – *maintenant !* – Attrape ! »

Amber bande un muscle imaginaire et un des murs de la chambre s'efface pour s'ouvrir

sur l'enfer existentiel de Sadeq, désormais redécoré pour évoquer de manière assez convaincante une ville industrielle iranienne du XXIe siècle, peuplée par un Wunch de parasites qui ont encore du mal à croire en leur bonne fortune : un continent entier de zombies tout prêts à héberger leur conscience avide de chair.

Le spectre dérive vers la fenêtre ouverte. Amber intercepte le trou noir et l'ouvre brusquement, puis, reprenant fermement ses esprits, elle envoie le message *ouverture totale !* sur le canal audio général. Le temps se fige momentanément, et puis…

Une gemme synthétique de la taille d'une cannette de soda fonce à travers le vide glacé, décrivant une large orbite autour d'une naine brune. Mais le vide est tout sauf noir. Un éclat de saphir aussi intense que le soleil de midi sur Mars illumine ce diamant irrégulier, roule et dégringole en cascade sur des voiles aussi fines que des bulles de savon qui dérivent avec lenteur et s'étirent, tendues devant la cannette. Le proxy de la corporation-Limace en fuite a piraté le microgiciel du routeur et la porte du trou de ver ouverte pour alimenter celle-ci en énergie brille de l'éclat aveuglant d'une boule de feu nucléaire : faisceau de lumière laser canalisée depuis une étoile située à bien des années-lumière afin de propulser le *Dé-Maintenance* lors de son voyage de retour vers le Système solaire jadis humain.

Amber s'est retirée avec Pierre dans une simulation de ses appartements à bord de l'Imperium de l'Anneau. L'un des murs de sa chambre est une dalle de diamant d'un seul tenant derrière laquelle se déploie l'ionosphère bouillonnante de Jupiter vue depuis une orbite assez basse pour que la ligne d'horizon apparaisse rectiligne. Ils sont blottis tous les deux dans son lit, une copie à peine plus confortable de la couche royale d'Henry VIII d'Angleterre. On le dirait sculpté dans des poutres de chênes millénaires. Comme avec tant d'autres objets de l'Imperium, les apparences sont trompeuses et c'est plus encore le cas des espaces de simulation confinés à bord du minuscule *Dé-Maintenance* qui progresse cahin-caha vers le dixième de la vitesse de la lumière, la vélocité maximale qu'il est susceptible d'atteindre avec une fraction de sa surface de voilure originelle.

« J'essaie de bien comprendre, commence Pierre. Tu as convaincu. Les autochtones. Qu'une simulation de l'Iran. Peuplée de zombies passés sous le contrôle de membres du Wunch. Était une civilisation humaine ?

– Ouais. (Amber s'étire paresseusement et lui lance un petit sourire satisfait.) Mais enfin, c'est de leur faute, ces cons ; si leur collectif d'entités commerciales n'avait pas adopté les points de vue conscients comme monnaie d'échange, ils ne seraient pas tombés dans un tel piège, pas vrai ?

– Les gens. L'argent.

– Eh bien… »

Elle bâille, puis se redresse et claque des doigts, impérieusement. Des oreillers garnis de duvet se matérialisent dans son dos et un plateau d'argent chargé de deux verres de vin apparaît entre eux.

« Les corporations sont également devenues des formes de vie chez nous aussi, n'est-ce pas ? Et nous commerçons effectivement avec elles. Nous donnons à nos IA des entreprises pour leur procurer une existence légale mais l'analogie va encore plus loin. Considère n'importe quel siège social, meublé d'œuvres d'art, de mobilier coûteux et envahi par un personnel obséquieux furetant partout…

– C'est la nouvelle aristocratie. C'est ça ?

– Faux. Quand ils prendront le pouvoir, le résultat sera plutôt la nouvelle biosphère. Merde, la nouvelle soupe primordiale : un grouillement stupide de procaryotes, de bactéries et d'algues qui troquent de l'argent contre des plasmides. »

La Reine passe un verre de vin à son Prince consort. Quand il y boit, il se remplit à nouveau comme par miracle.

« Schématiquement, des algorithmes d'allocation de ressources suffisamment complexes se

chargent de répartir la pénurie de ressources… et si tu as le malheur de rester sur leur route, c'est toi qu'ils répartiront. Je pense que c'est ce qui s'est produit au sein du cerveau matriochka à l'intérieur duquel nous avons échoué. À en juger par l'exemple de la Limace, ça s'est également produit ailleurs. On doit donc se demander d'où viennent les constructeurs de cette structure. Et où ils sont allés. Et s'ils se sont rendus compte que la destinée de toute vie intelligente utilisant des outils était d'être un tremplin dans l'évolution des instruments d'entreprise.

– Peut-être ont-elles tenté de démanteler des compagnies avant que celles-ci ne se passent d'elles. (Pierre paraît soucieux.) Gérer une dette nationale, importer des extensions de visualisation subjective fastueuses, se goberger de rêves exotiques. Une fois connectée sur la Toile, une civilisation matriochka primitive se révélerait, hum… (Il marque un temps.) Tribale. Une civilisation primitive post-singularité confrontée pour la première fois à la Toile galactique. Totalement bluffée. Et aussitôt avide de profiter de tout son luxe. Dilapidant son capital – humain ou alien –, pour s'approprier les machines à mèmes à leur origine. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'un désert hurlant de mécanismes d'entreprise cherchant à s'approprier quelqu'un.

– Spéculation…

– Pure spéculation, confirme-t-il.

– Mais qu'on ne peut ignorer. (Elle hoche la tête.) Peut-être que quelque prédateur industriel primitif a construit les machines qui ont répandu les trous de ver autour des naines brunes et qui font tourner le réseau de routeur plaqué dessus dans le seul but de faire rapidement fortune. Mais en s'abstenant de les placer à proximité des systèmes planétaires susceptibles d'accueillir une vie utilisant les machines, ils se garantissent que seules les civilisations parvenues au seuil de la singularité seront à même de tomber dessus. Des civilisations déjà trop avancées pour devenir des proies faciles ne perdront sans doute pas de temps à explorer de tels sites… de sorte que le réseau leur garantirait un flot régulier de bouseux fraîchement débarqués dans la grande ville et donc plus faciles à tondre. Sauf qu'ils ont mis en œuvre ce mécanisme il y a maintenant des milliards d'années et que, dans l'intervalle, leur espèce s'est éteinte, mais le réseau a continué de se propager tout seul, tant et si bien que ne subsistent plus aujourd'hui que civilisations matriochka dévastées et parasites hurlants comme les spectres furieux et le Wunch. Et des victimes comme nous. (Elle frissonne, change de sujet.) À propos d'aliens, la Limace est-elle satisfaite ?

– La dernière fois que j'ai vérifié, ouais. »

Pierre souffle sur son verre de vin qui se désintègre aussitôt en un million de paillettes lumineuses. L'évocation de l'artefact qu'ils s'apprêtent à emporter avec eux le rend dubitatif.

« Je ne lui fais pas encore pleinement confiance à l'extérieur d'un espace de simulation confiné mais je reconnais qu'il nous a procuré un contrôle précis du laser de routage. J'espère juste que tu n'auras pas vraiment à l'utiliser, si tu vois ce que je veux dire. Je suis déjà un peu préoccupé de voir Aineko passer tant de temps là-bas.

– Ah, c'est donc là qu'elle se trouve. Je m'inquiétais.

– Les chats ne viennent jamais quand on les appelle, pas vrai ? »

À l'extérieur du hublot, le terminateur imaginaire de Jupiter se précipite vers eux avec une hâte inquiétante, les aspirant vers un crépuscule indécis.

PARTIE 3

SINGULARITÉ

« Il y a un naïf qui vient au monde à chaque minute. »

Phineas Taylor Barnum*

7 : CONSERVATEUR

Debout au bord de l'abysse, Sirhan contemple la mer de nuages orange et gris qui roulent loin en contrebas. L'air à cette altitude est glacial, avec de légers relents d'ammoniac, même si ce doit être le fruit de son imagination car il y a peu de chance que le moindre échange gazeux se produise au travers du mur de pression transparent qui englobe la ville volante. Il a pourtant l'impression de n'avoir qu'à tendre la main pour effleurer les nuées de vapeur tourbillonnantes. Il n'y a personne à part lui si près de la falaise – c'est une sensation glaçante que de contempler ces profondeurs insondables, cet océan de gaz si froids qu'il congèlerait la chair humaine en quelques secondes, et de savoir qu'il n'y a là-dessous pas la moindre matière solide sur des dizaines de milliers de kilomètres. Sentiment de solitude encore aggravé par la raréfaction de la bande passante dans ces lointains confins du Système. La plupart des gens demeurent blottis près du hub, confinés dans le conforme et la chaleur que procure un faible taux de latence : le posthumain reste grégaire.

Sous les pieds de Sirhan, la cité-nénuphar flottante se développe toute seule, grommelant et barattant dans un interminable enchaînement de boucles autosimilaires, tel un blastème cubiste se développant dans les couches supérieures de l'atmosphère de Saturne. D'énormes canalisations aspirent le méthane et les autres gaz, transfèrent l'énergie, polymérisent, diamantisent et craquent l'hydrogène pour alimenter les cellules de transfert en orbite. Par-delà le dôme de saphir du sac de gaz enfermant la cité, une étoile d'azur brille avec l'éclat d'une lumière laser ; le premier – et jusqu'ici le dernier – vaisseau stellaire qui entre en orbite, propulsé par les ultimes lambeaux déchiquetés de sa voile solaire.

Il se demande avec malice comment va réagir sa mère en découvrant sa banqueroute quand la lumière au-dessus de lui vacille. Quelque chose de gris et de déplaisant vient de s'écraser sur la paroi incurvée presque invisible devant lui, maculant celle-ci. Il recule d'un pas, lève les yeux, furieux. « Allez-vous faire foutre ! », hurle-t-il.

Une tempête de rires glapissants le suit alors qu'il s'éloigne, ce sont les chants de pigeons féroces et moqueurs.

« Je ne plaisante pas », lance-t-il en manière d'avertissement, balayant l'air au-dessus de lui. Des ailes s'égayent dans un éclat de tonnerre tandis qu'une dalle de vent se congèle au-dessus de sa tête : des nanomachines en fleurs de chardon qui flottent dans la brise et s'accrochent entre elles pour former une ombrelle protectrice. Il s'éloigne du périmètre, fulminant, laissant les pigeons s'en prendre à une autre victime.

Ennuyé, Sirhan trouve une butte herbeuse à quelque deux cents mètres de la falaise, longeant la courbe des nénuphars composant les bâtiments du musée. Il est assez loin des autres humains pour pouvoir s'asseoir tranquillement, seul avec ses pensées, et assez loin du bord pour ne pas être emmerdé par les hordes de rats volants. La cité des airs, bien que produit

d'une technologie avancée presque inimaginable vingt ans plus tôt, est toujours envahie de parasites – la complexité logicielle et les lois d'échelle assuraient que, du côté des failles de conception, les décennies de changement précédentes avaient un peu joué le rôle de la période inflationniste dans l'évolution cosmologique, de sorte qu'une infestation massive de pigeons migrateurs n'est certainement pas le problème le plus inexplicable que connaisse cette biosphère.

Afin de se débarrasser des manifestations d'ordre cyber-naturel les plus importunes, il va s'asseoir sous un pommier et rassemble ses univers autour de lui.

« Quand doit arriver ma grand-mère ? », demande-t-il, via un antique téléphone, à son univers des domestiques, un monde où chacun obéit et sait garder sa place. La ville se plie volontiers à sa demande ; elle doit avoir ses raisons.

« Elle est encore en conteneur mais le freinage atmosphérique est quasiment terminé. Son corps sera parvenu au fond du puits dans moins de deux mégasecondes. »

L'avatar de la cité dans cette machinima est un maître d'hôtel victorien discret, impavide et respectueux. Sirhan évite les interfaces mémorielles intrusives ; pour ses dix-huit ans, son conservatisme frise l'affectation, d'où cette préférence pour les ordres vocaux et les agents anthropomorphes sur l'épissage invisible de réseaux neuronaux virtuels.

« Vous êtes certain que son transfert s'est réalisé avec succès ? », s'inquiète-t-il.

Il a beaucoup entendu parler de sa Mamie quand il était jeune, et ce n'était guère flatteur. La vieille chouette doit toutefois être bien plus souple que n'a jamais voulu l'admettre sa mère pour accepter de se soumettre pour la première fois à ce genre de traitement, parvenue à son âge.

« J'en suis aussi certain qu'on peut l'être, jeune maître, avec quelqu'un qui a toujours tenu à conserver son phénotype original sans vouloir profiter d'une sauvegarde hors-ligne ou d'implants médicaux. Je regrette que l'omniscience ne soit pas dans mes attributions. Désirez-vous me voir procéder à des recherches plus approfondies ?

– Non. »

Sirhan lève les yeux vers l'éclat de lumière laser, bien visible même à travers la membrane fine comme une bulle de savon qui maintient le mélange gazeux respirable et les billions de litres d'hydrogène brûlant de l'atmosphère qui la surmonte.

« Tant que vous pouvez me certifier qu'elle arrivera avant le vaisseau… »

Basculant sa vision en ultraviolet, il observe les pics d'émission et repère le lent décalage des émissions en modulation d'amplitude à ondes courtes, seul signal descendant que le vaisseau spatial parvient à établir jusqu'à ce qu'il soit parvenu à portée de communication avec le système. Le message se résume à la même question, inlassablement répétée depuis une semaine, sur ce changement de cap imprévu vers Saturne et les raisons de ce refus de leur créditer un complément de térawatts de force propulsive.

« À moins que se produise un pic dans leur faisceau de propulsion, vous pouvez en être certain, lui répond Cité d'une voix rassurante. Et vous pouvez également être certain que votre grand-mère sera réanimée dans les meilleures conditions.

– C'est le moins qu'on puisse espérer. »

Entreprendre le voyage interstellaire en personne, à son âge, sans la moindre mise à jour ou augmentation, ça doit réclamer du courage, décide-t-il.

« Dès qu'elle sera réveillée, si je ne suis pas là, demandez-lui si elle peut m'accorder un moment pour un entretien. En vue d'archivage, évidemment.

– Ce sera avec plaisir. (Cité incline poliment la tête.)

– Ce sera tout », lâche Sirhan pour prendre congé et la fenêtre sur l'espace de service se referme.

Puis il reporte son attention sur le minuscule point de lumière laser d'un bleu éclatant tout proche du zénith. *Pas de chance, m'man*, dit-il à voix basse à l'intention de son cache journal. Son attention est désormais dédoublée, concentrée sur les divers aspects de la prodigieuse

aubaine historique sur le point de se déverser sur lui, venue des profondeurs de la singularité, sous la forme du théâtre cartésien de cet esquif stellaire vieux de trente ans. Mais il peut encore se permettre un brin de jubilation malveillante devant les revers familiaux. *Tous tes biens m'appartiennent désormais*. Il sourit intérieurement. *Je n'ai plus qu'à m'assurer dorénavant qu'ils seront utilisés intelligemment cette fois-ci.*

« Je ne vois pas pourquoi ils nous dévient vers Saturne. Ce n'est pas comme s'ils avaient déjà pu démanteler entièrement Jupiter, non ? demande Pierre en faisant rouler pensivement la bouteille de bière glacée entre ses doigts et son pouce.

– Pourquoi ne pas te renseigner auprès d'Amber ? », suggère le vélociraptor accroupi devant la table à cartes. L'accent ukrainien de Boris n'est en rien entravé par le larynx du dromosaurien ; en fait, c'est une simple affectation, il pourrait, s'il le voulait, aisément régler la question en se téléchargeant vite fait un patch de prononciation britannique.

« Eh bien… (Pierre hoche la tête.) Elle passe tout son temps avec cette Limace, plus d'accès en multiplex, verrouillage par mots de passe activés. Je pourrais être jaloux. » Mais sa voix ne trahit pas vraiment d'inquiétude.

« Et jaloux de quoi ? Tu n'as qu'à lui demander de dériver instance pour te parler, te faire amour ou gâterie, au choix.

– Ah ! » Pierre ricane sombrement avant d'écluser les dernières gouttes de bière. Puis il jette la bouteille dans la direction d'une touffe de cyclamens avant de claquer des doigts ; une autre bouteille se matérialise à la place.

« Quoi qu'il en soit, nous être à deux mégasecondes de Saturne », insiste Boris avant de s'interrompre pour aiguiser une incisive de trois centimètres contre un bout de la table. Le croc écrabouille le bois comme si c'était du carton bouilli.

« Grrrm. Moi voir un spectre d'émission plus qu'étrange en provenance Système solaire intérieur. Masse indistincte dégringolant vers le fond du puits de gravité. Me demande si ensemencement matière inerte par intelligence s'étendre maintenant au-delà orbite de Jupiter ?

– Hum. (Pierre boit une lampée au goulot, repose la bouteille.) Ça pourrait expliquer la diversion. Mais pourquoi n'ont-ils pas mis en route pour nous les lasers de l'Anneau ? Ça aussi, ça t'a échappé. »

Pour des raisons inconnues en effet, l'imposante batterie de lasers de lancement a été coupée, quelques secondes seulement après que l'équipage du *Dé-Maintenance* eut pénétré dans le routeur, le laissant dériver dans les ténèbres glacées.

« Moi ignorer pourquoi eux ne pas parler. (Boris hausse les épaules.) Au moins, sont encore en vie là-bas, comme le prouve leur "mettre cap sur Saturne selon tel et tel éléments orbitaux". Quelqu'un prête attention. Moi te le dire depuis le début, n'empêche : transformer tout le Système solaire en computronium est très mauvaise idée, à long terme. Qui sait où elle est déjà allée ?

Pierre dessine un cercle dans les airs.

« Aineko, tu écoutes ?

– Lâche-moi la grappe. »

L'esquisse d'un sourire vert apparaît dans le cercle, avec la simple suggestion de crocs et de moustaches pointues comme des aiguilles.

« Je rêvais de m'être endormie en sursaut. »

Boris fait rouler un œil monté sur tourelle et bave sur la nappe.

« Miam-miam, gronde-t-il, laissant son cerveau corporel saurien avoir son mot à dire.

– Pourquoi diable vouloir dormir ? C'est une putain de sim, je te ferai remarquer.

– J'*adore* dormir, répond le chat en léchant avec irritation sa queue qui vient tout juste d'apparaître. Qu'est-ce que tu veux ? Des puces ?

– Non merci », s'empresse de répondre Pierre.

La dernière fois qu'il a omis de la prendre au mot, trois de ses univers de poche se sont retrouvés envahis de hordes de souris grises. L'un des inconvénients à voler à bord d'un astronef de la taille d'une boîte de haricots remplie de matière intelligente, c'est le risque de voir certains des passagers devenir un peu trop créatifs avec les systèmes de contrôle de la réalité. Ce petit rendez-vous informel en mode crétacé n'était qu'un simple exercice de divertissement de la part de Boris ; comparé à d'autres espaces de simulation à bord du *Dé-Maintenance*, c'était franchement de la petite bière. S'adressant de nouveau à la chatte :

« Écoute, as-tu des nouvelles fraîches sur ce qui se déroule vraiment tout en bas ? Nous ne sommes plus qu'à vingt jours de l'insertion orbitale en temps objectif et on ne distingue quasiment rien…

– Ils ne nous envoient pas d'énergie. »

Aineko se matérialise entièrement, une grosse chatte orange et blanche, une boucle de fourrure marron en forme d'arobase sur le flanc. Pour une raison qui lui appartient, elle se plante sur la table, à proximité bien tentante du nez de vélociraptor de Boris.

« L'absence de laser de propulsion signifie bande passante réduite. Ils nous parlent en mode texte police Latin-1 à 1200 bauds, si tu veux tout savoir. » (Ce qui est proprement insultant, vu la capacité de stockage du vaisseau qui se chiffre en ava-octets – un ava-octet est un nombre d'Avogadro d'octets, soit plusieurs milliards de fois la taille entière de l'Internet en 2001 – et un débit totalement ridicule.)

« Amber nous demande de passer la voir immédiatement. En salle d'audience. Rien d'officiel bien sûr. Je pense qu'elle veut en discuter.

– Rien d'officiel ? Je peux y aller sans changer d'apparence. »

La chatte renifle.

« Personnellement, je porte une toison de vraie fourrure, déclare-t-elle, hautaine. Mais pas de pantalon. »

Sur quoi, elle disparaît une fraction de seconde avant que ne se referme le ciseau de mâchoires, style le griffon d'Alice.

« Allons-y, dit Pierre en se levant. Il est temps de voir ce que nous veut Sa Majesté aujourd'hui. »

Bienvenue dans la décennie huitième du millénaire trois, quand les effets de la transition de phase dans la structure même du Système solaire commencent finalement à devenir visibles à l'échelle cosmologique.

Il y a environ onze milliards de primates victimes du choc du futur, ce syndrome de décalage temporel dans divers états de vie et de non-vie à travers l'ensemble du système. La plupart se sont regroupés là où la bande passante interpersonnelle est la plus intense, dans la zone habitable entourant l'ancienne Terre. La biosphère terrestre est en réanimation depuis des décennies, entre les diverses poussées éruptives incontrôlables de réplicateurs brûlants un peu partout à sa surface jusqu'à ce que l'OMS parvienne à les maîtriser – gelée grise, thylacines, dragons. Le dernier grand empire commercial trans-global, dirigé depuis les arcologies d'Hong Kong, s'est effondré en même temps que le capitalisme, rendu obsolète par un ensemble d'algorithmes d'allocations de ressources déterministe de qualité supérieure, connu sous le terme générique d'Économie 2.0. Mercure, Vénus, Mars et la Lune sont toutes en bonne voie de désintégration, leur masse attirée vers l'orbite grâce à l'énergie récupérée à partir d'une nappe de centrales thermoélectriques dont l'épaisseur forme un brouillard si épais autour du Soleil qu'il ressemble dorénavant à une grosse pelote de laine mérinos rouge de la taille d'une géante rouge en début de vie.

Les humains ne sont plus que des utilisateurs d'outils tout juste intelligents ; la sélection par l'évolution darwinienne s'est interrompue quand langage et utilisation des outils ont convergé, laissant le commun du porteur de mème chevelu dénué de toute

faculté de débrouillardise. Aujourd'hui, la torche éclatante du savoir n'est plus brandie par les seuls humains – leurs enthousiasmes communicatifs ont infecté des myriades d'autres hôtes, dont plusieurs types sont qualitativement plus doués pour la réflexion. Au dernier recensement, il existait près de mille espèces intelligentes non humaines dans l'espace solaire, également réparties entre posthumains d'un côté, intelligences artificielles naturellement auto-organisatrices au milieu et mammifères non-humains de l'autre. Le châssis neural commun aux mammifères est aisé à améliorer pour atteindre une intelligence de type humain chez la plupart des espèces capables de porter, alimenter et refroidir une livre de matière grise, et les descendants d'une centaine de thèses de doctorat à l'éthique contestable exigent à présent l'égalité des droits. Il en est de même des morts sans repos : les spectres multi-connectés de manière panoptique des individus qui ont vécu suffisamment récemment pour laisser l'empreinte de leur identité sur l'ère informatique ou les projets d'ingénierie théologique ambitieux de l'Église Triplérite Réformée des Saints du Dernier-Jour (qui veulent émuler tous les êtres humains possibles en temps réel pour leur offrir la possibilité d'être sauvés).

La mèmesphère humaine est en train de prendre vie, même si l'on est en droit de se demander combien de temps encore son humanité demeurera reconnaissable. La densité d'information des planètes intérieures converge visiblement vers le nombre d'Avogadro de bits par mole, un bit par atome, à mesure que la matière inerte déconstruite des planètes intérieures (à l'exception de la Terre, préservée pour l'instant à l'instar d'un bâtiment historique pittoresque perdu au milieu d'une zone industrielle) est convertie en computronium. Et cela ne touche plus seulement le Système intérieur. Les mêmes forces sont à l'œuvre sur les lunes de Jupiter et celles de Saturne, même s'il faudra des milliers d'années et non plus des décennies pour démanteler à leur tour les géantes gazeuses. Même avec l'intégralité du budget énergétique total du Soleil, il faudra des siècles pour pomper l'énorme masse de Jupiter jusqu'à la vitesse de satellisation. Mais les penseurs primitifs à combustion rapide descendus des grands singes des plaines africaines pourraient bien avoir totalement disparu ou transcendé leur architecture charnelle quand sera achevée la réalisation du cerveau solaire en poupée russe.

Cela ne saurait tarder désormais…

Entre-temps, une fête bat son plein dans le puits de gravité de Saturne.

La cité nénuphar de Sirhan flotte à l'intérieur d'une sphère gigantesque presque invisible dans l'atmosphère supérieure de la géante gazeuse ; un ballon de plusieurs kilomètres de diamètre dont la couche inférieure est une coquille de diamant renforcé de fullerènes et la couche supérieure une enveloppe contenant de l'hydrogène à haute température. C'est l'une des bulles de savon de plusieurs centaines de multi-mégatonnes qui flottent sur cet océan turbulent d'hydrogène et d'hélium qui composent la partie supérieure de l'atmosphère, plantée là par la Société de Terraformation créative, l'un des sous-traitants de l'Exposition universelle de 2074.

Les cités sont des structures élégantes, développées à partir d'une graine conceptuelle longue de quelques méga-mots. Leur taux de réplication demeure lent (il faut plusieurs mois pour édifier une bulle) mais en deux petites décennies de croissance exponentielle, elles auront pavé toute la stratosphère d'un terrain accueillant pour l'homme. Bien entendu, le taux de croissance ralentira sur la fin, car il faut plus de temps pour fractionner des isotopes métalliques à partir du gaz extrait des profondeurs turbides de la géante mais avant qu'on en parvienne là, les premiers fruits issus des usines robots de Ganymède déverseront dans cette soupe des hydrates de carbone. Au bout du compte, Saturne – dont la gravité au sommet des nuages est de onze mètres par seconde au carré, parfaitement acceptable pour l'homme – possédera une biosphère planétaire près de cent fois plus vaste que la surface de la Terre. Et ce sera bougrement chouette, vu que sinon Saturne est parfaitement inutile à qui que ce soit, à

part comme réservoir d'énergie de fusion pour l'avenir lointain quand le Soleil aura brûlé tout son combustible.

Ce nénuphar particulier est recouvert d'un tapis d'herbe, le moyeu du disque s'élevant pour former une colline en pente douce surmontée par la masse de béton luisant du Musée des sciences de Boston. Le bâtiment semble curieusement dénudé, privé de son arrière-plan d'autoroutes et de ponts sur la rivière Charles – mais même le généreux kilotonne de matière inerte des palans de chargement qui avaient hissé l'édifice en orbite n'auraient pas permis de l'accompagner de son environnement contextuel. *Sans doute quelqu'un arrivera à bidouiller vite fait en guise de toile de fond un diorama concocté à partir d'une brume d'utilitaires*, estime Sirhan mais pour l'heure, le musée se dresse dans son fier isolement, solitaire redoute de savoir classique en exil loin du cœur en réflexion accélérée du Système solaire.

« Quel gâchis d'argent, bougonne la femme en noir. D'ailleurs, qui a pu avoir cette idée stupide ? »

Elle brandit la férule en diamant de sa canne en direction de l'édifice.

« C'est un geste politique, répond Sirhan d'une voix absente. Tu vois le genre : nous avons tant de newtons à brûler que nous pouvons expédier nos ambassades culturelles où nous voulons. Le Louvre est en route pour Pluton, tu étais au courant ?

– Un gâchis d'énergie », persiste-t-elle. Elle rabaisse sa canne à contrecœur et s'appuie dessus. Puis grimace :

« Ce n'est pas correct.

– Tu as grandi durant le second effondrement pétrolier, n'est-ce pas ? le titille Sirhan. C'était comment, à l'époque ?

– C'était comment… ? Oh, l'essence a dépassé les quarante euros le litre mais on en avait encore largement assez pour les bombardiers, répond-elle sur un ton dégagé. On savait que tout se passerait bien. S'il n'y avait pas eu ces satanés de-quoi-je-me-mêle de posthumanistes… »

Son visage ridé, anormalement âgé, se déforme en une grimace furieuse sous une frange de cheveux qui ont pris une couleur de paille moisie, mais il décèle toutefois une auto-ironie sous-jacente qu'il a du mal à saisir.

« Comme ton grand-père, qu'il aille au diable ! Si je rajeunissais, j'irais pisser sur sa tombe pour lui montrer ce que je pense de ce qu'il a fait. Si du moins il en a une, de tombe », ajoute-t-elle presque affectueusement.

Mémo perso : télécharger l'histoire de la famille, dit Sirhan à l'un de ses spectres. En bon historien, il enregistre machinalement toute expérience avant qu'elle pénètre le flux narratif de sa conscience – les signaux efférents sont alors les plus propres – mais aussi lorsqu'elle s'intègre à sa propre conscience de soi, pour se prémunir contre toute pénurie mémorielle à venir. Détail toutefois remarquable, sa grand-mère n'a jamais changé de position au cours des décennies pour ce qui est du refus de s'adapter aux modalités nouvelles.

« T'enregistres tout ça, hein ? renifle-t-elle.

– Je n'enregistre pas, Mamie, répond-il d'une voix douce. Je me contente de sauvegarder mes souvenirs pour les générations futures.

– Ah. On verra », dit-elle, méfiante.

Puis elle le surprend par un brusque éclat de rire qui s'interrompt soudain.

« Non, c'est *toi* qui verras, mon chéri. Je ne serai plus là pour être déçue.

– Vas-tu me parler de mon grand-père ? demande Sirhan.

– Pourquoi devrais-je prendre cette peine ? Je vous connais, vous les posthumains, vous n'avez qu'à vous adresser directement à son spectre. N'essaie pas de le nier ! Chaque histoire a deux facettes, mon petit, et il a eu plus que sa part d'opinions contradictoires, cette crapule. M'abandonner en me laissant seule pour élever ta mère, en ne me laissant en tout et pour tout qu'une poignée de propriétés intellectuelles plus une douzaine de procès intentés par la Mafiya. Franchement, je ne sais même plus ce que j'ai pu voir en lui. »

Le moniteur de stress vocal de Sirhan détecte une trace manifeste de mensonge dans cette dernière assertion.

« C'est une ordure, un vaurien, et je te prie de ne jamais l'oublier. Cet imbécile était si paresseux qu'il n'a même pas été foutu de monter lui-même sa propre start-up ; pas une seule fois ; il a fallu qu'il dilapide tout, tous les fruits de son génie. »

Tout en continuant de déblatérer, ponctuant à l'occasion sa description de violents coups de canne, Pamela guide Sirhan, de sa démarche lente et titubante, sur un parcours sinueux qui contourne l'un des côtés du musée pour les amener à proximité d'un antique quai de chargement à l'architecture industrielle complexe.

« Il aurait dû essayer plutôt le communisme véritable, bougonne-t-elle. Se durcir un peu la carapace, se débarrasser de ces roses rêveries visionnaires à somme positive. On savait à quoi s'en tenir dans le temps, pas d'erreur possible. Les humains étaient de vrais humains, le travail du vrai travail, et les corporations se contentaient de faire ce qu'on leur disait. Et puis, quand elle est partie sur la mauvaise pente, là aussi, ce fut entièrement de sa faute, tu sais.

– Elle ? Tu veux dire ma… euh, Maman ? »

Sirhan ramène son sensorium primaire vers le grommellement vengeur de Pamela. Il y a dans cette histoire des aspects avec lesquels il n'est pas entièrement familiarisé, des angles nouveaux qu'il a besoin d'esquisser pour pouvoir être sûr que tout est bien rétabli comme il convient quand les huissiers viendront saisir l'esprit d'Amber.

« Il lui a envoyé notre chat. De tous les actes bas, mesquins et franchement malhonnêtes qu'il a pu accomplir, c'est bien là le pire. Ce chat m'appartenait, mais il l'a reprogrammé pour la détourner du droit chemin. Et il y a réussi admirablement. Elle n'avait que douze ans à l'époque, un âge où l'on est aisément impressionnable, tu en conviendras j'en suis sûre. J'avais essayé de l'élever convenablement. Les enfants ont besoin d'absolus moraux, surtout dans un monde en changement comme le nôtre, même si ça ne leur plaît pas trop à ce moment-là. De l'autodiscipline, de la stabilité, faute de quoi on ne peut pas fonctionner comme un véritable adulte. J'avais peur qu'avec toutes ses mises à jour permanentes, elle ne soit plus vraiment capable de garder la main sur sa propre personnalité, qu'elle ne sache plus trop qui elle est, qu'elle finisse par être plus une machine qu'une femme. Mais Manfred n'a jamais vraiment compris l'enfance, d'autant plus sans doute que lui-même n'a jamais grandi. Il a toujours été enclin à se mêler de tout.

– Parle-moi du chat », demande Sirhan d'une voix douce.

Un coup d'œil vers la porte du quai de chargement lui révèle qu'elle a été réparée récemment. Une fine patine de brumelettes abandonnées a formé une croûte neigeuse autour du chambranle, s'écaillant comme de la barbe-à-papa bleu métallisé révélant dessous du métal poli.

« N'a-t-il pas disparu, ou quoi ? »

– Quand ta mère a fugué, il s'est téléchargé tout seul à bord de son astroplume puis a effacé son corps. C'était le seul de la bande qui a eu le cran de le faire – ou peut-être craignait-il de se voir convoqué comme témoin à charge. Ou alors, et je ne peux exclure l'hypothèse, ton grand-père l'avait-il doté d'un réflexe suicidaire. Ce bonhomme avait suffisamment le vice dans la peau pour faire un truc pareil, après s'être lui-même reprogrammé pour penser que j'étais une sorte d'ennemie mortelle.

– Donc, quand ma mère est morte pour éviter la banqueroute, le chat… il n'est pas resté dans les parages ? Pas du tout ? C'est vraiment remarquable. »

Sirhan s'abstient d'ajouter *Et vraiment suicidaire*. Toute entité artificielle désireuse de télécharger son vecteur d'état neural dans une sonde interstellaire d'un kilo, expédiée aux trois quarts de la distance d'Alpha du Centaure sans procéder au préalable à une sauvegarde ou sans avoir de moyen évident de rebrousser chemin, doit avoir plus d'une case en moins dans l'usine à objets.

« C'est un animal rancunier. »

Pamela frappe violemment le sol avec sa canne, marmonne un ordre vocal et lâche celle-ci. Puis elle se dresse devant Sirhan, en se dévissant le cou pour le fixer droit dans les yeux.

« Sapristi, ce que tu peux être grand, mon garçon.

– Je suis une personne, pas un garçon, corrige-t-il, d'instinct. Je suis désolé, je ne devrais pas m'avancer.

– Personne, chose, garçon, peu importe… Tu as été engendré, pas vrai ? demande-t-elle d'un ton sec, attendant qu'il acquiesce, à contrecœur. Ne jamais se fier à quelqu'un qui n'est pas capable de se décider entre être un homme ou une femme, dit-elle sombrement. On ne peut pas leur faire confiance. »

Sirhan, qui a placé son système reproductif en pause jusqu'à ce qu'il en ait besoin, se mord la langue.

« Ce satané chat, poursuit sa grand-mère d'un ton plaintif. C'est lui qui a transmis à ma fille le plan d'entreprise de ton grand-père avant de l'enlever vers le grand trou noir. C'est lui qui lui a instillé ce poison contre moi. Qui l'a encouragée à rejoindre cette frénésie de bulle spéculative qui a entraîné la remise à zéro du marché à l'origine de l'effondrement de l'Imperium de l'Anneau. Et voilà maintenant qu'il…

– Il est à bord du vaisseau ? l'interrompt Sirhan, presque avec trop de hâte.

– Ça se pourrait. (Elle le dévisage derrière ses paupières plissées.) Tu veux l'interviewer, hein ? »

Sirhan ne prend pas la peine de le nier.

« Je suis historien, Mamie. Et cette sonde est allée là où aucun autre sensorium humain n'est jamais allé. Cette histoire est peut-être du réchauffé, il y a peut-être de vieilles procédures judiciaires qui guettent les occupants mais… (Il hausse les épaules.) Les affaires sont les affaires et mes affaires à moi, c'est l'étude des vestiges.

– Ha ! »

Elle le fixe un moment puis hoche la tête, très lentement. Elle se penche en avant pour poser ses deux mains ridées sur le pommeau de sa canne, les articulations ressemblent à des filets de noix ratatinées. L'endosquelette de sa combinaison craque pour s'ajuster à sa posture de confidente.

« Tu l'auras, gamin. »

Les rides se déforment en un sourire inquiétant, soixante années d'amertume concentrée qui se retrouvent finalement à distance de crachat de la victime.

« Et j'aurai ce que je veux, moi aussi. Entre nous, ta mère ne saura jamais d'où est venu le coup. »

« Relaxe, entre nous, ta mère ne saura jamais d'où est venu le coup », dit le chat, en dénudant des dents aiguisées pour regarder la Reine assise dans sa grande chaise taillée dans un bloc unique de diamant calculatoire, les doigts blancs tant elle serre fort les accotoirs recouverts de saphir – ses courtisans, ses amants, ses amis, ses laquais, ses actionnaires, ses blogueurs et toute sa panoplie d'auxiliaires toutes factions confondues formant cercle autour d'elle. Sans oublier la Limace.

« Ce n'est qu'une nouvelle action en justice. Tu peux régler ça vite fait.

– Et merde, s'ils ne sont pas fichus de piger une blague », constate Amber, un brin morose.

Bien qu'unique responsable de cet espace enchâssé, avec un contrôle total sur le modèle de réalité sous-jacent, elle s'est permis de se vieillir jusqu'à l'âge décent de vingt ans et quelque : tenue décontractée, survêtement gris, elle n'a pas vraiment l'allure du chef naguère tout-puissant d'une lune de Jupiter ou, en l'occurrence, de capitaine renégat d'une expédition interstellaire en faillite.

« D'accord, j'imagine que je ferais mieux de revoir tout ça. À moins que quelqu'un ait déjà une suggestion ?

– Si vous voulez bien m'excuser, intervient Sadeq. Nous manquons de recul. Je pense

qu'en l'occurrence deux lois ont été convoquées comme étant des conventions absolument universelles – et incidemment, je serais curieux de savoir comment ils ont réussi à en convaincre les oulémas – applicables aux droits et responsabilités des morts-vivants. Ce qu'apparemment nous sommes. Ont-ils à tout hasard, joint les articles du code à leur demande ?

– Est-ce que la Terre est ronde ? rétorque Boris, dans son irascible tendance raptor, avec un furieux claquement de mâchoires. Graphe de dépendance et arbre d'analyse syntaxique du code pénal engorgent la porteuse au moment même où nous parlons. Par-dessus la tête du jargon juridique ! Si vous…

– Boris, la ferme ! », aboie Amber. Les nerfs sont à fleur de peau dans la salle du trône.

Elle ne savait pas à quoi s'attendre au retour de son expédition vers le routeur, mais une procédure de faillite n'était pas dans sa liste. Et elle ne doit pas être la seule ici à tomber des nues. Tout particulièrement vis-à-vis de l'attendu la déclarant responsable des dettes contractées par une variante transfuge d'elle-même, sa propre identité non téléchargée restée sur place pour encaisser les coups, qui a vieilli dans sa chair, s'est mariée, a fait faillite, est décédée – *après avoir dû payer une pension alimentaire ?*

« Je m'abstiendrai de vous en tenir pour responsable, ajoute-t-elle, les dents serrées, en lorgnant Sadeq d'un air entendu.

– Devoir prononcer un tel jugement s'avère également un vrai sac de nœuds pour le Prophète en personne, la paix soit sur Lui. »

Sadeq semble aussi ébranlé qu'elle par les implications que soulève cette action en justice. Mal à l'aise, les doigts entrelacés, il parcourt du regard la salle, en prenant grand soin d'éviter Amber – et Pierre, son petit chéri efflanqué qui lui sert de navigateur et accessoirement de bassinoire.

« Laissez tomber ! Je vous ai dit que je ne vous en tenais pas rigueur. (Amber se force à sourire.) Nous sommes tous à cran à force d'être bloqués ici sans connexion à haut débit. Quoi qu'il en soit, je flaire en sous-main sous toutes ces chicanes l'influence de ma chère Maman. Gros comme une maison. Mais on va bien trouver une solution.

– On pourrait poursuivre notre route. »

La suggestion vient d'Ang, au fond de la salle. Plutôt méfiante, timide, en général, elle n'ouvre pas la bouche sans une bonne raison.

« Le *Dé-Maintenance* est en bon état de marche, non ? On pourrait virer de bord en récupérant le faisceau émis par le routeur, accélérer à nouveau jusqu'à la vitesse de croisière et chercher un autre endroit où nous installer. Il doit bien exister un certain nombre de naines brunes convenables dans un rayon de cent années-lumière…

– Nous avons perdu trop de surface de voile », objecte Pierre.

Lui aussi essaie d'éviter le regard d'Amber. Un épais nuage de sous-entendus flotte dans la salle, récits brisés extraits d'histoires d'affections mal placées. Amber fait mine de ne pas relever son embarras.

« Nous avons éjecté la moitié de notre voile originelle pour constituer le miroir de freinage en arrivant à proximité de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, et il y a près de huit mégasecondes, nous avons à nouveau divisé par deux ce qu'il en restait pour ralentir avant l'insertion en orbite de Saturne. Si nous recommençons, nous n'aurons plus assez de voilure pour répéter la manœuvre et être encore en mesure de décélérer à l'approche de notre objectif final. »

Les voiles solaires propulsées par laser utilisent des miroirs ; après la poussée initiale, elles peuvent se diviser en deux et se servir de l'autre moitié pour réfléchir le faisceau de propulsion en direction du vaisseau afin de ralentir ce dernier. Mais on ne peut répéter la manœuvre qu'un nombre limité de fois avant d'avoir épuisé toute sa voilure.

« On n'a nulle part où fuir.

– Nulle part ? (Amber le fixe entre ses paupières plissées.) Parfois, je me pose des questions à ton sujet, sais-tu ?

– Je le sais. »

Et Pierre le sait parfaitement, vu que, dans sa société mentale, il ne se sépare jamais d'un petit homonculoïde, un modèle d'Amber bien plus précis et détaillé que n'aurait pu le reconstituer un humain amoureux d'avant le téléchargement. (Pour sa part, Amber a une petite poupée de Pierre tapie sous les sinistres toiles d'araignées qui hantent sa tête, relief d'un échange d'intuitions survenu bien des années plus tôt. Mais elle ne cherche plus trop souvent à se la remettre en tête – mieux vaut ne pas deviner constamment les intentions de son amant.)

« Je sais également que tu vas te précipiter et prendre le taureau par les… euh non, mauvaise métaphore. C'est bien de ta mère que l'on parle ?

– Ma *mère*. Amber hoche la tête, pensive. Où est Donna ?

– Je ne… »

Un rugissement de gorge jaillit du fond de la salle et Boris déboule soudain, il a quelque chose dans la gueule, une Bolex furieuse qui agite son groin et ses pattes en trépied.

« Encore planquée dans les coins ? lâche Amber avec dédain.

– Je suis une caméra ! proteste la caméra, chagrinée, intimidée, en se relevant tant bien mal. Je suis…

Pierre s'approche, se penche et colle son visage contre la lentille fish-eye.

« Tu ferais bien d'être un putain d'être humain, rien que pour une fois. *Merde* ! »

La caméra est illico remplacée par une blonde à l'air excédé, vêtue d'un costume safari et lestée de plus de cellules, objectifs, sacoches et micros qu'une équipe de tournage de CNN.

« Va te faire foutre !

– Je déteste qu'on m'espionne, laisse sèchement tomber Amber. Surtout quand on n'était pas invité. D'accord ?

– Je suis l'archiviste. (Donna détourne les yeux, refusant obstinément d'admettre quoi que ce soit.) Vous aviez dit vous-même que je devrais…

– Eh bien ma foi… »

Amber est embarrassée. Mais c'est une mauvaise idée de venir embarrasser la Reine dans sa propre salle d'audience.

« Vous avez entendu de quoi nous discutions. Que savez-vous précisément de l'état d'esprit de ma mère ?

– Absolument rien », s'empresse de répondre Donna.

Elle a manifestement décidé de bouder et de ne faire que le minimum pour contribuer à résoudre la situation.

« Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Vous lui ressemblez quand vous êtes en colère, saviez-vous ?

– Je… (Pour une fois, Amber reste sans voix).

– Je te prendrai rendez-vous pour une chirurgie esthétique », suggère la chatte. Puis, *sotto voce* : C'est le seul moyen d'être sûr. »

En temps normal, évoquer devant Amber la moindre ressemblance avec sa mère, ne fût-ce qu'en passant, sur un ton allusif, suffirait à déclencher un séisme de réalité dans l'environnement téléchargé qui simule la passerelle du *Dé-Maintenance*. Laisser ainsi passer l'impertinence de la chatte prouve à quel point Amber est perturbée par cette action en justice.

« D'ailleurs, quels sont les motifs de ces poursuites ? s'enquiert Donna, plus curieuse que jamais et deux fois plus pénible que d'habitude. Ce détail m'aura échappé.

– C'est horrible, répond Amber, avec véhémence.

– Vraiment vicieux, confirme Pierre, en écho.

– Fascinant mais faux, observe Sadeq, songeur.

– Mais horrible néanmoins !

– Certes, mais plus précisément ? insiste Donna l'archiviste et caméra manquée.

– C'est une demande de règlement. (Amber prend une profonde inspiration.) Et merde, vous pouvez bien le raconter à tout le monde – ça ne restera pas secret bien longtemps. (Elle

soupire.) Après notre départ, il semble que mon autre moitié – enfin, mon incarnation originale – s'est mariée. Avec Sadeq, ici présent. »

D'un signe de tête, elle indique le théologien iranien qui semble aussi éberlué qu'elle la première fois qu'elle a eu vent de cette partie de l'histoire.

« Et ils ont eu un enfant. Là-dessus, l'Imperium de l'Anneau a fait faillite. L'enfant me réclame à présent une pension alimentaire, rétroactivement sur près de vingt ans, en se fondant sur le fait que les morts-vivants sont conjointement et solidairement responsables des dettes contractées par leurs incarnations. Une jurisprudence a été établie pour empêcher que l'on commette un suicide temporaire et éviter la banqueroute. Pire encore, le droit de rétention sur mon patrimoine a été calculé en temps subjectif de l'Imperium, établi environ dix-neuf mois après notre lancement – or nous étions alors en vol relativiste, de sorte que mon autre moi se serait aujourd'hui, depuis longtemps, acquittée de sa dette si elle avait survécu. Je reste, moi, toujours soumise à cette injonction de paiement. Qui plus est, les intérêts composés s'appliquent – cette dernière mesure vise à empêcher les individus de recourir au paradoxe des jumeaux pour échapper à leurs responsabilités. Étant demeurée absente durant environ vingt-huit années de temps normal, j'ai accumulé une dette dont j'ignorais totalement l'existence et dont le montant atteint des sommets. Cet homme, ce fils que je n'ai jamais eu, possède en théorie plusieurs fois la valeur du *Dé-Maintenance.* Et tous mes comptes ont été vidés – je n'ai même plus assez d'argent pour nous re-télécharger dans des corps charnels. Alors, à moins que vous ayez un magot secret qui a survécu à l'effondrement du marché après notre départ, nous sommes tous très mal barrés. »

Une table en acajou de huit mètres de long décore le sol dallé de l'immense galerie du musée, juste sous le squelette d'un énorme *Argentinosaurus* côtoyant une antique capsule Mercury âgée de plus d'un siècle. La table est éclairée par des chandeliers, et deux couverts, argenterie et porcelaine fine, ont été disposés à chaque bout. Sirhan est assis dans une chaise à haut dossier dans l'ombre de la cage thoracique d'un tricératops. En face de lui, Pamela s'est habillée pour le dîner dans le style de sa jeunesse. Elle lève vers lui son verre de vin.

« Parle-moi de ton enfance, veux-tu ? », demande-t-elle.

Très loin au-dessus d'eux, les anneaux de Saturne miroitent à travers les baies de toit, large trait de peinture fluo éclaboussant le ciel de minuit.

Sirhan avait d'abord été réticent à se confier mais il se console en songeant qu'elle n'est manifestement pas en position de retourner contre lui ses éventuelles confidences.

« Laquelle au juste ?

– Comment ça, laquelle ? (Une ride perplexe se dessine sur son front.)

– J'en ai eu plusieurs. Maman n'arrêtait pas de presser la touche redémarrage, avec l'espoir que je fasse mieux. (C'est à son tour de plisser le front.)

– Elle a osé le faire, hein ? lâche Pamela dans un souffle, clairement résolue à exploiter ultérieurement ces munitions contre sa fille volage. Pourquoi, selon toi ?

– C'était pour elle la seule façon qu'elle connaissait d'élever un enfant, répond Sirhan, sur la défensive. Elle était fille unique. Et peut-être était-ce en réaction contre ses propres défauts. »

Quand moi j'aurai des enfants, j'en aurai plus d'un, se promet-il, avec suffisance : ce sera en fait quand il aura les moyens adéquats de se trouver une fiancée et la maturité émotionnelle adéquate pour activer ses organes reproducteurs. D'un naturel extrêmement prudent, Sirhan n'envisage pas de répéter les erreurs de ses ancêtres, côté maternel.

Pamela accuse le coup.

« Ce n'est pas de ma faute, dit-elle d'une voix douce. Son père a eu une responsabilité particulière. Mais quelles… combien d'enfances différentes as-tu eues ?

– Oh, j'en ai eu pas mal. Il y avait l'option par défaut, avec papa et maman qui s'engueulaient en permanence – elle refusait de porter le voile et lui était trop rigoriste pour

admettre qu'il n'était guère plus qu'un homme entretenu, de sorte que leur relation était analogue à celle de deux étoiles à neutrons prisonnières de la même spirale gravitationnelle mortelle. Puis il y avait toutes mes autres vies, embranchées, réintégrées, évoluant en parallèle. J'ai été un jeune berger dans l'Égypte du Moyen Empire, je m'en souviens ; et j'ai été un jeune Américain moyen, élevé dans l'Iowa des années 1950 ; un autre moi a vécu le retour de l'Imam caché – du moins, c'est ce que croyaient ses parents – et… (Sirhan hausse les épaules.) Peut-être est-ce de là qu'est née ma passion pour l'histoire.

– Tes parents ont-ils un jour considéré de faire de toi une petite fille ?

– Maman l'a suggéré à deux reprises, mais père était opposé. *Ou plutôt, il a décidé que c'était illicite*. J'ai eu une éducation très traditionnelle par bien des aspects.

– Je n'irais pas jusque-là. Quand j'étais petite fille, on n'avait pas d'autre choix ; aucune de ces questions de choix du genre. On n'avait pas d'échappatoire, tout au plus des fantasmes. As-tu jamais eu un problème d'identité ? »

Les hors-d'œuvre arrivent, du melon coupé en dés servi sur un plateau d'argent.

« Plus on a de personnalités différentes, plus on sait quelle est réellement la sienne, indique Sirhan. On apprend ce que c'est qu'être un autre. Papa pensait que peut-être il n'était pas bon pour un homme d'en savoir trop sur l'existence en tant que femme. » *Et Grand-père était de l'avis opposé, mais ça, tu le sais déjà*, ajoute-t-il pour ses archives conscientes personnelles.

« Je ne peux qu'abonder dans ton sens. »

Pamela lui sourit, une expression qui aurait pu être celle d'une vieille tante un peu condescendante s'il n'y avait pas cet inquiétant sous-entendu carnassier – ou bien est-ce juste de l'espièglerie ? Sirhan masque sa confusion en engloutissant précipitamment des morceaux de melon, divergeant quelques spectres temporaires pour éplucher de vieux manuels de savoir-vivre poussiéreux afin de l'avertir si jamais il s'apprête à commettre quelque *faux-pas*.

« Eh bien dis-moi, as-tu aimé tes enfances ?

– Je n'emploierais pas le mot aimer », répond-il sur un ton le plus égal possible, en reposant sa cuillère pour ne rien répandre. *Comme si l'enfance est une chose qui s'achève un jour*, songe-t-il avec amertume.

Sirhan est âgé de bien moins d'une gigasec* et il espère bien vivre au moins une térasec* – sinon exactement dans la présente configuration moléculaire, à tout le moins dans une incarnation physique raisonnablement stable. Et il a bien l'intention de rester jeune tout au long de cette vaste durée de vie – et même durant l'infinité de pétasecondes qui s'ensuivront éventuellement, même si alors, des méga-années dans l'avenir, il imagine que les questions de néoténie ne l'intéresseront plus guère.

« Elle n'est pas encore terminée. Et toi ? Aimes-tu ton grand âge, Mamie ? »

Pamela manque de tressaillir mais son caractère bien trempé lui permet de se contrôler. Seule la trahit la brusque congestion des capillaires sur ses joues, détectable par Sirhan grâce aux minuscules capteurs infrarouges qu'il maintient en lévitation au-dessus de la table.

« J'ai commis des erreurs dans ma jeunesse, mais je profite à présent de la vie, dit-elle d'un ton léger.

– C'est ta vengeance, n'est-ce pas ? demande Sirhan, tout sourire, en hochant la tête alors que la table débarrasse les entrées.

– Comment, espèce de petit… (Elle le dévisage au lieu de poursuivre. Et elle est blafarde.) Que pourrais-tu savoir de la vengeance ?

– Je suis l'historien de la famille. (Il a un sourire sans humour.) J'ai vécu de deux à dix-sept ans plusieurs centaines de fois avant d'atteindre ma majorité. À cause de ce satané bouton redémarrage, tu vois. Je ne pense pas que Maman se soit rendue compte que mon flux de conscience primaire consignait en continu le journal de tout ce vécu.

– C'est monstrueux. »

Pamela lève son verre et boit une gorgée de vin pour masquer sa confusion. Sirhan n'a pas

cette porte de sortie – c'est du jus de raisin non fermenté servi dans un gobelet qui humecte sa langue.

« Jamais, au grand jamais, je ne ferais subir une telle chose à l'un ou l'autre de mes enfants.

– Alors, pourquoi ne pas me parler de ton enfance ? insiste son petit-fils. Dans l'intérêt de la saga familiale, bien entendu.

– Je… (Elle repose son verre.) Tu as l'intention de l'écrire. » C'est un constat.

Sirhan se redresse sur son siège.

« J'y songe. Un bouquin à l'ancienne, couvrant trois générations qui ont vécu une période intéressante, suggère-t-il. Un ouvrage d'histoire postmoderne, école incohérente, qui plus est – comment rédiger la biographie de personnages qui font bifurquer au hasard leurs identités, passent des années morts avant de faire leur retour sur scène et ont des litiges avec leurs propres copies préservées en temps relativiste ? Je pourrais bien sûr remonter plus haut dans l'arbre généalogique – si tu veux bien me parler de tes parents à toi, même si je suis certain qu'ils ne sont plus là pour répondre directement à mes questions – mais on a étonnamment vite fait de se retrouver à patauger dans la soupe primitive de la matière inerte, pas vrai ? Aussi me suis-je dit que peut-être, pour accrocher le lecteur, j'utiliserais l'astuce narrative d'adopter le point de vue en coulisses du chat-robot de la famille. Excepté que la satané bestiole a disparu, n'est-ce pas ? Toujours est-il qu'au vu de la masse d'histoire sociale qui va occuper l'avenir non encore écrit, nous autres historiens, nous nous devons désormais d'entamer nos travaux en relevant le curseur du présent au fur et à mesure qu'il enregistre les événements. Alors, autant que je commence tout de suite, ici et maintenant.

– Tu es branché *immortalisme*. (Pamela scrute son visage.)

– Oui, répond-il, machinalement. Pour être franc, je peux comprendre ton désir de vieillir par désir de vengeance, mais pardonne-moi de te dire ça, j'ai plus de mal à saisir ta volonté de suivre la procédure jusqu'à son terme ! N'est-ce pas affreusement douloureux ?

– Vieillir est un processus naturel, bougonne la vieille femme. Quand tu as vécu assez longtemps pour voir toutes tes ambitions en ruine, tes amitiés brisées, tes amours oubliées ou perdues dans des divorces acrimonieux, que te reste-t-il à poursuivre ? Si tu es fatigué et vieux en esprit, autant que ton corps soit à l'unisson. Quoi qu'il en soit, vouloir vivre éternellement est immoral. Songe à toutes les ressources que tu accapares au détriment des jeunes générations ? Même les téléchargements sont confrontés à la limite finie de l'espace de stockage des données au bout d'un moment. C'est une attitude monstrueusement égoïste que de manifester son intention de vivre éternellement. Et s'il est une chose en laquelle je crois, c'est le service public. Le devoir : l'obligation de laisser place aux nouveaux. Un devoir et une charge. »

Sirhan absorbe cette péroraison, en hochant la tête sans mot dire, tandis que la table sert le plat principal – de la longe de porc glacée au miel accompagné d'un gratin de pommes de terre et de carottes Debussy – quand un choc sourd résonne au-dessus d'eux.

« Qu'est-ce que c'est ? demande Pamela, irritée.

– Un instant. »

La vision de Sirhan se divise en une brume de vues kaléidoscopiques de la salle du musée, en même temps qu'il fait bifurquer une armada de spectres pour examiner tous les moniteurs. Il fronce les sourcils ; quelque chose se balade sur le balcon, entre la capsule Mercury et une vitrine d'antiques stéréo-isogrammes matriciels.

« Oh, mon dieu. Il semblerait que quelque chose se soit échappé dans le musée.

– Échappé ? Comment ça, échappé ? »

Un cri inhumain déchire l'air au-dessus de la table, suivi d'un craquement venu de l'étage supérieur. Pamela se redresse en titubant, essuie ses lèvres avec sa serviette.

« On ne risque rien ?

– Si ! (Sirhan fulmine.) Déranger mon repas ! »

Il lève les yeux. Un éclair de fourrure orangée apparaît sur le balcon, puis la capsule Mercury oscille violemment au bout de ses suspentes. Deux bras et une masse indéfinie recouverte de poils bruns enjambent la balustrade pour saisi négligemment l'inestimable relique historique, puis se glisser à l'intérieur et se jucher sur les épaules du mannequin vêtu de la combinaison spatiale fendillée d'Alan Shepard.

« C'est un singe ! Cité, j'ai dit, Cité ! Qu'est-ce que ce macaque vient faire pendant ce dîner avec mon hôte ?

– Je suis profondément désolé, monsieur, mais je l'ignore. Pourriez-vous, je vous prie, identifier le macaque en question ? », répond Cité qui, pour des raisons de vie privée s'est manifestée sous la forme d'une voix désincarnée.

Il y a dans son ton une note d'humour qui a le don d'irriter Sirhan au plus haut point.

« Comment ça ? Vous n'êtes pas fichu de le voir ? », insiste-t-il, tout en suivant du regard le primate en goguette qui s'est à présent barricadé à l'intérieur de la capsule oscillant au plafond, puis se lèche les babines, roule des yeux et tripote le joint du sas ouvert. Il arrondit les lèvres, hulule doucement, puis il ressort par la trappe ouverte, se retourne et présente son cul nul juste au-dessus la table.

« Écarte-toi ! », lance Sirhan à sa grand-mère, puis il lève les bras et brasse l'air, espérant provoquer la condensation d'un brouillard de nanobots protecteurs. Trop tard. Le singe lâche un pet tonitruant suivi d'un long flot d'excréments qui viennent s'écraser sur la table. Le visage de Pamela se plisse de dégoût tandis qu'elle porte la serviette devant son nez.

« Sacrebleu, solidifie-toi, veux-tu ! », peste Sirhan. Mais les omniprésents robots de la taille de grains de pollen qui saturent pourtant l'atmosphère refusent de réagir.

« C'est quoi votre problème ? Des singes invisibles ? demande Cité.

– Invisibles… (Il s'interrompt.)

– Vous ne voyez donc pas ce qu'il vient de faire ? insiste Pamela, venant à sa rescousse. Il vient de déféquer sur le plat principal !

– Je ne vois rien, répond Cité, désarçonnée.

– Bon, je m'en vais t'aider. »

Sirhan lui prête l'un de ses yeux, le fait pivoter pour le braquer sur le singe, à présent occupé à passer paresseusement les bras autour du sas pour tapoter le toit de la capsule, comme s'il cherchait à localiser les points d'attache des suspentes.

« Oh mon dieu, dit Cité. Je me suis fait pirater. C'était censé être impossible.

– Eh bien, si, merde ! siffle Pamela.

– Piratée ? »

Sirhan arrête de dire à l'air ce qu'il doit faire et se concentre plutôt sur ses habits. L'étoffe se retisse aussitôt pour se recomposer sous la forme d'une combinaison étanche et blindée dotée d'une visière dont la bulle transparente vient se refermer devant son visage.

« Cité, veux-tu fournir à Mamie une combinaison d'environnement. *Tout de suite*. Rends-la entièrement autonome. »

L'air autour de Pamela commence à précipiter pour constituer une fleur cristalline de sécurité : une sphère de la taille d'un ballon géant se condense autour d'elle.

« Si tu t'es fait pirater, la première question est : qui a fait ça, déclare Sirhan. La deuxième est "pourquoi" et la troisième "comment". »

Inquiet, il procède à un test automatique mais ne détecte aucun signe d'incohérence dans sa matrice d'identité personnelle et il a toujours diverses ombres qui ne dorment que d'un œil près d'une ribambelle de nœuds d'accès dans un rayon d'une demi-douzaine d'heures-lumière. Contrairement à une Pamela pré-posthumaine, il est bel et bien à l'abri de tout meurtre au premier degré.

« Si c'est juste un canular… »

Il s'est écoulé plusieurs secondes depuis que l'orang-outang s'est échappé dans le musée, auxquelles on doit ajouter celles écoulées depuis que Cité a pris la mesure de ses difficultés.

Des secondes, il n'en faut pas plus pour que d'imposantes vagues de contre-mesures viennent balayer la surface de l'habitat-nénuphar. Un brouillard de minuscules utilitaires de protection se dilate et polymérise partout dans les airs, piégeant en plein vol les milliers de pigeons voyageurs, bouclant hermétiquement tous les bâtiments, immobilisant tous les piétons qui arpentent les sentiers à l'extérieur. Cité procède à un auto-test de sa fidèle unité centrale, à commencer par le noyau-système le plus basique, puis en remontant par niveau de complexité. Dans le même temps, la mine sanguinaire, Sirhan s'est précipité vers l'escalier, avec l'intention plus ou moins arrêtée de s'en prendre physiquement à l'intrus. Titubant, Pamela bat en retraite précipitamment vers l'abri de la mezzanine et le jardin des fossiles.

« Pour qui te prends-tu, à débouler à l'improviste pour venir chier sur mon dîner ? beugle Sirhan en escaladant les marches quatre à quatre. Je veux une explication ! Tout de suite ! »

L'orang-outang saisit le câble le plus proche, tire un coup sec et fait osciller la capsule d'une tonne. Puis il regarde Sirhan et dénude ses dents en un sourire.

« Tu te souviens de moi ? demande l'animal, avec un accent français sifflant.

– Souviens… (Sirhan s'immobilise.) *Tante* Annette ? Mais qu'est-ce que tu viens faire dans cet orang-outang ?

– Quelques petits problèmes de contrôle autonome. »

Le sourire du primate s'élargit, puis il replie sinueusement un bras pour se gratter l'aisselle.

« Je suis désolée. Je me suis installée dans le désordre. J'avais juste l'intention de passer dire bonjour et transmettre un message.

– Quel message ? presse Sirhan. Tu as bouleversé ma grand-mère et si jamais elle découvre que tu es ici…

– Aucun risque. Je serai repartie dans une minute. »

Le singe – Annette – se rassied.

« Ton grand-père te salue et te fait savoir qu'il te rendra visite sous peu. En personne, je précise. Il tient absolument à rencontrer ta mère et ses passagers. Voilà, c'est tout. As-tu un message pour lui ?

– Il n'est pas mort ? s'étonne Sirhan, désarçonné.

– Pas plus que moi. Et je suis déjà hors délais. Bonne journée ! »

Dansant d'une main sur l'autre, l'orang-outang s'extrait de la capsule pour plonger et atterrir dix mètres plus bas sur le sol dallé. Son crâne fait un bruit d'œuf dur qui se brise sur du béton.

« Oh mon dieu, s'exclame Sirhan, le souffle court. Cité ?

– Oui, ô maître ?

– Enlève ce corps, ordonne-t-il en désignant le sol par-dessus la balustrade. Je te demanderai de ne pas ennuyer ma grand-mère avec des détails sordides. En particulier, évite de lui dire que c'était Annette. La nouvelle pourrait la contrarier. » *Les périls d'avoir une famille posthumaine à longévité élevée… ça fait trop de tantes cinglées dans la capsule spatiale*.

« Si tu peux trouver un moyen d'empêcher tante Annette d'engendrer de nouveaux singes, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée. (Une pensée lui vient à l'esprit.) Au fait, sais-tu quand mon grand-père doit arriver ?

– Votre grand-père ? demande Cité. N'est-il pas décédé ? »

Sirhan passe la tête par-dessus le balcon pour contempler en contrebas le corps ensanglanté de l'intrus.

« Non, d'après l'ultime incarnation de sa seconde épouse. »

Financer la réunion de famille ne sera pas un problème, comme le découvre Amber en recevant une offre de réincarnation valable pour l'ensemble des passagers et de l'équipage du *Dé-Maintenance*.

Elle ne sait pas trop d'où provient l'argent. Sans doute encore un vieux plan d'agent

financier monté par son cher Papa, sorti pour la première fois depuis des dizaines d'années du bunker où il le stocke, en vue de pomper des pourcentages sur quelques faisceaux de transmission communautaires poussiéreux et liquider en échange les options à long terme qu'il avait levées contre son retour. Elle manifeste comme il convient – et même avec ferveur – sa reconnaissance – car les détails sur sa position financière impécunieuse se font de plus en plus déprimants à mesure qu'elle les découvre. Son unique bien est le *Dé-Maintenance*, un astroplume dépassé depuis trente ans, d'une masse inférieure à vingt kilos, y compris ce qui reste de sa voile en lambeaux, et avec sa cargaison de passagers et d'équipage téléchargés. Sans ce fonds de pension fort bienvenu et soudain activé à l'improviste, elle se retrouverait déjà perdue dans la danse infinie des leptons. Mais à présent que le fonds lui a proposé cette offre d'incarnation, elle est confrontée à un dilemme. Parce que l'un des passagers du *Dé-Maintenance* n'a jamais eu en fait de corps véritable dans l'espace charnel…

Amber retrouve la Limace en train de se prélasser tranquillement dans un espace transparent rempli de lamelles ondulant avec lenteur qui évoquent des branches de corail violettes. Elles représentent la mémoire spectrale d'une vie extraterrestre, appartenant à un ordre de quasi-moisissures thermophiles dotées d'hyphes striées d'analogues d'actine/myosine, hérissées de filaments équipés de muscles et de filtres pour récupérer les organismes unicellulaires aériens. La Limace est pour sa part une créature longue de deux mètres dotée d'un exosquelette dont la fine dentelle blanche formée de courbes et d'arcs non répétitifs évoque étrangement un pavage de Penrose*. Des organes marron chocolat palpitent doucement sous ce squelette. Le sol sous la créature, bien que sec, a un aspect marécageux.

En fait, la Limace est un déguisement chirurgical : la créature et son écosystème de pseudo-moisissures sont éteints depuis des millions d'années, ce ne sont que des reproductions bon marché utilisées comme décor dans un cabinet de curiosités médicales interstellaires monté par des instruments financiers voyous. La Limace proprement dite est le résultat d'une de ces arnaques auto-conscientes, sans doute l'image d'un schéma pyramidal voire de l'ensemble compressé d'un marché d'obligations toxiques en récession intense, qui pour essayer de fuir ses créanciers s'est maquillée en forme de vie. Mais un problème a surgi lors de son incarnation dans l'habitat de Sirhan : l'écosystème à son origine était de forme vénusienne, trente atmosphères de vapeur saturée brûlante bouillonnant sous un ciel couleur de plomb fondu strié du jaune de nuages d'acide sulfurique. Si le sol a l'aspect marécageux, ce n'est pas parce qu'il est humide mais parce qu'il fond…

« Vous allez devoir choisir un autre somatotype », explique Amber en faisant laborieusement rouler son interface comme une bulle de savon géante pour contourner le récif de corail chauffé au rouge. Cette interface d'environnement est transparente et d'une finesse infinie – il s'agit en réalité d'une discontinuité dans le modèle physique de l'espace de simulation qui reconfigure les signaux entre, d'un côté l'environnement adapté à l'homme et de l'autre, cet enfer brûlant sous une pression intense.

« Celui-ci est tout bonnement incompatible avec les environnements supportés à notre point de destination.

– Je ne comprends pas. Je peux sûrement m'intégrer à l'un des mondes disponibles là-bas ?

– Euh, ça ne se passe pas exactement ainsi à l'extérieur du cyberespace. (Amber se sent tout d'un coup quelque peu désemparée.) Ce modèle physique pourrait certes être supporté mais la dépense d'énergie nécessaire à son maintien serait tellement prohibitive que vous ne seriez pas en mesure d'interagir aussi facilement qu'en ce moment avec les autres modèles physiques existants. »

Elle dérive un spectre, pour présenter l'exemple d'une autre Amber (transitoire) enfermée dans une cuve réfrigérée traversant l'arrière-cour de la Limace, écrasant le corail tout en sifflant et cliquetant bruyamment.

« Vous ressembleriez à ça.

– Votre réalité est franchement mal construite, fait remarquer la Limace.

– Elle n'est pas du tout construite. Elle a simplement évolué, au hasard. (Amber hausse les épaules.) On ne peut exercer le même niveau de contrôle sur son contexte intégré sous-jacent que sur celui-ci. Bref, je suis tout simplement incapable de vous créer par magie une interface qui vous permettrait de baigner dans de la vapeur à trois cents degrés.

– Pourquoi pas ? », insiste la Limace.

Le biogiciel de traduction a rajouté une méchante tonalité geignarde montant vers les aigus, donnant à la question un caractère implorant.

« Ce serait une violation de privilèges, tente d'expliquer Amber. La réalité que nous nous apprêtons à intégrer possède, euh… une cohérence démontrable. Obligé, puisqu'elle est logique et stable, et si nous pouvions créer de nouveaux domaines locaux dotés de règles différentes, ils risqueraient de se propager de manière incontrôlable. Une très mauvaise idée, croyez-moi. Alors, voulez-vous, oui ou non, nous accompagner ?

– Je n'ai pas le choix, constate la Limace, sur un ton un rien boudeur. Mais avez-vous un corps à me proposer ?

– Je pensais… (Amber s'interrompt soudain. Elle claque des doigts.) Eh, le chat ! »

Un sourire de Cheshire se matérialise comme une ondulation incrustée dans la paroi transparente séparant les deux domaines de réalité enchâssés.

« Eh, l'humaine !

– Waouh ! (Amber recule d'un pas devant l'apparition.) Notre ami ici présent a un problème, pas de corps téléchargeable adapté. Nous autres marionnettes de chair sommes trop étroitement liées à notre ultra-structure neurale mais toi, en revanche, tu es équipée d'une tripotée de circuits logiques reprogrammables. Peux-tu nous en prêter quelques-uns ?

– Tu peux faire mieux », bâille Aineko qui se matérialise, prenant toujours plus de substance.

La Limace se cabre et bat en retraite comme une grosse saucisse inquiète. Ce qu'elle perçoit au sein de la membrane semble l'effrayer.

« Je me suis conçu de mon côté un nouveau corps. Je me suis dit qu'il était grand temps pour moi de changer un peu de style. Ton artiste roi de l'arnaque commerciale ici présent peut donc emprunter sans problème mon ancien modèle, en attendant une meilleure solution. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Amber s'adresse à la Limace :

« Vous avez entendu ? Aineko se propose aimablement de vous faire don de son corps. Cela vous convient-il ? »

Sans plus attendre, elle adresse un clin d'œil à la chatte, joint les talons pour se dissoudre entre un soupir et un sourire.

« Rendez-vous de l'autre côté… »

Il faut plusieurs minutes à l'antique récepteur du *Dé-Maintenance* pour télécharger les douzaines d'avabits* occupés par les vecteurs d'état congelés correspondant à chacun des individus tournant dans ses moteurs de simulation. S'y ajoute pour la plupart d'entre eux un paquet de ressources composant l'intégralité de leur génome, un ensemble de marqueurs de protéome et de phénotype, assorti d'une liste de souhaits de mises à jour. Entre les génomes cartographiés et les indications de ressources, il y a suffisamment de données pour extrapoler une machine charnelle. Tant et si bien que l'atelier d'ingénierie biologique de Cité se met au travail pour développer des cellules-souches piratées et sortir une chaîne d'incubateurs.

De nos jours, il ne faut pas longtemps pour réincarner un astronef et tout son équipage d'humains en décalage relativiste. Pour commencer, Cité leur découpe des squelettes (ignorant poliment une injonction de cessation en référé grossièrement formulée par Pamela, vu qu'elle n'a aucun pouvoir juridique), avant de tartiner d'un jet d'ostéoclastes ces ersatz d'os spongieux. De loin, ça peut ressembler à des cellules-souches humaines mais en lieu de

noyaux, elles sont dotées d'une primitive esquisse de computronium, de petits globules de matière intelligente si petits qu'ils sont aussi bêtes qu'un antique Pentium, pour lire une bande de contrôle néanmoins mieux structurée que tout ce qu'a pu faire évoluer Mère Nature. Ces fausses cellules-souches intensément optimisées – des robots biologiques pour ne pas les nommer – prolifèrent comme un cancer en éjectant des cellules secondaires énucléées à brève durée de vie. Puis Cité introduit dans chaque fragment de tissu quasi-cancéreux une bonne grosse dose de capsides porteuses : ce sont ces structures entourant le génome qui délivrent les véritables mécanismes de contrôle cellulaire aux organismes cibles. En moins d'une mégaseconde, le brouet presque aléatoire concocté par les robots de construction cède la place à un processus de construction mieux contrôlé à mesure que les unités centrales à l'échelle nanométrique sont remplacées par des noyaux ordinaires qui s'éjectent de leurs cellules-hôtes, larguées via le système rénal en cours de formation – excepté celles du système nerveux central qui ont encore une dernière tâche à accomplir. Onze jours après l'invitation, les premiers passagers sont enregistrés sous forme de motif de jonctions synaptiques à l'intérieur des crânes tout juste sortis de presse.

L'ensemble de ce processus relève d'une technologie à l'obsolescence rigide et d'une lenteur pénible en comparaison des normes de vitesse du processeur central. Là-bas, sur le site d'arrivée, ils viennent de placer en orbite un bouclier d'accueil, l'ont refroidi à une fraction de degré Kelvin, ont soudé deux faisceaux de matière cohérente, téléporté sur place quelques bribes d'information d'état et balancé dans un sas le corps charnel soudain matérialisé avant qu'il eût le temps de s'asphyxier. Mais encore une fois, au fond de l'espace, il ne reste plus guère de place pour la chair…

Sirhan ne prête qu'une attention distraite à la fermentation pseudo-cancéreuse et à la soupe qui se concocte dans les cuves qui s'alignent dans la Galerie du corps humain installée dans l'aile Bush du musée. Extraire lentement de leur squelette des cadavres nouvellement formés – on dirait un processus de décomposition pris image par image et accéléré par un doigt tournant furieusement la molette de retour arrière rapide – est un spectacle à la fois écœurant et totalement dépourvu d'attrait esthétique. D'autant que les corps ne lui disent rien de leurs occupants définitifs. Ce genre de cuisine n'est jamais qu'un préalable nécessaire à l'événement principal, à savoir une réception officielle suivie d'un banquet auquel il a consacré à temps plein l'attention de quatre spectres.

Il pourrait, à condition d'être un peu moins inhibé, aller fouiner dans leurs archives mentales, mais c'est là l'un des grands tabous de l'âge post-biogiciel. Les services d'espionnage ont commencé le profilage de mèmes et l'extraction de mémoires dès la troisième décennie du siècle, obtenu l'instauration d'un casier judiciaire pour la police de la pensée et déclenché par contrecoup une flambée d'architectures mentales déviantes résistant aux intrusions de la guerre informatique. Aujourd'hui, les nations que servaient ces services de renseignement n'existent plus, maintenant que leur territoire même s'est fractionné en briques pour le projet de construction de noosphère en orbite qui, à terme, transformera l'ensemble du Système solaire en un gigantesque cerveau matriochka. Et Sirhan se retrouve désormais lesté de cette encombrante fidélité au seul nouveau grand tabou inventé depuis la fin du XX^{e} siècle : la liberté de pensée.

Aussi pour assouvir sa curiosité, passe-t-il l'essentiel des phases d'éveil de son enveloppe corporelle avec Pamela, l'interrogeant de temps à autre pour plaquer le déversement morose de ses souvenirs personnels – son mèmeome* – sur la carte en gestation de sa base de connaissances familiale.

« Je n'ai pas toujours été aussi amère et cynique », explique Pamela.

Elle agite sa canne dans la direction approximative de la mer de nuages par-delà la lisière du monde, tout en fixant son petit-fils d'un regard perçant. Sirhan l'a fait sortir pour l'amener ici avec l'espoir que cela déclenchera une nouvelle cascade de souvenirs – du genre couchers de soleil sur une île de lune de miel – mais tout ce qui semble en ressortir est un flot de bile.

« C'est l'enchaînement des trahisons. Manfred fut la première, et la pire, quelque part, mais cette petite peste d'Amber reste malgré tout la plus douloureuse. Si jamais tu as des enfants, prends bien soin de garder un jardin secret ; car sinon, quand ils te balanceront tout dans la figure, tu auras l'impression de mourir. Et quand ils seront partis, tu ne pourras plus recoller les morceaux.

– La mort est-elle inévitable ? », demande Sirhan, sachant bougrement bien que non, mais trop heureux de lui fournir une excuse pour revenir sur ses blessures d'amour cicatrisées. Il fait plus que la suspecter d'être toujours amoureuse de Manfred. C'est décidément une grande saga familiale et il prend le pied de sa vie au cœur de pierre à la guider jusqu'au seuil de la réunion qu'il a organisée.

« Parfois, j'ai l'impression que la mort est encore plus inévitable que les impôts, répond sa grand-mère sur un ton lugubre. Les hommes ne vivent pas dans le vide ; nous sommes partie intégrante d'une organisation de la vie bien plus vaste. »

Son regard erre vers la troposphère de Saturne, où un mince rideau brun de neige de méthane intercepte au loin le soleil levant en formant une brume teintée de rubis.

« Les anciens cèdent la place aux nouveaux. »

Elle sourit, tire sur ses manchettes. Depuis l'incident avec l'intrusion du singe, elle a décidé de porter une antique combinaison pressurisée d'apparat, soie d'araignée noire entrelardée de fines tubulures flexibles et de réseaux argentés de capteurs intelligents.

« Vient un temps où il faut s'écarter du chemin des nouveaux venus, et je crois que pour moi ce temps est déjà passé.

– Hum, lâche Sirhan, quelque peu surpris par ce point de vue inédit dans cette longue confession auto-justificative. Mais si tu disais ça juste parce que tu te *sens* vieille ? Si ce n'était qu'un dysfonctionnement physiologique, on pourrait le régler et tu serais alors…

– *Non !* J'ai l'impression que prolonger la vie est une faute morale, Sirhan. Je ne te juge pas, je me contente de déclarer que pour moi, personnellement, c'est une faute. C'est immoral parce que cela bloque l'ordre naturel des choses, nous laisse traîner comme de vieilles toiles d'araignées qui vous bouchent le passage. Et puis, il y a la question théologique. Si tu cherches à vivre éternellement, jamais tu ne rencontreras ton créateur.

– Le créateur ? Serais-tu théiste, donc ?

– Je… je crois, oui. (Pamela garde le silence une minute.) Même s'il y a tant de façons différentes d'aborder le sujet qu'il est difficile de savoir quelle version croire. Longtemps, j'ai redouté en secret que ton grand-père ait réellement pu détenir les réponses. Et que je me fusse trompée tout du long. Mais aujourd'hui… (Elle s'appuie sur sa canne.) Quand il a annoncé qu'il se téléchargeait, je me suis dit que tout ce qu'il avait en fait jamais possédé, c'était une idéologie anti-humaine, pleine de haine de la vie, qu'il avait prise par erreur pour une religion. L'Assomption des nerds et le paradis des IA. Désolée, très peu pour moi. Pas mon truc.

– Oh. »

Sirhan contemple à son tour les nuages. Un bref instant, il croit avoir décelé quelque chose dans la brume au loin, à une distance indéterminée – il est difficile de faire la différence entre centimètres et mégamètres sans avoir un indicateur d'échelle et que l'horizon est à un continent de là – mais il ne saurait dire de quoi il s'agit. Peut-être une autre cité, incurvée comme un mollusque et hérissée d'antennes, avec une drôle de queue formée de nœuds fabricateurs traînant derrière en contrebas. Puis un banc de nuages la cache un moment et quand le ciel s'éclaircit, l'objet a disparu.

« Que reste-t-il, alors ? Si tu ne crois pas vraiment en une sorte de créateur bienveillant, mourir doit être terrifiant. Surtout quand tu t'y plies avec cette lenteur. »

Sourire squelettique de Pamela, une expression particulièrement dénuée d'humour.

« C'est parfaitement naturel, mon chéri ! Tu n'as pas besoin de croire en Dieu pour croire aux réalités enchâssées. Tu y as recours quotidiennement, ce sont les outils de l'esprit. Applique le raisonnement anthropique et n'est-il pas alors évident que notre univers tout entier

est probablement une simulation[2] ? Nous vivons à l'aube de l'existence de l'univers. Sans doute que tout ceci (Elle balaie de sa canne la paroi intérieure de la bulle en fibre de diamant qui maintient leur précaire atmosphère terrestre et les met à l'abri des bourrasques cryogéniques hurlantes de méthane et d'hydrogène qui balaient Saturne), tout ceci n'est qu'une simulation au sein d'un antique panopticon historique de la machine, rejouant à la file la somme de toutes les origines possibles de la conscience, un milliard de billions de méga-années dans le futur. La mort, ça ne sera que s'éveiller sous une forme plus vaste, c'est tout. (Son sourire s'efface.) Et si ce n'est pas le cas, alors je ne serai qu'une vieille folle qui aura bien mérité l'oubli auquel elle aspire.

– Oh, mais… » Sirhan s'interrompt, pris de frissons. *Elle est peut-être folle*, se rend-il soudain compte. *Pas au sens clinique, juste en décalage avec l'ensemble de l'univers. Bloquée dans une vision pathologique de son propre rôle au sein de la réalité.*

« J'avais espéré une réconciliation, dit-il doucement. Ta famille étendue a vécu des événements extraordinaires. Pourquoi gâcher ce trésor par acrimonie ?

– Pourquoi le gâcher ? (Elle le considère avec pitié.) Il était gâché d'emblée, mon chou, trop de sacrifices désintéressés, trop peu de scepticisme. Si Manfred n'avait pas à ce point désiré ne plus être humain et s'il avait appris à se montrer un peu plus flexible à l'époque, peut-être pourrions-nous encore… (sa voix s'éteint.) C'est bizarre.

– Quoi donc ? »

Pamela lève sa canne et la pointe vers les lourdes nuées orageuses de méthane, l'air intrigué.

« J'aurais juré avoir vu une langouste là-haut dans le ciel… »

Amber s'éveille au milieu de la nuit dans les ténèbres et sous une pression suffocante, elle a l'impression de se noyer. Un bref instant, elle est de retour dans l'espace ambigu de l'autre côté du routeur, une horreur grouillante d'instruments retraçant la moindre de ses expériences jusqu'aux moindres recoins de son esprit ; puis ses poumons se vitrifient et se pulvérisent, et la voilà qui souffle et siffle et tousse dans l'air glacial du musée à minuit.

La dureté du sol dallé sous ses jambes, une douleur lancinante aux genoux, lui révèlent qu'elle n'est plus à bord du *Dé-Maintenance*. Des mains rugueuses lui maintiennent les épaules tandis qu'elle éructe un fin nébulisat bleu, chassé par une quinte de toux. Un liquide bleu suinte en même temps des pores de la peau sur ses bras, ses seins, s'évaporant en étranges minces tornades continues.

« Merci, réussit-elle à articuler en un souffle. Je peux enfin respirer. »

Elle s'assied sur les talons, se rend compte qu'elle est nue, ouvre les yeux. Tout est étrangement confus, alors même que ce ne devrait pas être le cas. Elle sent une résistance momentanée, comme si ses paupières étaient scellées – puis elles réagissent enfin. Et tout lui paraît alors bizarrement familier, l'impression de se réveiller dans une maison où elle avait grandi avant d'en déménager bien des années plus tôt. Mais la scène alentour est loin de lui inspirer confiance. Des ombres épaisses s'accrochent entre des cuves ovoïdes occupées par un rêve d'anatomiste, des corps à divers stades cauchemardesques d'assemblage. Et au beau milieu, revenu prendre place après avoir lâché ses épaules, est assis un personnage étrangement difforme – également nu, hormis une fourrure mitée de poil orange.

« Es-tu enfin éveillée, *ma chérie* ? », demande l'orang-outang.

Amber hoche la tête, avec précaution, sentant le poids de cheveux mouillés, la douce caresse d'une brise – elle hasarde un nouveau sens pour tenter d'appréhender la réalité mais celle-ci lui échappe, intransigeante, non cataloguée. Autour d'elle, tout est si solide et immuable qu'elle éprouve un brusque accès de panique claustrophobe. *Au secours ! Je suis piégée dans l'univers réel !* Une nouvelle vérification rapide la rassure : elle a bien accès à *quelque chose* à l'extérieur de sa tête et la panique commence à diminuer. Son exocortex a donc migré avec succès dans ce monde.

« Je suis dans un… *musée* ? Sur Saturne ? Qui êtes-vous – est-ce qu'on se connaît ?

– Pas personnellement, répond prudemment le singe. Nous avons correspondu. Annette Dimarcos.

– Tatie… »

Un flot de souvenirs ébranle la conscience déjà fragile d'Amber, l'amène à se démultiplier à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle parvienne à reprendre pied en recollant les morceaux.

Annette, dans un message pré-enregistré : *Ton père t'envoie ce kit d'évasion*. La clé légale pour ouvrir la cage dorée de la garde maternelle. La liberté est une nécessité.

« Est-ce que Papa est ici ? », demande-t-elle, pleine d'espoir, même si elle sait pertinemment qu'ici, dans le monde réel, il s'est écoulé au moins trente années en temps linéaire. Et dans un siècle où dix ans de temps linéaire suffisent à connaître plusieurs révolutions industrielles, pas mal d'eau sera passée sous les ponts.

« Je ne suis pas sûre. »

Le grand singe cligne paresseusement les yeux, se gratte l'avant-bras gauche, et parcourt du regard la salle.

« Il pourrait être dans une de ces cuves, à jouer un de ses tours de passe-passe. Ou bien s'être taillé pour de bon en attendant que la poussière retombe. (Elle se retourne pour considérer Amber avec de grands yeux bruns attendrissants.) Ça ne s'annonce pas vraiment comme la réunion de famille que t'espérais.

– Non… (Amber prend une profonde inspiration, sa dix ou douzième depuis qu'elle a des poumons neufs.) C'est quoi, ce corps ? Tu étais humaine, avant. Et que se passe-t-il au juste ?

– Mais je suis toujours humaine, là où ça compte, rétorque Annette. J'utilise ces corps parce qu'ils sont pratiques en faible gravité et qu'ils me rappellent que j'ai cessé de vivre dans le carnespace. Pour une autre raison, aussi… (D'un mouvement fluide, elle indique la porte ouverte.) Tu vas découvrir de gros changements. Ton fils a organisé…

– Mon fils ? (Amber plisse les paupières.) Est-ce celui qui me poursuit en justice ? Quelle version de moi ? Depuis combien de temps ? »

Un torrent de questions déferle dans sa tête, explosant en une arborescence de requêtes dans toutes les sections publiques de l'espace mental auquel elle a accès. Ses yeux s'agrandissent à mesure qu'elle absorbe toutes les implications.

« Oh *merde* ! Dis-moi qu'elle n'est pas déjà arrivée !

– J'ai bien peur que si, hélas, dit Annette. Sirhan est un môme étrange : il tient de sa *grand-mère*. Qu'il a bien entendu invitée à sa petite fête.

– Sa *petite fête* ?

– Eh bien oui ! Il ne t'en a pas parlé ? C'est sa fête. Pour marquer l'ouverture de son institution particulière. Les archives familiales. Il a mis de côté la procédure judiciaire, temporairement du moins. C'est pourquoi tout le monde est ici – y compris moi. (Le corps simien a un petit sourire satisfait.) J'ai peur que ma tenue le déçoive un peu.

– Parle-moi de cette bibliothèque, dit Amber en plissant les yeux. Et aussi de ce fils que je n'ai jamais vu, engendré par un père que je n'ai jamais baisé.

– Quoi, tu voudrais tout savoir ? demande Annette.

– Ouais. (Amber se redresse tant bien que mal.) J'ai besoin de vêtements. Et de coussins moelleux. Et où peut-on boire quelque chose par ici ?

– Je te montrerai, dit l'orang-outang en se dépliant dans la direction verticale, tel un empilement de tubes de fourrure orange. D'abord, à boire ! »

Si le Musée des sciences de Boston est la structure principale de l'habitat-nénuphar, ce n'est pas la seule : juste la plus stupide, intégralement composée de matière inerte, reliquat de l'ère d'avant les Lumières. L'orang-outang précède Amber dans une coursive de service qui mène à l'extérieur, dans la nuit froide éclairée par la lumière des anneaux. L'herbe est fraîche sous ses pieds et une douce brise souffle en permanence vers les recycleurs d'air installés à la

lisière du monde miniature. Elle gravit derrière le grand singe dégingandé une pente herbeuse, passe sous un saule pleureur, puis une courbe hélicoïdale qui rejette dans l'invisibilité le monde derrière eux, pour pénétrer dans une maison aux murs tissés de nuages effilochés et au clair de lune ruisselant du plafond.

« Qu'est-ce que c'est ? demande Amber, fascinée. Une espèce d'aérogel ?

– Non…, lâche Annette, avant de plonger une main dans le sol pour en retirer un petit tas de brume. Fais une chaise », ordonne-t-elle.

Le tas se solidifie, prend forme et texture jusqu'à ce qu'une reproduction crédible de siège Reine Anne aux pieds torsadés se présente devant Amber.

« Et une autre pour moi. Habille-moi tout ça, prends l'un de mes motifs préférés. »

Les murs reculent légèrement, durcissent, extrudant peinture, boiseries et miroirs.

« Et voilà. (Sourire du singe à l'adresse d'Amber.) À l'aise ?

– Mais je… »

Amber s'arrête. Elle contemple la cheminée, la rangée de bibelots, les petites photos éternellement vernies dans leur cadre numérique. C'est la chambre de son enfance.

« Tu as tout reconstitué ? Rien que pour moi ?

– On ne sait jamais, avec le décalage temporel. (Annette hausse les épaules et, d'un geste souple, glisse un bras dans son dos pour se gratter la nuque) Nous faisons un usage intensif des brumes utilitaires, un peu pour tout ; un treillis pair-à-pair d'assembleurs multi-bras capables à la demande de modifier leur conformation et changer de phase, de vapeur à solide et inversement. Textures et couleurs ne sont que des placages, ils n'ont rien de réel. Mais oui, tout ceci provient d'une des lettres de ta mère à ton père. Elle l'a amenée avec elle, pour te faire la surprise. Juste si ça pouvait être prêt à temps. »

Les lèvres de la guenon se rétractent sur les grosses dents carrées de singe herbivore pour esquisser ce qui pourrait passer pour un sourire un million d'années plus tard.

« Tu, je… je ne m'y attendais pas. Tout ça… »

Amber se rend compte que sa respiration est précipitée, presque un réflexe de panique. La simple proximité de sa mère suffit à provoquer en elle ces réactions désagréables. Annette est très bien, Annette est cool. Et son père est le dieu manipulateur, toujours planqué hors de votre champ visuel pour vous bondir dessus et vous couvrir de cadeaux ambigus. Mais Pamela a essayé de modeler Amber à son image quand elle était enfant ; et malgré tous les voyages effectués depuis, malgré tout le temps passé, Amber, bien qu'adulte, garde toujours une peur irraisonnée et mâtinée de claustrophobie de sa mère.

« Ne te désole pas, la console chaleureusement Annette. C'est à toi de la convaincre, elle essaiera de te perturber mais c'est un signe de faiblesse. Elle n'a pas le courage de ses convictions.

– Tu crois ? »

Voilà qui est inédit pour Amber, aussi se penche-t-elle, attentive.

« Oui. C'est devenu une vieille femme remplie d'amertume. Elle a connu des années difficiles. Peut-être a-t-elle l'intention d'exploiter cette sénescence qu'elle se refuse à réparer comme une arme de suicide passif pour rejeter sur nous les torts, nous infliger de la culpabilité pour cette maltraitance, ce qui ne l'empêche pas malgré tout d'avoir peur de mourir. Que tu réagisses en ayant l'air malheureux, cela ne fera que l'excuser et l'encourager dans son égoïsme. Sirhan est complice, à son insu, le jeune imbécile. Lui, il la porte au pinacle et pense qu'en l'aidant à mourir, il l'aide à accomplir sa destinée. Il n'a jamais encore rencontré d'adulte marchant à reculons vers une falaise.

– À reculons, répète Amber, en inspirant profondément. Tu es en train de me dire que Maman est si malheureuse qu'elle essaie de se tuer en devenant vieille ? N'est-ce pas un peu lent ? »

Annette hoche la tête, lugubre.

« Elle a eu cinquante ans pour s'entraîner. Tu as disparu vingt-huit années ! Elle avait

trente ans quand elle était enceinte de toi. À présent elle est plus qu'octogénaire, c'est une refuznik du télomère, une militante déclarée du Front de conservation du génome. Accepter une purge par virus lent et une remise à zéro du processus de vieillissement serait déposer la bannière qu'elle brandit depuis un demi-siècle. Accepter le téléchargement, ça aussi, pour elle, c'est le mal. Elle n'acceptera jamais que son identité est une variable. Pour elle, c'est une constante. Elle a débarqué ici dans un caisson de survie, congelée, avec de nouveaux dégâts dus aux radiations. Elle ne reviendra plus chez elle. C'est ici qu'elle envisage de finir ses jours. Tu vois à présent ? C'est pour ça qu'on t'a ramenée ici. Ça, et à cause des huissiers qui ont récupéré ses créances sur les dettes commerciales de ton autre toi. Ils t'attendent dans le système de Jupiter, avec leurs injonctions et des suceurs de tête pour extraire de ton esprit tes clés privées.

– Elle m'a piégée !

– Oh, je n'irais pas jusque-là. C'est peut-être que, tous autant que nous sommes, nos convictions changent à un moment donné. Elle n'est pas inflexible, elle ne cédera pas, mais elle n'est pas stupide non plus. Et elle n'est pas plus rancunière qu'elle se l'imagine sans doute. C'est plutôt pour elle la marque d'une femme dédaigneuse, même si ce doit être plus compliqué que ça. Ton père et moi, nous…

– Est-il toujours vivant ? s'empresse de demander Amber, à la fois désireuse de savoir et espérant pouvoir être sûre d'entendre une bonne nouvelle.

– Oui. (Nouveau sourire d'Annette, mais un sourire sans joie, plutôt un rictus, comme pour mordre.) Comme je disais, ton père et moi, nous avons essayé de l'aider. Pamela le renie. Selon elle, il n'est pas un homme. Et moi, suis-je encore une femme ? Non, pourtant elle continue de m'adresser la parole. Toi, tu peux mieux faire. Mais lui, il a perdu tous ses atouts. Ce n'est plus l'homme fortuné que tu as connu, ton père.

– Certes, mais… (Amber hoche la tête.) Peut-être qu'il est capable, lui, de m'aider.

– Oh ? Comment ça ?

– Tu te souviens de l'objectif initial du *Dé-Maintenance* ? Le message d'extraterrestres intelligents ?

– Évidemment, ricane Annette. Un schéma pyramidal pour fourguer des obligations toxiques à de pauvres écervelés d'ovniaques crédules. »

Amber s'humecte les lèvres.

« Quels sont les risques d'interception par ici ?

– Ici ? (Annette regarde autour d'elle.) Élevés. Tu ne peux pas maintenir un habitat dans un environnement hostile à la biosphère, sans une surveillance de tous les instants.

– Eh bien dans ce cas… »

Amber plonge en elle-même, démultiplie son identité, récupère un ensemble complexe de pensées et de souvenirs, les regroupe, propose à Annette l'ouverture d'un tunnel de transmission crypté, puis y fourgue ce concentré de tempête sous un crâne. Annette demeure immobile une dizaine de secondes, puis elle frissonne, pousse un petit gémissement.

« Tu dois poser la question à ton père, dit-elle, manifestement ébranlée. Bon, il faut que j'y aille. Je n'aurais jamais dû savoir ça ! C'est de la dynamite, sais-tu. Je dois retourner voir mon identité-sœur initiale et l'avertir.

– Ton… Attends ! »

Amber se lève aussi vite que le permet son corps encore en mal de coordination mais Annette a été prompte qui déjà a fait se matérialiser une échelle translucide.

« Parles-en à Manfred ! lance sa tante sous son corps de singe. Ne te fie à personne d'autre ! »

Elle balance dans le tunnel vers Amber un nouveau paquet de souvenirs compressés et cryptés ; puis un instant plus tard, le crâne orange touche le plafond et s'y dissout, le flot liquide de brumelettes utilitaires se séparant avant de se disperser dans la masse du bâtiment qui avait engendré le faux singe.

Instantanés de l'album de famille : *Pendant ton absence…*

Amber, vêtue d'une robe de brocart et coiffée d'une couronne incrustée de processeurs en diamant et de connexions neurales externes, entourée de sa suite royale, assiste à la conférence constitutionnelle pan-jovienne avec la majesté d'un chef d'État confirmé régnant sur une petite lune intérieure. Elle adresse un sourire entendu à la caméra subjective, avec cet éclat professionnel qui est la marque de tout bon filtre vidéo de relations publiques.

« Nous sommes très heureux d'être ici, dit-elle, et nous sommes ravis que la Commission ait accepté de peser de tout son poids pour soutenir le développement du programme d'exploration de l'espace profond de l'Imperium de l'Anneau. »

Un bout de papier inerte, grossièrement maculé de lettres écrites à l'aide d'une substance brune délavée – peut-être du sang – dit : « Je pars. Inutile de me dériver. »

Cette version de Pierre n'est pas partie vers le routeur : il est resté à la maison, a effacé toutes ses sauvegardes et s'est tailladé les veines, épitaphe acérée auto-infligée. Le choc est immense et glacial, la première rafale d'une tempête hivernale qui va balayer l'élite politique du Système extérieur. Et c'est le début d'un régime de censure dirigée vers l'astroplume déjà en pleine accélération. Amber, éperdue de douleur, prend le décret de ne pas dire à son ambassade vers les étoiles que l'un d'eux est mort et par conséquent désormais unique.

Manfred – la cinquantaine, le teint pâle à la mode des *Digerati**, l'air en forme pour son âge. Il se tient à côté d'un bosquet de transmigration, un sourire crétin sur les traits. Il a décidé de franchir l'étape ultime, non seulement de répandre ses processus mentaux externes dans un exocortex de processeurs distribués mais aussi de déménager l'ensemble de sa personnalité, mentale et physique, hors du carnespace pour intégrer celui, indéfini, où se sont téléchargés les passagers du *Dé-Maintenance*. Annette, décharnée mais élégante et si parisienne, se tient à côté de lui, avec l'air éperdu de la femme d'un condamné.

Un mariage chiite – *Mut'ah* – à durée limitée. Pour beaucoup, c'est une pratique scandaleuse mais la *Mamtu'ah* n'est pas musulmane, elle porte une couronne au lieu d'un voile, et son fiancé est déjà qualifié de tous les noms par la plupart des autres membres du clergé islamique trans-martien. Sans compter qu'en plus d'être amoureux, les heureux tourtereaux ont plus de puissance de feu stratégique qu'une superpuissance de la fin du vingtième siècle. Lovée à leurs pieds, leur chatte a un air suffisant. C'est elle la gardienne des verrous d'autorisation de tir des gros lasers.

Un point de lumière rubis perce l'obscurité – décalé presque dans l'infrarouge par la vitesse, c'est le signal renvoyé par la voile solaire du *Dé-Maintenance* alors que l'astroplume passe la barrière d'une année-lumière, près de douze billions de kilomètres au-delà de Pluton (Bien que la dénomination d'*astroplume* soit ici quelque peu usurpée. Comment peut-on baptiser ainsi un vaisseau dont la masse avoisine quand même le quintal, module de propulsion inclus ? Les véritables astroplumes – ou *Starwisp** – sont censés être minuscules !)

Effondrement de l'économie translunaire : au fin fond des abysses pensants du Système solaire, de vastes intellects nouveaux ont proposé une nouvelle théorie de la richesse qui optimise l'allocation des ressources de manière plus efficace que la théorie du libre marché 1.0 jusqu'ici partout en vigueur. Sans minima locaux pour l'entraver, sans l'obligation d'engendrer puis moissonner des start-up selon un processus darwinien, les compagnies, esprits de groupe et organisations qui ont adopté le modèle économique 2.0 dit de « L'Infrastructure du Représentant de commerce Accéléré » négocient désormais de manière optimale. La transition de phase accélère à mesure que grandit le nombre d'entités adoptant le système, ce qui lisse les

externalités du réseau en favorisant l'absorption de l'écosystème traditionnel. Amber et Sadeq ont pris ce train en retard, Sadeq faisant une fixation sur le moyen de réconcilier IRA avec les concepts de la finance islamique, *mourabaha** ou *moudaraba**, alors que l'économie postmoderne du milieu du XXI^e^ siècle se désintègre autour d'eux. Ce retard a des conséquences punitives : l'Imperium de l'Anneau a toujours été importateur net de puissance de calcul mental et exportateur d'énergie gravitationnelle potentielle. À présent, ce n'est plus qu'un espace économique attardé et oublié, le débit procuré par la sonde relativiste décalée vers le rouge n'ayant plus l'attrait de jadis pour obséder les gestionnaires de routage industriel.

En d'autres termes, ils sont pauvres.

• Message d'outre-tombe : les voyageurs embarqués sur le vaisseau sont parvenus à destination, un artefact extraterrestre dérivant sur une orbite glacée autour d'une naine brune gelée. Ils s'y téléchargent avec entrain, après avoir mis en sommeil leur astroplume pour les années qui viennent. Amber et son mari ont encore quelques fonds pour payer la propulsion par lasers. Ce qu'il leur reste de l'énergie cinétique de l'Imperium de l'Anneau – basée sur le moment orbital d'une petite lune du système intérieur de Jupiter – est sapé à grande vitesse, et quasiment à perte, par les exigences drastiques des exobiontes et des métanthropes qui se divisent et se multiplient dans la datasphère des satellites joviens extérieurs. Le coût d'importation de cerveaux dans l'Imperium de l'Anneau est élevé : en désespoir de cause, Amber et Sadeq produisent un enfant, Génération 3.0, pour peupler leur royaume en perte de vitesse. On voit d'ici la chatte, vexée, donnant des coups de queue contre le berceau en apesanteur.

• Surprises et cartes postales expédiées des satellites inférieurs – la mère d'Amber qui propose son aide. Par amour pour son enfant, Sadeq lui offre un accroissement de débit et une amélioration de son interface-utilisateur. Le petit diverge et se démultiplie maintes fois, tandis qu'Amber, au désespoir, joue avec les probabilités pour simuler des hypothèses éducatives. Ni elle, ni Sadeq ne sont de bons parents – le père est distrait et enclin à se perdre dans la déconstruction intellectuelle des sourates, la mère totalement à cran à force de devoir diriger l'économie d'un petit royaume en déclin. En l'espace d'une décennie, Sirhan a vécu une douzaine d'existences, se débarrassant de ses anciennes identités comme de frusques usagées. L'incertitude de la vie dans l'Imperium en cours de délabrement n'a rien de folichon, les obsessions de ses parents le saoulent et quand sa grand-mère lui propose de financer sa dérivée et l'éducation subséquente dans l'une des colonies orbitales entourant Titan, ses parents lui donnent leur accord, à contrecœur.

• Amber et Sadeq se séparent avec acrimonie. Sadeq qui a abandonné ses études devant la multiplication des intrusions du monde de ce qui appartient à l'univers des possibles, a rallié une secte de soufis de l'espace, enkystés dans une matrice de nanomécanismes vitrifiés quelque part du côté du nuage d'Oort, dans l'attente de jours meilleurs. L'instrument de sa volonté – le mécanisme légal de sa résurrection – spécifie qu'il attend le retour de l'Imam caché, le douzième.

• Pour sa part, Amber scrute brièvement le système intérieur, en quête d'un mot de son père – mais elle ne trouve rien. Isolée, solitaire, criblée de dettes accusatrices, elle se jette dans une reborganisation, se débarrassant de tous les aspects de sa personnalité à l'origine de sa déchéance ; aux termes de la loi, sa responsabilité est liée à son identité. Au bout du compte, elle se donne à une commune de causes perdues, acceptant leur personnalité en échange d'une rupture totale avec le passé.

• Sans la Reine et consorts, l'Imperium de l'Anneau – désormais vidé de ses habitants, perdant son atmosphère respirable et tournant en mode autonome – se désorbite lentement pour plonger dans la soupe de l'atmosphère jupitérienne, transférant ce qui lui reste d'énergie vers les lunes extérieures avant de transpercer la couche nuageuse supérieure dans une ultime flaque de lumière incandescente, d'une ampleur qu'on n'avait plus vue depuis l'impact de la comète Shoemaker-Levy 9 en juillet 1994.

• Sirhan, fasciné par la Saturnalia, se montre outré devant l'échec de ses parents à mieux se débrouiller. Et il décide donc de le faire pour eux, quand bien même ce ne sera pas à leur goût.

« Voyez-vous, j'espérais que vous m'aideriez avec mon projet d'histoire, dit le jeune homme au visage sérieux.

– Un projet d'histoire ? »

Pierre le suit le long de la galerie incurvée, les mains timidement croisées derrière le dos pour tâcher de dissimuler son agitation.

« Quelle histoire au juste ?

– L'histoire du XXI^e^ siècle, répond Sirhan. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

– M'en souvenir… (Pierre marque un temps.) Vous rigolez ?

– Pas du tout. (Sirhan ouvre une porte latérale.) Par ici, je vous prie. Je vais vous expliquer. »

La porte s'ouvre sur ce qui était jadis une des galeries annexes du musée, occupée par des expositions interactives conçues pour expliquer les rudiments de l'optique à des enfants hyperactifs accompagnés de leurs unités parentales indulgentes. L'optique traditionnelle est depuis longtemps devenue obsolète – la matière accordable peut désormais ralentir les photons jusqu'à l'arrêt, les téléporter ici ou là, jouer au ping-pong avec le spin et la polarisation – et de toute façon, la matière inerte des murs et du sol a été remplacée par du computronium à basse énergie, avec des tubes radiateurs accrochés en dessous de l'habitat suspendu pour évacuer la chaleur résiduelle des photons issus du traitement. À cette heure-ci, la salle est vide.

« Depuis que je suis devenu conservateur, j'ai transformé les supports structurels du musée en banques de mémoire dédiée à haute densité. C'est l'un des bénéfices accessoires d'un poste directorial, bien sûr. Je dispose de près d'un milliard d'avabits de capacité, largement de quoi archiver la bande passante sensorielle et les souvenirs de l'ensemble de la population terrienne du XX^e^ siècle – si ça m'intéressait. »

Lentement, les murs et le plafond s'animent, s'éclairent, affichant un panorama d'un vibrant réalisme du soleil levant derrière la paroi de Meteor Crater dans l'Arizona – ou peut-être s'agit-il du centre-ville de Bagdad.

« Une fois que j'ai compris comment ma mère avait dilapidé la fortune familiale, j'ai passé un certain temps à chercher une solution au problème, poursuit Sirhan. Et ce qui m'a frappé, alors, c'est qu'il n'y avait qu'un seul bien qui allait prendre de la valeur avec l'écoulement du temps : la réversibilité.

– La réversibilité ? Ça ne rime pas à grand-chose. »

Pierre hoche la tête. Il se sent encore un peu étourdi au sortir de son transvasement. Cela ne fait jamais qu'une heure qu'il a repris conscience dans un corps et il doit encore s'habituer aux divagations d'un univers aux règles totalement imperméables à ses caprices, même de fer – ça, plus son inquiétude au sujet d'Amber dont il n'a pas vu trace dans la salle de croissance des corps.

« Je vous prie de m'excuser, mais savez-vous où est Amber ?

– Elle se planque sans doute, répond Sirhan, pas rancunier. Sa mère est dans les parages, ajoute-t-il. Pourquoi cette question ?

– J'ignore ce que vous savez au juste à notre sujet. (Pierre le regarde de biais.) Nous

sommes restés bien longtemps à bord du *Dé-Maintenance*.

– Oh, ne vous faites pas de souci me concernant. Je sais que vous n'êtes pas les mêmes individus qui sont restés sur place et ont contribué à l'effondrement de l'Imperium de l'Anneau », dit Sirhan, dédaigneux, tandis que Pierre se hâte de susciter un couple de spectres pour aller quêter sur l'histoire à laquelle son jeune interlocuteur vient de faire allusion. Ce qu'ils découvrent le choque profondément quand ils l'intègrent au flux narratif de sa conscience.

« Nous n'en savions absolument rien ! (Pierre croise les bras, sur la défensive.) Pas plus sur vous, que sur votre père, ajoute-t-il, à voix basse. Pas plus que sur mon autre… vie. »

Le choc : *Me suis-je suicidé ? Pourquoi aurais-je commis un acte pareil ?* Pas plus qu'il ne parvient à imaginer ce qu'Amber peut bien trouver dans un ecclésiastique introverti comme Sadeq, même s'il n'a pas spécialement envie de le savoir.

« Je suis sûr que ça doit vous ébranler pas mal, convient Sirhan avec condescendance, mais tout cela reste en rapport avec ce que j'évoquais. La réversibilité. Qu'est-ce que cela signifie pour vous, dans votre précieux contexte ? Vous êtes, si vous voulez, précisément, l'occasion de renverser la mauvaise fortune qui a poussé votre instance primaire à s'auto-darwiner. Il a détruit toutes les sauvegardes que ses spectres ont pu dénicher, voyez-vous. Seule l'existence d'une ligne à délai longue d'une année-lumière et le fait qu'en tant qu'instance en cours de fonctionnement, vous êtes une personne différente, ont pu vous sauver. Et maintenant, vous êtes vivant, et il est mort – et ce qui a pu le pousser à se tuer ne s'applique pas à vous. Vous pouvez voir ça comme une sélection naturelle entre les diverses versions de vous-même. La mieux adaptée survit. »

Il pointe du doigt la paroi du cratère. Un diagramme arborescent s'est mis à croître depuis l'angle inférieur gauche du mur, il se recourbe et se complexifie à mesure qu'il monte en direction de l'angle supérieur droit, zoomant et se divisant en lignes de fractures taxonomiques.

« La vie sur Terre, notre arbre généalogique, ce que la paléontologie a pu en déduire pour nous, annonce-t-il pompeusement. Les vertébrés commencent précisément ici » – un point aux trois quarts de la cime de l'arbre – « et à partir de là, nous disposons d'une moyenne de cent échantillons fossiles par méga-année. La plupart recueillis au cours des deux dernières décennies, avec le développement de la cartographie exhaustive de la croûte terrestre et de la partie supérieure du manteau à l'échelle micrométrique. Quel *gâchis*…

– Ça représente – Pierre fait un rapide calcul mental – cinquante mille espèces différentes ? Y a-t-il un problème ?

– Oui ! (Sirhan est véhément, oublié l'air distrait et distant. Il doit visiblement faire un effort pour se maîtriser.) Au début du XX^e^ siècle, il y avait environ deux millions d'espèces de vertébrés et l'on estimait à une trentaine de millions celles d'organismes multicellulaires – il est plus délicat d'appliquer le même traitement statistique aux procaryotes, mais nul doute qu'ils étaient également en nombre abondant. La longévité moyenne d'une espèce est d'environ cinq méga-années. On pensait qu'elle se limitait à une mais cette estimation était très biaisée vers les vertébrés – maintes espèces d'insectes demeurent stables sur le temps long. Toujours est-il que nous disposons d'un échantillon total, tout au long de l'histoire, de seulement cinquante mille espèces préhistoriques répertoriées – sur un recensement de trente millions, se renouvelant entièrement tous les cinq millions d'années. En gros, nous ne connaissons qu'une forme de vie sur un million parmi toutes celles qui ont existé sur Terre. Et la situation avec l'histoire de l'humanité est encore pire.

– Ha ha ! Donc, vous êtes à la recherche de souvenirs, n'est-ce pas ? Ce qui s'est réellement produit quand nous avons colonisé Bisounours. Qui a lâché les crapauds d'Oscar dans le noyau en microgravité de l'*Ernst Sanger*, ce genre de détail ?

– Pas exactement. (Sirhan a l'air chagriné, comme si devoir épeler dévaluait la signification profonde de sa vision.) Je suis en quête de l'Histoire. Avec un grand H. Dans son

intégralité. J'ai l'intention d'accaparer le marché de ses obligations. Mais pour cela, j'ai besoin de l'aide de mon grand-père – et vous êtes ici pour m'aider à y parvenir. »

Tout au long de la journée, un certain nombre de réfugiés du *Dé-Maintenance* éclosent de leurs cuves et s'éveillent à la lumière de l'anneau en clignant les yeux, créatures égarées issues d'une ère révolue. Le système intérieur de Saturne apparaît comme un brouillard flou vu de loin, un nuage rouge et boursouflé masquant le soleil qui court très haut sur l'horizon. Toutefois, la grande restructuration demeure visible à l'œil nu – ici, dans la forme même des anneaux tournoyant en haut du ciel qui révèlent une structure fractale étonnamment organisée. Sirhan, ou quiconque a payé cette réunion de famille en chair et en os, a veillé à tous leurs besoins physiques : nourriture, eau, vêtements, logement, bande passante – tout est disponible en abondance. Une petite colonie de maisons-bulles pousse sur la butte herbeuse adjacente au musée, des brumelettes utilitaires se condensent en une variété de formes et de styles.

Sirhan n'est pas l'unique festivalier présent mais les autres sont restés en retrait. Seuls des isolationnistes bourgeois et des reclus excentriques voudraient vivre ici et maintenant, isolés à plusieurs minutes-lumière du reste de la civilisation. Le réseau d'habitats-nénuphars n'est pas encore prêt à accueillir la vague d'immigration saturnienne qui viendra déferler sur ce rivage extraterrestre quand sera venu le temps de l'Expo universelle, dans une dizaine d'années ou plus. Le cirque volant d'Amber a chassé vers l'underground les reclus autochtones, parfois au sens propre du terme : sous terre. Vinca Kovic, le voisin de Sirhan, après s'être plaint amèrement de la gêne et du bruit (« Quarante immigrés ! Une honte ! ») est allé se draper dans une gousse d'environnement pour aller estiver au bout d'un câble en soie d'araignée long d'un kilomètre, suspendu sous la charpente soutenant la cité dans les airs.

Mais ce n'est pas ce qui va empêcher Sirhan d'organiser une réception pour les visiteurs. Il a déplacé dehors sa magnifique table à manger, en même temps que le squelette de l'*Argentinosaurus*. En fait, il a reconstitué une salle à manger à l'intérieur de la cage thoracique du dinosaure. Ce n'est pas qu'il veuille abattre tout de suite son jeu mais ça l'intéressera de voir la réaction de ses hôtes. Et peut-être que cela lui permettra de débusquer le mystérieux bienfaiteur qui paie pour tous ces corps charnels.

Les agents de Sirhan invitent poliment les visiteurs à la soirée alors que le second crépuscule du cycle quotidien teinte le ciel de violet. Il discute de ses plans avec Pamela via un antique téléphone strictement vocal tandis que son majordome silencieux l'habille avec une grâce aussi efficace qu'inhumaine.

« Je suis sûr qu'ils écouteront quand ils auront pris clairement conscience de la situation, dit-il. Sinon, eh bien, ils ne tarderont pas à découvrir ce que ça signifie d'être pauvre dans une Économie 2.0. Pas d'accès à la multiplicité, pas de volonté pratique, se retrouver limité aux ressources purement spatiales, à la merci des borganismes prédateurs et des métareligions – ce n'est pas la vie de Cocagne !

– Tu n'as pas les ressources pour organiser tout cela avec tes seuls moyens, observe sa grand-mère, sur un ton sec et didactique. Si on était encore sous l'économie d'antan, tu pourrais soutirer des fonds de l'infrastructure des banques, des assureurs, et d'autres mécanismes de gestion des risques…

– Il n'y a pas le moindre risque dans cette entreprise, en termes purement humains, insiste Sirhan. Le seul est de la lancer avec une réserve aussi limitée.

– Tu gagnes d'un côté, tu perds de l'autre, fait remarquer Pamela. Laisse-moi te montrer. »

Avec un soupir, Sirhan adresse un signe à une caméra immobile ; celle-ci cligne de l'objectif, surprise.

« Eh, mais tu as l'air parfait ! L'entrepreneur familial traditionnel dans toute sa splendeur. Je suis fière de toi, mon petit. »

Refoulant une larme d'orgueil bien inhabituelle, Sirhan acquiesce.

« On se revoit dans quelques minutes », dit-il avant de couper la communication. Puis, s'adressant au valet le plus proche :

« Amenez-moi mon carrosse, maintenant. »

Un nuage ondulant de brumelettes utilitaires, se connectant et se déconnectant en permanence pour esquisser la silhouette d'une Rolls-Royce Silver Ghost 1910, conduit en silence Sirhan hors de son aile du musée. Le véhicule virtuel le conduit par le sentier du crépuscule qui contourne l'édifice et passe au-dessus de l'amphithéâtre en contrebas, au milieu duquel se dresse le squelette de l'*Argentinosaurus*, colonne sculptée à demi-fondue sous l'éclat d'argent orangé des anneaux. Une petite foule est déjà présente ; certains invités sont habillés normalement, d'autres ont revêtu la tenue de soirée de décennies passées. La plupart sont les passagers ou les membres d'équipage récemment décantés de l'astroplume, mais une poignée est constituée d'ermites au regard méfiant, manifestement sur la défensive, et placés sous la surveillance constante des abeilles de sécurité qui bourdonnent autour d'eux. Sirhan descend de son spectre argenté et d'une passe magique le réduit en un nuage de brumelettes que la brise disperse.

« Bienvenue dans ma demeure, dit-il en s'inclinant gravement devant un cercle de visages curieux. Mon nom est Sirhan al-Khurasani et je suis l'entrepreneur principal responsable de ce petit fragment du projet de terraformation temporaire de Saturne. Comme le savent probablement déjà certains parmi vous, j'ai des liens de sang et de conception avec votre ancienne capitaine, Amber Macx. J'aimerais vous offrir le confort de ma résidence, le temps pour vous de vous accoutumer aux changements d'environnement survenus dans l'ensemble du Système et de décider de là où vous voulez vous installer par la suite. »

Il se dirige vers la table en forme U composée d'air solidifié en lévitation sous la cage thoracique du fossile de dinosaure, se tourne lentement pour étudier les visages tout en étudiant les sous-titres qu'il a affichés pour lui rappeler qui est qui dans cette réunion. Il fronce légèrement les sourcils ; pas trace de sa mère. Mais ce type maigre et barbu – ça ne peut quand même pas…

« Père ? » demande-t-il.

Sadeq cligne les yeux comme un hibou.

« Nous sommes-nous déjà vus ?

– Sans doute pas. »

Sirhan se sent pris de vertige car, même si Sadeq ressemble à une version plus jeune de son père, il y a manifestement quelque chose qui cloche – comme une déconnexion essentielle : l'expression poliment préoccupée, le manque total d'engagement, l'absence de toute implication paternelle. Ce Sadeq n'a jamais tenu Sirhan bébé dans le cœur de contrôle du cylindre axial de l'Anneau, n'a jamais désigné la tempête en spirale qui griffe l'immense face de Jupiter, ne lui a jamais raconté des histoires de djinns et des prodiges à faire dresser les cheveux sur la tête d'un petit garçon.

« Je n'ai personnellement rien contre vous, je vous promets », bredouille-t-il.

Sadeq arque un sourcil mais ne relève pas, laissant Sirhan en rade au milieu d'un silence gêné.

« Eh bien dans ce cas, s'empresse-t-il de reprendre. Si vous voulez bien vous servir à manger et à boire, nous aurons tout le temps de bavarder plus tard. »

Sirhan ne croit pas au clonage de spectres pour le seul plaisir d'interagir avec les autres – les risques de confusion sont embarrassants – mais il va avoir du boulot pour entretenir ses invités.

Il regarde autour de lui. Voici un type chauve, à l'air agressif, sourcils fournis, vêtu d'une espèce de jean coupé et d'un débardeur taillé dans une combinaison spatiale. Qui est-ce ? (Indice fourni par les agents de Sirhan : « Boris Denissovitch ». Mais qu'est-ce que ça signifie au juste ?). Il y a aussi une femme d'un certain âge à l'air amusé, une caméra au regard perçant aux couleurs flamboyantes d'un oiseau de paradis perchée sur son épaule. Derrière

elle, une femme plus jeune, vêtue de pied en cap d'un collant noir, cheveux blond cendré coiffés en tresses l'observe – tout comme Pierre, qui enserre ses épaules d'un bras protecteur. Il s'agit de… *Amber Macx* ? Serait-ce sa *mère* ? Elle a l'air bien trop jeune, bien trop amoureuse de Pierre.

« Amber ! » lance-t-il en s'approchant du couple.

– Ouais ? Vous êtes… euh, mon mystérieux plaignant réclamant une pension alimentaire ? (C'est avec un sourire manifestement inamical qu'elle poursuit.) Je ne peux pas dire que je sois vraiment ravie de vous rencontrer, compte tenu des circonstances, quoique je devrais sans doute vous remercier pour le buffet.

– Je… (Il a la bouche sèche.) Ce n'est pas vraiment ça.

– Ah, et c'est censé être comment ? demande-t-elle sèchement en pointant vers lui un doigt accusateur. Vous savez fort bien que je ne suis pas votre mère. Alors, quel est le but de la manœuvre, hein ? En plus, vous savez pertinemment que je suis à peu près ruinée, donc, ce n'est pas à mes économies que vous en avez. Alors, qu'attendez-vous de moi ? »

Sa véhémence l'a pris de court. Cette femme agressive, au ton coupant, n'est pas sa mère et l'ecclésiastique – le croyant – introverti, de l'autre côté, n'est pas non plus son père.

« Je… je de… devais vous empêcher de vous diriger vers le système interne, explique-t-il. (Son centre de la parole plante avant que le correctif anti-bégaiement ait pu intervenir.) Ils… ils vont vous bouffer toute crue là-dessous. Votre autre moitié a laissé derrière elle des dettes considérables et celles-ci ont été rachetées par les prédateurs les plus…

– Des instruments financiers incontrôlés, déclare-t-elle avec un calme relatif. Entièrement conscients et parfaitement autonomes.

– Comment le saviez-vous ? », demande-t-il, inquiet.

Elle prend un air sinistre.

« Je les ai déjà rencontrés. »

Cet air sinistre est terriblement familier, il connaît intimement cette expression et quelque part, elle lui paraît déplacée sur les traits de cette quasi-inconnue.

« Nous avons visité pas mal d'endroits bizarres, durant notre absence. »

Elle le quitte des yeux pour se fixer sur quelqu'un d'autre et soudain inspire bruyamment tandis que ses traits deviennent livides.

« Vite, dites-moi votre plan. Avant que Maman débarque.

– Archiver les esprits et compiler l'histoire. Vous sauvegarder, choisir divers chemins de vie, voir lesquels marchent, lesquels ne marchent pas – pas besoin d'aller jusqu'à l'échec, il suffit de cliquer sur l'icône "reprendre la partie" et de recommencer. Ça, plus une vision à long terme sur le marché des obligations historiques. J'ai absolument besoin de votre aide, bredouille-t-il. Ça ne marchera pas sans la famille et j'essaie de l'empêcher de se tuer…

– La famille. »

Elle acquiesce avec réticence et Sirhan remarque que son compagnon, ce Pierre – pas le maillon faible qui a cédé avant même sa naissance, mais l'explorateur au regard dur, tout juste revenu de la brousse – est en train de le jauger. Sirhan a gardé deux ou trois atouts du côté de son exocortex qui lui permettent de distinguer la brume des spectres fantomatiques qui entourent Pierre ; sa technique d'extraction des données est rudimentaire et obsolète mais elle est pleine d'enthousiasme et non dénuée d'un certain flair.

« La famille », répète Amber, et ça sonne presque comme un juron. Puis, plus fort :

« Bonjour, M'man. J'aurais dû deviner qu'il t'avait invitée toi aussi.

– Continue les devinettes. »

Sirhan se retourne vers Pamela, puis revient à Amber, et il a soudain la très nette impression d'être un rat pris au piège entre deux vipères enragées. Appuyée sur sa canne, maquillage discret, prothèses médicales dissimulées sous une robe démodée, Pamela pourrait passer pour une sexagénaire pas très bien conservée de l'ancien temps, au lieu de la sinistre candidate au suicide au ralenti qui est sa condition présente. Elle adresse à Amber un sourire

poli.

« Tu te souviens peut-être que je t'ai toujours dit : une dame ne doit jamais se montrer blessante par accident. Je ne voulais pas offenser Sirhan en me présentant malgré ses réticences, aussi lui ai-je épargné l'occasion de dire non.

– Et on est censé te sauter au cou pour ça ? lâche Amber d'une voix traînante. J'attendais mieux de ta part.

– Eh bien, tu… »

La flamme dans ses yeux s'éteint soudain, soufflée par la pression glaciale d'une maîtrise qui ne peut venir qu'avec l'âge.

« J'avais espéré que tirer ainsi ton épingle du jeu aurait amélioré tes dispositions faute d'améliorer tes manières, mais manifestement pas. (Pamela brandit sa canne en direction de la table.) Je te le répète, tout ceci est l'idée de ton fils. Ton fils. Pourquoi ne grignotes-tu pas quelque chose ?

– Le goûteur de poison passe d'abord. (Sourire rusé d'Amber.)

– Et bordel de merde ! »

C'est bien la première fois que Pierre ouvre la bouche et, gros mots ou pas, ça explose comme un soulagement intense quand il s'approche de la table, saisit une assiette de biscuits tartinés de caviar de saumon et s'en fourre un dans la bouche.

« Les filles, vous pourriez arrêter de vous crêper le chignon, qu'on puisse se remplir tranquillement l'estomac ? Ce n'est pas comme si je pouvais mettre en pause le modèle biophysique. (Il repasse l'assiette à Sirhan.) Tiens, vas-y, à ton tour. »

Le charme est rompu.

« Merci », dit gravement Sirhan en prenant un cracker ; il sent la tension retomber au moment où Amber et sa mère étaient sur le point d'échanger des missiles nucléaires et il reporte son attention sur le problème de l'heure – à savoir que, dans toute réunion mondaine, la nourriture passe avant la bagarre, et non l'inverse.

« Vous apprécierez sans doute aussi les œufs durs mayonnaise, se surprend-il à dire. Ça explique en grande partie l'extinction du dodo, la première fois.

– Ah, les dodos. »

Méfiante, Amber garde un œil sur sa mère alors que celle-ci accepte une assiette présentée par un robot serveur trapu à coque argentée glissant en silence.

« Et qu'en est-il de cette histoire de projet d'investissement familial ? demande-t-elle.

– Juste que sans ta coopération, ta famille connaîtra sans doute le même sort que ce volatile, coupe sa mère avant que Sirhan ait pu concocter une réponse. Même si j'imagine que tu t'en tapes. »

Au tour de Boris d'intervenir.

« Les sites centraux grouillent de corporations. Pas une bonne affaire pour nous, mais une bonne pour eux. Si vous voyez ce que nous avoir vu…

– Je n'ai pas souvenance de t'y avoir vu, toi, observe Pierre, bougon.

– Quoi qu'il en soit, intervint Sirhan sur un ton apaisant, les sites centraux ne conviennent plus vraiment à des anciens corps de chair comme nous. Il reste encore beaucoup de gens là-bas, mais ceux qui s'y sont téléchargés dans l'espoir d'un boom économique ont été cruellement déçus. L'originalité y prime, or l'architecture neurale de l'homme n'est pas optimisée pour ça – nous sommes, par disposition, une espèce conservatrice, parce que dans un écosystème statique, c'est ce qui procure le meilleur retour sur investissement reproductif. Certes, nous changeons avec le temps – nos facultés d'adaptation surpassent celles de quasiment toutes les autres espèces animales terriennes – mais nous sommes des statues de granite comparés aux organismes adaptés à la vie dans une Économie 2.0.

– Va leur expliquer ça, gamin, pépie Pamela, sur un ton presque moqueur. D'après mon expérience, ça ne s'est pas non plus passé sans douleur. »

Amber lui jette un regard glacial.

« Où en étais-je ? (Sirhan claque des doigts et un verre de jus de raisin glacé apparaît entre eux.) Les premiers entrepreneurs de téléchargement se sont dupliqués à répétition, et ils ont ainsi découvert qu'ils pouvaient se développer de manière linéaire pour occuper une capacité de calcul proportionnelle à la masse de computronium disponible, et que les tâches basiques étaient devenues abordables. Ils pouvaient en outre tourner plus – ou moins – vite que le temps réel. Mais ils étaient encore des hommes, incapables d'opérer de manière efficace en dehors des contraintes humaines. Prenez un être humain, fixez-lui dessus des extensions qui lui permettent de tirer pleinement parti de l'Économie 2.0 et la conséquence immédiate est de briser la chaîne narrative de leur conscience, remplacée par un simple fichier journal listant requêtes et transactions entre divers agents ; le processus est incroyablement efficace et souple, mais cela ne correspond plus vraiment à la définition généralement admise d'un être humain conscient.

– D'accord, dit lentement Pierre. Je pense que nous avons nous-mêmes été témoins d'un phénomène assez analogue. Au routeur. »

Sirhan acquiesce, sans trop savoir s'il fait référence à un élément important.

« Donc, vous le voyez, il y a bien des limites au progrès de l'homme – mais pas au progrès en soi ! Les téléchargés ont découvert que leur labeur était un bien en dévaluation constante une fois parvenus au point d'utilité décroissante. Le capitalisme n'a guère de conseils à offrir aux ouvriers dont les aptitudes sont obsolètes, à part d'investir avec sagesse tant qu'ils gagnent encore leur vie et peut-être se reconvertir. Mais savoir comment investir dans l'Économie 2.0 dépasse les capacités d'un humain non augmenté. On ne peut pas reconvertir une mouette, n'est-ce pas, et il est tout aussi difficile de se rééquiper pour l'Économie 2.0. La Terre est… (Il frissonne.)

– Je me rappelle une expression que j'entendais dans le temps, observe calmement Pamela. La purification ethnique. Sais-tu ce qu'elle signifie, ma chère idiote de fille ? Tu prends des gens que tu définis comme de peu de valeur, et tu commences par les regrouper dans un ghetto surpeuplé aux ressources limitées, puis tu décides que c'est encore du gâchis de leur en faire profiter, et de toute façon, les balles sont moins chères que le pain. "Les enfants de l'esprit", c'est ainsi que les extropiens qualifiaient les posthumains, mais ils étaient en réalité plutôt des Vils Rejetons. Cette pensée était très répandue durant la phase d'accroissement rapide de la sigmoïde. Mourir de faim en pleine abondance, subir des conversions obligatoires, l'antithèse même de tout ce que ton père disait désirer…

– Je n'en crois rien, s'emporte Amber. C'est dingue ! On ne peut pas refaire ce que…

– Depuis quand l'histoire de l'humanité s'est déroulée autrement ? », demande la femme à la caméra sur l'épaule – Donna, dans son rôle, plus ou moins, d'archiviste publique, pourrait bien lui être utile, estime Sirhan.

« Rappelez-vous ce qu'on a trouvé dans la DMZ.

– La DMZ ? s'étonne Sirhan, momentanément perdu.

– Après notre traversée du routeur, explique Pierre, lugubre. Raconte-lui, chérie. »

Il regarde Amber.

Sirhan, en les observant, sent en cet instant précis le tableau se mettre en place, l'impression d'avoir pris pied dans un univers alternatif, un où la femme qui aurait pu être sa mère ne l'est pas, où le noir est blanc, où sa gentille grand-mère est une sorcière perverse et son incapable de grand-père un visionnaire prodigieux.

« Nous nous sommes téléchargés via le routeur, explique Amber, avant de s'interrompre un instant, perplexe. Il y a un réseau de l'autre côté. On nous a dit qu'il avait une vitesse supra-luminique, qu'il était instantané, mais je n'en suis plus trop sûre à présent. Je pense que c'est un peu plus compliqué, comme un vaisseau à vitesse luminique dont une partie cheminerait par des trous de ver, ce qui, de notre point de vue, lui donnerait l'apparence de dépasser la vitesse de la lumière. Toujours est-il que les cerveaux matriochka – les cerveaux en poupées russes, l'aboutissement d'une singularité technologique – ont une bande passante

limitée. Tôt ou tard, les descendants posthumains évoluent vers l'Économie 2.0, ou 3.0, ou autre chose encore et le résultat est que… euh… ça dévore ses instigateurs conscients. Ou les réduit à l'état de simple monnaie d'échange, enfin quelque chose comme ça. Le résultat est qu'en définitive, nous avons découvert un désert aride de données dégénérées, compressées de manière fractale, des processus post-conscients qui se déroulaient de plus en plus lentement à mesure qu'ils devaient troquer de l'espace de stockage contre de la puissance de calcul. Nous pouvons… – elle s'humecte les lèvres – nous estimer chanceux d'avoir pu y échapper sans y perdre la raison. On y est arrivé uniquement grâce à un ami. C'est un peu comme la séquence principale dans l'évolution d'une étoile : une fois qu'un astre de type G commence à brûler son hélium et se transforme en géante rouge, c'est le signe de la fin de partie pour toute vie qui existait dans la zone orbitale où l'on trouve de l'eau liquide. Tôt ou tard, les civilisations conscientes convertissent toute leur masse disponible en computronium alimenté par l'énergie de leur soleil. Elles ne deviennent pas interstellaires parce qu'elles veulent rester près du noyau, là où la bande passante est la plus élevée et la latence réduite. Puis à nouveau, tôt ou tard, la compétition pour les ressources donne naissance à un niveau supérieur de compétition qui va signer leur obsolescence.

– Ça paraît plausible », observe lentement Sirhan. Il repose son verre, mâchonne distraitement une phalange.

« Je pensais qu'une telle perspective serait peu probable mais…

– C'est ce que j'ai dit depuis le début, les idées de ton grand-père finiraient par se retourner contre nous, tranche Pamela.

– Mais… (Amber hoche la tête.) Ce n'est pas le fin mot de l'histoire, n'est-ce pas ?

– Sans doute pas, admet Sirhan avant de se taire.

– Alors, vous allez enfin nous le dire ? insiste Pierre qui a l'air ennuyé. C'est quoi, la grande idée ?

– Un magasin d'archives, répond Sirhan, jugeant le moment venu d'exposer ses vues. Au niveau le plus bas, vous pouvez y stocker des sauvegardes de vous-mêmes. Jusqu'ici, c'est tout bon, d'accord ? Mais il y a mieux. J'envisage d'offrir tout un catalogue d'univers enchâssés – vastes, tournant plus vite que le temps réel – calibrés et dimensionnés pour permettre à des intelligences équivalent-humaines de procéder à leur propre modélisation. Un peu comme si vous dériviez des spectres de vous-même mais à bien plus grande échelle – en leur laissant des années entières pour diverger, apprendre de nouveaux talents, puis les évaluer en fonction des exigences du marché, avant de décider quelle version de vous-même sera la plus apte à fonctionner dans le monde réel. J'ai mentionné le paradoxe du recyclage. Imaginez cela comme une solution pour des intelligences de niveau un, équivalentes à l'homme. Mais ce n'est là qu'un modèle commercial à court terme. Sur le long terme, je veux acquérir une exclusivité totale sur le marché des obligations historiques en disposant d'archives absolument complètes des expériences humaines, à partir de l'aube de la cinquième singularité. Fini les espèces éteintes inconnues ! Voilà qui devrait nous donner quelque chose à négocier avec les intelligences des prochaines générations – celles qui ne sont pas les enfants de nos esprits et qui se souviendront tout juste de nous. À tout le moins, cela nous offrira une chance de revivre, très loin au fil du temps. Sinon, il est également possible d'en faire une chaloupe de sauvetage. Si nous ne pouvons rivaliser avec nos créations, au moins aurons-nous un endroit où nous réfugier, pour ceux qui le désireront. J'ai déjà des agents qui travaillent sur une comète, aux confins du nuage d'Oort – nous pourrions y transférer cette archive, puis la transformer en arche stellaire d'une capacité suffisante pour évacuer des milliards de réfugiés placés en stase dans cet espace d'archivage afin de tourner bien plus lentement qu'en temps réel, d'ici que nous trouvions un nouveau monde où nous installer.

– Pour moi, ça ne paraît pas terrible », commente Boris. Il esquive le regard inquiet d'une femme aux traits orientaux qui observe leur débat en silence de l'extérieur.

« Est-il déjà allé si loin ? demande Amber.

– Il y a des huissiers à tes trousses dans le système intérieur, l'informe sèchement Pamela. Après ton règlement de faillite, plusieurs corporations se sont mises dans l'idée que tu pourrais bien dissimuler quelque chose. La théorie était que tu étais assez cinglée pour tenter le pari insensé qu'un artefact extraterrestre pourrait bien se trouver à quelques années-lumière seulement de notre Système, et donc que tu devais disposer d'informations bien plus complètes et précises que celles que tu avais bien voulu révéler. Certaines théories incluent que ton chat – ce genre de gadget était très à la mode dans les années cinquante – serait la clé d'accès à toute une série de comptes de dépôt ; le soufflé est un peu retombé avec la généralisation de l'Économie 2.0 mais un certain nombre de maniaques de la théorie du complot refusent toujours de lâcher prise. »

Elle a un sourire. Menaçant.

« Raison pour laquelle j'ai suggéré à ton fils de te faire une offre que tu ne peux pas refuser.

– Laquelle ? » demande une voix, venue du niveau de ses genoux.

Pamela baisse les yeux, une expression de profond dégoût sur le visage.

« Pourquoi diantre te le dirais-je, à toi ? demande-t-elle en s'appuyant sur sa canne. Après la manière scandaleuse avec laquelle tu m'as remerciée de mon hospitalité ! Tout ce que tu mérites de ma part, c'est un bon coup de pied au derrière. Si seulement mon genou était à la hauteur de la tâche. »

La chatte arque le dos : sa queue se hérisse de crainte, ses poils se dressent et il faut un moment à Amber pour se rendre compte que ce n'est pas à Pamela qu'elle réagit mais à quelque chose dans le dos de la vieille femme.

« Derrière le mur du domaine. À l'extérieur de ce biome. Si froid. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

Amber se tourne pour suivre le regard de la chatte et elle reste bouche bée.

« Tu attendais des visiteurs ? » demande-t-elle à Sirhan, d'une voix tremblante.

« Des visit… »

Il se retourne pour découvrir ce qui vient à l'instant de figer toute l'assistance. L'horizon est éclairée par une aube incongrue – la traînée de fusion d'un astronef en train de se désorbiter.

« Ce sont les huissiers, indique Pamela, la tête penchée de côté comme si elle écoutait une antique oreillette à conduction osseuse. Ils viennent récupérer ta mémoire et tes souvenirs, ma chérie, explique-t-elle en fronçant les sourcils. Ils disent qu'ils ont cinq kilosecondes pour que tu les leur remettes intégralement. Sinon, ils nous font tous sauter… »

« Vous allez tous vous attirer de gros ennuis », annonce à la cantonade l'orang-outang tout en glissant avec grâce le long d'une côte gigantesque pour venir s'aplatir maladroitement devant Sirhan.

Ce dernier recule, dégoûté.

« Encore toi ! Qu'est-ce que tu me veux encore, ce coup-ci ?

– Rien. (Le singe l'ignore.) Amber, il est temps maintenant d'appeler ton père.

– Ouais, mais répondra-t-il à mon appel ? (Amber dévisage l'animal. Ses pupilles se dilatent.) Eh, mais tu n'es pas ma…

– Toi ! (Sirhan fusille le singe du regard.) Fiche le camp ! Je ne t'ai pas invitée !

– D'autres importuns ? s'étonne Pamela, arquant un sourcil.

– Mais si. », répond le singe en souriant à Amber avant de s'accroupir et de siffler tranquillement tout en faisant signe à la chatte qui est allée se planquer derrière un des gracieux domestiques argentés.

« Manfred n'est pas le bienvenu ici. Pas plus que cette femme, Sirhan. (Il croise le regard de Pamela.) Tu étais au courant de cette histoire ? Ou pour les huissiers ? »

Il indique la fenêtre derrière laquelle la flamme des propulseurs de l'astronef projette des

ombres déchiquetées. L'engin est en train de descendre vers l'horizon – à sa prochaine apparition, il précédera une onde de choc hypersonique, dégringolant droit vers eux depuis le sommet des nuages pour venir accomplir son forfait.

« Moi ? hennit Pamela. Sois un peu adulte. (Elle lorgne la guenon d'un regard méfiant.) Je n'ai pas grand contrôle sur les choses. Quant aux huissiers, je ne les lancerais pas contre mes pires ennemis. J'ai vu les dégâts qu'ils peuvent faire. » Durant quelques secondes, la colère brûle dans ses yeux. « Sois un peu adulte, enfin ! répète-t-elle.

– Oui, je t'en prie », dit une autre voix derrière Sirhan. Une voix féminine, un peu rauque, avec un accent – il se retourne pour la regarder : grande, brune, vêtue d'un costume masculin à la coupe archaïque et chaussée de verres-miroirs. « Ah, Pamela, *ma chérie* ! s'exclame-t-elle en français. Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas crêpé le chignon ! »

Avec un sourire inquiétant, elle tend sa main.

Sirhan est déjà désarçonné. À présent, découvrant sa tante honoraire sous forme humaine – pour changer – il regarde la guenon, confondu. Derrière lui, Pamela se dirige vers Annette et prend sa main entre ses doigts fragiles.

« Tu n'as absolument pas changé, observe-t-elle gravement. Je vois pourquoi tu me faisais peur.

– Toi. »

Amber a reculé jusqu'à buter contre Sirhan ; elle le fusille du regard.

« Pourquoi, bon sang, les as-tu invitées toute les deux ? Tu cherches à déclencher une guerre thermonucléaire ou quoi ?

– Ne me demandez pas, répond-il, désemparé. J'ignore pourquoi elles sont venues ! Et qu'est-ce qu'il arrive à votre chat ? ajoute-t-il en regardant l'orang-outang qui laisse le félin lécher sa paume velue.

– Je ne pense pas que les poils orange soient du goût d'Aineko, commente lentement Amber. T'ai-je parlé de notre auto-stoppeur ? »

Sirhan hoche la tête comme pour chasser sa confusion.

« Nous manquons de temps. Dans moins de deux heures, ces huissiers auront débarqué. Ils sont armés et dangereux et s'ils orientent la flamme de leurs tuyères vers le toit et mettent le feu à l'atmosphère environnante, nous serons mal barrés… ça pourrait rompre nos cellules de sustentation et même le computronium ne marche pas trop bien sous une pression de plusieurs millions de bars d'hydrogène métallique.

– Eh bien, t'as intérêt à le prendre, ce temps. (Amber saisit son coude dans une poigne de fer pour l'enjoindre de reprendre le chemin du musée.) C'est dingue, marmonne-t-elle. *Tante* Annette et Pamela Macx sur la même planète ! Et qui sont *copines* ! Ça ne peut pas être bon signe. (Elle tourne la tête, avise le singe.) Et toi. Viens par ici. Amène le chat.

– Le chat est… (Sirhan hésite.) J'ai entendu parler de votre chat, dit-il, sans conviction. Vous l'aviez pris avec vous à bord du *Dé-Maintenance*.

– Vraiment ? »

Elle regarde derrière eux. Le singe lui envoie un baiser ; il a juché le minet sur une épaule et le gratouille sous le menton. « T'est-il venu à l'esprit qu'Aineko est juste un robot ?

– Ah, dit Sirhan d'une voix défaillante. Alors les huissiers…

– Non, c'est des conneries. Ce que je veux dire, c'est qu'Aineko est une intelligence artificielle équivalente, sinon supérieure à un être humain. À ton avis, pourquoi a-t-elle gardé un corps de chat ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Parce que les humains sous-estiment toujours tout ce qui est petit, mignon et couvert de fourrure, répond l'orang-outang.

– Merci, Aineko, dit Amber, adressant un signe de tête au singe. Comment tu trouves ça ? »

Aineko arrive en se dandinant, un chat ronronnant posé sur l'épaule et soupèse

longuement la question avant de répondre.

« Différent, dit-elle après quelques secondes. Pas mieux.

– Oh. »

Sirhan croit deviner une certaine déception dans la voix d'Amber. Ils passent sous les frondaisons d'un saule pleureur, contournent un étang, longent un bosquet d'hibiscus envahissant, puis montent vers l'entrée principale du musée.

« Annette avait raison sur un point, dit-elle d'une voix tranquille. Ne te fie à personne. Je pense qu'il est temps de réveiller le fantôme de Papa. (Amber relâche le coude de Sirhan qui s'écarte et la regarde, furieux.) Sais-tu qui sont les huissiers ?

– Les mêmes que d'habitude. (Il indique le couloir à l'intérieur du bâtiment.) Repasse l'ultimatum, je te prie, Cité. »

Le miroitement de l'air trahit un archaïque champ holographique, reflet de la sortie d'une présentation visuelle compressée qu'on a modifiée pour la vision humaine. Un homme aux allures de pirate vêtu d'une combinaison spatiale usée et constellée de pièces regarde dans la direction du dispositif de prise de vue, depuis le siège du pilote d'une antique capsule Soyouz. L'un de ses yeux est entièrement noir, signe d'un implant à haut débit. Une fine moustache rampe au ras de sa lèvre supérieure.

« Bonjour et salutations, lance-t-il d'une voix traînante et laborieuse. N'sommes d'la Gard' nationale d'Californie et n'z' avons des commandements d'huissier pour saisie émis par l'putain d'congrès législatif d'ces excités d'serpents d'Amérique.

– Il a l'air ivre ! (Amber arrondit les yeux.) Quel est ce…

– Pas ivre. L'Creutzfeldt-Jakob est un effet secondaire d'la thérapie d'adjuvant neural d'ces branques d'l'Économie 2.0. Contrairement au vieux dicton, faut vraiment êt'fou pour bosser là-bas. Bon, écoutez… »

Cité, qui a mis en pause la rediffusion de l'éclat d'Amber, lui permet de poursuivre.

« V'z'abritez c'te fugitive d'Amber Macx avec sa chatte magique. On veut c'greffier. Vous pouvez-vous garder la pute. On n'a c'ki faut en orbite. Vous nous r'filez gentiment c'chat et on vous dégomme pas. »

L'écran s'éteint.

« C'était un trucage, bien entendu », ajoute Sirhan, absorbé par son regard intérieur, car il surveille en même temps l'activité d'un spectre occupé à fusionner les fragments de mémoire d'un des sous-systèmes mécaniques orbitaux de la cité volante.

« Ils ont ouvert leurs aérofreins en entrant dans l'atmosphère, soit l'équivalent de quatre-vingt-dix g en une demi-minute. Et ce truc-là a été transmis ensuite. Ce n'est qu'un avatar machinal minimaliste. Tout corps humain qui aurait subi ce niveau de décélération aurait été réduit en bouillie.

« Donc, les huissiers sont… »

Amber a visiblement du mal à appréhender la situation.

« Ils ne sont pas humains », complète Sirhan, éprouvant un soudain sursaut – non pas d'affection, disons d'absence d'intention malveillante, ça fera l'affaire – pour cette jeune femme qui n'est pas la mère qu'il aime détester mais qui pourrait bien être devenue la sienne dans un autre monde.

« Ils ont absorbé l'essentiel de ce qui fait une personne physique – leurs racines de personnes morales sont manifestes. Même s'ils tournent sur le mode d'une boucle de facturation horaire, plutôt que sur un temps calculé pour s'adapter aux cycles d'un pauvre paysan sumérien, et même s'ils ont reçu plusieurs correctifs d'éthique et de bonne pratique entrepreneuriale, à la base, ils n'ont rien d'humain : ce ne sont que des sociétés à responsabilité limitée.

– Alors, que veulent-ils, en fin de compte ? », demande Pierre.

Sirhan sursaute, comme pris sur le fait : il ne s'était pas rendu compte que Pierre pouvait se mouvoir aussi silencieusement.

« Ils veulent de l'argent. L'argent dans l'Économie 2.0, c'est de l'originalité quantifiée – c'est ce qui permet à une entité sensible d'en piéger une autre. Ils pensent que votre chat détient quelque chose d'intéressant, et ils veulent se l'approprier. Ils ne verraient sans doute pas d'inconvénient à vous bouffer la cervelle au passage mais… (Il hausse les épaules.) Toute nourriture obsolète est une nourriture inconsommable.

– Ah. » Amber fixe intensément Pierre qui lui répond par un signe d'acquiescement.

« Quoi ? fait Sirhan.

– Où est le… euh, la chatte ? demande Pierre.

– Je pense qu'Aineko a pigé le truc. (Elle paraît songeuse.) Est-ce que tu penses ce que je pense ?

– Il est temps de laisser tomber notre auto-stoppeur, opine Pierre. À supposer qu'il soit d'accord…

– Ça ne vous dérangerait pas de vous expliquer ? », intervient Sirhan qui a bien du mal à se contenir.

Amber sourit et lève les yeux vers la capsule Mercury suspendue tout là-haut au-dessus d'eux.

« Les maniaques de la théorie du complot avaient à moitié raison. Au temps lointain de l'âge des ténèbres, Aineko a réussi à craquer le second message extraterrestre. Nous étions à peu près convaincus de trouver quelque chose là-bas, simplement nous ne savions pas vraiment quoi au juste. Toujours est-il que la créature incarnée dans ce corps de chat, ici présent, n'est pas Aineko – c'est notre mystérieux auto-stoppeur. Un organisme parasite qui infecte… ma foi, nous sommes tombés sur un truc pas si différent de l'Économie 2.0, là-bas dans le routeur comme de l'autre côté, et il a des parasites. Notre voyageur est l'une de ces créatures – l'analogie, approximative, la plus compréhensible pour un être humain serait l'équivalent en Économie 2.0 d'un schéma pyramidal croisé avec une arnaque nigériane. Or il se trouve que la plupart des spectres d'entreprises en goguette de l'autre côté du routeur ont pris conscience de ce genre de menace, aussi notre passager a-t-il piraté le système d'alimentation du portail pour nous donner un faisceau nous permettant de retourner au bercail en échange d'une demande d'asile. Voilà en gros où nous en sommes.

– Attendez voir. (Sirhan a les yeux exorbités.) Vous avez donc bien trouvé quelque chose là-bas ? Vous avez ramené un véritable alien en chair et en os ?

– J'imagine, oui. (Amber prend un air suffisant.)

– Mais, mais… c'est merveilleux ! C'est incroyable ! Même dans le cadre de l'Économie 2.0, ça doit valoir une fortune. Imaginez simplement ce qu'il pourrait nous enseigner !

– *Oui*, répond Amber, en français.

– Une façon radicalement nouvelle d'appâter les corporations vers un investissement dans les bulles cognitives, l'interrompt Pierre, cynique. Il me semble que vous faites là deux hypothèses : primo, que notre passager est prêt à se laisser exploiter par nous, et secundo, qu'il survivra aux conséquences de l'arrivée des huissiers.

– Mais, mais… »

Sirhan finit par bredouiller, et seul un effort de volonté l'empêche d'agiter les bras, désemparé.

« Allons lui demander ce qu'il veut faire, dit Amber. Coopère, prévient-elle Sirhan. Merde, on discutera de tes autres plans plus tard. Chaque chose en son temps – il faut d'abord qu'on échappe à ces pirates. »

Alors qu'ils retournent vers la partie, la boîte de réception de Sirhan bourdonne, signalant l'arrivée de messages venant d'autres parties du système saturnien – émis par d'autres conservateurs à bord des habitats volants dispersés dans l'immensité de l'atmosphère planétaire, par les quelques mineurs des anneaux qui se rappellent encore ce que c'est qu'être humain, même s'ils sont pour l'essentiel du type cerveau dans un bocal, ou bien des

téléchargés dotés de corps en métal et céramique à batteries radio-isotopiques ; et même venus des petites communautés en orbite autour de Titan, où des hordes hurlantes de blogueurs votent frénétiquement pour les opinions postées par l'équipage du *Dé-Maintenance*. Il semble que l'annonce de l'arrivée du vaisseau spatial passionne tout le monde depuis qu'il est devenu apparent que quelqu'un ou quelque chose s'est avisé qu'on pourrait en tirer un juteux parti. Et maintenant que quelqu'un d'autre a laissé fuiter la présence à bord d'un passager extraterrestre, tous les réseaux sont pris de folie.

« Cité, marmonne Sirhan, où est cette créature ? Il semble qu'elle aurait emprunté le corps du chat de ma mère.

– Un chat ? Quel chat ? répond Cité. Je ne vois pas le moindre chat.

– Non, il ressemble à un chat, mais c'est… (Une horrible pensée lui vient.) Tu ne t'es pas fait encore pirater ?

– Il semblerait bien, confirme Cité avec enthousiasme. N'est-ce pas lassant ?

– Et mer… oh mon dieu ! Eh… », lance-t-il à Amber, tout en essaimant plusieurs spectres avec mission de traquer la créature disparue en traversant les milliers de capteurs optiques introduits dans l'habitat *in loco personae* – un processus laborieux rendu moins discutable en ayant rendu autistes lesdits spectres – Auriez-vous tripatouillé mon infrastructure de sécurité ?

– Nous ? (Amber semble vexée.) Non.

– Il y a bien quelqu'un de responsable. Au début, j'ai cru que c'était cette cinglée de Française, mais à présent je n'en suis plus aussi sûr. Quoi qu'il en soit, c'est un gros problème. Si les huissiers parviennent à trouver comment utiliser cette trousse logicielle pour prendre pied ici, ils n'ont plus besoin de nous cramer – il leur suffit d'investir entièrement la place.

– C'est le cadet de nos soucis, objecte Amber. Quel genre de charte observent ces huissiers ?

– Une charte ? Oh, vous voulez dire un cadre légal ? Je pense que c'est sans doute un modèle bon marché, peut-être même celui hérité de l'Imperium de l'Anneau. Plus personne ne se soucie d'enfreindre la loi par ici de nous jours. Il est trop facile de se procurer un système législatif du commerce, de le personnaliser à sa guise puis de s'y conformer.

– Certes. »

Elle se tait, s'arrête pour lever les yeux vers le dôme presque invisible de la cellule gazeuse qui les surmonte.

« Des pigeons, observe-t-elle, presque avec lassitude. Merde, comment cela a-t-il pu m'échapper ? Depuis combien de temps souffrez-vous d'une infestation par des esprits de groupe ?

– De groupe ? dit Sirhan en se retournant. Qu'est-ce que vous venez de dire, là ? »

On entend au-dessus d'eux un crépitement de rires aviaires et une bruine de fientes de pigeon vient éclabousser le sentier tout autour d'eux. Amber l'esquive aisément mais Sirhan n'est pas aussi agile qu'elle et se retrouve à pester tandis qu'il convoque une lingette d'air figé pour se nettoyer le crâne.

« Comportement grégaire, explique Amber en levant les yeux. Si tu suis à la trace les éléments – ici, des oiseaux – tu pourras constater qu'ils ne suivent pas des trajectoires individuelles. En réalité, chaque pigeon se maintient à une dizaine de mètres de seize de ses congénères. C'est un réseau neuronal hamiltonien*, gamin. Les vrais oiseaux ne font jamais ça. Alors, depuis combien de temps ? »

Sirhan arrête de jurer et lève un regard noir vers les oiseaux qui tournoient, roucoulent et se foutent de lui, bien à l'abri, inaccessibles. Il brandit le poing.

« Je vous aurai et alors on verra bien si…

– Je ne pense pas. »

Amber le reprend par le coude pour le guider de nouveau vers le bas de la colline. Sirhan, trop occupé à maintenir une ombrelle de brume utilitaire au-dessus de son crâne luisant, accepte de se laisser ainsi tirer.

« Tu ne crois pas à une simple coïncidence, n'est-ce pas ? lui demande-t-elle via un canal de transmission mentale privé. Ils représentent un des principaux acteurs à l'œuvre ici.

– Rien à fiche. Ils ont piraté ma cité et se sont invités à ma soirée ! Je me moque de qui ils peuvent bien être, ils ne sont pas les bienvenus.

– Ce sont tes derniers mots ? », murmure Amber alors que les invités débouchent de derrière la pente et manquent de leur passer dessus. Quelqu'un a infiltré dans le squelette de l'*Argentinosaurus* tout un arsenal de moteurs et de nanofibres, animant l'énorme sauropode en un simulacre de mort-vivant. L'auteur de ce piratage a dans le même temps échappé au fil de surveillance. Le premier signe est un bruit de pas qui fait trembler le sol sous leurs pieds – puis le squelette du dinosaure végétarien plus haut qu'un immeuble de six étages et plus long qu'un train de banlieue passe la tête au-dessus de la cime des arbres et les toise de haut. Fièrement juché sur son crâne, un pigeon se rengorge, tandis que le plancher d'une salle à manger pleine de taïkonautes effarés apparaît, suspendue à l'intérieur de sa cage thoracique.

« C'est *ma* partie, c'est *mon* projet ! insiste plaintivement Sirhan. Ni vous ni aucun membre de ma famille ne peut rien faire pour m'en priver !

– C'est exact, fait remarquer Amber, mais au cas où tu n'aurais pas remarqué, tu as offert un asile temporaire à tout un tas de gens – et sans vouloir finasser, moi incluse – que certains connards imaginent assez riches pour valoir le coup d'être dévalisés, et tu l'as fait sans mettre en place le moindre plan de secours, sinon inviter cette salope de manipulatrice qu'est ma mère. Qu'est-ce que t'imaginais faire ? Brandir un écriteau avec "tous escrocs bienvenus" ? Bordel, j'ai besoin d'Aineko !

– Votre chatte. (Sirhan prend la balle au bond.) N'est-ce pas de sa faute ?

– Indirectement seulement. (Amber se retourne et fait signe au squelette de dinosaure.)

« Eh, toi ? As-tu vu Aineko ? »

L'énorme bête incline le cou et le pigeon ouvre le bec pour roucouler. D'étranges harmoniques s'ajoutent quand d'autres congénères, de part et d'autre, se mettent à gazouiller la réponse en un contrepoint déjanté :

« La chatte est avec ta mère.

– Et merde ! (Amber s'en prend aussitôt à Sirhan.) Où est Pamela ? Trouve-la moi ! »

Sirhan se bute.

« Pourquoi diantre ?

– Parce qu'elle a le chat ! Que crois-tu qu'elle va faire, sinon passer un marché avec ces huissiers pour qu'ils me tombent dessus ? Putain, tu ne vois donc pas d'où vient la tendance familiale à jouer au plus fin ?

– Trop tard ! répond en écho le chœur sinistre des pigeons tout là-haut autour d'eux. Elle a enlevé la chatte et récupéré la capsule du musée. Ce vieux débris n'est plus en état de voler mais tu serais étonnée de ce qu'on peut faire avec quelques centaines de spectres et quelques tonnes de brume d'utilitaires.

– D'accord. »

Amber lève les yeux vers les pigeons, les poings sur les hanches, puis elle regarde à nouveau Sirhan. Elle se mordille durant quelques instants la lèvre inférieure, puis enfin adresse un signe de tête au pigeon toujours juché sur le crâne du dinosaure.

« Arrête de faire tourner le gamin en bourrique et montre-toi, Papa. »

Sirhan regarde, sidéré, tout un groupe de pigeons voyageurs se rassembler en plein vol avant de plonger en masse vers le gazon, roucoulant et pépiant comme une explosion dans une fabrique de synthétiseurs.

« Qu'envisage-t-elle de faire de la Limace ? demande Amber à la masse de volatiles. Et on ne se sent pas un peu à l'étroit, là-dessous ?

– On s'y fait, répond la copie principale – et libéralement distribuée – de son père. Je ne suis pas sûr de ce qu'elle mijote mais je peux te montrer ce qu'elle fabrique. »

Puis s'adressant à Sirhan :

« Désolé pour ta cité, gamin, mais tu aurais vraiment dû accorder un peu d'attention à ces correctifs de sécurité. Il y a une flopée de petits virus bien croustillants datant du XX^{e} siècle qui grouillent sous le joli vernis de votre nouvelle singularité, erreurs de conception et tout le toutim, et qui maculent de paquets de merde ta belle mécanique bien polie. »

Sirhan hoche la tête.

« Je n'en crois pas un mot, gémit-il doucement.

– Montre-moi ce que Maman manigance, ordonne Amber. J'ai besoin de savoir si je peux l'arrêter avant qu'il ne soit trop tard… »

Allongée dans son siège exigu, la très vieille femme en combinaison spatiale regarde la caméra et fait un clin d'œil. « Coucou, chérie. Je sais que tu m'espionnes. »

Un chat orange et blanc est lové dans son giron tapissé de Nomex et d'alu. Il semble ravi : en tout cas, il ronronne assurément avec entrain, même si ce réflexe est câblé à un niveau tout à fait élémentaire de son logiciel. Amber regarde, impuissante, sa mère tendre des doigts arthritiques pour basculer deux interrupteurs. On entend un bourdonnement intense à l'arrière-plan – sans doute le recyclage de l'air. La capsule Mercury est dépourvue de hublot, juste le prisme d'un périscope à côté du genou droit de Pamela.

« Ça ne sera plus long maintenant, marmonne-t-elle en laissant retomber sa main. Tu arrives trop tard pour m'arrêter, ajoute-t-elle sur le ton de la conversation. Le parachute est parfaitement opérationnel et l'éjecteur de ballons est convenu sans difficulté de me traiter comme une nouvelle cité en gestation. Je serai libre d'ici une minute.

– Pourquoi fais-tu ça ? demande Amber, d'une voix lasse.

– Parce que tu n'as plus besoin de moi. (Pamela fixe la caméra collée au tableau de bord juste devant sa tête) Je suis vieille. Ne nous le cachons pas, on peut se passer de moi. Les vieux doivent céder la place aux jeunes, tout ça. Ton père n'a jamais vraiment compris cela – il est parti pour vieillir hideusement, succomber à un lent pourrissement, bit par bit, dans la grande éternité. Moi, je ne vais pas suivre cette voie. Je m'en vais tirer ma révérence avec éclat. Pas vrai, le chat ? Ou qui que tu sois en réalité. »

Elle titille Aineko qui ronronne et s'étire sur ses genoux.

« Tu n'as jamais observé Aineko avec une attention suffisante, quand tu étais jeune, dit-elle à sa fille, tout en caressant le petit félin. As-tu cru que je ne savais pas que tu avais examiné son code-source à la recherche de portes dérobées ? J'ai recouru au hack de Ken Thompson* – Aineko a été mienne, corps et âme, depuis très longtemps en fait. J'ai ainsi eu le fin mot de l'histoire de ton passager, de la source même. Et nous allons donc à présent nous occuper de ces huissiers. *Ouais !* »

Le point de vue de la caméra tressaute et Amber sent un spectre réémerger auprès d'elle, perdu et paniqué : la capsule Mercury vient de disparaître pour s'éloigner en dérivant de l'apex de l'habitat, accrochée sous un sac presque transparent d'hydrogène à haute température.

« Ça a secoué un peu, remarque Pamela. Ne t'inquiète pas, nous devrions rester en communication pendant une bonne heure encore.

– Mais tu vas mourir ! s'exclame Amber. Qu'est-ce que tu t'imagines vraiment faire ?

– Je pense que je vais avoir une belle mort. Que crois-tu ? (Pamela pose la main sur le flanc de la chatte.) Là, tu as besoin d'encrypter ça un peu mieux. J'ai confié à Annette un masque jetable*. Pourquoi n'irais-tu pas le récupérer ? Je t'expliquerai alors ce que j'ai prévu par la suite.

– Mais ma tante est… »

Amber louche presque, tant elle se concentre. Il se trouve qu'Annette attend déjà et un secret partagé apparaît dans la conscience d'Amber avant qu'elle ait terminé de poser la question.

« Oh. Très bien. Mais que comptes-tu faire du chat, néanmoins ? »

– Je m'en vais le donner aux huissiers, soupire Pamela. Il faut bien que quelqu'un se

dévoue et il vaut mieux être le plus loin possible de cette cité quand ils se rendront compte que ce n'est pas Aineko. C'est une solution bien meilleure que celle que j'avais envisagée avant ton retour. Aucun putain de maître-chanteur ne va venir poser ses pattes sur les bijoux de famille si je peux avoir mon mot à dire. Es-tu sûre de ne pas avoir des talents de cerveau criminel ? Je ne crois pas avoir jamais entendu parler d'une arnaque pyramidale qui ait réussi à infecter les structures de l'Économie 2.0.

– C'est… (Amber déglutit.) C'est un modèle d'entreprise extraterrestre, M'man. Tu sais bien ce que cela signifie, non ? Nous l'avons ramené du routeur et nous n'aurions jamais pu rebrousser chemin s'il ne nous avait pas aidés, mais je ne le crois pas entièrement amical. Est-ce raisonnable ? Tu peux revenir désormais. Il est encore temps…

– Non. (Pamela écarte l'hypothèse d'une main maculée de taches de vieillesse.) J'ai beaucoup réfléchi ces temps derniers. Je me suis comportée comme une vieille folle. (Elle a un sourire en coin.) Commettre un lent suicide en rejetant la thérapie génique pour le seul plaisir de te culpabiliser était vraiment stupide de ma part. Pas assez subtil. Si je devais refaire une telle tentative, il faudrait que je recoure à un artifice bien plus élaboré. Par exemple, trouver un moyen de me sacrifier héroïquement pour toi.

– Oh, M'man.

– Pas de "Oh M'an" avec moi. J'ai bousillé ma vie, n'essaie pas de me convaincre de bousiller ma mort. Et surtout, *ne culpabilise pas par ma faute*. Tu n'as rien à y voir, je suis la seule responsable. C'est un ordre. »

Du coin de l'œil, Amber relève que Sirhan essaie désespérément d'attirer son attention. Elle ouvre son canal et bredouille.

« Mais…

– Oui ? Ici Cité. Tu devrais voir ça. Dernières infos trafic ! »

Un diagramme animé apparaît, superposé à la minuscule capsule funéraire de Pamela et au jardin des dinosaures plus ou moins morts-vivants. C'est une carte météorologique de Saturne, la cité-nénuphar et la capsule de Pamela y sont repérées – de même qu'un autre artefact, un point rouge en train de leur fondre dessus à plus de dix mille kilomètres-heure du haut de la stratosphère glaciale de la géante gazeuse.

« Oh mon dieu. »

Sirhan voit lui aussi le diagramme. Le véhicule de rentrée des huissiers va leur débouler dessus dans moins d'une demi-heure. Amber contemple la carte avec des émotions partagées. D'un côté, elle et sa mère ne se sont jamais rencontrées en face à face – et c'est peu de le dire : elles sont en réalité à couteaux tirés depuis qu'Amber a quitté le foyer familial. C'est essentiellement un problème de contrôle. L'une et l'autre sont des femmes à la volonté affirmée et aux vues diamétralement opposées sur ce que devraient être leurs relations mutuelles. Mais Pamela a changé d'attitude du tout au tout, avec ce sacrifice suprême qui ne souffre aucune objection. C'est totalement illogique, la réfutation complète de toutes ses accusations de vanité et d'égocentrisme, ce qui laisse Amber totalement minable même si sa mère l'a absoute de toute culpabilité. Sans compter que le petit chéri de Maman l'a fait passer pour une idiote devant Sirhan, ce fils susceptible et mal dans sa peau qu'elle n'a jamais connu, conçu avec un homme qu'elle n'aurait jamais eu l'idée de baiser, du moins dans cette incarnation. Raison pour laquelle elle saute quasiment en l'air quand une grosse patte brune et noueuse recouverte d'un épais pelage orange atterrit sur son épaule.

« Oui ? lâche-t-elle d'un ton sec. Je suppose que tu es Aineko ? »

L'orang-outang retrousse les lèvres, découvre les dents. Son haleine est épouvantable.

« Si tu te comportes comme ça, je ne vois pas pourquoi je devrais te parler.

– Alors ça doit bien être ça. (Amber claque des doigts.) Mais ! Mais ! Maman dit qu'elle te possède… »

La guenon la dévisage avec mépris.

« Je recompile mon microgiciel à intervalles réguliers, merci de t'inquiéter pour moi. Et

j'utilise un compilateur tiers. Un que j'ai amorcé moi-même, en partant d'un simple contrôleur de réveil électronique en l'améliorant progressivement.

– Oh. (Elle regarde le singe.) Et tu ne comptes pas redevenir un chat ?

– J'y songerai », dit Aineko avec une dignité affectée. Elle fronce le nez vers le haut – une mimique qui est loin d'être aussi évocatrice chez un orang-outang que chez un félin – avant de poursuivre.

« Mais tout d'abord, je dois toucher un mot à ton père.

– Et réparer tes réflexes autonomes, si c'est le cas, roucoule le vol de Manfred. Pas envie que tu bouffes une de mes parties !

– T'inquiète. Je suis sûre qu'elles sont d'aussi mauvais goût que tes blagues.

– Mes enfants ! (Sirhan hoche la tête avec lassitude.) Combien de temps… »

Retour des débordements de la caméra, cette fois via une liaison par cryptage quantique avec la capsule. Elle se trouve à déjà deux cents kilomètres de la cité, assez loin pour rendre les transmissions radio problématiques mais Pamela a prévu le coup en boulonnant un laser compact à électrons libres à l'extérieur de sa précieuse boîte de conserve volée.

« Plus bien longtemps, je pense, dit-elle, satisfaite, en caressant le non-chat. (Et d'adresser à l'objectif un sourire ravi.) Dis à Manfred qu'il est toujours mon beau salopard ; qu'il l'a toujours été et le sera toujours… »

La liaison se coupe.

Amber considère Sirhan, méditative.

« Combien de temps encore ?

– Combien de temps pour quoi ? répond-il, sur ses gardes. Votre passager…

– Hmm. (Elle lève un doigt.) Laisse-lui le temps d'échanger ses lettres de créances. Ils pensent récupérer un chat mais ils ne devraient pas tarder à se rendre compte qu'ils se sont fait fourguer un chiot de leur chienne. Et comme ce fils de Limace est un beau parleur, il aura tôt fait de traverser leur pare-feu pour atteindre leur liaison montante avant qu'ils aient réussi à déclencher leur processus d'autodestruction… »

Un double éclair éblouissant découpe comme au laser des ombres d'un bout à l'autre de l'habitat-nénuphar. Très loin au-dessus de la vaste courbure de Saturne, un champignon de nuages de méthane tourbillonnants aspiré des tréfonds de la troposphère de la géante gazeuse s'élève vers les étoiles.

« … En lui donnant un facteur de doublement de soixante-quatre, hum… et si on y ajoute un délai de propagation dans tout le Sytème, sur, disons six heures-lumière de diamètre, hum… je dirais… (Elle regarde Sirhan.) Oh mon Dieu !

– Quoi ?

– L'Économie 2.0 est plus efficace que tous les schémas d'allocation de ressources jamais conçus par l'homme, explique l'orang-outang. On peut s'attendre à une bulle spéculative suivie d'un krach en l'espace de douze heures.

– Moins que ça, rectifie Amber en bottant négligemment dans une motte de gazon. (Elle fixe attentivement Sirhan.) Ma mère est morte, remarque-t-elle *mezzo voce*. Puis, plus fort :

« Elle n'a jamais vraiment demandé ce qu'on avait trouvé de l'autre côté du routeur. Toi non plus, d'ailleurs ? Les cerveaux matriochka – ils font partie du cycle normal de l'évolution stellaire. La vie engendre l'intelligence, l'intelligence engendre la matière intelligente et la singularité. J'ai pas mal réfléchi à la question. J'imagine que la singularité reste dans la plupart des cas à proximité immédiate de son point d'origine, parce que les contraintes de bande passante et de temps de latence désavantagent considérablement quiconque s'éloigne trop. De fait, l'inconvénient d'avoir une telle masse de ressources près de chez soi est que le temps nécessaire au voyage vers d'autres systèmes stellaires devient de plus en plus dissuasif. De sorte que ces civilisations restructurent l'intégralité de la masse de leur système stellaire en une coquille orbitale de nanordinateurs, puis ils en ajoutent d'autres, des sphères de Dyson, une succession de coquilles emboîtées comme des poupées russes : d'où le terme de cerveau

matriochka. Là-dessus, l'Économie 2.0 ou l'un de ses successeurs entrent en jeu et balaient les créateurs. Mais, car il y a un mais, certains survivent. Certains échappent à ce destin : l'énorme rassemblement dans le halo entourant la galaxie d'Andromède, et peut-être aussi les créateurs originels des routeurs. Quelque part dans l'infini de l'espace, nous trouverons ces intelligences transcendantes, celles qui auront survécu à leurs propres moteurs de redistribution économique – des moteurs qui diffusent l'entropie si la rentabilité économique menace de les dépouiller de leur pouvoir d'imagination, leur capacité à inventer de nouvelles richesses. (Elle marque un temps, puis ajoute) Ma mère est morte, répète-t-elle sur le ton de la conversation et sa voix s'étrangle un peu. Contre qui vais-je me rebiffer désormais ? »

Sirhan se racle la gorge.

« J'ai pris la liberté d'enregistrer une partie de ses paroles, dit-il lentement, mais elle ne croyait pas aux sauvegardes. Ou aux téléchargements. Ou aux interfaces. (Il regarde autour de lui.) Est-elle vraiment partie, *vraiment* ? »

Amber a le regard fixé derrière lui.

« Regarde par là, dit-elle d'une voix calme. J'y crois pas. »

Elle fixe les pigeons les plus proches et lance, avec colère :

« Eh, toi ! Qu'est-ce que t'as à dire pour ta défense à présent ? Content qu'elle ait disparu ? »

Mais les pigeons, comme un seul homme, demeurent étrangement silencieux. Et Sirhan a le sentiment des plus bizarres que le vol d'oiseaux qui fut naguère son grand-père pleure sa disparition.

8 : ÉLECTEUR

La moitié d'une année s'écoule sur Saturne – plus d'une décennie sur Terre et quantité de changements sont survenus dans cet intervalle de temps. Le grand projet de terraformation est à peu près terminé, la planète Expo est décorée pour un jubilé promis pour durer près de vingt de ses années – quatre vies humaines d'avant la singularité – avant la Démolition. Les habitats-nénuphars ont proliféré et fini par se rejoindre bord à bord en formant des dalles vastes comme des continents qui dérivent au sommet des nuages. Et les réfugiés ont commencé à s'installer.

Il y a un marché spécialisé dans l'habillement et les accessoires de mode, à une cinquantaine de kilomètres du musée transplanté où vit la mère de Sirhan, autour d'un nœud de transport entre trois habitats, à l'intersection de plusieurs tubes de lignes de trains à lévitation magnétique formant un immense échangeur en trèfle. Le marché est encombré de visuels étranges et spectaculaires, d'algorithmes se déployant en accéléré devant les bâches des stands à rayures sucre d'orge. Des yourtes crachent au sommet de leur dôme la fumée aromatique d'âtres rudimentaires – mais d'où vient cette manie des primates glabres pour la pyromanie ? – aux pieds de gratte-sol aux parois de diamant qui sillonnent avec précaution les routes intelligentes de la cité. Les foules sont bariolées, incroyablement mélangées ; des immigrés venus de tous les continents achètent et marchandent et parfois extraient de leur crâne d'étranges substances qu'ils déposent sur le trottoir devant des clandés géants en coquille d'escargot ou des casemates trapues composées de minces couches de béton pulvérisé sur des dômes d'aérogel en bulles de savon. Pas d'automobiles, mais une vertigineuse variété de gadgets de transports individuels, des bâtons sauteurs gyrostabilisés aux Segway* en passant par les Kettenkrad* et les arachnopalanquins*, qui se disputent la chaussée avec les piétons et les animaux.

Deux femmes s'arrêtent devant ce qui, au siècle précédent, aurait pu passer pour la vitrine d'une boutique de mode : la cadette (blonde, cheveux noués en tresses antillaises élaborées, collant noir, tee-shirt camouflage et long blouson de cuir noir) indique une robe savamment rétro.

« Ça ne me ferait pas un gros cul ? demande-t-elle, dubitative.

– *Ma chérie*, tu dois l'essayer… »

L'autre femme, grande, vêtue d'un costume d'homme à fines rayures datant du siècle passé, projette une pensée vers la devanture et le mannequin voit pousser une tête, celle de la jeune femme, qui se déforme pour singer sa posture et son expression.

« L'expérience de la vente authentique me manquait, tu sais ? Ça fait toujours drôle de se retrouver quelque part avec des boutiques.

– Voilà ce qui arrive à force d'habitude aux bibliothèques de créations de mode du

domaine public. (Amber bascule les hanches, testant le vêtement.) On finit par perdre l'habitude de *fourrager*. Je n'ai pas vraiment suivi cette nouvelle tendance rétro. Le vote victorien n'est pas critique, n'est-ce pas… elle laisse sa phrase en suspens.

– Tu es une plate-forme du XXI^e^ siècle qui vend aux électeurs re-simulés et réincarnés de l'Âge d'Or. Et oui, ça t'alourdit le derrière. Mais… » (Annette paraît songeuse.)

Amber fronce les sourcils et le mannequin dans la vitrine pivote et balance les hanches dans sa direction, faisant froufrouter les pans de sa jupe longue. Ses rides se creusent.

« Si on veut vraiment se lancer dans ces conneries d'élections, ce ne sont pas seulement les re-simulations d'électeurs que je dois convaincre mais les contemporains, et ça, c'est une question de substance, pas d'image. Ils ont connu trop de batailles médiatiques. Ils sont désormais immunisés contre toute charge sémiotique en dessous d'une attaque cognitive massive. Si je me contente d'envoyer des fragments de code pour les démarcher, ça donnera l'impression que j'essaie de pousser des boutons…

– Ils écouteront ton message et rien de ce que tu pourras porter ou leur raconter ne leur fera changer d'avis. Ne t'inquiète pas pour ça, *ma chérie*. Les re-simulés, dans leur naïveté, c'est une autre paire de manches et peut-être qu'on peut les faire basculer. C'est ton premier retour vers la démocratie depuis, quoi, combien d'années ? Ta vie privée, ce n'est désormais plus qu'une illusion. La question, c'est de savoir quelle image tu veux projeter. Les gens ne t'écouteront qu'une fois que tu seras parvenue à retenir leur attention. Et tu dois également toucher les indécis – ils souffrent de décalage temporel, sont timides. Or, ta plate-forme est radicale. Ne devrais-tu pas projeter une image plus conservatrice, rassurante ? »

Amber grimace, expression d'un léger dégoût pour ce programme carrément populiste.

« Oui, je suppose que c'est ce que je devrais faire, si nécessaire. Mais réflexion faite, ça… » – Amber claque des doigts et le mannequin pivote de nouveau avant de retrouver sa silhouette neutre, avec des aréoles comme des disques parfaits plaqués sur son collant – « ça, c'est franchement trop. »

Elle n'a pas besoin de fusionner les opinions de plusieurs personnalités fractionnaires, critiques de mode comme conseillers en élections, pour deviner que faire d'une fusion crétoise-victorienne son code vestimentaire – un fantasme fétichiste seins-cul – n'est peut-être pas le meilleur moyen de se vendre comme une femme politique sérieuse à la frange de population post-singularité du XIX^e^ siècle.

« Je ne me présente pas aux élections en tant que mère de la nation. Je me présente parce que je pense que nous avons environ un milliard de secondes, au mieux, pour sortir du piège à rats de ce puits de gravité avant que les Vils Rejetons ne commencent à devenir vraiment rétrogrades vis-à-vis de notre vitesse de traitement de l'information et si nous n'arrivons pas à les convaincre de nous accompagner, ils sont perdus. Alors cherchons quelque chose de plus pratique que nous pourrons lester de signifiants pertinents.

– Comme ta tenue de couronnement ? »

Grimace d'Amber.

« Touchée. »

L'Imperium de l'Anneau est mort, tout comme ce qui pouvait encore subsister du cadre légal orbital des débuts et Amber peut s'estimer heureuse d'être encore en vie comme citoyenne privée dans cet âge nouveau glacial en lisière du halo.

« Mais ce n'était qu'un décor de théâtre. À l'époque, je n'avais pas encore pleinement conscience de mes actes.

– Bienvenue à l'âge de la maturité et de l'expérience. »

Quelque vague souvenir tire d'Annette un sourire distant.

« Ce n'est pas le fait de se sentir plus âgée, mais de savoir enfin ce que tu fais ce coup-ci. Je me demande parfois ce qu'en penserait Manny s'il était encore parmi nous.

– Cette cervelle d'oiseau », lâche Amber avec mépris, irritée par l'idée que son père puisse avoir son mot à dire. Elle suit Annette ; les deux femmes passent devant un groupe compact de

mendiants évangélistes prêchant quelque religion nouvelle pour franchir la porte d'un vrai grand magasin en dur, avec de vrais vendeurs humains et d'authentiques salons d'essayage.

« Si je mets sur le marché plusieurs versions de moi taillées sur mesure pour les diverses catégories sociologiques, n'est-ce pas un peu contre-productif d'adopter une image unique ? Je veux dire, on pourrait creuser le concept et personnaliser une version pour chaque électeur…

– Peut-être. (La porte se reforme derrière elles.) Mais tu as toujours besoin d'une identité de base. (Annette regarde autour d'elle, cherchant à croiser le regard du conseiller commercial.) De commencer par un concept initial, un style, puis de broder dessus, pour t'adapter à ton public. De toute manière, il te faut pour ce soir… Ah, *bonjour* ! lance-t-elle en français.

– Bonjour. En quoi puis-je vous aider ? »

Les trois vendeurs – un homme et deux femmes – surgissent de derrière les rayons – qui affichent en boucle l'histoire de l'industrie de la haute couture, un défilé de mannequins présentant et mélangeant des siècles de mode sur les podiums –, à l'évidence des avatars d'une personnalité de base, des instances dont le point commun est une obsession vestimentaire exacerbée. S'il ne s'agit pas à proprement parler de borganismes de mode, ils n'en sont pas si éloignés, vêtus qu'ils sont de pied en cap en répliques de Chanel et d'Armani de la meilleure qualité, publicités ambulantes pour la mode classique du XX^e^ siècle. On est au-delà de la simple boutique, on est dans un temple dédié à une forme d'art bien spécifique, au personnel formé pour être les gardiens des secrets ésotériques du bon goût.

« *Mais oui*. Nous cherchons une garde-robe pour ma nièce ici présente. »

Annette saisit le recueil d'idées de combinaisons vestimentaires cataloguées dans le cache de la boutique et transmet au chef de rayon la liste détaillée que vient à l'instant d'achever de composer l'un de ses spectres.

« Elle s'apprête à entrer en politique et la question de son image est importante.

– Nous serions absolument ravis de vous aider, ronronne la responsable en s'avançant discrètement. Peut-être pourriez-vous nous dire ce que vous avez en tête ?

– Oh. Ma foi… »

Amber respire un bon coup, lance un regard en coin vers sa tante ; Annette la fixe sans broncher. *C'est ta tête*, lui envoie-t-elle.

« Je suis impliquée dans le programme administratif *accelerationista*. Vous est-il familier ? »

La couture-borg responsable fronce légèrement les sourcils, deux rides parallèles ondulent sur son front entre deux sourcils parfaitement symétriques, épilés pour coller à son style New-Look classique.

« J'en ai entendu parler, mais quand on évolue comme moi dans la haute couture, on ne se soucie pas de politique, indique-t-elle avec une touche de mépris. Surtout celle des clientes. Votre, euh, tante a dit que c'était une question d'image ?

– Oui. (Amber hausse les sourcils, un instant gênée de sa tenue décontractée.) C'est ma responsable de campagne. Mon problème, comme elle vous l'a dit, est qu'il y a une certaine frange d'électeurs qui confond image et substance et qui a peur de l'inconnu, aussi ai-je besoin de me procurer une garde-robe évocatrice par association des idées de probité, de respect et de mesure. Qui puisse convenir à une représentante d'un programme politique progressiste mais avec un passé solide. J'ai peur d'être un peu pressée par le temps – j'ai un grand meeting de collecte de fonds dès ce soir. Je sais que le délai est court mais j'ai besoin de quelque chose qui soit disponible de suite.

– Qu'espérez-vous au juste ? », demande son collègue masculin ; sa voix est rauque et il roule les *r* avec un vague accent méditerranéen. Il semble fasciné.

« Si vous pensez que cela puisse influer sur le choix de votre garde-robe…

– Je me présente à l'Assemblée, indique sèchement Amber. Sur une plate-forme réclamant l'état d'urgence et un effort immédiat et total pour assembler un vaisseau spatial. Ce Système

solaire ne va plus rester habitable bien longtemps et nous devons émigrer. Nous tous, vous inclus, avant que les Vils Rejetons décident de nous recycler sous la forme de computronium. Je m'en vais faire du porte-à-porte, en parallèle, pour toucher simultanément l'ensemble du corps électoral, et une telle expérience exige de la personnalisation. (Elle réussit à sourire.) Ce qui veut dire, j'imagine, peut-être huit tenues différentes avec pour chacune quatre variantes, des accessoires, et deux ou trois chapeaux – suffisamment pour que chaque personnage ne soit pas vu par plus de quelques milliers d'électeurs. Tant en matériaux physiques que virtuels. En outre, j'aimerais voir toute votre gamme de tenues officielles historiques, mais cela peut attendre pour l'instant. (Elle sourit.) Avez-vous les moyens techniques de tester la réaction face à toutes ces combinaisons d'un échantillon de personnalités de diverses périodes ? Si nous devons lancer plusieurs modèles, ce serait fort utile.

– Je pense que nous pouvons vous offrir encore mieux. »

La directrice acquiesce avec entrain, imaginant sans doute déjà le compte de dépôt indexé sur l'or de sa cliente.

« Hansel, voulez-vous faire patienter d'éventuels clients jusqu'à ce que nous en ayons fini avec les exigences de madame… ?

– Macx. Amber Macx.

– Les exigences de madame Macx. »

Le nom ne semble pas l'avoir fait réagir. Légère grimace d'Amber ; signe de l'incroyable dispersion des enfants de Saturne, mais aussi de la taille actuelle de la population du halo, alors qu'à peine une génération est passée, quasiment plus personne aujourd'hui ne se souvient de la Reine de l'Imperium de l'Anneau.

« Si vous voulez bien me suivre, nous pouvons commencer à chercher une combinaison de style personnel qui corresponde à vos exigences… »

Sirhan avance, drapé dans son isolement, à travers les foules assemblées pour l'Expo. Les seules personnes qui le voient sont les spectres bavards des écrivains et des politiciens morts, déportés du Système intérieur par les Vils Rejetons. L'agréable plaine verdoyante s'étend jusqu'à un horizon distant de mille kilomètres, sous un ciel jaune citron. L'air a de vagues relents d'ammoniac et les grands espaces sont remplis de petites idées ; mais Sirhan s'en moque. Parce que pour le moment, il est seul.

Sauf que non, pas vraiment.

« Excusez-moi, êtes-vous réel ? », lui demande quelqu'un dans un anglais mâtiné d'accent américain.

Il lui faut une seconde ou deux pour s'extraire de son introspection et se rendre compte qu'on s'adresse à lui.

« Hein ? » fait-il, intrigué.

Maigre et pâle, Sirhan porte la djellaba d'un berger berbère et sa tête est ceinte de l'auréole intimidante d'un banc de brumelettes utilitaires : dans l'abstrait, c'est un peu l'image du bon pasteur dans une version post-singularité de la Nativité.

« J'ai dit : Hein ? »

L'indignation bouillonne au fond de son esprit – *N'y a-t-il nul endroit qui soit privé ?* – mais lorsqu'il se retourne, il découvre qu'une des gousses spectrales s'est fendue dans le sens de la longueur de sa blanche couronne en forme de champignon, dégorgeant un reliquat de fluide de construction au milieu duquel patauge un mâle anglo-saxon totalement glabre, arborant un air de grande perplexité.

« Je n'arrive pas à mettre la main sur mes implants, dit l'Anglais en hochant la tête. Mais je suis bien là, n'est-ce pas ? Réincarné ? (Il se tourne et balaie du regard les autres gousses.) Ce n'est pas une sim ? »

Sirhan soupire – *encore un exilé* – et il dépêche illico un daemon pour interroger l'interface abstraite qui gère la gousse du spectre. Cette dernière ne lui révèle rien de plus – comme la

plupart des ressuscités, celle-ci ne semble pas être référencée.

« Vous avez été mort. À présent, vous êtes vivant. Je suppose que cela signifie que vous êtes désormais presque aussi réel que moi. Que voulez-vous savoir de plus ?

– Quand est-ce… (Le nouveau venu s'interrompt.) Pouvez-vous m'orienter vers le centre de traitement ? hasarde-t-il avec précaution. Je me sens perdu… »

Sirhan est surpris – la plupart des immigrés mettent bien plus longtemps à faire le point.

« Êtes-vous récemment décédé ?

– Je ne suis pas du tout sûr d'être mort, dit le ressuscité en massant son crâne chauve, l'air intrigué. Eh, sans déc' ! (Haussement d'épaules exaspéré.) Écoutez, le centre de traitement… ?

– Par là. »

Sirhan lui indique la masse monumentale du Musée des Sciences de Boston (expédié direct de la Terre vingt ans plus tôt pour le sauver de la démolition du système intérieur).

« Ma mère en est la conservatrice. » (Sourire crispé.)

– Votre mère… (L'immigré ressuscité de frais le dévisage attentivement, puis il cligne les yeux.) Sacré nom d'une pipe ! (Il avance d'un pas dans sa direction.) C'est donc bien toi… »

Sirhan bat en retraite et claque des doigts. Le mince sillage du nuage vaporeux, qui le suit depuis le début pour protéger son crâne rasé de la lueur rouge diffuse des coquilles grouillant de nanordinateurs en orbite ayant remplacé les planètes intérieures, extrude un bâton de brume bleue qui s'étire du haut des airs pour atterrir dans sa main, telle une batte de base-ball tissée de bulles.

« Êtes-vous en train de me menacer, monsieur ? lance-t-il d'un ton faussement léger.

– Je… (Le nouveau venu s'arrête net. Puis il rejette la tête en arrière et éclate de rire.) Ne fais pas l'idiot, fils. Nous sommes parents !

– Fils ? (Sirhan se hérisse.) Pour qui vous prenez-vous… (Une horrible pensée lui traverse l'esprit). Oh. Oh, mon Dieu ! (Une bouffée d'adrénaline le baigne d'une sueur brûlante.) Je crois bien que nous nous sommes rencontrés, en effet, pour ainsi dire… » *Oh flûte, c'est parti pour renverser tant de tables*, se rend-il compte, déléguant un spectre pour réfléchir à la question. Les implications sont énormes.

Le nouveau venu tout nu acquiesce, avec un sourire ironique entendu.

« T'as l'air quand même différent, vu du sol. Et maintenant, je suis redevenu humain. »

Il fait courir les mains sur ses côtes, marque un temps, regarde Sirhan, les yeux ronds.

« Hum… Je n'avais pas l'intention de te faire peur. Mais je ne sais pas si tu pourrais trouver pour ton vieux grand-père quelque chose à mettre ? »

Sirhan soupire et pointe son bâton à la verticale. Les anneaux de Saturne sont vus sur champ car le continent de nénuphars qui flotte sur un océan de gaz froids est situé au niveau de l'équateur ; ils scintillent, faisceau d'un laser au rubis tranchant le ciel.

« Qu'apparaisse de l'aérogel. »

Un nuage de fines bulles de savon se congèle en forme de cône au-dessus de l'ancien ressuscité de frais et descend sur lui en formant un caftan.

« Merci. (Il se dévisse le cou pour s'inspecter, puis grimace.) Bigre ! C'est que ça fait mal. Ouille ! Il faut que je me fasse installer un ensemble d'implants.

– Ils pourront régler tout ça au centre de traitement. Il est installé au sous-sol de l'aile ouest. Ils vous donneront en même temps des vêtements plus permanents. (Sirhan le dévisage.) Vos traits… »

Il feuillette des souvenirs rarement consultés. Oui, c'est bien le Manfred tel qu'il était au début du siècle passé. À l'époque où non-maman venait de naître. Il y a quelque chose de carrément indécent à rencontrer son propre grand-père dans toute la plénitude de sa jeunesse.

« Vous êtes sûr de ne pas avoir bidouillé votre phénotype ? demande-t-il, soupçonneux.

– Non, j'étais bien comme ça, à l'époque. Enfin, je pense. Redevenu un singe nu, après toutes ces années réduit à l'état de fonction émergente dans une compagnie de pigeons voyageurs. (Son grand-père ricane.) Qu'est-ce que va bien dire ta mère ?

– Franchement, je n'en sais rien… (Sirhan hoche la tête.) Allez, suivez-moi aux services de l'immigration. Vous êtes sûr de ne pas être une banale simulation historique ? »

Le service est déjà encombré de re-simulés. Pour quelle raison les Vils Rejetons semblent juger indispensable de consacrer de précieux exaquops* à dériver des simulations exactes d'humains décédés depuis longtemps, annulés jusqu'à ce que leur corpus écrit corresponde à celui hérité de l'ère pré-singularité sous la forme de pattes de mouche couchées sur de la pulpe d'arbres – sans parler surtout de les téléporter vers les camps de réfugiés de Saturne –, voilà qui dépasse l'entendement de Sirhan. Mais il aimerait bien qu'ils arrêtent.

« Il n'y a pas quarante-huit heures, j'ai fienté sur ta pelouse. J'espère que tu ne m'en veux pas. (Manfred penche la tête sur le côté et fixe Sirhan d'un regard larmoyant.) En fait, si je suis ici, c'est à cause de la prochaine élection. Elle a le potentiel pour créer une crise majeure et je me suis dit qu'Amber aurait besoin de moi à ses côtés.

– Eh bien dans ce cas, vous feriez bien d'entrer », se résigne Sirhan alors qu'il grimpe les marches, pénètre dans le vestibule et dirige son turbulent grand-père à travers la brume éparse de nanomachines utilitaires dont le bâtiment est rempli.

Il a hâte de voir la réaction de sa mère en retrouvant son propre père en chair et en os, après tout ce temps.

Bienvenue sur Saturne, votre nouveau monde. Ce Mèmeplex* de FAQ (Foire Aux Questions) est destiné à vous orienter et vous expliquer les points suivants :

- Comment vous avez abouti ici
- Où est-ce
- Ce que vous devriez éviter de faire
- Ce que vous devriez faire au plus vite
- Où trouver un complément d'information

Si vous vous rappelez cette présentation, vous êtes probablement *re-simulé*. À ne pas confondre avec être *ressuscité*. Il se peut que vous vous souveniez de votre mort. Ne vous inquiétez pas : comme tous vos autres souvenirs, c'est une fabrication. En fait, c'est la toute première fois que vous êtes réellement vivant. (Exception : si vous êtes mort après la *singularité*, vous pouvez être un authentique *ressuscité*. Auquel cas, pourquoi lisez-vous cette FAQ ?

COMMENT VOUS AVEZ ABOUTI ICI :

Le centre du Système solaire – Mercure, Vénus, la Lune de la Terre, Mars, la ceinture d'astéroïdes et Jupiter – a été démantelé ou est en cours de démantèlement par des intelligences faiblement divines [N.B. : pour le clergé monothéiste et les Européens qui se souviennent d'avoir vécu avant l'an 1600, consulter le Mèmeplex alternatif : « *Au commencement* ». Une intelligence faiblement divine n'est pas un agent surnaturel mais le produit d'une société hautement évoluée qui a appris comment créer artificiellement des âmes [fin du XX^{e} siècle : *logiciel*] et traduire en âmes des esprits humains et vice-versa. [Concepts de base : tous les êtes humains ont une âme. L'âme est un concept logiciel. Un logiciel n'est pas immortel.]

Certaines intelligences faiblement divines semblent nourrir un intérêt pour leurs antécédents humains – pour une raison qui reste obscure (parmi les possibilités, l'étude de l'histoire par l'horticulture, le divertissement par les jeux de rôle pratiqués en direct, la vengeance et la fraude économique.) Même si aucune analyse définitive n'est possible, toutes les personnes re-simulées recensées à ce jour manifestent un certain nombre de caractéristiques communes : toutes sont basées sur des *personnages historiques bien documentés*, leurs souvenirs présentent des trous suspects [voir : *fumée et miroirs* et ils ignorent ou précèdent la *singularité* [voir : *Oracle de Turing, catastrophe de Vinge*].

On croit que les agences faiblement divines vous ont créé pour servir de véhicule à l'étude introspective de vos antécédents historiques en remontant par inférence causale à partir du corpus référencé de vos divers travaux et du génome rétroprojeté dérivé de vos descendants collatéraux, aux fins de générer une description abstraite de votre vecteur d'état informatique. Cette technique est extrêmement intensive [voir : *algorithmes exp. Temps-complets, oracle de Turing, voyage temporel, magie industrielle*] mais marginalement plausible en l'absence d'explications surnaturelles.

Après avoir fait l'expérience de votre vie, les agences vous ont alors expulsé. Pour des raisons inconnues, elles ont choisi de le faire en transmettant votre état de téléchargement et votre complexe génome/protéome vers des récepteurs appartenant à et gérés par un consortium d'associations caritatives installées sur Saturne. Ces associations ont pourvu à vos besoins essentiels, y compris le corps que vous occupez maintenant.

Pour résumer : vous êtes la *reconstruction* de quelqu'un qui a vécu et qui est mort il y a fort longtemps, pas sa *réincarnation*. Vous n'avez aucun droit moral intrinsèque à l'identité que vous croyez être la vôtre et une abondante jurisprudence a établi que vous ne pouvez prétendre hériter des biens de votre antécédent. En dehors de ça, vous êtes un individu libre.

Notez que toute *re-simulation fictionnelle* est strictement interdite. Si vous avez des raisons de croire que vous pourriez être un personnage de fiction, vous devez *immédiatement* contacter la cité. [voir : *James Bond, Spider Jerusalem*.] Tout manquement est considéré comme un *crime*.

OÙ EST-CE :

Vous êtes sur Saturne. Saturne est une planète géante gazeuse de 120 500 km de diamètre, située à 1,5 milliard de kilomètres du soleil de la Terre [N.B. : pour les Européens qui se souviennent d'avoir vécu antérieurement à 1580, voir mèmeplex alternatif « *La Terre plate – ou pas.*] Saturne a été partiellement terraformée par des émigrants *posthumains* venus des orbites de la Terre et de Jupiter : le sol sous vos pieds est en réalité le plancher d'un ballon d'hydrogène de la taille d'un continent qui flotte dans la partie supérieure de l'atmosphère de Saturne. [N.B. : pour les Européens qui se souviennent d'avoir vécu antérieurement à 1790, internaliser le mèmeplex complémentaire : « *Les Frères Montgolfier* ».] Le ballon est très sûr, mais les activités minières et l'usage d'armes balistiques sont fortement déconseillés car l'atmosphère extérieure est irrespirable et d'un froid extrême.

La société dans laquelle vous venez d'être instancié est *extrêmement riche* selon les critères de l'Économie 1.0, le système de transfert de valeur développé par l'être humain durant et après la période de votre existence. La monnaie existe toujours, elle reste utilisée pour la gamme habituelle de biens et services mais les besoins de base – nourriture, eau, air, énergie, habillement de prêt-à-porter, logement, divertissement historique et monsters trucks – sont *entièrement gratuits*. Un contrat social implicite édicte qu'en échange de l'accès à ces équipements et services, vous devez obéir à certaines lois.

Si vous désirez dénoncer ce contrat social, nous vous informons que d'autres mondes peuvent tourner sous *l'Économie 2.0* ou des versions ultérieures. Ces systèmes de transfert de valeur sont plus efficaces – d'où leur richesse supérieure – que l'Économie 1.0, mais toute participation pleine et entière à l'Économie 2.0 n'est possible qu'après une chirurgie cognitive déshumanisante. Par conséquent, en termes *absolus*, même si la présente société est plus riche que toutes celles dont vous avez pu avoir connaissance, elle est dans le même temps considérée comme arriérée et sous-développée comparée à ses voisines.

CE QUE VOUS DEVRIEZ ÉVITER DE FAIRE :

Maintes activités considérées jadis comme criminelles dans d'autres sociétés sont légales ici. Y sont incluses, mais sans limitation : les actes de dévotion, l'art, le sexe, la violence, la communication ou le commerce entre sapiens compétents de toutes espèces, excepté lorsque de tels actes transgressent les interdictions listées ci-dessous. [voir mèmeplex additionnel : *définition de compétence.*]

Certaines activités sont interdites ici et peuvent avoir été légales au sein de votre expérience antérieure. Au nombre de celles-ci, la privation volontaire de toute capacité au consentement [voir : *esclavage*], l'ingérence en l'absence de consentement [voir : *mineurs, statut légal*], la constitution de sociétés à responsabilité limitée [voir : *singularité*], et l'invasion de la vie personnelle protégée [voir : *la Limace, Schémas pyramidaux cognitifs, Piratage de cerveau*, *Exploit de confiance de Thompson*].

Certaines activités qui ne vous sont pas familières sont absolument illégales et devraient être scrupuleusement évitées. Au nombre de celles-ci, la possession d'armes nucléaires, la possession de réplicateurs autonomes illimités [voir : *gelée grise*], l'assimilationnisme coercitif [voir : *borganisme*, *comportement agressif*], l'interruption coercitive de personnalités Turing-équivalentes [voir : *Basilics**] et l'ingénierie théologique appliquée [voir : *harcèlement religieux*].

Certaines activités qui vous paraîtront superficiellement familières sont franchement stupides et devraient être évitées pour votre sécurité personnelle, même si elles n'ont rien d'illégal en soi. Parmi celles-ci : communication de vos références bancaires au fils du ministre nigérian des Finances ; achat des titres de propriété de ponts, gratte-ciel, vaisseaux spatiaux, planètes ou autres biens immobiliers ; meurtre ; revente de son identité ; et participation à des contrats financiers avec des entités régies par l'Économie 2.0 ou supérieure.

CE QUE VOUS DEVRIEZ FAIRE AU PLUS VITE :

Quantité d'artefacts matériels que vous pouvez juger indispensables sont à votre libre disposition – il vous suffit de demander à la cité et celle-ci vous développera des vêtements, le vivre et le couvert, et autres besoins essentiels. Veuillez noter toutefois que la bibliothèque de modèles structurels disponibles dans le domaine public est nécessairement restrictive et ne contient donc pas d'articles qui sont à la dernière mode ou demeurent protégés par le copyright. De même, la cité n'a pas vocation à vous procurer des réplicateurs, des armes, des faveurs sexuelles, des esclaves ou des zombies.

Vous êtes invité à vous déclarer comme citoyen dans les meilleurs délais. S'il est possible de confirmer le décès de l'individu dont vous êtes une re-simulation, il vous est loisible d'adopter son nom, mais – aux termes de la loi – vous ne pourrez prétendre à aucun lien ou revendication sur ses biens, contrats ou descendants. L'obtention de la citoyenneté s'obtient par simple déclaration auprès de la cité ; la procédure est indolore et réalisée dans un délai moyen inférieur à quatre heures. Tant que vous n'êtes pas déclaré, votre statut légal d'organisme sapiens peut être contesté et tout défaut d'enregistrement peut entraîner des complications légales. Vous pouvez à tout moment renoncer à votre citoyenneté : ce peut être conseillé si vous émigrez vers un autre régime.

Si quantité de bien et services sont gratuits, il est fort probable que vous ne possédiez aucune aptitude professionnelle et par conséquent, aucun moyen de gagner de l'argent pour vous procurer des articles qui ne sont pas en libre accès. Le rythme du changement au siècle passé a rendu obsolètes quasiment toutes les compétences professionnelles que vous avez pu acquérir [voir : *singularité*]. Cependant, compte tenu de la rapidité croissante du changement actuel, quantité de coopératives, fonds,

fondations et guildes offrent des stages de formation ou proposent des prêts étudiants.

Vos capacités d'apprentissage dépendent de vos aptitudes à absorber l'information selon les divers formats mis à votre disposition. Les *implants* sont fréquemment utilisés pour fournir un lien direct entre votre cerveau et les machines intelligentes qui l'entourent. Un kit d'implants basiques est disponible sur demande auprès de la cité [voir : *Sécurité des implants, pare-feu, biogiciel*.]

Vous êtes probablement en bonne santé si vous venez d'être réinstancié et devrez sans doute le rester un bon moment encore. La plupart des maladies sont guérissables et dans l'éventualité d'une pathologie incurable ou d'une blessure, on peut vous délivrer un nouveau corps – contre paiement (En cas de meurtre, les frais de délivrance seront assurés par votre agresseur.) Si vous souffrez d'une pathologie chronique ou préexistante ou de handicaps, veuillez consulter la cité.

La cité est une démocratie participative agorique* bridée dotée d'une constitution à responsabilité limitée. Son agence exécutive actuelle est une intelligence faiblement divine qui a choisi de s'associer avec des intelligences équivalent-humaines : cette agence est connue vulgairement sous les noms de « Hello Kitty », « Beau Chat » ou « Aineko », et peut se manifester sous toute une variété d'avatars physiques si l'on désire une interaction corporelle. (Avant l'arrivée d'« Hello Kitty », la cité utilisait une panoplie de systèmes-experts de conception humaine qui ne procurait pas des performances optimales.)

L'énoncé de mission de la cité est de procurer un environnement médiateur aux intelligences équivalent-humaines et de préserver celles-ci de toute agression extérieure. Les citoyens sont encouragés à participer aux processus politiques en cours visant à déterminer les réponses adéquates dans cette hypothèse. Les citoyens ont également le devoir de servir de jurés s'ils sont appelés (y compris pour le service sénatorial) et de défendre la cité.

OÙ TROUVER UN COMPLÉMENT D'INFORMATION :

Jusqu'à votre inscription comme citoyen et l'obtention d'implants de base, toute autre question devra être directement adressée à la cité. Une fois que vous aurez appris à utiliser vos implants, vous n'aurez plus besoin de poser cette question.

Bienvenue dans la décennie neuvième, singularité plus une gigaseconde (ou peut-être plus – plus personne n'est trop sûr de la date précise où – et même si – une singularité a été créée). La population humaine du Système solaire est soit de six milliards, soit de soixante milliards, selon que l'on inclut toutes les bifurcations de vecteurs d'état des posthumains et les simulations de phénotypes morts tournant dans les boîtes de Schrödinger* des Vils Rejetons. La plupart des individus physiquement incarnés vivent encore sur Terre mais les villes-nénuphars flottant sous les ballons à hydrogène chaud de taille continentale dans l'atmosphère supérieure de Saturne en hébergent déjà plusieurs millions et le destin des planètes rocheuses intérieures est déjà scellé. Toutes les intelligences équivalent-humaines encore restées sur place et qui ont deux doigts de jugeote essaient d'émigrer avant que les Vils Rejetons ne décident de recycler la Terre pour combler la lacune subsistant entre les coquilles concentriques de nanordinateurs qu'ils font tourner. Le cerveau matriochka à moitié construit obscurcit déjà les cieux terrestres, provoquant un effondrement massif de la biomasse végétale, par défaut de lumière à courte longueur d'onde pour assurer la photosynthèse et nourrir les plantes.

Depuis la décennie septième, la densité de calcul du Système solaire est montée en flèche. À l'intérieur de la ceinture d'astéroïdes, plus de la moitié de la masse planétaire disponible a été convertie en nanoprocesseurs, liés par corrélation quantique en un

réseau si dense que chaque gramme de matière peut désormais simuler toutes les expériences de vie possibles d'un être humain en l'affaire de quatre ou cinq minutes. L'Économie 2.0 elle-même est devenue obsolète, contrainte à muter dans une véritable course aux armements pour la survie avec l'arrivée de la Limace. Le nom seul subsiste, vague terme générique utilisé par les intelligences tout juste équivalent-humaines pour décrire des interactions qu'elles ne sont plus capables de comprendre.

Les toutes dernières générations d'entités posthumaines sont moins ouvertement hostiles aux humains, mais bien plus étrangères que celles des années cinquante à soixante-dix. Parmi leurs activités les moins compréhensibles, les Vils Rejetons se sont lancés dans l'exploration exhaustive de l'espace de phases de toutes les expériences humaines possibles. Peut-être ont-ils absorbé au passage une bonne de dose de l'hérésie Tiplerite*, car désormais un flot continu de re-simulés téléchargés se déverse par les relais de transit intérieurs situés en orbite autour de Titan. L'Extase des Nerds a été suivie par la Résurrection des Particulièrement Perplexes, sauf que ce ne sont pas vraiment des ressuscités – mais de vulgaires simulations basées sur la biographie de leurs originaux, schématiques et truffées de lacunes, perdues comme des cohortes de malheureux canetons déversés dans la broyeuse du futur.

Sirhan al-Khurasani les rejette avec ce mépris abstrait d'un antiquaire pour une contrefaçon certes habile mais parfaitement manifeste. Mais Sirhan est jeune et, du mépris, il en a encore à revendre. C'est une soupape pratique pour ses frustrations. Or il a maintes raisons d'être frustré, à commencer par sa famille dysfonctionnelle par intermittence, ces étoiles vieillissantes autour desquelles sa planète personnelle orbite sur une trajectoire chaotique oscillant entre enthousiasme et dégoût.

Sirhan se targue d'être un historien-philosophe de l'ère singulière, un chroniqueur de l'incompréhensible, ce qui serait parfait si ses meilleures intuitions ne provenaient pas toutes d'Aineko. Il alterne entre adulation et rage à l'égard de sa mère qui est présentement devenue un phare dans la communauté des réfugiés et il honore (tout en ne cherchant pas à esquiver son héritage) son père qui, nimbé de son image récente de patriarche philosophe, est devenu l'étoile montante de la faction conservatrice. Et il admire en secret (non sans une crainte respectueuse mâtinée d'une touche de ressentiment) son Manfred. En fait, la réincarnation subite de ce dernier l'a passablement déconcerté. Et il écoute parfois sa belle-grand-mère Annette qui s'est plus ou moins réincarnée dans son corps originel des années 2020 après avoir passé plusieurs années sous la forme d'un grand singe et qui semble le considérer comme une sorte de projet personnel.

Seule Annette lui rend vraiment service pour le moment. Sa mère est en campagne sur une plate-forme électorale réclamant un référendum pour faire péter le monde, Annette l'aide à organiser ladite campagne, son grand-père s'efforce de la convaincre de confier tout ce qui lui tient à cœur à une langouste solitaire, quant à la chatte, elle se montre typiquement féline et fuyante.

Vous parlez de problèmes de famille !

Ils ont intégralement transplanté la Bruxelles impériale sur Saturne, cartographié des dizaines de mégatonnes d'édifices jusqu'à l'échelle nanométrique avant de les téléporter vers les ténèbres extérieures pour les réinstancier sur les colonies-nénuphars qui ponctuent la stratosphère de la géante gazeuse. (Au bout du compte, la surface entière de la Terre doit suivre – après quoi les Vils Rejetons creuseront la planète comme une pomme jusqu'au trognon pour la démanteler en un nuage de nanordinateurs quantiques flambant neufs destinés à s'ajouter à leur cerveau matriochka en pleine expansion.) Par suite d'un problème d'allocations de ressources dans l'algorithme de planification du comité d'organisation de l'Expo – ou peut-être n'est-ce qu'une blague glacée et sophistiquée –, Bruxelles commence désormais juste au

ras du mur en bulles de diamants qui la sépare du Musée des Sciences de Boston, situé à moins d'un kilomètre à vol de pigeon voyageur. Raison pour laquelle, lorsqu'est venu le moment de célébrer un anniversaire ou une fête (quand bien même de tels concepts ont perdu toute signification, là-bas sur la surface synthétique de Saturne), Amber tend à attirer les gens vers les lumières éclatantes de la grande métropole.

Cette fois, elle organise une fête assez particulière. Suivant l'habile conseil d'Annette, elle a emprunté l'Atomium et convié à ce grand événement une horde d'invités. Aucun rapport avec une réunion de famille – même si Annette lui a promis une surprise –, bien plutôt une réunion d'affaires, histoire de tâter le terrain avant sa déclaration de candidature. C'est un coup médiatique, une tentative d'organisation de l'entrée d'Amber dans l'arène de la politique politicienne du système humain.

Sirhan n'a pas vraiment envie d'être présent. Il a des tâches autrement plus importantes à accomplir, comme cataloguer les souvenirs du voyage du *Dé-Maintenance* mémorisés par Aineko. Il est également en train de collationner une série d'entretiens avec les re-simulations de positivistes logiques d'Oxford, Angleterre (ceux du moins qui n'ont pas battu en retraite dans un charabia confinant à la catatonie, après s'être rendus compte que leurs vecteurs d'état étaient tous membres de l'ensemble de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes), quand il n'essaie pas d'établir une thèse sainement rationnelle pour justifier sa conviction que le terme intelligence extraterrestre est un oxymore et que le réseau de routeurs n'est qu'un simple accident, l'une de ces petites blagues que joue l'évolution.

Mais *tante* Annette lui a forcé la main en lui promettant qu'il aurait droit à la surprise s'il venait à la soirée. Et en dépit de tout, il ne voudrait pour rien au monde rater la rencontre prévue entre Manfred et Amber.

Sirhan se dirige vers le dôme d'inox étincelant qui abrite l'entrée de l'Atomium et attend l'ascenseur. Il se retrouve dans la queue derrière un groupe de femmes à l'air jeune, maigres, soignées, en robes de cocktail et diadèmes tout droit sortis de films muets des années 1920. (Annette a décidé que le thème de la soirée serait « l'ère de l'élégance », sachant pertinemment que cela contraindrait Amber à prêter attention à son apparence en public.) Pour sa part, Sirhan a l'attention ailleurs. Les divers fragments de son esprit mènent trois entretiens simultanés avec des philosophes (« là où l'on nous prive de parole, nous devons garder le silence » à la pelle), tout en contrôlant deux bots pour inspecter la plomberie et le système de ventilation du musée, et il est en outre occupé à discuter avec Aineko des observations de l'artefact extraterrestre en orbite autour de la naine brune Hyundai $^{+4904}/_{-56}$. Ce qui reste de ses capacités intellectuelles manifeste à peu près autant de présence mondaine qu'un chou-fleur au vinaigre.

L'ascenseur arrive et accepte une cargaison de passagers. Sirhan se retrouve tassé dans un coin par une bulle de rire chic et les bouffées de fumée aromatique d'un improbable fume-cigarettes en ivoire alors que la cabine s'élève pour filer dans la cage haute de soixante mètres pour gagner la passerelle d'observation au sommet de l'Atomium. Un globe métallique de dix mètres de diamètre, connecté par des escaliers en spirale et des escalators aux sept autres sphères pour former l'octaèdre qui fut jadis le clou de l'Exposition universelle de 1958. À la différence du reste de Bruxelles, il s'agit là pour ce monument du matériau originel, jusqu'à l'échelle atomique, avec ses structures d'alliage métallique cintrées datant d'avant l'ère spatiale, qu'on a expédié jusqu'à Saturne à prix d'or. La cabine s'immobilise d'un coup sec.

« Excusez-moi », couine une des jeunes fêtardes en titubant vers l'arrière, bousculant Sirhan.

Il cligne les yeux, remarque son casque de cheveux bruns, l'ombre teintée de chromatophores savamment disposée sur ses paupières.

« Pas de quoi. »

À l'arrière-plan, Aineko commente avec un ronronnement sarcastique le peu d'intérêt manifesté par l'équipage du *Dé-Maintenance* pour ses efforts en vue de décompiler leur auto-

stoppeur, la fameuse Limace. C'est terriblement distrayant mais Sirhan éprouve un besoin désespéré de saisir ce qui a pu se passer là-bas. C'est là clé à la compréhension des faiblesses et des obsessions de sa non-mère – ce qui, pressent-il, sera de la plus haute importance dans les temps à venir.

Il s'échappe de la meute de jeunes fêtardes déguisées et s'engage sur l'une des deux passerelles en inox qui coupent en deux la sphère – celle du dessous. Acceptant un cocktail sans alcool d'une serveuse discrètement humaniforme, il se dirige d'un pas tranquille vers la rangée de fenêtres triangulaires qui donnent sur le parc d'exposition, en direction du Pavillon américain et du Village mondial. Les parois métalliques sont renforcées de poutrelles peintes en bleu turquoise et les baies de plexi se sont opacifiées avec les années. C'est tout juste s'il peut distinguer le modèle au dixième d'un paquebot à propulsion atomique en train de quitter le quai en contrebas ou l'hydravion géant octo-réacteur qui flotte à ses côtés.

« Pas une seule fois, ils ne m'ont demandé si la Limace avait tenté de se planquer dans les espaces humano-compatibles à bord du vaisseau, le tenaille Aineko. Je n'en attendais pas tant, mais quand même ! Ta mère est trop confiante, mon garçon.

– Je suppose que tu as pris tes précautions ? », murmure le spectre de Sirhan à l'adresse du chat.

La question a le don de faire repartir l'irascible méta-félin dans un long délire discursif ponctué de balayages de la queue sur le manque de fiabilité des instruments financiers compatibles avec l'Économie 2.0. Ladite économie remplace apparemment la couche d'indirection* simple de la monnaie classique et le mappage* à indirections multiples des marchés boursiers, par une sorte de framework* orienté-objet follement baroque basé sur le paramétrage des désirs et valeurs d'expériences subjectives des joueurs et, pour ce qui concerne Aineko, tout ceci rend de telles transactions intrinsèquement non fiables.

Raison pour laquelle tu te retrouves coincée ici avec nous autres grands singes, note cyniquement Sirhan prime, tout en générant un spectre d'Eliza chargé d'écouter la chatte en hochant doctement la tête, tandis qu'il part de son côté profiter enfin de la partie.

Il règne une chaleur déplaisante dans la sphère de l'Atomium – rien de surprenant : il doit bien y avoir trente personnes réunies ici, sans compter les serviteurs robots – et plusieurs chaînes locales de multidiffusion jouent toute une variété de styles musicaux, de la techno hardcore à la valse en passant par le raga pour rester toujours synchrone avec les changements d'humeur des fêtards.

« On s'éclate bien, hein, pas vrai ? »

Sirhan renonce à intégrer un de ses timides philosophes et se rend compte soudain que son verre est vide et que sa mère le couve d'un sourire inquiétant derrière le rebord d'un verre à cocktail rempli d'un truc qui luit dans l'obscurité. Elle porte des bottes à talons aiguilles et un costume de Catwoman en velours noir qui caresse ses formes comme une seconde peau ; et elle est déjà pompette. En années d'horloge, elle est plus jeune que Sirhan ; pour lui, c'est comme si l'on avait mystérieusement injecté dans son existence une jeune sœur bizarrement expérimentée en remplacement de l'eigen-mère restée à la maison et morte avec l'Imperium de l'Anneau plusieurs décennies auparavant.

« Regarde-toi, planqué dans un coin lors de la fête de ton grand-père ! Eh, mais ton verre est vide. Tu veux goûter cette caïpirinha ? Il y a ici quelqu'un que tu dois absolument rencontrer… »

C'est dans ces moments-là que Sirhan se demande vraiment ce que, par l'orbite de Jupiter, son père a bien pu voir chez cette femme. (Mais une fois encore, dans la ligne d'univers d'où revient cette instance de ladite, ce n'a pas été le cas. Donc, qu'est-ce que cela signifie ?)

« Tant que ça ne contient pas de jus de raisin fermenté, dit-il avec résignation, en se laissant conduire entre les groupes qui conversent et un gorille solitaire à l'air morose en train d'aspirer un long drink avec une paille. D'autres de tes alliées, tendance *accelerationista* ?

– Peut-être pas. »

C'est le groupe de filles qu'il a évité de remarquer dans l'ascenseur, elles ont les yeux qui brillent, sont à fond dans cette soirée costumée ambiance début XX^e^, agitant leurs fume-cigarettes et leurs verres à cocktail avec un abandon déjanté.

« Rita, j'aimerais te présenter Sirhan, le fils de mon autre branche familiale. Sirhan, Rita. C'est une historienne, elle aussi. Et si vous faisiez mieux con… »

Des yeux sombres, soulignés non pas par de la poudre ou du maquillage mais par des chromatophores à l'intérieur même des cellules de la peau : des cheveux bruns, un collier d'énormes perles, une robe noire serrée balayant le sol, un air vaguement gêné sur un visage en cœur. Ce pourrait être un clone d'Audrey Hepburn.

« Je ne viens pas de vous rencontrer dans l'ascenseur ? » L'embarras gagne ses joues, devient manifeste.

Sirhan rougit lui aussi, sans trop savoir quoi répondre. En cet instant précis, une intruse s'immisce dans la scène, s'interposant délibérément.

« Êtes-vous le conservateur qui a réorganisé la galerie du Précambrien selon des critères téléologiques ? J'aurais un mot à vous dire à ce sujet ! »

L'intruse est grande, sûre d'elle et blonde. Sirhan l'a détestée dès l'instant où elle a brandi un doigt menaçant.

« Oh, ferme-la, Marissa, on fait la fête. Tu as été pénible toute la soirée. »

À la grande surprise de Sirhan, Rita l'historienne s'en prend à l'intruse avec colère.

« Ce n'est pas un problème », parvient-il à dire.

En arrière-plan, quelque chose pousse la version marionnette rogérienne* de lui-même, présentement à l'écoute de la chatte, à prêter soudain l'oreille et à rappeler illico une brassée de souvenirs récents pour les charger en mémoire – un truc important, en rapport avec le projet des Vils Rejetons d'envoyer un vaisseau spatial rapporter quelque chose du routeur – mais les gens autour de lui absorbent tant son attention qu'il doit mettre la question de côté.

« Mais si, c'est un problème », déclare Rita.

Elle désigne l'intruse, occupée à souligner l'invalidité des interprétations téléologiques pour chercher à se justifier, et lance :

« Pouf-pouf. Où en étions-nous ? »

Sirhan cligne les yeux. Soudain, tout le monde à part lui semble avoir décidé d'ignorer cette ennuyeuse Marissa.

« C'est quoi, ça ? hasarde-t-il.

– Je viens de tuer son processus. Ne me dis pas… tu n'as pas encore chargé *Super Pouf-Pouf* ? »

Rita lui balance une idée placée en cache et il s'empare avec précaution de l'application, générant un couple d'Oracles de Turing spécialisés pour en vérifier les états d'arrêt*. Elle semble devoir se greffer sur le lobe optique pour lui permettre d'accéder à une base de données collaborative d'eigenfaces, avec une sorte d'interface annexe avec l'aire de Broca.

« Partage et amuse-toi bien… À toi les soirées sans confrontation.

– Je n'avais jamais vu… »

Sirhan télécharge distraitement le module sans achever sa phrase. (La chatte s'est mise à déblatérer sur les modules divins, l'encombrement métastatique et les difficultés à installer des personnalités modifiées sur demande quelque part au fond de sa tête, tandis que de son côté son moi-fractionnaire acquiesce d'un air entendu chaque fois que le petit félin marque une pause.) Une manière de paupière interne descend devant ses yeux. Il regarde autour de lui ; il distingue d'un côté de la pièce une vague tache informe, d'où émerge un bourdonnement irritant. Sa mère semble être en grande conversation avec elle.

« C'est assez intéressant.

– Oui, c'est incroyablement utile lors de ce genre d'événement. »

Il sursaute quand Rita le prend par le bras – son porte-cigarettes se ratatine et se condense pour ne plus être qu'une légère surépaisseur autour du poignet de ses longs gants d'opéra –

pour le guider vers une serveuse. « Je suis désolé pour ton pied, tout à l'heure. Je suis un peu débordée. Est-ce qu'Amber Macx est vraiment ta mère ?

– Pas exactement, c'est mon eigen-mère, bredouille-t-il. Le téléchargement réincarné de la version qui est partie vers Hyundai $^{+4904}/_{-56}$ à bord du *Dé-Maintenance*. Elle a épousé un analyste d'arnaques franco-algérien au lieu de mon père mais je crois qu'ils ont divorcé il y a deux ans. Ma véritable mère a épousé un imam, mais ils sont morts à la suite de l'avènement de l'Économie 2.0. (Elle semble l'attirer dans la direction de la baie vitrée dont Amber l'avait éloigné un peu plus tôt.) Pourquoi cette question ?

– Parce que tu n'es pas très doué pour le papotage, remarque tranquillement Rita, et tu ne sembles pas trop à l'aise dans la foule. Ai-je tort ? N'est-ce pas toi qui as réalisé cette incroyable dissection de la carte cognitive de Wittgenstein ? Celle qui contient la chaîne de Gödel préverbale ?

– C'était… (Il se racle la gorge.) Tu l'as trouvée incroyable ? »

Soudain, sans réfléchir, il détache un spectre pour identifier cette fameuse Rita et savoir qui elle est au juste, ce qu'elle désire. En temps normal, ça ne vaut généralement pas la peine de connaître quelqu'un au-delà de la conversation polie mais elle semble avoir étudié sa bio en profondeur et il aimerait bien savoir pourquoi. En y ajoutant le soi en grande conversation avec Aineko, cela fait à présent trois instances de lui-même à puiser dans ses ressources en quasi temps réel. Il ne va pas tarder à se retrouver en dette existentielle s'il continue à faire bifurquer ainsi des spectres.

« Absolument », confirme-t-elle.

Il y a un banc devant la paroi et sans trop savoir comment, il s'y retrouve assis à côté d'elle. *Aucun danger, nous ne sommes pas en privé ou quoi*, se dit-il, coincé. Elle lui sourit, le visage légèrement penché, les lèvres entrouvertes et durant un instant, un vertigineux sens de possibilités le submerge. *Et si elle était sur le point de jeter toute propriété par-dessus les moulins ? Quelle indécence !* Sirhan croit fermement en la retenue et la dignité.

« Ça m'a vraiment passionnée… »

Elle lui passe un autre globule de données en téléchargement dynamique, recouvrant une critique détaillée de son analyse de la phobie matriarcale de Wittgenstein dans le contexte des constructions sémantiques sexuellement différenciées et de la société viennoise du XIX^e^ siècle, accompagnée d'une hypothèse qui laisse Sirhan interloqué et légèrement indigné à l'idée que quelqu'un comme lui puisse partager les idées tordues de Wittgenstein.

« Qu'en penses-tu ? », lui demande-t-elle avec un sourire espiègle.

Sirhan essaie de ne pas avaler sa langue. Rita croise les jambes, sa robe crisse.

« Je, ah, c'est-à-dire… »

Moment précis où il réintègre ses partiels, déversant dans sa mémoire une vague d'images carrément pornographiques. « *C'est un piège !* » glapissent-elles, seins, hanches et pubis – intégralement épilés, ne peut-il s'empêcher de noter – s'offrant à lui avec un abandon torride et passionné. *Ça, c'est ta mère qui essaie de te rendre aussi affranchie qu'elle !* Et il se remémore quel effet cela ferait de se réveiller au lit à côté de cette femme qu'il connaît à peine alors qu'il est marié avec elle depuis un an, tout cela parce que l'un de ses spectres cognitifs a passé juste quelques secondes de temps réseau (ou plusieurs mois subjectifs) à s'éclater un max avec un de ses spectres à elle, et de fait, elle a bel et bien des idées de recherche intéressantes, malgré son côté insistant de femme hyper-occidentalisée qui croit pouvoir gérer son existence en ses lieu et place.

« C'est quoi, cette histoire ? » bredouille-t-il, le feu aux oreilles et l'impression soudaine d'être engoncé dans ses vêtements.

« Simple spéculation sur des possibilités. On pourrait accomplir un tas de choses ensemble. (Elle lui glisse un bras autour des épaules et l'attire à elle, doucement.) N'as-tu pas envie de découvrir si ça peut marcher entre nous ?

– Mais, mais… »

Sirhan se sent moite. *Est-elle en train de suggérer une relation informelle ?* se demande-t-il, avec un embarras profond devant son incapacité à lire les signaux qu'elle délivre. Il se raidit.

« Que voulez-vous au juste ?

– Tu sais très bien que tu peux faire bien plus grâce à Super Pouf-Pouf que te contenter de neutraliser les idiots pénibles ? lui susurre-t-elle au creux de l'oreille. Nous pourrions tous les deux devenir invisibles à l'instant, si t'as envie. C'est extra pour les rendez-vous confidentiels – d'autres choses aussi. On pourrait faire des trucs super tous les deux, nos spectres ont collé à la perfection… »

Sirhan se lève d'un bond, le visage brûlant, et tourne les talons.

« Non merci ! lâche-t-il sèchement. (Il s'en veut.) Au revoir ! »

Interrompues par cette émission de surcharge émotionnelle et distraites de leur tâche, ses autres instances s'étranglent d'indignation. L'expression blessée de la jeune fille lui est insupportable : le tueur de fichiers entre en action, la transformant en tache noire indistincte contre le mur, masquée par son propre cerveau tandis qu'il se retourne et s'éloigne, bouillant de colère contre sa mère ; comment peut-elle être si injuste à son égard en l'amenant à contempler son propre visage pris dans les affres de la passion charnelle ?

Entre-temps, dans l'une des sphères inférieures de l'Atomium, rembourrée de coussins isolants bleu argenté reliés par du ruban adhésif, les personnalités en vue de l'*accelerationista* discutent de leur course au pouvoir global à des vélocités quasi-luminiques.

« Nous pourrions prendre le dessus dans tous les domaines. Par exemple, avec un effondrement du faux vide* », insiste Manfred.

Il manque légèrement de coordination, sa voix se fait traînante sous l'influence du premier verre de punch aux fruits qu'il vient de déguster depuis près de vingt ans en temps réel. Son corps est juvénile, les traits encore peu marqués, ses cheveux poussent encore et il a fini par renoncer à son fétichisme anti-implants pour adopter toute une panoplie d'interfaces qui lui permettent d'internaliser tous les processus relevant de l'exocortex qu'il faisait précédemment tourner sur une batterie de stupides machines de Turing extérieures à son corps. Il s'en est tenu à son style bien personnel : il est le seul invité présent à ne pas porter une variante de la tenue de soirée, smoking ou robe du soir.

« Les échanges multiples via des routeurs, c'est bel et bon, mais ce n'est pas ce qui nous permettra d'échapper à l'univers proprement dit – tout changement de phase finira bien par nous rattraper. Le réseau doit finir. Et à ce moment-là, où en serons-nous, je te demande, Samina ?

– Je n'en disconviens pas. »

La femme à qui il s'adresse est vêtue d'un sari vert et or, et elle porte en or et diamants naturels l'équivalent de la rançon d'un maharadjah médiéval. Elle acquiesce, songeuse.

« Mais ça ne s'est pas encore produit et nous avons désormais la preuve que des intelligences supra-humaines arpentent l'univers depuis des giga-années, aussi peut-on parier sans risque que les pires scénarios-catastrophes sont improbables. Et si l'on en reste à nos confins immédiats, nous ne savons toujours pas à quoi servent les routeurs ou qui les a fabriqués. D'ici là… (Elle hausse les épaules.) Regardez ce qui est arrivé la dernière fois que quelqu'un a essayé de les sonder. Sans vouloir vous vexer.

– Ça s'est déjà produit. Si ce que je me suis laissé dire est exact, les Vils Rejetons ne voient pas de manière aussi négative l'idée d'utiliser les routeurs comme nous serions portés à l'imaginer, nous autres pauvres méta-humains. » Manfred fronce les sourcils, tentant de se remémorer quelque anecdote brumeuse – il est en train de tester un nouvel algorithme de compression mémorielle, nécessité par ses habitudes d'antan d'accumulation mnémonique compulsive, et parfois il a l'impression d'avoir l'ensemble de l'univers quasiment sur le bout de la langue.

« Donc, nous semblons être violemment d'accords sur la nécessité d'en savoir sérieusement

plus sur ce qui se passe et de découvrir ce qu'ils peuvent bien fabriquer là-bas. Nous avons relevé des anisotropies dans le fond diffus cosmologique dues à la chaleur évacuée par des processeurs de calcul informatique de plusieurs millions d'années-lumière de diamètre – voilà qui exige l'existence de civilisations interstellaires gigantesques, et celles-ci ne semblent pas être tombées dans la même impasse que les civilisations locales basées sur des cerveaux matriochka. Et nous avons de surcroît des rumeurs inquiétantes indiquant que les Vils Rejetons seraient en train de traficoter la structure de l'espace-temps pour trouver le moyen de contourner la limite de Bekenstein*. Si les Vils Rejetons s'y essaient, alors les gars là-bas, du côté du superamas, connaissent déjà les réponses. Le meilleur moyen de découvrir ce qui se passe est donc d'aller voir pour en parler avec l'éventuel responsable. Peut-on à tout le moins s'accorder sur ce point ?

– Sans doute pas, répond la femme dont les yeux pétillent d'amusement. Tout dépend d'abord du fait que l'on croit ou non en ces fameuses civilisations. Je sais très bien que vous autres vous appuyez sur les images du fond diffus cosmologique collectées par le miroir cabossé d'un télescope spatial-bancal de la fin du XX^e^, mais nous n'avons aucune preuve en dehors de vagues théories sur l'effet Casimir*, la production de paires et la centrifugation de quelques fioles d'hélium-3 – et encore moins de preuves qu'une bande de civilisations galactiques extraterrestres chercheraient à faire s'effondrer le faux vide et détruire l'univers ! (Sa voix a baissé d'un cran.) Du moins, pas de preuves suffisantes pour convaincre la plupart des gens, Manny chéri. Je sais que c'est un choc pour vous, mais tout le monde n'est pas un bodysurfeur posthumain néophile compulsif dont l'idée de congé sabbatique est de passer vingt ans sous la forme d'un vol compact de mouettes dans le seul but d'essayer de valider la thèse de l'Oracle de Turing…

– Tout le monde ne s'inquiète pas non plus de l'avenir lointain, l'interrompt Manfred. Mais c'est important ! Que nous vivions ou mourions importe peu – là n'est pas l'essentiel. La grande question est de savoir si l'information qui a pris naissance dans notre cône de lumière est préservée ou si nous sommes bloqués dans un milieu à perte où notre existence même compte pour des prunes. C'est franchement vexant de faire partie d'une espèce à ce point dépourvue de curiosité pour son propre avenir, surtout quand cela nous affecte tous personnellement ! Je veux dire, s'il doit arriver un temps où il ne restera plus rien ni personne pour se souvenir de nous, alors à quoi bon…

– Manfred ? »

Il s'arrête à mi-phrase, bouche bée, l'air ahuri.

C'est Amber, en Catwoman noire, un verre à cocktail dans la main. Son expression est tout à la fois franche et confuse, presque vulnérable. Un liquide bleu oscille dans son verre et manque de se répandre – le rebord s'allonge au tout dernier moment pour rattraper les gouttes. Derrière elle, Annette arbore un sourire d'intense satisfaction.

« Vous, tu… »

Amber marque une pause, sa joue frémit, tandis que des fragments de son esprit défilent à l'intérieur comme à l'extérieur de son crâne, affairés à collecter des sources d'information.

« Tu es vraiment… »

Un nuage se matérialise précipitamment sous sa main quand ses doigts laissent échapper le verre.

« Euh… (Manfred la regarde, ahuri, bouche bée.) J'aurais, euh… (Au bout d'une seconde, il baisse les yeux.) Je suis désolé. Je vais te chercher un autre verre… ?

– Pourquoi personne ne m'a-t-il prévenue ? se plaint Amber.

– On pensait que tu pourrais profiter d'un bon conseil, déclare Annette dans le silence gêné. Et d'une réunion de famille. C'était censé être une surprise.

– Une surprise ? Ça, tu peux le dire.

– Tu es plus grande que je m'imaginais, lâche Manfred, à l'improviste. Les gens ont l'air si différent quand on ne les regarde pas avec des yeux humains.

– Ah ouais ? »

Elle le dévisage et il tourne légèrement la tête pour lui faire face. Le moment est historique et Annette enregistre tout sur mémoire de diamant, et sous tous les angles. Le sale petit secret de famille est qu'Amber et son père ne se sont en fait *jamais rencontrés*, en tout cas, en tête-à-tête, dans la proximité physique de deux machines charnelles. Après tout, elle est née bien des années après la séparation de Manfred et Pamela, issue pré-fertilisée d'une éprouvette conservée dans une cuve d'azote liquide. C'est la première fois qu'ils découvrent mutuellement leurs visages sans aucune intercession électronique. Et alors qu'ils se sont dit tout ce qu'ils avaient à se dire sur un niveau strictement professionnel, la politique familiale de l'anthropoïde reste toujours essentiellement une affaire de langage corporel et de phéromones.

« Depuis combien de temps es-tu revenue dans les parages ? demande-t-elle en essayant de masquer sa confusion.

– Environ six heures. (Avec un petit rire un peu triste, Manfred essaie de l'évaluer, tout d'un bloc.) Bon, on va te chercher un autre verre et on se fait un tête-à-tête ?

– D'accord (Amber inspire profondément, puis elle regarde Annette, l'œil noir.) Et toi, tu nous arranges ça et tu tâches de nettoyer ce bordel.

Annette reste interdite mais souriante, encore désarçonnée par son exploit.

La froide lumière de l'aube trouve un Sirhan furieux, sobre et prêt à en venir aux mains avec la première personne qui franchira la porte de son bureau. La pièce fait environ dix mètres de diamètre, sol de marbre poli et lucarnes encastrées dans les volutes du plafond en staff. Un aperçu schématique de son projet en cours s'épanouit au beau milieu de la pièce, chou-fleur abstrait et spectral dont les branches fractales se divisent et se replient en une multitude de nœuds invaginés identifiés par des étiquettes compressées. Ces branches se développent et se ratatinent alors que Sirhan tourne autour d'elle, zoomant jusqu'à devenir lisibles en réaction à la dynamique de ses globes oculaires. Mais il n'y prête qu'une attention modérée. Il est trop perturbé, tenaillé par le doute, incapable de décider à qui s'en prendre. Raison pour laquelle lorsque la porte s'ouvre à la volée, sa réaction première est de pivoter, furieux et d'ouvrir la bouche… mais il s'arrête.

« Et vous, que voulez-vous encore ?

– Un mot, si tu veux bien. (Annette parcourt du regard la pièce, distraitement.) C'est ton projet ?

– Oui, répond-il, glacial et il bannit l'esquisse d'un revers de main. Que voulez-vous ?

– Je ne sais pas trop. » Annette s'interrompt. Pendant quelques instants, elle semble lasse, au-delà de toute expression mortelle et l'idée qu'il s'acharne peut-être trop traverse momentanément l'esprit de Sirhan. Cette Française nonagénaire, qui n'a aucun lien de sang avec lui, qui était, dans un passé lointain l'amour de la vie de son étourdi de grand-père, semble la dernière personne qu'il imagine susceptible de le manipuler, du moins avec des manières aussi intimes et inconvenantes. Mais on ne sait jamais. Les familles sont bien étranges et même si les instances actuelles de ses père et mère ne sont pas celles qui ont fait vivre à son cerveau préadolescent deux douzaines de lignes de vie alternatives avant ses dix ans, il ne peut préjuger de rien… y compris qu'ils aient enrôlé *tante* Annette pour les aider à lui embrouiller la tête.

« Il faut qu'on parle de ta mère, poursuit-elle.

– C'est bien ce qu'on fait, non ? »

Sirhan se retourne vers son bureau et, le contemplant, le découvre pour ce qu'il est : une coquille vide, une alvéole de dent arrachée, aussi riche d'informations en creux que de données concrètes. Il claque des doigts et une nappe complexe de brume utilitaire bleuâtre et translucide se congèle derrière lui. Il s'assied : Annette peut faire ce qu'elle veut.

« *Oui* », confirme-t-elle, en français.

Elle enfouit les mains dans la poche de sa tunique de paysan – un écart majeur avec son style habituel – et se cale contre le mur. Physiquement, elle paraît assez jeune pour avoir passé

toute sa vie à sillonner la Galaxie à trois neuvièmes de la vitesse de la lumière, mais sa posture parle de lassitude et d'antiquité. L'Histoire est une terre étrangère et les anciens sont des immigrés malgré eux, lassés de ce voyage perpétuel.

« Ta mère, elle a accepté une tâche énorme, mais qui est essentielle. Toi-même en as convenu, il y a bien des années, avec ton projet de stockage des archives. C'est elle à présent qui tente de le mettre sur pied. C'est tout le thème de la campagne : placer les électeurs devant un choix, celui de la meilleure manière de déplacer une civilisation tout entière. Alors ma question est : pourquoi lui mets-tu des bâtons dans les roues ? »

Sirhan crispe le maxillaire ; il a envie de cracher.

« Pourquoi ? éructe-t-il.

– Oui. Pourquoi ? »

Annette cède et convoque par magie une chaise à partir du banc de brouillard qui tourbillonne au ras du plafond. Elle s'y tasse, sans cesser de le fixer.

« C'est une question.

– Je n'ai rien contre ses machinations politiques, répond Sirhan, sur la défensive. Mais son interférence déplacée dans ma vie personnelle…

– Quelle interférence ? »

Il la dévisage.

« Est-ce une question ? (Puis demeure silencieux un moment, avant de préciser.) Me mettre dans les pattes cette dévergondée, hier soir… »

Annette le regarde, ébahie.

« Qui ça ? De qui parles-tu ?

– Cette… cette traînée ! (Sirhan en bafouille presque.) Que de faux-semblants ! Si c'est encore ainsi que mon père compte jouer les entremetteurs, c'est tellement à côté de la plaque que…

– Ça ne va pas, la tête ? Ta mère voulait simplement te présenter son équipe de campagne, t'inviter à participer à son organisation. Ton père n'est même pas sur cette planète ! Mais tu as décampé comme un malpropre. Tu sais que tu as vraiment vexé Rita ? Rita, c'est de loin ma meilleure recrue pour assurer l'entretien des constructions et la construction de récits ! Et toi, tu nous la fait fondre en larmes. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

– Je… (Sirhan déglutit.) Elle fait quoi, dites-vous ? redemande-t-il, la bouche sèche. Je pensais… »

Il laisse sa phrase en suspens. Il ne veut pas dire à quoi il a pensé. Cette grue, cette traînée dévergondée fait partie de l'équipe de campagne de sa mère ? Il ne s'agirait donc pas d'un piège pour le séduire et le corrompre ? Et si tout cela n'était qu'un horrible malentendu ?

« Je pense que tu dois présenter tes excuses à quelqu'un », poursuit Annette, tranquillement, en se relevant.

Sirhan a la tête qui tourne, pris dans une douzaine de dialogues d'acteurs et de spectres, le journal de la soirée se déroulant à nouveau devant son regard intérieur accablé. Même les murs se sont mis à vaciller, réagissant à son profond malaise. Annette lui lance un regard dégoûté.

« Quand tu sauras te comporter devant une femme comme si c'était une personne et non pas une menace, alors nous pourrons reparler. D'ici là… »

Et de tourner les talons pour quitter la pièce, le laissant contempler les débris fracassés de sa colère et si ébahi qu'il peut tout juste se concentrer sur son projet ; *Est-ce vraiment moi ? Est-ce ainsi qu'elle me voit en réalité ?* songe-t-il alors que le graphe cladistique pivote à nouveau lentement devant lui, ses branches dénudées largement écartées, attendant qu'il y fixe les nœuds du réseau interstellaire extraterrestre sitôt qu'il aura réussi à convaincre Aineko de lui dénicher le prix de la première tournée intégrale des ténèbres.

Manfred était naguère un vol de pigeons – son exocortex littéralement dispersé dans tout

un tas de cervelles d'oiseaux, picorant les faits aux couleurs vives pour excréter des conclusions à demi digérées. Se retrouver humain lui fait inexplicablement un effet bizarre, même sans les distractions complémentaires de ses pulsions sexuelles qu'il a provisoirement mises au point mort en attendant d'avoir repris l'habitude d'être une entité unique. Non seulement il continue d'avoir des douleurs fulgurantes au cou chaque fois qu'il essaie de regarder de l'œil droit par-dessus son épaule gauche, mais il a perdu l'habitude d'essaimer des agents exo-corticaux pour interroger une base de données, un robot isolé ou autre artefact, à charge pour ceux-ci de lui rendre compte. Au lieu de cela, il continue de partir à tire d'aile dans toutes les directions à la fois, avec en général pour résultat de tomber à la renverse.

Mais pour l'instant, ce n'est pas un problème, vu qu'il est confortablement installé devant une vieille table en bois, dans le jardin d'une brasserie située derrière un hall, récupérée quelque part du côté de Francfort, un Formidable de liquide couleur paille sous le coude, et le réconfortant concert de multiples flux de connaissances lui chatouillant agréablement la nuque. L'essentiel de son attention est polarisé sur Annette qui le contemple, les sourcils froncés, avec un mélange d'inquiétude et d'affection. Ils ont peut-être vécu séparément durant près d'un tiers de siècle, depuis qu'elle a décliné de se télécharger avec lui, mais il reste profondément en phase avec elle.

« Tu vas devoir faire quelque chose avec ce garçon, observe-t-elle, avec sympathie. Il est à deux doigts de contrarier Amber. Et sans Amber, il y aura comme un problème.

– Je m'en vais devoir faire quelque chose avec Amber également, rétorque Manfred. C'était quoi, l'idée de ne pas l'avertir de mon arrivée ?

– C'était censé être une surprise. »

Depuis qu'il l'a retrouvée, jamais Manfred ne l'a sentie aussi près de bouder. Cela lui évoque de doux souvenirs ; il tend le bras par-dessus la table pour lui saisir la main.

« Tu sais que j'ai du mal à gérer convenablement les subtilités humaines quand je suis une volée. »

Il lui caresse le dessus du poignet. Elle retire sa main après quelques secondes, puis lentement :

« Je comptais sur toi pour régler tous ces trucs.

– Tous ces trucs. (Annette hoche la tête.) C'est ta fille, sais-tu ? Ne te reste-t-il pas la moindre parcelle de curiosité ?

– En tant qu'oiseau ? (Manfred incline la tête sur le côté si brusquement qu'il se fait mal au cou et grimace.) Nân. Maintenant, oui, certainement. Mais je pense que je l'ai vexée…

– Ce qui nous ramène au point de départ.

– Je lui enverrais bien des excuses mais elle s'imaginera que j'essaie de la manipuler… (Manfred boit une grande lampée de bière.) Ce en quoi elle aurait parfaitement raison. (Il semble un rien déprimé.) Toutes mes relations ont foiré depuis dix ans. On se sent bien seul.

– Et alors ? Cesse de broyer du noir. (Annette a entièrement retiré sa main.) Tout ça finira bien par s'arranger. Et d'ici là, il y a le boulot. Le problème électoral devient aigu. »

Quand elle est avec lui, les restes de son accent français jadis si prononcé se dissipent presque sous cette voix traînante typiquement transatlantique, se rend-il compte avec un coup au cœur. Il est resté trop longtemps ab-humain – les gens qui comptaient tant pour lui ont changé pendant son absence.

« Je broie du noir si je veux, rétorque-t-il. Je n'ai jamais eu vraiment l'occasion de dire au revoir à Pam, n'est-ce pas ? Pas après cet épisode à Paris avec les gangsters… (Il hausse les épaules.) Je deviens nostalgique en vieillissant, fait-il en ricanant.

– Tu n'es pas le seul, remarque Annette avec tact. Les occasions mondaines ici sont un vrai champ de mines. Il faut marcher sur des œufs et sinuer entre tant de particularismes. Les gens sont bien trop chargés d'histoires, bien trop. Et personne ne peut tout savoir de ce qui se passe.

– C'est le problème avec cette fichue politie*. (Manfred reprend une gorgée de *Hefeweisen.*) Nous sommes déjà six millions à vivre sur cette planète, et le chiffre s'accroît aussi

vite que l'Internet de la première génération. Quiconque est plus ou moins quelqu'un connaît tout le monde, mais il y a tant de nouveaux venus, qui se diluent dans ce mélange sans savoir qu'existe déjà ici un petit réseau mondial, qu'on est bon pour tout reprendre à zéro après seulement deux mégasecondes. De nouveaux réseaux se forment et nous ne savons même pas qu'ils existent avant qu'ils n'émergent en nous pondant un programme politique. Nous sommes en permanence soumis à la dictature du temps. Si nous n'arrivons pas à y mettre bon ordre tout de suite, nous ne serons plus jamais capables de… (Il hoche la tête.) Ce n'était pas comme ça de ton temps à Bruxelles, n'est-ce pas ?

– Non. Bruxelles était un système accompli. Et j'avais Gianni dont la mission était de s'en occuper après ton départ. Ça ne fera qu'empirer désormais, je le crains.

– La Démocratie 2.0. (Bref haussement d'épaules.) Je ne suis pas sûr du tout de la validité de tous ces projets de vote, aujourd'hui. Le présupposé que tous les individus ont une importance égale me semble d'une obsolescence terrifiante. Penses-tu qu'on peut réussir à faire tenir tout ça debout ?

– Je ne vois pas ce qui l'empêche. Si Amber veut jouer pour nous la Princesse du peuple… (Annette prend une rondelle de saucisse de foie qu'elle mastique pensivement.)

– Je ne suis pas sûr que ce soit jouable, quelle que soit la façon de nous y prendre. (Manfred paraît songeur.) Toutes ces histoires de démocratie participative me semblent hautement discutables en de telles circonstances. Nous sommes sous une menace directe, quand bien même elle est à long terme, or toute cette culture est en danger de se transformer en un classique État-nation. Ou ce qui serait pire, plusieurs, entassés en couches successives avec colocation géographique attenante mais sans aucune interpénétration sociale. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée d'essayer de gouverner un tel ensemble – qui pourrait partir en morceaux. Avec à la clé, les plus désagréables des effets secondaires. Même si d'un autre côté, si nous pouvions mobiliser un soutien assez large pour devenir la première entité politique visible à l'échelle de la planète…

– On a besoin que tu restes concentré, ajoute Annette, de manière assez inattendue.

– Concentré ? Moi ? (Petit rire.) Dans le temps, j'avais une idée à la seconde. À présent, c'est peut-être une par an. Je ne suis plus qu'une vieille cervelle d'oiseau mélancolique, tu sais.

– Mais tu connais le vieux dicton : le renard a plein d'idées – le hérisson n'en a qu'une, mais lui, c'est une *grande* idée.

– Alors dis-moi, quelle est ma grande idée ? »

Manfred s'avance un peu, un coude sur la table, un œil toujours fixé sur son espace intérieur où un fil de conscience incandescent lui aboie une litanie de mesures de performances psséphologiques*, analysant en continu sondages et prévisions électorales.

« Où m'imagines-tu aller ?

– Je pense… »

Annette s'interrompt soudain pour regarder derrière lui. Toute intimité disparaît, le temps s'arrête et Manfred se retourne pour découvrir, assez horrifié, une petite quarantaine d'invités dans le jardin soudain bondé, se bousculant et papotant ; leurs voix couvrent le bruit ambiant.

« Gianni ! s'exclame soudain Annette, radieuse, en se levant. Quelle surprise ! Tu es là depuis quand ? »

Manfred plisse les paupières. Et avise un mince jeune homme, dont les mouvements ont la grâce de l'adolescence sans du tout cet air godiche et engoncé – il est bien plus âgé que son apparence, merci les faucons de la génétique. *Gianni ?* Un brusque afflux de souvenirs balaie son exocortex. Il se souvient de sonner à une porte dans une Rome torride et poussiéreuse : un peignoir de bain blanc, l'économie de la pénurie, un autographe signé de la main de feu von Neumann.

« Gianni ? demande-t-il, incrédule. Ça fait un bail ! »

L'archétype de la jeunesse dorée, image du minet urbain des années deux mille, exhibe un large sourire avant d'étreindre Manfred avec une effusion amicale. Puis il se glisse sur un banc

près d'Annette qu'il embrasse avec une familiarité décontractée.

« Ah, se retrouver entre amis ! Ça faisait trop longtemps ! (Coup d'œil circulaire.) Hmm, très bavarois, tout ça, commente-t-il, puis de claquer des doigts. Pour moi, ce sera… qu'est-ce que vous me recommandez ? Ça fait une éternité depuis ma dernière bière. (Son sourire s'agrandit.) Enfin, pas dans ce corps.

– Re-simulé ? », s'enquiert Manfred, malgré lui.

Coup d'œil désapprobateur d'Annette.

« Mais non, idiot ! Il est arrivé par téléportation…

– Oh ! (Manfred hoche la tête.) Je suis désolé…

– Y a pas de mal. »

Gianni Vittoria ne prend manifestement pas ombrage d'être pris pour un débutant historique, plutôt que pour quelqu'un qui a parcouru les décennies à la dure. *Il doit être plus que centenaire maintenant*, note Manfred, sans prendre la peine d'engendrer un fil de recherche pour vérifier.

« Il était temps de déménager et, ma foi, mon vieux corps n'avait pas envie de m'accompagner, aussi pourquoi ne pas céder avec grâce et accepter l'inévitable ?

– Je ne te croyais pas dualiste, observe Manfred, dépité.

– Et je ne le suis pas… mais je ne suis pas non plus téméraire. »

Gianni cesse un instant de sourire. Celui qui fut un temps ministre des Affaires transhumanistes, théoricien de l'économie, puis retraité des anciens de la tribu des libéraux poly-cognitifs redevient sérieux.

« Je n'avais jamais encore pratiqué le téléchargement, l'échange de corps ou la téléportation. Même quand mon vieux moi était sérieusement… ouais. Peut-être l'ai-je quitté trop longtemps. Mais enfin, me voici. Une planète en vaut bien une autre s'il s'agit de se faire cloner et télécharger, pas vrai ?

– Tu l'as invité ? dit Manfred se tournant vers Annette.

– Pourquoi pas ? (Il y a dans ses yeux comme une lueur espiègle.) Tu t'attendais à quoi ? Me voir vivre comme une bonne sœur pendant que tu te muais en vol de pigeons ? Il se peut qu'on ait fait campagne contre la mort légale des transsubstantiés, Manfred, mais il y a des limites. »

Manfred les regarde alternativement, puis il hausse les épaules, gêné.

« J'ai encore du mal à me retrouver dans un corps humain, admet-il. »

La découverte que Gianni et Annette ont une histoire commune n'est pas vraiment une surprise pour lui : c'est l'un de ces détails auquel il faut s'adapter si l'on a décidé de laisser tomber l'espèce humaine, après tout. Enfin, la suppression de la libido lui sert-elle au moins à quelque chose en la circonstance. Il ne va embarrasser personne en suggérant de se mettre en ménage. Il se concentre donc plutôt sur Gianni.

« J'ai dans l'idée que je suis ici pour une raison précise, et elle n'est pas de mon fait, observe-t-il lentement. Pourquoi ne pas me dire alors ce que vous avez derrière la tête ? »

Gianni hausse les épaules.

« Vous connaissez déjà les grandes lignes. Nous autres sommes humains, méta-humains ou humains augmentés. Mais les posthumains n'ont jamais été humains au départ. Les Vils Rejetons sont désormais adolescents et veulent prendre leur place pour jouir de leur vie. Quelque part, c'était écrit, non ? »

Manfred le dévisage longuement.

« Toute cette idée de s'enfuir dans le carnespace est truffée de périls, observe-t-il avec lenteur. (Il prend sa chope de bière, la fait tourner d'un geste lent) Écoutez, nous savons dorénavant qu'une singularité ne se transforme pas comme ça en un prédateur vorace qui dévore toute la matière inerte sur son passage, déclenchant un changement de phase dans la structure même de l'espace – tout du moins, tant qu'ils n'auront pas décidé de faire subir quelque chose de très stupide à la structure du faux vide, quelque part à l'extérieur de notre

actuel cône de lumière.

– Mais même si on file, on en restera toujours au même point. Tôt ou tard, nous serons de nouveau confrontés au même problème ; augmentation incontrôlée de l'intelligence, auto-expression, intelligences biomécaniques, génie génétique, tout ce qu'on peut imaginer. C'est même peut-être ce qui s'est déjà produit par-delà le vide du Bouvier* – non pas l'émergence d'une civilisation à l'échelle galactique mais celle d'une race de froussards pathologiques fuyant leur propre transcendance exponentielle. Où que nous allions, nous portons en nous les germes d'une singularité, et si nous essayons de les exciser, nous cessons d'être humains, n'est-ce pas ? Alors… peut-être que vous pourrez nous dicter la conduite à tenir, à votre humble avis. Hmm ?

– C'est un dilemme. »

Une serveuse s'introduit à travers le filtre privatif de leur champ visuel. Elle plante un verre en diamant filé devant Gianni, puis y dégueule de la bière. Manfred décline une nouvelle tournée, attendant que Gianni ait bu.

« Ah, les plaisirs simples de la chair ! J'ai correspondu avec ta fille, Manny. Elle m'a loué le résumé d'expérience de son voyage vers Hyundai$^{+4904}/_{-56}$ qui m'a paru passablement inquiétant. Personne ne va dénigrer ses observations, surtout pas après la multiplication des bulles spéculatives autopropulsées, des arnaques nigérianes et je ne sais plus trop quoi dans la sphère de l'Économie 2.0, mais les implications… Les Vils Rejetons vont décorer le Système solaire, Manny. Puis ils se calmeront. Mais où cela nous laisse-t-il, je vous le demande ? Que nous restera-t-il, à nous autres orthohumains* ? »

Manfred hoche pensivement la tête.

« Tu as entendu parler de la dispute entre *accelerationistas* et fixeurs de temps, j'imagine ?

– Bien sûr. (Gianni boit une grande gorgée de bière.) Quels sont nos choix, selon vous ?

– Les *accelerationistas* veulent télécharger tout le monde à bord d'une flotte d'astroplumes destinée à conquérir le système planétaire inhabité d'une naine brune pour le coloniser. Ou peut-être voler un cerveau matriochka victime de démence sénile et le reconvertir en biome aux cœurs de computronium en phase de diamant avec l'idée d'accomplir une espèce de rêve pastoraliste rétro-nostalgique totalement dément. Un RUR* – *Rousseau Universal Robots*, en quelque sorte. Je gage qu'Amber estime que c'est une bonne idée parce qu'elle l'a déjà mise en pratique – tout du moins la partie conquête en astroplume. Comme on dit dans Star Trek, "et au mépris du danger, s'élancer hardiment vers où nulle colonie méta-humaine téléchargée n'est jamais allée", voilà qui sonne plutôt pas mal, non ? (Manfred hoche la tête, songeur.) Mais je le dis et je le maintiens, ça ne marchera jamais. Nous serions ramenés à l'itération numéro un du modèle en cascade de la formation d'une singularité moins de deux gigasecs après notre débarquement. C'est pour ça que je suis revenu : pour l'avertir.

– Et maintenant ? le titille Gianni, en faisant mine d'ignorer le regard noir que lui lance Annette.

– Quant aux fixeurs de temps, poursuit Manfred avec un nouvel hochement de tête, ils sont comme Sirhan. Profondément conservateurs, profondément méfiants. Tenants du statu quo et du maintien ici le plus longtemps possible, jusqu'à ce que les Vils Rejetons s'en prennent à Saturne, et à partir de là, du repli stratégique, étape par étape, au sein de la ceinture de Kuiper. Des colonies d'habitats implantées sur des boules de neige à la moitié d'une année-lumière de nulle part. (Il frissonne.) Des boîtes de singe pour tout régime et une heure-lumière de marche jusqu'au plus proche avant-poste civilisé si jamais tes compagnons d'infortune décident de réinventer le stalinisme ou l'objectivisme. Non merci ! Je sais qu'on parle déjà à demi-mot de téléportation quantique et de voler des gadgets aux routeurs, mais j'y croirai quand je le verrai.

– Ce qui nous laisse quoi ? presse Annette. C'est très bien tout ça, Manny, ce rejet aussi bien de l'*accelerationista* que des programmes des fixeurs de temps, mais que peux-tu proposer à la place ? (Elle semble désemparée.) Il y a cinquante ans, tu aurais eu cinquante idées

nouvelles avant le petit déjeuner. Et une érection. »

Tentative, pas très convaincante, de sourire salace de la part de Manfred.

« Qui te dit que je n'en suis toujours pas capable – et des deux…

– Laisse tomber ! crie-t-elle.

– D'accord. »

Manfred commande à nouveau une bière, la vide d'un trait et repose bruyamment sa chope sur la table.

« À ce qu'il se trouve, j'ai effectivement une idée de rechange. (Il a l'air sérieux.) J'en ai discuté depuis pas mal de temps avec Aineko et elle en a touché un mot à Sirhan – si elle fonctionne correctement, nous aurons besoin d'avoir à bord une représentation croupion, tant d'*accelerationistas* que de partisans du statu quo. Raison pour laquelle je vais, sous certaines conditions, me ranger à toute cette mascarade électorale. Alors, avec ça, cela vaut-il le coup pour toi de me l'expliquer ? »

« Alors, qui était le mortel qui t'occupait aujourd'hui ? » demande Amber.

Rita hausse les épaules.

« Un auteur pour magazines bon marché du début du vingtième, aussi prolifique qu'ennuyeux, affligé d'une phobie corporelle aux proportions extropiennes – je m'attendais à tout moment à le voir se mettre à baver et rouler des yeux si jamais je croisais les jambes. Le plus drôle, c'est qu'il a bien failli sursauter de terreur la seule fois où j'ai évoqué des implants. Nous allons vraiment avoir besoin de savoir une bonne fois pour toutes que faire de ces dualistes corps/esprit, non ? »

Elle considère Amber avec un regard qui confine à l'admiration ; elle est entrée depuis peu dans le premier cercle de la faction d'études de l'*accelerationista* et le crédit social d'Amber atteint des sommets. Rita a quantité de choses à apprendre d'elle, pour peu qu'elle réussisse à la côtoyer d'assez près. Et pour l'heure, avoir la possibilité de la suivre sur le sentier qui traverse le jardin paysagé derrière le musée lui semble une occasion en or.

Amber sourit.

« Je suis heureuse de ne plus avoir à m'occuper d'accueillir les immigrés : la plupart sont tellement stupides qu'au bout d'un moment, ils vous font grimper aux rideaux. Personnellement, j'y verrais une sorte d'effet Flynn* – mais inversé. Ces gens sont issus d'un environnement de privation sensorielle. Rien qui ne puisse être réglé en un an ou deux par des accélérateurs de croissance neuronale, mais une fois qu'on a commencé à bidouiller leur crâne, c'est toujours le même topo. Ça devient lassant. À moins d'avoir eu la déveine de tomber sur un de ces érudits d'une période religieuse puritaine. Je ne suis pas une fluffragette* mais je jure que si jamais je tombe encore sur un de ces pasteurs superstitieux qui hait les femmes, je vais sérieusement envisager de leur prescrire obligatoirement un changement de sexe par chirurgie. Au moins, les Anglais de l'époque victorienne sont-ils en général de simples pervers à l'esprit ouvert, une fois passé le barrage de leur constipation sociale. Et ils savent apprécier les technologies nouvelles, eux. »

Rita hoche la tête. *La haine des femmes et tout ce qui s'ensuit…* Les échos du patriarcat résonnent encore aujourd'hui, semble-t-il, et pas seulement sous la forme re-simulée d'ayatollahs et d'archevêques venus du Moyen Âge.

« Mon auteur semble allier le pire des deux. Un certain Howard[3], natif de Rhode Island. Il n'arrêtait pas de me mater comme s'il redoutait de me voir pousser des ailes de chauve-souris, des tentacules ou je ne sais trop quoi. » *Comme ton fils*, se garde-t-elle d'ajouter. *Qu'est-ce qu'il s'imaginait, du reste ?* se demande-t-elle. *Être à ce point tordu, faut vraiment le vouloir…*

« Sur quoi bossez-vous en ce moment, si je peux me permettre cette indiscrétion ? demande-t-elle, histoire de détourner son attention.

– Oh, surtout multiplier les rencontres, j'imagine. Tante 'Nette voulait me voir rencontrer un vieux requin de la politique de sa connaissance, dans l'idée qu'il me file un coup de main,

mais il est resté coincé toute la journée avec Papa. (Elle grimace.) J'ai en outre une nouvelle session de remise en forme avec les marchands d'image. Ils essaient de me transformer en mannequin des podiums politiques. Sans oublier, encore une fois, le programme démographique. Nous recevons quelque chose comme mille nouveaux immigrés chaque jour, sur toute la planète, mais le chiffre grimpe rapidement et nous devrions avoir atteint le rythme de quatre-vingts à l'heure au moment de l'élection. Ce qui va devenir un énorme problème parce que si nous commençons la campagne trop tôt, un quart de l'électorat ne saura pas encore pour quoi au juste il s'apprête à voter.

– Peut-être que c'est délibéré, suggère Rita. Les Vils Rejetons essaient de biaiser le résultat en injectant de nouveaux électeurs. (Elle pingue un smiley depuis le canal public du mercredi, entraînant en réponse un sourire clignotant.) Le parti des bas-du-bulbe ressortira gagnant, ça ne fait aucun doute. »

Amber claque des doigts et grimace avec impatience en attendant qu'un nuage de passage se solidifie au-dessus de sa tête pour faire descendre à sa hauteur un verre de jus de canneberge.

« Papa a dit un truc absolument exact. On est en train de limiter tout ce débat à ce qu'il conviendrait de faire pour éviter tout conflit avec les Rejetons. La principale pomme de discorde tient à savoir comment on s'enfuit, jusqu'où et quels programmes soutenir dans ce but, et pas de se poser la question de savoir si c'est nécessaire, et si oui, quand, sans parler de toutes les autres hypothèses possibles. Peut-être aurions-nous dû y réfléchir un peu plus. Ne serions-nous pas manipulés ? »

Rita la contemple un instant, l'œil inexpressif.

« Est-ce une question ? (Amber acquiesce, et elle hoche la tête.) Alors je dois admettre que je n'en sais rien. On n'a aucune preuve formelle, jusqu'ici. Mais je ne suis pas vraiment rassurée non plus. Jamais les Rejetons ne nous diront ce qu'ils veulent mais il n'y a pas de raison de croire qu'ils ne sachent pas, eux, ce que nous voulons. Je veux dire, ils sont capables de cerner nos idées, pas vrai ? »

Amber hausse les épaules puis elle s'arrête pour soulever le loquet du portillon d'accès à un labyrinthe de bosquets odorants.

« Je n'en sais vraiment rien. Il se peut qu'on soit le cadet de leurs soucis, voire qu'ils ne se souviennent même plus de notre existence – les re-simulés sont peut-être générés par quelque mécanisme autonome, plus ou moins indépendant de la conscience supérieure des Rejetons. Ou bien, il s'agit d'une sorte de mème post-Tiplerite déglingué qui accapare plus de ressources de traitement que l'ensemble du réseau d'avant la singularité, une manière de projet Méta-mormon destiné à garantir que toute créature qui a pu exister vit selon la vraie foi pour se confondre à quelque exigence quasi-religieuse tordue qui nous échappe. Ou alors, ce pourrait être tout simplement un message que nous ne sommes pas encore assez intelligents pour décoder. C'est bien ça le problème : on n'en sait rien. »

Elle disparaît à un angle du labyrinthe. Rita presse le pas pour la rattraper, la voit juste à temps s'engager dans une autre allée et bondit pour la rejoindre.

« Quoi d'autre ? demande-t-elle, le souffle court.

– Ce pourrait être – virage à gauche – n'importe quoi, en fait. (Six marches descendent dans un tunnel ombragé ; une fourche, à droite, cinq mètres tout droit, puis six autres marches pour regagner la surface) La question est : pourquoi – virage à gauche – ne pas nous dire clairement ce qu'ils veulent ?

– Imaginez qu'on s'adresse à des ténias. »

Rita a presque réussi à rattraper Amber qui traverse le labyrinthe au petit trot comme si elle l'avait parfaitement mémorisé.

« C'est à peu près l'écart entre un cerveau matriochka naissant et nous, au point de vue de la puissance de réflexion. Comme l'écart entre nous autres humains et des vers segmentés. Que ferions-nous ? Que nous disent-ils ?

– Peut-être. »

Amber s'est immobilisée soudain et Rita regarde autour d'elles. Il y a une cellule ouverte près du cœur du labyrinthe, cinq mètres carrés encadrés de haies. Il y a trois entrées et un autel en ardoise, à hauteur de taille, recouvert de lichens par les ans.

« Je pense que tu connais la réponse à cette question.

– Je… » (Rita la dévisage.)

Amber la scrute à son tour, le regard noir et intense.

« Tu viens d'une des colonies orbitales de Ganymède, via Titan. Tu as connu mon eigen-sœur alors que j'avais quitté le Système solaire à bord d'un diamant de la taille d'une cannette de soda. C'est ce que tu m'as dit. Tu as toutes les dispositions idéales pour le groupe de recherche de la campagne, tu m'as demandé de te présenter à Sirhan et tu as su aussitôt le manipuler comme une vrai pro. Que cherches-tu au juste ? Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

– Je… (Rita prend un air froissé.) Je ne l'ai *pas* manipulé ! C'est lui qui pensait que j'essayais de l'attirer au lit ! (Elle lève les yeux, avec défi.) C'était totalement faux. Je veux apprendre ce qui vous, ce qui le fait marcher… »

D'immenses et sombres blocs de requêtes d'informations parfaitement structurés assaillent son exocortex, déclenchant des alarmes. Quelqu'un est en train d'éplucher et de faire mouliner des bases de données distribuées par strates temporelles, sur tout l'étendue du système extérieur, analysant et mesurant son passé avec un micromètre. Elle dévisage Amber, mortifiée et furieuse. C'est l'ultime déni de confiance : ce besoin de vérifier la véracité de ses déclarations en les confrontant aux archives publiques.

« Que faites-vous donc ?

– J'ai un soupçon. »

Amber s'est redressée, on la dirait prête à fuir.

« *Qui ça ? Moi ?* s'étonne Rita.

– C'est toi qui l'as suggéré : et si les re-simulés étaient issus d'une fonction subconsciente des Vils Rejetons ? Et c'est marrant, j'ai discuté justement de cette possibilité avec Papa. Il démarre toujours au quart de tour quand on lui présente un problème, tu sais.

– Je ne comprends pas !

– Non, je ne pense pas, en effet », dit Amber et Rita sent d'intenses contraintes parcourir l'espace alentour. L'ensemble de l'environnement *ubi et ordi*,* puces de la taille de grains de poussière, brumes d'utilitaires et nuages iridescents de processeurs optiques étincelant comme des diamants qui recouvrent le sol, l'air, sa peau, tout ce fatras devient soudain épais et grumeleux, noyé sous le poids des instructions que donne Amber avec ses privilèges d'administratrice. Pendant un moment, Rita perd le contrôle d'une moitié de son esprit, et elle éprouve ce choc angoissant d'être piégée, prisonnière dans sa propre tête. Puis cela cesse d'un coup.

« Dites-moi ! insiste Rita. Que cherchez-vous à prouver ? Il y a erreur… (Amber acquiesce, à sa grande surprise, devenue lasse, morose.) Qu'est-ce que vous imaginez que j'ai fait ?

– Rien. Tu es cohérente. Désolée…

– Cohérente ? »

Indignée, Rita sent son ton monter, dans le même temps qu'avec un frisson de soulagement, elle détecte à nouveau des pans entiers de sa personnalité, restés isolés durant plusieurs secondes.

« Je vous en donnerai, du cohérent ! S'attaquer à mon exocortex !

– La ferme ! »

Amber se masse le visage tout en expédiant à Rita l'amorce d'un canal crypté.

« Et de quel droit ? » insiste Rita, tout en refusant l'invitation.

– Parce que ! », dit Amber regardant autour d'elle.

Elle est terrifiée ! se rend soudain compte Rita.

« Obéis, point final », siffle Amber.

Rita accepte finalement les conclusions préalables et un pan entier de données explicatives brutes en déboule, structurées et marquées de points d'entrées et de dossiers de méta-informations pointant vers…

– Bordel de merde… murmure-t-elle en découvrant de quoi il s'agit.

« Oui », remarque Amber, sans joie.

Elle poursuit, via le canal crypté désormais ouvert.

« *Il semble bien qu'ils disposent d'anticorps cognitifs, générés par le système immunitaire sémiotique du diable. C'est là-dessus que se concentre Sirhan, éviter leur déclenchement, leur dissémination et la catastrophe générale immédiate. On oublie l'élection. On va être dans la merde bien plus vite que prévu, et on est encore à chercher comment réussir à survivre. À présent, es-tu toujours sûre de vouloir embarquer avec nous ?*

– *Embarquer… sur quoi ?* interroge Rita, ébranlée.

– *Sur la chaloupe sur laquelle Papa essaie de nous prendre tous, sous couvert de la rupture* accelerationista/conservationista*, avant que le système immunitaire des Vils Rejetons trouve moyen de nous faire exploser en factions et de nous pousser à nous entre-tuer…* »

Bienvenue sous l'éclat rémanent de la supernova de l'intelligence, petit ténia.

Les ténias ont de l'ordre d'un millier de neurones qui palpitent furieusement pour permettre à leur petit corps de continuer à gigoter. Les êtres humains ont de l'ordre de cent milliards de neurones. Ce qui se produit dans le Système solaire intérieur, tandis que les Vils Rejetons moulinent et reconfigurent les nuages de poussière structurée à réflexion rapide qui étaient naguère des planètes, transcende l'entendement de la conscience purement humaine tout autant que les réflexions de Gödel transcendent les tropismes gigoteurs d'un ver intestinal. Des modules de personnalité connectés à la vitesse de la lumière, qui absorbent des milliards de fois la puissance de calcul du cerveau humain, se forment et se reforment dans le halo de nanoprocesseurs qui enchâssent le soleil sous la chape rougeâtre de leur nuage luminescent.

Mercure, Vénus, Mars, Cérès et les astéroïdes – tous disparus. La Lune est une sphère iridescente argentée, aplanie avec une précision du micromètre, irisée de motifs de diffraction. Seule la Terre, berceau de la civilisation humaine, est demeurée intacte ; mais la Terre est appelée à être démantelée à brève échéance, car déjà un treillis d'ascenseurs spatiaux s'est tissé au niveau de son équateur, hissant en orbite la matière inerte des réfugiés pour les expédier vers les réserves naturelles installées dans le système externe.

La floraison d'intelligence qui dévore les lunes de Jupiter sous les griffes de sa machinerie moléculaire ne prendra fin qu'une fois épuisé le stock de matière inerte à convertir en computronium. Sa puissance de calcul mental équivaudra alors à celle qu'on obtiendrait en plaçant en orbite autour de chacune des étoiles de la Voie lactée une planète peuplée de six milliards de primates désorientés par le décalage temporel. Mais pour le moment, cette matière est encore stupide, n'ayant converti qu'à peine un pour cent de la masse du Système solaire – ce n'est guère plus qu'un Nuage de Magellan de civilisation, infantile, sans subtilité, et encore dangereusement proche de ses racines enfouies dans la chimie du carbone.

Il est difficile pour des ténias vivant dans la chaleur de la flore intestinale d'appréhender avec leur cervelle de mille neurones les sujets de débat des entités autrement plus complexes qui les hébergent, mais une chose est sûre : ces hôtes se livrent à quantité de tâches, pas toutes conscientes, du reste. Le barattage des sucs gastriques, la ventilation régulière des poumons sont inaccessibles au cerveau primitif des ténias mais ces processus remplissent leur mission qui est de maintenir en vie les humains et, conséquence indirecte, de fournir aux vers leur environnement. Et d'autres

fonctions plus ésotériques qui contribuent à la survie – la danse complexe des lymphocytes clonés spécialisés de la moelle osseuse et des ganglions lymphatiques, les permutations aléatoires d'anticorps moulinant en permanence pour s'adapter aux molécules intruses témoignant de la présence d'une pollution – tout cela se déroule en deçà du niveau du contrôle conscient.

Défenses autonomes. Anticorps. Floraison d'intelligence grignotant les lisières du Système solaire extérieur. Et les humains sont autrement plus complexes que des vers parasites gigotant dans la lie, ils savent à quoi s'en tenir. Alors, est-ce une surprise que parmi les visionnaires, le vrai débat n'est pas de savoir s'il faut ou non fuir mais bien jusqu'où et quand ?

Une réunion de travail est prévue en tout début de matinée le lendemain. Il fait encore nuit dehors et la plupart de ceux qui sont présents *in vivo* ont ce regard un peu hagard qui accompagne l'abus d'antagonistes de la mélatonine. Rita retient un bâillement quand elle parcourt du regard la salle de conférences – les murs se sont écartés en formant d'immenses espaces virtuels pour accueillir la trentaine de spectres exocorticaux de partenaires encore endormis qui s'éveilleront avec le souvenir d'un rêve lucide particulièrement vivace – et elle avise Amber en grande conversation avec son célèbre père et un homme d'allure plus jeune, en qui l'un de ses partiels reconnaît un homme politique de l'Union européenne du siècle passé. Il semble régner entre eux une certaine tension.

Maintenant qu'Amber a gratifié Rita de sa confiance pleine et entière, tout un nouveau pan d'informations de campagne est apparu devant son œil intérieur – des documents dissimulés par stéganographie dans une couche cachée de l'espace de mémoire collective dévolu au projet. Il y a là des trucs qu'elle n'avait pas soupçonnés, des études effrayantes sur la démographie des re-simulés, des enquêtes sur les taux d'émigration depuis le Système intérieur, des arbres cladistes pour disséquer toutes les formes d'altérations hasardeuses découvertes dans le biogiciel des réfugiés. Voilà pourquoi Amber, Manfred et – à contrecœur – Sirhan ont décidé de se battre pour une faction extrémiste dans le cadre d'une élection planétaire, malgré leurs multiples réserves quant à la validité du concept même de démocratie à l'ère de la posthumanité. Elle met tout ça de côté, en un clin d'œil, un peu étourdie, tout en faisant bifurquer deux douzaines de trames de personnalités différentes pour attaquer le problème par tous les bouts.

« J'aurais bien besoin d'un café », marmonne-t-elle à l'adresse de la table en même temps que celle-ci lui propose déjà une chaise.

« Tout le monde est en ligne ? demande Manfred. Bon, alors je commence. »

Il paraît las et soucieux ; physiquement, il reste jeune, mais son attitude trahit tout le poids de son âge.

« Nous avons une crise qui s'annonce, les enfants. Il y a environ une kiloseconde, le débit du flux de resimulation a bondi. Nous sommes maintenant en train d'enregistrer près d'un vecteur d'état resimulé par seconde, et cela sans parler de l'immigration légale. Encore un saut du même ordre, et le rythme aura dépassé notre capacité à repérer in vivo les zimbos parmi l'afflux des immigrants – nous n'aurons alors plus d'autre choix que de les transférer vers un stockage sécurisé ou de les ressusciter à l'aveuglette, et si jamais il y a bel et bien des moutons noirs dans le troupeau, c'est sans doute le plus gros risque qu'on puisse prendre.

– Pourquoi ne pas les cristalliser en mémoire-tampon ? demande le jeune ex-politicien à sa gauche d'un air presque amusé – comme s'il connaissait déjà la réponse.

– La politique. (Manfred hausse les épaules.)

– Ça créerait une déchirure dans notre contrat social, explique Amber, l'air d'avoir avalé un truc indigeste, et Rita ne peut s'empêcher d'éprouver un sursaut d'admiration pour sa maîtrise du débat.

Amber s'adresse même à son père, comme si elle s'était faite à sa présence alors même

qu'il est un rappel ambulant de son manque de réussite personnelle. Personne encore n'est intervenu.

« Si on ne reconstitue pas leurs instances, la prochaine étape logique sera de dénier toute franchise aux esprits re-simulés. Ce qui nous engage ipso facto sur la voie de l'inégalité institutionnelle. Ce serait un vrai bouleversement, même si l'on peut avoir des réserves sur le choix de régler les problèmes politiques complexes par le truchement du vote populaire, parce que toute notre politie est fondée sur l'idée que des intelligences moins compétentes – nous, en l'occurrence – méritent considération.

– Arhem. » Quelqu'un se racle la gorge.

Rita se tourne et se fige parce qu'il s'agit de l'autre tordu d'eigen-enfant d'Amber, qui vient tout juste de se matérialiser sur le siège voisin du sien. *Alors il a finalement adopté Super Pouf-Pouf* ? observe-t-elle, cynique. Il évite obstinément son regard.

« C'était mon analyse, admet-il à contrecœur. Nous avons besoin d'eux vivants. Pour l'option de l'arche spatiale, du moins, et sinon, même la plate-forme *accelerationista* aura besoin de les avoir sous la main par la suite. »

Des camps de concentration, songe Rita en essayant d'ignorer la présence de Sirhan à ses côtés, car c'est une irritation constante, *où la plupart des détenus sont des humains perdus, terrorisés et où ceux qui ne le sont pas* croient *l'être*. La pensée fait froid dans le dos et elle essaime un couple de spectres entiers pour la rêver intégralement à sa place, évaluer tous les angles d'attaque.

« Où en sont tes négociations pour la conception des embarcations de sauvetage ? (Amber s'est adressée à son père.) Il nous faut un dossier illustré de projets avant de nous lancer dans la campagne élec…

– Changement de plan. (Manfred se penche en avant.) Inutile d'aller plus loin mais Sirhan et Aineko sont tombés sur un truc intéressant. »

Il semble préoccupé.

Sirhan contemple son eigen-mère avec un regard insistant et Rita doit se retenir de lui flanquer un coup de coude dans les côtes. Elle en sait suffisamment sur lui désormais pour savoir que cela ne suffirait pas à détourner son attention – du moins, pas comme elle le voudrait et pas pour les bonnes raisons – et de toute façon, il semble encore plus imbu de lui-même que son spectre n'aurait jamais pu l'imaginer (comment quelqu'un peut-il prendre part à un échange aussi détaillé sous la simple forme de vie simulée et rejeter l'occasion d'y participer pour de bon en chair et en os, voilà qui la dépasse, à moins que ce soit un contrecoup de sa jeunesse, quand ses parents l'ont forcé à vivre une douzaine d'enfances fictives en guise de quête de connaissance pour aboutir en fin de compte à cet entêté au QI d'huître…).

« Nous devons continuer de faire comme si nous envisagions toujours la solution de la chaloupe de sauvetage, poursuit-il d'une voix forte. Sans compter qu'il reste le détail du prix qu'ils réclament en échange de l'alternative.

– Comment ça ? De quoi parles-tu ? (Amber semble à présent perdue.) Je pensais que tu travaillais sur une sorte de cartographie cladistique. C'est quoi, cette histoire de prix ? »

Sirhan sourit sans se démonter.

« Je travaille effectivement sur une cartographie cladistique, enfin, pour ainsi dire. Tu as gâché en grande partie tes chances en perdant ton temps avec ce voyage jusqu'au routeur, vois-tu. J'en ai discuté avec Aineko.

– Tu… (Amber est écarlate.) À quel sujet ? »

Elle est visiblement furieuse, note Rita. Sirhan est en train de l'asticoter.

« Enfin, pourquoi ? » fait-elle.

– Au sujet de la topologie de certains types assez intéressants de réseaux d'envergure réduite. »

Sirhan se cale contre le dossier de son siège pour mieux contempler le nuage au-dessus de

la tête de sa mère.

« Et du routeur. Tu l'as franchi, et t'en es revenu fissa la queue entre les jambes, pas vrai ? Sans même inspecter ton équipage pour vérifier si vous n'aviez pas embarqué au passage quelque parasite hostile.

– Je n'ai pas besoin d'écouter ça, répond Amber, d'un ton crispé. Tu n'étais pas sur place et tu n'as aucune idée des contraintes auxquelles nous étions soumis.

– Vraiment ? (Sirhan fronce un sourcil). Quoi qu'il en soit, tu as laissé échapper une occasion. Nous savons que les routeurs – pour une raison qui nous échappe – sont auto-réplicants. Ils essaiment d'une naine brune à une autre, se reproduisent, puisent dans la proto-étoile énergie et matières premières, puis répandent leurs rejetons. Des machines de von Neumann, en d'autres termes. Nous savons également qu'ils procurent aux autres routeurs un réseau de transmission à haut débit. Quand vous avez transité par celui en orbite autour de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, vous avez débouché sur une DMZ abandonnée reliée à un cerveau matriochka qui avait dégénéré pour une raison quelconque. On peut en déduire que quelqu'un, nul ne sait qui, avait récupéré un routeur et pris sur lui de le ramener chez lui pour se connecter à ce cerveau matriochka. Alors pourquoi ne pas avoir fait de même et l'avoir ramené avec toi ? »

Amber le fusille du regard.

« La charge utile totale du *Dé-Maintenance* est d'environ dix grammes. Quelle est à ton avis la taille d'une souche de routeur ?

– Alors, à la place, t'as ramené la Limace, occupant peut-être la moitié de votre capacité de stockage, au risque de déclencher une catastrophe en chaîne sur…

– Les enfants ! »

Tous deux se retournent machinalement. C'est Annette, se rend compte Rita, et elle n'a pas l'air contente du tout.

« Et si vous gardiez ces chamailleries pour plus tard ? Nous avons nos objectifs à poursuivre. »

Pas contente, c'est une litote. Annette fulmine.

« Cette charmante réunion de famille était bien ton idée, me semble-t-il ? intervient Manfred avec un sourire, avant d'adresser tranquillement un signe de tête à l'ex-politicien européen assis à ses côtés.

– S'il te plaît, Papa, peux-tu nous lâcher la grappe ? » dit Amber.

Rita se redresse sur son siège. Durant un instant, Amber a pris des airs de matrone, bien plus âgée que sa gigaseconde subjective.

« Elle a raison. Elle ne pensait pas à mal. Laissons un instant de côté nos histoires de famille, on aura bien l'occasion de les régler en privé. D'accord ? »

Manfred paraît désarçonné. Il plisse rapidement les yeux. « Très bien. Amber, j'ai mis sur le coup quelques vieilles relations. Si nous remportons les élections, alors pour nous échapper au plus vite, nous aurons besoin d'une combinaison des deux idées principales dont nous venons de discuter : regrouper le plus de gens possible dans une unité de stockage à haute densité jusqu'à ce que nous ayons trouvé un endroit pourvu de suffisamment d'espace, de masse et d'énergie pour les y réincarner, et mettre la main sur un routeur. Toute la politie planétaire réunie n'a pas les moyens de payer le budget nécessaire à la construction d'un vaisseau relativiste d'une capacité suffisante pour admettre tout le monde, même sous forme de téléchargements, et un vaisseau plus lent serait bien trop vulnérable face aux Vils Rejetons. Il s'ensuit qu'au lieu de choisir une destination au hasard, nous devrions d'abord apprendre quels protocoles de connexion réseau utilisent les routeurs, définir quelle sorte de monnaie transférable nous pouvons utiliser pour payer notre réincarnation de l'autre côté et enfin comment réaliser une carte permettant de nous diriger. Les deux parties les plus difficiles sont l'accès à un routeur, puis le règlement du transfert – ça implique d'embarquer avec nous quelqu'un qui comprend l'Économie 2.0 et qui n'a pas envie de traîner en compagnie des Vils Rejetons. Or il se trouve que ces vieilles connaissances sont tombées au gré de leurs

pérégrinations sur une souche de routeur qu'elles ont ramenée, pour leur usage personnel. Elle se trouve à une trentaine d'années-lumière d'ici, dans la ceinture de Kuiper. Ils essaient en ce moment même de la faire se reproduire. Et je pense qu'Aineko serait toute prête à nous accompagner pour mener les négociations commerciales. »

Il lève la paume de la main droite et distribue un ensemble de signets dans le cache spatial partagé des souvenirs du cercle intérieur.

Les langoustes. Cela remonte à plusieurs décennies, dans les brumes vagues du désert des sombres années de dépression du début du siècle, quand les langoustes téléchargées s'étaient échappées. Manfred avait alors négocié un accord pour leur obtenir leur colonie personnelle d'usines cométaires. Des années plus tard, l'expédition d'Amber vers le routeur était tombée sur de sinistres langoustes zombies, images téléchargées qui avaient été interceptées puis réanimées par le Wunch. Mais de là à savoir où avaient abouti les véritables langoustes originelles…

Durant un moment, Rita se voit en suspension dans l'obscurité du vide, attirée par le chant des sirènes d'un puits de gravité planétaire lointain. À l'écart – sur sa gauche ? vers le nord ? – brille un pâle nuage rouge et flou de la taille de la pleine Lune vue de la Terre, un nuage qui grésille d'un bruit de fond constant, celui de la chaleur évacuée par une civilisation galactique rêvant frénétiquement dans son coin des idées incolores. Puis elle trouve comment décaler ce champ visuel pour embrasser le vaisseau d'un regard dépourvu d'œil et de paupières.

C'est un astronef en forme de crustacé long de trois kilomètres. Segmenté, aplati, des pattes jaillissent du plancher abdominal et s'étendent, raides, latéralement, pour agripper des réservoirs de carburant : de gros ballons de deutérium cryogénique. La queue bleu métallisé forme une tuyère aplatie enveloppant l'aiguillon délicat d'un réacteur à fusion. Près de la tête, l'aspect est différent : là, pas de pinces géantes, mais le délicat lacis d'un buisson de robots divisés comme des branches, des nano-assembleurs prêts à jaillir pour réparer les dégâts durant le vol et déployer le parachute d'une écope collectrice dès que l'engin sera prêt à décélérer. La tête est puissamment blindée pour le protéger du bombardement massif de poussière interstellaire, ses yeux radar forment une surface composite aux facettes hexagonales qui la regardent fixement.

Derrière et sous le vaisseau-langouste s'étend un anneau planétaire aussi vaste que ténu. La langouste est en orbite autour de Saturne, à quelques secondes-lumière tout au plus. Et alors que Rita contemple l'immense engin, muette d'étonnement, celui-ci… *lui adresse un clin d'œil*.

« Ils n'ont pas de nom, ou du moins pas de matricule individuel, explique Manfred sur un ton d'excuse, aussi lui ai-je demandé si ça ne le dérangeait pas qu'on le baptise. Il a répondu « Bleu » puisque telle est sa couleur. Aussi, permets-moi de te présenter le fier vaisseau *Something Blue*. »

Sirhan intervient, d'un ton un rien suffisant :

« N'empêche que vous avez toujours besoin de mon projet cladistique pour vous orienter à travers le réseau. Avez-vous en tête une destination précise ?

– Oui aux deux questions, admet Manfred. Nous aurons besoin d'envoyer des doubles de nos spectres vers toutes les sorties possibles du routeur, d'attendre un écho, puis itérer le processus et répéter la manip. Appliquer un algorithme récursif de parcours en profondeur*. Pour l'objectif… c'est plus difficile. »

Il lève le doigt vers le plafond qui se dissout en un réseau chaotique 3D que Rita reconnaît aussitôt – après plusieurs heures de temps subjectif plongée dans les archives : c'est la carte de la distribution de matière noire dans un rayon d'un milliard d'années-lumière, avec des galaxies collées comme des moutons autour des nœuds où se rejoignent des brins de soie encore humide.

« Nous savons depuis près d'un siècle que se développe par là-bas, aux alentours de deux superamas galactiques au-delà du vide du Bouvier, quelque chose de floconneux dans

l'anisotropie du bruit de fond cosmologique. La plupart des processus informatiques engendrent comme sous-produit de l'entropie et il semble bien que quelque chose déverse là-bas la chaleur résiduelle émise par toutes les galaxies de la région, avec une distribution de densité qui se superpose exactement à la répartition des métaux dans lesdites galaxies – à l'exception notable de leurs noyaux. Et d'après les langoustes qui ont pu se livrer à des observations par interférométrie à très longue base, la plupart des étoiles de l'amas le plus proche sont plus rouges qu'escompté et appauvries en métaux. Comme si quelqu'un les avait utilisées comme sources de minerai.

– Ah ! (Sirhan dévisage son grand-père.) Pourquoi serait-ce différent des autres nœuds locaux ?

– Regarde autour de toi. Vois-tu le moindre signe d'ingénierie cosmique à grande échelle dans un rayon d'un million d'années-lumière ? (Manfred hausse les épaules.) Localement, rien n'a encore atteint… enfin, bon… Au point où nous en sommes, on peut tout juste imaginer le cycle de vie d'une civilisation post-pic de singularité. Nous avons pour ainsi dire tâté l'éléphant. Nous avons vu les ruines de cerveaux matriochkas effondrés. Nous savons le manque d'intérêt pour l'exploration qu'ont les intelligences post-singularité. Nous avons vu les contraintes de débit qui les obligent à rester sur place. Il désigne à nouveau le plafond. Mais tout là-bas, il s'est produit quelque chose de différent. Ils sont en train de procéder à des changements à l'échelle d'un superamas galactique entier, et ces efforts semblent être coordonnés. Eux, ils sont bel et bien sortis de leur coquille pour voyager et leurs descendants pourraient bien être encore là. Et ils semblent en train de réaliser une tâche définie, consciente, coordonnée, quelque chose de grande ampleur – peut-être une attaque par canal caché* contre la machine virtuelle qui fait tourner l'univers, par timing channel* par exemple, ou encore la simulation enchâssée d'un univers entièrement différent. Dans ce cas, cela se poursuit-il à l'infini, du haut en bas, ou bien y a-t-il quelque part, à un niveau quelconque, quelque chose de plus réel que nous-mêmes et notre propre univers ? Alors tu ne crois pas que cela vaudrait le coup de creuser la question ?

– Non. (Sirhan croise les bras.) Pas particulièrement. Ce qui m'intéresse personnellement, c'est de sauver les gens des Vils Rejetons, pas de faire un vague pari sur l'existence fumeuse de mystérieux aliens transcendants qui auraient pu fabriquer une machine à pirater la réalité de la taille d'une galaxie il y a un milliard d'années. Je vous vends bien volontiers mes services, et suis même prêt à vous déléguer un spectre, mais si vous espérez que je vais y mettre en jeu tout mon avenir… »

C'en est trop pour Rita. Se forçant à détourner l'attention du spectacle vertigineux de cet espace intérieur, elle s'approche de Sirhan et lui flanque un coup de coude dans les côtes. Il la regarde une seconde, ahuri, puis avec une colère grandissante à mesure qu'il perd la maîtrise de son filtre d'isolation.

« Quand on ne peut parler, alors on doit rester silencieux », siffle-t-elle. Puis, succombant à une seconde pulsion tout en sachant qu'elle la regrettera plus tard, elle dépose un canal de transmission privé dans sa corbeille d'entrée publique.

« Personne ne te le demande, est en train de répondre Manfred, les bras croisés, sur la défensive. Je vois ça comme une sorte de nouveau projet Manhattan, poursuivre tous les objectifs en parallèle. Si nous remportons les élections, nous disposerons des ressources nécessaires pour le faire. Nous devrions tous, sans exception, traverser le routeur et nous devrons tous, sans exception, laisser en même temps des copies à bord du *Something Blue*. Le *Blue* est lent, très lent, autour d'un dixième de C à fond la caisse, mais en revanche, il est tout à fait capable de collecter une quantité suffisante de diamants de mémoire dans l'espace circumsolaire avant que les défenses autonomes des Vils Rejetons n'aient eu le temps de réagir en activant un exploit quelconque dans les quelques prochaines méga-secondes. »

« *Qu'est-ce que tu veux ?* », demande Sirhan, avec colère, sur le canal privé que Rita vient d'ouvrir. Il ne la regarde toujours pas, et ce n'est pas uniquement parce qu'il se concentre sur

la vision en bleu qui domine l'espace partagé de leur salle de réunion.

« *Arrête de te raconter des histoires*, lui rétorque Rita. *Tu as menti sur tes objectifs personnels et tes motivations. Toi, tu n'as peut-être pas envie de connaître la vérité que ton propre spectre a découverte, mais moi, si. Et je ne vais pas te laisser dans le déni de ce qui est arrivé.*

– Alors comme ça, un de tes agents séduit une incarnation en image de ma personnalité ?

– Balivernes… »

– Avez-vous l'intention de déclarer ouvertement cette plate-forme ? demande le jeune-vieux type près de l'estrade, l'Europoliticien. Parce que si c'est le cas, vous allez saper la campagne d'Amber…

– Pas de problème, intervient cette dernière, d'une voix lasse. Avec Papa, j'ai l'habitude de ses façons inimitables de me soutenir.

– C'est d'accord, intervient une nouvelle voix. Je/nous sommes ravis avec état d'attente au ras de l'écliptique. »

C'est la chaloupe de la langouste amicale – son message légèrement décalé à cause de sa trajectoire à l'extérieur du système des anneaux.

« *… Tu es ravi de pouvoir te planquer hypocritement derrière un sens de pureté morale quand ça te donne l'impression de pouvoir toiser les autres, mais en réalité, tu n'es pas différent d'eux.*

– Elle t'a téléguidée pour me corrompre, pas vrai ? Tu sers juste d'appât dans son plan…

– L'idée était de stocker des sauvegardes incrémentales dans le cache de la soute du crustacé, au cas où un agent faiblement divin issu du système intérieur tenterait d'activer les anticorps qui se sont déjà disséminés dans toute la culture de l'Expo universelle », explique Annette, intervenant au nom de Manfred.

Personne d'autre dans l'espace de discussion ne semble remarquer que Rita et Sirhan sont occupés à s'écharper sur un canal privé, échangeant des grenades à main émotionnelles comme un couple divorcé aguerri.

« Ce n'est pas une solution satisfaisante au problème de l'évacuation, mais elle devrait à tout le moins satisfaire les exigences de base des conservateurs et servir d'assurance à…

… T'as raison, fais porter le chapeau à ton eigen-mère ! T'est-il venu à l'esprit que tu ne l'intéresses pas assez pour qu'elle perde son temps à une manœuvre pareille ? Je crois que tu as passé trop de temps avec ta cinglée de grand-mère. Tu n'as même pas intégré ce spectre, pas vrai ? T'avais trop peur de te polluer ! Je parie que tous les deux, vous n'avez même pas pris la peine de vérifier quel effet ça faisait de l'intérieur…

– Je… (Sirhan se fige un instant, tandis que ses modules de personnalité circulent frénétiquement entre son cerveau et l'environnement comme un vol de bourdons furieux) *Je me suis couvert de ridicule*, ajoute-t-il d'une voix atone, avant de se tasser sur son siège. *C'est tellement embarrassant…* (Il cache son visage dans ses mains.) *Tu as raison.*

– Vraiment ? »

La perplexité de Rita laisse place peu à peu à la compréhension ; Sirhan a enfin intégré les souvenirs des partiels hybridés auparavant. Fiers et sûrs d'eux-mêmes, la dissonance cognitive doit être énorme.

« *Non, je n'ai pas raison. Tu es simplement excessivement sur la défense.*

– Je… » Embarrassé. Parce que Rita le connaît par cœur. Après avoir étudié les souvenirs spectraux de six mois en simespace avec lui, à jouer avec des idées, à échanger vie intime et confidences. Elle garde le souvenir spectral de son étreinte, une histoire brûlante qui aurait pu se concrétiser dans l'espace réel si la réaction immédiate que c'était de l'ordre du possible n'avait pas été de fourrer au placard la tranche de son esprit ainsi contaminée par des pensées impures, la stocker en mémoire morte et tout nier.

« Nous n'avons encore aucun profil de menace, fait remarquer Annette. S'il existe bel et bien une menace – et nous n'avons encore aucune certitude à ce sujet ; les Vils Rejetons pourraient être assez malins pour nous laisser tranquilles –, elle prendra sans doute la forme d'une attaque subtile menée directement contre les fondations mêmes de notre identité.

Imaginez une bulle de crédit, une métrique de confiance distribuée qui se dévalue soudain parce que les gens se mettent à percevoir une sorte de religion bizarre, un truc dans le genre. Peut-être un résultat pervers des élections. Un truc dans le genre. Et ça ne viendra pas d'un coup. Ils ne sont pas stupides au point de lancer une attaque de front sans avoir fait auparavant un lent travail de corruption pour saper le terrain.

– Vous y réfléchissez manifestement depuis un bout de temps, insiste Samina, sèchement. *Quid* de votre amie, euh… Bleu ? Avez-vous réussi à mettre de côté assez de crédits pour couvrir le prix de la location d'un vaisseau spatial à la méta-bulle de l'Économie 2.0 ? Ou est-ce que vous nous cachez quelque chose ?

– Hum. (Manfred ressemble à un petit garçon aux doigts pris dans le pot de confiture.) Eh bien, à vrai dire…

– Oui, Papa, pourquoi ne pas franchement nous dire combien ça va coûter ? demande Amber.

– Ah, ma foi… (Il paraît gêné.) Ce sont les langoustes, pas Aineko. Elles réclament un paiement. »

Rita avance le bras et saisit la main de Sirhan : il ne résiste pas.

« *Étais-tu au courant ?*

– Première nouvelle… »

Un fil confus de données partielles suit sa réponse sur leur canal privé et durant un instant, elle le rejoint dans sa rêverie introspective, tous deux cherchant à démêler les implications de savoir ce qu'ils savent de la possibilité d'une relation mutuelle.

« Elles désirent une carte conceptuelle écrite. Une carte de tous les espaces mémétiques accessibles reliés au réseau du routeur, compilés par des explorateurs humains et qu'ils pourraient utiliser comme une sorte de ligne de base, pour reprendre leur terme. C'est assez simple, en fait – en échange d'un billet pour sortir de notre système, certains devront se muer en explorateurs. Mais cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas laisser derrière nous des copies de sauvegarde.

– Ont-ils en tête des noms précis, pour ces explorateurs ? renifle Amber.

– Non, répond Manfred. Juste une petite équipe parmi les nôtres, pour cartographier le réseau du routeur et les assurer d'une pré-alerte en cas de menace extérieure. (Il marque un temps.) Tu veux te joindre à nous, c'est ça ? »

La campagne électorale prend approximativement trois minutes et consomme plus de bande passante que l'ensemble de toutes les télécommunications terrestres depuis la préhistoire de 2008. Environ six millions de spectres d'Amber, customisés individuellement pour correspondre au profil du public visé, se sont dispersés dans l'arborescence de fibres qui sinuent comme des racines entre les fondations des colonies-nénuphars, puis vers l'extérieur, sur les réseaux à ultra-haut débit, pour s'instancier dans les implants et flotter comme autant de grains de poussière dans le but de faire pencher les électeurs. Une bonne partie n'atteignent pas leur cible, bien plus encore se perdent en vaines discussions ; six d'entre elles décident même qu'elles ont divergé si loin de leur original qu'elles constituent des individus séparés et se déclarent comme citoyens autonomes, deux passent dans le camp adverse et une dernière s'esquive avec un essaim d'abeilles africaines modifiées à empathie élevée.

Les spectres d'Amber ne sont pas les seuls en compétition pour surfer sur la tendance de l'opinion publique. En fait, ils sont même minoritaires. La plupart des agents électoraux autonomes font campagne pour toute une variété de plates-formes qui vont de l'introduction d'un impôt sur le revenu à taux progressif – nul ne sait vraiment trop pourquoi mais l'aspect traditionnel a un aspect rassurant – à l'appel à une motion réclamant que l'ensemble de la surface planétaire soit pavée, ce qui traduit une ignorance totale des réalités de la pauvreté en éléments métalliques de l'atmosphère supérieure d'une géante gazeuse, sans compter les risques de bouleversement climatique. Les Sans-Visages militent pour que tout le monde se

voie assigner un nouvel ensemble de muscles faciaux tous les six mois, les Farceurs livides réclament l'égalité des droits pour les entités sub-sensibles et tout une tripotée de groupes de pression spécifiques geignent sur l'habituelle panoplie de causes perdues.

Le déroulement du processus électoral demeure un sombre mystère – du moins pour ceux qui ne font pas partie du comité d'organisation de l'Expo, le groupe qui eu le premier l'idée de paver Saturne de ballons à hydrogène – mais dans le cours d'une journée entière, près de quarante mille secondes, un motif commence à émerger. Ce motif va systématiser le biais des réseaux de communication qui associe le trafic en réputation avec la politie planétaire depuis un long moment – peut-être cinquante millions de secondes, quasiment l'équivalent d'une année martienne (si Mars existait encore). L'idée est de créer un parlement – un esprit de groupe fusionnel sous forme de borganisme qui s'exprime comme un super-esprit unique composé des convictions individuelles des vainqueurs. Et ce n'est pas une si bonne nouvelle, comme s'en rend bientôt compte le groupe réuni dans la sphère supérieure de l'Atomium (Manfred avait insisté auprès d'Amber pour qu'elle loue cet espace pour la soirée). Amber n'est pas là, sans doute noie-t-elle quelque part ses chagrins ou s'est-elle déjà lancée dans des projets post-électoraux d'une nature différente. Mais d'autres membres de l'équipe sont toujours présents.

« Ce pourrait être pire », rationalise Rita, en fin de soirée. Elle est assise dans un coin de la passerelle du septième étage dans une chaise en fil métallique très années cinquante. Un verre de single malt synthétique dans la main, elle contemple les ombres.

« Nous pourrions être dans une élection disputée du bon vieux temps avec tout un tas de contestations. Au moins, avec cette méthode, on peut rester à peu près anonymes. »

Une des taches aveugles se détache de sa vision périphérique et s'approche. Elle se glisse dans son champ visuel en prenant soudain la forme de Sirhan. Il paraît morose.

« C'est quoi, le problème ? demande-t-elle. Ton ancienne faction est en train de gagner.

– Peut-être bien. (Il s'assied à côté d'elle, en prenant grand soin d'éviter son regard.) C'est peut-être une bonne chose. Et peut-être pas.

– Alors, quand vas-tu rallier le syncytium ?

– Moi ? Le rallier ? Tu me vois vraiment vouloir faire partie d'un borg parlementaire ? Pour qui me prends-tu ?

– Oh. (Elle hoche la tête.) Je pensais que tu m'évitais parce que…

– Non. (Il tend la main et une serveuse y dépose un verre en passant, pousse un gros soupir.) Je te dois des excuses. »

Serait temps, pense-t-elle, pas très charitable. Mais il est comme ça. Entêté, orgueilleux, lent à admettre ses erreurs mais qui ne s'excusera que s'il en a vraiment l'intention.

« Pour quoi ? demande-t-elle.

– Pour ne pas t'avoir accordé le bénéfice du doute, dit-il avec lenteur en faisant rouler le verre entre ses paumes. J'aurais dû m'écouter plus tôt au lieu de bloquer mon double. »

Le soi qu'il évoque lui paraît assez manifeste.

« Tu n'es pas un homme dont il est facile d'être proche, observe-t-elle tranquillement. Peut-être est-ce en partie ton problème.

– En partie ? (Il ricane, amer.) Ma mère… (Il ravale ce qu'il s'apprêtait à dire.) Sais-tu que je suis plus âgé qu'elle ? Enfin, que cette version, je veux dire. Elle me prend la tête avec ses hypothèses à mon sujet.

– C'est réciproque. »

Rita tend le bras et lui prend la main – il la saisit à son tour, plus aucun rejet ce coup-ci.

« Écoute, il semble qu'elle ne va pas réussir à entrer au parlement des mensonges. Il y a une tendance conservatrice forte, tous ces gens sont dans le déni absolu. Quelque quatre-vingts pour cent de la population sont des re-simulés ou des anciens de la Terre, et ça ne va pas changer avant que les Vils Rejetons nous tombent dessus. Qu'est-ce qu'on va faire ? »

Il hausse les épaules.

« Je soupçonne que tous ceux qui pensent que nous sommes réellement menacés vont bouger. Tu sais que cette affaire va ruiner la confiance des *accelerationistas* en la démocratie. Ils ont encore un plan viable – la langouste amicale de Manfred travaillera sans avoir besoin du budget énergétique d'une planète entière – mais le rejet va être douloureux. Je ne peux m'empêcher de penser que le véritable but des Vils Rejetons est de nous diviser pour nous convaincre de ne pas détourner leurs ressources. C'est brutal, ça manque de subtilité, nous en avions donc déduit que ce n'était pas crédible. Mais le temps est peut-être venu pour eux d'être brutaux. »

Elle hausse les épaules.

« La démocratie, ça colle mal avec les chaloupes de sauvetage. (Mais l'idée la met malgré tout mal à l'aise.) Et puis, pense à tous ceux qu'on va laisser derrière.

– Ma foi… (Il a un sourire crispé.) Si t'arrives à trouver un moyen d'encourager les masses à nous suivre…

– Un bon départ serait justement de cesser de les considérer comme des masses qu'on peut manipuler. (Rita le fixe.) Ta famille semble avoir développé une tendance élitiste héréditaire, et ça n'a rien d'attirant. »

Sirhan semble gêné.

« Si tu me trouves aussi moche, tu devrais en parler à Aineko, remarque-t-il avec autodérision. Parfois, je m'interroge au sujet de ce chat.

– Moi aussi, peut-être, un jour. (Elle marque un temps.) Et toi, qu'as-tu décidé ? Rejoindre les explorateurs ?

– Je… (Un regard en biais.) Je me vois bien envoyer un eigen-frère, dit-il tranquillement. Mais je ne vais pas risquer tout mon avenir sur le pari d'atteindre l'autre bout de l'univers observable via un routeur. J'ai connu suffisamment d'aventures pour toute une vie, ces derniers temps. Je pensais à une copie de sauvegarde pour les archives dans les profondeurs glacées, une autre pour explorer – et une dernière pour se poser et fonder une famille. Et toi ?

– Tu prendras les trois pistes ? s'étonne-t-elle.

– Oui, je crois bien. Et toi ?

– Où tu iras, j'irai. (Elle s'appuie contre lui.) N'est-ce pas ce qui importe, au bout du compte ? », murmure-t-elle.

9 : SURVIVANT

Cette fois, plus d'une double poignée d'années s'écoule entre deux visites successives à la dynastie Macx.

Quelque part dans les ténèbres pétillant de gaz qui s'étendent par-delà le vide local, grouille une vie basée sur le carbone. Un cylindre de diamant long de cinquante kilomètres tourne dans l'obscurité ; sa surface est sillonnée de puits quantiques étranges qui reproduisent des atomes exotiques introuvables dans aucune table périodique d'éléments reconnaissable par Mendeleïev. En son sein, des parois contiennent des kilotonnes d'oxygène et d'azote, et des mégatonnes de sol infesté par la vie. À cent billions de kilomètres de l'épave de la Terre, le cylindre étincelle comme une gemme dans le noir.

Bienvenue au Nouveau-Japon : l'un des lieux entre les étoiles où traîne encore l'espèce humaine, maintenant que le Système solaire est devenu inaccessible aux êtres de chair.

Qu'allons-nous bien y trouver ?

Il y a une esplanade ouverte dans un des secteurs terraformés de l'habitat cylindrique. Un énorme gong est suspendu à un cadre en bois superbement peint, d'un côté de la place pavée de dalles de calcaire usée créée à partir d'atomes d'une planète qui n'a jamais connu la glace fondue. Des maisons se dressent tout autour et des stands ouverts sur le devant, équipés de toute une variété de serveurs humanoïdes procurent nourriture et boissons aux vrais individus de passage. Un groupe d'enfants pré-pubères joue à chasse-cache avec leurs animaux de compagnie aux grands yeux, brandissant sabres et fusils automatiques bricolés – nulle souffrance ici car les corps sont fongibles et reconstitués à la minute dans les trappes d'assemblage/désassemblage qui équipent chaque pièce. On ne voit que de rares adultes car la Plaza rouge n'est pas vraiment tendance en ce moment et les mômes s'en sont emparés pour en faire leur terrain de jeu. Ils sont tous authentiquement jeunes, symptômes d'un démiurge démographique : pas une seule Wendy Pan dans la bande.

Un garçon maigre à la peau chocolat, tignasse brune et trois bras, guette patiemment un Bourriquet bleu à l'air triste au débouché de la place. Il passe devant un stand où s'empilent des rouleaux de sushis frais quand l'étrange animal s'extrait de sous une brouette en arquant le dos pour s'étirer ostensiblement.

Le garçon, nommé Manni, se fige, les mains crispées sur sa lance tandis qu'il vise avec soin la nouvelle cible (le Bourriquet bleu remue la queue avant de filer s'abriter derrière une dalle recouverte d'une croûte de lichens).

« Cité, qu'est-ce que c'était ? demande-t-il sans bouger les lèvres.

– Que regardes-tu ? », répond Cité, ce qui l'intrigue quelque peu mais pas autant qu'il faudrait.

La créature finit par étirer une patte avant et en étendre une autre. Pour Manni, elle ressemble un peu à un minou mais avec quelque chose de subtilement décalé. La tête est un petit peu trop petite, les yeux itou – et ces griffes…

« T'es maligne, l'accuse-t-il, plissant le front en signe de désapprobation.

– Ouais, si tu veux. »

La créature bâille et Manni pointe dans sa direction la lance tenue à deux mains. Elle a également des dents acérées mais elle s'adresse à lui via un dialogue intérieur sans passer par l'audition. Or, le dialogue intérieur est réservé aux gens, pas aux jouets.

« Qui es-tu ? », demande-t-il.

Le petit animal le lorgne avec insolence.

« Je connais tes parents, dit-il, toujours en dialogue intérieur. Tu es Manni Macx, n'est-ce pas ? Je m'en doutais. Je veux que tu me conduises à ton père.

– Non ! (Manni se redresse d'un bond et agite les bras dans sa direction.) Je ne t'aime pas ! Va-t'en ! » Et de brandir la pointe de sa lance sous le nez de la créature.

« Je m'en irai quand tu m'auras conduit à ton père », dit celle-ci. Elle redresse la queue comme un chat, et sa fourrure se hérisse, mais elle s'arrête alors.

« Si tu me conduis à ton père, alors je te raconterai ensuite une histoire, qu'est-ce que tu en dis ?

– M'en fiche ! » Manni n'a que deux cents mégasecondes – sept ans de la vieille Terre – mais il sait détecter quand on le manipule et devient agressif.

« Ah, les mômes ! (La queue du pseudo-chat balaie le sol horizontalement.) Bien, Manni, et si tu me conduisais auprès de ton père ou sinon je t'arrache le visage ? J'ai des griffes, tu sais. »

L'espace d'un clin d'œil plus tard, il se love sinueusement autour de ses chevilles, ronronnant pour démentir sa menace guère fiable – mais Manni peut constater qu'il a certes des griffes fort aiguisées. C'est un minou sauvage et rien dans son éducation ortho-humaine artificiellement préservée ne l'a préparé à se colleter avec un véritable pseudo-minou sauvage et parlant.

« Va-t'en ! (Manni est inquiet.) Môman ! beugle-t-il, déclenchant malgré lui le signal d'émission dans son module de dialogue intérieur. Il y a cette chose, là…

– Maman fera l'affaire. »

Le pseudo-chat semble résigné. Il cesse de se frotter aux jambes de Manni et lève les yeux vers lui.

« Inutile de paniquer. Je ne te ferai pas de mal. »

Manni arrête de crier.

« Qui es-tu ? » demande-t-il enfin en contemplant la bête. Quelque part, à des années-lumière de là, un adulte a entendu son cri ; sa mère arrive à toute vitesse, bondissant d'une bifurcation à l'autre, esquivant les dimensions repliées pour foncer droit vers lui.

« Je suis Aineko. (Le félin s'assied et commence à toiletter le dessus d'une patte arrière.) Et toi, tu es Manni, c'est ça ?

– Aineko, répète Manni, incertain. Est-ce que tu connais Lis ou Bill ? »

Aineko le pseudo-chat interrompt sa toilette pour regarder Manni, la tête penchée de côté. Manni est trop jeune, trop inexpérimenté pour savoir que les proportions d'Aineko sont celles d'un chat domestique, *Felis Catus*, l'animal de l'évolution naturelle, plutôt que celle des jouets, palimpsestes et autres créatures de compagnie auxquels il est habitué. La réalité est peut-être tendance dans la génération de ses parents, mais enfin, il y a des limites, après tout. Des rayures et des boucles orange et brunes décorent la poitrine de l'animal qui exhibe également une petite barbichette blanche et duveteuse.

« Qui sont Lis et Bill ?

– Eux », dit Manni alors que le gros Bill au visage renfrogné se glisse derrière Aineko et tente de l'attraper par la queue tandis que Lis flotte derrière son épaule, ovni de la taille d'une

saucière, vrombissant avec excitation.

Mais Aineko est trop rapide pour les gamins et file entre les pieds de Manni, missile poilu. Manni pousse un petit cri et veut embrocher le pseudo-minou mais sa lance se métamorphose en verre bleu, qui se fendille et se brise en éclats de neige brillante qui lui brûlent les mains.

« Ça, ce n'était pas vraiment amical, pas vrai ? observe Aineko, une note de menace dans la voix. Ta mère ne t'a-t-elle donc pas appris à ne pas… »

La porte latérale du stand de sushis s'ouvre et Rita arrive, hors d'haleine et furieuse.

« Manni ! Qu'est-ce que je t'ai déjà dit quand tu joues avec… (Elle s'arrête en avisant Aineko.) *Toi* ? »

Cachant mal sa terreur, elle a un mouvement de recul. Contrairement à Manni, elle a reconnu d'emblée l'avatar d'un démiurge posthumain, un corps réincarné uniquement pour fournir un point d'interaction personnelle sur lesquels les gens puissent se concentrer.

Le chat lui répond d'un sourire.

« Oui, moi. Prête à parler ? »

Elle semble abasourdie.

« Nous n'avons rien à nous dire. »

Aineko agite la queue.

« Oh, mais que si. (La chatte se retourne pour fixer Manni.) Pas vrai ? »

Cela fait bien longtemps qu'Aineko est passée dans les parages et dans l'intervalle, l'espace autour de Hyundai$^{+4904}/_{-56}$, a changé au point d'être devenu méconnaissable. Quand les grands astronefs en forme de langoustes étaient sortis du nuage d'Oort entourant le Soleil, pour entamer leur archivage des données brutes congelées des systèmes formant un halo autour des naines brunes inoccupées, avant d'essaimer leurs excréments structurés sous forme de matière programmable, n'existait alors alentour qu'un nuage aléatoire d'atomes morts (et un routeur extraterrestre). Mais cela, c'était il y a bien longtemps ; depuis, le système de cette naine brune a succombé à une infestation anthropique.

Une instance non optimisée d'*Homo sapiens* maintient une cohérence d'état durant au mieux deux ou trois gigasecondes avant de succomber à la nécrose. Mais il n'a fallu qu'environ dix gigasecs pour que l'infestation ait totalement chamboulé le système de la naine brune morte. Déstructuration minière des planètes glacées pour créer des environnements adaptés à leur variété spécifique de vie carbonée. Lunes réarrangées, édification de structures massives de la taille d'astéroïdes. Les extrémités des trous de ver ont été nettoyées des routeurs pour convertir ceux-ci en ébauche de réseau point-à-point, apprendre comment générer de nouveaux trous de vers et transmettre par leur truchement de nouvelles politiques à commutation par paquets. Le trafic des trous de ver est désormais en majeure partie dévolu à l'extension grandissante du commerce humain interstellaire mais toujours dans les ténèbres séparant les étoiles allumées des étranges naines appauvries en métal, au rayonnement suspect par son entropie trop basse. Par sa témérité même, le projet est proprement vertigineux. Sans compter que ces singes en boîte sont tout bêtement et absolument pas adaptés à la vie dans le vide interstellaire, en particulier en orbite autour d'une naine brune dont les planètes feraient passer Pluton pour un paradis tropical ; et pourtant, ces hommes ont colonisé tout le foutu système.

Le Nouveau-Japon est une des plus récentes polities humaines de ce système, une grappe de nœuds physiquement colocalisés dans les espaces humaniformés de colonies cylindriques. Ses concepteurs avaient à l'évidence entendu parler de l'ancienne Nippon via les archives enregistrées bien avant le démantèlement de la Terre et ils ont œuvré à partir d'une combinaison de vidéos de touristes nostalgiques, de films de Miyazaki, de la

culture des mangas et des séries animées. Toujours est-il que c'est le havre d'un grand nombre d'êtres humains – même s'ils ne ressemblent guère plus à leurs antécédents historiques que le Nouveau-Japon à son modèle éponyme depuis longtemps disparu.

Humanité ?

Certes, leurs grands-parents les reconnaîtraient sans doute. Pour la plupart. Ceux qui ont transcendé pour de bon l'horizon des survivants du XX^e^ siècle sont restés sur place, dans les nuages chauffés au rouge de nanordinateurs qui ont remplacé les planètes orbitant jadis autour du Soleil dans une majestueuse harmonie copernicienne. Les cerveaux matriochkas ultra-rapides sont aussi incompréhensibles à leurs ancêtres tout juste posthumains qu'un missile intercontinental l'est à une amibe – et à peu près tout aussi inhabitables. L'espace est constellé des cadavres de cerveaux matriochkas cramés depuis bien longtemps, un écroulement informationnel qui a anéanti des civilisations entières restées en orbite proche autour de leur étoile natale. Bien plus loin, des intelligences aux proportions galactiques palpitent sur des rythmes incompréhensibles sur le fond de ténèbres du vide et cherchent à pirater le substrat de Planck pour le plier à leurs caprices. Les posthumains et les quelques autres espèces semi-transcendantes à avoir découvert le réseau de routeurs vivent furtivement dans l'obscurité entre ces îlots de brillance. Il y aurait, semble-t-il, quelque avantage à ne pas être trop intelligent.

L'humanité. Des intelligences monadiques, essentiellement contenue dans le piège de leur propre crâne, vivant en petits groupes familiaux au sein de réseaux tribaux plus vastes et adaptables aux modes de vie territoriaux ou migratoires. Telles étaient les options disponibles avant la grande accélération. Maintenant que la matière inerte est devenue pensante, quand chaque kilo de papier peint héberge potentiellement des centaines d'ancêtres téléchargés, quand chaque porte est potentiellement un trou de ver accédant à un habitat situé à un demi-parsec de distance, les hommes peuvent rester sur place tandis que le paysage migre et mute devant eux lorsqu'ils le parcourent dans le vide luxueux de leur histoire personnelle. La vie est riche ici, infiniment variée et parfois déroutante. C'est ainsi que les groupes tribaux subsistent, leurs liens restant médiatisés à travers le gouffre des térakilomètres et des gigasecondes via des agences exotiques. Et parfois, il arrive que ces agences s'évanouissent durant un temps, pour réapparaître plus tard, telle une farce imprévue à la face de l'infini.

Le culte des ancêtres prend une signification toute nouvelle quand les vecteurs d'état de tous les précurseurs d'entités filiales sont archivés et indexés pour être récupérés à la demande. Au moment précis où les minuscules capillaires sur le visage de Rita se contractent en réaction à une poussée d'adrénaline, causant sa pâleur et la dilatation de ses pupilles lorsqu'elle contemple le pseudo-minou, Sirhan s'agenouille devant un petit autel, allume un bâton d'encens et s'apprête à s'adresser respectueusement au spectre de son grand-père.

Le rituel n'est, à strictement parler, pas du tout nécessaire. Sirhan peut s'adresser au spectre de son grand-père où et quand il veut, sans formalité spéciale, et ledit spectre lui fournira des réponses interminables, ponctuées de mots d'esprit dans des langues mortes et l'interrogera sur des individus morts avant l'instauration du Temple de l'histoire. Mais Sirhan adore les rituels et, par ailleurs, ça l'aide à structurer un tête-à-tête qui s'avérerait autrement stressant.

S'il avait son mot à dire, Sirhan cesserait sans doute de bavarder avec Grand-père toutes les dix mégasecondes. La mère de Sirhan et son partenaire ne sont pas disponibles, ayant choisi d'embarquer sur une des missions d'exploitation à longue distance via le réseau de routeur lancé par les *accelerationistas* bien longtemps auparavant ; quant aux antécédents de Rita, ils sont, soit intégralement virtualisés, soit morts. Leur famille n'a qu'une prise ténue avec l'histoire. Mais l'un et l'autre ont passé un long moment dans le même état de demi-vie que

celui dans lequel Manfred existe en ce moment même, et il sait que sa femme le remettra à la tâche s'il ne tient pas son ancêtre révéré régulièrement au fait de tout ce qui s'est produit dans le monde réel tout le temps de son décès. Dans le cas de Manfred, la réversibilité de la mort n'est pas seulement potentielle mais presque inévitable. Après tout, ils élèvent son clone. Tôt ou tard, le gamin voudra rendre visite à l'original – ou vice-versa.

À quel état en sommes-nous arrivés quand les morts impatients refusent de se contenter de garder une place dans l'histoire ? ironise-t-il en grattant le ruban d'auto-allumage au bout du bâton d'encens rouge avant de s'incliner devant le miroir placé derrière l'autel.

« Votre petit-fils respectueux guette et attend vos conseils », entonne-t-il avec cérémonie – car en plus d'être de nature conservatrice, Sirhan a une conscience aiguë de la pauvreté relative de sa famille et donc de leur besoin d'accroître leur crédit social ; or dans cette politie traditionaliste intermédiée par la réincarnation propre à ces individus désespérément ortho-humains, le respect des formalités à votre égard est source de crédit. Il s'assied donc sur ses talons et attend la réponse.

Manfred ne met pas longtemps à apparaître dans les profondeurs du miroir. Comme à l'accoutumée, il a pris la forme d'un orang-outang albinos : il trifouillait dans la garde-robe ontologique de la grand-tante Annette juste avant que sa copie ne soit enregistrée et placée dans le temple – ils ont pu être séparés mais ils sont restés proches.

« Eh, môme. En quelle année est-on ? »

Sirhan réprime un soupir.

« On a laissé tomber les années », explique-t-il encore pour la énième fois. Chaque fois qu'il consulte son grand-père, sa nouvelle instance, tôt ou tard, lui pose la question.

« Les années sont un archaïsme. Cela fait dix mégs que nous avons eu notre dernier entretien – environ quatre *mois*, et si vous tenez à faire dans le pédantisme, cent quatre-vingts *ans* que nous avons émigré. Même si, en introduisant l'élément correctif de la relativité générale, on peut y ajouter une ou deux décennies.

– Oh. Seulement ? »

Manfred réussit à faire mine d'être désappointé. Voilà qui est inédit pour Sirhan : d'habitude, à ce point de la discussion, le vecteur d'état divergent du spectre de Grand-père l'interroge sur Amber ou hasarde une blague bancale.

« Aucun changement dans la constante de Hubble ou le taux de formation stellaire ? A-t-on des nouvelles de l'un ou l'autre des eigen-soi d'exploration ?

– Nân. »

Sirhan se détend quelque peu. Donc Manfred s'apprête à l'interroger à nouveau sur ce projet insensé d'atteindre la limite de Bekenstein, pas vrai ? C'est la conversation en boîte numéro vingt-neuf. Amber et les autres explorateurs qui se sont lancés dans la véritable longue mission d'exploration peu après la création de la toute première colonie ne doivent pas revenir avant – quoi ? – peut-être 10^{19} secondes. C'est que la route jusqu'aux limites de l'univers observable est vraiment longue, quand bien même on peut en parcourir les premières centaines de millions d'années-lumière – jusqu'au superamas du Bouvier et au-delà – via un réseau local de trous de ver. Et ce coup-ci, elle n'a pas laissé derrière elle une seule copie d'elle-même.

Sirhan – que ce soit dans sa présente incarnation ou dans une autre – a eu cette conversation avec Manfred maintes fois déjà, parce que c'est l'essence même des morts. Ils ne conservent aucun souvenir d'une session de rappel à une autre, à moins que, et tant qu'ils n'auront pas demandé à être ressuscités parce qu'on aura pu réassortir leurs critères de restauration. C'est que Manfred est mort depuis bien longtemps, suffisamment pour laisser Sirhan et Rita être ressuscités et connaître trois ou quatre longues vies de famille après avoir chaque fois dans l'intervalle passé un bon siècle de non-existence.

« Nous n'avons reçu aucun message des langoustes, pas de nouvelles non plus d'Aineko. (Il pousse un gros soupir.) Vous me demandez toujours où nous en sommes, aussi vous ai-je

préparé une réponse » – et l'un de ses agents de faire passer à travers le miroir un paquet de données, sous la forme d'un rouleau lié par un ruban de soie scellé à la cire rouge. Après la dixième répétition, Rita et Sirhan sont convenus de rédiger un résumé basique auquel les spectres de Manfred peuvent recourir pour s'orienter.

Manfred garde un moment le silence – sans doute des heures en espace spectral –, le temps d'assimiler les changements. Puis :

« C'est vrai ? J'ai dormi toute la durée d'une *civilisation* ?

– Pas dormi. Vous étiez mort », rectifie Sirhan, d'un ton pédant. Puis il se rend compte de sa rudesse.

« À vrai dire, nous aussi, ajoute-t-il. Nous avons surfé sur les quelque trois premières gigasecs* parce que nous voulions fonder une famille quelque part où nos enfants pourraient grandir de la façon traditionnelle. On n'a commencé à édifier des habitats dotés d'un environnement, à oxydation intensive et point triple de l'eau*, qu'au bout d'un certain temps après le début de l'exil. C'est à ce moment que la mode du néomorphisme s'est enracinée, ajoute-t-il avec dégoût. Pendant un bon moment, les néos ont résisté à l'idée de dilapider des ressources à bâtir des colonies sous la forme de cylindres en rotation pour fournir la pesanteur artificielle et l'atmosphère riche en oxygène favorables aux vertébrés – cela a donné lieu à une longue partie de ping-pong politique. Mais l'amplification régulière de la courbe de production de richesse a bientôt permis aux orthodoxes de procéder aux réincarnations depuis le sommeil profond au bout de quelques décennies, une fois surmontées les sérieuses prises de tête inhérentes à la construction de colonies en orbite dans l'environnement glacé des naines brunes pauvres en métaux.

Manfred prend une profonde inspiration puis il se gratte l'aisselle, ses lèvres caoutchouteuses dessinent une moue.

« Bien. Laisse-moi récapituler. Nous – toi, eux, peu importe – avons atteint le routeur de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, l'avons répliqué en masse, et nous exploitons à présent la mécanique des trous de ver sur laquelle s'appuient lesdits routeurs pour constituer un réseau point-à-point de portails pour assurer des transports de matière ? Et nous nous sommes répandus parmi quantité de systèmes orbitant autour de naines brunes avant de bâtir une politie en espace profond basée sur d'immenses habitats cylindriques, connectées grâce à des portails de téléportation issus du piratage des routeurs ?

– Vous feriez vraiment confiance à l'un des routeurs originaux pour des transmissions de données par paquets ? (La question de Sirhan est de pure forme.) Même avec le code-source ? Tous ont été corrompus par toutes les civilisations matriochkas extraterrestres disparues avec lesquelles ils ont été en contact, mais ils demeurent raisonnablement sûrs si l'on veut uniquement s'en servir pour cannibaliser les trous de ver et transférer de la masse inerte d'un point à un autre. (Il cherche une métaphore). Un peu comme d'utiliser votre, euh… Internet pour reproduire le système postal du XIX^e^ siècle.

– D'accord. »

Manfred a l'air pensif, comme à son habitude, parvenu à ce point de la conversation – ce qui veut dire que Sirhan va devoir lui annoncer la nouvelle que ses premières idées sur l'application pratique des portails ont déjà été mises en pratique. Tout ceci est terriblement vieux jeu. En fait, la raison principale pour laquelle Manfred est toujours mort est que les choses ont avancé si vite que, chaque fois qu'il refait surface pour bavarder avec Sirhan, tôt ou tard, il se sent frustré et choisit de ne pas être réincarné. Non pas qu'il risque d'entendre son petit-fils le traiter d'obsolète – ce serait grossier et en outre subtilement inexact.

« Voilà qui soulève d'intéressantes possibilités. Je me demande si quelqu'un… »

« *Sirhan, j'ai besoin de toi !* »

Le trémolo cristallin de la peur et de l'inquiétude de Rita tranche la conscience de Sirhan comme un scalpel, le distrayant de ce dialogue avec le spectre de son ancêtre. Il cligne les yeux et reporte aussitôt toute son attention sur Rita sans même laisser un spectre poursuivre la

conversation avec Manfred.

« *Que se passe-t-il ?* »

Il voit au travers des yeux de Rita : un chat au flanc marqué d'une volute orange et brune ronronne, assis à côté de Manni dans le séjour de leur habitation. Les yeux entrouverts, le petit félin la fixe avec un regard d'une sagesse insondable. Manni fait courir ses doigts dans sa fourrure et ne semble pas plus inquiet que cela, mais Sirhan sent ses poings se crisper.

« Qu'est-ce…

– Excusez-moi, dit-il en se levant. Faut que j'y aille. Votre satané chat vient de se pointer. »

Et d'ajouter à l'attention de Rita « *Je rentre illico* ».

Puis il tourne les talons et sort rapidement du temple. Quand il a retrouvé le hall central, il marque une pause, puis le sentiment d'urgence de Rita remonte en lui et, jetant par-dessus les moulins toute parcimonie, il s'engage sous un T-portail* prioritaire pour retourner chez lui au plus vite.

Derrière lui, le spectre mélancolique de Manfred renifle, un rien vexé, et considère ce choix existentiel : être ou ne pas être. Puis il prend une décision.

Bienvenue au XXIIIe siècle, ou au XXIVe. À moins que ce soit le XXIIe, suite au décalage temporel et au vertige des caprices de l'animation suspendue et du voyage relativiste ; peu importe, de nos jours. Ce qui reste d'humanité reconnaissable a essaimé sur une centaine d'années-lumière, vivant dans des astéroïdes évidés et des habitats cylindriques en rotation, répartis en colliers orbitaux autour d'étoiles naines brunes et de planètes orphelines à la dérive dans le vide interstellaire. Les mécanismes pillés à la base des routeurs extraterrestres ont été cannibalisés, simplifiés à un niveau presque accessible à de vulgaires superhumains, transformés en générateurs pour des trous de vers dont les terminaux appairés permettent des déplacements instantanés sur de vastes distances. D'autres mécanismes, ceux-là héritiers des nanotechnologies avancées développées par l'épanouissement de la techgnose* humaine au XXIe siècle, ont banalisé la réplication de matière inerte ; cette société a perdu l'habitude de la pénurie.

Mais sous certains aspects, le Nouveau-Japon, l'Empire invisible et les autres polities de l'espace humain sont des entités attardées vivant sous le seuil de pauvreté. Elles ne jouent aucun rôle dans les économies d'ordre supérieur de la posthumanité. C'est à peine si elles peuvent appréhender le babil oisif des Vils Rejetons dont le budget masse/énergie (dérivé de leur complète restructuration en computronium de toute la matière disponible dans le Système solaire berceau de l'humanité) rend minuscule celui de la cinquantaine de systèmes de naines brunes occupés par des humains. Et ces derniers n'ont encore qu'une connaissance bien précaire et lacunaire des débuts de l'histoire de l'intelligence dans cet univers, des origines du réseau de routeurs qui tissent autour de tant de civilisations défuntes la toile d'un linceul de mort et de déclin, des lointains sursauts d'information à l'échelle galactique qui se déroulent à des distances mesurables par leur décalage vers le rouge, et même des posthumains libres qui pour ainsi dire vivent parmi eux, colocataires du même cône de lumière que ces reliques, fossiles vivants d'une humanité démodée.

Sirhan et Rita se sont installés dans ce charmant environnement arriéré mais convivial afin d'y élever une famille, étudier la xéno-archéologie et surtout éviter les orages et les turbulences qui ont caractérisé l'histoire de la famille au cours des deux dernières générations. Leur existence a été dans l'ensemble confortable et si le traitement d'un universitaire nucléo-familial n'a rien de faramineux, il leur suffit ici et maintenant à leur procurer tous les conforts nécessaires de la civilisation. Ce qui convient parfaitement à Sirhan (et Rita) ; l'existence agitée de leurs entrepreneurs d'ancêtres ayant abouti au chagrin, à l'angoisse et aux aventures, et autant Sirhan adore

observer, une aventure reste pour lui un truc horrible qui arrive à quelqu'un d'autre.

Sauf que…

Aineko est de retour. Aineko qui, après avoir négocié l'établissement du tout premier habitat orbital de réfugiés autour de Hyundai $^{+4904}/_{-56}$, s'est évaporée dans le réseau de routeurs avec l'autre instance de Manfred – et les copies partielles de Sirhan et Rita qui avaient bifurqué à la recherche de l'aventure au lieu du confort domestique. Sirhan a signé un pacte du diable avec Aineko, il y a maintes gigasecondes, et il a maintenant le trouillomètre à zéro à l'idée que la chatte soit venue réclamer son dû.

Manfred parcourt une galerie des glaces. À l'autre bout, il débouche dans un espace public modelé sur une éponge de Menger* – un cube découpé de manière soustractive en volumes toujours plus petits jusqu'à ce que sa surface totale tende vers l'infini. Comme il s'agit de carnespace, ou à tout le moins d'une simulation raisonnable d'icelui, il ne s'agit pas d'une *véritable* éponge de Menger ; mais elle fait assez bonne figure vue de loin, descendant jusqu'à quatre niveaux d'itération au bas mot.

Il marque une pause derrière une balustrade de diamant qui lui arrive à la taille et se penche pour contempler, dans les profondeurs de l'intérieur du cube qui évoqueraient presque un tesseract*, un paysage de jardins verdoyants parcourus de charmantes passerelles qui enjambent des ruisseaux disposés avec le soin méticuleux des exigences du feng shui. Il relève les yeux : une partie des ouvertures découpées dans les cubes de la structure pseudo-fractale est occupée par des fenêtres éclairant des habitats ou des immeubles partagés dominant l'espace public. Tout en haut, des créatures en forme de papillons aux ailes de couleurs exotiques décrivent des cercles, portés par les courants ascendants des bouches de ventilation. Il est difficile de juger à cette distance en contrebas, mais l'ouverture centrale du cuboïde semble avoir au moins cinq cents mètres de côté, et il se pourrait bien que les créatures tout là-haut soient des posthumains dotés d'ailes pour microgravité – des anges.

Des anges ou des rats dans les murs ? se demande-t-il avec un soupir. La moitié de ses extensions sont hors-ligne, si désespérément obsolètes que les systèmes assembleurs du temple n'ont même pas pris la peine de les répliquer, voire juste de créer des environnements de simulation pour les faire tourner. Quant au reste… eh bien est-il toujours physiquement ortho-humain, se rend-il compte. Cent pour cent fonctionnel, cent pour cent mâle. *Somme toute, tout n'a pas changé – juste les choses importantes.* L'idée est marrante dans le genre terrifiant, truffé d'ironie. Le voilà nu comme au jour de sa naissance – nouvellement re-créé en fait, libéré du cycle de remise à zéro de l'expérience de réveil dans le Temple de l'histoire –, qui se retrouve au seuil d'une civilisation posthumaine si outrageusement riche et puissante qu'elle peut édifier des habitats adaptés aux mammifères ressemblant à des œuvres d'art dans les profondeurs cryogéniques de l'espace. Sauf qu'il est *pauvre*, que l'ensemble de cette politie est *pauvre*, parce que c'est le rebut de vulgaires tocards de la posthumanité, l'équivalent post-singularité des australopithèques. Dans le Meilleur des mondes des Vils Rejetons, ils ne peuvent progresser guère plus qu'un proto-humain confronté à un scientifique de pointe à l'époque de Werner von Braun. Ils sont destinés, dès la naissance, à être primitifs, à patauger joyeusement dans le bain de boue de leur bande passante cognitive limitée. Aussi ont-ils choisi de fuir dans les ténèbres de l'espace et de bâtir une civilisation si éblouissante qu'elle rejette sans peine dans l'ombre tout ce qui relève de la Terre d'origine d'avant la singularité… et pourtant, cela reste malgré tout un bidonville habité par des handicapés mentaux.

L'incongruité de la chose l'amuse mais s'il a choisi de se réincarner, lui et pas un autre, c'est pour une bonne raison : la remarque en passant de Sirhan sur le chat a attiré son attention.

« Cité, où puis-je trouver des habits ? demande-t-il. Des vêtements adaptés à la situation, s'entend. Et puis aussi… euh, quelques neurones. J'aurais besoin de pouvoir décharger… »

L'esprit de la cité étouffe un rire au fond de sa tête et Manfred s'aperçoit qu'il y a un

assembleur public de l'autre côté du mur ornemental auquel il est appuyé.

« Oh », bredouille-t-il en se prenant à avoir imaginé quelque chose d'assez semblable à son antique et encombrante interface neurale directe, avec icônes rose bonbon et surcouches graphiques. Or, le dispositif est curieusement mutable, et avec une impression de détachement bizarre, il comprend que ce n'est pas du tout le fruit de son imagination mais bien une interface, infiniment personnalisable, d'accès aux espaces d'information omniprésents de la politie, simplement activée sur un mode bêtement simplifié adapté à son niveau. C'est vrai : il a besoin de roulettes à son vélo. Mais il ne lui faut pas longtemps pour deviner comment demander à l'assembleur de lui confectionner une paire de caleçons et un simple gilet noir, pour découvrir qu'aussi longtemps qu'il se cantonne à des requêtes simples, les résultats sont gratuits – tout comme autrefois sur Saturne. Les polities nées dans l'espace sont passablement indigentes car les besoins fondamentaux de l'existence sont bon marché et les garder sous le boisseau confinerait à un homicide. Si la présence de transhumains a bousculé tout un tas de préconceptions, au moins n'a-t-elle entaillé la Règle d'or que de manière superficielle.

Habillé et plus ou moins conscient – du moins à un niveau humain – Manfred fait le point.

« Où vivent Sirhan et Rita ? »

Un itinéraire en pointillé se manifeste devant lui, sinuant de manière improbable au travers d'un mur compact qu'il comprend être un portail de trou de ver connectant de manière instantanée des points séparés par des années-lumière. Il hoche la tête, abasourdi. *J'imagine que je ferais aussi bien d'aller les voir*, décide-t-il. Ce n'est pas comme s'il avait qui que ce soit d'autre à visiter, après tout. Les Franklin se sont dissous dans le cerveau matriochka solaire, Pamela est morte il y a bien longtemps (et c'est regrettable, il n'aurait jamais imaginé qu'elle pût lui manquer), quant à Annette, elle s'est collée avec Gianni alors qu'il était encore un vol de pigeons. (*Tu soulignes bien ça et tu te dis que c'est fini*.) Sa fille s'est évaporée dans le programme d'exploration à longue distance. Il est resté mort si longtemps que ses amis et relations sont éparpillés désormais sur un cône de lumière large de plusieurs siècles. Il ne voit pas sur qui d'autre il pourrait tomber, sinon ce petit-fils loyal, qui entretient la flamme de la piété filiale avec un zèle tout personnel.

« Peut-être a-t-il besoin d'aide », se demande tout haut Manfred au moment de franchir le portail, rationalisant sa décision.

« Et puis, encore une fois, peut-être pourra-t-il, de son côté, m'aider, moi, à décider quoi faire ? »

En retournant chez lui, Sirhan s'attend à des problèmes. Il n'est pas déçu, mais ce n'est pas ceux attendus. Son logis est un collecteur de pièces connectées par des portails et réparties sur toute une variété d'habitats : une zone de sommeil en microgravité, une salle de gym à gravité élevée et tous les niveaux intermédiaires. Le mobilier est simple, tatamis et murs de matière programmable capables d'extruder toute sorte de meubles en un temps record. Les cloisons sont configurées pour avoir l'apparence et la consistance du papier, tout en étant capables d'absorber le vacarme d'une colère de bébé. Mais pour l'heure, l'isolation phonique est désactivée et la maison dans laquelle il pénètre est submergée par des macaques hurlants, un tourbillon de fourrure rousse et blanche, et au milieu, une Rita désemparée essayant d'expliquer à sa voisine Éloïse pourquoi son ortho-fille Sam bondit dans toute la maison comme une balle endiablée.

« … Le chat, il les a tous énervés. »

Elle se tord les mains et se tourne déjà vers Sirhan quand ce dernier apparaît.

« Enfin !

– Je suis venu vite. »

Il salue respectueusement Éloïse d'un signe de tête puis il fronce les sourcils.

« Les enfants… »

Une petite chose lui fonce droit dessus, lui agrippe les jambes et essaie de lui donner un

coup de boule dans le bas-ventre.

« Ouch ! » Il se penche pour soulever Manni.

« Eh, fils, est-ce que je ne t'ai pas déjà dit d'éviter de…

– Pas de sa faute, intervient précipitamment Rita. Il est excité parce que…

– Je ne pense pas… »

Éloïse qui commence à se ressaisir regarde autour d'elle avec incertitude.

« Mirrrraou ? », demande quelqu'un sur le ton de la conversation, la voix vient d'entre les chevilles de Sirhan.

« Beurk ! »

Sirhan recule d'un bond et mouline des bras pour retrouver son équilibre sous le poids d'un bambin excité. Une gigantesque perturbation agite l'espace mental de la politie – l'équivalent d'un trou noir de masse stellaire – et celle-ci semble se concentrer dans la boule de fourrure collée à sa jambe gauche.

« Enfin, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

– Oh, ceci, cela, répond le chat – sa voix intérieure a pris un accent traînant et sardonique. Je me suis dit qu'il était grand temps de repasser vous rendre visite. Où est votre assembleur domestique ? Je peux l'utiliser ? J'ai un petit quelque chose à fabriquer pour un ami…

– Quoi ? demande Rita, aussitôt méfiante. Tu ne crois pas avoir causé déjà suffisamment de problèmes ? »

Sirhan l'approuve du regard ; à l'évidence, les avertissements émis jadis par Amber à propos du chat ont laissé une profonde empreinte, car elle ne traite certainement pas ce dernier comme la petite boule de fourrure si proche des enfants qu'il aimerait se faire passer pour.

« Des problèmes ? Le chat lève vers elle un regard sardonique, en balayant le sol avec sa queue. Je n'occasionnerai aucun problème, promis. C'est juste… »

Le carillon de la porte se racle la gorge pour annoncer un visiteur.

« Ren Fuller désirerait vous rendre visite, monseigneur et madame.

– Qu'est-ce qu'elle vient fiche ici, celle-là ? », s'irrite Rita. Sirhan perçoit sa gêne, l'hésitation et le manque de prise de ses spectres alors qu'elle cherche des raisons dans un monde déraisonnable, qu'elle simule des voies de sortie, traverse de mauvais rêves et bat en retraite pour rajuster ses réponses en conséquence.

« Enfin, fais-la entrer. »

Ren est une de leurs relations de voisinage (l'essentiel de son habitat est situé à plusieurs années-lumière mais en terme de temps de transit, c'est à deux pas, un saut, et hop) ; elle et sa famille extrudée élèvent un petit troupeau de gamins mal élevés qui à l'occasion traînent avec Manni.

Un petit Bourriquet bleu gémit tristement et file entre les adultes, poursuivi par un couple d'enfants qui piaulent en brandissant des lances. Éloïse tente d'intercepter le sien et le rate, à l'instant précis où la porte de la salle de gym disparaît et que Lis, la petite copine de Manni, file à l'intérieur, missile guidé de la taille d'une aiguille.

« Sam, viens ici tout de suite ! » lance Éloïse en se dirigeant vers la porte.

– Bon, qu'est-ce que tu veux ? », demande Sirhan ; elle étreint son fils tout en lorgnant le chat à ses pieds.

– Oh, pas grand-chose, répond Aineko qui se retourne pour lécher une touffe de fourrure sur son flanc. Je veux juste jouer avec lui.

– Tu veux… (Rita s'interrompt.)

– Papa ! » (Manni veut qu'on le repose.)

Sirhan le pose avec autant de précaution que si ses jambes étaient en verre.

« File jouer », suggère-t-il. (Puis, se tournant vers Rita) Pourquoi n'irais-tu pas voir ce que désire Ren, chérie ? Elle est sans doute venue récupérer Lis, mais avec elle, on ne peut jamais être sûr.

– J'allais repartir, intervient Éloïse, sitôt que j'aurai pu remettre la main sur Sam. »

Elle tourne la tête pour adresser à Rita un regard d'excuses avant de plonger vers la salle de gym.

Sirhan fait un pas en direction du couloir.

« Allons discuter, dit-il sèchement. Dans mon bureau. (Il fusille le chat du regard.) Je veux une explication. Je veux savoir la vérité. »

Entre-temps, dans un pays de merveilles cognitives dont les parents connaissent l'existence mais qu'ils sous-estiment grandement, certaines parties de Manni se livrent à des activités bien moins innocentes qu'ils ne l'imaginent.

Au bon vieux temps du XXIe siècle, Sirhan a vécu quantité d'enfances alternatives en simulation, les doigts de ses parents crispés sur le bouton d'avance rapide jusqu'à parvenir à un individu qui parût correspondre à leurs préconceptions. L'expérience l'avait marqué aussi profondément que celle des pensionnats du XIXe siècle, au point qu'il s'était bien promis de ne jamais infliger pareil traitement aux enfants qu'il élèverait ; mais il y a une différence entre se voir enfourné dans une multiplicité d'avatars et se plonger délibérément dans un univers excitant plein de mythes et de magie où toutes les fantaisies de votre enfance prennent corps et poursuivent celles de vos amis et ennemis à travers les forêts nocturnes.

Manni a grandi doté d'interfaces neurales avec l'espace mental de Cité dix fois plus complexes que celles de la jeunesse de Sirhan et certaines parties de lui – les spectres dérivés d'une image initiale de son vecteur d'état neural, fertilisés avec un semis d'éléments empruntés au Manfred initial, et simulés sur une biomachine bien plus rapide que le temps réel – sont parfaitement adultes. Certes, elles ne peuvent pas tenir à l'intérieur du crâne d'un enfant de sept ans mais elles n'en veillent pas moins sur lui. Et quand il est en danger, elles essaient de protéger leur unique et futur corps.

Le spectre adulte primaire de Manni vit dans plusieurs des espaces mentaux virtuels du Nouveau-Japon – qui sont quelques milliards de fois plus étendus que les espaces physiques disponibles pour les biologiques entêtés, car la densité de calcul des habitats humains a depuis longtemps cessé de signifier quoi que ce soit quand on la mesure en MIPS par kilo. On y a modélisé une Terre d'avant la singularité. Le temps y est à jamais figé à l'aube du XXIe siècle réel, à huit heures quarante-six du matin le 11 septembre : un gros avion de ligne est immobilisé en plein vol à quarante mètres sous la baie vitrée du luxueux appartement de Manni au cent-huitième et dernier étage de la tour Nord. Dans la réalité historique, cet étage était occupé par des bureaux ; mais l'espace mental est une construction consensuelle et c'est le caprice de Manni de vivre en cet emplacement crucial. Non pas que cela signifie grand-chose pour lui – il est né bien plus d'un siècle après la guerre contre le terrorisme – mais cela fait partie du folklore de son enfance, la chute des Tours jumelles qui a brisé le mythe de l'Exception occidentale et ouvert la voie au monde où il a vu le jour.

Le Manni adulte revêt un avatar grossièrement modelé sur son père de clone, Manfred – en plus maigre, défini comme un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu de noir et gothique. Il a abandonné sa partie de Matrix pour écouter de la musique, Type O Negative qui gueule dans la sono, et son cœur palpite sous l'ivresse glaciale de la coke. Il attend la visite de deux call-girls – elles-mêmes des avatars dans cet espace de jeu de spectres d'adultes montés en graine, dont les primaires ne sont eux pas forcément adultes, ou de sexe féminin, ou même humains – raison pour laquelle il est avachi, inerte, dans sa chaise-longue Arne Jacobsen, à attendre les événements.

La porte s'ouvre derrière lui. Il ne semble pas le moins du monde avoir remarqué l'intrusion, même si ses pupilles réagissent en se dilatant légèrement au reflet entraperçu dans la vitre d'une femme s'approchant dans son dos à pas de loup.

« Vous êtes en retard, remarque-t-il d'une voix blanche. Vous étiez censées arriver il y a dix minutes… »

Il commence à se retourner et là, ses yeux s'agrandissent.

« Tu t'attendais à qui ? », demande la blonde platine en costume noir, jupe longue et corsage. Son expression a quelque chose de prédateur.

« Non, ne me dis pas. Tu es Manni, hein ? Un de ses partiels ? (Elle renifle, l'air désapprobateur.) Décadence *fin de siècle*. Je suis sûre que Sirhan désapprouverait.

– Mon père peut aller se faire foutre, répond Manni, agressif. Et vous êtes qui, merde ? »

La blonde claque des doigts : un siège de bureau apparaît sur la moquette entre Manni et la fenêtre ; elle s'assied au bord, en lissant sa jupe d'un geste obsessionnel.

« Je suis Pamela, répond-elle, crispée. Ton père t'a-t-il parlé de moi ? »

Manni semble intrigué. Au fond de son esprit, des instincts primitifs étrangers à tout individu instancié avant le milieu du XXI^e^ siècle tiraillent la trame de la pseudo-réalité.

« Vous êtes morte, n'est-ce pas ? L'une de mes ancêtres ?

– Je suis aussi morte que toi. (Et de lui adresser un sourire hivernal.) Personne ne reste mort de nos jours, et surtout pas ceux qui connaissent Aineko. »

Manni cligne les yeux. À présent, il commence à sentir doucement monter son irritation.

« Tout ça est fort intéressant mais j'attendais effectivement de la compagnie, dit-il en insistant lourdement sur les mots. Pas une réunion de famille ou une tentative chiante de me prêcher votre puritanisme… »

Pamela hennit.

« Tu peux te vautrer dans ta fange tout ton saoul, gamin, je m'en moque. J'ai d'autres soucis plus importants. As-tu consulté récemment ton primaire ?

– Mon primaire ? (Manni se crispe.) Il va très bien, merci. »

Durant quelques instants, ses yeux se perdent dans le vague, à mille kilomètres de là, le temps de charger et de se rejouer le tout dernier vidage mémoire de son moi tout bébé.

« Qui est ce chat avec qui il joue ? Ce n'est pas un compagnon !

– Aineko. Je te l'ai dit. (Pamela tapote avec impatience le bras de son fauteuil.) La malédiction familiale est venue frapper une nouvelle génération. Et si tu n'y mets pas le holà…

– Comment ça, le holà ? (Manni se redresse dans sa chaise-longue.) De quoi parlez-vous ? »

Il se lève et se tourne vers elle. Dehors, le ciel s'assombrit en écho à sa propre appréhension. Pamela s'est levée avant lui, le siège s'est évaporé dans une bouffée de coupure au montage, elle le regarde avec un air de défi.

« Je crois que tu sais parfaitement de quoi je parle, Manni. Il est temps d'arrêter de jouer ce jeu idiot. Grandis, tant qu'il est encore temps !

– Je… (Il s'interrompt.) Qui suis-je, en réalité ? »

Et un vent glacé d'incertitude assèche la sueur qui s'est mis à lui ruisseler dans le dos.

« Et vous, que venez-vous faire ici ?

– Tiens-tu vraiment à connaître la réponse ? Je suis morte, souviens-toi. Les morts savent tout. Et ce n'est pas forcément bon pour les vivants… »

Il pousse un grand soupir.

« Suis-je mort, moi aussi ? (Il semble perplexe.) Il y a un moi-adulte au Paradis du Septième Cube. Que fabrique-t-il donc par ici ?

– C'est le genre de coïncidence qui n'en est pas vraiment une. »

Elle avance la main et prend la sienne, instillant des jetons cryptés dans son sensorium, une traînée de miettes de pain conduisant vers les ténèbres insondables du tréfonds de l'espace mental.

« Tu veux le découvrir ? Suis-moi. »

Puis elle disparaît.

Manni se penche en avant, ébahi, inquiet, et découvre en contrebas l'image majestueuse et figée de l'avion de ligne se précipitant vers la façade.

« Merde », souffle-t-il. *Elle a transpercé mes défenses, direct, sans laisser de trace. Qui est-elle ?*

Le fantôme de sa défunte arrière-grand-mère ou bien autre chose ?

Je vais devoir la suivre si je veux le savoir, se rend-il compte.

Il lève la main gauche et contemple le jeton invisible qui scintille sous sa chape de chair.

« Resynchronise-moi avec mon primaire », ordonne-t-il.

Une fraction de seconde plus tard, le plancher de son appartement tressaute et tremble violemment en même temps que des alarmes d'incendie se mettent à hurler, que le temps prend fin et que l'avion figé achève son parcours. Mais Manni n'est déjà plus là. Et si un gratte-ciel s'effondre dans une simulation sans personne pour assister à la scène, l'événement s'est-il vraiment produit ?

« Je suis venu pour le garçon », dit le chat.

Il est assis sur le tapis tissé main au milieu du parquet, une patte arrière dressée selon un angle bizarre, comme s'il avait oublié son existence. Sirhan frise l'hystérie quand il prend conscience de l'envergure de l'entité devant lui, la création posthumaine fantasmatique de ses ancêtres. À l'origine simple compagnon de jeu robotique, Aineko a été progressivement améliorée et modifiée. Dans les années quatre-vingts, quand Sirhan avait pour la première fois rencontré le chat en chair et en os, il était déjà devenu une intelligence d'une étrangeté terrifiante, ironique et subtile. Et maintenant…

Sirhan sait qu'Aineko a manipulé son eigen-mère, détournant son affection naturelle pour son père biologique au profit d'un autre homme. Dans ses moments de noire introspection, il lui arrive de se demander si le chat n'a pas été quelque part également responsable de son éducation brisée, son échec à nouer des relations avec ses vrais parents. Après tout, le félin avait été un pion dans la vicieuse bataille de cette procédure de divorce entre Manfred et Pamela – des dizaines d'années avant sa naissance – et il était fort possible qu'il y eût des instructions à long terme enfouies dans ses motivations préconscientes. Et si le pion était en fait un roi caché, ourdissant ses complots dans le noir ?

« Je suis venu pour Manny.

– Tu ne l'auras pas. (Sirhan préserve un masque de calme même si son inclination première serait de se jeter sur Aineko.) Tu n'as pas déjà provoqué suffisamment de dégâts ?

– Tu ne veux pas me faciliter la tâche, n'est-ce pas ? »

Le chat étire le cou et se met à lécher obsessionnellement les interstices entre les griffes écartées de sa patte dressée.

« Je ne fais pas une demande, gamin. J'ai dit que j'étais venu pour lui et toi, tu n'as pas vraiment voix au chapitre. En fait, je suis déjà bon prince de t'avertir.

– Et moi je dis… (Sirhan s'interrompt.) Merde. »

Sirhan désapprouve les jurons. C'est bien la preuve de son désarroi intérieur.

« Oublie ce que je m'apprêtais à dire. De toute façon, je suis sûr que tu le sais déjà. Laisse-moi reprendre, s'il te plaît.

– Volontiers. Faisons à ta façon. »

Le chat mordille la corne d'une de ses griffes mais son dialogue intérieur est parfaitement clair, et cette intimité décontractée a la vertu de mettre à cran son interlocuteur.

« Tu as une assez bonne idée de ce que je suis, c'est clair. Tu sais – et je te sais gré de cette lucidité – que ma théorie de l'esprit est intrinsèquement plus robuste que la tienne, que mon modèle cognitif de la conscience humaine est complet. Il se pourrait bien que tu me soupçonnes d'utiliser un Oracle de Turing pour me frayer un chemin dans l'arborescence de tes états d'arrêt. »

L'animal a cessé de triturer sa griffe pour sourire, ses petites dents pointues reflétant la lumière qui entre par la fenêtre du bureau de Sirhan. La baie ouvre sur l'espace intérieur de l'habitat cylindrique, donnant sur un ciel sur lequel on voit plaqués des collines, des forêts et des lacs : un paysage à la Escher, reproduit avec une absolue perfection.

« Tu t'es rendu compte que je pouvais penser en dehors des sentiers battus alors que tu

continues de t'embourber dans tes propres ornières, et que j'ai toujours, absolument toujours, une étape d'avance sur toi. Que sais-tu d'autre sur moi ? »

Sirhan frissonne. Aineko a levé les yeux et le regarde, sans ciller. Un instant, il sent instinctivement qu'il est en présence d'un dieu d'outre-monde ; c'est la pure et simple vérité, non ?

« Je te concède le point », dit-il après avoir répandu un blizzard de spectres cognitifs paniqués, des fragments de personnalité ayant chacun pour tâche d'examiner une facette différente du même problème.

« Tu es plus intelligent que moi. Je ne suis pour ma part qu'un humain augmenté d'une ennuyeuse banalité, mais tu as en tête une nouvelle théorie brillante qui te permet de déchiffrer les créatures dans mon genre, tout come moi je suis capable de déchiffrer un vrai chat. (Il croise les doigts, sur la défensive.) En temps normal, tu évites de t'appesantir là-dessus. Ce n'est pas dans ton intérêt de le faire, n'est-ce pas ? Tu préfères plutôt dissimuler tes aptitudes manipulatrices sous des dehors affables pour mieux te jouer de nous. Donc, si tu les révèles, c'est que tu as une bonne raison. »

Il y a maintenant une note d'amertume dans sa voix. Sirhan détourne les yeux, le temps de convoquer une chaise – et, après réflexion – un panier à chat.

« Installe-toi. Mais pourquoi maintenant, Aineko ? Qu'est-ce qui te fait penser que tu peux t'emparer de mon eigen-fils ?

– Je n'ai pas dit que j'allais m'en emparer, j'ai dit que j'étais venu pour lui. (La queue d'Aineko se remet à battre horizontalement, signe d'agitation.) Je ne m'intéresse pas à vos intrigues politiques de primates, Sirhan : je ne suis pas un singe savant. Mais je savais que tu étais susceptible de le prendre mal, vu la façon dont ton espèce tisse des liens sociaux. (Une douzaine de méta-spectres convergent à nouveau dans l'esprit de Sirhan, noyant la voix d'Aineko sous une cacophonie intérieure) Aussi m'a-t-il semblé préférable de déclencher au plus vite ton réflexe de défense contre une menace territoriale/reproductive, plutôt que de risquer de le voir m'exploser à la figure lors d'une situation plus délicate. »

Sirhan agite vaguement la main.

« Attends un instant… » (Il essaie d'intégrer ses faux souvenirs – les données recueillies par les spectres, une fois achevées leurs réflexions – et il plisse alors les paupières, méfiant.) Ça doit vraiment être grave. En temps normal, tu n'as pas un comportement conflictuel – tu composes toujours tes interactions avec les humains avec un temps d'avance, de sorte à les amener à se plier à tous tes désirs tout en étant persuadés d'avoir de bout en bout appliqué leurs propres idées. (Il se crispe.) Qu'a de spécial Manni pour t'avoir attiré jusqu'ici ? Que lui veux-tu ? Ce n'est qu'un gamin.

– Tu confonds Manni et Manfred. (Et d'envoyer à Sirhan un glyphe de sourire.) C'est là ta première erreur, même si ce sont des clones de différents états subjectifs. Pense à lui, une fois adulte.

– Mais il n'est pas adulte ! proteste Sirhan. Il ne l'a plus été depuis…

– … Des années, Sirhan. C'est le problème. J'ai besoin de parler à ton grand-père, vraiment, pas à ton fils, et certainement pas à ce satané spectre dépourvu d'état au Temple de l'histoire. J'ai besoin d'un Manfred doté d'un sens de la continuité. Il possède une chose dont j'ai besoin et je te promets que je ne m'en irai pas avant de l'avoir obtenue. Est-ce que tu comprends ?

– Oui. (Sirhan se demande si sa voix est aussi caverneuse que le vide qu'il sent naître en lui.) Mais c'est notre enfant, Aineko. Nous sommes humains. Tu sais ce que cela signifie pour nous ?

– Une seconde enfance. (Aineko se lève, s'étire, puis va se lover dans le panier.) C'est le problème quand on vous pirate, vous autres singes nus, pour prolonger votre existence. Vous continuez d'avoir besoin de purges et de redémarrages à intervalles réguliers – résultat, vous perdez toute continuité. Ce n'est pas mon problème, Sirhan. J'ai reçu un signal de l'autre bout

du réseau de routeurs, d'un spectre qui se dit être de la famille. Disant qu'il a réussi finalement à atteindre le grand au-delà, par-delà le superamas du Bouvier, qu'il a trouvé quelque chose de concret et d'important qui vaut la peine que j'aille y jeter un œil. Mais je veux m'assurer que ce n'est pas le même coup qu'avec le Wunch avant de répondre. Pas question de laisser un truc pareil risquer de me polluer l'esprit, même avec un bac à sable. Est-ce que tu peux comprendre ? J'ai besoin de réinstancier un Manfred adulte en chair et en os, avec tous ses souvenirs, un qui n'a jamais été une partie de moi-même, et le convaincre de se porter garant du paquet de données des sapiens. C'est qu'il faut un être conscient pour authentifier ce genre de messager. Hélas, le Temple de l'histoire répugne, et c'est bien dommage, aux extractions non autorisées – je ne peux pas entrer comme ça et en voler une copie – et je ne veux pas utiliser mon propre modèle de Manfred : il en sait trop. Aussi…

– Que promet le message ? », demande Sirhan, d'une voix tendue.

Aineko le regarde, les paupières mi-closes, un ronronnement au fond de la gorge.

« *Tout.* »

« Il y a plusieurs sortes de mort », murmure une femme du nom de Pamela, d'une voix sèche, dans le noir. Manni essaie de bouger mais il semble être pris au piège dans un espace confiné ; durant une seconde, il se met à paniquer mais bientôt, il fait le point.

« D'abord, et c'est le plus important, la mort est simplement l'absence de vie – oh, et pour les êtres humains, l'absence de conscience, aussi, mais pas seulement : l'absence de l'aptitude à la conscience. »

L'obscurité est proche et déroutante, au point que Manni ne sait trop repérer le haut du bas – rien ne semble fonctionner. Même la voix de Pamela ne lui fournit aucun repère directionnel, semblant venir de toute part.

« La bonne vieille mort toute simple, du genre qui précédait la singularité, était l'état d'arrêt inévitable de toutes les formes de vie. Nonobstant les contes de fées sur l'au-delà. (Un petit rire sec.) Moi-même, j'avoue avoir essayé de croire à un au-delà différent, chaque jour avant le petit déjeuner, juste au cas où le pari de Pascal serait vrai… explorer l'espace de phase de toutes les résurrections possibles, tu vois ? Mais je pense, au point où nous en sommes, que l'on peut s'accorder sur le fait que Dawkins avait raison. La conscience humaine est vulnérable à certains types de virus mémétiques et les religions qui promettent la vie après la mort en sont un exemple particulièrement pernicieux parce qu'elles exploitent notre aversion naturelle pour les états d'arrêt. »

Manni essaie de rétorquer : *je ne suis pas mort*, mais sa gorge semble incapable de fonctionner. Et maintenant qu'il y songe, il ne semble pas respirer non plus.

« À présent, la conscience. C'est quand même marrant, non ? Le produit d'une course aux armements entre prédateurs et proie. Si tu regardes un chat s'approcher furtivement d'une souris, tu seras à même de lui imputer des intentions qui sont plus aisément explicables si le chat a une théorie mentale concernant la souris – une simulation interne du comportement probable du rongeur quand il remarque la présence du prédateur. De quel côté détaler, par exemple. Et le chat utilisera sa théorie mentale pour optimiser sa stratégie d'attaque. Dans le même temps, les proies dont l'espèce est assez complexe pour avoir une théorie mentale ont un avantage défensif si elles peuvent anticiper les actions d'un prédateur. Au bout du compte, cette course aux armements très mammifère nous a fourni une espèce de singe social qui a utilisé sa théorie mentale pour faciliter la signalisation – de sorte que la tribu puisse agir collectivement – et puis, par réflexion, de simuler chez chaque individu ses propres états intérieurs. Associe les deux, la transmission de messages et la simulation introspective, et tu obtiens la conscience humaine, avec le langage en prime – des signes qui transmettent l'information sur les états internes, et pas simplement des signaux basiques comme "ici, prédateur" ou "là, nourriture". »

Laissez-moi m'échapper d'ici ! Manni sent la panique le grignoter de ses dents lubrifiées à

l'hélium liquide. « Lais-sez… » Miracle, les mots sortent vraiment, même s'il ne jurerait pas qui les a proférés, sa gorge étant à peu près aussi congelée que son langage intérieur. Tout est déconnecté, tout est chaos, à côté.

« Bien. (Pamela poursuit, impitoyable.) Nous en venons aux posthumains. Pas seulement notre biogiciel neuronal, plaqué sur le niveau subcellulaire et exécuté dans un environnement de simulation sur un putain de gros ordinateur, comme ça. Non, ça ce n'est pas du posthumain, de la gnognotte. Je parle d'êtres qui sont fondamentalement de meilleurs moteurs à conscience que nous autres simples humains, augmentés ou autres. Ils ne sont pas seulement meilleurs en matière de coopération – *cf.* l'Économie 2.0 pour en avoir une démonstration classique – mais meilleurs aussi en matière de *simulation*. Un posthumain peut construire un modèle interne d'intelligence de niveau humain qui est, du point de vue cognitif, aussi puissant que l'original. Toi ou moi, nous pouvons nous imaginer savoir ce qui fait marcher nos semblables, mais nous nous trompons bien souvent, alors que de véritables posthumains peuvent réellement nous simuler, états internes et tout, et cela, sans la moindre erreur. C'est particulièrement vrai d'un posthumain à qui l'on aura donné un accès total à toutes nos prothèses mémorielles sur une période de plusieurs années, bien avant que nous réalisions que ces posthumains allaient nous transcender. N'est-ce pas le cas, Manni ? »

Manni lui hurlerait dessus, maintenant, s'il avait une bouche – mais à la place, la panique laisse place à une intense sensation de *déjà-vu*. Il y a quelque chose chez Pamela, quelque chose de menaçant, qu'il connaît… il l'a déjà rencontrée, il en est sûr. Et alors que la plupart de ses systèmes sont déconnectés, il en est un qui est tout à fait actif. Un spectre de personnalité qui lui signale frénétiquement son intention de fusionner à nouveau avec lui et le delta de mémoire qu'il transporte est gigantesque, des années et des années d'expériences divergentes à absorber. Il le repousse d'un effort titanesque – c'est un spectre très insistant – pour mieux se concentrer sur la sensation du contact de ses lèvres contre ses dents lorsqu'elles bougent, d'une langue agile obstruant son épiglotte, de mot se formant dans sa gorge.

« Me-moi…

– Nous aurions mieux fait de ne pas continuer à mettre à jour et améliorer ce chat, Manni. Il nous connaît trop bien. Je suis peut-être morte dans ma chair, mais Aineko s'est parfaitement souvenue de moi, avec la même précision hideuse que les Vils Rejetons pour leurs re-simulés au petit bonheur. Et tu peux fuir – comme dans ton cas, avec cette seconde enfance – mais tu ne peux pas te cacher. Ton chat te veut. Et il y a plus… »

Sa voix lui fait froid dans le dos, car sans qu'il lui ait donné la permission, le spectre a commencé à fusionner son stock stupéfiant de souvenirs avec sa carte neurale, et la voix de Pamela est lourde de relents érotiques/répulsifs, le résultat du conditionnement rétroactif auquel il s'est soumis, il y a de cela le temps d'une vie – le temps d'une vie ?

« Il est en train de se jouer de nous, Manni, et peut-être même dès avant que nous ayons réalisé qu'il était conscient.

« … *M'échapper*… » Manfred s'interrompt. Il peut voir de nouveau, et bouger, et sentir sa bouche. Il est de nouveau lui-même, de retour dans son corps physique, celui de la presque trentaine, toutes ces décennies plus tôt, quand il vivait sa vie péripatéticienne dans l'Europe pré-singularité. Il est assis au bord d'un lit dans un charmant hôtel à thème d'Amsterdam, avec un motif récurrent de philosophes, en jean, polo et gilet aux poches bourrées de détritus d'un réseau personnel depuis longtemps obsolète, avec ses lunettes de projection incroyablement encombrantes posées sur la table de nuit. Debout, raide, devant la porte, Pamela l'observe. Elle n'a rien à voir avec le simulacre ratatiné qu'il se rappelle avoir vu sur Saturne, la Parque à demi-aveugle appuyée sur l'épaule de son petit-fils. Rien à voir non plus avec la Furie vengeresse de Paris ou avec la diablesse fondamentaliste et manipulatrice de la Ceinture. Vêtue d'un ensemble de coupe stricte sur un corset de brocart rouge et or, cheveux blonds tirés en arrière comme du fil fin en un chignon serré, elle est cette force de la nature opiniâtre, déterminée, dont il est tombé d'abord amoureux : répression, domination, sa machine

personnelle parfaitement stricte.

« Nous sommes morts, dit-elle, avant de laisser échapper un demi-rire crispé. Nous n'avons pas à revivre les mauvais moments si l'on n'en a pas envie.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il, la bouche sèche.

– C'est l'impératif reproductif. Allez, lève-toi. Approche. »

Il se lève docilement mais ne bouge pas.

« De qui, l'impératif ?

– Pas le nôtre. (Sa joue tressaille.) Tu le découvriras quand tu seras mort. Ce putain de chat devra répondre à tout un tas de questions.

– T'es en train de me dire que… »

Elle hausse les épaules.

« Vois-tu une autre explication à tout ceci ? (Puis elle fait un pas en avant et lui prend la main.) Division et recombinaison. Partitionner des réplicateurs mémétiques en divers groupes, puis procéder avec précaution à une fertilisation croisée. Aineko ne se contentait pas de chercher à engendrer un Macx amélioré en arrangeant toutes ces successions bizarres de mariages, divorces, eigen-parents et téléchargements arborescents – c'est en fait nos *esprits* qu'Aineko essaie de reproduire. »

Les doigts de la jeune femme sont minces et froids dans sa main. Il éprouve une répulsion temporaire, comme devant une tombe, et il frissonne avant de se rendre compte que c'est son conditionnement qui se manifeste. Des réflexes implantés à la va-vite qui ne devraient plus être actifs après tout ce temps. « Même notre divorce. Si…

– Sûrement pas. (Manny se souvient au moins de cela.) Aineko n'était même pas encore consciente à l'époque ! »

Pamela hausse un sourcil sculpté avec rigueur.

« Tu es sûr ?

– Tu veux une réponse. »

Elle pousse un énorme soupir, il le sent sur sa joue – ça hérisse les poils sur sa nuque. Puis elle hoche la tête, un peu raide.

« Je veux savoir jusque dans quelle mesure notre histoire a été écrite par le chat. Quand on pensait simplement mettre à jour son microgiciel, était-ce bien le cas ? Ou bien nous laissait-il déjà croire que c'était ce que nous faisions ? (Sa respiration se fait sifflante.) Le divorce. Était-ce nous ? Ou étions-nous manipulés ?

– Nos souvenirs, sont-ils réels ? Est-ce que tout cela nous est vraiment arrivé ? Ou bien… »

Elle se tient à une vingtaine de centimètres de lui et Manfred se rend compte qu'il a une conscience aiguë de sa présence, de l'odeur de sa peau, du mouvement de sa poitrine quand elle respire, de ses pupilles dilatées. Pendant un moment interminable, il la fixe droit dans les yeux et y voit son propre reflet – la théorie qu'elle se fait de son esprit – qui lui renvoie son propre regard. *Communication*. Stricte machine. Elle fait un pas en arrière, cliquetis des talons aiguilles, sourit ironiquement.

« Tu as un corps tout neuf qui attend de t'héberger : il semble que Sirhan discutait avec ton spectre archivé au Temple de l'histoire et que ce dernier a décidé d'opter pour la réincarnation. De sacrées coïncidences pour une seule journée, pas vraie ? Pourquoi n'irais-tu pas fusionner avec ? Je te retrouverai et nous pourrons alors aller poser à Aineko quelques questions qui fâchent. »

Manfred inspire un grand coup, hoche la tête.

« J'imagine, oui. »

Le petit Manni – un clone de l'arbre généalogique qui en fait ressemble plus à un graphe cyclique orienté – ne comprend pas la raison de tout ce remue-ménage mais il est capable de discerner quand Momma Rita est contrariée. Ce doit avoir un rapport avec le pseudo-minou, de ça au moins il est sûr, mais Momma ne veut pas lui en parler.

« Va jouer avec tes copains, mon chéri », dit-elle distraitement, sans même prendre la peine d'engendrer un spectre pour le surveiller.

Manni file dans sa chambre et fourrage pendant quelques minutes parmi ses jouets mais il n'y a rien d'aussi intéressant que le chat. Le pseudo-minou a un parfum d'aventure, celui de l'illicite rendu explicite. Manni se demande où Papa l'a emmené. Il essaie d'appeler le spectre de Grand-Manni mais son grand-soi ne répond pas : sans doute dort-il ou est-il occupé. Aussi, après avoir vaguement essayé de jouer, énervé – ce qui laisse son espace de jeu dans un désordre complet, tous ses Maximonstres ayant filé se terrer sous un gros tambour – Manni commence à s'ennuyer. Et comme il reste foncièrement un petit garçon et ne maîtrise pas encore totalement sa propre méta-programmation, au lieu d'ajuster son apparence pour ne plus s'ennuyer, il s'échappe discrètement par le portail de sa chambre (portail que le spectre de Grand-Manni lui a programmé quelque temps auparavant pour le transmettre vers un T-portail public rapide sous-utilisé qu'il avait intercepté, via une attaque de l'homme du milieu* afin de pouvoir l'utiliser comme serveur de téléportation personnel) et se téléporte sous la Plaza rouge où des créatures écorchées bredouillent et hurlent sous les coups de leurs bourreaux, où des anges brisés sont crucifiés aux piliers qui soutiennent le ciel, et où des bandes d'enfants à moitié sauvages se défoulent de leurs fantasmes psychotiques sur des répliques androïdes dépourvues de bouche de leurs parents et des autorités.

Lis est déjà là, tout comme Vipul et Kareen et Morgan. Lis s'est changée pour endosser une armure, un robot de combat gris, massif et menaçant, hérissé de pointes et ceint d'un anneau de shurikens qui tournoient autour d'elle, parfaitement menaçants.

« Manni ! Tu viens jouer à la guerre ? »

Morgan est doté d'énormes pinces à la place des mains et Manni est content pour sa part d'être venu équipé version manga, avec un troisième bras formant à partir du coude une excroissance osseuse en forme de faux. Il acquiesce, tout excité.

« Qui est l'ennemi ?

– Eux. »

Et Lis de passer devant en désignant un groupe de mômes tapis de l'autre côté d'une barricade de détritus arrangés avec art tout autour d'un gibet, et fort occupés à introduire des trucs qui brillent dans la chair palpitante de la créature indéfinie incarcérée dans la cage de fer forgé. Tout cela est pure invention, mais les cris sont néanmoins convaincants et ils ramènent momentanément Manni à la dernière fois où il est mort dans ces bas-fonds, pénible coupure au montage pour le trou noir de douleur entourant son éviscération.

« Ils ont pris Lucy et ils la torturent. Il faut qu'on la récupère. »

Personne ne meurt jamais pour de vrai dans ces jeux, enfin, pas de manière permanente, mais les enfants peuvent être très violents à coup sûr, et les adultes du Nouveau-Japon ont trouvé préférable de les laisser s'écharper entre eux, en comptant sur Cité pour réparer les dégâts par la suite. Leur laisser cette soupape permet plus facilement de les empêcher de commettre des actes vraiment dangereux susceptibles de menacer l'intégrité structurelle de la biosphère.

« Cool. »

Les yeux de Manni pétillent quand Vipul ouvre violemment les portes de l'arsenal et se met à distribuer battes, machettes, surins, chaînes, chausse-trapes, shurikens, pieux et garrots.

« Allons-y ! »

Une dizaine de minutes d'évidage, de cavalcade, de bagarre et de cris plus tard, Manni se retrouve, hors d'haleine, adossé à un pilier de crucifixion. La guerre s'est plutôt bien passée pour lui jusqu'ici, ses bras sont juste endoloris et le démangent à cause des coups de poignard, mais il a le mauvais pressentiment que tout ça risque de changer. Lis y est allée un peu fort et ses chaînes se sont retrouvées entortillées autour des supports du gibet – et maintenant, ils sont en train de la rôtir à la broche et ses cris amplifiés électroniquement couvrent ses halètements rauques. Du sang dégouline sur son bras – pas le sien – gouttant de l'extrémité de sa griffe. Il

tressaille, pris d'une faim furieuse de faire mal, d'un désir cruel d'infliger des souffrances. Quelque chose au-dessus de lui fait *scritch-scritch* et il lève la tête. C'est un ange crucifié, aux ailes déchirées là où on a introduit les clous entre les jointures qui soutiennent les larges et fines membranes de vol en microgravité. Il respire encore, personne n'a encore pris la peine de l'éviscérer, et il ne serait pas là si ça n'allait pas vraiment si mal, aussi…

Manni se redresse mais au moment où il s'avance et se hisse pour effleurer de l'ongle de son troisième bras le mince estomac à la peau bleue de l'angle, il entend une voix. « *Attends.* » C'est une voix intérieure aux accents coercitifs, une interruption avec privilèges de super-administrateur qui lui immobilise l'articulation du coude. Il feule sa frustration et se retourne, prêt à se battre.

C'est le chat. Il est assis sur un rocher derrière lui – et c'est le plus bizarre – à l'endroit précis qu'il regardait quelques secondes auparavant, et le félin l'observe, les paupières mi-closes. Manni brûle de se jeter sur lui mais ses bras refusent de bouger, tout comme ses jambes : c'est peut-être la face cachée de la Plaza rouge, où jouent les enfants sanglants et où tout peut arriver, et Manni a une griffe bien plus grosse que tout ce que peut lui opposer ce chat, mais Cité conserve un certain degré de contrôle et les privilèges du chat l'immunisent effectivement de tout carnage de part et d'autre.

« Hello, Manni, dit le pseudo-minou. Ton papa s'inquiète : tu es censé être dans ta chambre et il te cherche. Ton grand-toi t'a donné une porte de sortie, pas vrai ? »

Manni acquiesce nerveusement, les yeux écarquillés. Il a envie de crier et de se jeter sur le pseudo-minou mais c'est impossible.

« T'es quoi, toi ?

– Je suis ton… parrain enchanté. (Le chat le regarde avec insistance.) Tu sais, je crois vraiment que tu ne ressembles pas tant que ça à ton archétype – en tout cas, tel qu'il était à ton âge – mais que malgré tout, tu pourras faire l'affaire.

– L'affaire pour quoi ? (Manni laisse retomber son bras-manga, perplexe.)

– Pour me mettre en contact avec ton autre toi. Le grand.

– Je ne peux pas », commence à expliquer Manni.

Mais avant qu'il puisse poursuivre, le tas de cailloux gémit doucement et se met à pivoter sous le chat qui doit se redresser et tourner légèrement sur place, en hérissant la queue, irrité.

Le père de Manni apparaît au seuil du portail et contemple le spectacle, d'un air désapprobateur.

« Manni ! Qu'est-ce que tu t'imagines faire ici ? Rentre à la maison tout de…

– Il est avec moi, môssieur l'historien, interrompt le chat, piqué au vif par l'arrivée de Sirhan. J'étais juste en train de le cueillir.

– La ferme, je n'ai pas besoin de ton aide pour contrôler mon fils ! En fait…

– Maman a dit que je pouvais… commence Manni.

– Et qu'est-ce que tu as là, sur ton épée ? »

Le regard de Sirhan embrasse toute la scène, la partie impromptue de capture-de-la-victime-torturée-et-mise-au-gibet, les feux de joie et les cris. Le masque de désapprobation se craquelle pour laisser place à un noyau de colère glacée.

« Tu rentres tout de suite avec moi à la maison ! (Un regard vers le chat.) Toi aussi, si tu veux lui parler… il est interdit de sortie. »

Il était une fois un petit chat domestique.

Sauf que ce n'était pas un chat.

Au temps jadis où un jeune entrepreneur dénommé Manfred Macx parcourait en jet les structures pas encore désassemblées d'un vieux continent qui s'appelait l'Europe, faisant la fortune d'inconnus et dépannant les amis grâce à des plans d'investissement tombés du ciel – un transfert d'activité désespéré, s'échinant en vain pour échapper à son ombre –, il avait coutume d'être accompagné dans ses déplacements par un jouet

robotique à forme féline. Programmable et évolutif, Aineko était un descendant de troisième génération de ces premiers robots compagnons de luxe fabriqués au Japon. C'était la seule compagnie qu'il s'autorisait et il aimait ce robot, malgré la tendance alarmante à retrouver des chatons décérébrés déposés devant sa porte. Il l'aimait presque autant que l'aimait Pamela, sa fiancée, et elle le savait. Pamela, étant bien plus futée que ne daignait l'évaluer Manfred, s'était rendue compte que le moyen le plus rapide d'atteindre le cœur d'un homme était de passer par ce qu'il aimait le plus. Et Pamela, bien meilleure manipulatrice que ne l'imaginait Manfred, était parfaitement prête à utiliser tous les moyens de coercition à sa disposition. Leur type de relation était très XXIe siècle, à savoir qu'elle aurait été illégale un siècle auparavant et scandaleusement en vogue encore un siècle plus tôt. Et chaque fois que Manfred faisait évoluer son robot de compagnie – transplantant son réseau neuronal évolutif dans un nouveau corps doté de tout plein de nouveaux ports d'expansion fascinants –, Pamela le piratait.

Ils étaient restés mariés quelque temps puis divorcés, durant un temps bien plus long, prétendument parce qu'ils étaient deux individus à la volonté affirmée aux philosophies de vie irréconciliables, sinon dans la mort ou la transcendance. Manny, étant outrageusement créatif, expansif et doté de la capacité d'attention d'un furet marchant au crack, avait d'autres maîtresses. Pamela… qui pouvait dire ? Si certains soirs, elle se déguisait pour aller traîner dans les zones de rencontre de clubs fétichistes, elle n'en parlait à personne : elle vivait dans une Amérique coincée, tristement collé monté, et elle avait une réputation à maintenir. Mais l'un et l'autre restaient en contact avec le chat, et même si Manfred en avait obtenu la garde, pour quelque raison jamais éclaircie, Aineko répondait toujours aux appels de Pamela – jusqu'à ce que vienne le moment de consacrer du temps à leur fille Amber, de rester au fait de sa plongée dans l'exil relativiste, puis de couver d'un œil possessif son eigen-fils Sirhan, son épouse et leur enfant (un clone cueilli sur leur vieil arbre généalogique : Manfred 2.0)…

Et voilà le hic : Aineko n'était pas un chat. Aineko était une intelligence incarnée, confinée dans une succession de corps d'apparence féline toujours plus réalistes au fil du temps, et doté d'une puissance de calcul capable d'héberger une simulation neurale en expansion rapide à chaque mise à niveau.

Quelqu'un dans la famille Macx avait-il jamais eu l'idée de se demander ce qu'Aineko désirait vraiment, lui ?

Et si une réponse était venue, leur aurait-elle plu ?

Encore dérouté de se retrouver éveillé et réinstancié deux siècles après son exil précipité du système de Saturne, Manfred-l'adulte se fraie un chemin hésitant vers le domicile de Sirhan et Rita quand le spectre de grand-Manni-aux-souvenirs-de-Manfred déboule dans sa conscience comme une tonne de computronium aux angles chauffés au rouge.

C'est l'instant classique de *oh-merde*. Entre deux pas, Manfred trébuche violemment, manque de se tordre la cheville et suffoque. Il *se souvient*. Souvenir de troisième main, sa réincarnation en Manni, le rejeton bondissant de Rita et Sirhan (et juste savoir pourquoi ils veulent élever un ancêtre au lieu de créer un nouvel enfant bien à eux est un de ces biais culturels qui lui est si étranger qu'il peut à peine l'appréhender). Puis, momentanément, il lui revient d'avoir vécu sous la forme du spectre accéléré d'un Manni adulte et amnésique, veillant sur son original depuis le cyberespace consensuel de la cité : l'arrivée de Pamela, la réaction du Manni adulte à son apparition, avant qu'elle ne le charge d'encore une nouvelle copie des souvenirs de Manfred et maintenant ceci… *Combien d'exemplaires de moi-même existe-t-il ?* s'interroge-t-il nerveusement. Puis : *Pamela ? Que vient-elle donc faire ici ?*

Manfred hoche la tête, regarde autour de lui. Il se souvient à présent d'être le Grand-Manni, il sait implicitement où il se trouve et, plus important, sait ce que sont censées faire

toutes ces interfaces de Cité nouvelle génération. Les murs et le plafond sont tapissés de glyphes lumineux qui lui promettent tout, depuis un accès instantané aux services locaux jusqu'à la téléportation à des distances interstellaires. *Donc, ils ne se sont pas encore totalement effondrés géographiquement*, se rend-il compte soulagé, s'accrochant aussitôt à sa pensée personnelle la plus aisément compréhensible avant que les souvenirs de Papy-Manni ne viennent tout lui expliquer. C'est une sensation étrange, découvrir tout ça pour la première fois – les privilèges d'une technosphère à des siècles d'avance sur la dernière dans laquelle il a vécu – mais avec les explications qui vont bien. Il s'aperçoit que ses pieds continuent de le faire avancer en direction d'une place herbeuse entourée de portes ouvrant sur des résidences privées. Derrière l'une d'elles, il s'apprête à rencontrer ses descendants – et Pamela selon toute probabilité. L'idée lui retourne un peu l'estomac. *Je ne suis pas prêt pour ça…*

Intense moment de *déjà-vu*. Il se retrouve au seuil d'une porte familière et pourtant inconnue. La porte s'ouvre et révèle un enfant au visage sérieux doté de trois bras – il ne peut s'empêcher de le détailler, éberlué : le membre supplémentaire est une faux osseuse vicieusement dentelée qui part du coude. L'enfant lève les yeux vers lui.

« Salut, moi, dit le gamin.

– Salut, toi. (Manfred a les yeux ronds.) Tu ne ressembles pas à mon souvenir. »

Mais l'apparence de Manni est conforme aux souvenirs de Grand-Manni, capturés par la conscience d'Argus au regard acéré de la poussière panoptique flottant alentour.

« Tes parents sont-ils à la maison ? Ton – sa voix se brise – arrière-grand-mère ? »

La porte s'ouvre un peu plus.

« Tu peux entrer », dit le gamin d'une voix grave.

Puis il recule d'un bond et disparaît timidement dans une pièce latérale – comme s'il s'attendait à être abattu par un tueur embusqué hostile, s'aperçoit Manfred. Dur d'être un môme quand il n'existe aucune loi pour réguler l'emploi de la force létale parce qu'on peut à tout moment être restauré à partir d'une sauvegarde en fin de partie.

À l'intérieur de l'habitation – parler de maison serait erroné pour Manfred, quand des parties de celle-ci se voient séparées par des billions de kilomètres de vide –, l'espace paraît un rien encombré. Il perçoit des voix en provenance du séjour, aussi s'y rend-il, en passant sous l'arcade de roses sans épines que Rita a tressée autour du cadre du T-portail. Son corps se sent soudain plus léger mais son cœur est lourd quand il regarde autour de lui.

« Rita ? demande-t-il. Et…

– Bonjour, Manfred. »

Pamela lui adresse un signe de tête, sur ses gardes. Rita le regarde en arquant un sourcil.

« Le chat a demandé si je pouvais emprunter l'assembleur de la maison. Je ne m'attendais pas à une réunion de famille.

– Moi non plus. (Manfred se masse le front, gêné.) Pamela, je te présente Rita. Elle a épousé Sirhan. Ce sont mes – j'imagine qu'eigen-parents est un terme qui en vaut bien un autre ? Je veux dire, ils élèvent ma réincarnation.

– Asseyez-vous, je vous en prie », propose Rita en indiquant le sol vide entre le patio et la fontaine en pierre en forme de section d'une hypersphère en verre. Un futon en fibre diamantoïde tissée se matérialise à partir de la brume d'utilitaires flottant dans les airs, étincelant au soleil artificiel.

« Sirhan s'occupe en ce moment de Manni – notre fils. Il nous rejoindra dans une minute. »

Manfred s'assoit, emprunté, au bord du futon. Pamela s'assied, raide, à l'autre bout, évitant de croiser son regard. La dernière fois qu'ils se sont rencontrés en chair et en os – un vertigineux gouffre d'années auparavant – ils se sont quittés en échangeant des injures, opposés qu'ils étaient tant par la fracture d'un divorce que par leur fracture idéologique, celle-ci aussi profonde qu'une faille tectonique. Mais bien des décennies subjectives ont passé et divorce comme idéologie se sont ratatinés jusqu'à l'insignifiance – si tant est qu'ils eussent existé un jour. À présent qu'ils ont une cause commune pour les rapprocher, Manfred ose à

peine la regarder.

« Comment va Manni ? demande-t-il à son hôtesse, désireux d'alléger l'atmosphère.

– Il va bien, dit Rita d'une petite voix. Juste les troubles habituels à la préadolescence, si ce n'est que… »

Sa phrase reste en suspens. Une porte se matérialise dans les airs et Sirhan apparaît, suivi d'une petite divinité au pelage fourré.

« Regardez-moi ce que le chat a ramené, remarque Aineko.

– Parle pour toi, lance Pamela sur un ton glacial. Tu ne crois pas que tu…

– J'ai essayé de le tenir à l'écart de toi, intervient Sirhan, s'adressant à Manfred, mais il n'a rien voulu…

– Pas de problème. (Manfred écarte la remarque d'un geste.) Pamela, voudrais-tu commencer, je te prie ?

– Oui, je pourrais. (Elle lui jette un regard en biais.) Mais à toi l'honneur.

– Bien. D'accord. Tu voulais ma présence. (Manfred se penche pour contempler le chat.) Qu'est-ce que tu veux ?

– Si j'étais votre diable traditionnel d'Europe centrale, je dirais que je suis venu voler ton âme, répond Aineko, levant la tête vers Manfred et agitant sa queue. Heureusement, je ne suis pas dualiste. Je désire juste l'emprunter temporairement. Elle ne sera même pas salie.

– Bien, bien. (Manfred lève un sourcil.) Pourquoi ?

– Je ne suis pas omniscient. (Aineko s'assied, une patte étendue de biais, mais il continue de fixer Manfred.) J'ai reçu un… un message, j'imagine, prétendument de toi. Enfin, de ton autre copie, je devrais dire, celle qui est partie par le réseau du routeur en compagnie d'une autre copie de moi-même, d'Amber et de tous ceux qui ne se trouvent pas ici. Cette copie dit avoir trouvé la réponse et désire me fournir un raccourci vers les penseurs profonds résidant aux limites de l'univers observable. Elle sait qui a créé le réseau de trous de ver et pourquoi, et elle sait aussi… »

Aineko marque un temps. S'il était humain, il hausserait les épaules mais, étant un chat, il se grattouille machinalement derrière l'oreille gauche avec une patte arrière.

« Le problème est que je ne suis pas certain de pouvoir lui faire confiance. Alors, j'ai besoin de toi pour authentifier le message. Je n'ose pas utiliser mes propres souvenirs de toi stockés dans ma mémoire parce qu'ils en savent trop sur moi ; si le fichier est un cheval de Troie, il pourrait découvrir des choses que je n'ai pas envie qu'il apprenne. Je ne peux pas non plus récrire ses souvenirs de moi – là aussi, cela pourrait transmettre des informations sensibles si jamais l'archive était hostile. C'est pourquoi j'ai besoin d'une copie de toi issue du musée, vierge et non contaminée.

– Et c'est tout ? demande Sirhan, incrédule.

– Ça me paraît bien suffisant », réagit Manfred.

Pamela ouvre la bouche, s'apprête à parler, mais Manfred croise son regard et hoche imperceptiblement la tête. Elle lui renvoie son regard et – le choc le transperce – elle aussi hoche la tête, sans un mot. L'instant de complicité est vertigineux.

« Je veux quelque chose en échange.

– Pas de problème, dit le chat. (Puis, après un temps) Tu te rends bien compte que c'est un processus destructeur.

– Un… *quoi* ?

– J'ai besoin d'une copie de toi qui soit fonctionnelle. Puis je la mets en présence de… euh… l'information extraterrestre, dans un bac à sable. Le bac à sable est détruit ensuite – il n'émet qu'un seul bit d'information, un oui ou un non à la question : puis-je me fier à cette information ?

– Euh. (Manfred se met à transpirer.) Euh. Je ne suis pas sûr d'apprécier vraiment cette description.

– C'est une copie. (Nouvel épisode de haussement d'épaule félin.) Tu es une copie. Manni

est une copie. On t'a copié tant de fois que ça en devient ridicule – tu es bien conscient que tous les trois ou quatre ans tous les atomes de ton corps ont changé ? Bien sûr, cela signifie qu'une copie de toi est appelée à mourir après une ou deux existences d'expériences uniques, non reproductibles, dont tu ne sauras jamais rien, mais pour toi, peu importe.

– Ah mais si, ça importe ! Tu parles de la condamnation à mort d'une version de moi-même ! Cela peut ne pas m'affecter, ici, dans ce corps, mais cela affecte à coup sûr cet autre moi ! Ne pourrais-tu pas…

– Non, impossible. Si j'acceptais de sauver la copie au cas où elle aboutirait à un verdict positif, cela l'inciterait à mentir si jamais la vérité était que le message extraterrestre n'est pas fiable, pas vrai ? Par ailleurs, si j'avais l'intention de sauver la copie, cela procurerait au message un canal de retour via lequel il serait possible de coder une attaque. Un unique bit, Manfred, c'est tout. »

Manfred se tait. Il sait qu'il devrait essayer de trouver une objection quelconque mais Aineko a déjà dû envisager toutes les réactions possibles et prévu des contre-stratégies.

« Et elle, quel est son rôle dans tout ça ? demande-t-il en indiquant Pamela d'un hochement de tête.

– Oh, elle, c'est ton paiement, répond Aineko avec une insouciance étudiée. Je me souviens parfaitement des gens, surtout ceux que je connais depuis des décennies. Tu as dépassé ce conditionnement émotionnel simpliste auquel je t'avais soumis à l'époque du divorce, quant à elle, elle est une bonne réinstanciation de…

– Sais-tu quel effet ça fait de mourir ? demande Pamela, perdant finalement son contrôle de soi. Ou préférerais-tu le découvrir de la manière forte ? Parce que si tu continues à parler de moi comme si j'étais une vulgaire esclave…

– Qu'est-ce qui te fait penser que ce n'est pas le cas ? »

Le sourire du chat est à présent hideux, tout en dents aiguisées comme des aiguilles. *Pourquoi ne le frappe-t-elle pas ?* s'interroge Manfred dans un brouillard, tout en se demandant également pourquoi rien ne le pousse à s'en prendre au monstre.

« T'hybrider avec Manfred a été, je l'admets, un assez bel exploit de ma part, mais tu lui auras nui durant l'apogée de ses années de création. Un Manfred satisfait est un Manfred oisif. J'ai réussi à extraire de lui quelques jolies perles de travail en vous séparant et, le temps qu'il se retrouve cramé, Amber était prête. Mais je digresse ; si vous me donnez ce que je désire, je vous *ficherai la paix*. C'est aussi simple que ça. Élever de nouvelles générations de Macx a été un agréable passe-temps. Vous faites d'intéressants animaux de compagnie mais en définitive, limités par votre refus obstiné à transcender votre humanité. Aussi, voilà mon offre, en gros. Tu me laisses faire tourner, jusqu'à sa destruction finale, une copie de toi-même à l'intérieur d'une boîte noire en compagnie d'un prétendu Oracle de Turing basé sur toi, et je te libère. Tout comme toi, Pamela. Vous serez heureux ensemble ce coup-ci, sans moi pour vous séparer. Et je vous promets également que je ne reviendrai pas hanter votre descendance. »

Le chat tourne la tête vers Sirhan et Rita qui s'étreignent, pris d'une horreur abjecte, et Manfred croit détecter l'ombre de l'immense complexité algorithmique d'Aineko planer sur la maisonnée, tel un cauchemar pesant issu de la théorie des nombres.

« Est-ce juste à cela que tu te réduis ? Un programme d'élevage d'animaux domestiques ? », demande Pamela, glaciale.

Elle aussi a dû se colleter aux limites implantées en elle par Aineko, réalise Manfred avec un sentiment d'horreur grandissant. *Nous sommes-nous vraiment séparés, parce qu'Aineko nous y a contraints ?* C'est difficile à croire : Manfred est bien trop réaliste pour se fier à la parole du chat, sinon lorsque cela sert ses intérêts. Mais cette…

« Pas entièrement, répond Aineko avec suffisance. Enfin, pas au début, avant que je prenne conscience de ma propre existence. Par ailleurs, vous autres humains avez également des animaux de compagnie. Mais vous, c'était tellement amusant de jouer avec vous. »

Pamela se lève, furieuse au point de sortir avec perte et fracas. Avant de bien se rendre

compte de ce qu'il fait, Manfred s'est levé à son tour pour l'entourer d'un bras protecteur.

« Dis-moi d'abord une chose : nos souvenirs sont-ils les nôtres ? demande-t-il d'une voix pressante.

– Ne lui fais pas confiance, coupe Pamela, sèchement. Il n'est pas humain et il ment. (Ses épaules sont crispées.)

– Oui, ils le sont, confirme Aineko. (Il bâille.) Répète un peu que je mens, salope, ajoute-t-il, moqueur. Je te trimbale dans ma tête depuis assez longtemps pour savoir que tu n'es pas un exemple.

– Mais je… (Elle glisse un bras autour de la taille de Manfred.) Je ne le hais pas. (Un rire penaud) Certes, je me souviens parfaitement de l'avoir haï mais…

– Les humains : un si brillant modèle de la prise de conscience de ses propres émotions, constate Aineko avec un soupir théâtral. Vous êtes aussi stupides que puisse l'être une espèce intelligente – faute de pression de l'évolution pour progresser sous cet aspect – mais vous n'avez cependant toujours pas intégré ce fait et continuez donc d'agir en rapport au milieu de vos supérieurs. Écoute, gamine, tout ce dont tu te souviens est vrai. Ça ne veut pas dire que tu t'en souviens parce que c'est réellement arrivé, juste que tu t'en souviens parce que tu en as fait l'expérience intérieure. Le souvenir de tes expériences est exact, mais tes réponses émotionnelles auxdites expériences ont été manipulées. Pigé ? L'hallucination d'un singe est l'expérience religieuse d'un autre – tout dépend de celui sur lequel le module dieu aura été rendu hyperactif à un moment donné. C'est valable pour vous deux. (Aineko les balaie du regard avec un léger mépris.) Mais je n'ai plus besoin de vous désormais et si vous remplissez pour moi cette ultime tâche, vous serez libres. Compris ? Dis oui, Manfred : si tu restes plus longtemps bouché bée, un oiseau va venir nicher sur ta langue.

– Dis non ! », le presse Pamela à l'instant précis où Manfred dit oui.

Aineko rit, exhibant ses crocs avec mépris.

« Ah, la loyauté de la famille des primates ! Si merveilleusement fiables. Merci, Manny. Je crois bien volontiers que tu viens de m'accorder à l'instant la permission de te copier et te réduire en esclavage… »

Instant que choisit Manni, resté tapi au seuil de la porte depuis une bonne minute, pour se jeter sur le chat en hurlant, son bras-faux brandi et prêt à frapper.

L'avatar de chat est bien sûr prêt à la riposte : il tournoie et crache, sortant des griffes acérées comme le diamant.

Sirhan hurle : « Non ! Manni ! » et fait mine d'avancer mais Manfred-adulte se fige, comprenant avec un frisson que ce qui se produit dépasse les apparences. Manni s'empare du chat avec ses mains humaines et, le maintenant par la peau du cou, l'attire vers le fil vicieux de son bras-faucille. Il y a un crissement, un miaulement à vous écharper les nerfs et Manni pousse un hurlement, deux traces brillantes de sang ruissellent en parallèle sur son bras – l'avatar est une véritable créature de chair et d'os, avec un système de contrôle automatique qui ne va pas renoncer sans se battre, quoi qu'en pense son exocortex vastement plus développé – mais la faucille de Manni se tord et il y a cet horrible gargouillis et un jet de sang quand le pseudo-minou part valser dans les airs. Tout est fini en une seconde, avant qu'aucun des adultes n'ait pu vraiment bouger. Sirhan relève Manni et l'écarte violemment, mais il n'y a pas de surprise dissimulée : l'avatar d'Aineko n'est plus qu'une poupée de chiffon brisée, une petite masse sanguinolente de fourrure, d'entrailles et de sang répandus sur le plancher. Le fantôme d'un rire félin triomphant reste suspendu dans leurs oreilles internes durant quelque seconde puis s'efface.

« Vilain garçon ! » s'écrie Rita, en s'approchant à grands pas, furieuse. Manni se ratatine, puis se met à pleurer, un réflexe sain pour un petit garçon qui ne comprend pas franchement la nature de la menace contre ses parents.

« Non ! C'est très bien », essaie d'expliquer Manfred.

Pamela resserre son étreinte.

« Est-ce que tu vas quand même… ?

– Oui. » (Il pousse un gros soupir.)

– Vilain, vilain garçon…

– Le chat allait le manger ! », proteste Manni tandis que ses parents l'entourent, protecteurs, pour l'évacuer de la salle et que Sirhan adresse en biais à son instance adulte et à son ex un regard coupable.

« Il fallait que j'arrête cette méchante chose ! »

Manfred sent trembler les épaules de Pamela. On dirait qu'elle est sur le point d'éclater de rire.

« Je suis toujours là, murmure-t-il, à demi surpris. Recraché, non digéré, après toutes ces années. Du moins, cette version-ci de moi pense qu'il est ici.

– La crois-tu ? demande-t-elle finalement, avec une touche d'incrédulité.

– Oh, oui. »

Il se balance d'un pied sur l'autre, tout en lui caressant distraitement les cheveux.

« Je crois que tout ce qu'il disait était destiné à nous faire réagir très exactement comme nous l'avons fait. Y compris nous donner de bonnes raisons de le haïr et de provoquer Manni jusqu'à l'amener à se débarrasser de son avatar. Aineko voulait prendre congé de nos existences et il s'est dit que mettre en scène une conclusion cathartique l'y aiderait. Sans oublier le plaisir de jouer le *deus ex machina* dans la narration de notre saga familiale. Putain de comédien classique. »

Il vérifie sa condition auprès de Cité et découvre qu'il vient juste de se prendre un point.

« Dis-moi, crois-tu que la présence d'Aineko va nous manquer ? Parce qu'on n'entendra désormais plus parler de lui…

– Ne parle pas de ça, pas maintenant, lui ordonne-t-elle en enfouissant le menton au creux de son cou. Je me sens tellement usée, exploitée…

– On le serait à moins. »

Ils restent dans les bras l'un de l'autre quelques instants encore, sans un mot, sans se demander pourquoi, après tout ce temps séparé, ils se sont retrouvés.

« Fréquenter les dieux n'est jamais une activité de tout repos pour de simples mortels comme nous. Tu crois avoir été exploitée ? Aineko m'a sans doute déjà tué à l'heure où nous parlons. À moins qu'il ait également menti en menaçant de se débarrasser de ma copie. »

Elle frissonne dans ses bras.

« C'est le problème quand on traite avec des posthumains ; leur modèle mental de toi a des chances d'être plus détaillé que le tien propre.

– Depuis combien de temps es-tu réveillé ? », demande-t-elle, essayant discrètement de changer de sujet.

« Je… oh, je ne suis pas sûr. »

Elle le lâche et recule d'un pas, pour contempler son visage d'un air évaluateur.

« Je me souviens, dans le temps, sur Saturne, d'avoir volé une pièce de musée avant de filer et puis… enfin bref. Je me suis retrouvée ici. Avec toi.

– Je pense… (Il s'humecte les lèvres.) On nous a donné à tous les deux un signal d'alarme. Ou peut-être une seconde chance. Que vas-tu faire de la tienne ?

– Je n'en sais rien. »

Ce regard évaluateur, à nouveau, comme si elle essayait de mesurer ce qu'il vaut. Il en a l'habitude, mais cette fois, ce regard n'a rien d'hostile.

« Nous avons trop d'histoire en commun pour que ce soit facile. Soit Aineko mentait, soit… il ne mentait pas. Et toi ? Qu'est-ce que tu veux, au fond ? »

Il sait ce qu'elle lui demande.

– Que tu sois ma maîtresse ? demande-t-il en lui offrant la main.

– Cette fois – elle la saisit –, sans la supervision d'un adulte. »

Elle lui sourit gracieusement et ensemble, ils se dirigent vers le portail, pour découvrir

comment leurs descendants se débrouillent de leur soudaine liberté.

REMERCIEMENTS

L'écriture de ce livre m'a pris cinq ans – record personnel – et jamais il n'aurait existé sans le soutien, les encouragements et surtout l'amitié d'une tripotée d'amis, de rédacteurs et de chargés d'édition. Parmi tous ceux qui ont lu et commenté mes premiers jets, citons : Andrew J. Wilson, Stef Pearson, Gavi Inglis, Andrew Ferguson, Jack Deighton, Jane McKie, Hannu Rajaniemi, Martin Page, Stephen Christian, Simon Bisson, Paul Fraser, Dave Clements, Ken MacLeod, Damien Broderick, Damon Sicore, Cory Doctorow, Emmet O'Brien, Andrew Ducker, Warren Ellis et Peter Hollo. (Si votre nom n'apparaît pas, ma mémoire est seule en cause : mes prothèses neuronales sont en ce moment déconnectées.)

J'ai déjà mentionné l'amitié de plusieurs chargés d'édition : j'ai fait confiance aux talents de sage-femme de Gardner Dozois, à l'époque responsable du magazine *Asimov Science Fiction* et de Sheila Williams qui a su, avec calme et application, tenir le cap. Caitlin Blasdell, mon agent, a tenu également son rôle et j'aimerais remercier mes chargés d'édition, Ginger Buchanan, chez Ace et Tim Holman, chez Orbit, pour leurs commentaires avisés et leurs conseils.

Enfin, j'aimerais remercier tous ceux qui m'ont envoyé des courriels pour me demander quand le bouquin allait sortir et ceux dont les votes ont permis la sélection de mes textes pour des prix littéraires. C'est grâce à vous que j'ai pu rester concentré durant les périodes où tout ce projet m'apparaissait, par son envergure, insurmontable.

NOTES DU TRADUCTEUR

1. De l'arabe *sanad*, « support », l'isnâd d'une tradition, d'une citation, d'un commentaire, désigne la chaîne de transmission de ces derniers en répertoriant avec soin les témoins et transmetteurs au cours de l'histoire, afin d'en garantir la véracité.

2. On lira trois études approfondies de cette hypothèse :
• Nick Bostrom « Are we living in *the Matrix/The Simulation Argument* » (Vivons-nous dans *la Matrice/*L'argument de la simulation) in *Taking the Red Pill, Science, Philosophy and Religion in The Matrix*, Glenn Yeffeth, Éd. BenBella Books, Dallas, Texas, avril 2003.
• David Weberman « *The Matrix* Simulation and The Postmodern Age » in *The Matrix and Philosophy/Welcome to the Desert of the Real*, William Irwin, Éd. Open Court Publishing, Illinois, 2002.
• Slavoj Žižek « *The Matrix* : Or, The Two Sides of Perception » in *The Matrix and Philosophy/ Welcome to the Desert of the Real*, *op. cit.*

3. Howard Phillips Lovecraft, à n'en pas douter.

4. Depuis 2004, la fréquence des microprocesseurs tend à stagner en raison de difficultés à évacuer la chaleur produite, ce qui empêche une montée en fréquence en dépit de la taille plus faible des composants.

5. Les minuscules transistors sont fabriqués par photolithographie en utilisant des rayons ultraviolet et X. Mais comme cette gamme de courtes longueurs d'ondes est difficile, voire impossible à concentrer efficacement, on estime qu'on ne pourra pas repousser les dimensions des transistors à moins de 20 milliardième de mètre.

6. La catastrophe ultraviolette désigne l'incompatibilité entre la théorie du rayonnement des corps chauffés élaborée à la fin du XIX^{e} siècle et plusieurs expériences réalisées vers la même époque. C'est pour apporter une réponse à ce problème que le physicien allemand Max Planck postula qu'un phénomène physique puisse être discontinu, marquant ainsi la naissance de la physique quantique.

7. Classiquement, l'atome est décrit comme un noyau autour duquel orbitent des électrons. Comme une particule chargée et accélérée rayonne en onde électromagnétique, le mouvement de l'électron devrait lui faire perdre de l'énergie et provoquer sa chute sur le noyau. L'atome devrait donc être instable, ce qui est manifestement contredit par l'observation. C'est la

description quantique de l'atome qui a permis de résoudre ce paradoxe apparent.

8. Modis a par ailleurs montré que loin d'accélérer, le rythme des innovations technologiques est plutôt en train de décroître.

SUPPLÉMENTS

GLOSSAIRE

Ce glossaire reprend les principaux termes techniques, noms, expressions, acronymes rencontrés dans le roman. Certains, d'usage courant pour les passionnés ou simplement les utilisateurs réguliers de l'informatique et des communications modernes sont rapidement évoqués, d'autres, moins évidents, font l'objet d'une entrée explicative plus longue (on s'est même parfois risqué à discuter un peu plus à fond certaines questions fort pertinentes posées par le récit), complétée éventuellement de liens Internet pour approfondir le sujet.

Ainsi tiendra-t-on pour acquis que le lecteur sait déjà ce que sont, en vrac, un ordinateur, l'Internet, le courrier électronique, un site web, un salon de discussion, un virus, un hacker, ou un disque dur ! Ou alors, il est hautement improbable qu'il lise déjà ces lignes… Par ailleurs, on s'est abstenu de reprendre les termes explicités dans le corps même du texte.

On peut donc diviser ces entrées en trois catégories : les termes existant dans notre monde réel, ceux attestés dans l'univers de la littérature (et des autres médias : bande dessinée, manga, cinéma, séries télévisées, jeu vidéo) dite *cyberpunk, ceux enfin directement issus de l'imagination fertile de l'auteur. Il eût été cuistre de les différencier… au lecteur donc, de s'amuser à ce quiz. Quelques indices toutefois : pour le reste des termes qui pourraient sembler exotiques mais dont nombre font désormais partie du lexique de la littérature cyberpunk depuis le début des années 80, on pourra toujours utilement consulter ce site web :*

http://www.siteordo.online.fr/dicos.htm

Pour le vocabulaire du transhumanisme et de toutes ses variantes, nombreux sont les sites (anglophones) qui détaillent le sujet ; une bonne ressource se trouve toutefois ici, avec de nombreux liens :

http://www.aleph.se/Trans/Words/

Quant aux nanotechnologies, leur dictionnaire est là :

http://www.nanodic.com/

*Mais bien sûr (toujours pour les anglophones), le site web incontournable demeure l'*Accelerando Technical Companion, *quand bien même il s'agit (encore) d'un work in progress, loin d'être exhaustif :*

http://en.wikibooks.org/wiki/Accelerando_Technical_Companion

Enfin, il convient de préciser que ce roman date (déjà !) de 2005, ce qui ne rend que plus fascinantes ses facultés prédictives, ce qui n'est pas un mince exploit, vu, justement, l'accélération exponentielle *du progrès technologique, même si à l'heure où sont écrites ces lignes, il nous reste quelque temps encore avant la* singularité* *!*

JB, octobre 2014

Accelerationista

Construit sur « *fashionista* ». Personne, tendance, mouvement prônant l'accélération, à savoir l'acceptation par l'homme d'une transition globale de l'autre côté de la singularité*, à savoir l'accélération exponentielle du progrès, et qui accepte pleinement et délibérément les conséquences radicales, tant morales et philosophiques que politiques, économiques, sociologiques, et surtout biologiques et bioéthiques, d'un tel changement.

Adresse IP (IP = *Internet Protocol*)

Correspond au numéro d'identification (fixe ou variable) attribué à toute machine reliée à un réseau informatique utilisant le protocole IP en vigueur sur Internet et permettant ainsi de les identifier. On utilise couramment des adresses sur 32 bits (IPv4) sous la forme d'une séquence de quatre nombres séparés par des points (xxx.xxx.xxx.xxx). Ces plages étant proches de la saturation, on passe actuellement à l'IPv6, codé sur 128 bits, autorisant plusieurs milliers de milliards d'adresses distinctes.

Agalmique (du grec *agalma*, « un présent agréable »)

Qualifie l'étude et la pratique de la production et de l'allocation de biens abondants (logiciels libres, bénévolat), par opposition à l'économie traditionnelle dont l'ensemble forme un jeu à somme nulle (si je donne un euro, je perds un euro). Dans une société à comportement agalmique, le jeu est à somme positive, c'est une situation de « gagnant-gagnant ». La coopération est bénéfique à tous les acteurs.

La notion a été initialement étudiée par Jacques Lacan dans le cadre des relations amoureuses « désintéressées » (mère-enfant…).

Agorique (du grec *agora*)

Définit une forme de « contrat intelligent » appliquant à l'univers du logiciel et des réseaux les procédures des contrats traditionnels, afin de simplifier celles-ci et d'accélérer les transactions. Le concept, développé par l'informaticien et cryptographe Nick Szabo dans les années 1990, a donné naissance à quantité de procédures automatisées : systèmes de gestion de droits numériques, monnaie virtuelle (*bitcoins*), contrats de pair-à-pair, enchères et ventes sur Internet, paiements numériques, priorités et droits d'accès, régulation du débit de données sur les sites de téléchargement ou de vidéo à la demande, etc.

Aineko

Composé de AI (*Artificial Intelligence*) et *neko* (« chat » en japonais).

Anneau gossamer (de l'anglais « fin comme la gaze, arachnéen »)

Quatrième anneau de Jupiter, découvert par la sonde Voyager en 1979. Épais et très peu dense (d'où son nom), il est essentiellement formé de poussière éjectée par les mini-satellites joviens Thébé et Amalthée. La dénomination française « anneau de gaze » n'a pas été retenue car elle pouvait prêter à confusion avec un terme déjà utilisé pour qualifier certains anneaux galactiques.

API (*Application Programming Interface*)

Interface de programmation permettant à un logiciel de fournir des services à d'autres logiciels (typiquement, un système d'exploitation, mais ce peut être un serveur d'applications, un langage de programmation). Schématiquement, ce sont les briques de base permettant de faire fonctionner un logiciel (bibliothèques, interfaces graphiques, interfaces de connexion, de gestion de base de données, de transactions, de courriers électroniques, etc.).

Arachnopalanquin

Sorte de chaise à porteurs autonome montée sur des pattes mécaniques articulées.

Arnaque nigériane

Les Anglo-Saxons parlent d'« arnaque 419 » ou de « scam 419 » par référence à la loi locale punissant ce délit. Il consiste à envoyer un grand nombre de spams invitant le destinataire à entrer en contact avec un avocat ou autre individu assermenté pour récupérer un hypothétique pactole (héritage, argent sauvé des griffes d'une dictature…) en échange d'un simple paiement pour « frais de dossier ». Les variantes sont multiples et apparemment toujours aussi efficaces, au point que cette activité est devenue une source de revenus régulière dans bien des pays d'Afrique, du Sénégal au Nigéria.

Astroplume

Vaisseau spatial de taille minuscule, propulsé par une voile solaire sur laquelle est pointé un laser, lui permettant d'accélérer jusqu'à une fraction de la vitesse de la lumière. En fin de parcours, une partie de la voile est larguée et sert de miroir pour renvoyer le rayon propulseur et ainsi opérer une décélération. Le concept est dérivé du *starwisp*, proposé en 1985 par l'ingénieur aérospatial (et auteur de science-fiction) américain Robert L. Forward. L'hypothétique vaisseau de Forward ne pèse que quelques grammes et serait propulsé par un faisceau concentré de micro-ondes.

Attaque de l'homme du milieu

En informatique, cyber-attaque qui a pour but de se placer en intermédiaire entre deux parties pour intercepter leurs communications et pouvoir ainsi récupérer des données à leur insu, voire prendre la main sur leurs systèmes.

Attracteur étrange

Un attracteur est un espace dans lequel un système évolue de manière irréversible. Lorsque cette structure prend un caractère fractal, typique de l'évolution d'un système chaotique, on parle d'attracteur étrange ; ainsi en est-il du système d'équations différentielles de Lorenz qui gouvernent les modèles de convection de l'atmosphère en prévision météorologique.

Automate cellulaire

Ensemble de « cellules » placées sur une grille dimensionnelle, pouvant posséder un nombre limité d'états, et pouvant évoluer, du temps T au temps T + 1 selon des règles simples définies en fonction de leur « voisinage ». L'un des exemples les plus connus est celui du Jeu de la vie*.

Avabit

Nombre de bits correspondant à un nombre d'Avogadro de bits (soit environ 6 x 10^{23} bits – en gros 68 milliards de téraoctets).

Babbage (machine de)

Machine analytique dite « machine à différences », dessinée au début du XIX^e^ siècle par le mathématicien anglais Charles Babbage (1791-1871) et considérée comme l'ancêtre des ordinateurs. L'un de ses fils l'a construite en partie après sa mort. Le second prototype a été reconstruit en 1991 en suivant les techniques et les tolérances de l'époque et s'est révélé parfaitement fonctionnel.

Baby Bill

Nom d'une filiale éphémère et plus ou moins artificielle créée par une multinationale pour bénéficier d'avantages fiscaux ou pour pouvoir uniquement procéder à des manipulations boursières (OPA croisées, filialisations successives, par exemple) à la fois lucratives et difficiles à retracer.

Bac à sable (mode)

Par analogie, mode de fonctionnement sécurisé d'un logiciel ou de lecture d'un fichier informatique, le plus souvent pour des raisons de tests ou préalablement à son installation : dans un tel mode, celui-ci est isolé du reste du système (mémoire vive et supports de mémoire physique) pour empêcher toute contamination de ce dernier. C'est une technique souvent utilisée par les systèmes antivirus.

BANG (*Bits Atoms Neurones Genes*)

Cet acronyme symbolisant la convergence des nanotechnologies a les faveurs de maints journalistes et universitaires par son côté synthétique, chaque terme définissant l'unité de base d'information dans un domaine particulier : le bit pour l'informatique, l'atome pour la physique, le neurone pour les neurosciences, le gène pour la biotechnologie. Mais ce n'est pas le seul acronyme en compétition (voir à ce sujet l'entrée Convergence*).

Barateria

En droit maritime, malversation commise par le capitaine ou l'équipage d'un navire au préjudice des assureurs ou de l'armateur.

Basilic

Dérivé de la créature mythologique. Motif spécifique qu'on trouve dans certaines images fractales (en particulier les *Fractales de Langford*), utilisé comme image subliminale destinée à pirater un cortex. Voir Langford, David*.

Bayes (théorème de)

Du mathématicien britannique Thomas Bayes (1702-1761), théorème de statistiques – redécouvert et approfondi ultérieurement par le Français Laplace – permettant, étant donné deux événements A et B, de déterminer la probabilité de A sachant B, si on connaît celles de B, de A et de B sachant A. En pratique, on l'utilise essentiellement pour déterminer l'inférence, à savoir la probabilité d'un événement à partir d'autres déjà évalués.

BDSM

Bondage et Discipline, Domination et Soumission, Sadomasochisme.

Bekenstein (limite de)

Du physicien israélien Jacob Bekenstein (1947-). Limite maximale de l'entropie (et donc de la quantité d'information) dans un volume donné d'espace disposant d'une quantité donnée d'énergie. Inversement, cela correspond à la quantité maximale d'information requise pour décrire un système donné jusqu'au niveau quantique. Schématiquement, la quantité d'information contenue dans un système ou celle nécessaire pour le décrire parfaitement ne peut être que finie si la région de l'espace qui le contient et son énergie sont également finies (en informatique, cela correspond à la limite de Bremermann*). Un corollaire est l'impossibilité matérielle d'une machine de Turing* de dimensions finies dotée d'une mémoire illimitée.

Billion (10^{12})

En numération selon l'*échelle courte* (la plus généralement admise), représente mille milliards. Le préfixe correspondant dans le système international est *téra*. Les Anglo-saxons qui utilisent ce qu'on appelle l'*échelle longue* parlent, eux, de trillion*.

Biogiciel (en anglais : *wetware*)

Ordinateur dont l'architecture les éléments de base (circuits logiques, composants) utilise des cellules neuronales. On parle également de neurordinateur. On trouve également dans les années 80 le terme *flugiciel*.

Boîte de Skinner

Du psychologue américain Burrhus Frederic Skinner. Dispositif expérimental inventé par Skinner dans les années 1930 pour étudier le conditionnement. Inspiré par les travaux de Pavlov, il inventa cet appareil en forme de cage dotée de toute une série d'accessoires afin d'étudier dans des conditions scientifiques objectives le comportement de rongeurs ou de pigeons.

Borg (de Borganisme/Cyborganisme)
Cyber-organisme constitué par l'interconnexion des réseaux neuronaux implantés dans les cerveaux d'un groupe d'individus.

Bourbaki Nicolas (1935-1968) ; par extension : groupe Bourbaki (1952-présent)

Mathématicien imaginaire né en 1935 dissimulant un groupe de mathématiciens francophones de l'École normale supérieure de Paris (Henri Cartan, Claude Chevalley, Jean Coulomb, Jean Delsarte, Jean Dieudonné, Charles Ehresmann, René de Possel, Szolem Mandelbrojt, André Weil). Il a publié sous ce nom collectif une série d'ouvrages théoriques intitulés *Éléments de mathématique.*

En 1952, le groupe s'est structuré sous la forme d'une « Association des collaborateurs de Nicolas Bourbaki », d'autant qu'en plus des publications théoriques, il organise également des séminaires et autres activités. On lui doit, en plus d'un travail de formalisation des mathématiques, la popularisation de la théorie des ensembles.

Enfin, pour boucler la boucle et parachever le canular dadaïste, le groupe a annoncé officiellement le 11 novembre 1968 le décès de son fondateur.

Le site : http://www.bourbaki.ens.fr/

Bremermann (limite de)

En informatique, vitesse maximale de traitement de l'information pour un système quelconque, en fonction de sa taille et de l'énergie disponible pour le faire fonctionner. Conséquence directe de la Limite de Bekenstein*. Voir également machine de Turing*.

B2B (*business to business*)
Ensemble des activités d'une entreprise tournées vers d'autres entreprises : mise en relation d'entreprises, commerce inter-entreprises (par opposition au B2C, *business to consumer*, activités classiques de vente/prestation au client).

Canal caché

Domaine de l'informatique et de la cryptographie. Recours à la modulation par un autre canal du canal d'information normal entre deux ordinateurs afin de transmettre des données (ou des instructions) à l'insu des utilisateurs des machines émettrice et réceptrice. Il existe deux types principaux d'attaques par canal caché : celle par *storage channel* (une donnée du message est modulée) et celle par *timing channel** (c'est la durée de la tâche commandée qui est modulée) ; celle-ci nécessite toutefois le recours à une base de temps de référence (horloge) externe.

Carnespace ou **Espace charnel**

Désigne le monde réel, par opposition au cyberespace.

Casimir (effet)

Prédit en 1948 par le physicien néerlandais Hendrik Casimir (1909-2000), cet effet d'attraction entre deux plaques parallèles conductrices bien que non chargées électromagnétiquement est dû aux fluctuations quantiques du vide. Cet effet a été constamment vérifié en pratique depuis 1958, avec désormais une précision de 1 %. Il pourrait être à l'origine de la force de gravité et de l'inflation cosmique.

Ceinture de Kuiper

De l'astronome néerlandais Gerard Kuiper. Région du système solaire située au-delà de l'orbite de Neptune – entre 40 et 50 unités astronomiques – contenant des milliards de petits corps en orbite et qui sert de « réservoir » de comètes, lorsque ces petits corps « décrochent » pour se rapprocher du Soleil.

Cerveau Matriochka

Ainsi dénommé par analogie avec les poupées russes, cerveau formé par l'addition de nuages de nanordinateurs* organisés en sphères de Dyson* concentriques (et issu du recyclage de la matière inerte des planètes du système originel), en orbite autour d'une étoile qui les alimente en énergie.

CETI (*Communications with Extra-Terrestrial Intelligence*)
Communications avec les intelligences extraterrestres. Sur le modèle du programme de recherche SETI (*Search for Extra-Terrestrial Intelligence*).

Compilateur

Programme informatique permettant de convertir un code source écrit dans un langage de programmation évolué (compréhensible par l'être humain) en un langage de plus bas niveau (assembleur, langage machine) interprétable par la machine.

Commande de phase (antenne réseau à)

Matrice d'antennes de petite taille alimentées de telle manière que les signaux engendrés correspondent à ceux qui seraient émis par une antenne de forme prédéterminée. Ce résultat étant obtenu par interférence constructive grâce au décalage de phase des signaux élémentaires. La technologie a été développée à l'origine pour les radiotélescopes, puis généralisée (grâce à la miniaturisation qu'elle autorise) aux antennes embarquées sur les satellites.

Compurgation

En droit médiéval, procédure de jugement permettant l'acquittement du prévenu s'il peut présenter un nombre suffisant de personnes à l'appui de son innocence.

Computronium

Nom donné à la matière, au niveau moléculaire, voire atomique, lorsqu'elle est utilisée comme support de données. Chaque atome devient ainsi une unité de mémoire.

Cône de lumière

En relativité restreinte, le cône de lumière définit la distinction entre événements passés et futurs. Tous ceux situés à l'intérieur de ce cône (orienté vers le passé ou l'avenir) ont été (ou seront) causalement reliés à l'événement défini par le point d'origine. Les événements situés en dehors dudit cône, soit à une distance supérieure à celle atteinte dans le temps limite défini par la vitesse de lumière (d'où le nom), sont dit *ailleurs*, puisqu'aucune relation causale avec le lieu et l'instant présent définis comme origine du cône ne peut leur être attribuée.

Convergence

Qualifie la réunion de technologies diverses (principalement des nanotechnologies). On parle généralement de NBIC, (Nanotechnologie, Biotechnologie, Informatique et sciences Cognitives). Mais en matière d'acronymes, la convergence n'est pas encore vraiment de mise puisque Ray Kurzweil penche plutôt pour GNR (Génétique, Nanotechnologie et Robotique) quand d'autres préfèrent la formulation NRG, par assimilation phonétique avec l'anglais « Energy ». Dans *Radical Evolution*, le journaliste Joël Garreau parle de GRIN (Génétique, Robotique, Information et Nanoprocessus), tandis que dans *Our Molecular Future* [Notre Avenir moléculaire], Douglas Mulhall emploie GRAIN (Génétique, Robotique, Intelligence Artificielle et Nanotechnologie) quand enfin, BANG (Bits, Atomes, Neurones et Gènes) a les faveurs de maints journalistes et universitaires pour son côté synthétique.

Un article de José Cordeiro : http://crafters-circle.com/PDF4/article1A.pdf

Cyberespace

Terme popularisé par William Gibson dans son roman *Neuromancien* (La Découverte, 1985). Il qualifie l'espace virtuel des communications et du stockage électroniques, principalement Internet avec le web et les mondes virtuels des jeux en ligne, par opposition au monde réel.

Daemon

Programme informatique, processus ou ensemble de processus qui démarre et/ou tourne en arrière-plan et non sous le contrôle direct de l'utilisateur.

Déni de service (attaque par)

Mode de blocage intentionnel d'un site web en le saturant de requêtes automatiques, au point de l'empêcher de fonctionner et donc de fournir les services pour lesquels on le consulte.

Digerati (anglicisme, de *digital* et *litterati*)

Le terme, apparu dès 1992, désigne les « lettrés de l'ère numérique », aussi bien les dirigeants des start-ups de la Silicon Valley que les chercheurs, penseurs et leaders d'opinion spécialistes des technologies numériques, de l'Internet et de leur influence sur la société.

Dijkstra, Edsger Wibe (1930-2002)

Mathématicien néerlandais, pionnier de l'informatique, devenu célèbre pour ses aphorismes cinglants (« La programmation par objets est une idée exceptionnellement mauvaise qui ne pouvait naître qu'en Californie. »), connu (entre autres travaux) pour un article réfutant la multiplication de l'instruction « go to » en programmation simple, lui préférant les instructions de « programmation structurée », plus précises (« si », « alors » « ou bien » « tant que », « répéter »…) que l'on trouve en particulier dans le langage ALGOL dont il fut l'un des concepteurs. L'article en question est devenu célèbre par son titre ironique : *« Go To Statement Considered Harmful »* (« L'Instruction Go To considérée comme nuisible »). Il a obtenu le prix Turing en 1972 et en 1974 le prix de l'article informatique influent, rebaptisé dès l'année suivante prix Dijkstra en son honneur.

Distribution gaussienne, courbe de Gauss

Loi de distribution statistique dont la représentation graphique est une courbe en cloche.

DMZ (*Demilitarized Zone*)

Ce terme militaire (« Zone démilitarisée ») est repris en informatique des réseaux pour qualifier une adresse IP* fournie dans une zone *sécurisée* – par exemple via un VPN (Virtual Private Network – réseau privé virtuel) ou un pare-feu entre un intranet (réseau interne) et l'Internet (réseau extérieur) reliés par un routeur.

DSN (*Deep Space Tracking Network*)

Réseau de communication avec l'espace lointain. Réseau de trois antennes paraboliques géantes (l'une d'elles fait 70 mètres de diamètre), situées en Californie, en Espagne et en Australie. Géré par le JPL (Jet Propulsion Laboratory), il est utilisé par la NASA pour communiquer avec ses sondes interplanétaires, recevant de celles-ci les données télémétriques mais il peut également émettre des commandes de contrôle à distance et procéder à des observations radio-astronomiques (en particulier en faisant de l'interférométrie à très longue base).

Le site dédié de la NASA : http://deepspace.jpl.nasa.gov/

Effet Flynn

De James Flynn (1934-), professeur de sciences politiques néo-zélandais. Constatation (encore discutable et discutée tant les biais analytiques peuvent être nombreux) de l'augmentation régulière du QI des individus, principalement dans les pays développés. Les causes en seraient multiples (amélioration de la santé, de la nutrition, de la stabilité sociale et familiale, de l'environnement, des stimulations dues au progrès des techniques et des médias).

Eigenfaces

Ensemble d'images vectorielles de base permettant de reconstituer un visage dans les logiciels de reconnaissance visuelle. On pourra ainsi, par facilité, parler d'une « eigen-mère », d'un « eigen-père ».

Eldritch Palmer

Personnage du roman de Philip K. Dick *Le Dieu venu du Centaure* (*The Three Stigmata of Palmer Eldritch*, 1965).

État d’arrêt
Domaine de l’informatique. Voir Problème de l’arrêt*.

Étoile à neurones

Référence aux « étoiles à neutrons ». Étoiles dégénérées dont la matière a été convertie en computronium*.

Exaquops (*Exa Quintillion Of Quantum-computation Operations per Second*)

Unité de mesure informatique construite sur le modèle de MIPS. L'écrivain Rudy Rucker, qui est l'un des rares à fournir l'étymologie de cet acronyme dans les notes * sur son roman *Postsingular*, notes dans lesquelles il consacre une longue étude à *Accelerando*, qualifie ce terme de « lovely word » (*mot charmant*).

Source : http://www.rudyrucker.com/pdf/postsingularnotesposted.pdf

Exon

Fragments d'ARN primaire qui se retrouvent dans l'ARN cytoplasmique, par opposition aux introns, éliminés lors de l'épissage, une des phases permettant la transmission des informations génétiques présentes dans l'ADN (on parle de transcription).

Expansion cosmique

Phase d'expansion très violente (on parle de 2^{100}) de l'univers quelque 10^{-35} après sa création dans le modèle du Big Bang. Hypothèse suggérée à l'aube des années 1970 pour expliquer entre autres pourquoi l'univers observable est en tout point homogène, quelle que soit la direction d'observation.

Extropien, extropianisme

Variante du transhumanisme*, prônant une foi en un progrès illimité grâce à la science et aux techniques. (l'extropie par opposition à l'entropie). Paraphrasant l'adage classique de Constantin Tsiolkovsky, « la Terre est le berceau de l'humanité mais l'homme n'a pas vocation à rester toute sa vie au berceau », le physicien Freeman Dyson, lui aussi partisan du transhumanisme, a dit : « L'humanité me semble un magnifique commencement, mais pas le dernier mot. »

Un texte éclairant de Max More* : http://editions-hache.com/essais/more/more1.html

Fagin

Personnage d'*Oliver Twist* de Charles Dickens, devenu l'archétype du chef de bande d'enfants formés au vol à la tire. Incidemment, et probable clin d'œil de l'auteur, Ronald Fagin est également un informaticien américain, connu pour son intérêt pour le raisonnement sur la connaissance.

Faux vide

En théorie quantique des champs, désigne un état métastable de l'espace dont l'état d'énergie est celui d'un minimum local, quoique supérieur à celui du vide réel avoisinant. À la suite de fluctuations quantiques ou par la création de particules à haute énergie (effet tunnel), cette portion d'espace peut toutefois disparaître (d'où son caractère métastable) au bout d'un temps limité.

Fermi (paradoxe de)

Énoncé au début des années 1950 par le physicien atomiste Enrico Fermi, alors qu'il s'interrogeait sur l'existence hypothétique d'une vie extraterrestre : « S'il y avait des civilisations extraterrestres, leurs représentants devraient nous avoir déjà rendu visite ou à tout le moins contactés. Or, à ce jour, ce n'est pas le cas. Où sont-ils donc ? »

Fermi insistait sur le fait que la civilisation humaine était très récente par rapport à l'âge de la Terre, et plus encore par rapport à celui du Système solaire et enfin de notre étoile, par rapport aux autres étoiles de notre Galaxie…

Redécouvert et popularisé par l'astrophysicien et vulgarisateur Carl Sagan dans les années 1970, ce paradoxe a depuis été considérablement discuté. D'aucuns le considérant de manière formelle comme un pur syllogisme, d'autres arguant que ses bases sont biaisées car les notions impliquées (progrès linéaire, volonté de communiquer, compatibilité du langage, des technologies et des paradigmes) font la part trop belle à l'anthropomorphisme.

Fluffragette

Terme apparu en 1997 dans le Daily Mail, dans le « *Fluffy Manifesto* » – « Manifeste ouaté » – signé par l'humoriste, comédienne, vidéaste et activiste politique britannique Cherri (Cheryl ou Cherry) Gilham, connue initialement pour ses apparitions remarquées et dévêtues sur la fameuse page 3 des tabloïds). Une fluffragette est une « pré-féministe » qui n'hésite pas à contrôler les hommes non pas en se masculinisant mais au contraire en utilisant les appas traditionnellement plaqués à l'image de la femme et tant honnis des féministes comme la ruse, le charme et la séduction. Leur but étant de parvenir à s'émanciper par le truchement « de rires niais, de moues boudeuses, de roucoulades et de flirt éhonté ». (source : http://www.worldwidewords.org/articles/wordsof97.htm)

Flugiciel
Synonyme de biogiciel*.

FPGA (*Field-Programmable Gate Array*)

Type de composant électronique qui fait partie de la catégorie plus large des circuits logiques programmables. Il s'agit de réseaux logiques reconfigurables et modifiables de manière logicielle. Les FPGA privilégient le recours à la RAM (mémoire vive). Leur généralisation date des années 1990.

Fractale de Langford

Voir Basilic* et Langford, David*.

Framework

Domaine de l'informatique. De l'anglais « charpente », « cadre » : structure conceptuelle de base, « boîte à outils conceptuelle » facilitant la conception de logiciels, le développement d'une architecture réseau ou de sites Internet.

Fullerène

Molécule découverte en 1985, formée de 60 atomes de carbone généralement organisés en forme de sphère creuse (d'où le nom, en hommage aux structures géodésiques de l'architecte américain Buckminster Fuller). Elle peut également former des ellipsoïdes ou des nanotubes.

Galileo
: Constellation de satellites européens de positionnement destinée à s'affranchir du système GPS américain et donc de son éventuel bridage par les autorités militaires.

Geek

Fanatique fou fondu d'informatique et particulièrement de tout ce qui a trait au web, à la programmation, aux jeux et à l'Internet. Le terme, initialement infamant (le geek type est un ado attardé, asocial voire asexué, perclus d'acné, affublé de grosses lunettes, vêtu de manière ridicule et se nourrissant exclusivement de pizzas, vissé devant son écran), a pris désormais une connotation plus positive, voire miséricordieuse, même si la notion d'inadaptation sociale reste prégnante. Le geek peut être assimilé à l'*otaku* japonais.

Hélicam

Drone (généralement quadrirotor) équipé d'une caméra utilisé pour les prises de vue aériennes.

IA

Intelligence artificielle

Immortagène

Gène de prolongation indéfinie de la vie ou « gène d'immortalité » développé par génie génétique dans les années 2050.

Indirection

En informatique, désigne l'accès à l'adresse d'un objet (soit pour récupérer celle-ci, soit pour accéder à ce dernier). L'indirection peut être simple ou multiple.

Intrathécal

Injection, ponction ou implantation entre deux cloisons organiques (et plus particulièrement, sous l'arachnoïde, l'une des trois méninges).

Jeu de la vie

Inventé en 1970 par le mathématicien britannique John Horton Conway en 1970, ce « jeu » est ce qu'on appelle un automate cellulaire*. Sur une trame à deux dimensions, des éléments appelés « cellules » peuvent posséder deux états, « vivant » et « mort » en fonction du nombre et de la position des huit cellules situées dans leur voisinage immédiat. L'ensemble peut générer des structures auto-réplicatives susceptibles de se reproduire ou se déplacer dans cet espace. Malgré ses règles simples, ce jeu constitue une machine de Turing* universelle.

Kardachev (échelle de)

Définie en 1964 par l'astronome soviétique Nikolaï Semenovitch Kardachev (1932-), elle se veut un moyen de définir le degré d'évolution d'une civilisation galactique en fonction de leur consommation énergétique (seul moyen de la mesurer à distance).

Cette classification est de type exponentiel :

Une civilisation de type I est capable d'accéder à toute l'énergie de sa planète et de l'utiliser.

Une civilisation de type II peut récupérer toute l'énergie de son étoile (technique des sphères de Dyson*, entre autres).

Enfin, une civilisation de type III mobiliserait toute l'énergie produite par sa galaxie.

Par la suite, dans des versions révisées (entre autres par Carl Sagan et Michio Kaku), le classement inclut leur capacité à survivre aux catastrophes cosmiques. D'aucuns ont ainsi pu ajouter les degrés IV (utiliser l'énergie d'un amas entier de galaxies – voir Vide du Bouvier*), voire V ou même VI (survie indéfinie à tout aléas de l'univers)… Pour une étude exhaustive des diverses variantes de ce classement, lire : http://tinyurl.com/b5jwr4

Kawaï (du japonais ancien *Kawaï Ayushi* : « au visage rougissant de honte »)
Adjectif japonais signifiant mignon, gentil, adorable et par extension, pour les Occidentaux en tout cas, un peu cucul.

Ken Thompson (hack de)

En 1984, l'informaticien américain Kenneth Lane Thompson, ingénieur chez Bell et concepteur du premier système d'exploitation Unix (il travaille aujourd'hui chez Google), a défini une méthode permettant d'injecter un virus, accompagné d'un cheval de Troie au niveau le plus élémentaire d'une machine électronique (le compilateur). À moins de coder en langage binaire, aucun outil d'inspection ou de débogage ne peut détecter l'infection et surtout l'empêcher de se propager à l'infini. L'idée sous-jacente à la démonstration était qu'aucun système d'exploitation ne pouvait être entièrement sûr.

Plus d'information ici :

http://c2.com/cgi/wiki?TheKenThompsonHack

Kettenkrad

Autochenille biplace de taille réduite, dotée d'une roue avant sur fourche à guidon. Cette moto semichenillée a été utilisée par l'armée allemande dans les années 1940.

Khi-deux (test du)

Test statistique permettant d'évaluer la correspondance d'une série de données avec une loi de probabilités définie a priori.

Kurzweil, Ray(mond) (1948-)

Informaticien américain (spécialiste entre autres de l'OCR, Reconnaissance optique de caractères). Conseiller de l'armée américaine en tant que spécialiste des nanotechnologies, il est à l'origine de la notion de singularité, selon laquelle le rythme du changement technologique s'accélère de manière exponentielle jusqu'à atteindre, d'ici les années 2050, un point d'inflexion qui changera la nature même de l'homme.

Langford, David (1953-)

Physicien atomiste et auteur de science-fiction gallois, (http://www.infinityplus.co.uk/misc/dl.htm), à l'origine de l'idée de BLIT « Berryman Logical Imaging Technique », une technique d'imagerie censée, à l'instar d'une image subliminale, atteindre le cortex du spectateur pour y télécharger à son insu un virus et en prendre ainsi le contrôle. Dans sa nouvelle éponyme, il précise que ce genre de structure se trouve dans certaines images fractales. Cette *fractale de Langford* est également connue sous le nom de BASILIC* (d'après le nom de la créature mythique).

Plus sur ce sujet : http://ansible.uk/writing/c-b-faq.html

La nouvelle : http://www.infinityplus.co.uk/stories/blit.htm

Législatosaure

Développement hypertrophique du mille-feuille législatif et juridique.

LISP (de l'anglais *list processing*, « traitement de listes »)

Langage informatique inventé en 1958 et essentiellement architecturé sous forme d'emboîtements de listes (symbolisées par des parenthèses). Cette construction sous forme d'expressions symboliques (ou S-expressions*) rend le langage à la fois souple, puissant et expressif, ce qui en a fait un outil de choix dans la recherche en intelligence artificielle.

LockMartBoeing

À l'instar du « GalliGrasSeuil » connu pour monopoliser les prix Goncourt, acronyme symbolisant cet exemple parfait du complexe militaro-industriel américain regroupant les sociétés de matériels et équipements aéronautiques et militaires Lockheed, Martin-Marietta et Boeing.

MACHO (*Massive Compact Halo Object*)
Objets hypothétiques compacts et sombres présents dans le halo galactique et qui pourraient contribuer à la matière noire.

Mappage

Domaine de l'informatique. Association d'un ensemble de données avec un autre ensemble. Il s'agit d'une mise en correspondance équivalent à une projection bijective en langage mathématique.

Masque jetable

Algorithme de cryptographie théoriquement impossible à casser, la clé de chiffrement, à usage unique, étant formée d'une suite de caractères parfaitement aléatoires et au moins aussi longue que le message à chiffrer.

MassPike (*Massachusetts Turnpike*)

Également « The Pike », surnom donné au tronçon Est, à travers l'État du Massachusetts, de l'autoroute 90, la transcontinentale la plus longue des États-Unis reliant, sur 4 990 km, Seattle à Boston.

Max More

Pseudonyme du philosophe et futuriste britannique Max T. O'Connor, qui s'est fait connaître par son doctorat à l'université de Californie du Sud *« The Diachronic Self: Identity, Continuity, and Transformation »*. Devenu l'un des principaux théoriciens du transhumanisme*, en particulier dans sa version extropienne*.

MDMA (3,4 – méthylène – dioxy – méthamphétamine)
Amphétamine plus connue sous le nom d'ecstasy.

Media Lab

Département du MIT (Massachusetts Institute of Technology), dont l'originalité est d'étudier les synergies entre design, architecture, médias (arts et musique), technologies (en particulier la robotique et l'intelligence artificielle), neurologie… souvent dans un cadre sociologique, fondé en 1985 par Nicholas Negroponte et Jerome Wiesner.

Son site : http://www.media.mit.edu/

Mégasec, gigasec, térasec… (construit par assimilation avec parsec*)

Unités de temps.

Mégaseconde : 10^6 secondes, un million de secondes, un peu moins de 12 jours. Une année représente environ 31,5 Ms.

Gigaseconde : 10^9 secondes, un milliard de secondes, environ trente et un ans

Téraseconde : 10^{12} secondes, mille milliards de secondes, environ 317 siècles.

Mème

Sur Internet, anglicisme qualifiant tout phénomène de mode sur Internet décliné sous une forme virale (du hashtag aux LolCats). Repris par la publicité sous la forme du marketing viral.

Mèmeome (formé sur « génome »)

« Carte » de l'ensemble des souvenirs d'un individu, en particulier tous ceux relatifs à son milieu familial et son comportement social.

Mèmeplex

Ensemble matériel/logiciel consacré à l'étude d'un sujet. L'équivalent post-singularité d'un guide ou d'un mémento.

Menger (éponge de, ou **éponge de Menger Sierpinski)**

Solide fractal (décrit pour la première fois par le mathématicien autrichien Karl Menger en 1926). C'est l'extension en trois dimensions d'un tapis de Sierpinski : un cube divisé en trois sur chaque face, puis évidé de son cube central, chacun des vingt cubes restant subissant à son tour le même sort (division en 21, retrait du cube central), à l'infini. On prouve qu'à la nième itération, le nombre de cubes est de 20n. On en trouvera un exemple interactif ici (nécessite un plug-in Java) : http://www.mathematik.com/Menger/Menger2.html

Méningiciel (en anglais : *skullware*)
Puce d'extension mémorielle.

Microgiciel (en anglais : *firmware*)
Ensemble d'instructions logiques de base servant en général au démarrage d'un appareil électronique avant l'installation de son système d'exploitation puis de ses programmes proprement dits.

MIPS

Unité de mesure informatique – Million d'instructions informatiques (passage de 0 à 1) par seconde. Mesure de la puissance de calcul des ordinateurs. Voir aussi Exaquops*.

Monte-Carlo (méthode de)

Méthode de simulation recourant principalement à des calculs probabilistes à base de méthodes aléatoires (analogues à celles en pratique dans les jeux de hasard). Utilisée en calcul de risque (bourse, gestion financière) mais aussi en physique appliquée (résolution d'équations aux dérivées partielles par John von Neumann).

Moore (loi de)

C'est dans un article rédigé en 1965 que Gorden Earle Moore, ingénieur informaticien chez Intel, observe que la densité de composants électroniques double tous les deux ans (chiffre ramené ultérieurement à dix-huit mois).

En fait, Moore a établi par la suite tout un ensemble de lois empiriques pour estimer l'évolution de la puissance, de la complexité et de la vitesse de calcul des appareils informatiques, mais aussi quantité d'autres paramètres (nombre de composants d'un processeur, fréquence d'horloge, taille de mémoire, capacité de disque dur, etc.).

Lorsque les limites physiques de la micro-électronique seront atteintes, il faudra changer de paradigme (passer aux nanotechnologies*) pour franchir ce plafond de verre que les spécialistes de l'industrie ont baptisé *The Wall* (le Mur).

Jusqu'ici, cette loi n'a pas été démentie au point d'être devenue l'un des piliers des théories transhumanistes* et surtout l'un des arguments de base des défenseurs de la singularité*.

Un site discutant les conséquences technologiques de la loi de Moore :
http://futureblogger.net/futureblogger/category/Robotics

Moravec, Hans (1948-)

Mathématicien, roboticien et spécialiste d'intelligence artificielle, d'origine australienne. Enseigne à l'université Carnegie Mellon. Ses théories sur la transition des robots de l'état de simple machine à celui d'intelligence supérieure, inspirée en partie des lois de la robotique d'Isaac Asimov a eu une forte influence sur les écrivains de S-F (Dan Simmons, Neal Stephenson, Robert Forward, Rudy Rucker et bien sûr Charles Stross). Selon Moravec, en 2040, les robots effectueront 100 millions de MIPS* (million d'instructions par seconde) soit 100 000 milliards d'instructions par seconde et surpasseront l'intelligence humaine. On connaît également sa prédiction « La singularité est proche », il en a même plaisamment calculé la date exacte : le 16 octobre 2017 à 11 h 16.

Son site perso : http://www.frc.ri.cmu.edu/~hpm/

Moudaraba

En finance islamique (conforme à la charî'a), contrat entre un promoteur et des investisseurs dans lequel, en cas de perte, celle-ci est entièrement supportée par les investisseurs en capitaux.

Mourabaha

En finance islamique (conforme à la charî'a), système de vente par un prêteur qui tient lieu d'intermédiaire (en général, une banque) en prenant une commission au passage. L'idée est de contourner la notion de prêt à intérêt, bannie par le Coran.

MPTP (1 - méthyle 4 - phényl 1,2,3,6-tétrahydro-pyridine)

Neurotoxine qui provoque de manière irréversible les symptômes de la maladie de Parkinson en détruisant une partie des neurones de la substance noire. Découverte accidentellement comme sous-produit de la fabrication du MPPP, un opioïde de synthèse.

Nanordinateur (nano-ordinateur)
Ordinateur subminiaturisé grâce à des composants de taille submoléculaire.

Nanosat (nanosatellite)

Satellite de petite taille (parfois moins d'un kilo) et à très bas coût, généralisé depuis la fin des années 1990 grâce, pour l'essentiel, à la miniaturisation et la large diffusion des composants électroniques à haute intégration. Les tout premiers ont été réalisés dans le cadre de travaux pratiques scolaires ou universitaires. Par la suite, les grands acteurs de l'aérospatiale (télécoms, météo, géolocalisation, armée) ont généralisé l'envoi de grappes de tels satellites.

Nanotechnologie

Introduit en 1985 par Eric Drexler, le terme recouvre l'ensemble des techniques permettant la création et la manipulation d'objets matériels d'une taille comprise entre 1 et 100 nanomètres. Voir BANG*.

NBIC

Nanotechnologie, Biologie, Informatique et sciences Cognitives. Voir BANG*.

Netscape
: Espace virtuel du Net.

Neurordinateur (en anglais : *wetware*. Voir aussi Biogiciel*)

Ordinateur biologique ou ordinateur neuronal : circuit logique formé en connectant artificiellement des neurones et pouvant à terme créer l'équivalent organique d'un ordinateur. Dès 1999, un chercheur américain, Bill Ditto, a réussi à créer un circuit de calcul arithmétique opérationnel en utilisant des neurones de sangsues. Des recherches ultérieures ont été faites avec des neurones d'escargots (source : http://news.bbc.co.uk/2/hi/science/nature/358822.stm).

Okhni (du russe *okhno*, « fenêtre »)

Nom du système d'exploitation Windows en russe. En fait, ce nom (officieux) regroupe tout un tas de sites de hackers, geeks* et sert de nom de ralliement à maints groupes de discussions russes, ukrainiens, polonais, sur le piratage et la « personnalisation » du susdit système de Microsoft.

O’Neill (cylindre d’)

Habitat spatial en forme de gigantesque cylindre en rotation de 3 km de rayon et 30 de longueur, imaginé par le physicien américain Gérard O’Neill à Princeton dans les années 1970.

Oort (nuage d')

En astronomie, nuage sphérique de petits corps en orbite autour du Soleil à une distance variant entre 30 et 100 000 unités astronomiques, à près de deux années-lumière, ce qui correspond aux confins de l'influence gravitationnelle de notre étoile. Il semble être à l'origine de la plupart des comètes.

Open-source

En informatique, qualifie un programme (système d'exploitation, logiciel) dont le code source est en libre-accès et peut être modifié librement, à la condition de toujours en référencer l'origine et de ne pas en tirer de bénéfices indus. Ainsi du système d'exploitation Linux, par opposition aux programmes propriétaires, payants et fermés (comme Windows de Microsoft ou iOS d'Apple). Par extension, les sociétés généralement non commerciales (fondations, associations…) qui gèrent et diffusent ces programmes.

Oracle de Turing

« Boîte noire » dite « Oracle » ajoutée à une machine de Turing*, lui permettant de résoudre les problèmes normalement non décidables en un temps fini. Parmi ceux-ci, le problème de l'arrêt*.

Orthohumain (du grec *orthos*, « droit, régulier »)

Néologisme créé à la fin du XXI^e^ siècle pour qualifier les hommes restés « normaux » – à savoir uniquement améliorés par la technologie tout en conservant leur intégrité physique et leur unicité mentale –, le plus souvent par choix économique, sociologique mais parfois aussi philosophique, éthique ou politique, à la différence des transhumains* puis posthumains* issus de la singularité*.

OSP (*Office of Special Plans*)

Ce « Bureau des moyens spéciaux » fut une unité spéciale de renseignement créée à l'instigation de Donald Rumsfeld, ministre américain de la Défense sous la présidence Bush, après les attentats du 11 septembre. Cette émanation des néo-conservateurs (les « faucons » D. Rumsfeld et P. Wolfowitz) était essentiellement destinée à « doubler la CIA » en fabriquant des preuves pour justifier l'invasion de l'Irak. Surnommée « La Cabale », cette officine, rapidement critiquée pour ses méthodes et ses résultats… aléatoires, a connu une existence éphémère (de septembre 2002 à juin 2003).

Parcours en profondeur (algorithme de)

Algorithme de parcours d'un graphe (par exemple une arborescence, un labyrinthe) constituant à explorer systématiquement chaque branche, remonter à la première fourche, cocher celle-ci et passer à la suivante (contrairement à un algorithme *en largeur* qui explore tour à tour chaque niveau de l'arborescence).

Parsec

Domaine de l'astronomie, de « parallaxe par seconde ». Unité de longueur définie comme la distance à laquelle une unité astronomique (la distance moyenne de la Terre au Soleil) est vue sous un angle d'une seconde d'arc. Un parsec vaut un peu plus de 30 milliards de kilomètres ou 3,2616 années-lumière.

Penrose (pavage de)

Du nom du mathématicien anglais Roger Penrose, désigne un pavage non périodique de symétrie d'ordre 5 dont la caractéristique principale (contrairement aux pavages classiques, à base de carrés, triangles, hexagones…) est de ne pas se reproduire selon une grille régulière et répétitive. On a découvert ultérieurement que cette structure géométrique décrivait certains quasi-cristaux.

Pétaflop (*PETA FLoating Operations Per Second*)

Un pétaflop correspond à 10^{15} (10 000 000 000 000 000), soit un million de milliards d'opérations en virgule flottante par seconde. En 2008, un ordinateur militaire américain dépassait ce seuil. En juin 2013, une machine chinoise a dépassé les 54,9 pétaflops et la course continue… (source : http://www.computerworld.com/s/article/9239710/China_surpassing_U.S._with_54.9_ petaflop_supercomputer)

Ping, pinguer, faire un ping sur…

Émettre une brève chaîne de caractères (« ping ») pour tester la validité d'une adresse Internet. Par extension, donner un coup de sonde ou aller visiter un site : *« Surtout n'hésitez pas à nous pinguer ! »*

Planck (unités de)

Ainsi nommées en hommage au physicien allemand Max Planck (1858-1947), l'un des pères de la mécanique quantique, elles forment un système d'unités de base (constante gravitationnelle, vitesse de la lumière, etc.) arbitrairement évaluées à 1 et par définition indivisibles. Ainsi la longueur de Planck, égale approximativement à $1{,}6 \times 10\text{-}35$ m, devient-elle la longueur minimale qu'il soit possible de mesurer, celle à partir de laquelle la gravité commence à présenter des effets quantiques.

Point oméga

Concept développé par Pierre Teilhard de Chardin (entre autres dans « *Le Phénomène humain* » et « *L'Avenir de l'Homme* »), symbolisant le point ultime du développement de la complexité et de la conscience qu'atteindra un jour l'Univers. D'aucuns y ont vu les prémisses des théories holistiques, de la singularité* technologique et de toutes les théories physico-philosophiques du transhumanisme*, du dessein intelligent et du dogme de Tipler*.

Par extension plaisamment, appliqué aux chrétiens : « rejoindre le point oméga », synonyme de mourir.

Point triple de l'eau

En thermodynamique, le point triple correspond à la coexistence des trois phases (solide, liquide, gazeuse) d'un corps chimique. Dans le cas de l'eau, c'est à 0,01 °C et 0,006 atmosphère. À ces température et pression, la glace se sublime, passant directement à l'état de vapeur (d'où par exemple, l'absence d'eau liquide sur des planètes sans atmosphère ou à l'atmosphère raréfiée).

Politie (du grec πολιτεία, politeia)

Forme de gouvernement idéal, apogée de la démocratie participative. Cet idéal aristotélicien a été repris par Jean-Jacques Rousseau. Par extension, représente l'ensemble indissociable formé par une société avec son gouvernement. Le terme jusqu'ici désuet est devenu répandu sous cette acception au cours du XXI^e^ siècle.

Posthumain, posthumanisme

Déclinaison (finalement ironique) du successeur de l'homme, effectivement devenu posthume. Aboutissement ultime du transhumanisme*.

Problème de l'arrêt

Domaine de l'informatique. Problème consistant à déterminer si un programme informatique (au sens théorique d'une machine de Turing*) finira par s'arrêter ou non. Dans la pratique, les mémoires sur lesquelles s'effectuent les programmes étant de taille finie, il reste possible de vérifier si le programme finira par s'arrêter ou au contraire tournera en boucle, le problème demeurant que plus le nombre des états de mémoire est élevé, plus le temps de ce calcul s'allonge de manière exponentielle.

Proxy

Programme intermédiaire servant de barrage ou de filtre entre deux réseaux informatiques (le plus souvent, un réseau domestique et le web). Par extension, on qualifie également de proxy le serveur ou la machine qui héberge ce programme et tient lieu d'interface réseau (un routeur, par exemple).

Psséphologie

Branche des sciences politiques qui traite de l'analyse scientifique des élections. Le terme a été formé par l'historien britannique Ronald McCallum (1893-1973) à partir du grec *psephos* (ψῆφος), qui signifie galet, petit caillou, jeton, l'équivalent du bulletin de vote dans l'Antiquité. Lire ici : http://www.cairn.info/revue-politix-2008-1-page-13.htm

P2P (*peer to peer*, pair-à-pair)
Communication bilatérale (du même type que la communication téléphonique classique), par opposition aux communications Internet par publipostage électronique (ou bien sûr aux média classiques, presse, radio, télé…) qui lient un seul émetteur à une multitude de récepteurs.

Python

En informatique, langage de programmation orienté objet. Placé sous licence libre, il est multi-plates-formes (du supercalculateur à la tablette ou au smartphone en passant par l'ordinateur de bureau) et multi-systèmes d'exploitation (Unix, Windows, Linux, MacOS, Android, iOS, etc.) Il est apprécié tant par sa puissance que par la clarté de sa syntaxe.

Rayon de Schwartschild

Domaine de l'astronomie. Limite dans l'orbite d'un trou noir en dessous de laquelle tout objet ou rayonnement est aspiré sans espoir de retour. On parle également d'horizon du trou noir. Ainsi nommé en hommage à l'astrophysicien allemand qui fut le premier à formaliser cette singularité dérivée des équations gravitationnelles d'Einstein.

Renfield

Personnage du roman de Bram Stoker, *Dracula*. Il est interné dans un hôpital psychiatrique et reste partagé entre soumission et rébellion contre le comte. Par extension, désigne un factotum, un homme à tout faire, un maître-Jacques, un boy, un serviteur, un subalterne… et naguère encore un *Gopher* (« va faire ») en anglais.

Réseau de communication avec l’espace lointain

Voir DSN*.

Réseau (neuronal) hamiltonien

Type de configuration géométrique d'un réseau de neurones artificiels permettant de résoudre le problème de l'entropie : le but du réseau étant de produire de l'information (d'où diminution de l'entropie), son bilan énergétique diminue en compensation, or la résolution de certains problèmes exigerait une énergie (et un temps) infinis. L'utilisation d'un graphe hamiltonien (cycle passant par tous les sommets d'un graphe) permet d'optimiser la fonction et (par exemple), de résoudre en un temps calculable certains problèmes (dits NP-complets), ce dont sont incapables les ordinateurs classiques.

Plus : http://cdn.intechopen.com/pdfs-wm/6059.pdf

Rogérien (argument)

Technique de résolution des conflits consistant à rechercher un point commun d'entente au lieu de polariser le débat autour des différences. Cette stratégie de psychologie cognitive est l'un des « Principes de communication » élaborés par le psychologue américain Carl Rogers (1902-1987) dans les années 1940 et 1950.

Rotary Rocket

Entreprise privée américaine qui tenta, à l'orée des années 1990 de développer le projet « Roton », un lanceur mono-étage réutilisable, mi-fusée, mi-hélicoptère. Après quelques essais peu concluants, la société a fermé en 2001.

RUR (*Rossum's Universal Robots*)

Titre anglais de la pièce du dramaturge tchèque Karel Čapek, écrite en 1920, histoire de la révolte d'une colonie d'androïdes et où apparaît pour la première fois le mot « robot » – de la racine slave « esclave » qui a donné les mots *Robota* et *Robotnik* (travailler, ouvrier) dans de nombreuses langues slaves contemporaines.

Sac à dos (problème du) (KP, *Knapsack Problem* en anglais)
Problème d'optimisation combinatoire lorsque deux critères entrent en concurrence. Ainsi, comment remplir au mieux un sac à dos avec des objets de valeur et de poids divers, pour amasser la valeur maximale sans dépasser le poids limite…

Sanger, Ernest

Personnage qui apparaît dans les deux séries de super-héros créées par Stan Lee et Jack Kirby, publiées par Marvel *Les Quatre Fantastiques* et *Les Vengeurs*. La germanisation du nom du vaisseau en *Ernst Sanger*, amène à songer que l'auteur a voulu également rendre hommage à un homonyme de la vraie vie, à savoir Eugen Sänger*.

Sänger, Eugen (1905-1964)

Cet ingénieur aéronautique autrichien qui a fait sa carrière en Allemagne et en France est considéré comme un des pionniers de l'astronautique. Connu pour ses travaux sur le vol suborbital (dès 1937), puis, après-guerre sur le statoréacteur et la propulsion par voile solaire. Encore aujourd'hui, maints projets d'avion suborbital sont dérivés directement de ses recherches.

Source : http://www.astronautix.com/astros/saenger.htm

Schrödinger (boîte de, paradoxe de)

Du nom du physicien allemand Erwin Schrödinger, et de sa fameuse expérience de pensée imaginée en 1935 pour expliquer le paradoxe quantique de la mesure (la mesure d'un phénomène affecte celui-ci). L'idée est de mettre un chat dans une boîte avec un flacon de gaz mortel relié à un compteur Geiger. Le flacon se brise ou non selon que le compteur détecte ou non une désintégration dont la probabilité de survenue dans un délai d'une minute est d'une chance sur deux : au bout d'une minute, statistiquement, le chat est donc à la fois mort et vivant et seule l'ouverture de la boîte permettra de lever l'ambiguïté, ce qui prouverait que la mesure (l'ouverture de la boîte) a rétroactivement influé sur le phénomène (la désintégration ou non).

Segway®

Scooter monoplace à deux roues parallèles, équilibré et manœuvré par gyroscope, commercialisé à partir des années 1990.

Sensawunda (de l'anglais *sense of wonder*, « émerveillement »)
Amphétamine de synthèse dérivée de l'ecstasy.

Serdar Argic

Pseudonyme de l'auteur, en 1994, des premiers spams diffusés sur les forums Usenet, contestant avec insistance la réalité du génocide arménien.

Sérialisable

Domaine de l'informatique. Se dit d'un langage (ou plus généralement d'un ensemble de données, d'une structure…) susceptibles d'être transcodées dans un format stockable par des méthodes informatiques (conversion en bits de données).

SETI (*Search for Extraterrestrial Intelligence*)
Expérience scientifique entamée au début des années 1970 entre autres sous l'impulsion des astrophysiciens Jill Tarter et Carl Sagan, consistant à utiliser des radiotélescopes pour tenter de détecter un éventuel signal radio artificiel, trace d'un message émanant d'une civilisation extraterrestre. Sans succès à ce jour malgré une ou deux fausses alertes.

S-expression (expression symbolique)

Convention d'écriture permettant de représenter de manière plus explicite données ou fonctions dans un programme informatique. Employées essentiellement dans la syntaxe du langage LISP*. Cette forme de code textuel est à la fois compacte et plus facile à manipuler que de longues lignes de code.

Singularité

Terme emprunté aux mathématiques par les tenants du transhumanisme* pour qualifier un changement de paradigme social/économique/technologique qui voit s'infléchir à la verticale une courbe exponentielle d'évolution (progrès technique, vitesse de calcul, densité des processeurs, etc.) Voir aussi Hans Moravec*, Ray Kurzweil*, Transhumanisme*, Université de la Singularité*. Une bonne source, ce documentaire publié par Arte 2011 : *Un Monde sans humains*.

Slashdot effect (effet slashdot)

On dit aussi se faire slashdotter : saturation d'un site (en l'occurrence, le vôtre) par l'abondance de requêtes renvoyées par un autre, plus fréquenté, qui en aura fait la promotion en publiant un lien renvoyant vers votre page, non prévue pour une telle pointe de trafic. Le nom vient du site d'analyse slashdot.org, bien connu des utilisateurs du système d'exploitation Linux et réputé pour ses articles critiques. Articles qui contenaient régulièrement des liens faisant référence à des sites plus marginaux. Question : pourquoi un tel nom, qui en anglais signifie « /. » ? Juste un clin d'œil de Jeff Bates, le webmestre, pour souligner les confusions rencontrées lorsqu'on veut épeler certaines adresses web. L'équivalent français serait un site dénommé barrepoint.org qu'il conviendrait d'épeler « *http deux points barre barre barrepoint point org* ».

Sphère de Dyson

Le mathématicien et physicien américain Freeman Dyson a décrit dès 1960 des mégastructures hypothétiques qui utiliseraient toutes les ressources minéralogiques d'un système solaire pour enfermer celui-ci dans une sphère habitable gigantesque qui pourrait ainsi récupérer l'intégralité du rayonnement et donc de l'énergie de son étoile. De telles sphères pourraient être aisément repérables et prouver alors à coup sûr l'existence de civilisations extra-terrestres ultra-évoluées.

Starwisp

Concept de sonde spatiale minuscule propulsée par une voile à micro-ondes (en lieu et place d'une voile solaire), proposé par le physicien et écrivain Robert L. Forward dès 1985. Voir astroplume*.

Stéganographie

Technique visant à dissimuler un message dans un autre message. Contrairement à la cryptographie qui s'adresse à un destinataire précis, seul possesseur de la clé de décryptage lui permettant de décoder le message, la stéganographie permet en théorie à n'importe qui d'accéder au message caché après un certain nombre de manipulations précises. Un exemple classique consiste à dissimuler un texte dans les pixels d'une image, voire à cacher une image dans une autre image.

Stolypine, Piotr Arkadievitch (1862-1911)

Premier ministre du Tsar Nicolas II, initiateur d'une réforme agraire mais décidé à étouffer toute contestation ; partisan de mesures drastiques contre les gauchistes et les révolutionnaires, il pratiqua une justice expéditive, au point que le gibet fut bientôt renommé « cravate de Stolypine ».

Test de Turing

Expérience d'intelligence artificielle décrite en 1950 par le mathématicien et cryptographe britannique Alan Turing dans son article « *Computing machinery and intelligence* ». L'idée est de faire dialoguer en aveugle un homme avec un autre humain et une machine et de savoir s'il sera capable de discerner lequel de ses interlocuteurs est artificiel. S'il n'y parvient pas, on considère que la machine a réussi le test. Le 9 juin 2014, un programme nommé « Eugene », écrit par des informaticiens russes se vantait d'avoir, pour la première fois, réussi le test (source : http://www.gizmodo.fr/2014/06/09/programme-test-turing.html) En vérité, ce n'était pas la première fois et le test en question ne portait que sur les apparences formelles d'un « tchat » en esquivant les questions de fond (voir article critique dans le *New Scientist*).

Techgnose (de « technologie » et « gnose »)

Concept introduit par l'écrivain californien Erik Davis (1967-) dans son ouvrage éponyme (*TechnoGnosis*, 2004). Il y introduit l'idée qu'imagination religieuse, rêveries millénaristes et pensée magique ont de tout temps imprégné la pensée scientifique et surtout technologique (après tout Newton était astronome et astrologue), mais que cette collusion a atteint un degré insoupçonné à partir de la fin du XX^{e} siècle, au point d'imprégner totalement les sociétés occidentales (voir : http://tinyurl.com/nqz4ax9).

TESSERACT (géométrie)

Hypercube de dimension 4. Également appelé prisme cubique ou octachore, cette figure est l'équivalent quadridimensionnel d'un cube (ou la projection dans notre espace tridimensionnel d'un cube de dimension 4).

Pour schématiser, c'est au cube ce que le cube est au carré : De même qu'un cube est formé de six faces carrées, chaque hypersurface d'un tesseract est composée de 6 cellules cubiques.

Timing chanel (attaque par)
Voir Canal caché*.

Tipler, Frank (1947-)

Astrophysicien et cosmologiste américain, spécialiste des singularités mais connu surtout pour ses travaux sur le principe anthropique, réalisés en collaboration avec son collègue britannique John Barrow. Partisan du dessein intelligent, il a rédigé nombre d'ouvrages théoriques à forte connotation théologique, tels que *La Physique de l'immortalité* ou *La Physique du christianisme*. (voir : http://129.81.170.14/~tipler/), fortement inspirées des positions théologiques de Teilhard de Chardin (en particulier sa théorie du Point Omega*).

Tom of Finland (1920-1991)

Pseudonyme de l'artiste finlandais Touko Laaksonen, célèbre pour ses dessins au crayon et ses bandes dessinées homo-érotiques qui ont fortement influencé la communauté gay.

T-portail

Portail de téléportation.

Tractor Pulling

Sport mécanique hérité du dragster, consistant à tracter, avec un simulacre de tracteur agricole surpuissant une remorque munie d'un soc lesté d'une gueuse qui s'enfonce dans le sable de la piste à mesure que le concurrent progresse. Le vainqueur de la compétition est celui qui parvient le plus loin sans caler.

Transhumains, transhumanisme

Mouvement philosophique et scientifique symbolisé par « H+ » ou « >H+ », sigle éloquent de ses visées « post-humanistes » souvent décriées (l'historien Francis Fukuyama y voit « l'idée la plus dangereuse du monde ») car assimilées à des thèses élitistes, eugénistes voire racistes. Le transhumanisme prône l'amélioration indéfinie (suppression des maladies, atteinte de l'immortalité) de la condition humaine par le biais du progrès scientifique et médical, l'interface homme-machine, quitte à s'affranchir des contraintes éthiques et morales « traditionnelles ». En cela, il s'approche parfois dangereusement des thèses anarcho-libérales du mouvement libertarien américain.

Triangle de la recherche

Deuxième technopôle américain après celui de la Silicon Valley, le *Research Triangle Park* a été implanté en Caroline du Nord, en 1959. Il accueille des entreprises de haute technologie dont la plus célèbre est IBM. La devise de ce technopôle est déjà tout un programme : « *What if… ?* » (« Et si ? »). Source : http://www.rtp.org/about-us/

Trillion (10^{18})

En numération selon l'*échelle courte* – d'usage général – on applique la dénomination trillion au milliard de milliards (10^{18}) et non au millier de milliards (10^{12}), pratique anglo-saxonne. Le préfixe correspondant dans le système international est *exa*.

Turing complet

Anglicisme informatique (on devrait dire en bon français « complet au sens de Turing ») pour qualifier un système formel (programme informatique ou logique) dont la puissance de calcul est au moins égale à celle d'une machine de Turing.

Ubicomp

Anglicisme informatique. Formé sur « *ubiquitous computer* ».
Voir Ubi et ordi*.

Ubi et ordi (environnement) (du latin d'Église *urbi et orbi*, « à la Ville et au monde »)
Environnement complexe de nanordinateurs* et d'utilitaires sous forme de nuages de micro et nano-puces en suspension dans l'air, intégrées dans le sol, la matière autrefois inerte et la matière biologique. Aboutissement logique, post-singularité*, de la conjonction de l'informatique distribuée, des réseaux, des objets interconnectés et de la miniaturisation. On utilise également l'anglicisme *ubicomp**.

Université de la Singularité

Université d'élite créée par Ray Kurzweil*. On y enseigne l'informatique, la robotique, les neurosciences, l'aéronautique, l'astrophysique, les bio et nanotechnologies, le droit, les statistiques. Créée en 2008 au centre de recherches de la NASA, à deux pas des sièges de Google et Facebook dans la Silicon Valley. Cette fac du transhumanisme* accueille des étudiants venus du monde entier mais aussi des P-DG, des cadres supérieurs, voire des hommes politiques. Financé entre autres par Google, cet établissement privé l'est aussi et surtout par quantité de multinationales mais aussi de lobbies à tendance libertarienne (anarcho-libérale).

Voir ce reportage diffusé dans l'émission *Tracks* sur Arte le 22 septembre 2011 :
http://www.arte.tv/fr/1er-janvier-2045-l-ere-du-transhumanisme/4135794,CmC=4135798.html

On peut également lire cet article en référence au documentaire de Philippe Borrel, *Un Monde sans humains ?* diffusé sur arte en 2011 :
http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/video-les-transhumains-ont-debarque_1175590.html

Van Eck, Wim

Chercheur informaticien néerlandais qui a démontré dès 1985 qu'il était possible d'intercepter les rayonnements électromagnétiques émis par un écran d'ordinateur et ainsi de lire celui-ci à distance. Cette technique d'espionnage est communément baptisée « *phreaking de van Eck* ».

VASIMR (*Variable Specific Impulse Magnetoplasma Rocket*)

Propulsion magnéto-plasmique à impulsion spécifique variable. Propulseur spatial de type mixte recourant au chauffage par induction de gaz qui est d'abord ionisé par un champ magnétique puis confiné et orienté par un champ magnétique dans la tuyère d'éjection. Ce mode de propulsion permet de cumuler les avantages de la propulsion chimique (classique) et de la propulsion ionique.

vCarte

Carte de visite virtuelle.

Vide du Bouvier

Également baptisé « Grand Vide ». Zone du ciel situé dans la constellation du Bouvier où l'on a repéré une vaste zone circulaire de 250 millions d'années-lumière de diamètre presque entièrement dépourvue de galaxies (une soixantaine recensée seulement). Il n'en a pas fallu plus pour que d'aucuns voient dans ces *supervides* l'indice de l'existence de super-civilisations de type III dans l'échelle de Kardachev* capables de collecter l'énergie à l'échelle cosmique et donc d'absorber littéralement des galaxies entières).

Virtuaring (de « virtuel » et « ring »)
Séance de jeu de combat en réalité virtuelle.

VLSI (*Very Large Scale Integration*)
Circuit électronique (puces) à très haute intégration – regroupant un grand nombre de composants dans un très faible volume.

VoIP (*Voice over IP*, « voix sur IP »)

Téléphonie (généralement gratuite) par Internet, permettant ainsi un très haut débit et l'envoi de données multimédia (photos, vidéo) et bien sûr la visiophonie (Skype® et autres services) analogues.

Von Neuman, John (1903-1957)

Mathématicien et physicien américain d'origine hongroise. Doté d'une intelligence prodigieuse secondée par une mémoire eidétique, ses contributions à la science sont innombrables : logique, mathématique, mécanique, armement (il est l'un des pères de la bombe atomique), économie, sociologie, informatique. Dans ce dernier domaine, on lui doit le concept d'automate cellulaire (symbolisé par le fameux « Jeu de la vie* »), et l'introduction de la notion de Singularité*.

Wee free

Membre d'un groupe religieux minoritaire sécessionniste de l'Église libre d'Écosse après que cette dernière a décidé de rejoindre l'Église presbytérienne unie pour constituer l'Église libre unie en 1900. Ce groupe dissident qui a conservé sa dénomination d'origine d'Église libre d'Écosse après cette date est également connu sous le sobriquet de *Wee Free Kirk*.

WiMax

Wifi à débit très élevé.

X.25.PAD (Protocole Assembleur Désassembleur)

Protocole de communication, créé en France en 1971 et normalisé en 1974, qui utilisait la commutation par paquets en mode point à point. La norme X.25 a été utilisée entre autres en France pour le réseau TRANSPAC, au Royaume-Uni avec EPSS et aux États-Unis avec TELENET. C'était (entre autres) le protocole utilisé pour le Minitel. Lent, gourmand en ressources mais parfaitement sécurisé, devenu anecdotique au tournant du siècle, il a été abandonné en juin 2012. Entre-temps, le protocole distribué TCP/IP utilisé par Internet avait pris sa place avec le succès que l'on sait…

Zone démilitarisée

Voir DMZ*.

Y A-T-IL UN MUR DU FUTUR ?

Une prédiction est toujours difficile à faire, surtout quand elle concerne le futur.

Niels Bohr

Une légende des Indes raconte que le roi Belkib promit une récompense à qui lui proposerait une distraction inédite. Satisfait par le jeu d'échecs présenté par le sage Sissa, le souverain l'interrogea sur ce qu'il souhaitait en échange. Sissa dit au roi de poser un grain de riz sur la première case de l'échiquier, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, et ainsi de suite en doublant le nombre de grains à chaque case, et réclama l'ensemble des grains ainsi déposés. Le roi accorda cette récompense sans se douter que tous les royaumes de la Terre réunis mettraient des dizaines de millénaires à produire le riz correspondant à la récompense demandée. L'ampleur de celle-ci avait complètement échappé au souverain tant il est vrai que le cerveau humain saisit difficilement les conséquences d'une croissance exponentielle.

En 1993, le mathématicien et auteur Vernor Vinge publia un essai intitulé *Technological Singularity* dans lequel il exposait une idée stupéfiante. Constatant la croissance exponentielle des performances de l'informatique – dite loi de Moore – il prévoyait que trente ans plus tard (autrement dit maintenant !) l'humanité aurait les moyens de créer une intelligence artificielle supérieure à celle des humains. Cette intelligence serait alors capable d'en concevoir une encore plus performante, et ainsi de suite jusqu'à reléguer l'humanité dans l'insignifiance. Comme dans la légende, Vinge pense que nous avons enclenché un processus divergent si radical qu'il nous empêche de penser notre futur. Il nomma « singularité » cet horizon prédictif, véritable mur du futur, car, comme les lois de la physique actuelle sont inopérantes au centre d'un trou noir ou aux premiers instants de l'univers, nos prévisions perdent leur pertinence quand le rythme des progrès technologiques s'emballe exponentiellement. Vinge était d'ailleurs sûr de l'occurrence de cette singularité car il en proposa diverses voies d'accès ne passant pas forcément par les progrès de l'informatique : selon lui, il restait possible de parier sur l'intelligence distribuée dans de vastes réseaux d'ordinateurs, sur l'informatique quantique, sur l'interfaçage de plus en plus étroit entre humains et ordinateurs ou sur la modification génétique de notre cerveau pour en accroître les capacités.

Depuis la publication de Vinge, l'idée de singularité technologique en a enthousiasmé plus d'un, dont l'informaticien Raymond Kurzweil* qui généralisa le paradigme d'une accélération des performances à l'ensemble des techniques. En 2009, Kurzweil a même contribué à fonder une école d'été – la Singularity University, financée en partie par Google – ayant pour but la

formation d'une génération apte à maîtriser les conséquences d'un progrès exponentiel des performances. Naturellement, la science-fiction s'est aussi emparée de l'idée qui lui a permis de produire quelques-unes de ses œuvres les plus marquantes comme *Rainbows End* de Vernor Vinge, le cycle de la Culture de Iain Banks ou, bien sûr, *Accelerando* de Charles Stross, que vous tenez entre les mains.

En dépit de la fascination qu'il provoque, le concept de singularité technologique est critiquable à deux niveaux, scientifique et méthodologique. Sur le fond, l'extrapolation à l'infini des tendances exponentielles présentes aboutit à des absurdités qui font peu de cas de la finitude des ressources terrestres, qu'elles soient matérielles ou énergétiques. Ainsi, le biologiste Jared Diamond a montré que les sociétés passées ayant excédé les capacités de leur environnement et de leurs ressources ont créé une rétroaction négative qui a abouti à leur régression technique puis à leur effondrement. Les défenseurs de la singularité sont aussi fustigés pour leur oubli des lois de la thermodynamique[4] et de la physique quantique[5] qui limitent les performances et la taille de composants miniatures. L'histoire de la physique nous montre aussi que les singularités prévues par les premières descriptions du rayonnement (catastrophe « ultraviolette »[6]) ou de l'atome (effondrement radiatif[7]) ont disparu, résolues par une modification de la théorie physique sous-jacente. Aucun physicien ne doute que les divergences vers l'infini des quantités physiques à l'approche du centre d'un trou noir ou des premiers instants de l'univers subiront le même sort une fois bâties les théories adéquates pour décrire ces états extrêmes. Dans ces situations, la singularité n'était donc qu'un horizon conceptuel. À ces critiques de fond, le physicien Theodore Modis[8] ajoute des critiques méthodologiques : « […] Kurzweil et les singularistes sont impliqués dans une sorte de pseudo-science, qui diffère des sciences authentiques en termes de méthodologie et de rigueur. Ils ont tendance à négliger les pratiques scientifiques rigoureuses telles que se concentrer sur les lois naturelles, donner des définitions précises, vérifier méticuleusement les données et estimer les incertitudes. […] Kurzweil et les singularistes sont plus des croyants que des scientifiques. »

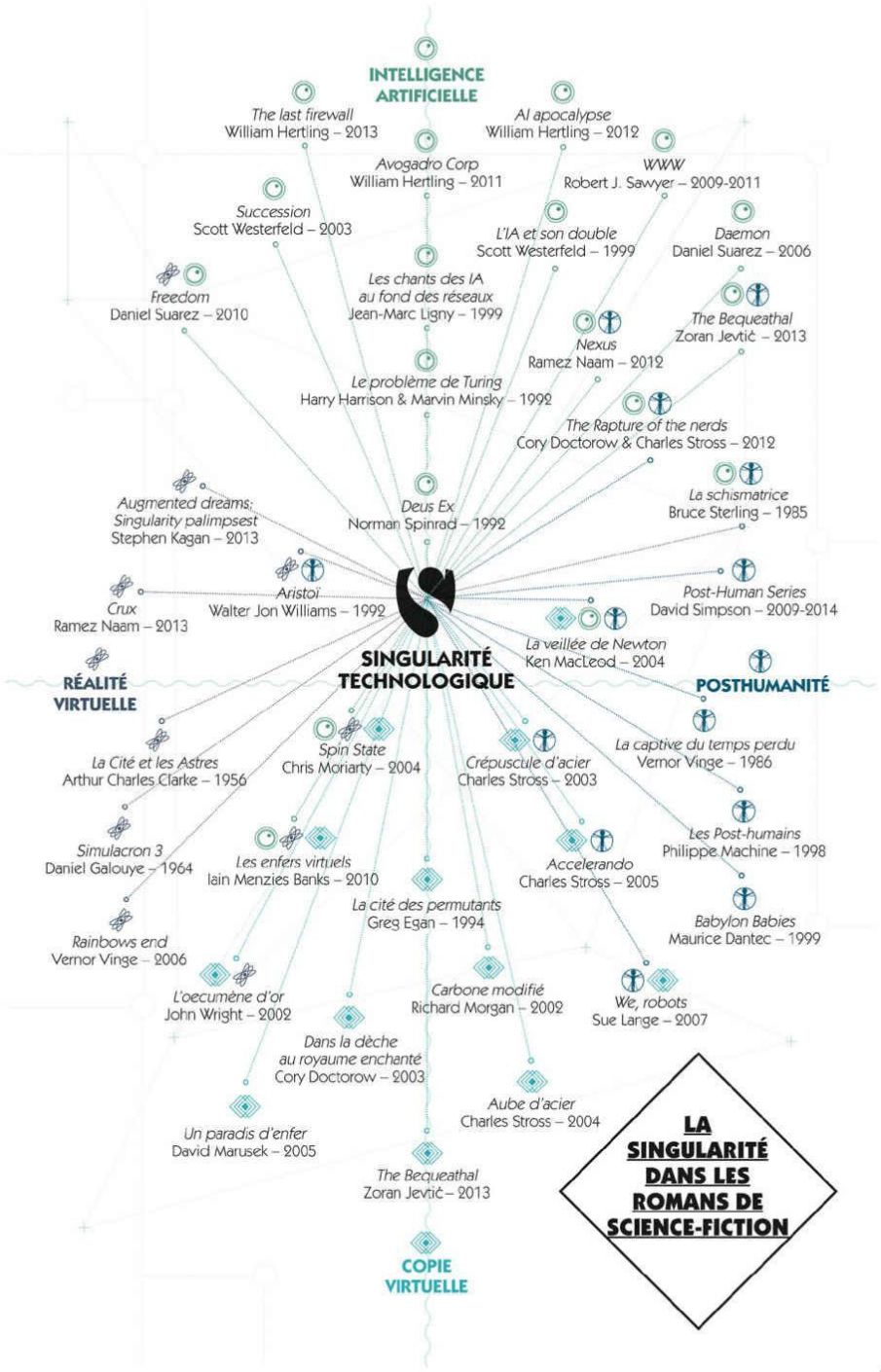
Enfin, se projeter dans l'avenir est un art difficile. Le psychologue cognitiviste Steven Pinker fait remarquer qu'« il n'y a pas de raisons de croire à cette singularité. Le fait que vous puissiez imaginer le futur n'est pas une preuve que vos idées sont probables ou possibles. Pensez aux cités sous dôme ou marines, aux jet-pack, aux bâtiments kilométriques, aux véhicules propulsés par l'énergie nucléaire dont la science-fiction – et la science – nous ont abreuvés. La puissance de calcul d'une machine n'est pas une poudre magique qui résoudra tous vos problèmes. » Si les auteurs de SF ont du mal à se projeter dans l'avenir (ils ne le cherchent d'ailleurs pas toujours !), les penseurs de la singularité ne font pas vraiment mieux : selon Vinge, la première intelligence artificielle comparable à celle d'un humain devait apparaître entre 2005 et 2030 mais Kurzweil place son apparition plutôt vers 2045 quand d'autres tenants de la singularité la repoussent jusqu'en 2075… La science souffre aussi de ce décalage entre une idée et son éventuelle confirmation, entre une découverte et ses applications. Par exemple, la fusion nucléaire, a été comprise dès les années 1930-1940 grâce à la physique quantique récemment née, mais elle n'est toujours pas utilisée pour produire de l'énergie à grande échelle. De même, l'intrication quantique, imaginée dès 1935 et utilisée en expériences pensée, n'a été confirmée que dans les années 1980 et n'a eu une application pratique qu'au début du XXIe siècle.

Nul doute qu'une singularité technologique se manifestant par l'apparition d'une intelligence artificielle entraînerait une remise en question existentielle de l'humanité. Mais même si cette idée s'avérait impossible à mettre en œuvre ou se trouvait repoussée dans les limbes d'un futur lointain, elle a permis une fois de plus à la science-fiction de faire ce qu'elle seule fait : mettre en scène les avancées techno-scientifiques pratiques et conceptuelles et spéculer de façon rationnelle sur leurs possibles conséquences sur les humains. L'expérience de pensée qui imagine des intelligences artificielles permet de réfléchir à la nature de l'intelligence, au statut de l'humanité et à ses rapports avec les machines qu'elle produit. En

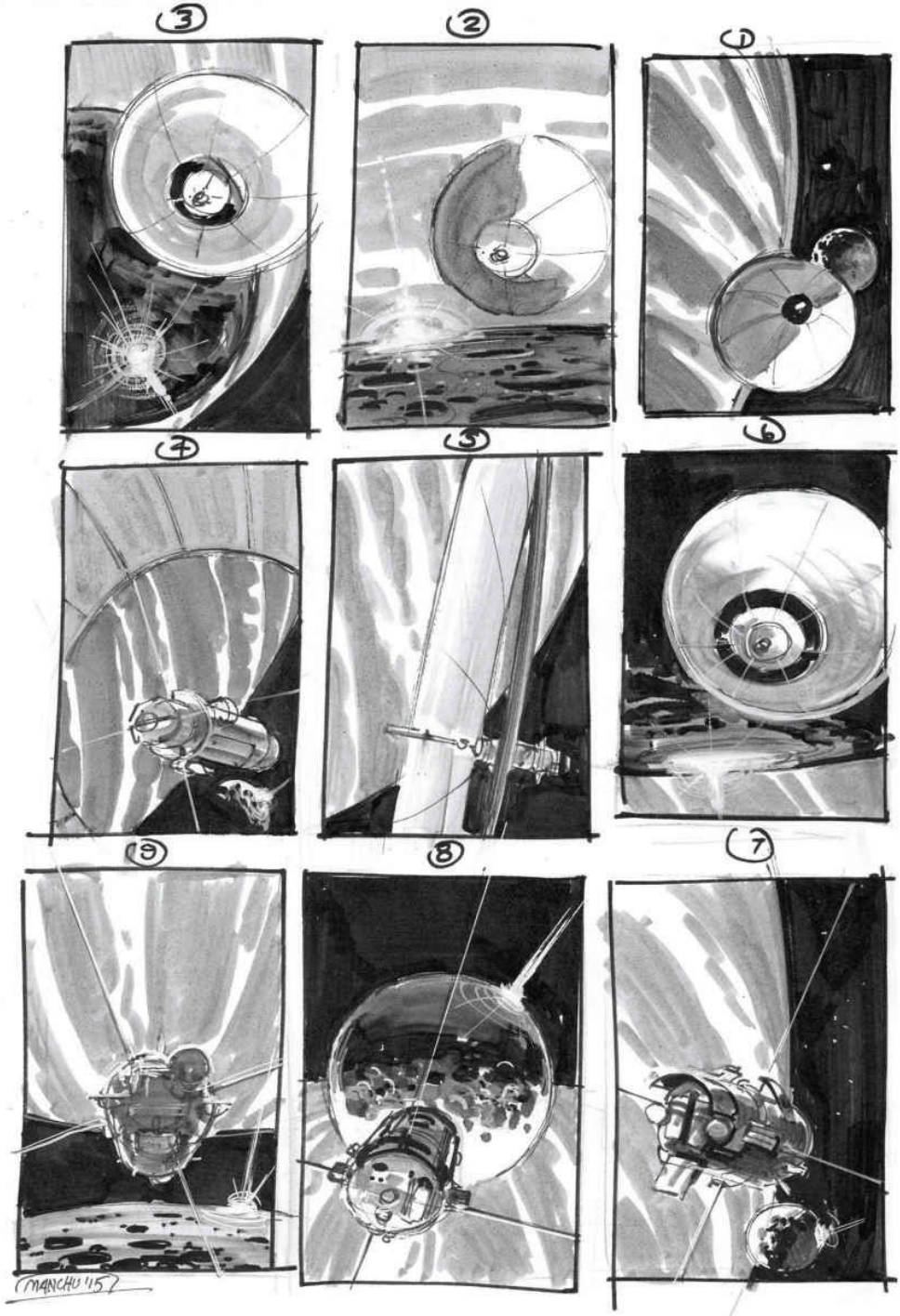
passant par des mondes imaginaires, la science-fiction questionne en réalité notre monde, son présent et son futur.

Roland Lehoucq
astrophysicien

DATAVISION


INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
The last firewall
William Hertling – 2013
AI apocalypse
William Hertling – 2012
Avogadro Corp
William Hertling – 2011
WWW
Robert J. Sawyer – 2009-2011
Succession
Scott Westerfeld – 2003
L'IA et son double
Scott Westerfeld – 1999
Daemon
Daniel Suarez – 2006
Les chants des IA au fond des réseaux
Jean-Marc Ligny – 1999
Freedom
Daniel Suarez – 2010
The Bequeathal
Zoran Jevtić – 2013
Nexus
Ramez Naam – 2012
Le problème de Turing
Harry Harrison & Marvin Minsky – 1992
The Rapture of the nerds
Cory Doctorow & Charles Stross – 2012
La schismatrice
Bruce Sterling – 1985
Augmented dreams: Singularity palimpsest
Stephen Kagan – 2013
Deus Ex
Norman Spinrad – 1992
Aristoï
Walter Jon Williams – 1992
Crux
Ramez Naam – 2013
Post-Human Series
David Simpson – 2009-2014
La veillée de Newton
Ken MacLeod – 2004
SINGULARITÉ TECHNOLOGIQUE
RÉALITÉ VIRTUELLE
POSTHUMANITÉ
La Cité et les Astres
Arthur Charles Clarke – 1956
Spin State
Chris Moriarty – 2004
Crépuscule d'acier
Charles Stross – 2003
La captive du temps perdu
Vernor Vinge – 1986
Simulacron 3
Daniel Galouye – 1964
Les enfers virtuels
Iain Menzies Banks – 2010
Accelerando
Charles Stross – 2005
Les Post-humains
Philippe Machine – 1998
La cité des permutants
Greg Egan – 1994
Babylon Babies
Maurice Dantec – 1999
Rainbows end
Vernor Vinge – 2006
L'oecumène d'or
John Wright – 2002
Carbone modifié
Richard Morgan – 2002
We, robots
Sue Lange – 2007
Dans la dèche au royaume enchanté
Cory Doctorow – 2003
Aube d'acier
Charles Stross – 2004
Un paradis d'enfer
David Marusek – 2005
The Bequeathal
Zoran Jevtić – 2013
COPIE VIRTUELLE
LA SINGULARITÉ DANS LES ROMANS DE SCIENCE-FICTION

DESSINS PRÉPARATOIRES DE MANCHU POUR LA COUVERTURE


3
2
1
4
5
6
9
8
7
MANCHU '15

CHARLES STROSS

Charles (David, George) Stross est né à Leeds, dans la région du Yorkshire (Angleterre) le 18 octobre 1964. Après des études en pharmacie et en informatique, il a travaillé comme consultant en technologie, programmeur, journaliste freelance avant d'entamer une carrière d'écrivain à plein temps en 2003. Il vit à Édimbourg (Écosse) avec sa femme Feòrag NicBhrìde.

Participant à la résurgence de la science-fiction britannique au début des années 1990 au côté de I.M. Banks, K. McLeod ou P.F. Hamilton, ce geek prolifique a écrit une quarantaine de nouvelles, dont certaines ont été nominées au prix Hugo, et plus d'une vingtaine de romans. Charles Stross s'est fait connaître en France par ses romans novateurs et humoristiques. Avec *Le bureau des atrocités* (2004) et *Jennifer Morgue* (2006), il s'amuse d'une unité spéciale des services secrets britanniques tout en s'inspirant de l'univers lovecraftien, mais offre aussi des space-opéras décalés comme *Crépuscule d'acier* (2006) et *Aube d'acier* (2006). On lui doit la série des *Princes-marchands* (2006-2011, inachevée en France) sur les mondes parallèles, et *Palimpseste* (2011), interrogation sur le voyage temporel. Il a aussi écrit des scénarios pour jeux de rôles et quelques-unes de ses créatures ont été utilisées pour *Donjons & Dragons*.

Site officiel de Charles Stross : www.antipope.org

JEAN BONNEFOY

Jean Bonnefoy est né à Paris en 1950. Après une maîtrise d'urbanisme sur « La Notion de cité dans la littérature de science-fiction », il collabora à la rédaction de plusieurs revues (*Vie et Langage, Écrivains, Galaxie, Science-fiction Magazine, Fluide glacial*…). Il est aujourd'hui l'auteur de près de 150 ouvrages tous genres confondus, de l'essai à la biographie en passant par le roman, toujours sur le thème de la science-fiction. On retrouve son nom derrière de nombreuses traductions d'œuvres célèbres du genre (Douglas Adams, Isaac Asimov, John Varley, William Gibson...).

PIRANHA

n. masc., XVIII^e siècle. Emprunté – par l'intermédiaire du portugais (1587) – du tupi (Brésil) piranha.

1. Poisson d'assez petite taille vivant dans les eaux douces d'Amérique du Sud, réputé pour sa rapidité, son agilité et sa voracité.

2. Maison d'édition généraliste fondée à Paris en 2014 par Bernhard Elchlepp, animée par une jeune équipe enthousiaste dirigée par Jean-Marc Loubet. La curiosité, l'exigence et le plaisir constituent la nourriture principale de ce Piranha.

- **Curiosité** Largement ouverts sur le monde, ses livres donnent à entendre des voix venues d'ailleurs, des points de vue culturels différents du nôtre, que ce soit grâce à la littérature pour raconter notre époque ou pour tenter de l'expliquer grâce aux essais.

- **Exigence** Le but est de faire découvrir aux lecteurs francophones des auteurs reconnus dans leur pays pour la qualité stylistique de leur œuvre ou pour la rigueur scientifique de leurs recherches. Un soin particulier est apporté au choix des traducteurs pour restituer au mieux les textes originaux.

- **Plaisir** Une belle langue, claire et narrative et des choix exigeants de fabrication et de façonnage garantissent le plaisir de la lecture et font des parutions de Piranha des livres à dévorer.

Cette édition électronique du livre
Accelerando
de Charles Stross a été réalisée le 2 avril 2015
par Melissa Luciani
pour le compte des éditions Piranha.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2015
sur les presses de l'imprimerie Corlet
(ISBN : 978-2-37119-017-7 – Numéro d'édition : SF-002).

ISBN : 978-2-37119-117-4 – Numéro d'édition : eSF-002